

CASTELLO DI RACCONIGI



BIBLIOTECA
CARLO
ALBERTO

www.bibliocarloalberto.it

0-5 (18)



3 vol = 90⁺
édition originale



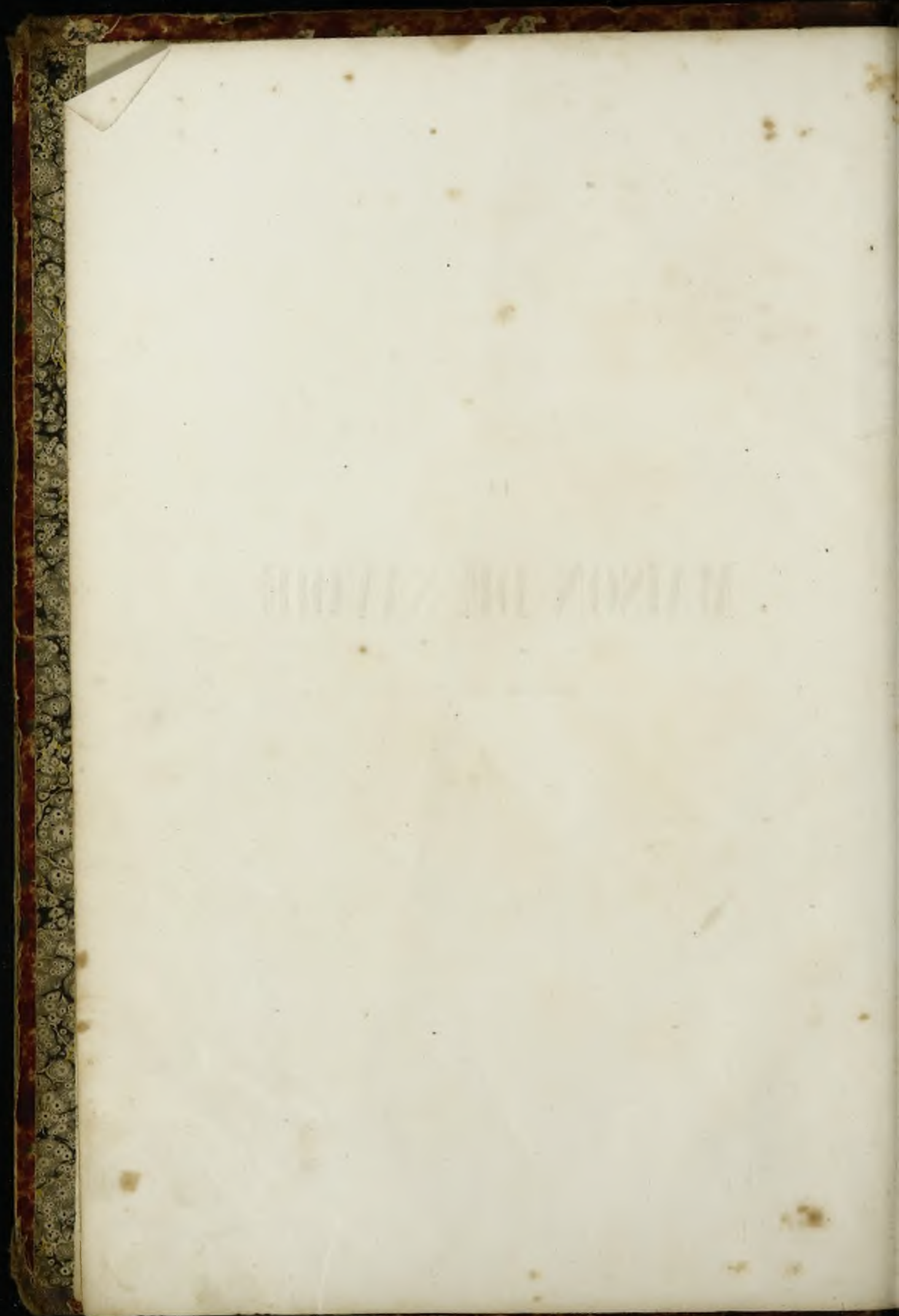
SAVIER

0-V
3141

LA

MAISON DE SAVOIE

DEPUIS 1555 JUSQU'À 1850





W. Dumas

LA
MAISON DE SAVOIE

DEPUIS 1555, JUSQU'À 1850

ROMAN HISTORIQUE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

Edition illustrée d'environ 200 dessins

VOL. 1.

TURIN,
PUBLIÉ PAR C. PERRIN ÉDITEUR

rue de la Vierge aux Anges, 3
1852.

L'Éditeur déclare de vouloir jouir du privilège accordé par la loi
du 28 février 1826 et de celui de la propriété littéraire confor-
mément aux Traités avec les Puissances étrangères, soit pour le
texte, soit pour la traduction de cet ouvrage.

IMPRIMÉ AVEC LES PRESSES MÉCANIQUES DE L'ÉTABLISSEMENT
DE JOSEPH FAVALE ET COMP. , A' TURIN.

PREMIÈRE PARTIE

EMMANUEL PHILIBERT

OU

LA FRANCE ET L'ITALIE

AU XVI SIÈCLE.

I.

CE QU'EÛT PU VOIR UN HOMME PLACÉ SUR LA PLUS HAUTE TOUR
D'HESDIN-FERT, DANS LA JOURNÉE DU 5 MAI 1555,
VERS DEUX HEURES DE L'APRÈS MIDI.

Transportons de plein saut, sans préface, sans préambule, ceux de nos lecteurs qui ne craindront pas de faire, avec nous, une enjambée de trois siècles dans le passé, en présence des hommes que nous avons à leur faire connaître, et au milieu des événements auxquels nous allons les faire assister.

Nous sommes au 5 mai de l'année 1555.

Henry II règne sur la France ;

Marie Tudor, sur l'Angleterre ;

Charles-Quint, sur l'Espagne, l'Allemagne, les Flandres, l'Italie et les deux Indes, c'est-à-dire, sur un sixième du monde.

La scène s'ouvre aux environs de la petite ville d'Hesdin-Fert, qu'achève de rebâtir Emmanuel Philibert, prince de Piémont, en remplacement d'Hesdin-le-Vieux, qu'il a pris et rasé, l'année précédente. — Donc, nous voyageons dans cette partie de l'ancienne France qu'on appelait alors l'Artois, et qu'on appelle aujourd'hui le département du Pas-de-Calais.

Nous disons de l'ancienne France, car un instant l'Artois a été réuni au patrimoine de nos rois par Philippe-Auguste, le vainqueur de Saint-Jean-d'Acre et de Bouvines; mais, entré, en 1180, dans la maison de France, donné, en 1237, par Saint-Louis, à Robert, son frère cadet, il s'égara aux mains de trois femmes, Mahaud, Jeanne I^{re} et Jeanne II, dans trois maisons différentes. Puis avec Marguerite, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne I^{re}, il passa au comte Louis de Mâle, dont la fille le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandres et de Nevers, dans la maison des ducs de Bourgogne. Enfin, Charles-le-Téméraire mort, Marie de Bourgogne, dernière héritière du nom gigantesque et des biens immenses de son père, alla, le jour où elle épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, réunir nom et richesses au domaine de la maison d'Autriche, lesquels s'y engloutirent comme un fleuve qui se perd dans l'Océan.

C'était là une grande perte pour la France, car l'Artois était une belle et riche province. Aussi, depuis trois ans, avec des chances capricieuses et des fortunes diverses, Henry II et Charles-Quint luttaient-ils corps-à-corps, pied-à-pied, front contre front, Charles-Quint pour la conserver, Henry II pour la reprendre.

Pendant cette guerre acharnée, où le fils retrouvait le vieil ennemi de son père et, comme son père, devait avoir son Marnan et son Pavie, chacun avait rencontré ses bons et ses mauvais jours, ses victoires et ses défaites. La France avait vu l'armée en désordre de Charles-Quint lever le siège de Metz, et avait pris Marienbourg, Bouvines et Dinant; l'Empire, de son

côté, avait emporté d'assaut Théroouanne et Hesdin, et, furieux de sa défaite de Metz, avait brûlé l'une et rasé l'autre.

Nous avons comparé Metz à Marignan, et nous n'exagérons pas. — Une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux, décimée par le froid, par la maladie, et, disons-le aussi, par le courage du duc François de Guise et de la garnison française, s'évanouit comme une vapeur, disparut comme une fumée, laissant, pour toute trace de son existence, dix mille morts, deux mille tentes, cent-vingt pièces de canon.

La démoralisation était telle, que les fuyards n'essayaient pas même de se défendre. Charles de Bourbon poursuivait un corps de cavalerie espagnole; le capitaine qui commandait ce corps s'arrête, et va droit au chef ennemi.

— Prince, duc ou simple gentilhomme, lui dit-il, qui que tu sois enfin, si tu combats pour la gloire, cherche une autre occasion; car, aujourd'hui, tu égorgerais des hommes trop faibles, non seulement pour te résister, mais encore pour prendre la fuite.

Charles de Bourbon remit son épée au fourreau, ordonna à ses hommes d'en faire autant; et le capitaine espagnol et sa troupe continuèrent leur retraite sans être davantage inquiétés par eux.

Charles-Quint avait été loin d'imiter cette clémence. Théroouanne prise, il avait ordonné que la ville fût livrée au pillage, rasée jusqu'en ses fondements; qu'on détruisît, non seulement les édifices profanes, mais encore les églises, les monastères et les hôpitaux; qu'on n'y laissât, enfin, aucun vestige de muraille, et, de peur qu'il n'y restât pierre sur pierre, il requit les habitants de la Flandre et de l'Artois pour en disperser les débris.

L'appel de destruction avait été entendu. Les populations de l'Artois et de la Flandre, auxquelles la garnison de Théroouanne

causait de grands dommages, étaient accourues armées de pioches, de marteaux, de hoyaux et de pics, et la ville avait disparu comme Sagonte sous les pieds d'Annibal, comme Carthage au souffle de Scipion.

Il en était arrivé d'Hesdin comme de Théroouanne.

Mais, sur ces entrefaites, Emmanuel Philibert avait été nommé commandant en chef des troupes de l'Empire dans les Pays-Bas, et, s'il n'avait pu sauver Théroouanne, il avait, du moins, obtenu de rebâtir Hesdin.

Il avait accompli en quelques mois ce travail immense, et une nouvelle ville venait de s'élever comme par enchantement à un quart de lieue de l'ancienne. Cette nouvelle ville, située au milieu des marais du Mesnil, sur la rivière de la Canche, était si bien fortifiée, qu'elle faisait encore, cent cinquante ans après, l'admiration de Vauban, quoique, pendant le cours de ces cent cinquante ans, le système des fortifications eût entièrement changé.

Son fondateur l'avait appelée Hesdin-*Fert*; c'est-à-dire que, pour forcer la ville nouvelle à se souvenir de son origine, il avait joint à son nom ces quatre lettres: F. E. R. T. données avec la croix blanche par l'empereur d'Allemagne, après le siège de Rhodes, à Amédée le-Grand, Trézième comte de Savoie, et qui signifient: *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, c'est-à-dire: *son courage a sauvé Rhodes*.

Mais ce n'était pas le seul miracle qu'eût opéré la promotion du jeune général auquel Charles-Quint venait de confier la conduite de son armée. Grâce à la discipline rigide qu'il avait su établir, le malheureux pays qui, depuis quatre ans, était le théâtre de la guerre commençait à respirer; les ordres les plus sévères avaient été donnés par lui pour empêcher le pillage et même la maraude; tout chef contrevenant à ces instructions était désarmé et mis, sous sa tente, en vue de toute l'armée, à des arrêts plus ou moins longs; tout soldat pris en flagrant délit était pendu.

Il en résultait que, comme l'hiver de 1554 à 1555 avait à

peu près fait cesser les hostilités de part et d'autre, les habitants de l'Artois venaient de passer quatre ou cinq mois qui, comparativement aux trois années écoulées entre le siège de Metz et la reconstruction d'Hesdin, leur avaient paru un échantillon de l'âge d'or.

Il y avait bien encore, de temps en temps, par-ci par-là, quelque château incendié, quelque ferme pillée, quelque maison dévalisée, soit par les Français, qui tenaient Abbeville, Douvens et Montreuil-sur-mer, et qui hasardaient des excursions sur le territoire ennemi, soit par les pillards incorrigibles, reîtres, lansquenets et bohêmes, que l'armée impériale trainait à sa suite; mais Emmanuel Philibert faisait si bonne chasse aux Français, et si rude justice aux impériaux, que ces catastrophes devenaient de jour en jour plus rares.

Voilà donc où l'on en était dans la province d'Artois, et particulièrement dans les environs d'Hesdin-Fert, le jour où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire, le 5 mai 1555.

Mais, après avoir donné à nos lecteurs un aperçu de l'état moral et politique du pays, il nous reste, pour compléter le tableau, à leur donner une idée de son aspect matériel; — aspect qui a totalement changé depuis cette époque, grâce aux envahissements de l'industrie, et aux améliorations de la culture.

Disons donc, — afin d'arriver à ce résultat difficile que nous nous proposons, et qui a pour but de reproduire un passé presque évanoui, — disons donc ce que, pendant cette journée du 5 mai 1555, vers deux heures de l'après-midi, eût vu un homme qui, monté sur la plus haute tour d'Hesdin, et le dos tourné à la mer, eût embrassé l'horizon s'étendant en demi-cercle sous son regard, depuis l'extrémité septentrionale de cette petite chaîne de collines derrière laquelle se cache Béthune jusqu'aux derniers mamelons méridionaux de cette même chaîne au pied desquels s'élève Douvens.

Il eût eu, d'abord, en face de lui, s'avancant en pointe vers les rives de la Canche, l'épaisse et sombre forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, dont le vaste tapis vert, jeté ainsi qu'un manteau sur l'épaule des collines, allait, au bas du versant opposé, tremper sa lisière aux sources de la Scarpe, qui est à l'Escaut ce que la Saône est au Rhône, ce que la Moselle est au Rhin.

A la droite de cette forêt, — et, par conséquent, à la gauche de l'observateur que nous supposons placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, — au fond de la plaine, sous l'abri de ces mêmes collines qui ferment l'horizon, les bourgs d'Henchin et de Fruges, perdus au milieu des fumées bleuâtres de leurs cheminées, fumées qui les enveloppent comme une vapeur transparente, comme un voile diaphane, indiquaient que les frileux habitants de ces provinces septentrionales n'avaient point encore, malgré l'apparition des premiers jours de printemps, dit un adieu réel au feu, ce joyeux et fidèle ami des jours d'hiver.

En avant de ces deux villages, et semblable à une sentinelle qui se serait hasardée à sortir de la forêt, mais qui, mal rassurée encore, n'aurait pas voulu complètement abandonner sa lisière, s'élevait une jolie petite habitation, moitié ferme, moitié château, appelée le Parcq.

On voyait, pareil à un ruban doré flottant sur la robe verte de la plaine, le chemin qui, partant unique d'abord de la porte de la ferme, se séparait bientôt en deux branches dont l'une venait droit à Hesdin, et dont l'autre, contournant la forêt, dénonçait les relations établies entre les habitants du Parcq et les villages de Frévent, d'Auxy-le-Château et de Novion-en-Ponthieu.

La plaine qui s'étendait de ces trois bourgs à Hesdin formait le bassin opposé à celui que nous venons de décrire, c'est-à-dire qu'elle était située à la gauche de la forêt de Saint-Pol, et, par conséquent, à la droite du spectateur fictif qui nous sert de cicérone ou plutôt de pivot.





P.C. Carron del.

Publié P.C. Perrin, à Turin. 1852.
Camp d'Hésdin - Fert.

H. Gouin lith.

C'était la partie la plus remarquable du paysage, non point par les accidents naturels du terrain, mais, au contraire, par la circonstance fortuite qui l'animait en ce moment.

En effet, tandis que la plaine opposée n'était couverte que de verdissantes moissons, celle-ci était presque entièrement cachée par le camp de l'empereur Charles-Quint.

Ce camp, entouré de fossés et garni de palissades, renfermait toute une ville, non pas de maisons, mais de tentes.

Au centre de ces tentes, comme Notre-Dame de Paris dans la cité, comme le château des Papes au milieu d'Avignon, comme un vaisseau à trois ponts parmi les vagues moutonneuses de l'Océan, surgissait le pavillon impérial de Charles-Quint, aux quatre angles duquel flottaient quatre étendards dont un seul suffisait d'habitude à l'ambition humaine : l'étendard de l'Empire, l'étendard de l'Espagne, l'étendard de Rome et l'étendard de la Lombardie ; — car il avait été couronné quatre fois, ce conquérant, ce vaillant, ce victorieux, comme on l'appelait : à Tolède, de la couronne de diamants, comme roi d'Espagne et des Indes ; à Aix-la-Chapelle, de la couronne d'argent, comme empereur d'Allemagne ; enfin, à Bologne, de la couronne d'or, comme roi des Romains, et de la couronne de fer, comme roi des Lombards. Et, lorsqu'on essayait de s'opposer à cette volonté qu'il avait de se faire couronner à Bologne, au lieu d'aller, selon sa coutume, se faire couronner à Rome et à Milan ; lorsqu'on lui objectait le bref du pape Etienne qui ne veut pas que la couronne d'or quitte le Vatican, et ce décret de l'empereur Charlemagne qui défend que la couronne de fer sorte de Monza, il répondit hautainement, ce vainqueur de François I^{er}, de Soliman et de Luther, qu'il était accoutumé, non pas à courir après les couronnes, mais à ce que les couronnes courussent après lui.

Et notez bien que ces quatre étendards étaient surmontés de son étendard, à lui, lequel présentait les colonnes d'Hercule, non plus comme les bornes de l'ancien monde, mais comme les portes du

nouveau, et faisait flotter à tous les vents du ciel cette ambitieuse devise, qui avait grandi par sa mutilation : *Plus ultra* !

A la distance d'une cinquantaine de pas du pavillon de l'empereur, s'élevait la tente du général en chef Emmanuel Philibert, tente que rien ne distinguait de celles des autres capitaines, sinon un double étendard portant, l'un les armes de Savoie, — une croix d'argent sur champ de gueule, avec ces quatre lettres, dont nous avons déjà expliqué le sens : F. E. R. T. ; — et l'autre, ses armes particulières, à lui Emmanuel, représentant une main levant au ciel un trophée composé de lances, d'épées et de pistolets avec cette devise : *spolialis arma supersunt*, c'est-à-dire : *aux dépouillés les armes restent*.

Quant au reste du camp, il était divisé en quatre quartiers au milieu desquels serpentait la rivière, chargée de trois ponts.

Le premier quartier était destiné aux Allemands, le second aux Espagnols, le troisième aux Anglais.

Le quatrième renfermait le parc d'artillerie, entièrement renouvelé depuis la défaite de Metz, et que l'adjonction de pièces françaises prises à Théroouanne et à Hesdin avait portée à cent-vingt canons et à quinze bombardes.

Sur la culasse de chacune des pièces prises aux Français, l'empereur avait fait graver ses deux mots favoris : *Plus ultra* !

Derrière les canons et les bombardes étaient rangés sur trois lignes les caissons et les chariots contenant les munitions. Des sentinelles, l'épée à la main, sans arquebuses ni pistolets, veillaient à ce que personne n'approchât de ces volcans dont une étincelle suffisait pour faire jaillir la flamme.

D'autres sentinelles étaient placées en dehors de l'enceinte.

Dans les rues de ce camp, ménagées comme celles d'une ville, circulaient des milliers d'hommes avec une activité militaire que tempéraient néanmoins la gravité allemande, l'orgueil espagnol et le flegme anglais.

Le soleil se réfléchissait sur toutes ces armes , qui lui renvoyaient ses rayons en éclairs ; le vent se jouait au milieu de tous ces étendards , de toutes ces bannières , de tous ces pennons , dont il roulait ou déroulait , selon son caprice , les plis soyeux et les brillantes couleurs.

Cette activité et ce bruit qui flottent toujours à la surface des multitudes et des océans faisaient un contraste remarquable avec le silence et la solitude de l'autre plaine , où le soleil n'éclairait que la mosaïque mouvante des moissons arrivées à différents degrés de maturité , et où le vent ne faisait trembler que ces fleurs champêtres que les jeunes filles se plaisent à tresser , pour la parure du dimanche , en couronnes de pourpre et d'azur.

Et , maintenant que nous avons consacré le premier chapitre de notre livre à dire ce qu'eût embrassé le regard d'un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert , pendant la journée du 5 mai 1555 , consacrons le second chapitre à dire ce qui eût échappé à ce regard , si perçant qu'il fût.



LES AVENTURIERS.

Ce qui eût échappé au regard de cet homme, si perçant qu'il fût, c'est ce qui se passait dans l'endroit le plus épais et, par conséquent, le plus sombre de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, au fond d'une grotte que les arbres couvraient de leur ombre, et que les lierres enveloppaient de leurs réseaux, tandis que, pour la plus grande sécurité de ceux qui occupaient cette grotte, une sentinelle cachée dans les broussailles, et couchée le ventre contre terre, aussi immobile que l'eût été à sa place un des troncs d'arbre dont elle était entourée, veillait à ce qu'aucun profane ne vint troubler l'important conciliabule auquel, en notre qualité de romancier, c'est-à-dire de magicien à qui toutes portes sont ouvertes, nous allons faire assister nos lecteurs.

Profitons du moment rapide où, préoccupée du bruit que fait, en bondissant par les fougères, un chevreuil effaré, cette sentinelle, qui ne nous a point vus, et que nous avons découverte, tourne les yeux du côté d'où vient ce bruit, pour nous glisser inaperçus dans la grotte, et suivre dans ses moindres détails l'action qui s'y passe, abrités que nous sommes derrière la saillie d'un rocher.

Cette grotte est occupée par huit hommes, aux visages, aux costumes et aux tempéraments divers, bien que, d'après les armes qu'ils portent sur eux, ou qui gisent à terre à la portée de leurs mains, ils paraissent avoir adopté la même carrière.

L'un d'eux, aux doigts tachés d'encre, à la figure fine et rusée, trempant la plume, — du bec de laquelle il extirpe, de temps en temps, un de ces poils qui se trouvent à la surface des papiers mal travaillés, — dans un de ces encriers de corne comme en portent à leur ceinture les bazochiens, les clercs et les huissiers, écrit sur une espèce de table de pierre reposant sur deux pieds massifs, pendant qu'un autre, qui tient à la main, avec la patience et l'immobilité d'un chandelier de métal, une branche de sapin enflammée, éclaire, non seulement l'écrivain, la table et le papier, mais encore, par flaques de lumière plus ou moins larges, selon la proximité ou l'éloignement, lui-même d'abord, et ensuite ses six autres compagnons.

Il s'agit, à n'en pas douter, d'un acte qui intéresse la société toute entière; ce qui est facile à voir par l'ardeur avec laquelle chacun prend part à sa rédaction.

Cependant, trois de ces hommes paraissent moins occupés que les autres de ce soin tout matériel.

Le premier est un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, élégamment vêtu d'une espèce de cuirasse de peau de buffle, à l'épreuve, si non de la balle, au moins d'un coup d'épée ou de dague. Un justaucorps de velours marron, un peu fané, il est vrai, mais encore fort présentable, après avoir montré, par l'ouverture des épaules, ses manches tailladées à l'Espagnole, c'est-à-dire façonnées d'après la dernière mode, dépasse de quatre doigts l'extrémité inférieure du buffle, et vient, avec une certaine ampleur de plis, flotter sur une trousse de drap vert tailladée suivant le même système et qui va se perdre dans une paire de grandes bottes assez hautes pour protéger la cuisse quand on est à cheval, et assez souples pour se rabattre jusqu'au dessous du genou lorsqu'on marche à pied.

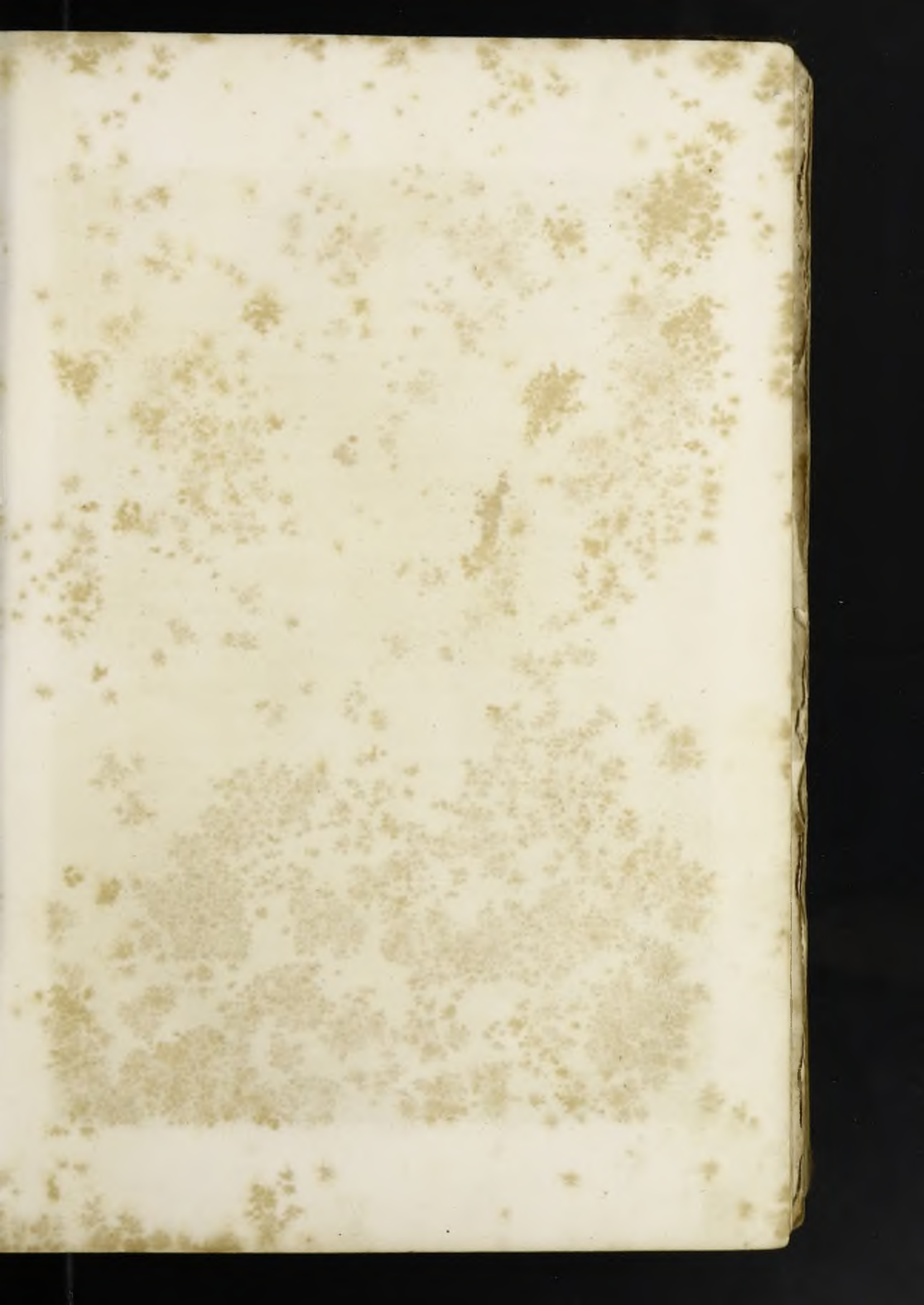
Il chantonne un rondeau de Clément Marot, tout en frisant sa fine moustache noire, d'une main, et en peignant, de l'autre,

sa chevelure, qu'il porte un peu plus longue qu'il n'est de mode à cette époque, sans doute pour ne pas perdre les avantages de la moëlleuse ondulation dont la nature l'a douée.

Le second est un homme de trente-six ans à peine. Seulement il a le visage tellement balafré par les blessures qui le sillonnent en tous sens, qu'il est impossible de lui assigner un âge. Il a le bras et une portion de la poitrine découverts, et, sur ce que l'on voit de son corps, on peut reconnaître une série de cicatrices non moins nombreuses que celles qui décorent son visage. Il est en train de panser une plaie qui lui a dénudé une partie du biceps: heureusement, la blessure est au bras gauche, et, par conséquent, elle n'aura pas d'inconvénients aussi graves que si elle offensait le bras droit. Il tient entre ses dents l'extrémité d'une bande de toile avec laquelle il comprime une poignée de charpie qu'il vient de tremper dans un certain baume dont un bohémien lui a donné la recette, - et dont il prétend se trouver parfaitement bien. Au reste, pas une plainte ne sort de sa bouche, et il paraît aussi insensible à la douleur que si le membre de la guérison duquel il s'occupe était de chêne ou de sapin.

Le troisième est un homme de quarante ans, grand et mince, au visage pâle, à la tournure ascétique. Il est à genoux dans un coin, roule un chapelet dans ses doigts, et expédie, avec une volubilité qui n'appartient qu'à lui, une douzaine de *Pater*, et une douzaine d'*Ave*. De temps en temps, sa main droite abandonne son chapelet, et retentit sur la poitrine avec le bruit que fait le maillet d'un tonnelier sur une futaille vide; mais, le double ou le triple *mea culpa* prononcé à haute voix, il revient à son chapelet, qui se remet à tourner entre ses mains aussi rapidement qu'un rosaire aux mains d'un moine, ou le *combolio* aux doigts d'un derviche.

Les trois personnages qui nous restent à décrire ont un caractère non moins tranché, Dieu merci! que les cinq que nous



Illustr. de Roman hist. de la maison de Savoie par Alex. Dumas.



C. Nanteuil del et lith

Publié P. C. Perrin à Turin, 1852

Le Contrat

J. Berthaux et F. Godey, Paris

avons déjà eu l'honneur de faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

L'un de ces trois-là est appuyé des deux mains sur la table même ou l'écrivain accomplit son office ; il suit, sans en perdre un trait, tous les circuits et toutes les ondulations de sa plume ; c'est lui qui a fait le plus d'observations sur l'acte qui se rédige, et, il faut le dire, ses observations, quoique un peu entachées d'égoïsme, sont presque toujours pleines de finesse, ou, — chose étrange ! tant une qualité semble opposée à l'autre ! — pleines de bon sens. Il a quarante-cinq ans, des yeux fins, petits et enfoncés sous de gros sourcils blonds.

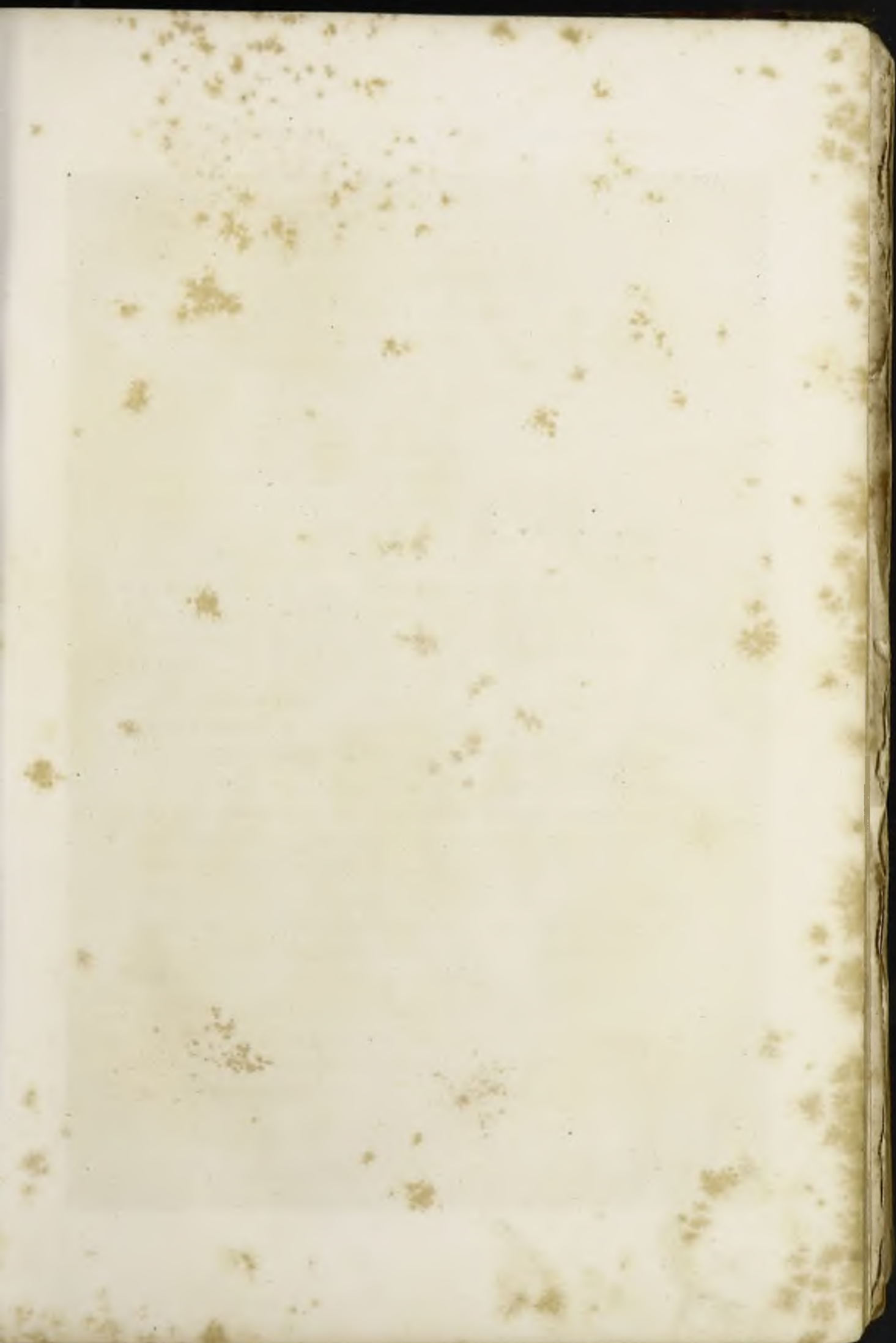
Un autre est couché à terre ; il a trouvé un grès propre au repassage des épées, et à l'affilage des poignards : il profite de la circonstance pour faire, à grand renfort de salive, et par des frottements multipliés sur ce grès, une nouvelle pointe à sa dague, complètement émoussée. Sa langue, qu'il tient serrée entre ses dents, et qui sort du coin de sa bouche, indique toute l'attention et nous dirons même tout l'intérêt qu'il porte à l'action qu'il accomplit. Cependant, cette attention n'est pas si absolue, qu'il n'ait une oreille à la discussion. Si la rédaction est selon son cœur, il se contente d'approuver de la tête, si, au contraire, elle blesse sa moralité ou dérouté ses calculs, il se lève, s'approche du scribe, pose la pointe de sa dague sur le papier en disant ces trois mots : « pardon... vous dites ? »... et ne lève sa dague que lorsqu'il est parfaitement satisfait de l'explication ; ce qu'il exprime par une salivation plus abondante et par un frottement plus acharné de sa dague contre le grès, frottement grâce auquel l'aimable instrument promet de reprendre bientôt son acuité primitive.

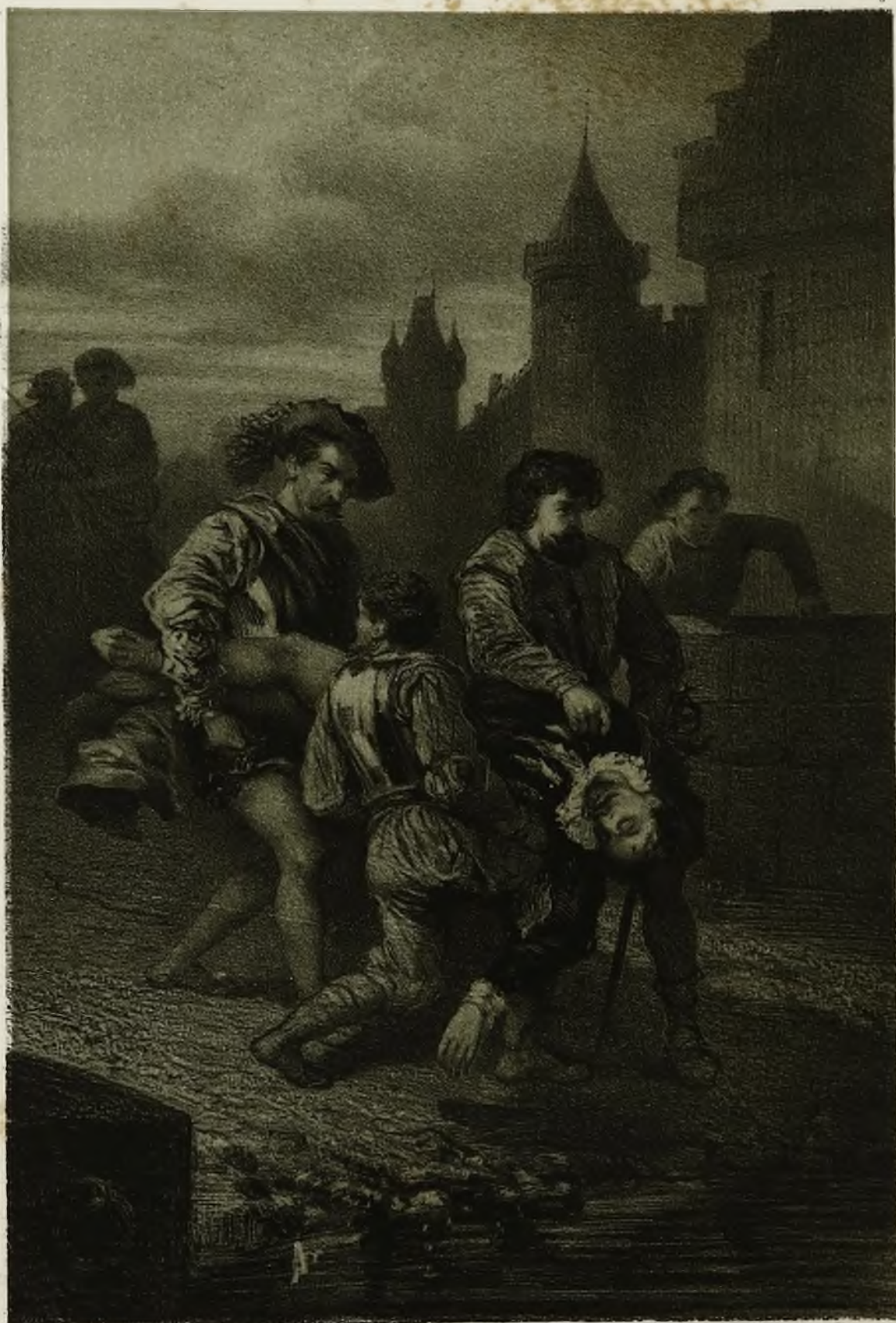
Le dernier — et nous commençons par reconnaître le tort que nous avons eu de le ranger dans la catégorie de ceux que préoccupent les intérêts matériels qui se débattent, à cette heure,

entre le scribe et les assistans, — le dernier, appuyé le dos aux parois de la grotte, les bras pendants, les yeux au ciel, ou plutôt à la voûte humide et sombre sur laquelle se jouent, comme de capricieux follets, les rayons mouvants de la torche résineuse, le dernier, disons-nous, semble à la fois un rêveur et un poète. Que cherche-t-il en ce moment? Est-ce la solution de quelque problème comme ceux que viennent de résoudre Christophe Colomb et Galilée? Est-ce la forme d'un de ces tercets comme les faisait Dante, ou de l'un de ces huitains comme les chantait le Tasse? C'est ce que pourrait seul nous dire le démon qui veille en lui, et qui s'occupe si peu de la matière, — absorbé qu'il est dans la contemplation des choses abstraites, — qu'il laisse aller en lambeaux toute la portion des vêtemens du digne poète qui n'est pas de fer, de cuivre ou d'acier.

Voilà les portraits esquissés tant bien que mal. Mettons les noms au dessous de chacun d'eux.

Celui qui tient la plume se nomme Procope; il est normand de naissance, presque juriste par l'éducation; il larde sa conversation d'axiomes tirés du droit romain, et d'aphorismes empruntés aux capitulaires de Charlemagne. Du moment où l'on a passé un écrit avec lui, on doit s'attendre à un procès. Il est vrai que, si l'on se contente de sa parole, sa parole est d'or; seulement, il n'est pas toujours d'accord avec la moralité, comme le vulgaire l'entend, dans sa manière de la tenir. Nous n'en citerons qu'un exemple, et c'est celui qui l'avait jeté dans la vie d'aventures où nous le rencontrons. Un noble seigneur de la cour de François 1^{er} était venu, un jour, lui proposer une affaire, à lui et à trois de ses compagnons; il savait que le trésorier devait, le soir même, apporter de l'arsenal au Louvre mille écus d'or; cette affaire était d'arrêter le trésorier au coin de la rue Saint-Paul, de lui prendre les mille écus d'or, et de les partager ainsi : cinq cents au grand seigneur, qui attendrait, place Royale, que le coup fût fait, et qui,





Dufourmantel, del. et lith.

Publié p. C. Perrin, à Turin, 1852.

Imp. Bertauts, r. Cadel, Paris

Un Assassinat

en sa qualité de grand seigneur , demandait la moitié de la somme ; l'autre moitié entre Procope et ses trois compagnons , qui auraient ainsi chacun cent vingt-cinq écus. La parole fut engagée de part et d'autre , et la chose fut faite comme il avait été convenu ; seulement , quand le trésorier fut convenablement dévalisé , meurtri et jeté à la rivière , les trois compagnons de Procope hasardèrent cette proposition , de tirer vers Notre Dame , au lieu de gagner la place Royale , et de garder les mille écus d'or , au lieu d'en remettre cinq cents au grand seigneur. Mais Procope leur rappela la parole engagée.

— Messieurs , dit-il gravement , vous oubliez que ce serait manquer à notre traité , que ce serait frustrer un client !.... Il faut de la loyauté avant tout. Nous remettrons au duc — le grand seigneur était un duc — nous remettrons au duc les cinq cents écus d'or qui lui reviennent , et depuis le premier jusqu'au dernier. Mais , continua-t-il , s'apercevant que la proposition excitait quelques murmures , *distingimus* : quand il les aura empochés , et qu'il nous aura reconnus pour d'honnêtes gens , rien n'empêche que nous n'allions nous embusquer au cimetière Saint-Jean , où j'ai la certitude qu'il doit passer ; c'est un lieu désert et tout-à-fait propice aux embuscades. Nous ferons du duc comme nous avons fait du trésorier , et , le cimetière Saint-Jean n'étant pas très-éloigné de la Seine , on pourra les retrouver demain tous les deux dans les filets de Saint-Cloud. Ainsi , au lieu de cent-vingt-cinq écus , nous en aurons deux-cent-cinquante chacun ; desquels deux-cent-cinquante écus nous pourrions jouir et disposer sans remords , ayant tenu fidèlement notre parole vis-à-vis de ce bon duc.

La proposition acceptée avec enthousiasme , il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Par malheur , dans leur empressement à le jeter à la rivière , les quatre associés n'aperçurent pas que le duc respirait encore ; la fraîcheur de l'eau lui rendit des forces ; et , au lieu d'aller jusqu'à Saint-Cloud , comme l'espérait Procope , il aborda au quai de Gèvres , poussa jusqu'au Châtelet , et donna

au prévôt de Paris, qui, à cette époque, se nommait monsieur d'Estourville, un signalement si exact des quatre bandits, que, dès le lendemain, ceux-ci jugèrent à propos de quitter Paris, de peur d'un procès où, malgré la connaissance approfondie que Procope avait du droit, ils eussent bien pu laisser la chose à laquelle, si philosophe qu'on soit, on tient toujours peu ou prou, c'est-à-dire l'existence.

Nos quatre gaillards avaient donc quitté Paris, tirant chacun vers un des quatre points cardinaux. Le nord était échu à Procope. De là vient que nous avons le bonheur de le retrouver tenant la plume dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, rédigeant, par le choix de ses nouveaux compagnons, qui avaient rendu cet hommage à son mérite, l'acte important dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

Celui qui éclaire Procope se nomme Heinrich Scharfenstein. C'est un digne sectateur de Luther que les mauvais procédés de Charles-Quint à l'endroit des Huguenots ont poussé dans les rangs de l'armée française avec son neveu Frantz Scharfenstein. Ce sont deux colosses que l'on dirait animés par une même âme, et mus d'un seul esprit. Beaucoup prétendent que ce seul esprit n'est pas suffisant pour deux corps de six pieds chacun; mais eux ne sont pas de cet avis, et trouvent que tout est bien comme il est. Dans la vie ordinaire, ils daignent rarement avoir recours à un auxiliaire quelconque, soit homme, soit instrument, soit machine, pour arriver au but qu'ils se proposent. Si ce but est de mouvoir une masse quelconque, au lieu de chercher, comme nos savants modernes, par quels moyens dynamiques Cléopâtre fit transporter ses vaisseaux de la Méditerranée dans la Mer Rouge, ou à l'aide de quels engins Titus souleva les blocs gigantesques du cirque de Flavien, ils entourent bravement l'objet qu'il faut déplacer de leurs quatre bras; ils nouent la chaîne infrangible de leur doigts d'acier; ils font un effort simultané avec cette

régularité qui distingue tous leurs mouvements, et l'objet quitte la place qu'il avait pour celle qu'il doit avoir. S'il s'agit d'escalader quelque muraille ou d'atteindre à quelque fenêtre, au lieu de traîner, ainsi que le font leurs compagnons, une lourde échelle qui embarrasse leur marche, quand l'expédition réussit, ou qu'il faut abandonner comme pièce de conviction, quand l'entreprise échoue, ils vont à l'endroit où ils ont affaire les mains vides. L'un d'eux, — peu importe lequel, — s'appuie à la muraille, l'autre monte sur ses épaules, et, au besoin, dans ses mains élevées au dessus de la tête. Avec l'aide de ses propres bras, le second atteint ainsi une hauteur de dix-huit à vingt pieds, hauteur presque toujours suffisante pour gagner la crête d'un mur ou le balcon d'une fenêtre. Dans le combat, c'est toujours le même système d'association physique: ils marchent côte-à-côte et d'un pas égal; seulement, l'un frappe, et l'autre dépouille; quand celui qui frappe est las de frapper, il se contente de passer l'épée, la masse ou la hache à son compagnon en disant ces seuls mots: « A ton tour! » Alors les rôles changent: c'est celui qui frappait qui dépouille, et celui qui dépouillait qui frappe. Au reste, leur façon de frapper, à tous deux, est connue et fort estimée; mais, nous l'avons dit, en général, on fait plus d'estime de leurs bras que de leur cerveau, de leur force que de leur intelligence. Voilà pourquoi l'un a été chargé de faire la sentinelle au dehors, et l'autre le chandelier au dedans.

Quant au jeune homme aux moustaches noires et aux cheveux bouclés, qui frise ses moustaches, et qui peigne ses cheveux, il a nom Yvonnet; il est parisien de naissance et français de cœur. Aux avantages physiques que nous avons déjà signalés en lui, il faut ajouter des mains et des pieds de femme. Dans la paix, il se plaint sans cesse. Comme le sybarite antique, le pli d'une rose le blesse; il est paresseux, s'il faut monter; il a des vertiges, s'il faut marcher; il a des vapeurs, s'il faut penser.

Impressionnable et nerveux comme une jeune fille, sa sensibilité exige les plus grands ménagements. Le jour, il exècre les araignées, il a horreur des crapauds; il se trouve mal à la vue d'une souris. Pour qu'il s'aventure au milieu des ténèbres, qui lui sont antipathiques, il faut qu'une grande passion le pousse hors de lui-même. Au reste, rendons-lui cette justice, il a toujours quelque grande passion; mais presque toujours, si c'est la nuit que le rendez-vous lui est donné, il arrive près de sa maîtresse tout effaré et tout tremblant, et il a besoin, pour se remettre, d'autant de paroles rassurantes, de caresses empressées et de soins attentifs qu'Héro en prodiguait à Léandre, lorsque celui-ci entrait dans sa tour tout ruisselant de l'eau des Dardanelles! Il est vrai que, dès qu'il entend la trompette; il est vrai que, dès qu'il respire la poudre; il est vrai que, dès qu'il voit passer les étendards, Yvonnet n'est plus le même homme; il s'opère en lui une transformation complète: plus de paresse, plus de vertige, plus de vapeur! La jeune fille devient un soldat féroce frappant d'estoc et de taille, un véritable lion aux griffes de fer et aux dents d'acier. Lui qui hésitait à monter un escalier pour arriver à la chambre à coucher d'une jolie femme, il grimpe à une échelle, s'accroche à une corde, se suspend à un fil pour arriver le premier sur la muraille. Le combat fini, il lave, avec le plus grand soin, ses mains et son visage, change de linge et d'habits; puis, peu-à-peu, redevient le jeune homme que nous voyons en ce moment, frisant sa moustache, peignant ses cheveux, et secouant du bout des doigts la poussière impertinente qui s'attache à ses vêtements.

Celui qui panse la blessure qu'il a reçue au biceps du bras gauche, s'appelle Malemort. C'est un caractère sombre et mélancolique qui n'a qu'une passion, qu'un amour, qu'une joie: la guerre! passion malheureuse, amour mal récompensé, joie courte et funeste; car à peine a-t-il goûté au carnage du bout des lèvres, que, grâce

à cette ardeur aveugle et furieuse avec laquelle il se jette dans la mêlée, et au peu de soin qu'il prend, en frappant les autres, de ne pas être frappé lui-même, il attrape quelque effroyable coup de pique, quelque terrible mousquetade qui le couche sur le carreau, où il gémit lamentablement, non pas du mal que lui cause sa blessure, mais de la douleur qu'il éprouve de voir les autres continuer la fête sans lui. Par bonheur, il a la chair prompte à la cicatrice, et les os faciles au raccommodage. A l'heure qu'il est, il compte vingt-cinq blessures, trois de plus que César, et il espère bien, si la guerre continue, en recevoir encore vingt-cinq autres avant celle qui doit inévitablement mettre fin à cette carrière de gloire et de douleurs.

Le maigre personnage qui prie dans un coin, et qui dit son chapelet à genoux, s'appelle Lactance. C'est un catholique ardent qui souffre avec peine le voisinage des deux Scharfenstein, dont il craint toujours que l'hérésie ne le souille. Obligé, par la profession qu'il exerce, à se battre contre ses frères en Jésus-Christ, et à les tuer le plus possible, il n'est pas d'austérités qu'il ne s'impose pour faire équilibre à cette cruelle nécessité. L'espèce de robe de drap dont il est revêtu en ce moment, et qu'il porte, sans gilet ni chemise, directement sur la peau, est doublée d'une cotte de mailles, si toutefois la cotte de mailles n'est pas l'étoffe et le drap la doublure. Quoiqu'il en soit, au combat, il porte la cotte de mailles en dehors, et elle devient une cuirasse; le combat terminé, il porte la cotte de mailles en dedans, et elle devient un cilice. C'est, au reste, une satisfaction que d'être tué par lui; celui qui trépassé de la main de ce saint homme est sûr au moins de ne pas manquer de prières. Dans le dernier engagement, il a tué deux espagnols et un anglais, et, comme il est en retard avec eux, surtout à cause de l'hérésie de l'anglais, qui ne peut pas se contenter d'un *de profundis* ordinaire, il débite, comme nous l'avons dit, force *pater* et force *ave*, laissant ses compagnons s'occuper pour lui des intérêts temporels qui se débattent en ce moment. Son compte réglé avec le ciel,

il redescendra sur la terre , fera ses observations à Procope , et signera les renvois et les *mots rayés nuls* que pourra nécessiter la tardive intervention à l'acte que l'on rédige.

Celui qui est appuyé des deux mains sur la table , et qui , tout au contraire de Lactance , suit , avec une attention soutenue , chaque trait de la plume de Procope , se nomme Maldent. Il est né à Noyon d'un père manceau et d'une mère picarde. Il a eu une jeunesse folle et prodigue ; arrivé à son âge mûr , il veut réparer le temps perdu , et soigne ses affaires. Il lui est arrivé une foule d'aventures qu'il raconte avec une naïveté qui ne manque pas de charme ; mais , il faut le dire , cette naïveté disparaît complètement , lorsqu'il attaque avec Procope quelque question de droit. Alors ils réalisent la légende des deux Gaspard , dont ils sont , peut-être les héros , l'un manceau , l'autre normand. Au reste , Maldent donne et reçoit bravement le coup d'épée , et , quoiqu'il soit loin d'avoir la force d'Heinrich ou de Franz Scharfenstein , le courage d'Yvonnet , et l'impétuosité de Malemort , c'est , au besoin , un compagnon sur lequel on peut compter , et qui , dans l'occasion , ne laissera point un ami dans l'embarras.

Le rémouleur qui aiguisé sa dague , et qui en éprouve la pointe sur le bout de son ongle , s'appelle Pilletrousse. C'est le routier pur sang. Il a tour-à-tour servi les Espagnols et les Anglais. Mais les Anglais marchendent trop , et les Espagnols ne paient pas assez ; il s'est donc décidé à travailler pour son compte. Pilletrousse rôde sur les grands chemins ; la nuit surtout , les grands chemins sont remplis de pillards de toutes les nations : Pilletrousse pille les pillards ; seulement il respecte les Français , ses quasi compatriotes ; Pilletrousse est provençal ; Pilletrousse a même du cœur ; s'ils sont pauvres , il les aide ; s'ils sont faibles , il les protège ; s'ils sont malades , il les soigne ; mais , s'il rencontre un vrai compatriote , c'est-à-dire un homme qui soit né entre le mont Viso et les bouches du Rhône , entre le Comtat et Fréjus , celui-là peut disposer de

Pilletrousse corps et âme, sang et argent, *tron de l'air* ! c'est encore Pilletrousse qui semble être l'obligé.

Enfin, le neuvième et dernier, celui qui est adossé à la muraille, qui tient ses bras balans, et qui lève les yeux en l'air, s'appelle Fracasso. C'est, comme nous l'avons dit, un poète et un rêveur; bien loin de ressembler à Yvonnet, auquel l'obscurité répugne, il aime ces belles nuits éclairées par les seules étoiles; il aime les rives escarpées des fleuves; il aime les plages sonores de la mer. Malheureusement, forcé de suivre l'armée française où elle va, — car, quoiqu'Italien, il a voué son épée à la cause de Henry II, — il n'est pas libre d'errer selon son inclination; mais qu'importe! Pour le poète, tout est inspiration; pour le rêveur, tout est matière à rêverie; seulement, le propre des rêveurs et des poètes, c'est la distraction, et la distraction est fatale dans la carrière adoptée par Fracasso. Ainsi, souvent, au milieu de la mêlée, Fracasso s'arrête tout-à-coup pour écouter un clairon qui sonne, pour regarder un nuage qui passe, pour admirer un beau fait d'armes qui s'accomplit. Alors l'ennemi qui se trouve en face de Fracasso profite de cette distraction pour lui porter tout à son aise quelque coup terrible qui tire le rêveur de sa rêverie, le poète de son extase. Mais malheur à cet ennemi, si, malgré la facilité qui lui en a été donnée, il a mal pris ses mesures, et n'a pas du coup étourdi Fracasso! Fracasso prendra sa revanche non pas pour se venger du coup qu'il aura reçu, mais pour punir l'importun qui l'a fait redescendre du septième ciel, où il planait emporté par les ailes diaspres de la fantaisie et de l'imagination.

Et, maintenant qu'à la manière de l'aveugle divin, nous avons fait l'énumération de nos aventuriers, — dont quelques uns ne doivent pas être tout-à-fait inconnus à ceux de nos amis qui ont lu *Ascanio* et les *Deux Diane*, — disons quel hasard les a réunis dans cette grotte, et quel est l'acte mystérieux à la rédaction duquel ils donnent tous leurs soins.

III.

OÙ LE LECTEUR FAIT PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC LES HÉROS
QUE NOUS VENONS DE LUI PRÉSENTER.

Dans la matinée de ce même jour, 5 mai 1555, une petite troupe composée de quatre hommes — lesquels semblaient faire partie de la garnison de Dolens — avait quitté cette ville en se glissant hors de la porte d'Arras, aussitôt que cette porte avait été, nous ne dirons pas cuverte, mais seulement entrouverte.

Ces quatre hommes, enveloppés de grands manteaux qui pouvaient servir aussi bien à cacher leurs armes qu'à les garantir de la bise du matin, avaient suivi, avec toutes sortes de précautions, les bords de la petite rivière d'Authie, qu'ils avaient remontée jusqu'à sa source. De là, ils avaient gagné la chaîne de collines dont déjà plusieurs fois nous avons parlé, avaient suivi, toujours avec les mêmes précautions son versant occidental, et, après deux heures de marche, étaient enfin arrivés à la lisière de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise. Là, l'un d'eux, qui paraissait plus familier que les autres avec les localités, avait pris la direction de la petite troupe, et, tantôt s'orientant sur un arbre plus feuillu ou plus dénué de branches que les autres, tantôt se reconnaissant à un rocher ou à une flaque d'eau, il était arrivé, sans trop d'hésitation à l'entrée de cette grotte où nous-même avons conduit nos lecteurs, au commencement du chapitre précédent.

Alors il avait fait signe à ses compagnons d'attendre un instant, avait regardé avec une certaine inquiétude quelques herbes qui lui paraissaient nouvellement froissées, quelques branches qui lui

semblaient fraîchement rompues; il s'était mis à plat, et, en rampant comme eût fait une couleuvre, il avait disparu dans l'intérieur.

Bientôt ses camarades, qui étaient restés à l'extérieur, avaient entendu retentir sa voix; mais l'accent de cette voix n'avait rien d'inquiétant. Il interrogait les profondeurs de la grotte, et, comme les profondeurs de la grotte ne lui répondirent que par la solitude et le silence; comme il n'avait entendu, malgré son triple appel, que le triple écho de la propre voix, il ne tarda pas à reparaitre au dehors en faisant signe à ses compagnons qu'ils pouvaient le suivre.

Ses trois compagnons le suivirent, et après quelques difficultés facilement vaincues, se trouvèrent dans l'intérieur du souterrain.

— Ah! murmura celui qui leur avait si habilement servi de guide en faisant entendre une aspiration de joie, *tandem ad terminum eamus!*

— Ce qui veut dire? . . . demanda l'un des trois aventuriers avec un accent picard des plus prononcés.

— Ce qui veut dire, mon cher Maldent, que nous approchons, ou plutôt que nous sommes tout approchés du terme de notre expédition.

— Barton, montsio Brogobe, dit un autre aventurier, mais che n'afre bas pien gombris . . . Et doi, Heinrich?

— Moi nafre bas pien gombris non blus.

— Eh! pourquoi diable voulez-vous comprendre? répondit Procope, — car le lecteur a déjà deviné que c'était notre légiste que Frantz Scharfenstein enveloppait, dans son accent tudesque, sous le pseudonyme de *Brogobe*; — pourvu que Maldent et moi comprenions, n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

— Ja, répondirent philosophiquement les deux Scharfenstein, c'èdre dout ze qu'il faut.

— Ainsi donc, dit Procope, asseyons-nous, mangeons un morceau, buvons un coup pour faire passer le temps, et, tout en

mangeant ce morceau, tout en buvant ce coup, je vous expliquerai mon plan.

— Ja! ja! dit Frantz Scharfenstein, manchons un morzeau, pûlons un goup, et, bantant ze demps, il nous esbliguera zon blan.

Les aventuriers regardèrent autour d'eux, et, grâce à l'habitude que leurs yeux commençaient à avoir de l'obscurité, moins grande, d'ailleurs, à l'entrée de la grotte que dans ses profondeurs, ils aperçurent trois pierres qu'ils rapprochèrent l'une de l'autre, afin de pouvoir causer plus confidentiellement.

Comme on n'en trouvait pas une quatrième, Heinrich Scharfenstein offrit galamment la sienne à Procope, qui était sans siège; mais Procope le remercia avec la même courtoisie, étendit son manteau à terre, et se coucha dessus.

Puis on tira des bissacs, que portaient les deux géants, du pain, de la viande froide, du vin; on posa le tout au milieu du demi cercle dont les trois aventuriers assis faisaient l'arc, et dont Procope couché faisait la corde; après quoi, l'on se mit à attaquer le déjeuner improvisé avec un acharnement qui prouvait que la promenade matinale qu'on venait de faire n'avait pas été sans produire son effet sur l'appétit des convives.

Pendant dix minutes à-peu-près, on n'entendit que le bruit des mâchoires broyant avec une régularité qui eût fait honneur à des mécaniques, le pain, la chair et même les os des volatiles empruntés aux fermes voisines, et qui composaient la partie délicate du déjeuner.

Maldent fut le premier qui retrouva la parole.

— Tu disais donc, mon cher Procope, dit-il, qu'en mangeant un morceau, tu nous expliquerais ton plan Le morceau est plus qu'à moitié mangé, pour mon compte du moins. Commence donc ton exposition. J'écoute.

— Ja! dit Frantz la bouche pleine, nous égoutons.

— Eh bien?

— Eh bien, voici la chose . . . *Ecce res judicanda*, comme on dit au palais.

— Silence, les Scharfenstein, fit Maldent.

— Moi n'afre bas tit un zeul mot, répondit Frantz.

— Ni moi non blus, dit Heinrich.

— Ah! j'avais cru entendre . . .

— Et moi aussi, dit Procope.

— Bon, quelque renard que nous aurons dérangé dans son terrier . . . Va, Procope, va!

— Eh bien! je répète donc, voici la chose: il existe, à un quart de lieue d'ici, une jolie petite ferme.

— Tu nous avais promis un château, observa Maldent.

— Oh! mon Dieu! que tu es méticuleux! dit Procope. Eh bien soit, je me reprends . . . Il existe, à un quart de lieue d'ici, un joli petit château.

— Verme ou jâdeau, dit Heinrich Scharfenstein, beu imborde, bourfu guil y ait de la pudin à y faire!

— Bravo, Heinrich! voilà qui est parler, mais ce diable de Maldent, il ergote comme un procureur . . . Je continue.

— Oui, gordinuez, dit Frantz.

— Il existe donc, à un quart de lieue d'ici, une charmante maison de campagne habitée seulement par la propriétaire, par un domestique mâle et par une domestique femelle . . . Il est vrai que, dans la commune, habitent le fermier et ses gens.

— Gompïen dout zela vaid-il? demanda Heinrich.

— Dix personnes, à peu-près, répondit Procope.

— Nous nous jarchons tes tix berzonne endre moi et Frantz . . . n'est-ze bas, mon neveu?

— Ja, mon ongle, répondit Frantz avec le laconisme d'un Spartiate.

— Eh bien, continua Procope, voilà donc l'affaire. Nous attendons ici la nuit en mangeant, en buvant et en racontant des histoires...

— En pufant et en manchant zurdout, dit Frantz.

— Puis, la nuit venue, continua Procope, nous sortons d'ici sans bruit, comme nous y sommes venus; nous gagnons la lisière du bois; de la lisière du bois, nous nous glissons, par un chemin creux que je connais, jusqu'au pied de la muraille. Arrivé au pied de la muraille, Frantz monte sur les épaules de son oncle, ou Heinrich sur celle de son neveu; celui qui est sur les épaules de l'autre enjambe la muraille, et vient nous ouvrir la porte... La porte ouverte, — tu comprends bien Maldent? — la porte ouverte, — vous comprenez bien les Scharfenstein? — la porte ouverte... nous entrons!

— Pas sans nous, j'espère bien, dit, à deux pas derrière le groupe des aventuriers, une voix si bien accentuée, qu'elle fit tressaillir, non seulement Procope, non seulement Maldent, mais encore les deux colosses.

— Trahison! cria Procope en bondissant sur ses pieds, et en faisant un pas en arrière.

— Trahison! cria Maldent en essayant de sonder les ténèbres du regard, mais en demeurant à sa place.

— Drahizon! crièrent à la fois les deux Scharfenstein en tirant leurs épées, et en faisant un pas en avant.

— Ah! bataille? dit la même voix; vous voulez la bataille?... Eh bien, soit! à moi, Lactance! à moi, Fracasso! à moi, Malemort.

— Un triple rugissement retentit au fond de la caverne indiquant que ceux auxquels la voix venait de faire appel étaient prêts à y répondre.

— Un instant! un instant, Pilletrousse, dit Procope, qui avait reconnu à sa voix le quatrième aventurier; que diable! on n'est pas des Turcs ou des Bohèmes pour s'égorger ainsi au milieu de la nuit, sans avoir essayé de s'entendre auparavant. Faisons d'abord de la lumière chacun de notre côté; examinons nous dans le blanc des yeux, afin que nous sachions à qui nous avons affaire; arrangeons-nous,

s'il est possible . . . et, si nous ne pouvons pas nous arranger, eh bien, battons nous !

— Battons nous d'abord, dit une voix sombre qui, sortant des profondeurs de la grotte, semblait sortir de celles de l'enfer.

— Silence, Malemort ! dit Pilletrousse ; il me semble que Procope fait là une proposition des plus acceptables. — Qu'en dis-tu, Lactance ? — qu'en dis-tu, Fracasso ?

— Je dis, répondit Lactance, que, si cette proposition peut sauver la vie à l'un de nos frères, je l'accepte.

— C'eût, cependant, été poétique, de combattre dans une grotte qui eût servi de tombe aux trépassés : mais comme il ne faut pas sacrifier les intérêts matériels à la poésie, continua mélancoliquement Fracasso, je me range à l'avis de Pilletrousse et de Lactance.

— Et, moi je veux me battre ! hurla Malemort.

— Voyons, panse ton bras, et laisse-nous tranquilles, dit Pilletrousse. Nous sommes trois contre toi, et Procope, qui est un légiste, te dira que trois ont toujours raison contre un.

Malemort poussa un gémissement de regret en voyant s'échapper pour lui une si belle occasion d'attraper une nouvelle blessure ; mais, selon le conseil que venait de lui donner Pilletrousse, il céda, s'il ne s'y rangea point, à l'avis de la majorité.

Pendant ce temps, Lactance de son côté, et Maldent du sien, avaient battu le briquet, et, comme chacune des deux troupes avait prévu le cas où il serait besoin d'y voir clair, deux torches de sapin garnies d'étoupe enduite de poix brillèrent en même temps, et de leur double flamme, éclairèrent la grotte et ses habitants.

Nous avons exploré l'une, et fait connaissance avec les autres ; nous n'avons donc plus besoin de décrire le théâtre, mais seulement de décrire et d'indiquer la façon dont ils étaient groupés.

Au fond de la grotte, se tenaient Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso.

Sur le devant, les deux Scharfenstein, Maldent et Procope.

Pilletrousse avait gardé sa position avancée; derrière lui, Malemort se rongait les poings de colère; près de Malemort, Lactance, tenant sa torche à la main, essayait de calmer son belliqueux compagnon; Fracasso, à genoux comme l'Agis du tombeau de Léonidas, rattachait, comme lui, sa sandale, afin d'être prêt à la guerre, tout en invoquant la paix.

Du côté opposé, les deux Scharfenstein formaient, ainsi que nous l'avons dit, l'avant-garde; à un pas derrière eux se tenait Maldent, à un pas derrière Maldent se tenait Procope.

Les deux torches éclairaient toute la partie circulaire de la grotte. Un seul enfoncement situé près de la porte, et qui contenait un amas de fougères destiné sans doute à devenir le lit du futur anachorète auquel il prendrait envie de l'habiter, demeurait dans la pénombre.

Un rayon de lumière glissant par l'ouverture de la grotte essayait, mais en vain, de lutter de sa teinte blafarde avec les rayons presque sanglants que jetaient les deux torches.

Tout cela formait un ensemble sombre et belliqueux qui aurait admirablement figuré dans la mise en scène d'un drame moderne.

Nos aventuriers se connaissaient déjà pour la plupart; ils s'étaient vus à l'œuvre sur le champ de bataille, mais luttant contre l'ennemi commun, et non prêts à s'égorger entr'eux.

Si impénétrables à la crainte que fussent leurs cœurs, ils n'étaient point sans se rendre, chacun à part soi, compte de la situation.

Mais celui dans l'esprit duquel l'appréciation des coups à donner et à recevoir se formulait de la façon la plus claire et la plus impartiale était, sans contredit, le légiste Procope.

Aussi s'avança-t-il vers ses adversaires, mais sans cependant dépasser la ligne que traçaient les deux Scharfenstein.

— Messieurs, dit-il, nous avons, d'un commun accord, désiré

nous voir, et nous nous voyons . . . c'est déjà quelque chose, car, en se voyant, on apprécie ses chances. Nous sommes quatre contre quatre; mais, de ce côté, nous avons pour nous ces deux messieurs que voici . . . — et montrait Frantz et Heinrich Scharfstein; — ce qui m'autorise presque à dire que nous sommes huit contre quatre.

A cette imprudente rodomontade, non seulement les cris s'élançèrent instantanément des bouches de Pilletrousse, de Malemort, de Lactance et de Fracasso; mais encore les épées sortirent de leurs gaines.

Procope s'aperçut qu'il avait dévié de son adresse ordinaire, et qu'il faisait fausse route.

Il essaya de revenir sur ses pas.

— Messieurs, dit-il, je ne prétends pas que, fût-on huit contre quatre, la victoire soit certaine, quand ces quatre se nomment Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso . . .

Cette manière de post-scriptum parut calmer un peu les esprits; seulement Malemort continuait de gronder sourdement.

— Allons, au fait! dit Pilletrousse.

— Oui, répondit Procope, *ad eventum festina* . . . Eh bien! je disais donc, messieurs, que, laissant de côté les chances toujours aléatoires d'un combat, nous devons tâcher d'arriver à un arrangement. Or, une espèce de procès est pendante entre nous, *jacens sub iudice lis est*; comment terminerons-nous ce procès? D'abord, par l'exposition pure et simple de la situation d'où ressortira notre droit.

— A qui est venue hier l'idée de s'emparer, la nuit prochaine, de la petite ferme ou du petit château du Parc, comme vous voudrez l'appeler? A moi et à ces messieurs. Qui est parti ce matin de Dou-lens pour mettre ce projet à exécution? Moi et ces messieurs. Qui est venu dans cette grotte prendre position pour la nuit prochaine? Encore moi et ces messieurs. Enfin, qui a mûri le projet, qui l'a développé devant vous, et vous qui vous a donné ainsi le désir de

vous associer à l'expédition? Toujours moi et ces messieurs. — Répondez à cela, Pilletrousse, et dites si la conduite d'une entreprise n'appartient pas sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution . . . *Dixi.*

Pilletrousse se mit à rire; Fracasso haussa les épaules; Lactance secoua sa torche; Malemort murmura: « Bataille! »

— Quelle chose vous fait rire, Pilletrousse? demanda gravement Procope, dédaignant de s'adresser aux autres, et consentant seulement à discuter avec qui momentanément paraissait s'être érigé en chef de la troupe.

— Ce qui me fait rire, mon cher Procope, répondit celui à qui la question était adressée, c'est la profonde confiance avec laquelle vous venez de faire l'exposé de vos droits, exposé qui, si nous nous en rapportons aux conclusions posées par vous-même, vous met à l'instant hors de cause, vous et vos compagnons . . . Oui, je conviens avec vous que la conduite d'une entreprise appartient sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution. . .

— Ah! fit Procope d'un air triomphant.

— Oui, mais j'ajoute: l'idée de vous emparer de la petite ferme ou du château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler, vous est venue hier, n'est-ce pas? Eh bien, elle nous est venue avant-hier, à nous autres. Vous êtes partis ce matin de Douvens pour la mettre à exécution? Nous, nous sommes partis, dans ce même but, hier au soir, de Montreuil-sur-mer. Vous êtes arrivés, il y a une heure, dans cette grotte? Nous y étions, nous, arrivés depuis quatre heures. Vous avez mûri et développé ce projet devant nous? Mais nous avions déjà mûri et développé ce projet avant vous. Vous comptiez attaquer la ferme cette nuit. Nous comptons la prendre ce soir. Nous réclamons donc la priorité d'idée et d'exécution, et, par conséquent, le droit de conduire notre entreprise sans trouble et sans empêchement.



Sereno del,

Impr. de C. Perrin Torino. 1855.

Bataille....

F. Perrin lith.

Et, parodiant la manière classique dont Procope avait terminé son discours :

— *Diri!* ajouta Pilletrousse avec non moins d'aplomb et d'emphase que le légiste.

— Mais, demanda Procope, un peu troublé de l'argumentation de Pilletrousse, qui m'assure que tu viens de dire la vérité?

— Ma parole de gentilhomme! Dit Pilletrousse.

— J'aimerais mieux une autre caution.

— Foi de routier, alors!

— Hum! fit imprudemment Procope.

Les esprits étaient montés; le doute émis par Procope sur la parole de Pilletrousse exaspéra les trois aventuriers qui relevaient de lui.

— Eh bien, bataille! crièrent d'une seule voix Fracasso et Lactance.

— Oui, bataille! bataille! bataille! hurla Malemort.

— Bataille donc, puisque vous le voulez, dit Procope.

— Bataille! puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, dit Maldent.

— Padaille! répétèrent Frantz et Heinrich Scharfenstein en s'apprêtant à espadonner.

Et, comme c'était l'avis de tout le monde, chacun tira son épée ou sa dague, prit sa hache ou sa masse, choisit des yeux son adversaire, et, la menace à la bouche, la fureur sur le visage, la mort à la main, se mit en devoir de fondre sur lui.

Tout à coup, on vit s'agiter le tas de fougères amassé dans l'enfoncement situé près de l'entrée de la grotte; un jeune homme élégamment vêtu en sortit, et, s'élançant hors de l'obscurité, apparut dans le cercle de lumière, étendant les bras comme Hersilie dans le tableau des *Sabines*, et criant:

— Allons, bas les armes, camarades! je me charge d'arranger cela à la satisfaction générale.

Tous les yeux se portèrent sur le nouveau personnage qui venait d'entrer en scène d'une façon si brusque et si inattendue, et toutes les voix s'écrièrent :

— Yvonnet !

— Mais d'où diable sors-tu ? demandèrent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Vous allez le savoir, dit Yvonnet ; mais, d'abord, les épées et les dagues aux fourreaux. . . La vue de toutes ces lames nues m'agace horriblement les nerfs.

Tous les aventuriers obéirent, excepté Malemort.

— Allons, allons, dit Yvonnet s'adressant à lui, qu'est-ce que c'est que cela, camarade ?

— Ah ! goignit Malemort avec un profond soupir, on ne pourra donc jamais se donner tranquillement un pauvre petit coup d'épée !

Et il remit sa lame au fourreau avec un geste plein de dépit et de désappointement.



IV.

ACTE DE SOCIÉTÉ.

Yvonnet jeta un regard autour de lui, et, reconnaissant que, si la colère n'était point sortie des cœurs, les épées et les dagues étaient au moins rentrées dans les fourreaux, il se tourna alternativement vers Pilletrousse et Procope, qui, on se le rappelle, venaient de lui faire l'honneur de lui poser tous deux la même question.

— D'où je sors? répéta-t-il; par dieu! belle demande! je sors de ce tas de fougère sous lequel je m'étais caché en voyant entrer d'abord Pilletrousse, Lactance, Malemort et Fracasso, et dont je n'ai pas jugé à propos de sortir en voyant entrer ensuite Procope, Maldent et les deux Scharfenstein.

— Mais que faisais-tu dans cette grotte à une pareille heure de la nuit? car nous sommes arrivés ici que le jour n'était pas encore levé.

— Ah! ceci, répondit Yvonnet, c'est mon secret, et je vous le dirai tout à l'heure, si vous êtes bien sages; mais, d'abord, allons au plus pressé.

Alors, s'adressant à Pilletrousse,

— Ainsi donc, mon cher Pilletrousse, dit-il, vous étiez venus dans l'intention de rendre une petite visite à la ferme ou au château du Parcq, comme il vous plaira de l'appeler?

— Oui, dit Pilletrousse.

— Et vous aussi? demanda Yvonnet à Procope.

— Et nous aussi, répondit Procope.

— Et vous alliez vous battre pour constater la priorité de vos droits?

— Nous allons nous battre, dirent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Fi ! dit Yvonnet, des camarades, des français ou, tout au moins, des hommes servant la cause de la France !

— Dame ! il le fallait bien, puisque ces messieurs ne voulaient pas renoncer à leur projet, dit Procope.

— Nous ne pouvions faire autrement, puisque ces messieurs ne voulaient pas nous céder la place, dit Pilletrousse.

— Il le fallait bien ! vous ne pouviez faire autrement, répéta Yvonnet en contrefaisant la voix de ses deux interlocuteurs. Il fallait bien vous massacrer entre vous, n'est-ce pas ? vous ne pouviez faire autrement que de vous égorger, dites : et vous étiez là, Lactance, et vous avez vu ces préparatifs de carnage, et votre âme chrétienne n'en a pas gémi ?

— Si fait, dit Lactance, elle en a gémi, et profondément !

— Et voilà tout ce que votre sainte religion vous a inspiré : un gémissement !

— Après le combat, reprit Lactance, un peu humilié des reproches que lui faisait Yvonnet, reproches dont il sentait la justesse, après le combat, j'eusse prié pour les morts.

— Voyez-vous cela !

— Que vouliez-vous donc que je fisse, mon cher monsieur Yvonnet ?

— Eh, pardieu ! ce que je fais, moi, qui ne suis pas un dévot, un saint, un mangeur de patenôtres comme vous. Ce que je voulais ? je voulais que vous vous jetassiez entre les glaives et les épées, *inter gladios et enses*, pour parler comme notre légiste Procope, et que vous dissiez à vos frères égarés, avec cet air de componction qui vous va si bien, ce que je vais leur dire, moi. — Camarades, quand il y en a pour quatre, il y en a pour huit ; si la première affaire ne rapporte pas tout ce que nous en attendons, nous en ferons une seconde. Les hommes sont nés pour se soutenir les uns les autres

dans les rudes sentiers de la vie , et non pour se jeter des pierres à travers les jambes dans les chemins déjà si difficiles qu'ils ont à parcourir. Au lieu de nous diviser, associons-nous : ce que nous ne pouvons tenter à quatre sans d'énormes risques , nous l'exécuterons à huit presque sans danger. Gardons pour nos ennemis nos haines, nos dagues, nos épées, et n'ayons les uns pour les autres que de bonnes paroles et de bons procédés. Dieu, qui protège la France quand il n'a rien de plus pressé à faire, sourira à notre fraternité, et lui enverra sa récompense.

Voilà ce que vous eussiez dû dire, cher Lactance, et ce que vous n'avez pas dit.

— C'est vrai, répondit Lactance en se frappant la poitrine ; *mea culpa ! mea culpa ! mea maxima culpa !*

Et, éteignant sa torche, qui faisait double emploi, il s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

— Eh bien ! alors, je le dis à votre place, continua Yvonnet, et j'ajoute : la récompense divine que vous eût promise Lactance, c'est moi qui vous l'apporte, camarades.

— Toi, Yvonnet ? dit Procope d'un air de doute.

— Oui, moi... moi qui ai eu la même idée que vous, et avant vous.

— Comment ! dit Pilletrousse, toi aussi, tu as eu l'idée de pénétrer dans le château que nous convoitons ?

— Non seulement j'en ai eu l'idée, dit Yvonnet, mais cette idée, je l'ai mise à exécution.

— Bah ! firent tous les assistants en prêtant une nouvelle attention à ce que disait Yvonnet.

— Oui, j'ai des intelligences dans la place, répondit celui-ci : une petite soubrette charmante, nommée Gertrude, ajouta-t-il en frisant sa moustache, qui, pour moi, est toute prête à renier père et mère, maître et maîtresse... une âme que je perds...

Lactance poussa un soupir.

— Et tu dis que tu es entré au château?

— J'en sortais cette nuit; mais vous savez combien les courses de nuit me répugnent, surtout quand je les exécute seul. Plutôt que de faire trois lieues pour regagner Doulens, ou six lieues pour regagner Abbeville ou Montreuil-sur-mer, j'ai fait un quart de lieue, et je me suis trouvé dans cette grotte, que je connaissais pour y avoir eu mes premiers rendez-vous avec ma divinité. J'ai trouvé à tâtons ce lit de fougères, dont je savais le gisement, et je commençais à m'y endormir en me promettant, le jour venu, de proposer le coup aux premiers d'entre vous que je rencontrerais. lorsque Pilletrousse est arrivé avec sa bande, puis Procope avec la sienne. Chacune venait pour la même cause; cette tendance vers le même but a amené la discussion que vous savez, discussion qui allait finir, sans aucun doute, d'une manière tragique, quand j'ai jugé qu'il était temps d'intervenir, et que je suis intervenu. Maintenant, je vous dis : au lieu de nous battre, voulez-vous nous associer? au lieu d'entrer par force, voulez-vous entrer par ruse? Au lieu de briser les portes, voulez-vous qu'elles vous soient ouvertes? Au lieu de chercher au hasard l'or, les bijoux, les vaisselles, les argenteries, voulez-vous y être conduits tout droit? Alors, touchez là, je suis votre homme! et, pour donner l'exemple du désintéressement et de la fraternité, malgré le service que je vous rends, je ne demande qu'une part égale aux autres parts. — Que celui qui a quelque chose de mieux à dire parle à son tour... je lui cède la parole, et j'écoute.

Un murmure d'admiration se répandit dans l'assemblée. Lactance, interrompant sa prière, s'approcha d'Yvonnet, et baisa humblement le bas de son manteau. Procope, Pilletrousse, Maldent et Fracasso lui serrèrent la main. Les deux Scharfenstein pensèrent l'étouffer en l'embrassant. Malemort, seul, murmura dans son coin :

— Vous verrez qu'il n'y aura pas le plus petit coup d'épée donné ou reçu... c'est une malédiction!

— Eh bien, donc, dit Yvonnet, qui, depuis longtemps, rêvait cette association, et qui, voyant la fortune passer à portée de sa main, ne voulait pas laisser échapper cette occasion de la saisir aux cheveux, — eh bien, donc, ne perdons pas un instant! Nous voici réunis au nombre de neuf compagnons qui ne craignons ni Dieu ni diable...

— Si fait! interrompit Lactance en se signant, nous craignons Dieu!

— C'est vrai, c'est vrai... manière de parler, Lactance... Je disais donc que nous étions ici neuf compagnons réunis par le hasard...

— Par la Providence, Yvonnet! dit Lactance.

— Par la Providence, soit... Le bonheur veut que nous ayons parmi nous Procope, un légiste; le bonheur veut encore que ce légiste ait à sa ceinture encre et plume, et, j'en suis sûr, dans sa poche, du papier au timbre de notre bon roi Henry II...

— Ma foi! oui, fit Procope, j'en ai, et, comme Yvonnet le dit bien, c'est un bonheur.

— Alors, hâtons-nous... dressons une table, et rédigeons notre acte d'association, tandis que l'un de nous placé en sentinelle dans la forêt, et à proximité de l'entrée de la grotte, veillera à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Moi, dit Malemort, je vais me mettre en sentinelle, et autant d'Espagnols, d'Anglais ou d'Allemands qui rôderont dans la forêt, autant de tués!

— Justement, dit Yvonnet, voilà ce qu'il ne faut pas, mon cher Malemort. Dans notre situation, c'est-à-dire à deux cents pas du camp de sa Majesté l'empereur Charles-Quint, avec un homme qui a l'oreille aussi fine et l'œil aussi exercé que monseigneur Emmanuel Philibert de Savoie, il ne faut tuer que ce que l'on ne peut se dispenser de tuer, attendu que, si sûr que l'on soit de son coup, on ne tue pas toujours; que, quand on ne tue pas, on blesse; que

les blessés crient comme des aigles; qu'aux cris des blessés, on accourrait, et qu'une fois le bois occupé, Dieu sait ce qui adviendrait de nous! Non, mon cher Malemort, vous resterez ici, et l'un des deux Scharfenstein montera la garde; tout deux sont allemands; si celui qui veillera sur nous est découvert, il peut se donner comme un lansquenet du duc d'Aremberg, ou comme un reître du comte de Waldeck.

— Tu gonde te Falteck il édre mieux, dit Heinrich Scharfenstein.

— Ce colosse est plein d'intelligence; dit Yvonnet. Oui, mon brave, *tu gonde te Falteck il édre mieux*, parce que le comte de Waldeck est un pillard. C'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas?..

— Ja, moi fouloir tire zela.

— Et qu'on ne trouvera pas étonnant qu'un pillard soit caché dans le bois?

— Nein... bas édonnant ti dout.

— Seulement, que le Scharfenstein qui fera le guet prenne garde, avec cet honorable titre de pillard, de tomber entre les mains de monseigneur le duc de Savoie... Il n'entend pas raillerie sur la maraude!

— Foui, dit Heinrich, il afre engore bantü teux zoldats hier!

— Drois! dit Frantz.

— Eh bien, lequel de vous deux se charge de faire le guet?

— Moi, répondirent ensemble l'oncle et le neveu.

— Mes amis, dit Yvonnet, ce dévouement est apprécié par vos camarades; mais un seul factionnaire suffit. Tirez donc à la courtépaille... Un poste d'honneur est réservé à celui qui restera ici.

Les deux Scharfenstein se consultèrent un instant.

— Frantz il afre tes pons yeux et des pons oreilles... il vera la zendinelle à nous, dit Heinrich.

— Bien! fit Yvonnet; que Frantz aille à son poste, alors, Frantz se dirigea vers la sortie de la grotte avec son calme ordinaire.

— Tu entends , Frantz , dit Yvonnet , si tu te laisse prendre par les autres , ce n'est rien ; mais , si tu es pris par le duc de Savoie , tu es pendu !

— Che ne laizerai brentre moi bar berzone , zoyez dranguille , dit Frantz.

Et il sortit de la grotte pour aller se mettre à son poste.

— Et le boste t'honneur , demanda Heinrich , où esd-il ?

Yvonnet prit la torche des mains de Maldent , et , la présentant à Heinrich :

— Tiens , dit-il , place-toi ici... éclaire Procope , et ne bouge pas !

— Che ne poucherai bas ! dit Heinrich.

Procope s'assit , tira son papier de sa poche , son encrier de sa ceinture , et ses plumes de son encrier.

Nous l'avons vu à l'œuvre au moment où nous-mêmes sommes entrés dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise , si solitaire d'habitude , et , par un concours de circonstances étranges si hantée ce jour-là.

Nous avons fait observer que ce n'était pas une œuvre facile à accomplir à la satisfaction de tout le monde que l'œuvre à laquelle s'était voué Procope , entre onze heures du matin et trois heures de l'après-midi de cette fameuse journée du 5 mai 1555.

Aussi , — comme on eût dit d'un projet de loi en discussion dans une chambre moderne , — chacun y avait-il , selon son intérêt ou ses lumières , apporté ses *amendements* et ses *sous-amendements*.

Lesdits amendements et sous-amendements avaient été votés à la majorité des voix , et , il faut le dire à l'honneur de nos aventuriers , ils avaient été votés avec beaucoup de justice , de calme et d'impartialité.

Il y a de certains esprits de travers , calomniateurs effrontés des législateurs , des juges et de la justice , qui prétendent qu'un code

rédigé par des voleurs serait beaucoup plus complet, et surtout beaucoup plus équitable qu'un code rédigé par des honnêtes gens.

Nous plaignons ces malheureux de leur aveuglement, comme nous plaignons les Calvinistes et les Luthériens de leurs erreurs, et, aux uns comme aux autres, nous prions le Seigneur de pardonner.

Enfin, au moment où la montre d'Yvonnet marquait trois heures un quart, — si rare que fût un pareil bijou à cette époque, constatons ici que le coquet aventurier s'était procuré une montre, — enfin, disons-nous, à trois heures un quart, Procope releva la tête, posa la plume, prit son papier à deux mains, et, le regardant avec un air de satisfaction en laissant échapper une exclamation de joie :

— Ah ! dit-il, je crois que c'est fini, et pas mal fini... *Exegi monumentum !*

A cet avertissement, Heinrich Scharfenstein, qui tenait la torche depuis trois heures vingt minutes, fit un mouvement pour étendre son bras, qui commençait à se fatiguer. Yvonnet interrompit sa chanson, mais continua de friser sa moustache ; Malemort acheva de bander son bras gauche, et assujettit l'appareil avec une épingle ; Lactance expédia un dernier *ave* ; Maldent, appuyé des deux poings sur la table, se redressa ; Pilletrousse remit dans la gaine son poignard suffisamment affilé, et Fracasso sortit de sa rêverie poétique, satisfait d'avoir mis la dernière main à un sonnet qu'il ruminait depuis plus d'un mois.

Tous s'approchèrent de la table, à l'exception de Frantz, qui, se reposant sur son oncle de la discussion de leurs intérêts communs, s'était placé, ou plutôt, comme nous l'avons dit, s'était couché en sentinelle à vingt pas de l'entrée de la grotte, avec la résolution bien arrêtée, non seulement de faire bonne garde à ses compagnons, mais encore de ne se laisser prendre par personne, et surtout par Emmanuel Philibert de Savoie, le rude justicier.

— Messieurs, dit Procope, étendant un regard de satisfaction sur

le cercle qui venait de se former autour de lui avec autant, et même plus de régularité, que n'en présente d'ordinaire celui qui se forme autour de l'officier appelant ses soldats à l'ordre; — messieurs, tout le monde est-il là ?

— Oui, répondirent en chœur les aventuriers.

— Tout le monde, reprit Procope, est-il prêt à entendre la lecture des dix-huits articles dont se compose l'acte que nous venons de rédiger conjointement, et qui pourrait se nommer acte de société ? Car c'est, de fait, une espèce de société que nous fondons, que nous établissons, que nous régularisons.

La réponse fut affirmative et générale, Heinrich Scharfenstein répondant, bien entendu pour lui et son neveu.

— Ecoutez donc, dit Procope.

Et, ayant toussi et craché, il commença :

« Entre les soussignés... »

— Pardon, interrompit Lactance, je ne sais pas signer, moi.

— Parbleu ! dit Procope, la belle affaire, tu fera la croix.

— Ah ! murmura Lactance, mon engagement n'en sera que plus sacré... Continuez, mon frère.

Procope reprit :

« Entre les soussignés,

« Jean Chrysostôme Procope... »

— Tu ne te gênes pas, dit Yvonnet, tu t'es mis en tête, toi !

— Il fallait bien commencer par quelqu'un, répondit innocemment Procope.

— Bon ! bon ! dit Maldent, continue.

Procope continua :

« Jean-Chrysostôme Procope, ex-procureur légiste près le barreau de Caën, agrégé près ceux de Rouen, Cherbourg, Valognes... »

— Corbleu ! dit Pilletroussc, cela ne m'étonne plus que la rédaction ait duré trois heures et demie, si, comme tu l'as fait pour

toi, tu as donné à chacun ses titres et qualités... ce qui m'étonne, au contraire, c'est que ce soit déjà fini !

— Non, dit Procope, je vous ai compris tout sous un même titre, et j'ai donné à chacun de vous une seule et unique qualification; mais j'ai cru que, pour moi, rédacteur de l'acte, l'exposé de mes titres et qualités était chose, non seulement convenable, mais encore d'absolue nécessité.

— A la bonne heure ! dit Pilletrousse.

— Va donc ! hurla Malemort, nous n'en finirions jamais, si on l'interrompt ainsi à chaque mot... Je suis pressé de me battre, moi.

— Dame, dit Procope, ce n'est pas moi qui m'interromps, il me semble.

Et il continua :

« Entre les soussignés,

« Jean-Chrisostôme Procope, etc., Honoré-Joseph Maldent, Victor-Félix Yvonnet, Cyrille-Népomucène Lactance, César-Annibal Malemort, Martin Pilletrousse, Vittorio-Albani Fracasso, et Heinrich et Frantz Scharfenstein, — tous capitaines au service du roi Henry II... »

Un murmure flatteur interrompit Procope, et personne ne songea plus à lui disputer les titres et qualités qu'il s'était donnés, occupé que chacun était à rajuster le symbole — soit écharpe, serviette, mouchoir, loque ou chiffon — qui justifiait la qualification de capitaine au service de la France qu'il venait de recevoir.

Procope laissa au murmure approbateur le temps de se calmer, et continua.

— A été arrêté ce qui suit...

— Pardon, dit Maldent, mais l'acte est nul.

— Comment nul, dit Procope.

— Tu n'as oublié qu'une chose à ton acte.

— Laquelle ?

— La date.

— La date est à la fin.

— Ah ! dit Maldent, c'est autre chose . . . cependant , mieux vaudrait qu'elle fût au commencement.

— Le commencement ou la fin , c'est tout un , dit Procope. Les Institutes de Justinien disent positivement :

« *Omne actum quo tempore scriptum sit , indicato ; seu initio , seu fine , ut paciscentibus libuerit. »*

C'est à dire :

« Tout acte sera tenu de porter sa date ; seulement , les contractants seront libres de placer la date à la fin ou au commencement du dit acte. »

— Quelle abominable langue que cette langue de procureur ! dit Fracasso , et comme il y a loin de ce latin-là au latin de Virgilio et d'Horace !

Et il se mit à scander amoureusement ces vers de la III églogue de Virgile :

Malo me Galatea petit , lasciva puella :

Et fugit ad salices , et se cupit ante videri...

— Silence , Fracasso ! dit Procope.

— Silence tant que tu voudras , répondit Fracasso ; mais il n'en est pas moins vrai que , si grand empereur que soit Justinien premier , je lui préfère Homère second , et que j'aimerais mieux avoir fait les Bucoliques , les Eglogues et même l'Enéide que le Digeste , les Pandectes , les Institutes et tout le *Corpus juris civilis* !

La discussion allait sans doute s'engager sur ce point important entre Fracasso et Procope , — et Dieu sait où elle eût conduit les discuteurs ! — lorsqu'une espèce de cri étouffé se fit entendre en dehors de la grotte , et attira de ce côté l'attention des aventuriers.

Bientôt le jour extérieur , presque entièrement intercepté , indiqua qu'un corps opaque s'interposait entre la lumière factice et éphémère de la torche et la lumière divine et inextinguible du soleil. Enfin , un être dont il était impossible de spécifier l'espèce , tant ses formes

semblaient incohérentes dans la demi-obscurité où il s'agitait, apparut et s'avança au centre du cercle qui s'ouvrit spontanément devant lui.

Alors seulement, et à la lueur de la torche qui éclaira le groupe informe, on reconnut Frantz Scharfenstein, tenant entre ses bras une femme sur la bouche de laquelle il appuyait sa large main, en guise de *poire d'angoisses* ou de baillon.

Chacun attendait l'explication de ce nouvel incident.

— Gamarates! dit le géant, foizi un bedite vemme gui rotait à l'emboussure te la grodde; che l'ai brize, et che fous l'abborde... Gue vaud-il vaire te elle?

— Pardieu! dit Pilletrousse, lâche-la... elle ne nous mangera pas tous les neuf, peut-être!

— Oh! j'afre bas beur gu'elle nous manche dous les neuf, dit Frantz en riant d'un gros rire; che la mancherai blidôt à moi dout zoul!... Ja Wol!

Et, juste au milieu de cercle, il planta, comme l'y avait invité Pilletrousse, la femme sur ses deux pieds, et se retira vivement en arrière.

La femme, qui était jeune et jolie, et qui, par son costume, paraissait appartenir à l'estimable classe des cuisinières de bonne maison, jeta autour d'elle et circulairement un regard effaré, comme pour se rendre compte de la société au centre de laquelle elle se trouvait, et qui, au premier coup d'œil, lui semblait peut-être un peu mêlée.

Mais son regard n'accomplit pas même le périple entier, et, s'arrêtant sur le plus jeune et le plus élégant de nos aventuriers:

— Oh! monsieur Yvonnet, s'écria-t-elle, au nom du ciel, protégez-moi! défendez-moi!

Et elle alla toute tremblante jeter ses bras au cou du jeune homme.

— Tiens! dit Yvonnet, c'est mademoiselle Gertrude!



G. Arnaud del.

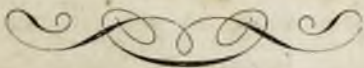
Imp. de l'Éclaircissement, 1851.
16. Application.

F. Perrault sc.

Et, serrant la jeune fille contre sa poitrine pour la rassurer :

— Pardieu ! messieurs, dit-il, nous allons avoir des nouvelles fraîches du château du Parcq, car voici une belle enfant qui en vient.

Or, comme les nouvelles que promettait Yvonnet par la bouche de mademoiselle Gertrude intéressaient tout le monde à un degré suprême, nos aventuriers abandonnant, momentanément du moins, la lecture de leur acte de société, se groupèrent autour des deux jeunes gens, et attendirent avec impatience que l'émotion à laquelle mademoiselle Gertrude était en proie lui permit de parler.



V.

LE COMTE DE WALDECK.

Il y eut encore quelques minutes de silence après lesquelles mademoiselle Gertrude, suffisamment rassurée par les bonnes raisons que lui donnait tout bas Yvonnet, commença enfin son récit.

Mais, comme ce récit, fréquemment interrompu, tantôt par un reste d'émotion, tantôt par les interrogations des aventuriers, pourrait ne pas présenter à nos lecteurs une limpidité satisfaisante, nous allons, s'ils le veulent bien, substituer notre prose à celle de la narratrice, et, nous emparant de la situation, raconter le plus clairement qu'il nous sera possible le tragique évènement qui avait forcé la jeune fille à quitter le château du Parcq, et qui l'avait amenée au milieu de nos aventuriers.

Deux heures après le départ d'Yvonnet, au moment où mademoiselle Gertrude, sans doute un peu fatiguée de sa conversation nocturne avec le beau parisien, se décidait enfin à quitter son lit, et à descendre près de sa maîtresse, qui, pour la troisième fois, la faisait appeler, le fils du fermier, jeune garçon de seize à dix-sept ans, nommé Philippin, entra tout effaré dans la chambre de la dame, et lui annonçait qu'une troupe de quarante ou de cinquante hommes qu'à leurs écharpes jaunes et noires il jugeait appartenir à l'armée de l'empereur Charles-Quint, s'acheminait vers le château, après avoir fait prisonnier son père, qui travaillait aux champs.

Philippin, qui travaillait lui-même à quelques centaines de pas du fermier avait vu le chef de la troupe s'emparer de lui, et

avait deviné , aux gestes des soldats et du prisonnier, qu'ils parlaient entre eux du château. Alors , il s'était glissé , en rampant jusqu'à un chemin creux , et , arrivé là , voyant que la situation topographique du terrain dérobait sa fuite à tous les regards , il était accouru à toutes jambes pour annoncer à sa maîtresse ce qui se passait , et lui donner le temps de prendre une résolution.

La châtelaine se leva , alla vers la fenêtre , et vit effectivement la troupe distante de cent pas à peine du château ; elle était d'une cinquantaine d'hommes , comme l'avait dit Philippin , et paraissait commandée par trois chefs. Près du cheval d'un de ces trois chefs marchait le fermier les mains liées derrière le dos ; l'officier à côté duquel il marchait , tenait le bout de la corde , sans doute pour que le fermier ne tentât point de s'échapper , ou , s'il tentait de s'échapper , fût arrêté dès le début de la tentative.

Cette vue n'était rien moins que rassurante. Cependant , comme les cavaliers qui s'apprêtaient à visiter le château ceignaient , ainsi que nous l'avons dit , l'écharpe de l'Empire ; comme les trois chefs qui marchaient en tête portaient des couronnes au cimier de leurs casques , et des armoiries au poitrail de leurs cuirasses ; comme les ordres du duc Emmanuel Philibert à l'endroit du pillage et de la maraude étaient positifs ; comme , enfin , il n'y avait , surtout pour une femme aucun moyen de fuir , la châtelaine s'était résolue à recevoir les arrivants du mieux qu'il lui serait possible. En conséquence de quoi , elle avait quitté sa chambre , et , descendant l'escalier , elle était allée , comme signe de l'honneur qu'elle leur faisait , les attendre sur la première marche du perron.

Quant à mademoiselle Gertrude , sa frayeur , à la vue de ces hommes était si grande , qu'au lieu de marcher à la suite de sa maîtresse , comme c'était peut-être son devoir , elle s'était cramponnée à Philippin , le suppliant de lui indiquer quelque retraite sûre où elle pût se cacher pendant tous le temps que les soldats

séjourneraient au château , et lui Philippin pût venir , de temps en temps , lui donner des nouvelles des affaires de sa maîtresse, qui lui paraissaient prendre une assez mauvaise tournure.

Quoique mademoiselle Gertrude eût un peu rudoyé Philippin depuis quelque temps, et que celui-ci, qui cherchait en vain une cause à ce changement de manières envers lui, se fût promis de lui tenir rigueur, si elle avait besoin de ses bons offices, mademoiselle Gertrude était si belle quand elle avait peur, si séduisante quand elle priait, que Philippin se laissa fléchir, et, par l'escalier dérobé, conduisit mademoiselle Gertrude dans la cour et, de la cour, dans le jardin, et, là, la fit cacher dans le recoin d'une citerne où son père et lui serraient d'habitude les instruments de jardinage.

Il n'était pas probable que des soldats dont l'intention était, selon toute probabilité, de s'occuper du château, de ses offices et de ses caves, la vinssent chercher à un endroit où, comme le disait plaisamment Philippin, il n'y avait que de l'eau à boire.

Mademoiselle Gertrude eût bien voulu garder Philippin, et peut-être, de son côté, Philippin n'eût-il pas demandé mieux que de rester près de mademoiselle Gertrude; mais la belle enfant était encore plus curieuse que peureuse, de sorte que le désir d'avoir des nouvelles l'emporta chez elle sur la crainte de rester seule.

Pour plus grande sûreté, d'ailleurs, Philippin mit la clef de la citerne dans sa poche, ce qui inquiéta d'abord un peu mademoiselle Gertrude, mais ce qui, après réflexions faites, lui parut, au contraire, de nature à la rassurer.

Mademoiselle Gertrude retenait sa respiration, et écoutait de toutes ses oreilles: elle entendit, d'abord, un grand bruit d'armes et de chevaux, des clameurs et des hennissements; mais, ainsi que l'avait prévu Philippin, hennissements et clameurs paraissaient se concentrer dans le château et dans ses cours.

La prisonnière tremblait d'impatience, et grillait de curiosité. Plus d'une fois elle avait été à la porte, et avait essayé de l'ouvrir. Si elle y eût réussi, elle eût bien certainement, au risque de ce qui pouvait lui arriver de fâcheux dans une pareille entreprise, essayé d'entendre ce qui se disait, ou de voir ce qui se passait en écoutant aux portes, et en regardant par dessus les murailles.

Enfin, un pas aussi légèrement posé sur la terre que l'est d'habitude celui de ces animaux nocturnes qui rôdent autour des poulailers et des bergeries s'approcha de la citerne; une clef introduite avec précaution grinça doucement dans la serrure, et la porte, ouverte avec lenteur, se referma vivement après avoir donné passage à maître Philippin.

— Eh bien! demanda Gertrude, avant-même que la porte fût refermée.

— Eh bien! mademoiselle, dit Philippin, il paraît que ce sont effectivement des gentilshommes, comme l'avait reconnu madame la baronne; mais quels gentilshommes, bon Dieu! si vous les entendiez jurer et sacrer, vous les prendriez pour de véritables païens.

— Mon Dieu! que me dites-vous là, monsieur Philippin? s'écria la jeune fille tout effrayée.

— La vérité, mademoiselle Gertrude, la pure vérité du bon Dieu. A preuve que monsieur l'aumônier a voulu leur faire des observations, et qu'ils lui ont répondu que, s'il ne se taisait, ils allaient lui faire dire la messe pendu, la tête en bas et les pieds en l'air, à la corde de la cloche; tandis que leur aumônier, à eux, qui est une espèce de sacripant po... et barbe et moustaches, suivrait l'office sur son eucologe, afin qu'il n'en fût passé ni une demande ni une réponse.

— Mais, alors, dit mademoiselle Gertrude, ce ne sont pas de vrais gentilshommes?

— Si fait , pardieu ! et des meilleurs de l'Allemagne même ! Ils n'ont pas eu honte de dire leurs noms, ce qui est, vous en conviendrez , une fière audace , après la manière dont ils se conduisent. Le plus vieux , qui est un homme de cinquante ans , à peu près , se nomme le comte de Waldeck , et commande quatre mille reîtres dans l'armée de Sa Majesté Charles-Quint. Les deux autres , qui peuvent avoir, le premier , de vingt-quatre à vingt-cinq ans , et , le second , de dix-neuf à vingt , sont , l'un , son fils légitime , et , l'autre , son bâtard. Seulement , d'après le peu que j'ai vu , — chose , du reste , assez commune , — il paraît moins aimer son légitime que son bâtard. Le fils légitime est un beau jeune homme , au teint pâle , avec de grands yeux bruns , des cheveux et des moustaches noirs , et il m'est avis qu'à celui-là , on pourrait encore lui faire entendre raison. Mais il n'en est pas de même de l'autre , du bâtard , de celui qui est roux et qui a des yeux de chat-huant..... celui-là , oh ! mademoiselle Gertrude , c'est un véritable démon ! Dieu vous préserve de le rencontrer !.... Il regardait madame la baronne..... tenez , c'était à faire frémir !

— Ah ! vraiment ? dit mademoiselle Gertrude , qui était évidemment curieuse de savoir ce que pouvait être un regard à faire frémir.

— Oh ! mon Dieu ! oui , dit Philippin en manière de péroraison , et voilà où je les ai laissés..... Maintenant , je retourne chercher des nouvelles , et , dès que j'en ai , je vous les apporte.

— Oui , oui , dit Gertrude , allez ! et revenez vite ; mais prenez garde qu'il ne vous arrive malheur.

— Oh ! soyez tranquille , mademoiselle , répondit Philippin ; je ne me montre jamais que tenant une bouteille à chaque main , et comme je connais les bons tas , les brigands sont pleins de considération pour moi.

Philippin sortit et enferma mademoiselle Gertrude , qui se mit à songer incontinent au dedans d'elle-même à ce que pouvaient être des yeux qui lançaient des regards à faire frémir.

Elle ne s'était pas encore bien rendu compte de ce phénomène ; quoiqu'il y eût près d'une heure qu'elle y songeât, quand la clef tourna de nouveau dans la serrure, et quand le messager reparut.

Ce n'était point celui de l'arche, et il était loin de tenir un rameau d'olivier à la main. — Le comte de Waldeck et ses fils avaient, à force de menaces, et même de mauvais traitements, contraint la baronne à leur donner ses bijoux, son argenterie et tout ce qu'elle avait d'or au château. Mais cela ne leur avait pas suffi, et, cette première rançon versée, la pauvre femme, au moment où elle croyait être quitte des nobles bandits qui étaient venus lui demander l'hospitalité, la pauvre femme, au contraire, avait été prise, garrotée au pied de son lit, et enfermée dans sa chambre avec promesse que, dans deux heures, le feu serait mis au château, si dans deux heures, elle n'avait point trouvé, soit dans sa bourse, soit dans celle de ses amis, deux cents écus à la rose.

Mademoiselle Gertrude se lamenta convenablement sur le sort de sa maîtresse : mais, comme elle n'avait point, pour la tirer de l'embarras où elle se trouvait, deux cents écus à lui prêter, elle s'efforça de penser à autre chose, et demanda à Philippin ce que faisait cet infâme bâtard de Waldeck avec ses cheveux roux et ses yeux terribles.

Philippin répondit que le bâtard de Waldeck était en train de s'enivrer, occupation dans laquelle il était puissamment secondé par M. son père. Seul, le vicomte de Waldeck gardait, autant qu'il lui était possible, son sang-froid au milieu du pillage et de l'orgie.

Mademoiselle Gertrude avait une furieuse envie de se rendre compte par ses yeux de ce que c'était qu'une orgie. Quant au pillage, elle connaissait cela, ayant vu piller Théroutte ; — mais d'une orgie, elle n'en avait aucune idée.

Philippin lui expliqua que c'était une réunion d'hommes buvant, mangeant, tenant de mauvais propos, et faisant toutes sortes d'insultes aux femmes qui leur tombaient sous la main.

La curiosité de mademoiselle Gertrude redoubla à ce tableau, qui eut fait, cependant, frémir un cœur moins courageux que le sien. Elle pria donc Philippin de la laisser sortir, ne fut-ce que dix minutes; mais celui-ci lui répéta tant de fois et si sérieusement qu'à sortir, elle courait risque de la vie, qu'elle se décida à rester dans sa cachette, et à attendre une troisième visite de Philippin pour prendre un parti définitif.

Ce parti, il était pris avant le retour de Philippin. C'était bon gré, mal gré, de forcer le passage, de gagner le château, de se glisser dans les corridors secrets et par les escaliers dérobés, et de voir de ses yeux ce qui se passait; un récit, si éloquent qu'il soit, étant toujours bien au dessous du spectacle qu'il est destiné à peindre.

Aussi, dès qu'elle eut entendu, pour la troisième fois, la clef tourner dans la serrure, s'apprêta-t-elle à s'élancer hors de la citerne, que ce fût ou non l'avis de Philippin; — mais, en apercevant le jeune homme, elle recula d'épouvante.

Philippin était pâle comme un mort; sa bouche balbutiait des paroles sans suite, et ses yeux avaient conservé cette expression hagarde que la terreur met dans le regard de l'homme qui vient de voir quelque sombre et terrible événement.

Gertrude voulut l'interroger; mais, au contact de cette épouvante, elle se sentit glacée; la pâleur qui couvrait les joues de Philippin passa sur son visage, et, en face de ce mutisme effrayant, elle devint muette elle-même.

Le jeune homme, sans lui rien dire, mais avec cette force de l'effroi à laquelle on n'essaye pas même de résister, la saisit par le poignet, et l'entraîna vers la petite porte du jardin, qui donnait dans la plaine, en balbutiant ces seuls mots:

— Morte . . . assassinée . . . poignardée! . . .

Gertrude se laissa conduire; Philippin l'abandonna un instant pour refermer la porte du jardin derrière eux; précaution inutile, car on ne songeait pas à les poursuivre.

Mais le choc avait été si rude pour Philippin, que le mouvement imprimé au pauvre garçon ne devait s'arrêter que lorsque les forces lui manqueraient. Au bout de cinq cents pas les forces lui manquèrent; il tomba sans haleine, murmurant d'une voix rauque, comme celle d'un homme à l'agonie, ces mots effrayants, les seuls, au reste, qu'il eût prononcés :

— Morte . . . assassinée . . . poignardée ! . . .

Alors, Gertrude avait jeté les yeux autour d'elle : elle n'était plus qu'à deux cents pas de la lisière de la forêt; elle connaissait la forêt, elle connaissait la grotte; c'était un double refuge. D'ailleurs dans la grotte, peut-être trouverait-elle Yvonnet.

Elle avait bien quelque remords de laisser ainsi le pauvre Philippin évanoui sur le bord d'un fossé; mais elle apercevait, venant de son côté, quatre ou cinq hommes à cheval. Peut-être ces hommes étaient-ils des reîtres de la troupe du comte de Waldek; elle n'avait pas une seconde à perdre pour leur échapper. Elle s'élança vers la forêt, et, sans regarder en arrière, elle courut folle, éperdue, échelée, jusqu'à ce qu'elle eût franchi la lisière du bois. Là seulement, elle s'arrêta, s'appuya à un arbre pour ne pas tomber, et jeta les yeux sur la plaine.

Les cinq ou six cavaliers étaient arrivés à l'endroit où elle avait laissé Philippin évanoui. Ils l'avaient relevé; mais, voyant qu'il lui était impossible de faire un pas, l'un d'eux l'avait posé en travers sur les arçons de sa selle, et, suivi de ses camarades, il le transportait du côté du camp.

Du reste, ces hommes ne paraissaient avoir que de bonnes intentions, et Gertrude commença de croire que rien ne pouvait arriver de plus heureux au pauvre Philippin que de tomber entre des mains qui semblaient si pitoyables.

Alors, rassurée sur son compagnon, ayant repris un peu d'haleine dans cette halte, Gertrude s'était remise à courir dans la direction ou plutôt vers le point qu'elle croyait être dans la direction de la

grotte ; mais sa tête était tellement perdue , que les signes auxquels d'habitude elle reconnaissait son chemin passaient inaperçus à ses yeux. Elle s'égara donc , et ce ne fut qu'au bout d'une heure que , par accident , par hasard , par instinct , elle se trouva dans le voisinage de la grotte , et à la portée de la main de Frantz Scharfenstein.

On devine le reste : Frantz étendit une main dont il enveloppa la taille de Gertrude , lui mit l'autre sur la bouche , enleva la jeune fille comme une plume , rentra avec elle dans la grotte , et la déposa tout effarée au milieu des aventuriers , auxquels , rassurée par les bonnes paroles d'Yvonnet , elle fit le récit que nous-mêmes venons de faire , et qui fut accueilli par un cri général d'indignation.

Mais , qu'on ne s'y trompe pas , cette indignation avait une cause tout égoïste. Les aventuriers n'étaient point indignés du peu de moralité dont les pillards venaient de faire preuve à l'endroit du château du Parcq et des ses habitants. Non , ils étaient indignés de ce que le comte de Waldeck et ses fils eussent pillé , le matin , un château qu'ils comptaient , eux , piller le soir.

Il résulta de cette indignation un hourra général qui fut suivi de la résolution , prise à l'unanimité , d'aller à la découverte , afin de voir ce qui se passait à la fois du côté du camp , où l'on avait transporté Philippin , et du côté du château du Parcq , où s'était accompli le drame que Gertrude venait de raconter avec toute l'éloquence et toute l'énergie de la terreur.

Mais , chez les aventuriers , l'indignation n'excluait pas la prudence. Il fut donc décidé qu'un homme de bonne volonté commencerait par explorer le bois , et viendrait rendre compte aux aventuriers de l'état des choses. Selon les motifs de sécurité ou de crainte que donnerait l'exploration , on agirait.

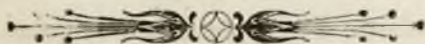
Yvonnet s'offrit pour battre le bois. C'était , au reste , bien l'homme qu'il fallait pour cela : il connaissait tous les tours et les détours de la forêt ; il était agile comme un daim et rusé comme un renard.

Gertrude jeta les hauts cris, et tenta de s'opposer à ce que son amant accomplît une si dangereuse mission ; mais on lui fit comprendre, en deux mots, que le moment était mal choisi de sa part pour donner cours à des susceptibilités amoureuses qui ne pouvaient qu'être mal appréciées par la société un peu positive dans laquelle elle se trouvait. Elle était fille de bon sens, au fond ; elle se calma donc en voyant que ses cris et ses larmes, non-seulement seraient sans résultat, mais encore pourraient tourner mal pour elle. D'ailleurs, Yvonnet lui expliqua tout bas que la maîtresse d'un aventurier ne doit pas affecter la sensibilité nerveuse d'une princesse de roman, et, l'ayant remise aux mains de son ami Fracasso, et sous la garde spéciale des deux Scharfenstein, il sortit de la grotte pour accomplir l'importante mission dont il venait de se charger.

Dix minutes après, il était de retour.

La forêt était parfaitement déserte, et ne paraissait offrir aucun danger.

Comme la curiosité des aventuriers était presque aussi vivement excitée dans leur grotte par le récit de M^{lle} Gertrude que la curiosité de M^{lle} Gertrude avait été excitée dans sa citerne par le récit de Philippin, et que de vieux routiers de leur trempe ne pouvaient convenablement avoir les mêmes motifs de prudence que ceux qui dirigent les actions d'une belle et timide jeune fille, ils sortirent immédiatement du souterrain, laissant l'acte de société de Procope à la garde des génies de la terre, invitèrent Yvonnet à se mettre à leur tête, et, guidés par lui, se dirigèrent vers la lisière du bois, non sans que chacun à part lui se fût assuré que sa dague ou son épée n'était pas rouillée au fourreau.



VI.

LE JUSTICIER.

A mesure que nos aventuriers s'avançaient vers cette pointe de la forêt que nous avons dit s'allonger comme un fer de lance jusqu'à un quart de lieue d'Hesdin, en séparant les deux bassins de la plaine déjà connue de nos lecteurs, un épais taillis succédait à la haute futaie, et, par le rapprochement de ses troncs, l'entrelacement de ses branches, présentait un surcroît de sécurité à ceux qui se glissaient sous son ombre. Ce fut donc sans être vue d'aucun être vivant que la petite troupe parvint jusqu'à la lisière du bois.

A quinze pas à-peu-près du fossé qui séparait la forêt de la plaine, fossé qui contournait le chemin sur lequel nous avons arrêté l'attention du lecteur dès le premier chapitre de ce livre, et qui établissait une communication entre le château du Parcq, le camp de l'empereur, et les villages voisins, nos aventuriers s'arrêtèrent.

L'endroit était bien choisi pour la halte : un chêne immense demeuré avec quelques arbres de la même essence et de la même taille, pour indiquer ce qu'étaient autrefois les géants tombés sous la cognée, étendait son dôme touffu au dessus de leur tête, tandis qu'en faisant quelques pas, ils pouvaient, sans être vus, plonger leurs regards dans la plaine.

Tous levèrent en même temps les yeux vers la puissante végétation de l'arbre séculaire. Yvonnet comprit ce qu'on attendait encore de lui ; il fit de la tête un signe de consentement, emprunta les tablettes de Fracasso, qui renfermaient une seule et dernière feuille



F. LeRoux, del et lith.

Publié par C. Perrin, à Turin, 1852

Imp. Berlauls, r. Cadet, Paris

La Vedette.

immaculée, que le poète lui montra en lui recommandant de respecter les autres, qui étaient dépositaires de ses rêveuses élucubrations. Il dressa un des deux Scharfenstein contre le pilier rugueux qu'il ne pouvait étreindre de ses bras, monta dans les deux mains croisées du géant, de ses mains gagna ses épaules, de ses épaules les premières branches de l'arbre, et, en un instant, se trouva assis à cheval sur une de ses vigoureuses ramures avec autant d'aisance et de sécurité que l'est un matelot sur la vergue de misaine ou sur le mât de beaupré.

Gertrude l'avait, pendant cette ascension, suivi d'un œil inquiet, mais elle avait déjà appris à renfermer ses craintes, et à contenir ses cris. D'ailleurs, en voyant la disinvolture avec laquelle Yvonnet s'était établi sur sa branche, la facilité qu'il avait à tourner la tête à droite et à gauche, elle comprit qu'à moins d'un de ces vertiges auxquels Yvonnet était sujet quand on ne le regardait pas, il n'y avait aucun danger pour son amant.

Au reste, Yvonnet, la main placée en abat-jour sur ses yeux, regardant tantôt au nord et tantôt au midi, paraissait partager son attention entre deux spectacles également doués d'intérêt.

Ces mouvements de tête multipliés éveillaient fort la curiosité des aventuriers, qui, perdus dans l'épaisseur du taillis, ne pouvaient rien voir de ce que voyait Yvonnet des régions élevées où il avait établi son domicile.

Aussi Yvonnet comprit-il de leur part cette impatience, dont ils donnaient des signes en levant la tête en l'air, en le questionnant du regard, et même en se hasardant à lui crier à demi-voix : « Mais qu'y a-t-il donc ? »

Et, parmi les interrogateurs de gestes et de voix, rendons cette justice à M^{lle} Gertrude, elle n'était pas la moins animée.

Yvonnet fit, de la main, à ses compagnons un signe de promesse indiquant que, dans quelques secondes, ils en sauraient autant que lui. Il ouvrit les tablettes de Fracasso, en déchira la dernière page

blanche, écrivit sur cette page quelques lignes au crayon, roula le papier dans ses doigts, afin que le vent ne l'emportât point, et le laissa tomber.

Toutes les mains s'étendirent pour le recevoir, même les blanches et petites mains de mademoiselle Gertrude, mais ce fut entre les larges battoirs de Frantz Scharfenstein que le papier tomba.

Le géant se mit à rire de sa bonne chance, et passant le papier à son voisin :

A fous l'honneur, monsir Brogobe, dit il; moi ne safre bas lire le vranzais.

Procope, non moins curieux que les autres de savoir ce qui se passait, déplia le papier, et, au milieu de l'attention générale, il lut les lignes suivantes :

« Le château du Parcq est en feu.

« Le comte de Waldeck, ses deux fils et ses quarante reîtres se sont remis en campagne, et suivent le chemin qui conduit du château du Parcq au camp.

« Ils sont à deux cents pas, à-peu-près, de la pointe du bois où nous sommes cachés.

« Voilà pour ma droite.

« Maintenant, une autre petite troupe suit, de son côté, la route du camp au château.

« Cette troupe est composée de sept hommes, un chef, un écuyer, un page et quatre soldats.

« Autant que j'en puis juger d'ici, le chef est le duc Emmanuel Philibert.

« Sa troupe est à la même distance à-peu-près, sur notre gauche, que celle du comte de Waldeck sur notre droite.

« Si les deux troupes marchent du même pas, elles doivent se rencontrer juste à la pointe du bois, et se trouver face à face au moment où elles s'y attendront le moins.

« Si le duc Emmanuel a été prévenu, comme c'est probable,

par M. Philippin de ce qui se passe au château, nous allons voir quelque chose de curieux.

« Attention camarades! — c'est bien le Duc. »

Le billet d'Yvonnet finissait là; mais il était difficile de dire plus de choses en moins de mots, et de promettre avec plus de simplicité un spectacle qui, en effet, allait être des plus curieux, si l'aventurier ne se trompait point sur l'identité et l'intention des personnes.

Aussi chacun des compagnons se rapprocha-t-il avec précaution de la lisière du bois, afin d'assister, avec le plus d'agrément et le moins de danger possible, au spectacle promis par Yvonnet, et auquel le hasard lui avait assigné la meilleure place.

Si le lecteur veut suivre l'exemple de nos aventuriers, nous ne nous inquiéterons point de comte de Waldeck et de ses fils que nous connaissons déjà par le récit de M^{lle} Gertrude, et, nous glissant, nous aussi, sur la lisière gauche du bois, nous nous mettrons en communication avec le nouveau personnage annoncé par Yvonnet, et qui n'est pas moins que le héros de notre histoire.

Yvonnet ne s'était pas trompé. Le chef qui s'avancait entre son page et son écuyer, précédant, comme s'il s'agissait d'une simple patrouille de jour, une petite troupe de quatre hommes d'armes, était bien le duc Emmanuel-Philibert, généralissime des troupes de l'empereur Charles-Quint dans les Pays-Bas.

Il était d'autant plus facile à reconnaître que, selon son habitude, au lieu de porter son casque sur sa tête, il le portait pendu au côté gauche de sa selle. Ce qui lui arrivait presque constamment par la pluie et par le soleil, et même aussi parfois pendant la bataille, d'où l'on disait que les soldats, voyant son insensibilité au froid, au chaud et aux coups, l'avaient surnommé *Tête de Fer*.

C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un beau jeune homme de vingt-sept ans, de taille moyenne, mais vigoureusement pris dans sa taille; aux cheveux coupés très-courts, au front haut et découvert, aux sourcils bruns bien dessinés, aux yeux bleus,

vifs et perçants, au nez droit, aux moustaches bien fournies, à la barbe taillée en pointe, enfin, au col un peu enfoncé dans les épaules, comme il arrive presque toujours aux descendants des races guerrières, dont les aïeux ont porté le casque pendant plusieurs générations.

Lorsqu'il parlait, sa voix était à la fois d'une douceur infinie et d'une fermeté remarquable. Chose étrange ! elle pouvait monter à l'expression de la plus violente menace sans s'élever de plus d'un ou deux tons : la gamme ascendante de colère était cachée dans les nuances presque insaisissables de l'accent.

Il en résultait que les personnes de son intimité devinaient seules à quels périls étaient exposés les imprudents qui éveillaient et bravaient cette colère, colère si bien comprimée au-dedans, qu'on ne pouvait comprendre sa force et mesurer son étendue qu'au moment où, précédée de l'éclair de ses yeux, elle éclatait, tonnait, pulvérisait comme la foudre ; puis, de même que, la foudre une fois tombée, l'orage se calme et le temps se rassérène, l'explosion produite, la physionomie du duc reprenait son calme et sa sérénité habituels ; ses yeux, leur regard placide et fort ; sa bouche, son bienveillant et royal sourire.

Quant à l'écuyer qui marchait à sa droite, et qui portait la visière haute, c'était un jeune homme blond du même âge à-peu-près, et exactement de la même taille que le duc. Ses yeux d'un bleu clair, pleins de puissance et de fierté, sa barbe et ses moustaches d'un blond plus chaud que ses cheveux, son nez aux narines dilatées comme celles du lion, ses lèvres dont le poil qui les couvrait ne pouvait cacher ni le coloris ni l'épaisseur, son teint riche à la fois du double fard du hâle et de la santé : tout en lui indiquait la force physique poussée au plus haut degré. Attachée non pas à son flanc, mais ballottant sur son dos, résonnait une de ces terribles épées à deux mains comme François I^{er} en brisa trois à Marignan, et qu'à cause de leur longueur, on ne tirait que

pardessus l'épaule, tandis qu'à l'arçon de sa selle pendait une de ces haches d'armes offrant un tranchant d'un côté, une masse de l'autre, et un fer triangulaire et aigu à sa pointe; de sorte qu'avec cette seule arme, on pouvait tout à la fois, et selon l'occasion, fendre comme avec une hache, assommer comme avec un marteau, percer comme avec un poignard.

A la gauche du duc marchait son page. C'était un bel adolescent de seize ou dix-huit ans à peine, avec des cheveux bleus à force d'être noirs, taillés à l'allemande, comme en portent les chevaliers d'Holbein et les anges de Raphaël. Ses yeux, ombragés par de longs cils veloutés, étaient doués de cette nuance insaisissable qui flotte du marron au violet, et que l'on ne rencontre que dans les yeux arabes ou siciliens. Son teint mat, de cette belle matité particulière aux contrées septentrionales de la péninsule italienne, semblait celui d'un marbre de Carrara dont le soleil romain aurait longuement et amoureusement bu la pâleur. Ses mains, petites, blanches et effilées, manœuvraient, avec une adresse remarquable, un petit cheval de Tunis portant pour toute selle, une trousse faite d'une peau de léopard aux yeux d'émail, aux dents et aux griffes d'or, et, pour toute bride, un léger filet de soie. Quant à son habillement, simple mais plein d'élégance, il se composait d'un pourpoint de velours noir s'ouvrant sur un justaucorps cerise à crevés de satin blanc, serré au bas de la taille par un cordonnet d'or supportant une dague dont la poignée était faite d'une seule agate. Son pied, gracieusement modelé, était enfermé dans une botte de maroquin dans l'extrémité supérieure de laquelle se perdait, à la hauteur du genou, une trousse de velours pareil à celui du pourpoint. Enfin, son front était couvert d'une toque de la même étoffe et de la même couleur que toute la partie extérieure de son vêtement, et autour de laquelle, fixée au-dessus du front par une agrafe de diamant, s'enroulait une plume cerise dont l'extrémité, flottante au moindre souffle d'air, retombait gracieusement entre les deux épaules.

Nos personnages nouveaux posés et mis en scène, revenons à l'action, un moment interrompue, et qui va se renouer avec encore plus de vigueur et de fermeté qu'auparavant.

En effet, pendant cette description, le duc Emmanuel Philibert, ses deux compagnons et les quatre hommes de sa suite continuaient leur chemin sans presser ni ralentir le pas de leurs chevaux. Seulement, à mesure qu'ils approchaient de la pointe du bois, le visage du duc se rembrunissait, comme s'il se fût attendu d'avance au spectacle de désolation qui allait s'offrir à ses yeux, une fois cette pointe de bois dépassée. Mais, tout à coup, en arrivant simultanément à l'extrémité de l'angle, comme l'avait prévu Yvonnet, les deux troupes se trouvèrent face à face, et, chose singulière! ce fut la plus nombreuse des deux qui s'arrêta, clouée à sa place par un sentiment de surprise auquel se mêlait visiblement un peu de crainte.

Emmanuel Philibert, au contraire, sans indiquer par un tressaillement de son corps, par un geste de sa main, par un mouvement de son visage, le sentiment, quel qu'il fût, qui l'agitait, continua son chemin, marchant droit au comte de Waldeck, qui l'attendait placé entre ses deux fils.

A dix pas du comte, Emmanuel fit un signe à son écuyer, à son page et à ses quatre soldats, qui s'arrêtèrent avec une obéissance et une régularité toute militaires, et le laissèrent continuer son chemin.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à la portée de la main du vicomte de Waldeck, qui se trouvait placé comme un rempart entre lui et son père, le duc s'arrêta à son tour.

Les trois gentilshommes portèrent la main à leurs casques en signe de salut; seulement, en portant la main au sien, le bâtard de Waldeck en abaissa la visière, comme pour être prêt à tout événement.

Le duc répondit à leur triple salut par une simple inclination de sa tête nue.

Puis, s'adressant au vicomte de Waldeck avec cette voix suave qui faisait de sa parole une harmonie :

— Monsieur le vicomte de Waldeck, dit-il, vous êtes un digne et brave gentilhomme comme je les aime, et comme les aime mon auguste maître l'empereur Charles Quint. Depuis longtemps je songeais à faire quelque chose pour vous, il y a un quart d'heure, l'occasion s'en est présentée, et je l'ai saisie. Je reçois à l'instant la nouvelle qu'une compagnie de cent vingt lances dont j'ai, au nom de sa majesté l'empereur, ordonné la levée sur la rive gauche du Rhin, est assemblée à Spire; je vous ai nommé capitaine de cette compagnie.

— Monseigneur... balbutia le jeune homme tout étonné, et rougissant de plaisir.

— Voici votre brevet, signé par moi, et scellé du sceau de l'Empire, continua le duc en tirant de sa poitrine un parchemin qu'il présenta au vicomte, prenez-le, partez à l'instant même, et sans une minute de retard... Nous allons probablement rentrer en campagne, et j'aurai besoin de vous et de vos hommes.

Allez, monsieur le vicomte de Waldeck; montrez-vous digne de la faveur qui vous est accordée, et que Dieu vous garde!

La faveur était grande, en effet. Aussi le jeune homme, obéissant, sans commentaire, à l'ordre qui lui était donné de partir à l'instant même, prit-il immédiatement congé de son père et de son frère, et, se retournant vers Emmanuel:

— Monseigneur, dit-il, vous êtes véritablement un *justicier*, ainsi qu'on vous appelle, pour le mal, comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais... Vous avez eu confiance en moi; cette confiance sera justifiée. Adieu, monseigneur.

Et, mettant son cheval au galop, le jeune homme disparut à l'angle du bois.

Emmanuel Philibert le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eut entièrement perdu de vue.

Puis, se retournant et fixant un regard sévère sur le comte de Waldeck :

— Et maintenant à vous, monsieur le comte ! dit-il.

— Monseigneur, interrompit le comte, laissez-moi d'abord remercier Votre Altesse de la faveur qu'elle vient d'accorder à mon fils.

— La faveur que j'ai accordée au vicomte de Waldeck, répondit froidement Emmanuel, ne vaut pas un remerciement, puisqu'il l'a méritée... Seulement, vous avez entendu ce qu'il a dit, je suis un justicier pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais. Rendez-moi votre épée, monsieur le comte.

Le comte tressaillit, et, avec un accent indiquant qu'il n'obéissait pas facilement à l'ordre qui venait de lui être donné :

— Moi, vous rendre mon épée, et pourquoi cela ?

— Vous connaissez mon arrêté défendant le pillage et la maraude sous peine des verges ou du gibet pour les soldats, sous peine des arrêts ou de la prison pour les chefs. Vous avez contrevenu à mon arrêté en vous introduisant de force, malgré les observations de votre fils aîné, dans le château du Parcq, et en volant l'or, les bijoux, l'argenterie de la châtelaine qui l'habitait... Vous êtes un maraudeur et un pillard ; rendez-moi votre épée, monsieur le comte de Waldeck.

Le duc avait prononcé ces paroles sans que le ton de sa voix eût visiblement changé, excepté pour son écuyer et son page, qui commençant seulement à comprendre ce dont il s'agissait, se regardèrent avec une certaine inquiétude.

Le comte de Waldeck pâlit ; mais, nous l'avons dit, il était difficile à un étranger de deviner, au son de la voix d'Emmanuel Philibert, à quel degré de menace sa justice ou sa colère en était arrivée.

— Mon épée, monseigneur ? dit Waldeck ; oh ! j'ai, sans doute, encore commis quelque autre méfait... un gentilhomme ne rend pas son épée pour si peu !

Et il essaya de rire dédaigneusement.

— Oui, monsieur, répondit Emmanuel, oui, vous avez fait autre chose; mais, pour l'honneur de la noblesse d'Allemagne je taisais ce que vous avez fait... Vous voulez que je parle? Soit; écoutez donc. Quand vous avez envolé or, argenterie, bijoux, cela ne vous a pas suffi: vous avez fait attacher la maîtresse de la maison au pied de son lit, et vous lui avez dit: « si, dans deux heures, vous n'avez pas versé entre nos mains la somme de deuxcents écus, noble rose, je mettrai le feu à votre château! » Vous avez dit cela, et, au bout de deux heures, comme la pauvre femme, vous ayant donné jusqu'à sa dernière pistole, se trouvait dans l'impossibilité de vous remettre les deux cents écus demandés, malgré les prières de votre fils aîné, vous avez mis le feu à la ferme, pour que la malheureuse victime eût le temps de faire ses réflexions avant que le feu eût gagné le château... Et, tenez, vous ne direz point que cela n'est pas vrai: on voit d'ici flamme et fumée. Vous êtes un incendiaire; rendez-moi votre épée, monsieur le comte.

Le comte grinça des dents, car il commençait à comprendre ce qu'il y avait de résolution dans les paroles calmes mais fermes du duc.

— Puisque vous êtes si bien instruit du commencement, monseigneur, dit-il, vous êtes, sans doute, non moins bien renseigné sur la fin?

— Vous avez raison, monsieur, je sais tout; c'est que je voulais vous épargner la corde, que vous méritez.

— Monseigneur! s'écria Waldeck du ton de la menace.

— Silence, monsieur! dit Emmanuel Philibert; respectez votre accusateur, et tremblez devant votre juge!... La fin? Je vais vous la dire. A la vue de la flamme qui commençait de monter dans les airs, votre bâtard qui avait la clef de la chambre dans laquelle était garrotée la prisonnière, est entré dans cette chambre. La malheureuse n'avait pas crié en voyant le feu qui s'approchait d'elle; ce

n'était que la mort . . . elle cria en voyant votre bâtard s'avancer et la saisir dans ses bras , car c'était le déshonneur ! Le vicomte de Waldeck entendit ces cris , et accourut. Il somma son frère de rendre la liberté à celle qu'il outrageait ; mais lui , au lieu de répondre à cet appel d'honneur , jeta sa prisonnière toute garrotée sur le lit , et tira son épée. Le vicomte de Waldeck sortit la sienne du fourreau résolu à sauver cette femme , même au péril de sa vie. Les deux frères s'attaquèrent avec acharnement , car il y avait longtemps qu'ils se haïssaient. Vous entrâtes alors , et , croyant que vos fils se battaient pour la possession de cette femme : « la plus belle femme du monde , dites-vous , ne vaut pas la goutte de sang qui sort des veines d'un soldat. Bas les armes , enfants ! je vais vous mettre d'accord . . . » Alors , à votre voix , les deux frères abaissèrent leurs épées ; vous passâtes entr'eux ; tous deux vous suivaient du regard , car ils ne savaient ce que vous vouliez faire. Vous vous approchâtes de la femme garrotée et renversée sur le lit , et , avant que ni l'un ni l'autre de vos fils eussent eu le temps de s'opposer à cette action infâme , vous tirâtes votre dague , et la lui enfonçâtes dans la poitrine . . . Ne dites pas que cela ne s'est point passé ainsi ; ne dites pas que cela n'est point vrai : votre dague est encore humide , et vos mains sont encore sanglantes. Vous êtes un assassin ; rendez-moi votre épée , comte de Waldeck.

— Cela est facile à dire , monseigneur , répondit le comte ; mais un Waldeck ne vous rendrait pas son épée , tout prince couronné ou découronné que vous êtes , quand il serait seul contre vous sept ; à plus forte raison quand il a son fils à sa droite , et quarante soldats derrière lui.

— Alors , dit Emmanuel avec une légère altération dans la voix , si vous ne voulez pas me la rendre de bonne volonté , c'est à moi de vous la prendre de force.

Et , faisant faire un bond à son cheval , il se trouva côte à côte du comte de Waldeck.

Illustr. du roman hist. de la maison de Savoie par Alex. Dumas

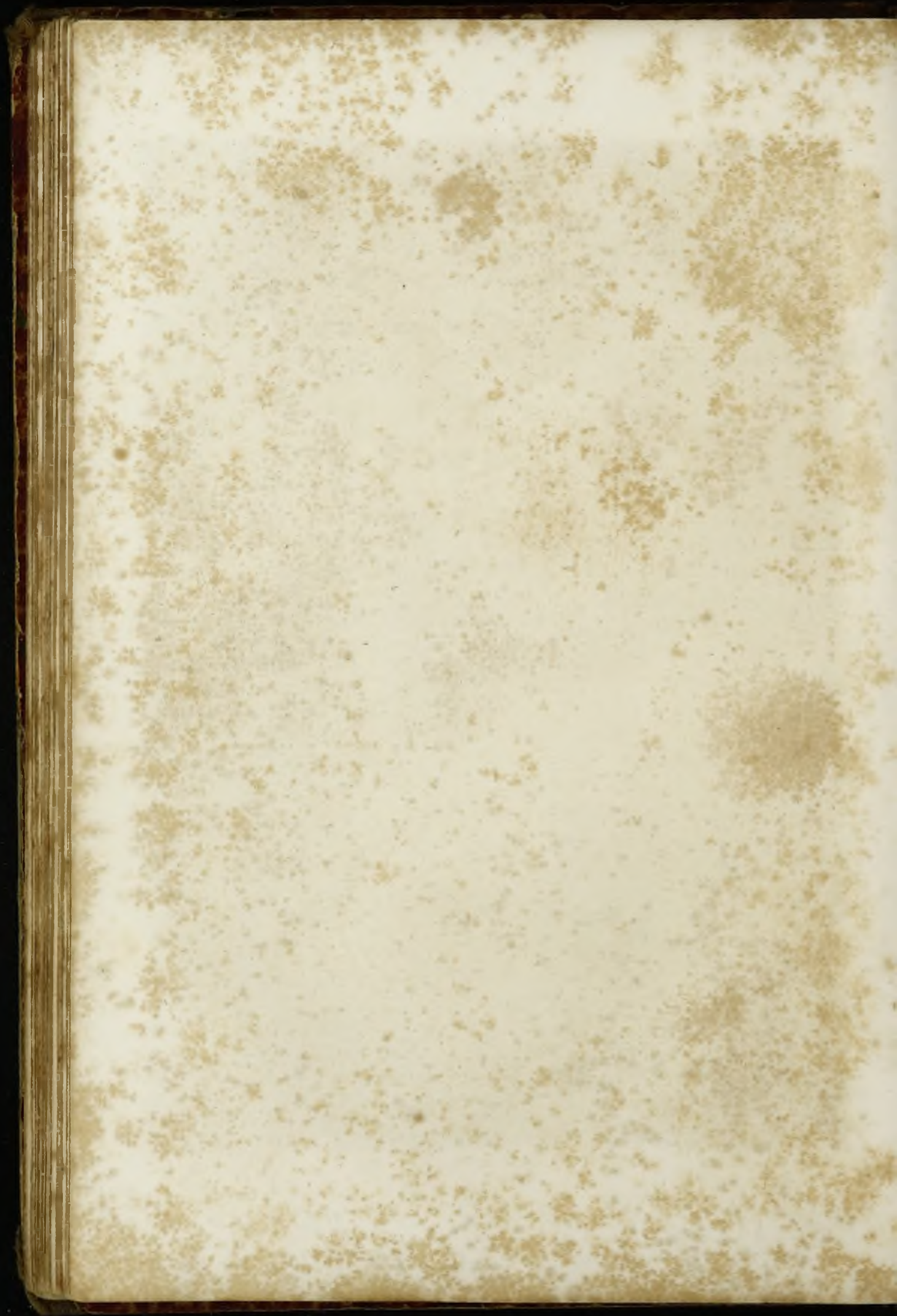


C. Nanteuil, del.

Publié par C. Perrin à Turin, 1852

Imp. Bertaults, r. Cadet, 11 Paris

Le Duel.





E. Le Roux, del et int.

Publié p. C. Perrin à Turin, 1852.

Le Justicier.

Imp. Bernauds et Cochet, Paris.

Celui-ci, serré de trop près pour tirer son épée, porta la main à ses fontes; mais, avant qu'il eût détaché le bouton qui les fermait, Emmanuel Philibert avait plongé la main dans la sienne, ouverte d'avance, et en avait tiré un pistolet tout armé.

Le mouvement fut si rapide, que ni le bâtard de Waldeck, ni l'écuyer, ni le page du duc, ni le comte de Waldeck lui-même, ne purent le prévenir. Emmanuel Philibert, d'une main calme et sûre comme celle de la justice, lâcha le coup à bout portant, brûlant le visage du comte avec la poudre, et lui faisant sauter la cervelle avec la balle.

Le comte eut à peine le temps de jeter un cri; il ouvrit ses bras, se renversa lentement sur la croupe de son cheval, comme une athlète qu'un lutteur invisible fait plier en arrière, perdit l'étrier du pied gauche, puis du pied droit, et roula lourdement à terre.

Le justicier avait fait justice; le comte était tué sur le coup.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette scène, le bâtard de Waldeck, entièrement couvert de son armure de fer, était resté debout et immobile comme une statue équestre; mais, en entendant le coup de pistolet, mais, en voyant tomber son père, il poussa un cri de rage qui s'échappa en grinçant à travers la visière de son casque.

Puis s'adressant aux reîtres, stupéfaits et terrifiés :

— A moi, compagnons! s'écria-t-il en allemand; cet homme n'est pas des nôtres... A mort! à mort le duc Emmanuel!

Mais les reîtres, pour toute réponse, secouèrent la tête en signe de négation.

— Ah! s'écria le jeune homme, se laissant emporter de plus en plus à sa colère, ah! vous ne m'écoutez pas! ah! vous refusez de venger celui qui vous aimait comme ses enfants, qui vous chargeait d'or, qui vous gorgeait de butin!... Eh bien! ce sera donc moi qui le vengerai, puisque vous êtes des ingrats et des lâches!

Et il tira son épée pour s'élancer sur le duc; mais deux reîtres sautèrent au chanfrein de son cheval, saisissant la bride chacun d'un côté du mors, tandis qu'un troisième l'étreignait entre ses bras.

Le jeune homme se débattait furieux, accablant d'injures ceux qui le tenaient enchaîné.

Le duc regardait ce spectacle avec une certaine pitié: il comprenait le désespoir de ce fils qui venait de voir tomber son père à ses pieds.

— Altesse, dirent les reîtres, qu'ordonnez-vous de cet homme, et que faut-il faire de lui?

— Le laisser libre, dit le duc. M'ayant menacé, si je l'arrêtais, il pourrait croire que j'ai peur.

Les reîtres arrachèrent l'épée des mains du bâtard, et le laissèrent libre.

Le jeune homme fit bondir son cheval qui, d'un seul élan, franchit la distance qui le séparait d'Emmanuel Philibert.

Celui-ci l'attendait la main posée sur la crosse de son second pistolet.

— Emmanuel Philibert, duc de Savoie, prince de Piémont, cria le bâtard de Waldeck en étendant la main vers lui en signe de menace, tu comprends, n'est-ce pas, que de moi à toi, c'est, à compter d'aujourd'hui, une haine mortelle.... Emmanuel Philibert, tu as tué mon père; — il abaissa la visière de son casque; — regarde bien mon visage, et, chaque fois que tu le reverras, soit la nuit, soit le jour, soit dans une fête, soit dans un combat, malheur! malheur à toi, Emmanuel Philibert!

Et, faisant volter son cheval, il partit au galop en secouant la main, comme pour jeter encore une malédiction contre le duc, et en lui criant une dernière fois: « Malheur! »

— Misérable! s'écria l'écuyer d'Emmanuel en piquant son cheval pour s'élancer à sa poursuite.

Mais le duc, faisant un signe impératif de la main :

— Pas un pas de plus, Scianca-Ferro ! dit-il ; je te le défends !

Puis, se retournant vers son page, qui, pâle comme la mort, semblait prêt à perdre les arçons :

— Qu'est-ce que cela, Leone ? dit-il en s'approchant de lui, et en lui tendant la main. En vérité, en vous voyant ainsi, blême et tremblant, on vous prendrait pour une femme.

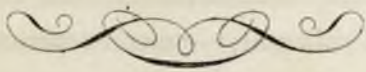
— Oh ! mon bien-aimé duc, murmura le page, redites-moi que vous n'êtes pas blessé, ou je meurs.....

— Enfant ! dit le duc, est-ce que je ne suis pas sous la main de Dieu ?

Alors, s'adressant aux reîtres :

— Mes amis, dit-il en leur montrant le cadavre du comte de Waldeck, procurez une sépulture chrétienne à cet homme, et que la justice que je viens d'exercer sur lui vous soit une preuve qu'à mes yeux, comme à ceux du Seigneur, il n'y a ni grands ni petits.

Et, faisant un signe de la tête à Scianca-Ferro et à Leone, il reprit avec eux le chemin du camp, sans que son visage eût gardé d'autre trace de l'événement terrible qui venait de se passer que la ride habituelle qui semblait, un peu plus profondément que de coutume, creuser sur son front le sillon de la pensée.



VII.

HISTOIRE ET ROMAN.

Tandis que les aventuriers, témoins invisibles de la catastrophe que nous venons de raconter, tout en jetant un regard mélancolique sur les ruines fumantes du château du Parcq, regagnent la grotte, où ils vont mettre la dernière main à l'acte de société devenu inutile pour le présent, mais qui ne peut manquer de porter dans l'avenir, au profit de l'association naissante, les fruits les plus merveilleux; tandis que les reîtres, obéissant à l'ordre donné, ou plutôt à la recommandation faite de procurer à leur ancien chef une sépulture chrétienne, vont creuser, dans un coin du cimetière d'Hesdin, la fosse de celui qui, ayant reçu la punition de son crime sur la terre, repose maintenant dans l'espérance de la miséricorde divine; tandis, enfin, qu'Emmanuel Philibert regagne sa tente entre son écuyer Scianca-Ferro et son page Leone; abandonnant tout ce qui n'a été jusqu'ici que prologue, mise en scène et personnages secondaires de notre drame, pour l'action réelle et les personnages principaux qui viennent, enfin, de se produire, hasardons, — afin de donner au lecteur une plus ample connaissance de leur caractère et de leur situation morale et politique, — une excursion à la fois historique pour les uns, et romanesque pour les autres, dans le domaine du passé, splendide royaume du poète et de l'historien, qu'aucune révolution ne peut leur enlever.

Troisième fils de Charles III, dit le Bon, et de Béatrix de Portugal, Emmanuel Philibert naquit au château de Chambéry, le 8 juillet 1528.

Il reçut ce double nom d'Emmanuel Philibert, — celui d'Emmanuel en considération de son aïeul maternel Emmanuel, roi de Portugal, et celui de Philibert en vertu d'un vœu que son père avait fait à Saint-Philibert de Tournus. — Il naquit à quatre heures après-midi, et apparut si faible aux portes de cette vie, que la respiration de l'enfant ne fut soutenue que par le souffle qu'introduisit dans ses poumons une des femmes de sa mère, et que, jusqu'à l'âge de trois ans, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, et sans pouvoir se soutenir sur les jambes. Aussi, quand l'horoscope que l'on tirait, alors, à la naissance de tout fils de prince, eût annoncé que celui qui venait de naître serait un grand guerrier, et ferait resplendir la maison de Savoie d'un lustre supérieur à celui qu'avait attiré sur elle, soit Pierre surnommé le *Petit Charlemagne*, soit Amédée V dit le *Grand*, soit Amédée VI vulgairement appelé le *Comte Vert*, sa mère ne put s'empêcher de verser des larmes, et son père, prince pieux et résigné, de dire en secouant la tête, avec l'expression du doute, au mathématicien qui lui faisait cette prédiction :

— Dieu vous entende, mon ami !

Emmanuel Philibert était neveu de Charles V, par sa mère Béatrix de Portugal, la plus belle et la plus accomplie des princesses de son temps, et cousin de François I, par sa tante Louise de Savoie, sous l'oreiller de laquelle le connétable de Bourbon prétendait avoir laissé le cordon du Saint-Esprit que François I lui faisait redemander.

C'était aussi sa tante, cette spirituelle Marguerite d'Autriche qui laissa un recueil de chansons manuscrites que l'on peut voir encore aujourd'hui à la bibliothèque nationale de France, et qui, assaillie par une tempête au moment où elle se rendait en Espagne, pour épouser l'infant fils de Ferdinand et d'Isabelle, après avoir été fiancée au Dauphin de France et au roi d'Angleterre, faisait sur elle-même, croyant qu'elle allait mourir, cette curieuse épitaphe :

« Pleurez, amours ! pleurez Margot la belle,

« Qui fut trois fois promise, et qui mourut pucelle ! »

Quant à Emmanuel Philibert, il était, comme nous l'avons dit, si débile, que, malgré la prédiction de l'astrologue qui faisait de lui un puissant homme de guerre, son père le destina à l'église. Aussi, à l'âge de trois ans, fut-il envoyé à Bologne pour baiser les pieds du pape Clément VII, qui venait y donner la couronne à son oncle l'empereur Charles V, sur la recommandation duquel le jeune prince obtint du pape la promesse d'un chapeau de cardinal. De là vint ce surnom de *Cardinalin* qu'on lui donna dans son enfance, et qui le faisait si fort enrager.

Pourquoi ce nom faisait-il si fort enrager l'enfant? Nous allons le dire.

On se rappelle cette femme ou plutôt cette amie de la duchesse de Savoie qui, près d'elle, à l'heure de son accouchement, avait, de son souffle, alimenté celui du petit Emmanuel Philibert près de s'évanouir. Six mois auparavant, elle avait eu un fils qui était venu au monde aussi fort, aussi vigoureux que le fils de la duchesse y était venu faible et languissant. Or, voyant son fils ainsi sauvé par elle, la duchesse lui dit :

— Ma chère Lucrezia, cet enfant est, maintenant, autant à toi qu'à moi; je te le donne: prends-le, nourris-le de ton lait comme tu l'as nourri de ton souffle, et je te devrai encore plus qu'il ne te devra lui-même, car il ne te devra que la vie, et, moi, je te devrai mon enfant!

Lucrezia reçut l'enfant dont on la faisait mère comme un dépôt sacré. Cependant, il semblait que ce dût être au détriment du petit Rinaldo, — c'était le nom de son fils, à elle, — que l'héritier du duc de Savoie reprendrait vie et force, puisque la part de nourriture qu'allait réclamer le petit Emmanuel diminuerait d'autant celle de son frère de lait.

Mais Rinaldo, à six mois, était fort comme un autre l'eût à peine été à un an. D'ailleurs la nature a ses miracles, et, sans que la

source du lait maternel tarit un instant, les deux enfants puisèrent la vie aux mêmes mamelles.

La duchesse souriait en voyant, pendus à la même treille vivante, cet enfant étranger si fort, cet enfant à elle si languissant.

Au reste, on eût dit que le petit Rinaldo comprenait cette faiblesse de son frère, et y compatissait. Souvent le capricieux enfant ducal voulait la mamelle où buvait l'autre enfant, et celui-ci, tout souriant de ses lèvres blanches de lait, cédait sa place à l'exigeant nourrisson.

Les deux enfants grandirent ainsi sur les genoux de Lucrezia. A trois ans, Rinaldo semblait en avoir cinq. — A trois ans, comme nous l'avons dit, Emmanuel Philibert marchait à peine, et ne relevait qu'avec effort sa tête inclinée sur sa poitrine.

Ce fut alors qu'on lui fit faire le voyage de Bologne, et que le pape Clément VII lui promit le chapeau de cardinal.

On eût dit que cette promesse lui portait bonheur, et que ce nom de Cardinalin lui valait la protection de Dieu; car, à partir de l'âge de trois ans, sa santé commença à se raffermir et son corps à se renforcer.

Mais celui qui, sous ce rapport, faisait de progrès merveilleux, c'était Rinaldo. Ses joujoux les plus solides volaient en éclats sous ses doigts; il ne pouvait toucher à aucun d'eux qu'il ne le brisât; on eût l'idée de lui en faire faire en acier, et il les brisa comme s'ils eussent été de faïence. Aussi le bon duc Charles III, qui s'amusait souvent à regarder jouer les deux enfants, n'appelait-il le compagnon d'Emmanuel que *Scianca-Ferro*, ce qui, en patois piémontais, signifie *Brise-Fer*.

Le nom lui en resta.

Et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que *Scianca-Ferro* ne se servait jamais de cette force miraculeuse que pour protéger Emmanuel, qu'il adorait, au lieu d'en être jaloux comme il fût peut-être arrivé d'un autre enfant.

Quant au jeune Emmanuel, il enviait singulièrement cette force

de son frère de lait, et il eût bien volontiers échangé son sobriquet de Cardinalin contre celui de Scianca-Ferro.

Cependant, lui aussi semblait gagner une certaine vigueur à cette fréquentation d'une vigueur plus grande que la sienne. Scianca-Ferro, mesurant sa force à celle du jeune prince, luttait avec lui, courait avec lui, et, pour ne pas le décourager, se laissait parfois dépasser à la course, et vaincre à la lutte.

Tous les exercices leur étaient communs, équitation, natation, escrime. A tous, Scianca-Ferro était momentanément supérieur; mais, cependant, on comprenait que ce n'était qu'une affaire de chronologie, et que, pour être en retard, Emmanuel n'avait pas dit son dernier mot.

Les deux enfants ne se quittaient pas et s'aimaient comme deux frères. Chacun était jaloux de l'autre comme une maîtresse eût été jalouse de son amant, et pourtant le moment approchait où un troisième compagnon qu'ils adopteraient d'un amour égal allait se mêler à leurs jeux.

Un jour que la cour du duc Charles III était à Verceil, à cause de certains troubles qui avaient éclaté à Milan, les deux jeunes gens sortirent à cheval avec leur maître d'équitation, firent une longue course sur la rive gauche de la Sesia, dépassèrent Novare, et s'aventurèrent presque jusqu'au Tessin. Le cheval du jeune duc Emmanuel marchait le premier, quand, tout-à-coup un taureau enfermé dans un pâturage, enfonçant et brisant les barrières entre lesquelles il était emprisonné, fit peur au cheval du prince, qui s'emporta à travers les prairies, franchissant les ruisseaux, les buissons et les haies. Emmanuel montait admirablement bien à cheval; il n'y avait donc rien à craindre. Cependant, Scianca-Ferro s'élança à sa poursuite, prenant le même chemin que lui, et franchissant, comme lui, tous les obstacles qu'il rencontrait. Le maître d'équitation, plus prudent, prit un détour qui, par une ligne circulaire, devait le conduire à l'endroit vers lequel s'étaient dirigés les deux jeunes gens.



Morgari del.

Publ. p. C. Perrin à Turin, 1852.

F. Perrin Litho.

Le Destin.

Après un quart d'heure d'une course effrénée, Scianca-Ferro, ne voyant plus Emmanuel, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, appela de toutes ses forces. Deux de ces appels restèrent sans réponse; enfin, il lui sembla qu'il entendait la voix du prince dans la direction du village d'Oleggio. Il lança son cheval de ce côté, et bientôt, en effet, guidé par la voix d'Emmanuel, il trouva celui-ci au bord d'un ruisseau affluent au Tessin.

A ses pieds était une femme morte, et, dans ses bras, presque mourant, un petit garçon de quatre ou cinq ans.

Le cheval, qui s'était calmé, broutait tranquillement les jeunes pousses des arbres, tandis que son maître essayait de rendre la connaissance à l'enfant. Quant à la femme, il n'y fallait pas songer, elle était bien morte.

Elle paraissait avoir succombé à la fatigue, à la misère et à la faim. — L'enfant, qui avait, sans doute, partagé les fatigues et la misère de sa mère, semblait près de mourir d'inanition.

Le village d'Oleggio n'était qu'à un mille de là. Scianca-Ferro mit son cheval au galop, et disparut dans la direction du village.

Emmanuel y eût bien été lui-même, au lieu d'y envoyer son frère, mais l'enfant s'était attaché à lui, et sentant que la vie qui était sur le point de lui échapper allait lui revenir de ce côté, il ne voulait pas le lâcher.

Le pauvre petit l'avait attiré tout près de la femme, et lui disait avec cet accent déchirant de l'enfance, à qui l'on ne peut pas donner la conscience de son malheur :

— Réveille donc maman ! réveille donc maman !

Emmanuel pleurait. Que pouvait-il faire, pauvre enfant lui-même, qui voyait pour la première fois le spectacle de la mort ! Il n'avait que ses larmes : il les donnait.

Scianca-Ferro reparut ; il apportait du pain et une fiasque de vin d'Asti.

On essaya d'introduire quelques gouttes de vin dans la bouche de la mère ; soin inutile : ce n'était plus qu'un cadavre.

Il n'y avait donc à s'occuper que de l'enfant.

L'enfant, tout en pleurant sa mère, qui ne voulait pas se réveiller, but, mangea et reprit un peu de forces.

En ce moment arrivèrent des paysans que Scianca-Ferro avait prévenus. Ils avaient rencontré le maître d'équitation tout effaré d'avoir perdu ses deux élèves, et l'avaient ramené avec eux à l'endroit que leur avait indiqué Scianca-Ferro.

Ils savaient donc qu'ils avaient affaire au jeune prince de Savoie, et, comme le duc Charles était adoré de ses sujets, ils s'offrirent tout de suite à exécuter, à l'endroit du malheureux orphelin et de sa mère, ce qu'il plairait à Emmanuel d'ordonner.

Emmanuel choisit parmi les paysans une femme qui lui parut bonne et pitoyable ; il lui donna tout l'argent que lui et Scianca-Ferro avaient sur eux, prit le nom de la femme par écrit, et la pria de veiller aux funérailles de la mère, et de pourvoir aux premiers besoins de l'enfant.

Puis, comme il se faisait tard, le maître d'équitation insista pour que ses deux élèves reprissent le chemin de Verceil. Le petit orphelin pleurait fort ; il ne voulait pas quitter son bon ami Emmanuel, dont il savait le nom, mais dont il ne connaissait pas la qualité. Emmanuel promit de revenir le voir ; cette promesse le calma un peu ; mais, tout en s'éloignant, il ne cessait de tendre les bras vers le sauveur que le hasard lui avait amené.

Et, en effet, si le secours envoyé par le hasard ou plutôt par la Providence au pauvre enfant avait tardé de deux heures seulement, on l'eût trouvé mort auprès de sa mère.

Quelque diligence que fit au retour le maître d'équitation, ses deux élèves n'arrivèrent au château de Verceil qu'assez avant dans la soirée. On était fort inquiet ; on avait fait courir de tous côtés après eux, et la duchesse s'apprêtait à les gronder, lorsque

Emmanuel raconta toute l'histoire avec sa douce voix, toute empreinte de la tristesse que ce sombre évènement avait imprimée dans son âme. Le récit terminé, il s'agissait, non plus de gronder, mais de louer les enfants, et la duchesse, partageant l'intérêt que son fils portait à l'orphelin, déclara que, dès le surlendemain, c'est-à-dire aussitôt que seraient achevées les funérailles de sa mère, elle irait en personne lui faire une visite.

Effectivement, le surlendemain on partit pour le village d'Oleggio, la duchesse en litière, les deux jeunes compagnons à cheval.

En arrivant près du village, Emmanuel n'y put pas tenir : il mit les éperons dans le ventre de son cheval, et partit pour revoir un peu plus tôt le petit orphelin.

Son arrivée fut une grande joie pour le malheureux enfant. Il avait fallu l'arracher du corps de sa mère ; il ne voulait pas croire qu'elle fût morte, et ne cessait de crier :

— Ne la mettez pas dans la terre, ne la mettez pas dans la terre... je vous promets qu'elle se réveillera !

Depuis le moment où sa mère avait été emportée de la maison, on avait été obligé de le tenir enfermé : il voulait aller la rejoindre.

La vue de son sauveur le consola un peu. Emmanuel dit à l'enfant que sa mère avait voulu le voir, et qu'elle allait arriver.

— Oh ! tu as ta maman, toi ? lui dit l'orphelin. Oh ! je prierai bien le bon Dieu pour qu'elle ne s'endorme point pour ne plus se réveiller !

C'était une grande nouvelle pour les paysans, que celle que venait de leur donner Emmanuel de l'arrivée de la duchesse dans leur maison. Aussi avaient-ils couru au-devant d'elle, et, comme, en traversant les rues, ils disaient où ils allaient, et au-devant de qui ils allaient, tout le village s'était mis à leur suite, et courait après eux.

Enfin, le cortège arriva précédé de Scianca-Ferro, qui était resté galamment pour servir d'écuyer à la duchesse.

Emmanuel présenta son protégé à sa mère. La duchesse demanda à l'enfant ce qu'avait oublié de lui demander Emmanuel, c'est-à-dire comment il s'appelait, et quelle était sa mère.

L'enfant répondit qu'il s'appelait Leone, et que sa mère s'appelait Leona, mais il ne voulut pas donner d'autres détails, répondant à toutes les questions qui lui étaient faites : « Je ne sais pas. »

Et, cependant, chose étrange ! on devinait que cette ignorance était feinte, et qu'il y avait un secret là-dessous.

Sans doute, en mourant, sa mère lui avait recommandé de ne point répondre autre chose que ce qu'il répondait : et, en effet, il fallait la dernière recommandation d'une mère mourante pour faire une pareille impression sur un enfant de quatre ans.

Alors, la duchesse étudia l'orphelin avec une curiosité toute féminine. Quoique vêtu d'habits grossiers, il avait les mains fines et blanches. On voyait que les soins d'une mère, et d'une mère élégante, distinguée, avaient passé sur ces mains-là. En même temps, son langage appartenait à l'aristocratie, et, à quatre ans, il parlait également bien l'italien et le français.

La duchesse se fit représenter les habits de la mère : c'étaient ceux d'une paysanne.

Mais les paysans qui l'avaient déshabillée dirent qu'ils n'avaient jamais vu peau plus blanche, mains plus délicates, pieds plus petits et plus élégants.

D'ailleurs, un détail trahissait la classe de la société à laquelle avait dû appartenir la pauvre femme. Avec son costume de paysanne, avec sa jupe de molleton, avec son corsage de bure, avec ses gros souliers, elle portait des bas de soie.

Sans doute, elle avait fui sous un déguisement ; et, des habits qu'elle avait abandonnés pour fuir, elle n'avait conservé que ces bas de soie qui la trahissaient après sa mort.

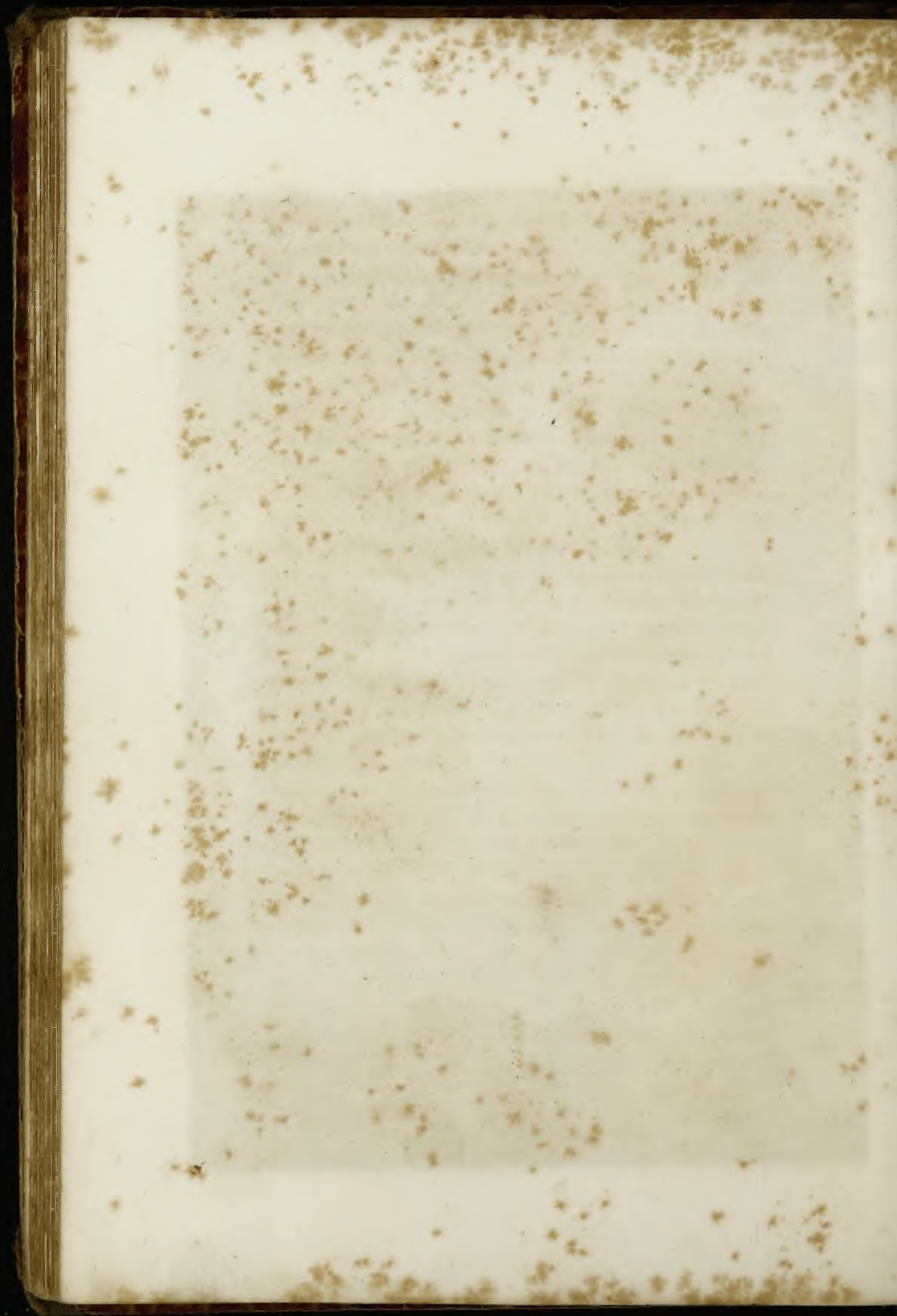
La duchesse en revint au petit Leone, l'interrogea sur tous ces



Morgari del. et lith.

l'Orphelin.

Publié p. C. Perrin. Turin. 1852.



points ; mais il répondit constamment : « Je ne sais pas. » La duchesse n'en put pas tirer autre chose. Elle recommanda de nouveau, et en renchérissant sur les recommandations d'Emmanuel, le pauvre orphelin aux braves paysans chargés de veiller sur lui, leur donna une somme double de celle qu'ils avaient déjà reçue, et les chargea de faire, sur la mère et sur l'enfant, des recherches dans les environs, leur promettant une bonne récompense, s'ils arrivaient à lui donner sur eux quelques éclaircissements.

Le petit Leone voulait à toute force suivre Emmanuel, et Emmanuel n'était pas non plus bien loin d'insister près de sa mère pour l'emmener avec lui, car il éprouvait pour l'orphelin une véritable pitié. Il promit donc à Leone de revenir le voir le plus tôt possible, et la duchesse elle-même s'engagea à une seconde visite.

Malheureusement, vers cette même époque arrivèrent des événements qui forcèrent la duchesse de manquer à sa parole.

Pour la troisième fois, François I^{er} déclara la guerre à Charles-Quint, à propos du duché de Milan, dont il se prétendait héritier, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, frère de Charles VI.

La première fois, François avait gagné la bataille de Marignan.

La seconde fois, il avait perdu la bataille de Pavie.

Après le traité de Madrid, après la prison de Tolède, après la foi jurée surtout, on aurait pu croire que François I^{er} avait renoncé à toute prétention sur ce malheureux duché, qui, s'il lui était rendu, faisait du roi de France le vassal de l'Empire ; mais, tout au contraire, il n'attendait qu'une occasion pour le revendiquer encore, et il saisit la première qui se présenta.

Elle était bonne, — par hasard ! mais elle eût été mauvaise, qu'il l'eût saisie de même.

François I^{er}, on le sait, n'était pas scrupuleux sur le fait de toutes ces sottes délicatesses qui enchaînent cette race de niais qu'on appelle les honnêtes gens.

Voici, au reste, l'occasion qui lui était donnée.

Maria-Francesco Sforza, fils de Ludovic-le-More (1), régnait à Milan. Seulement, il régnait sous la tutelle complète de l'empereur, auquel il avait acheté, le 23 décembre 1529, son duché, moyennant la somme de quatre cent mille ducats payable pendant la première année de son règne, et celle de cinq cent mille payable dans les dix années suivantes.

Pour la sûreté de ces paiements, le château de Milan, Come et Pavie restaient entre les mains des impériaux.

Or, il arriva que, vers 1534, François I^{er} accrédita près du duc Sforza un gentilhomme milanais dont lui, François I^{er} avait fait la fortune.

Ce gentilhomme s'appelait Francesco Maraviglia.

Devenu fort riche à la cour de France, Francesco Maraviglia, avait été à la fois heureux et fier de revenir dans sa ville natale avec toute la pompe d'un ambassadeur.

Il avait amené avec lui sa femme et sa fille, âgée de trois ans, et il avait laissé à Paris, parmi les pages du roi François I^{er}, son fils Giacomo, âgé de douze ans.

Pourquoi cet ambassadeur porta-t-il ombrage à Charles-Quint? Pourquoi celui-ci invita-t-il le duc Sforza à s'en défaire à la première occasion? C'est ce que l'on ignore, et ce que l'on ne pourrait savoir que, si l'on retrouvait la correspondance secrète de l'empereur avec le duc de Milan, comme on a retrouvé sa correspondance secrète avec Cosme De Médicis. Mais tant il y a, que les domestiques de Maraviglia s'étant pris de querelle avec des gens du pays, et ayant eu le malheur, dans cette querelle, de tuer deux

(1) Nous écrivons Ludovic-le-More pour nous conformer à l'orthographe historique; nous croyons comme certains historiens, que cette qualification d'*il moro*, venait non pas de son teint basané, mais du mûrier qu'il portait dans ses armes.

sujets du duc Sforza, celui-ci fit arrêter Maraviglia, et le fit conduire dans le château de Milan, qui était tenu, comme nous l'avons dit, par les impériaux.

Que devint Maraviglia? Personne ne le sut jamais bien positivement. Les uns disaient qu'il avait été empoisonné; les autres, que, le pied lui ayant manqué, il était tombé dans les oubliettes, du voisinage desquelles on avait négligé de le prévenir. Enfin, la version la plus probable et la plus accréditée, c'est qu'il avait été exécuté ou plutôt assassiné dans sa prison. — La chose certaine, c'est qu'il avait disparu, et que, presque en même temps que lui avaient disparu, sans qu'on en eût jamais entendu parler, sa femme et sa fille.

Ces événements étaient arrivés tout récemment, quelques jours à peine avant la rencontre qu'avait faite Emmanuel de cet enfant perdu et de cette femme morte au bord d'un ruisseau. — Ils allaient avoir une influence terrible sur la destinée du duc Charles.

François I^{er} saisit l'occasion aux cheveux.

Ce ne furent point les plaintes de l'enfant resté près de lui, et demandant vengeance du meurtre de son père; ce ne fut point la majesté royale outragée dans la personne d'un ambassadeur; ce ne fut point, enfin, le droit des gens violé par un assassinat qui fit pencher la balance du côté de la guerre; non, ce fut un vieux levain de vengeance fermentant au cœur du vaincu de Pavie et du prisonnier de Tolède.

Une troisième expédition d'Italie fut résolue.

Le moment était bien choisi. Charles V guerroyait en Afrique, contre le fameux Khaïr-Eddyn (*) surnommé Barberousse.

Seulement, pour accomplir cette nouvelle invasion, il fallait passer par la Savoie. Or, la Savoie était tenue par Charles-le-Bon,

(*) Nous en avons fait *Chereddin*.

père d'Emmanuel Philibert, oncle de François I^{er}, beau-frère de Charles-Quint.

Pour qui se déclarerait Charles-le-Bon? Était-ce pour son beau frère? Était-ce pour son neveu? C'est ce qu'il était important de savoir.

On s'en doutait, au reste: toutes les probabilités faisaient du duc de Savoie l'allié de l'Empire et l'ennemi de la France.

En effet, le duc de Savoie avait donné à Charles-Quint, pour gage de sa foi, son fils aîné Louis, prince de Piémont; il avait refusé de recevoir de François I^{er} le cordon de saint-Michel, et une compagnie d'ordonnance avec douze mille écus de pension; il avait occupé des terres du marquisat de Saluce, qui était un fief mouvant du Dauphiné; il refusait à la couronne de France l'hommage du Faucigny; il s'était par lettres réjoui avec l'empereur de la défaite de Pavie; enfin, il avait prêté de l'argent au connétable de Bourbon, au moment où celui-ci avait traversé ses États pour aller se faire tuer par Benvenuto Cellini au siège de Rome.

Il fallait s'assurer néanmoins si les doutes étaient fondés.

Dans ce but, François I^{er} envoya à Turin Guillaume Poyet, président du Parlement de Paris. Il était chargé de demander au duc Charles III deux choses :

La première était le passage de l'armée française à travers la Savoie et le Piémont;

La seconde, la livraison, comme places de sûreté, de Montmeillan, de Veillane, de Chivas et de Verceil.

Il offrait, en échange, au duc Charles de lui donner des terres en France et d'accomplir le mariage de sa fille Marguerite avec le prince Louis frère aîné d'Emmanuel Philibert.

Charles III, pour discuter avec Guillaume Poyet, président du Parlement de Paris, délégua Purpurat, président piémontais. — Celui-ci avait autorisation de permettre le passage des troupes françaises à travers les deux provinces de Savoie et de Piémont; mais il avait à

répondre par des atermoiements d'abord, et ensuite, si Poyet insistait, par un refus absolu à la livraison des quatre places.

La discussion s'échauffa entre les deux plénipotentiaires, si bien que, battu par les bonnes raisons que lui donnait Purpurat, Poyet finit par s'écrier :

— Cela sera ainsi parce que le roi le veut !

— Pardon, répondit Purpurat, mais je ne trouve pas cette loi là dans les lois du Piémont.

Et, se levant, il abandonna l'avenir à l'omnipotente volonté du roi de France et à la sagesse du Très-Haut.

Les conférences furent rompues, et, dans le courant du mois de février de l'année 1535, le duc Charles étant en son château de Verceil, un hérault fut introduit devant lui qui lui déclara la guerre de la part du roi François 1^{er}.

Le duc l'écouta tranquillement; puis, lorsqu'il eut achevé son bel-liqueux message :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix calme, je n'ai jamais rendu que des services au roi de France, et je pensais que les titres d'allié, d'ami, de serviteur et d'oncle méritaient des procédés tout différents.

J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre avec lui en bonne intelligence; je n'ai rien négligé pour lui faire comprendre combien il a eu tort de s'irriter contre moi. Je sais bien que mes forces ne peuvent nullement être comparées aux siennes; mais, puisqu'il ne veut en aucune manière entendre raison, et qu'il paraît déterminé à s'emparer de mes États, dites-lui qu'il me trouvera sur la frontière, et que, secondé par mes amis et par mes alliés, j'espère me défendre et garantir mon pays. Le roi mon neveu connaît, d'ailleurs, ma devise : *Rien ne manque à qui Dieu reste.*

Et il renvoya le hérault, en lui faisant donner un très-riche habit et une paire de gants pleins d'écus.

Après une pareille réponse, on n'avait plus qu'à se préparer à la guerre.

La première résolution que prit Charles III fut de mettre en sûreté, dans la forteresse de Nice, sa femme et son enfant.

Le départ de Verceil pour Nice fut donc annoncé comme très-prochain.

Alors, Emmanuel Philibert jugea qu'il était temps d'obtenir de sa mère une grâce qu'il avait tardé jusque-là à lui demander, c'est-à-dire de tirer Leone de cette maison de paysans, — où, du reste, on ne le laissait que provisoirement, c'était déjà chose convenue, — pour en faire, comme Scianca-Ferro, un enfant de l'intimité du jeune prince.

La duchesse Béatrix, nous l'avons déjà dit, était une femme d'un esprit judicieux. Tout ce qu'elle avait remarqué dans l'orphelin, délicatesse de traits, finesse de mains, distinction de langage, la portait à croire que quelque grand mystère était caché sous les grossiers habits de la mère et de l'enfant. La duchesse était, en outre, une femme d'un cœur religieux: elle vit la main de Dieu dans cette rencontre faite par Emmanuel à la suite de l'accident du taureau, accident presque providentiel, puisqu'il n'avait eu d'autre résultat que de conduire le jeune prince près de la femme morte et de l'enfant expirant. Elle pensa qu'au moment où tout se retirait de sa famille, où le malheur approchait de sa maison, et où l'ange des sombres jours montrait à son mari, à elle et à son enfant le chemin mystérieux de l'exil, ce n'était pas l'heure de repousser l'orphelin, qui devenu homme, serait peut-être un jour, un ami. Elle se rappela l'envoyé de Dieu se présentant comme un simple voyageur au seuil désolé de l'aveugle Tobie auquel, par les mains de son fils, il rendit plus tard la joie et la lumière, et, loin de faire résistance à la demande d'Emmanuel, au premier mot qu'il lui en dit, elle alla au devant de cette demande, et, avec la permission du duc, autorisa son fils à faire transporter à Verceil son jeune protégé.

De Verceil à Nice, Leone ferait le voyage avec les deux autres enfants.

Emmanuel n'attendit pas plus longtemps que le lendemain pour

aller annoncer cette bonne nouvelle à Leone. Dès le point du jour, il descendit aux écuries, sella lui-même son petit cheval barbe, et, laissant à Scianca-Ferro le soin du reste, il partit pour Oleggio de toute la vitesse de sa monture.

Il trouva Leone bien triste. Le pauvre orphelin avait entendu dire qu'à leur tour, ses riches et puissants protecteurs étaient visités par le malheur. On avait parlé du départ de la cour pour Nice, c'est-à-dire pour un pays dont le nom même était inconnu à Leone, et, quand arriva Emmanuel, tout échauffé de sa course et tout souriant de joie, Leone pleurait comme si, une seconde fois, il eût perdu sa mère.

C'est à travers les larmes surtout que les enfants voient les anges. Nous n'exagérons pas en disant qu'Emmanuel apparut comme un ange à travers les larmes de Leone.

En quelques mots tout fut dit, expliqué, convenu, et les sourires succédèrent aux larmes. Il y a chez l'homme — et c'est son âge heureux — une époque où les larmes et le sourire se touchent comme la nuit touche à l'aurore.

Deux heures après Emmanuel, Scianca-Ferro arriva avec le premier écuyer du prince et deux piqueurs tenant en bride la propre haquenée de la duchesse. On donna une bonne somme d'argent aux paysans qui, pendant six semaines, avaient pris soin de Leone. Celui-ci les embrassa en pleurant encore; mais, cette fois, il y avait bien quelques pleurs de joie mêlés aux pleurs de regret. Emmanuel l'aida à monter à cheval, et, de peur qu'il n'arrivât accident à son cher protégé, il voulut lui-même conduire la haquenée par la bride.

Au lieu d'être jaloux de cette nouvelle amitié, Scianca-Ferro galloppait tout joyeux, allant et revenant, éclairant le chemin comme eût fait un vrai capitaine, et souriant de ce beau sourire d'enfant qui montre à la fois les dents et le cœur, à l'ami de son ami.

Ce fut ainsi que l'on arriva à Verceil. La duchesse et le duc embrassèrent Leone, et Leone fut de la famille.

On partit dès le lendemain pour Nice, où l'on arriva sans accident.

VIII.

L'ECUYER ET LE PAGE.

Notre intention n'est pas, — Dieu nous en garde ! d'autres que nous l'ayant fait beaucoup mieux que nous ne le ferions, — notre intention n'est pas, disons-nous, de raconter les guerres d'Italie, et d'écrire l'histoire de la grande rivalité qui désola le commencement du XVI^e siècle. Non ; Dieu nous a fait heureusement, dans cette circonstance du moins, une tâche plus humble, mais en même temps, il faut le dire, plus pittoresque pour nous, et plus amusante pour nos lecteurs. Nous ne verrons donc guère, dans le récit qui va suivre, que la cime des grands événements qui, pareils aux hauts sommets des Alpes, dressent, au dessus des nuages, leurs pics couverts de neiges éternelles.

François I, franchit la Savoie, traversa le Piémont et se répandit sur l'Italie.

Pendant trois ans, le canon de l'Empire et celui de la France grondèrent, tantôt en Provence, tantôt dans le Milanais.

Belles plaines de la Lombardie et du Piémont, l'ange de la mort sait seul ce qu'il a fallu de cadavres pour vous donner votre inépuisable fertilité !

Pendant ce temps-là, sous le beau ciel de Nice, tout d'azur le jour, tout de flammes la nuit, où les insectes de l'obscurité eux-mêmes sont des étincelles volantes, les enfants grandissaient sous le regard de la princesse Béatrix et sous l'œil de Dieu.

Leone était devenu un membre indispensable de la joyeuse trinité ; il partageait tous les jeux , mais non pas tous les exercices. Les études trop violentes de l'art de la guerre n'allaient point à ses petites mains, et ses bras semblaient aux maîtres de cet art trop faibles pour porter jamais d'une façon martiale la lance ou le bouclier. Il est vrai que Leone était de trois ans plus jeune que ses compagnons ; mais il semblait qu'en réalité il y eût dix ans de différence entr'eux , surtout depuis que , — sans doute par la grâce du seigneur , qui le réservait à de grandes choses , — Emmanuel s'était mis à croître en force et en santé , comme s'il eût pris à tâche de regagner l'avance que , sous ce rapport , avait prise sur lui son frère de lait Scianca-Ferro.

Aussi les rôles étaient-ils dévolus tout naturellement aux compagnons du petit duc : Scianca-Ferro s'était fait son écuyer , Leone , moins ambitieux , s'était contenté d'être son page.

Sur ces entrefaites , on apprit que le fils aîné du duc , le prince Louis , était mort à Madrid.

Ce fût une grande douleur pour le duc Charles et la duchesse Béatrix. A la vérité , auprès de la douleur , Dieu leur donnait la consolation , si toutefois il y a une consolation pour un père et surtout pour une mère à la mort de leur enfant : le prince Louis était , depuis longtemps éloigné de ses parents , tandis que , sous les yeux du duc et de la duchesse , Emmanuel Philibert , qui semblait , chaque jour , vouloir donner une plus grande créance à la prédiction de l'astrologue , florissait comme un lys , poussait comme un chêne.

Mais Dieu , qui n'avait voulu , sans doute , qu'éprouver les exilés , ne tarda pas à les frapper d'un coup bien autrement cruel. La duchesse Béatrix tomba malade d'une maladie de langueur et , malgré l'art des médecins , malgré les soins de son mari , de son enfant et de ses femmes , elle expira le 8 janvier 1538.

La douleur du duc fut profonde , mais religieuse ; celle d'Emmanuel toucha presque au désespoir. Heureusement l'enfant ducal avait

près de lui cet autre orphelin qui savait ce que c'était que les larmes ! Que fût-il devenu sans ce doux compagnon, qui n'essayait pas de le consoler, et qui se contentait, pour toute philosophie, de mêler ses larmes aux siennes !

Sans doute, Scianca-Ferro souffrait aussi de cette perte. S'il eût pu rendre la vie à la duchesse, en allant provoquer quelque géant terrible dans sa tour, ou défier quelque dragon fabuleux jusque dans son antre, le paladin de onze ans fut parti à l'instant même et sans hésiter pour accomplir cet exploit qui, dût-il y perdre la vie, eût redonné la joie et le bonheur à son ami ! Mais là se bornaient les consolations qu'il savait offrir ; sa vigoureuse nature se prêtait mal aux pleurs amollissants. Une blessure pouvait faire couler son sang, un chagrin ne savait pas faire couler ses larmes. Ce qu'il fallait à Scianca-Ferro, c'étaient des dangers à vaincre, et non des malheurs à supporter.

Aussi que faisait-il, lui, tandis qu'Emmanuel Philibert pleurait, la tête inclinée sur l'épaule de Leone ? Il sellait son cheval, ceignait son épée, suspendait sa masse à son arçon et, s'égarant sur cette belle rampe de collines qui bordent la Méditerranée, comme le dogue qui prend rage contre les pierres et les bâtons et qui les broie entre ses dents, il se figurait avoir affaire aux hérétiques d'Allemagne ou aux Sarrazins d'Afrique, se faisait des ennemis fantastiques d'objets insensibles et inanimés, et, à défaut de cuirasses à renfoncer et de casques à fendre, il brisait les roches avec sa masse, tranchait les sapins et les chênes verts avec son épée, cherchant et trouvant un allègement à sa douleur dans les exercices violents auxquels le poussait sa rude organisation.

Les heures, les jours, les mois s'écoulèrent ; les pleurs se tarirent. La douleur, vivante au fond du cœur sous la forme d'un doux regret, et d'un tendre souvenir, disparut peu-à-peu sur les visages ; les yeux qui demandaient en vain l'épouse, la mère et l'amie ici-bas, se levèrent pour chercher l'ange au ciel.

Le cœur qui se tourne vers Dieu est bien près d'être consolé.

D'ailleurs, les évènements continuaient de marcher, imposant à la douleur elle-même leur puissante distraction.

Un congrès venait d'être décidé entre le Pape Paul III (Alexandre Farnèse), François 1^{er} et Charles-Quint. Il s'agissait à la fois de chasser les Turcs d'Europe, de créer un duché à Louis Farnèse, et de rendre ses États au duc de Savoie.

Le congrès devait se tenir à Nice.

Nice avait été choisie par le pape et par Charles-Quint dans l'espoir qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevrait de son oncle, le roi François 1^{er} serait plus facile aux concessions.

Puis il y avait aussi une espèce de raccommodement à opérer entre le pape Paul III et Charles-Quint. — Alexandre Farnèse avait donné à son fils aîné Louis les villes de Parme et de Plaisance, en échange des principautés de Camerino et de Népi, qu'il venait de lui ôter pour les donner à son second fils Octave. Cette investiture avait déplu à Charles-Quint, lequel venait justement, — Maria-Francesco Sforza étant mort en 1535, — de refuser au pape, quelque somme qu'il lui en offrît, ce fameux duché de Milan qui était, sinon la cause, du moins le prétexte de cette interminable guerre entre la France et l'Empire.

Au reste, Charles-Quint avait bien raison : le nouveau duc de Parme et de Plaisance était cet infâme Louis Farnèse qui disait qu'il ne se souciait pas d'être aimé pourvu qu'il fût craint, qui désarmait les nobles, fouettait les femmes, et violait les évêques.

Les papes du XVI^e siècle n'étaient point heureux en enfants !

Le congrès de Nice avait donc pour but de réconcilier non seulement le duc de Savoie avec le roi de France, mais encore le pape avec l'empereur.

Cependant, Charles III, que le malheur avait rendu prudent, ne voyait pas sans crainte son neveu, son beau-frère et leur saint arbitre s'installer dans sa dernière place fortifiée.

Qui lui assurait qu'au lieu de lui rendre les États qu'on lui avait pris, on ne lui prendrait point la seule ville qu'on lui eût laissée?

Il enferma donc, à tout hasard et pour plus de sécurité, Emmanuel Philibert, son dernier héritier, comme Nice était sa dernière ville, dans la forteresse qui dominait la place, recommandant au gouverneur de n'ouvrir le château à quelque troupe que ce fût, cette troupe vint-elle de la part de l'empereur, de la part du roi François 1^{er}, ou de la part du pape.

Puis il alla de sa personne au devant de Paul III qui, selon le programme arrêté, devait précéder l'empereur et le roi de France de quelques jours.

Le pape n'était plus qu'à une lieue de Nice, quand arriva une lettre du duc adressée au gouverneur, laquelle lui ordonnait de préparer dans le château les *logements du pape*.

Cette lettre était apportée par le capitaine des gardes de sa Sainteté, qui, à la tête de deux cents hommes à pied, demandait à être introduit dans le château, pour y faire le service d'honneur près de son souverain.

Le duc Charles III parlait du pape, mais il ne parlait ni du capitaine ni de ses deux cents hommes.

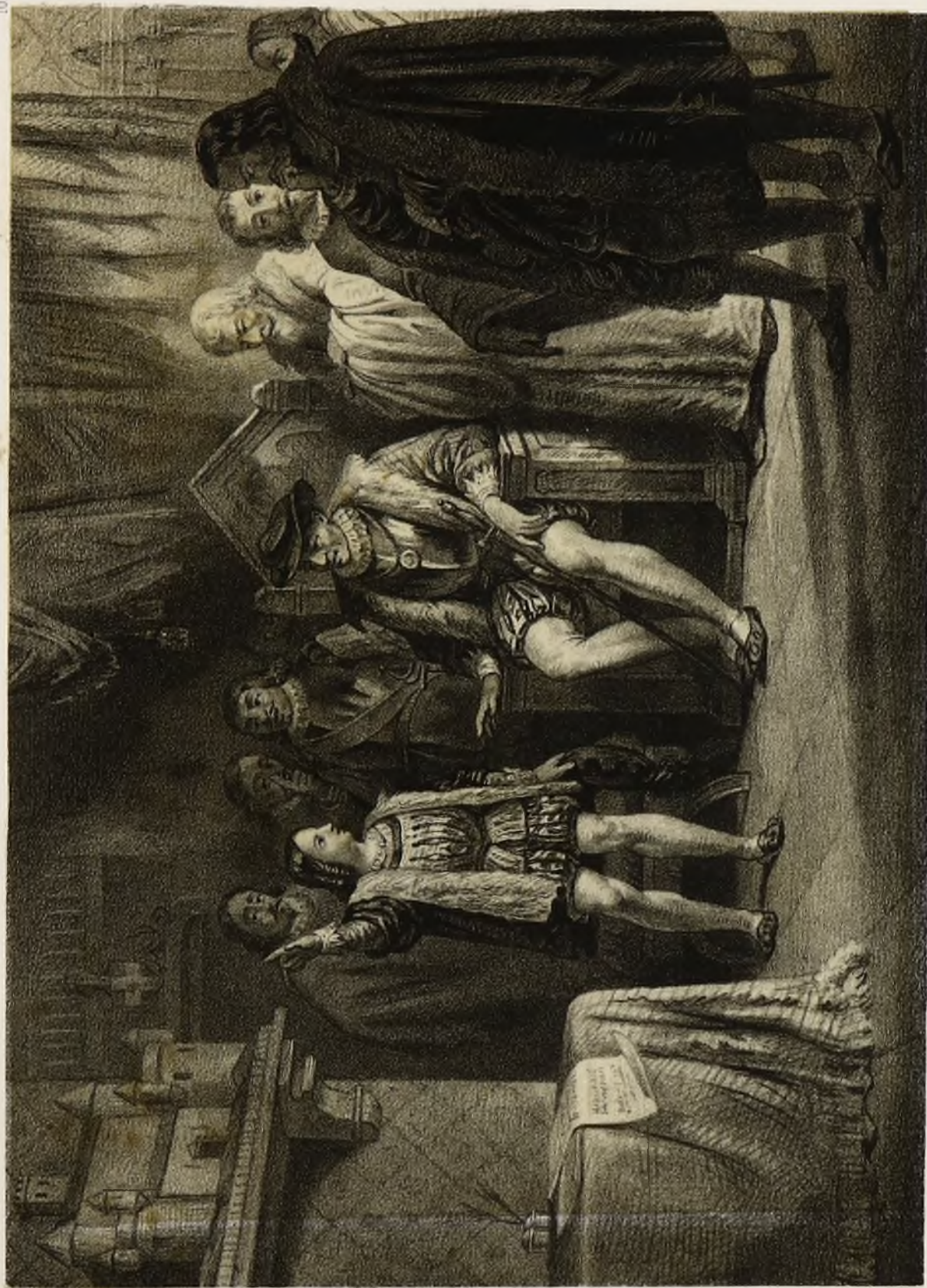
La chose était embarrassante: le pape demandait expressément ce qu'il était expressément défendu au gouverneur d'accorder.

Le gouverneur assembla un conseil.

Emmanuel Philibert assistait à ce conseil, quoiqu'il eût onze ans à peine. Sans doute l'avait-on appelé là pour exalter encore le courage de ses défenseurs.

Pendant qu'on délibérait l'enfant aperçut, attaché à la muraille, le modèle en bois du château qui faisait l'objet de ce grand désaccord près d'éclater entre Charles III et le pape.

— Par ma foi! messieurs, dit-il aux conseillers qui discutaient depuis une heure sans avancer à rien; vous voilà bien embarrassés pour peu de chose! Puisque nous avons un château de bois et un



F. Pernia, Lith.

Litho. J. Lunck, Turin, 1852.

Morgani, del.

Conseil au Château de Nice.



château de pierre, donnons le château de bois au pape, et gardons pour nous le château de pierre !

— Messieurs, dit le gouverneur, notre devoir nous est dicté par la parole d'un enfant. Sa Sainteté aura, si elle y tient, le château de bois ; mais je jure Dieu que, moi vivant, elle n'aura pas le château de pierre !

La réponse de l'enfant et celle du gouverneur furent portées au pape, qui n'insista point davantage, et qui descendit au couvent des Cordeliers.

L'empereur arriva, puis le roi de France.

Chacun se logea sous ses tentes d'un côté et de l'autre de la ville, le pape au milieu.

Le congrès s'ouvrit.

Par malheur, il fut loin de donner les résultats qu'on attendait.

L'empereur réclamait les États de Savoie et de Piémont pour son beau-frère.

François 1^{er} réclamait le duché de Milan pour son second fils, le duc d'Orléans.

Enfin, le pape qui, lui aussi, voulait placer là son fils, demandait qu'un prince qui n'appartiendrait ni à la famille de François 1^{er}, ni à celle de Charles-Quint, fût élu duc de Milan, à la condition de recevoir l'investiture de son duché de l'empereur, et de payer un tribut au roi de France.

Chacun voulait donc l'impossible, puisqu'il voulait juste le contraire de ce que voulaient les autres.

Aussi chacun, en se refusant à rien arrêter de définitif, conclut-il à une trêve.

Tout le monde, en effet, la désirait, cette trêve :

François 1^{er}, pour donner à la fois un peu de repos à ses soldats, qui étaient à moitié épuisés, et à ses finances, qui l'étaient tout à fait ;

Charles-Quint, pour réprimer les incursions que les Turcs faisaient dans ses deux royaumes de Naples et de Sicile ;

Paul III, pour assurer, au moins, son fils dans ses principautés de Parme et de Plaisance, puisqu'il ne pouvait pas l'établir dans le duché de Milan.

Une trêve de dix ans fut conclue ; François 4^{er} fixa lui-même le chiffre.

— Dix ans ou rien ! dit-il péremptoirement.

Et dix ans lui furent accordés.

Il est vrai que, cette trêve, ce fut lui qui la rompit au bout de quatre ans.

Charles III, qui craignait que toutes ces conférences ne finissent par la séquestration du peu de terres qui lui restaient, vit s'éloigner ses illustres hôtes avec plus de joie qu'il ne les avait vus arriver.

Ils le quittaient comme ils l'avaient trouvé, le laissant seulement plus pauvre de toute la dépense qu'ils avaient faite dans ses Etats, et qu'ils avaient oublié de payer.

Le pape était le seul qui eût tiré quelque chose de tout cela : il en avait tiré deux mariages :

Le mariage de son second fils Octave Farnèse avec Marguerite d'Autriche, veuve de Julien De Medicis, qui avait été assassiné à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs ;

Et le mariage de sa nièce Vittoria avec Antoine, fils aîné de Charles de Vendôme.

Libre de préoccupations à l'endroit de François I^{er}, Charles-Quint fit, à Gênes, ses préparatifs contre les Turcs ; ces préparatifs étaient immenses : ils durèrent deux ans.

Au bout de ces deux ans, comme la flotte était sur le point de mettre à la voile, le duc Charles III résolut d'aller faire une visite à son beau-frère, et de lui présenter son neveu Emmanuel Philibert, qui allait atteindre sa treizième année.

Il va sans dire que Scianca-Ferro et Leone furent du voyage : Emmanuel Philibert ne marchait pas sans eux.

Depuis quelque temps, le jeune prince était fort préoccupé. Il s'agissait de composer un discours dont il ne voulait parler ni à monseigneur Louis Alardet, évêque de Lauzanne, son précepteur, ni à ses gouverneurs Louis de Châtillon, seigneur de Musinens, grand écuyer de Savoie, Jean-Baptiste Provana, seigneur de Leyni, et Edouard de Genève, baron de Lullens.

Il se contenta donc de s'ouvrir de ce discours à son écuyer et à son page.

Il s'agissait de demander à l'empereur Charles-Quint la permission de l'accompagner dans son expédition contre les Barbaresques.

Mais Scianca-Ferro se récusa disant que, si c'était un défi à porter, il serait compétent dans la question, mais que, pour un discours à faire, il reconnaissait son insuffisance.

Leone se récusa en disant que la seule pensée des périls que courrait naturellement Emmanuel Philibert dans une pareille expédition troublait tellement son esprit, qu'il ne pourrait assembler les deux premiers mots d'une pareille demande.

Le jeune prince se trouva donc réduit à ses propres forces. Alors, Tite-Live, Quinte-Curce, Plutarque et tous les faiseurs de discours de l'antiquité aidant, il composa celui qu'il comptait adresser à l'empereur.

L'empereur logeait chez son ami André Doria, dans ce beau palais qui semble le roi du port de Gênes, et il suivait l'armement de sa flotte en se promenant sur ces magnifiques terrasses d'où le splendide amiral, après avoir donné à dîner aux ambassadeurs de Venise, faisait jeter son argenterie à la mer.

Le duc Charles, Emmanuel Philibert et leur suite furent introduits près de l'empereur aussitôt qu'annoncés.

L'empereur embrassa son beau-frère, et voulut embrasser de même son neveu.

Mais Emmanuel Philibert, se dégagea respectueusement de

l'étreinte auguste, mit un genou en terre, et de l'air le plus grave du monde, son écuyer et son page à ses côtés, sans que son père lui même sût ce qu'il allait dire, prononça le discours suivant :

« Dévoué à soutenir votre dignité et votre cause, qui sont celles de Dieu et de notre sainte religion, je viens, librement et avec joie, vous supplier, César ! de me recevoir comme volontaire parmi ce nombre infini de guerriers qui viennent de tous côtés se ranger sous vos drapeaux, heureux que je serais, César ! d'apprendre sous le plus grand des rois et sous un invincible empereur, la discipline des camps et la science de la guerre. »

L'empereur le regarda, sourit, et, tandis que Scianca-Ferro exprimait tout haut son admiration pour le discours de son prince, tandis que, pâissant de crainte, Leone suppliait Dieu d'inspirer à l'empereur cette bonne pensée de refuser l'offre qui lui était faite, il lui répondit avec gravité :

« Prince, je vous remercie de cette marque d'attachement; persistez dans ces bons sentiments, ils nous seront utiles à tous deux. Seulement, vous êtes encore trop jeune pour me suivre à la guerre; mais, si vous conservez toujours cette même ardeur et volonté, soyez tranquille, d'ici à quelques années, les occasions ne vous manqueront pas ! »

En relevant le jeune prince, il l'embrassa; puis, pour le consoler, détachant sa propre toison d'or, il la lui passa au col.

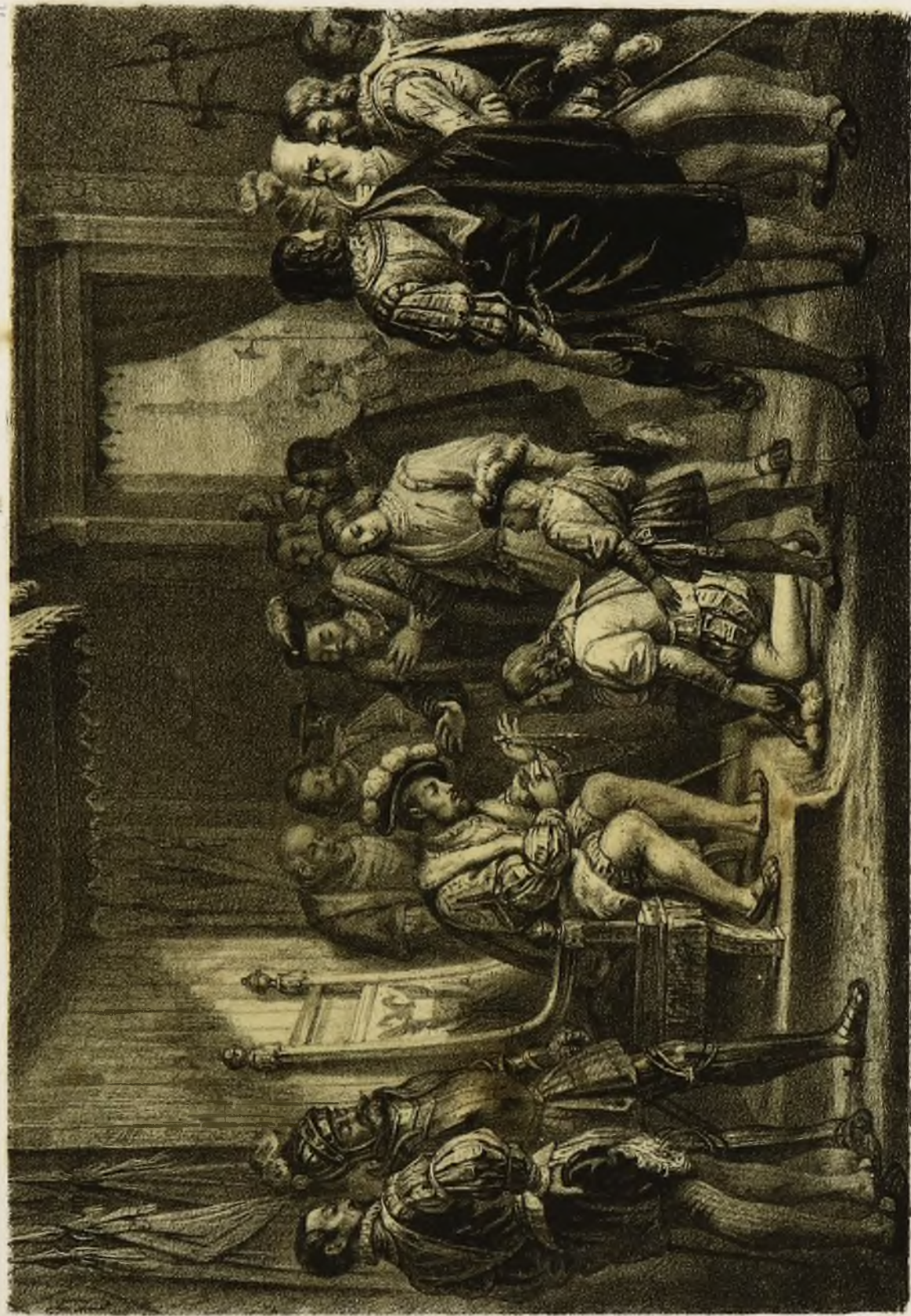
— Ah ! mordieu ! s'écria Scianca Ferro, voilà qui vaut mieux que le chapeau de cardinal !

— Tu as là un hardi compagnon, beau neveu, dit Charles-Quint, et nous allons toujours lui donner une chaîne, en attendant que plus tard nous y pendions une croix quelconque.

Et, prenant une chaîne d'or au col d'un des seigneurs qui se trouvaient là, il la jeta à Scianca-Ferro en lui disant :

— A toi, bel écuyer !

Mais, si rapide qu'eût été le mouvement de Charles-Quint,



Mongari del. et lith.

la Décoration.

Rubie p. C. Berin. Tintin 1830.

Scianca-Ferro eut le temps de mettre un genou en terre ; de sorte que ce fut dans cette respectueuse position qu'il reçut le présent de l'empereur.

— Allons, dit le vainqueur de Pavie, qui était en belle humeur, il faut que tout le monde ait sa part, même le page.

Et, tirant un diamant de son petit doigt :

— Beau page, dit-il, à votre tour !

Mais, au grand étonnement d'Emmanuel Philibert, de Scianca-Ferro et de tous les assistants, Leone parut ne pas avoir entendu, et resta immobile à sa place.

— Oh ! oh ! dit Charles-Quint, nous avons un page sourd, à ce qu'il paraît.

Et, haussant la voix :

— Allons, allons, beau page, dit-il, venez ici.

Mais, au lieu d'obéir, Leone fit un pas en arrière.

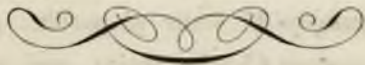
— Leone ! s'écria Emmanuel en saisissant la main de l'enfant, et en essayant de le conduire à l'empereur.

Mais, chose étrange ! Leone arracha sa main de celle d'Emmanuel, jeta un cri, et s'élança hors de l'appartement.

— Voilà un page qui n'est pas intéressé, dit Charles-Quint, et il faudra que tu me dises où tu te les procures, mon beau neveu... Le diamant que je voulais lui donner vaut mille pistoles.

Puis, se tournant vers les courtisans :

— Bel exemple à suivre, messieurs ! dit Charles-Quint.



IX.

LEONE LEONA.

Quelques instances qu'en rentrant au palais Corsi, où il logeait avec son père, fit Emmanuel Philibert à Leone pour savoir, non-seulement la cause qui lui avait fait refuser le diamant, mais encore celle qui, comme un jeune faucon hagard, l'avait fait s'envoler, pour ainsi dire, en poussant un cri de terreur, l'enfant resta muet, et aucune prière ne put tirer, à ce sujet, une parole seule de sa bouche.

C'était cette même obstination dont n'avait pu triompher la duchesse Béatrix, à l'endroit des éclaircissements qu'elle avait voulu obtenir de l'enfant sur sa mère, et que l'enfant s'était constamment refusé à lui donner.

Seulement, en quoi l'empereur Charles-Quint pouvait-il se trouver mêlé à la catastrophe qui avait frappé le page orphelin? Voilà ce qu'il était impossible à Emmanuel Philibert de deviner. Quoiqu'il en fût, il préféra donner tort d'avance à tout le monde, même à son oncle, plutôt que de soupçonner un instant Leone d'inconséquence et de légèreté.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la trêve de Nice. C'était bien longtemps au roi François I^{er} tenir sa parole. Aussi tout le monde s'en étonnait-il, et surtout Charles-Quint, qui, pendant cette entrevue qu'il avait eue avec son beau-frère, ne cessait de se défier de ce que pourrait faire le roi de France, aussitôt que lui, Charles-Quint, ne serait plus là pour protéger le pauvre duc.

En effet, à peine l'empereur eut-il mis à la voile, que le duc de Savoie, de retour à Nice, reçut un message de François I^{er}.

François I^{er} proposait à son oncle de lui rendre la Savoie, pourvu que Charles III lui cédât le Piémont à l'effet de l'annexer à la couronne de France.

Le duc, indigné d'une pareille proposition, renvoya les messagers de son neveu en leur défendant de reparaitre devant lui.

Qui avait donné à François I^{er} cette assurance de déclarer, pour la quatrième fois, la guerre à l'empereur?

C'est qu'il avait deux nouveaux alliés, Luther et Soliman, les Huguenots d'Allemagne et les Sarrazins d'Afrique.

Etranges alliés pour le roi *très-chrétien*, pour le *fiis aîné de l'église*! Chose singulière! pendant cette longue lutte entre François I^{er} et Charles-Quint, c'est celui qu'on appelle le *roi chevalier* qui manque constamment à sa parole! Après avoir tout perdu, *hors l'honneur*, sur le camp de bataille de Pavie, il fait à cet honneur, resté intact, malgré la défaite, une tâche ineffaçable en signant dans sa prison un traité qu'il ne doit pas tenir.

Aussi, voyez-le, ce roi que les historiens devraient chasser de l'histoire comme Christ chassait les vendeurs du temple; voyez-le, ce soldat fait chevalier par Bayard, et maudit par Saint-Vallier, dès qu'il a manqué à sa parole, il semble tombé en démence; il est l'ami du Turc et de l'hérétique; il donne la main droite à Soliman, la gauche à Luther; il marche, lui, fils de Saint-Louis, avec les fils de Mahomet. Aussi, Dieu, après lui avoir envoyé la défaite, la fille de sa colère, lui envoie-t-il la peste, la fille de sa vengeance!

Et Charles-Quint comprend si bien qu'il a Dieu pour lui, que, lui, l'empereur prudent, le politique rusé, qui ne recourt aux armes que lorsqu'il a épuisé toutes les ressources de sa diplomatie aux mille détours, il en arrive à défier le géant, l'homme qui porte une cuirasse, un casque, un bouclier que nul autre que lui

ne peut porter dans son royaume; le roi qu'on a vu, à Marignan, fendre des chevaliers jusqu'à la ceinture; si bien que ses flatteurs le comparent, les uns à Ajax Télamon, les autres à Judas Machabée!

Eh bien! ce Goliath, Charles-Quint le défie; il le défie au combat singulier, à l'arme qui lui conviendra, nu jusqu'à la ceinture, seul à seul, dans un bateau ou sur un pont.

Et le roi François I^{er} refuse ce défi; ce qui ne l'empêche pas, dans les livres, — dans ceux des historiens du moins, — de porter le titre de roi chevalier.

Il est vrai que, nous autres poètes, nous l'appelons roi infâme, parjure à sa parole envers ses ennemis, parjure à sa parole envers ses amis, parjure à sa parole envers Dieu.

Cette fois, la réponse du duc de Savoie reçue, ce fut Nice qu'il menaça.

Le duc de Savoie laissa à Nice un brave chevalier savoyard nommé Odinet de Montfort, et, se retirant par le col de Tende, il gagna Verceil, où il se mit à réunir le peu de forces dont il pouvait encore disposer,

Emmanuel Philibert avait sollicité de son père la faveur de rester à Nice, et de faire ses premières armes à la fois contre François I^{er} et Soliman; mais, seul et dernier héritier de sa maison, il était trop précieux au duc pour que celui-ci lui accordât une semblable demande.

Il n'en fut pas de même de Scianca-Ferro: la permission lui fut donnée, et il en usa.

A peine le duc, son fils et Leone étaient-ils, avec leur suite, à quelques lieues de Nice, que l'on vit apparaître une flotte de deux cents voiles, aux pavillons turcs et français, laquelle débarqua, au port de Villefranche, dix mille Turcs commandés par Khaïr-Eddin, et douze mille Français commandés par le duc d'Enghien.

Le siège fut terrible; la garnison se défendit pied à pied; chacun, bourgeois, soldat, gentilhomme, fit des prodiges de valeur.

La ville fut éventrée à dix endroits différents; Turcs et Français entrèrent par dix brèches; puis on défendit chaque rue, chaque maison, chaque carrefour; le feu marchait du même pas que les assiégeants. Odinet de Montfort se retira dans le château, ne laissant à l'ennemi qu'une ville en ruines.

Le lendemain, un hérault le somma de se rendre.

Mais lui, secouant la tête:

— L'ami, dit-il, tu fais fausse route en t'adressant à moi pour me proposer une pareille lâcheté... Je m'appelle *Montfort*; mes armes son des *pals*, et ma devise est: *Il faut tenir!*

Montfort fut digne de sa devise, de ses armes et de son nom. Il tint jusqu'à ce que le duc arrivant, d'un côté, pour lui-même, avec quatre mille Piémontais, et Alphonse d'Avalos arrivant, de l'autre, pour l'empereur, avec six mille Espagnols, les Turcs et les Français levèrent le siège.

Ce fut une grande fête pour le duc Charles et pour ses sujets, le jour où il rentra dans Nice, si ruinée que fût la ville. Ce fut aussi une grande fête pour Emmanuel Philibert et son écuyer. Scianca-Ferro avait gagné le nom que lui avait donné Charles III. Quand son frère de lait lui demanda comment il s'en était tiré, ayant à frapper sur de vraies cuirasses et de vrais boucliers:

Bah! répondit-il, ce n'est pas si difficile à fendre que des chênes... Ce n'est pas si dur à broyer que des rochers.

— Oh! que n'étais je-là! murmura Emmanuel Philibert, sans s'apercevoir que Leone, cramponné à son bras, pâissait en songeant aux dangers qu'avait déjà courus Scianca-Ferro, et à ceux que courrait un jour Emmanuel.

Il est vrai que quelque temps après, notre pauvre page fut pleinement rassuré par la paix de Crespy, résultat de l'invasion de Charles-Quint en Provence et, en même temps, de la bataille de Cérisolles.

La paix fut signée le 14 octobre 1544.

Elle stipulait que Philippe d'Orléans, second fils de François I^{er},

épouserait, dans deux ans, la fille de l'empereur, et recevrait pour dot le duché de Milan et les Pays-Bas; que, de son côté, le roi de France renoncerait à ses prétentions sur le royaume de Naples, et rendrait au duc de Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé, à l'exception des forteresses de Pignérol et de Montmeillant, qui resteraient unies au territoire français, comme places de sûreté.

Le traité devait recevoir son exécution dans deux ans, c'est-à-dire lors du mariage du duc d'Orléans avec la fille de l'empereur.

Comme on le voit, on était arrivé à l'année 1545. Les enfants avaient grandi; Leone, le plus jeune des trois, avait quatorze ans; Emmanuel en avait dix-sept; Scianca-Ferro, l'aîné de tous, avait six mois de plus qu'Emmanuel.

Que se passait-il dans le cœur de Leone, et pourquoi le jeune homme devenait-il de plus en plus triste? C'est ce que demandaient inutilement Emmanuel et Scianca-Ferro; c'est ce qu'Emmanuel demandait aussi inutilement à Leone.

Chose étrange, en effet! plus Leone avançait en âge, et moins le jeune page suivait l'exemple de ses deux compagnons. Emmanuel, pour faire oublier tout-à-fait son surnom de Cardinalin, et l'écuyer, pour mériter de plus en plus son surnom de Scianca-Ferro, passaient leurs journées tout entières dans des simulacres de combats. Toujours l'épée, la lance ou la hache à la main, les jeunes gens luttaient de force et d'adresse. Tout ce qu'on peut acquérir par l'habileté dans le maniement des armes, Emmanuel l'avait acquis; tout ce que Dieu donne de vigueur et de force à des muscles humains, Scianca-Ferro l'avait reçu de Dieu.

Pendant ce temps, Leone se tenait rêveur sur quelque tour d'où il pût voir les exercices des deux jeunes gens, et suivre Emmanuel des yeux; ou bien, si leur rage de simulacres militaires devait les entraîner trop loin, il prenait un livre, se retirait dans quelque coin solitaire du jardin, et lisait.

La seule chose qu'eût apprise avec joie Leone, — et, sans doute,

parce qu'il y voyait un moyen pour lui de suivre Emmanuel, — c'était à monter à cheval; mais, depuis quelque temps, et, au fur et à mesure que sa tristesse augmentait, le page renonçait même peu-à-peu à cet exercice.

Une chose surtout qui étonnait toujours Emmanuel, c'est que c'était à cette idée qu'il allait redevenir un prince riche et puissant, que le visage de Leone s'assombrissait davantage.

Un jour, le duc reçut de l'empereur Charles-Quint une lettre dans laquelle il était question, pour Emmanuel Philibert, d'un projet de mariage avec la fille de son frère le roi Ferdinand. Leone assistait à la lecture de cette lettre; il ne put dissimuler l'effet qu'elle lui produisait, et, au grand étonnement du duc Charles III et de Scianca-Ferro, qui cherchaient en vain les motifs d'une pareille douleur, il sortit en éclatant en sanglots.

Le duc Charles rentré chez lui, Emmanuel s'élança sur les traces de son page. Le sentiment qu'il éprouvait pour Leone était étrange, et ne ressemblait en rien à celui que lui inspirait Scianca-Ferro. Pour sauver la vie de Scianca-Ferro, il eût donné sa vie; pour épargner le sang de son frère de lait, il eût donné son sang; mais, sa vie et son sang, il eût tout donné pour arrêter une larme tremblant au bord de la paupière veloutée et des longs cils noirs de Leone.

Aussi, l'ayant vu pleurer, il voulut connaître la cause de cette douleur. Depuis plus d'un an, il s'apercevait de la tristesse croissante du jeune page, et souvent il lui avait demandé la raison de sa tristesse; mais aussitôt Leone avait fait un effort sur lui-même, avait secoué la tête comme pour en chasser une sombre pensée; il lui avait répondu en souriant :

— Je suis trop heureux, monseigneur Emmanuel, et je crains toujours qu'un pareil bonheur ne dure pas !

Et à son tour Emmanuel avait secoué la tête. Mais, comme il s'apercevait que trop d'insistance semblait rendre Leone plus malheureux encore, il se contentait de lui prendre les mains dans les

siennes, et de le regarder fixément, comme pour l'interroger à la fois par tous les sens.

Mais Leone détournait lentement les yeux, et retirait doucement ses mains des mains d'Emmanuel.

Et Emmanuel à son tour se retirait tristement allant rejoindre Scianca-Ferro, qui ne songeait pas même à lui demander ce qu'il avait, et à qui il ne serait jamais venu dans l'idée de lui prendre les mains et de l'interroger du regard, tant l'amitié qui unissait Emmanuel à Scianca-Ferro était différente de celle qui unissait Emmanuel à Leone.

Mais, ce jour-là, Emmanuel eut beau chercher le page pendant plus d'une heure, dans le château et dans le parc, il ne le trouva point. Il s'informait à tout le monde : personne n'avait vu Leone. Enfin, il s'adressa à un valet d'écurie; selon celui-ci, Leone était entré dans l'église, et c'est là qu'il devait être encore.

Emmanuel courut à l'église, embrassa d'un regard tout l'intérieur du sombre édifice, et vit effectivement Leone à genoux à l'endroit le plus retiré de la chapelle la plus mystérieuse.

Il s'approcha de lui presque à le toucher, sans que le page, plongé dans sa méditation, se fût même aperçu de sa présence.

Alors, il fit un pas de plus, et le toucha à l'épaule en prononçant son nom.

Leone tressaillit, et regarda Emmanuel d'un air presque effaré.

— Que fais-tu donc dans cette église, et à cette heure, Leone? lui demanda avec inquiétude Emmanuel.

— Je prie Dieu, répondit Leone avec mélancolie, de m'accorder la force de mettre à exécution le projet que je médite...

— Et quel est ce projet, enfant? demanda Emmanuel; ne puis-je le savoir?

— Au contraire, monseigneur, répondit Leone, et c'est vous qui le saurez le premier.

— Tu me le jures, Leone?

— Hélas ! oui , monseigneur , répondit le jeune homme avec un triste sourire.

Emmanuel lui prit la main , et essaya de l'attirer hors de l'église.

Mais Leone dégagea doucement sa main , comme il avait l'habitude de le faire depuis quelque temps , et , se remettant à genoux en priant du geste le jeune duc de le laisser seul :

— Tout-à-l'heure , dit-il , j'ai besoin d'être encore un instant avec Dieu.

Il y avait quelque chose de si solennel et de si mélancolique dans l'accent du jeune homme , qu'Emmanuel n'essaya pas même de résister.

Il sortit de l'église ; mais il attendit Leone à la porte.

Leone tressaillit en l'apercevant , et , cependant , ne parut point étonné de le trouver là.

— Et ce secret , demanda Emmanuel , le saurai-je bientôt ?

— Demain , j'espère avoir la force de vous le dire , monseigneur , répondit Leone.

— Où cela ?

— Dans cette église.

— A quelle heure ?

— Venez à la même heure qu'aujourd'hui.

— Et , d'ici là , Leone ?... demanda Emmanuel , presque suppliant.

— D'ici là , j'espère que monseigneur ne me forcera point de quitter ma chambre : j'ai besoin de solitude et de réflexion...

Emmanuel regarda le page avec un inexprimable serrement de cœur , et le reconduisit jusqu'à sa porte. Arrivé là , Leone voulut prendre la main du prince et la baiser ; Emmanuel à son tour retira sa main , et étendit les deux bras pour rapprocher l'enfant et l'embrasser au visage ; mais Leone le repoussa doucement , se dégagea de ses bras , et , avec un accent d'une douceur et d'une tristesse indicibles :

— A demain , monseigneur , dit-il.

Et il rentra chez lui.

Emmanuel resta un instant debout et immobile à la porte. Il entendit Leone qui poussait le verrou.

On eût dit que le froid de ce fer grinçant le long de la porte pénétrait jusqu'au fond de sa poitrine.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-il tout bas, que m'arrive-t-il donc, et qu'est-ce que j'éprouve?

— Que diable fais-tu là? dit derrière Emmanuel une voix rude, tandis qu'une main vigoureuse se posait sur son épaule.

Emmanuel poussa un soupir, prit le bras de Scianca-Ferro, et l'entraîna dans le jardin.

Tous deux s'assirent côte à côte sur un banc.

Emmanuel raconta à Scianca-Ferro tout ce qui venait de se passer entre lui et Leone.

Scianca-Ferro réfléchit un instant, regarda en l'air, se mordit le poing.

Puis, tout-à-coup:

— Je parie que je sais ce que c'est! dit-il.

— Qu'est-ce donc, alors!

— Leone est amoureux!

Il sembla à Emmanuel qu'il recevait un coup dans le cœur.

— Impossible! balbutia-t-il.

— Et pourquoi cela, impossible? reprit Scianca-Ferro; je le suis bien, moi!

— Toi? . . . Et de qui! demanda Emmanuel.

— Eh parbleu! de Gervaise, la fille du concierge du château. . . Elle avait très-peur pendant le siège, pauvre enfant! surtout la nuit venue, et je la gardais pour la rassurer. . .

Emmanuel fit un mouvement d'épaules qui signifiait qu'il était bien sûr que Leone n'aimait pas la fille d'un concierge.

Scianca-Ferro se trompa au geste d'Emmanuel qu'il prit pour un signe de dédain.

— Ah! monsieur Cardinalin, dit-il,—malgré son collier de la toison d'or dans certains moments Scianca-Ferro donnait encore ce titre à Emmanuel—n'allez-vous pas faire le difficile!... Eh bien! moi, je vous déclare que je préfère Gervaise à toutes les belles dames de la cour... Et, vienne un tournoi, je suis prêt à porter ses couleurs, et à défendre sa beauté contre tout venant.

— Je plaindrais ceux qui ne seraient pas de ton avis, mon cher Scianca-Ferro! répondit Emmanuel.

— Et tu as raison, car pour la fille de mon concierge je frapperais aussi rude que pour la fille d'un roi.

Emmanuel se leva, serra la main de Scianca-Ferro et rentra chez lui.

Décidément comme il l'avait dit, Scianca-Ferro frappait trop rude pour comprendre ce qui se passait dans le cœur d'Emmanuel, et deviner ce qui se passait dans l'âme de Leone.

Quant à Emmanuel, quoique doué d'une plus grande délicatesse de sens et d'une plus exquise finesse d'esprit, il chercha vainement dans la solitude de sa chambre et dans le silence de la nuit non seulement ce qui se passait dans l'âme de Leone, mais encore ce qui s'agitait dans son propre cœur.

Il attendit donc avec impatience le lendemain.

La matinée s'écoula lentement sans qu'Emmanuel vît Leone. L'heure venue, il s'achemina tout tremblant vers l'église comme si quelque chose de la plus haute importance allait se décider dans sa vie.

Le traité de Crespy signé un an auparavant et qui devait lui rendre ou lui enlever définitivement ses États, lui avait paru d'une gravité bien moindre que le secret qu'allait lui apprendre Leone.

Il trouva le jeune homme à la même place que la veille. Sans doute depuis long-temps il priait. Au reste, une résignation pleine de mélancolie était répandue sur son visage. Il était évident que sa résolution chancelante encore la veille était arrêtée.

Emmanuel alla vivement à lui ; Leone l'accueillit avec un doux mais triste sourire.

Eh bien ! demanda Emmanuel.

Eh bien ! Monseigneur , répondit Leone , j'ai une grâce à solliciter de vous.

Laquelle , Leone ?

Vous voyez ma faiblesse et mon inaptitude à tous les exercices du corps. Dans votre avenir presque royal, vous aurez besoin d'hommes forts comme Scianca-Ferro, et non de faibles et timides enfants comme moi, Monseigneur — Leone fit un effort , et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues — Monseigneur , je sollicite de vous la singulière faveur de vous quitter.

Emmanuel fit un pas en arrière. Sa vie commencée entre Scianca-Ferro et Leone, ne s'était jamais offerte à lui dans l'avenir, veuve de l'un ou de l'autre de ces deux amis.

Me quitter, dit-il à Leone, avec un suprême étonnement !

Leone ne répondit point et baissa la tête.

Me quitter, répéta Emmanuel avec l'accent de la plus vive douleur ! Toi me quitter moi ! Impossible !

Il le faut, dit Leone d'une voix presque inintelligible.

Emmanuel , comme un homme qui se sent prêt à devenir fou , porta sa main à son front, regarda l'autel et laissa retomber ses deux bras inertes le long de son corps.

En quelques secondes il s'était interrogé lui-même. Puis , il avait interrogé Dieu , et comme il ne recevait de réponse ni de la terre ni du ciel , il retombait découragé.

— Me quitter, reprit-il la troisième fois , comme s'il ne pouvait s'habituer à ce mot , moi qui t'ai trouvé mourant, Leone ! moi qui t'ai accueilli comme un envoyé de la Providence ! moi qui t'ai toujours traité comme un frère ! oh !

C'est justement pour cela , Monseigneur. C'est justement parce que je vous dois trop et qu'en restant près de vous, je ne puis rien

vous rendre de ce que je vous dois. C'est pour cela que je voudrais prier toute ma vie pour mon bienfaiteur.

— Prier pour moi, fit Emmanuel de plus en plus étonné ! Eh où cela ?

— Dans quelque saint monastère qui me parait bien mieux être la place de quelque pauvre orphelin comme moi, que celle que j'occuperais dans une cour brillante comme va devenir la vôtre.

— Ma mère, ma pauvre mère, murmura Emmanuel, toi qui l'aimais tant, que dirais-tu, si tu entendais cela ?

— En face de ce Dieu qui nous écoute, dit Leone en posant avec solennité sa main sur le bras du jeune prince, en face de ce Dieu qui nous écoute, elle dirait que j'ai raison.

Il y avait une telle vérité d'accent, une telle conviction sinon de cœur du moins de conscience, dans la réponse de Leone, qu'Emmanuel en fut ébranlé.

— Leone, dit-il, fais ce que tu voudras, mon enfant, tu es libre. J'ai essayé d'enchaîner ton cœur, mais je n'ai jamais eu l'intention d'enchaîner ton corps. Cependant je te demande de ne point hâter ta résolution, prends huit jours, prends. . .

— Oh ! dit Leone, si je ne pars au moment où Dieu me donne la force de vous quitter, Emmanuel, je ne partirai jamais plus, et je vous le dis, continua l'enfant en éclatant en sanglots, il faut que je parte.

— Partir ! Mais pourquoi ? Pourquoi partir ?

A cette interrogation, Leone ne répondit que par un de ces inflexibles silences, comme il en avait déjà gardé dans deux occasions ; la première fois quand au village d'Oleggio, la dachesse l'avait interrogé sur ses parens et sur sa naissance ; la seconde fois, quand à Gènes Emmanuel avait voulu savoir pourquoi il refusait le diamant de Charles-Quint.

Cependant il allait insister quand il entendit dans l'église un pas étranger.

— C'était un des serviteurs de son père qui venait lui dire que le duc Charles avait besoin de le voir à l'instant même.

On venait de recevoir d'importantes nouvelles de France.

— Tu vois, Leone, dit Emmanuel à l'enfant, il faut que je te quitte, ce soir je te reverrai, et si tu persistes dans ta résolution, Leone, eh bien ! tu seras libre, mon enfant, tu me quitteras demain et même ce soir, si tu ne crois pas devoir rester plus long-temps près de moi.

Leone ne répondit pas ; il retomba à genoux avec un profond gémissement ; on eût dit que son cœur se brisait.

Emmanuel s'éloigna, mais avant de quitter l'église, il ne put s'empêcher de retourner deux ou trois fois la tête pour savoir si l'enfant avait autant de peine à le sentir s'éloigner qu'il en avait à s'éloigner lui-même.

Leone resta seul, pria encore une heure, puis plus calme, il rentra chez lui. En l'absence d'Emmanuel, sa résolution chancelante tant que le jeune prince était là, lui revenait conduite par cet ange au cœur de glace que l'on appelle la raison.

Mais une fois dans sa chambre, cette idée qu'Emmanuel allait apparaître d'un moment à l'autre pour faire une dernière tentative sur lui, troubla l'enfant.

A chaque bruit qu'il entendait dans les escaliers, il tressaillait ; les pas qui résonnaient dans le corridor semblaient en passant devant sa porte, marcher sur son cœur.

Deux heures s'écoulèrent, un pas se fit entendre ; oh ! cette fois, Leone n'eut plus de doute, il avait reconnu ce pas.

La porte s'ouvrit, Emmanuel parut.

Il était triste et cependant dans son regard filtrait un rayon de joie mal éteint par cette tristesse.

— Eh bien ! Leone, demanda-t-il après avoir refermé la porte, as-tu-réfléchi ?

— Monseigneur, répondit Leone, lorsque vous m'avez quitté, mes réflexions étaient déjà faites.

— De sorte que tu persistes à me quitter?

Leone n'eut pas la force de répondre ; il se contenta de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Et cela, continua Emmanuel avec un sourire mélancolique, et cela surtout, parce que je vais être un grand prince et avoir une cour brillante?

Leone inclina de nouveau la tête.

Eh bien ! dit Emmanuel avec une certaine amertume, sur ce point, Leone, rassure-toi ! Je suis aujourd'hui plus pauvre et plus misérable que je ne l'ai jamais été.

Leone releva la tête et Emmanuel put voir dans ses beaux yeux l'étonnement briller à travers les larmes.

— Le second fils du roi de France, le duc d'Orléans, est mort, dit Emmanuel, de sorte que le traité de Crespy est rompu.

— Et . . . Et . . . demanda Leone, interrogeant Emmanuel avec tous les muscles de son visage?

— Et, reprit Emmanuel, comme l'empereur Charles-Quint mon oncle ne donne pas le duché de Milan à mon cousin François I^{er}, mon cousin François I^{er} ne rend pas les états à mon père.

— Mais n'importe, demanda Leone avec un inexprimable sentiment d'angoisse ; le mariage avec la fille du roi Ferdinand, ce mariage proposé par l'empereur lui-même . . . ce mariage a toujours lieu?

— Eh ! mon pauvre Leone, dit le jeune homme, celui que l'empereur Charles-Quint voulait faire épouser à sa nièce, c'était le comte de Bresse, le prince de Piémont, le duc de Savoie ; c'était un mari couronné enfin, mais non pas le pauvre Emmanuel Philibert qui n'a plus de tous ses états que la ville de Nice, la vallée d'Aoste et trois ou quatre hicoques éparses dans la Savoie et le Piémont.

— Oh ! s'écria Leone avec un sentiment de joie qu'il lui fut impossible d'étouffer.

Mais presque aussitôt resaisissant cette puissance sur lui-même qui menaçait de lui échapper :

— N'importe, dit-il, cela ne doit rien changer à ce qui a été arrêté, monseigneur.

— Ainsi, demanda Emmanuel plus triste et plus sombre à cette résolution de l'enfant qu'il ne l'avait été à la nouvelle de la perte de ses états, tu me quittes toujours, Leone?

— Comme il le fallait hier, il le faut encore aujourd'hui, Emmanuel.

— Hier, Leone, j'étais riche, j'étais puissant, j'avais une couronne ducal sur la tête, aujourd'hui, je suis pauvre, je suis dépouillé et n'ai plus qu'une épée à la main. En me quittant hier, Leone, tu n'étais que cruel; en me quittant aujourd'hui, tu es ingrat; adieu Leone!

— Ingrat, s'écria Leone! Oh! mon Dieu, vous l'entendez, il dit que je suis ingrat.

Puis, comme, l'œil sombre et les sourcils froncés, le jeune prince s'app préparait à sortir de la chambre, — oh! Emmanuel, Emmanuel, s'écria Leone, ne me quitte pas ainsi, j'en mourrais.

Emmanuel se retourna et vit l'enfant, les bras étendus vers lui; il était pâle, chancelant, prêt à s'évanouir.

Il s'élança, le soutint dans ses bras et emporté par un premier mouvement dont il lui était impossible de se rendre compte, il appuya ses lèvres sur les lèvres de Leone.

Leone jeta un cri aussi douloureux que si un fer rouge l'eût touché, se renversa en arrière et s'évanouit.

L'agrafe de son pourpoint serrait sa gorge; Emmanuel l'ouvrit, puis, comme l'enfant étouffait dans sa fraise empesée, il déchira la fraise et pour lui donner de l'air, fit sauter en même temps tous les boutons de sa veste.

Mais alors, ce fut lui qui à son tour jeta un cri, non pas de douleur, mais de surprise, mais d'étonnement, mais de joie.

Leone était une femme.

En revenant à lui, Leone n'existait plus; seulement Leona était la maîtresse d'Emmanuel Philibert.

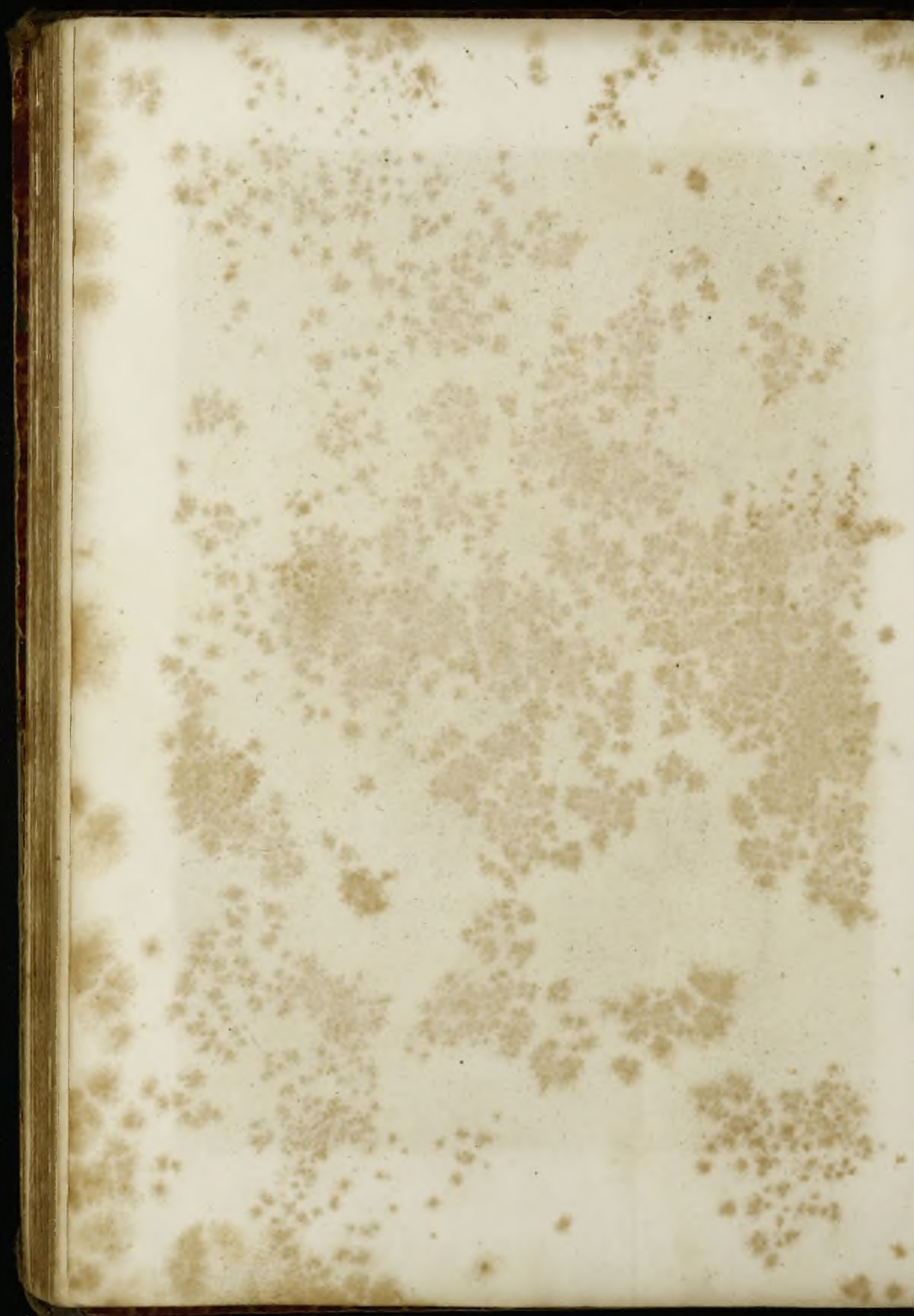


V. Lantier del et lith.

Publié par C. Perrin, à Turin, 1852

Imp. Bevilacqua, r. Cadet n. 11, Paris

Léone - Léona



Dès lors il ne fut plus question pour la pauvre enfant de se séparer de son amant à qui, sans un mot d'explication tout était expliqué, tristesse, solitude, désir de fuite. En s'apercevant qu'elle aimait Emmanuel Philibert, Leona avait voulu se séparer de lui, mais du moment où le jeune homme lui eut pris son amour, Leona lui donna sa vie.

Pour tous, le page continua d'être un jeune homme et s'appela Leone.

Pour Emmanuel Philibert seulement, Leone fut une belle jeune fille et s'appela Leona.

Comme prince, Emmanuel Philibert avait perdu la Bresse, le Piémont et la Savoie, à l'exception de Nice, de la vallée d'Aoste et de la ville de Verceil.

Mais comme homme, il n'avait rien perdu, puisque Dieu lui donnait Scianca-Ferro et Leona, c'est-à-dire, les deux plus magnifiques présents que la libéralité céleste, Dieu, puisse faire à l'un de ses élus :

Le dévouement et l'amour !



LES TROIS MESSAGES.

Disons maintenant en peu de lignes ce qui s'était passé pendant la période de temps écoulée entre cette époque et celle où nous sommes arrivés.

Emmanuel Philibert avait dit à Leone qu'il ne lui restait plus que son épée.

La ligue des protestans d'Allemagne, soulevée par Jean Frédéric l'électeur de Saxe qui s'inquiétait des empiètemens successifs de l'Empire, avait, en éclatant, donné au jeune prince une occasion d'offrir cette épée à Charles-Quint.

Cette fois celui-ci l'accepta.

Le prétexte saisi par les princes protestans fut que tant que vivait l'empereur, Ferdinand son frère ne pouvait être roi des romains.

La ligue se forma dans la petite ville de Smalkalde située dans le comté de Hennebery et appartenant au Landgrave de Hesse: de là le nom de *Ligue de Smalkalde* qu'elle prit et sous lequel elle est connue.

Henry VIII avait eu scrupule et s'était abstenu. François 1^{er} au contraire y était entré de tout cœur.

La chose datait de loin; elle datait du 22 décembre 1530, jour de la première réunion.

Soliman, lui aussi, était dans cette ligue. De fait, il y avait prêté son secours, en venant mettre le siège devant Messine en 1552.

Mais Charles-Quint avait marché contre lui avec une armée de quatre vingt dix mille fantassins et de 50,000 chevaux et l'avait forcé à lever le siège.

Mais, la peste aidant, il avait détruit l'armée de François I^{er} en Italie, de sorte que d'un côté, était intervenu le traité de Cambrai le 5 août 1529 et de l'autre, le traité de Nuremberg, le 25 juillet 1532, qui avaient pour quelques instans rendu la paix à l'Europe.

On connaît déjà la durée des traités faits avec François I^{er}. Le traité de Nuremberg fut rompu et la ligue de Smalkalde qui avait eu le temps de réunir toutes ses forces éclata.

L'empereur marcha en personne contre les Smalkaldistes. Ce qui se passait en Allemagne semblait toujours le toucher plus particulièrement que ce qui se passait ailleurs.

C'est que Charles-Quint comprenait que depuis la décadence de la papauté, la plus grande puissance de ce monde, c'était l'empire.

Ce fut dans ces circonstances que le 27 mai 1545, Emmanuel Philibert partit pour Worms où se tenait l'empereur. Le jeune prince était, comme toujours, accompagné de Scianca-Ferro et de Leone.

Il était suivi de quarante gentilshommes.

C'était toute l'armée qu'avait pu lever dans ses États et envoyer à son beau-frère, celui qui portait encore les titres de duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste; de prince de Piémont, d'Achaïe et de la Morée; de comte de Genève, de Nice, d'Asti, de Bresse et de Romont; de baron de Vaud, de Gex et de Faucigny; de seigneur de Verceil, de Beaufort, du Bugey et de Fribourg; de prince et vicaire perpétuel du Saint Empire; de marquis d'Italie et de roi de Chypre.

Charles-Quint reçut son neveu à merveille; il permit qu'on lui donnât en sa présence le titre de Majesté à cause de ce royaume de Chypre, sur lequel son père prétendait avoir des droits.

Emmanuel Philibert paya cette bonne réception en faisant des prodiges de valeur à la bataille d'Ingolstadt et à celle de Mühlberg.

Cette dernière termina la lutte. Dix des quarante gentilshommes d'Emmanuel Philibert manquaient le soi à l'appel de leur chef. Ils étaient morts ou blessés.

Quant à Scianca-Ferro, reconnaissant au milieu du combat l'électeur Jean Frédéric à son puissant cheval frison, à sa taille gigantesque et aux coups terribles qu'il frappait, il s'était particulièrement attaché à lui.

Certes, le jeune homme eût gagné là son nom de Scianca-Ferro, si ce nom ne lui eût pas été donné depuis long-temps.

D'un coup de masse de sa terrible hâche d'armes, il avait brisé d'abord le bras droit du prince, puis d'un coup du tranchant, il lui avait coupé à la fois le casque et la figure, si bien que lorsque le prisonnier leva la visière mutilée de ce casque devant l'empereur, il fut obligé de se nommer; son visage n'était qu'une effroyable plaie.

Un mois auparavant, François I^{er} était mort. En mourant, il avait dit à son fils que tous les malheurs de la France lui étaient venus de son alliance avec les protestans et les tures, et reconnaissant que Charles-Quint avait pour lui le Dieu tout-puissant, il avait recommandé au futur roi de France de se maintenir en paix avec lui.

Il y eut alors un instant de repos, pendant lequel Emmanuel Philibert alla voir son père à Verceil. L'entrevue fut tendre et pleine d'un profond amour. Sans doute le duc de Savoie avait le pressentiment qu'il embrassait son fils pour la dernière fois.

La recommandation de François I^{er} à Henry II ne laissa pas de profondes racines dans le cœur de ce roi sans génie militaire, mais aux instincts belliqueux, et la guerre se ralluma en Italie à propos de l'assassinat du duc de Plaisance, ce Paul Louis Farnèse, fils aîné de Paul III dont nous avons déjà parlé.

Il fut assassiné à Plaisance en 1548 par Pallavicini, Landi, Anguisuola et Gonsalvoni qui, aussitôt après l'assassinat, remirent la ville à Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais pour Charles-Quint.

De son côté, Octave Farnèse, second fils de Paul III, s'était emparé de Parme, et afin de n'être pas obligé de la rendre, avait invoqué la protection du Roi Henry II.

Or, du vivant même de Paul Louis, Charles-Quint n'avait cessé de réclamer Parme et Plaisance, comme villes faisant partie du duché de Milan.

On se rappelle les démêlés qu'il avait eus à Nice à ce sujet avec le pape Paul III.

Il n'en fallut pas d'avantage pour rallumer la guerre qui éclata en même temps en Italie et dans les Pays-Bas.

C'est en Flandre comme toujours que Charles-Quint réunit son plus grand effort. C'est donc tout naturellement vers le nord que nos yeux qui cherchaient Emmanuel Philibert se sont tournés dès le commencement de ce livre.

Nous avons dit comment après le siège de Metz et la prise de Théroüanne et d'Hesdin, l'empereur, en chargeant son neveu de rebâtir cette dernière ville, l'avait nommé général en chef de ses armées de Flandre et gouverneur des Pays-Bas.

Alors, comme pour faire contrepoids à ce grand honneur, une douleur suprême était venue frapper au cœur Emmanuel Philibert.

Le 17 septembre 1553, son père, le duc de Savoie était mort !

C'est avec cette qualité de général en chef, et avec ce deuil de la mort de son père, sinon conservé sur ses habits, du moins tel que celui d'Hamlet encore empreint sur son visage, que nous l'avons vu apparaître sortant du camp impérial, et c'est après avoir fait respecter son autorité à la manière dont autrefois Romulus avait fait respecter la sienne, que nous l'y voyons rentrer.

Un messenger de Charles-Quint l'attendait devant sa tente: l'empereur désirait lui parler à l'instant même.

Emmanuel mit aussitôt pied à terre, jeta la bride de son cheval aux mains d'un de ses hommes, fit à son écuyer et à son page un signe de tête, indiquant qu'il ne s'éloignait d'eux que pour le temps qu'allait lui prendre Charles-Quint, dénoua le ceinturon de son épée, mit cette épée sous son bras ainsi qu'il avait l'habitude de faire quand il marchait à pied, et cela, afin que s'il était besoin de tirer cette épée hors du fourreau, la poignée en fût toujours à la portée de sa main; après quoi il s'achemina vers la tente du moderne César.

La sentinelle lui présenta les armes et il entra précédé du messenger qui allait annoncer à l'empereur son arrivée.

La tente de campagne de l'empereur était divisée en quatre compartiments sans compter une espèce d'antichambre, ou plutôt, de portique soutenu par quatre piliers.

Ces quatre compartimens de la tente impériale servaient, l'un de salle à manger, l'autre de salon, l'autre de chambre à coucher et l'autre de cabinet de travail.

Chacun d'eux avait été meublé par le don d'une ville et orné par le trophée d'une victoire.

Le seul trophée de la chambre à coucher de l'empereur était l'épée de François I^{er} suspendue au chevet de son lit. Ce trophée était simple comme on voit, mais il avait plus de prix aux yeux de Charles Quint qui emporta cette épée jusque dans le monastère de St-Just, que les trophées réunis de ses trois autres chambres.

Celui qui écrit ces lignes a souvent, avec un triste et mélancolique regard vers le passé, tenu et tiré cette épée qui avait été tenue et tirée par François I^{er} qui la rendit, par Charles-Quint qui la reçut et par Napoléon qui la reprit.

Etrange néant des choses de ce monde ! Devenue à-peu-près l'unique dot d'une belle princesse déchue, elle est aujourd'hui la propriété d'un serviteur de Catherine II.

O François 1^{er}, ô Charles-Quint, ô Napoléon !

Dans l'antichambre, quoiqu'il ne fit que la traverser, Emmanuel Philibert avec ce coup-d'œil du chef qui voit tout d'un regard et en une seconde, Emmanuel Philibert, disons-nous, remarqua un homme dont les mains étaient liées au dos et qui était gardé par quatre soldats.

L'homme garroté était vêtu en paysan ; mais comme sa tête était découverte, Emmanuel Philibert crut voir que ni ses cheveux, ni son teint, n'étaient d'accord avec ses vêtements.

Il pensa que c'était un espion français que l'on venait d'arrêter et qu'à propos de cet espion, l'empereur le faisait demander.

Charles-Quint était dans son cabinet de travail : aussitôt annoncé, le duc fut introduit près de l'empereur.

Charles-Quint né avec le seizième siècle, était alors un homme de cinquante cinq ans ; petit de taille, mais vigoureux. Son œil vif étincelait sous ses sourcils, quand toutefois la douleur n'en éteignait pas la lumière.

Ses cheveux grisonnaient, mais sa barbe plus épaisse que longue était restée d'un roux ardent.

Il se tenait couché sur une espèce de divan turc recouvert d'étoffes d'Orient prises dans la tente de Soliman devant Vienne.

A la portée de sa main brillait un trophée de kanjiars et de cimenterres arabes. Il était enveloppé dans une longue robe de chambre de velours noir, fourrée de martre. Son visage était sombre et il paraissait attendre Emmanuel Philibert avec impatience.

Cependant, lorsqu'on lui eut annoncé le duc, cette expression d'impatience disparut à l'instant même, comme disparaît sous un souffle d'aquilon un nuage qui obscurcissait la clarté du jour.

Pendant quarante ans de règne, l'empereur avait eu le temps d'apprendre à composer son visage et, il faut le dire, personne n'était plus habile que lui dans cet art.

Au premier coup-d'œil qu'il jeta sur l'empereur, Emmanuel

Philibert comprit néanmoins que celui-ci avait à l'entretenir de choses graves.

Charles-Quint en apercevant son neveu, tourna la tête de son côté, et faisant un effort pour changer de position, il lui adressa de la main et de la tête un salut amical.

Emmanuel Philibert s'inclina respectueusement.

L'empereur attaqua la conversation en italien. Lui qui regretta toute sa vie de n'avoir jamais pu apprendre le latin ni le grec, parlait également bien cinq langues vivantes: l'*italien*, l'*espagnol*, l'*anglais*, le *flamand* et le *français*. Il expliquait lui-même l'usage qu'il faisait de ces cinq langues.

J'ai appris l'italien, disait-il, pour parler au pape, l'espagnol pour parler à ma mère Jeanne, l'anglais pour parler à ma tante Catharine, le flamand pour parler à mes concitoyens et à mes amis, enfin le français pour me parler à moi-même.

Quelque hâte qu'il eût de causer de ses affaires avec ceux qu'il mandait près de lui, l'empereur commençait toujours par leur dire quelques mots des leurs.

— Eh bien ! demanda-t-il en italien, quelles nouvelles du camp ?

— Sire, répondit Emmanuel Philibert, en employant la même langue dont Charles-Quint s'était servi et qui du reste était sa langue maternelle, une nouvelle que votre majesté ne tarderait pas à savoir, si je ne la lui apprenais moi-même. Cette nouvelle, c'est que pour qu'on respecte mon titre et votre autorité, je viens d'être obligé de faire un grand exemple.

— Un grand exemple, répéta distraitemment l'empereur qui rentrait déjà dans ses propres pensées, et lequel ?

Emmanuel Philibert commença le récit de ce qui s'était passé entre lui et le comte de Waldeck. Mais quelque importance qu'eût la narration, il était évident que Charles-Quint ne l'écoutait que des oreilles ; l'esprit était ailleurs.

Bien ! dit pour la troisième fois l'empereur , lorsque Emmanuel Philibert eut terminé.

Seulement plongé, comme il l'était, en lui même, il n'avait, selon toute probabilité, pas entendu un mot du rapport que venait de lui faire son général.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré le récit, l'empereur, pour cacher sa préoccupation sans doute, avait regardé en les faisant mouvoir avec difficulté les doigts de sa main droite, tordus et déformés par la goutte.

C'était là la véritable ennemie de Charles-Quint, ennemie bien autrement acharnée contre lui que Soliman, François 1^{er} et Henri II.

La goutte et Luther, c'étaient les deux démons qui le visitaient incessamment.

Aussi les mettait-il tous deux sur le même rang.

Ah ! sans Luther et sans ma goutte, disait-il parfois, en prenant à poignée sa barbe rousse, lorsqu'il descendait de cheval, rompu par la fatigue d'une longue route ou l'effort d'une rude bataille, ah ! sans Luther et sans ma goutte, comme je dormirais cette nuit !

Il se fit un instant de silence entre le récit d'Emmanuel Philibert et la reprise de la conversation par l'empereur.

Enfin, celui-ci se retournant vers son neveu :

— Moi aussi, dit-il, j'ai des nouvelles à t'apprendre, et de mauvaises nouvelles !

— D'où cela, auguste empereur ?

— De Rome.

— Le pape est élu ?

— Oui !

— Et il a nom !

— Pierre Caraffa. Celui qu'il remplace, était justement de mon âge, Emmanuel, né la même année que moi, Marcel II. Pauvre Marcel, sa mort ne me dit-elle pas de me préparer à mourir !

— Sire, dit Emmanuel, je crois qu'il ne faudrait pas arrêter votre esprit sur cet événement, et juger la mort du pape Marcel au point de vue d'une mort ordinaire. Marcel Cervino, cardinal, était sain, robuste et eût peut-être vécu jusqu'à cent ans; le cardinal Marcel Cervino, devenu le pape Marcel II, est mort en vingt jours.

— Oui, je le sais bien, répondit Charles-Quint tout pensif, il était aussi trop pressé d'être pape. Il s'est fait couronner de la tiare le jour du vendredi saint, c'est-à-dire, le même jour où Notre Seigneur a été couronné d'épines. Voilà ce qui lui aura porté malheur. Aussi je me préoccupe moins de cette mort que de l'élection de Paul IV.

— Et cependant, si je ne me trompe, sire, dit Emmanuel Philibert, Paul IV est un napolitain, c'est-à-dire, un sujet de votre majesté.

— Oui sans doute, mais on m'a toujours fait de mauvais rapports de ce cardinal et, pendant tout le temps qu'il a été à la cour d'Espagne, j'ai eu personnellement à m'en plaindre. Ah! continua Charles-Quint avec l'expression de la fatigue, il me va falloir recommencer avec lui la lutte que je soutiens depuis vingt ans avec ses prédécesseurs, et je suis au bout de mes forces!

— Oh sire!

Charles-Quint tomba dans une espèce de rêverie dont il sortit presque aussitôt.

Au reste, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même et avec un soupir, peut-être celui-là me trompera-t-il ainsi que m'ont trompé les autres papes; ils sont presque toujours l'opposé de ce qu'ils étaient étant cardinaux. J'avais cru le Médicis, le Clément VII, un homme d'un esprit paisible, ferme et constant : bon ! voilà qu'on le nomme pape et il se trouve que j'ai erré en tous points; c'est un esprit inquiet, brouillon et variable. Tout au contraire, je m'étais imaginé que Jules III négligerait les affaires pour les plaisirs, qu'il

ne s'occuperait que de divertissemens et de fêtes: *peccato!* il ne s'est jamais trouvé de papes plus diligent, plus appliqué et se souciant moins des joies de ce monde que celui-là. Nous en a-t-il donné de la besogne lui et son cardinal Polus à propos du mariage de Philippe II avec sa cousine Marie Tudor! Si nous n'avions pas arrêté cet enragé Polus à Ausbourg, qui sait si aujourd'hui le mariage serait consommé? Ah! pauvre Marcel, dit l'empereur en poussant un second soupir encore plus expressif que le premier, ce n'est point parce que tu t'es fait couronner le jour du vendredi saint que tu n'as survécu que vingt jours à ton intronisation, c'est parce que tu étais mon ami!

— Laissons faire le temps, auguste empereur, dit Emmanuel Philibert; votre majesté avoue elle-même s'être trompée sur Clément VII et sur Jules III, peut-être se trompe-t-elle aussi sur Paul IV.

— Dieu le veuille! mais j'en doute.

On entendit du bruit à la porte.

— Qu'y a-t-il! demanda Charles-Quint avec impatience, j'avais dit que l'on ne nous dérangeât point. Voyez donc à qui on en veut, Emmanuel?

Le duc souleva la draperie qui pendait devant la porte, échangea une demande et une réponse avec les personnes qui se trouvaient dans le compartiment voisin, et se tournant vers l'empereur:

— Sire, dit-il, c'est un courrier qui arrive d'Espagne, de Tordesillas.

— Oh, fais entrer, mon enfant; des nouvelles de ma bonne mère sans doute!

Le messenger parut.

— Oui, n'est-ce pas, dit en espagnol Charles-Quint au messenger, des nouvelles de ma mère?

Le messenger, sans répondre, tendit une lettre à Emmanuel Philibert, qui la lui prit des mains.

— Donne, Emmanuel, donne, dit l'empereur ; et elle se porte bien n'est-ce pas ?

Le messager continua de garder le silence.

De son côté, Emmanuel hésitait à donner la lettre à Charles-Quint. Elle était cachetée de noir.

Charles-Quint vit le cachet et frissonna.

Hein ! dit-il, l'élection de Paul IV, voilà déjà qu'elle me porte malheur ! Donne , mon enfant , continua-t-il en tendant la main à Emmanuel.

Emmanuel obéit. Tarder plus longtemps eût été puéril.

— Auguste, dit-il en remettant la lettre à Charles-Quint , souviens-toi que tu es homme.

— Oui, reprit Charles-Quint, c'est ce que l'on disait aux anciens triomphateurs, et tout tremblant il ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que quelques lignes et, cependant pour les lire, il s'y reprit à deux ou trois fois.

Les larmes troublaient sa vue. Ces yeux hâves, desséchés par l'ambition, étaient étonnés eux-mêmes de ce miracle; ils retrouvaient des pleurs.

Lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Emmanuel Philibert qui la reprit de ses mains, et se laissant aller à la renverse sur son divan :

— Morte, dit-il, morte le 13 avril 1555, juste le même jour où Pierre Caraffa a été nommé Pape ! Hein ! mon fils, quand je te disais que cet homme me porterait malheur !

Emmanuel avait jeté les yeux sur la lettre. Elle était signée du notaire royal de Tordesillas; elle annonçait en effet la mort de Jeanne de Castille, mère de Charles-Quint, plus connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne la Folle.

Il resta un instant immobile devant cette grande douleur qu'il ne savait pas où toucher, car Charles-Quint adorait sa mère.

Auguste , murmura-t-il enfin, rappelle-toi tout ce que tu as

eu la bonté de me dire quand moi aussi, il y a deux ans, j'ai eu le malheur de perdre mon père.

— Oui, l'on dit tout cela, reprit l'empereur, on trouve de bonnes raisons pour consoler les autres, et puis, vienne notre tour, nous sommes impuissants à nous consoler nous-mêmes.

— Aussi, je ne te console pas, Auguste, dit Emmanuel, au contraire je te dis : pleure, pleure, tu n'es qu'un homme !

Quelle vie douloureuse que la sienne, Emmanuel, dit Charles-Quint ! En 1496, elle épouse mon père Philippe le Beau, elle l'adorait ; en 1506 il meurt empoisonné d'un verre d'eau qu'il boit en jouant à la paume.

Elle devient folle de douleur. Depuis cinquante ans, elle attendait la résurrection de son époux, que pour la consoler un chartreux lui avait promise, et depuis cinquante ans, elle n'était point sortie de Tordesillas, excepté, lorsqu'en 1517, elle vint au devant de moi à Villa Viciosa et me mit elle-même la couronne d'Espagne sur la tête. Folle de l'amour qu'elle avait eu pour son mari, elle ne reprenait sa raison que lorsqu'elle s'occupait de son fils ! Pauvre mère ! Tout mon règne au moins attestera le respect que j'avais pour elle. Aucune chose d'importance ne s'est faite en Espagne, depuis quarante ans, qu'on n'ait pris son conseil, non qu'elle pût le donner toujours, mais c'était mon devoir de fils d'agir ainsi, et je l'accomplissais. — Sais-tu que toute espagnole et bonne espagnole qu'elle était, elle est venue accoucher dans les Flandres, afin que je pusse être un jour empereur, à la place de mon aïeul Maximilien ! Sais-tu que toute mère qu'elle était, elle a renoncé à me nourrir, de peur que rien que pour avoir sucé son lait, on m'accusât d'être trop espagnol !

Et en effet, avoir été le nourrisson d'Anne Sterel et être bourgeois de Gand, voilà les deux principaux titres auxquels j'ai dû la couronne impériale. Eh bien ! dès avant ma naissance, ma mère avait prévu tout cela. Que puis-je lui faire après sa mort, moi ? De belles

funérailles? Elle les aura. Mais en vérité, être empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile et des deux Indes, avoir un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, comme disent mes flatteurs, et ne pouvoir pas faire à sa mère morte autre chose que de belles funérailles! Ah, Emmanuel, la puissance de l'homme le plus puissant est bien bornée!

En ce moment la portière de la tente se souleva de nouveau et l'on vit par l'ouverture un officier tout couvert de poussière et qui semblait, lui aussi, porteur de nouvelles pressées.

L'expression du visage de l'empereur était si douloureuse que l'huissier qui avait pris sur lui, vu l'importance des nouvelles qu'apportait sans doute le troisième messenger, de violer la consigne, en pénétrant dans le cabinet de Charles-Quint, s'arrêta court.

Mais Charles-Quint avait vu l'officier couvert de poussière:

— Entrez, dit-il en flamand au messenger, qu'y a-t-il?

— Auguste empereur, dit celui-ci en s'inclinant, le roi Henry II vient de se mettre en campagne avec trois corps d'armée; le premier commandé par lui-même, ayant sous ses ordres le connétable de Montmorency; le second commandé par le maréchal de St-André, et le troisième commandé par le duc de Nevers.

— Eh bien, après? demanda l'empereur.

— Après, sire, le roi de France a mis le siège devant Marienbourg et l'a prise; à cette heure, il marche sur Bouvines.

— Et quel jour a-t-il mis le siège devant Marienbourg, dit Charles-Quint?

— Le 13 avril dernier, sire!

Charles-Quint se retourna vers Emmanuel Philibert.

— Eh bien! lui demanda-t-il en français, que dis-tu de la date, Emmanuel?

— Fatale en effet, répondit celui-ci!

C'est bien, monsieur, dit Charles-Quint au messenger, laissez-nous; puis, à l'huissier:

— Qu'on prenne soin de ce capitaine, comme s'il apportait une bonne nouvelle, dit l'empereur. Allez!

Cette fois, Emmanuel Philibert n'attendit pas que l'Empereur l'interrogeât. Avant même que la portière fût retombée, il prit la parole.

Par bonheur, dit-il, si nous ne pouvons rien, auguste empereur, contre l'élection de Paul IV, si nous ne pouvons rien contre la mort de votre mère bien aimée, au moins pouvons-nous quelque chose contre la prise de Marienbourg.

— Et que pouvons-nous?

— La reprendre, pardieu.

— Oui, toi, mais non pas moi, Emmanuel.

— Comment, non pas vous, fit le prince de Piémont?

Charles-Quint se laissa glisser le long de son divan et, se dressant sur ses pieds avec peine, il essaya de marcher, et ce ne fut qu'en boitant qu'il fit quelques pas.

Il secoua la tête et se tournant vers son neveu :

— Tiens, regarde mes jambes, dit-il, elles ne me soutiennent plus maintenant ni à pied ni à cheval; regarde mes mains, elles ne peuvent plus serrer une épée. C'est un avis, Emmanuel: celui qui ne peut plus tenir l'épée, ne peut plus tenir le sceptre.

— Que dites-vous, sire, s'écria Emmanuel stupéfait?

— Une chose à laquelle j'ai pensé bien souvent et à laquelle je penserai encore. Emmanuel, tout m'avertit qu'il est temps de laisser ma place à un autre: la surprise d'Innsbruck d'où j'ai été obligé de fuir à demi-nu, la retraite de Metz où j'ai laissé le tiers de mon armée et la moitié de ma réputation, et plus que tout cela, vois-tu, ce mal auquel les forces humaines ne sauraient résister long-temps, ce mal que la médecine ne peut guérir, mal affreux, inexorable, cruel, qui envahit le corps depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui ne laisse aucune partie saine, qui contracte les nerfs par d'intolérables

douleurs, qui pénètre les os, qui glace la moëlle, qui convertit en craie solide cette huile bienfaisante répandue par la nature dans nos articulations pour en faciliter les mouvements; ce mal qui mutilé l'homme, membre à membre, plus cruellement, plus sûrement que ne le fait le fer, que ne le fait le feu, que ne le font toutes les destructions guerrières et qui brise la sérénité, la force, et la liberté de l'âme sans les tortures de la nature. Ce mal me crie incessamment: « Assez de pouvoir, assez de règne, assez de puissance comme cela! Rentre dans le néant de la vie, avant de rentrer dans le néant de la tombe. Charles, par la divine clémence, empereur des romains, Charles toujours auguste, Charles roi de Germanie, de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, de Sardaigne, des Iles et des Indes de la mer Océane et de la mer Atlantique, à un autre! à un autre! »

Emmanuel voulut parler.

L'empereur l'arrêta d'un geste.

Et puis, et puis, reprit Charles-Quint, autre chose encore que j'avais oublié de te dire! Comme si la dissolution de ce pauvre corps était trop lente au gré des désirs de mes ennemis, comme si je n'avais pas assez des défaites, des hérésies, de la goutte; voilà le poignard qui s'en mêle!

— Comment le poignard, s'écria Emmanuel?

— La figure de Charles-Quint se rembrunit.

— On a tenté de m'assassiner aujourd'hui, dit-il.

— On a voulu assassiner votre majesté, fit Emmanuel avec épouvante!

— Pourquoi pas, répondit Charles-Quint avec un sombre sourire. Ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure, de me rappeler que j'étais homme!

— Oh! s'écria Emmanuel, encore mal remis de l'émotion que lui avait causé cette nouvelle, et quel est le misérable!

— Ah! voilà, dit l'empereur, quel est le misérable! je tiens le poignard, non la main.

— En effet, dit Emmanuel, cet homme qui tout-à-l'heure j'ai vu garroté dans l'antichambre.....

— C'est ce misérable, comme tu l'appelles, Emmanuel. Seulement, par qui m'est-il dépêché? Est-ce par le Turc? Je n'en crois rien; Soliman est un ennemi loyal. Henri II, je ne le soupçonne même pas. Paul IV, il n'y a pas encore assez long-temps qu'il est élu, et puis les papes... cela préfère en général le poison au poignard: *Ecclesia abhorret a sanguine*. Octave Farnèse, c'est un bien petit compagnon pour s'attaquer à moi, oiseau impérial que Maurice n'osait prendre, ne connaissant pas, disait-il, de cage assez grande pour l'enfermer. Est-ce par les luthériens d'Ausbourg, les calvinistes de Genève? Je m'y perds, et cependant, je voudrais bien savoir. Ecoute, Emmanuel, cet homme a refusé de répondre à mes interrogations, prends-le, emmène-le dans ta tente, interroge-le à ton tour, fais de lui ce qu'il te plaira, je te le donne, mais tu m'entends, il faut qu'il parle. Plus l'ennemi est puissant et rapproché de moi, plus il m'importe de le connaître.

Puis, après une pause d'un instant, il fixa son regard sur Emmanuel Philibert qui pensif tenait les yeux baissés vers la terre.

— A propos, dit-il, ton cousin Philippe II est arrivé à Bruxelles. La transition était si brusque qu'Emmanuel tressaillit.

Il releva la tête, et son regard rencontra celui de l'empereur.

Cette fois il frissonna.

— Eh bien, demanda-t-il?

— Eh bien, reprit Charles-Quint, je serais heureux de revoir mon fils! Ne dirait-on pas qu'il devine que le moment est favorable et que l'heure est venue pour lui de me succéder? Mais avant que je le revoie, Emmanuel, je te recommande mon assassin.

— Dans une heure, répondit Emmanuel, votre majesté saura tout ce qu'elle désire savoir.

Et s'inclinant devant l'empereur qui lui tendait sa main mutilée, Emmanuel Philibert se retira convaincu que la chose dont Charles-Quint ne lui avait parlé qu'à titre d'annexe à la conversation, était de tous les événements de cette journée celui auquel en réalité il attachait le plus d'importance.



XI

ODOARDO MARAVIGLIA.

En se retirant Emmanuel Philibert jeta un nouveau regard sur le prisonnier, et ce regard le confirma dans son idée première, c'est-à-dire, qu'il allait avoir affaire à un gentilhomme.

Il fit signe au chef des quatre soldats de s'approcher de lui.

— Mon ami, dit-il, dans cinq minutes tu amèneras, par l'ordre de l'empereur, cet homme sous ma tente.

Emmanuel eût pu se dispenser d'invoquer le nom de Charles-Quint; on savait que celui-ci lui avait délégué tous ses pouvoirs, et en général les soldats qui l'adoraient lui obéissaient comme ils eussent obéi à l'empereur lui-même.

— Votre ordre sera exécuté, Altesse, répondit le sergent.

Le duc reprit le chemin de son logis.

La tente d'Emmanuel n'était point comme celle de l'empereur un splendide pavillon divisé en quatre compartimens; c'était la tente d'un soldat, coupée en deux par une simple toile.

Scianca-Ferro était assis à la porte.

— Reste où tu es, lui dit Emmanuel; seulement prends une arme quelconque.

— Pourquoi faire, demanda Scianca-Ferro?

— On va amener ici un homme qui a tenté d'assassiner l'empereur. Je compte l'interroger seul à seul. Regarde-le quand il va entrer et s'il manquait à la parole qu'il me donnera sans doute, en essayant de fuir, arrête-le, mais vivant, tu entends; il est important qu'il vive.

— Alors, dit Scianca-Ferro, je n'ai pas besoin d'armes, mes bras suffiront.

— Fais comme il te plaira, te voila prévenu.

— Sois tranquille, dit Scianca-Ferro.

Scianca-Ferro avait continué à tutoyer son frère de lait, ou plutôt celui-ci, fidèle aux traditions saintes de l'enfance, avait exigé que Scianca-Ferro continuât de le tutoyer.

Le prince entra dans sa tente et trouva Leone ou plutôt Leona qui l'attendait.

Comme il rentrait seul et comme le rideau de la tente était retombé derrière lui, Leona vint à sa rencontre, les deux bras ouverts.

— Ami, dit-elle, te voici enfin ! Quelle scène terrible, mon Dieu, que celle à laquelle nous avons assisté ! Hélas ! tu avais bien raison en me disant qu'à mon émotion et à ma pâleur, on m'eût prise pour une femme.

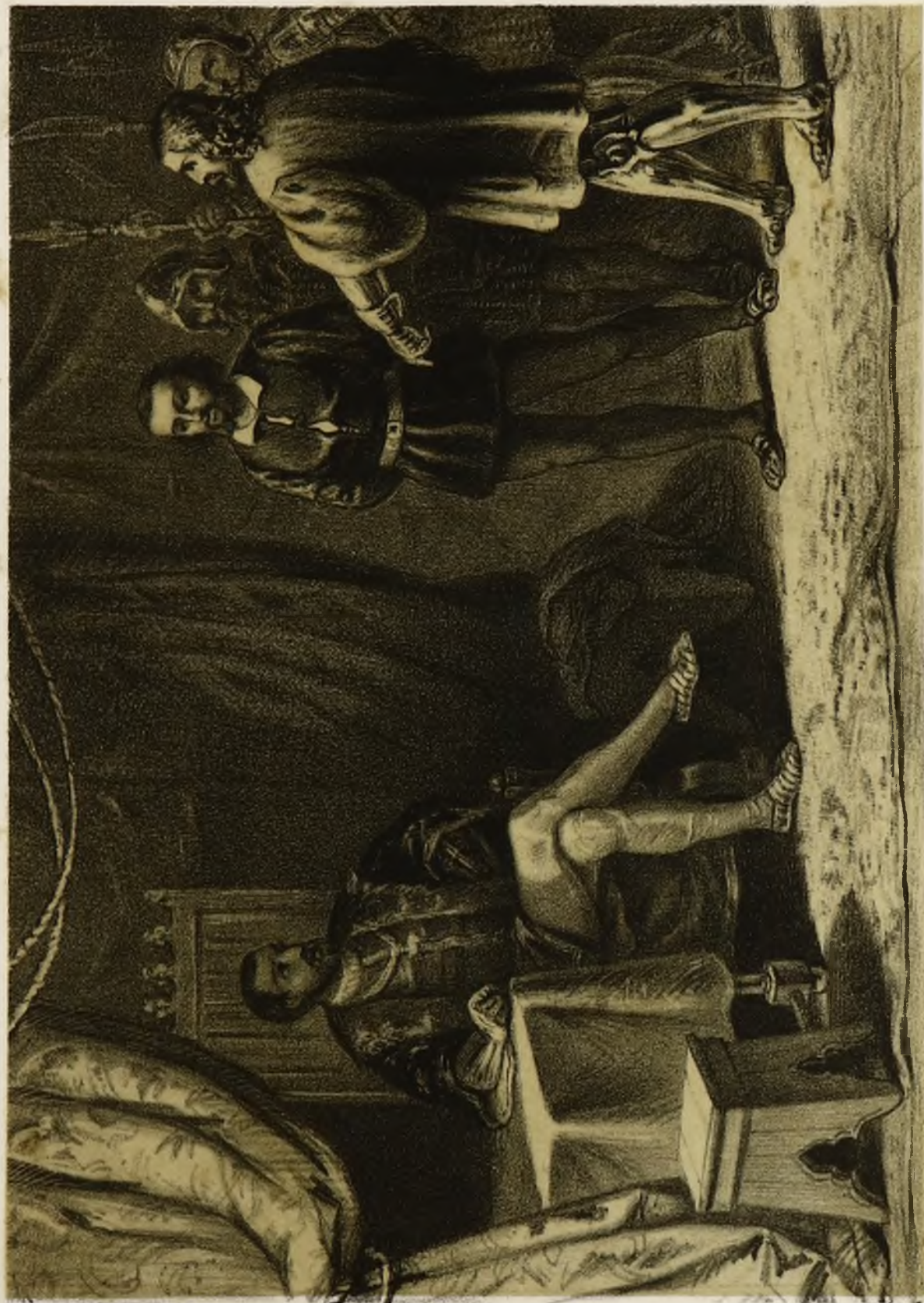
— Que veux-tu, Leona ; ce sont les scènes habituelles de la vie d'un soldat, et tu devrais y être accoutumée maintenant.

Puis en souriant : vois Scianca-Ferro, ajouta-t-il, et prends modèle sur lui !

Comment dis-tu de ces paroles là même en riant, Emmanuel ? Scianca-Ferro est un homme ; il t'aime autant qu'un homme peut aimer un autre homme, je le sais bien ; mais moi, Emmanuel, je t'aime comme je ne saurais dire que je t'aime, comme la chose sans laquelle on ne peut vivre. Je t'aime comme la fleur aime la rosée, comme l'oiseau aime les bois, comme l'aurore aime le soleil. Avec toi, je vis, j'existe, j'aime ! Sans toi, je ne suis plus.

— Chère bien-aimée, dit Emmanuel, oui je sais que tu es à la fois la grâce, le dévouement et l'amour ; je sais que tu marches à côté de moi, mais que c'est réellement en moi que tu vis ; c'est pour cela que je n'ai avec toi ni restriction, ni secrets.

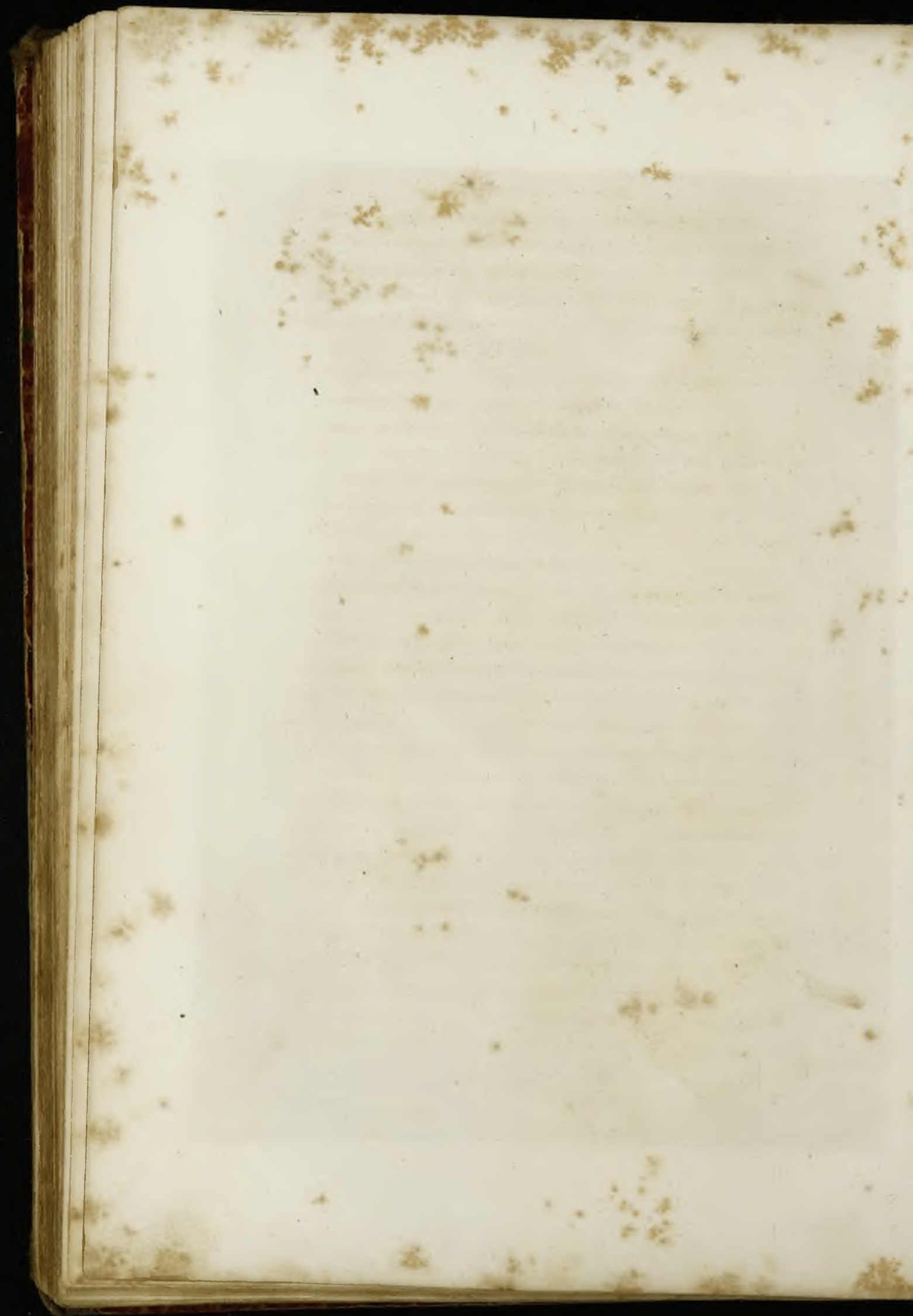
— Pourquoi, me dis-tu cela ?



G. B. 1853.

L'Interrogation.

Imp. de C. Fournier, 1853.



— Parce qu'on va amener un homme ici ; parceque cet homme est un grand coupable que je vais interroger ; parcequ'il fera peut-être des révélations importantes, qui sait ? compromettant les plus grands personnages. Passe de ce côté-ci de ma tente. Écoute si tu veux, peu m'importe ? Ce que j'aurai entendu, je sais que je l'aurai entendu seul.

Leona haussa doucement les épaules.

— Excepté toi, dit-elle, que me fait le reste du monde ?

Et la jeune fille, envoyant de la main une caresse à son amant, disparut derrière le rideau.

Il était temps : les cinq minutes étaient écoulées, et avec une ponctualité toute militaire, le sergent arrivait conduisant son prisonnier.

Emmanuel le reçut assis, et à moitié perdu dans l'ombre. Du milieu de cette ombre, il put jeter un troisième regard plus profond et plus prolongé sur le meurtrier.

C'était un homme de trente à trente cinq ans. Sa taille était haute, et sa figure si distinguée que son déguisement, comme nous l'avons dit, n'avait point empêché qu'Emmanuel Philibert ne le reconnût pour un gentilhomme.

— Laissez monsieur seul avec moi, dit le prince au sergent !

Le sergent ne savait qu'obéir, il sortit avec ses trois hommes.

Le prisonnier fixa son œil vif et perçant sur Emmanuel Philibert.

Celui-ci se leva et alla droit à lui.

— Monsieur, dit-il, ces gens là ne savaient point à qui ils avaient affaire, et ils vous ont garroté. Vous allez me donner votre parole d'honneur de gentilhomme de ne pas essayer de fuir, et je vais vous délier les mains.

— Je suis un paysan et non un gentilhomme, dit le meurtrier. Je ne puis par conséquent vous donner ma parole d'honneur de gentilhomme.

— Si vous êtes un paysan, cette parole d'honneur de gentilhomme

ne vous oblige à rien. Donnez-la donc puisque c'est le seul gage que j'exige de vous.

Le prisonnier ne répondit rien.

Alors, dit Emmanuel, je vous délierai les mains sans parole d'honneur. Je ne crains pas de me trouver tête-à-tête avec un homme, cet homme n'eût-il pas d'honneur à engager !

Et le prince commença de délier les mains de l'inconnu.

Celui-ci fit un mouvement en arrière.

— Attendez, dit-il, foi de gentilhomme, je n'essaierai pas de fuir !

— Allons donc, dit Emmanuel Philibert en souriant, que diable ! on se connaît en chiens, en chevaux et en hommes.

Et il acheva de dénouer la corde.

Là, vous voilà libre ; maintenant, causons.

Le prisonnier regarda froidement ses mains meurtries et les laissa retomber près de lui.

— Causons, répéta-t-il, avec ironie ! et de quoi ?

— Mais, répondit Emmanuel Philibert, de la cause qui vous a porté à commettre ce crime.

— Je n'ai rien dit, reprit l'inconnu, donc je n'ai rien à dire.

— Vous n'avez rien dit à l'empereur que vous avez voulu tuer, cela se conçoit ; vous n'avez rien voulu dire aux soldats qui vous ont arrêté, je le comprends ; mais à moi gentilhomme, qui vous traite non pas en assassin vulgaire, mais en gentilhomme, à moi vous direz tout.

— A quoi bon ?

— A quoi bon ? Je vais vous le dire, monsieur : à ce que je ne vous regarde pas comme un homme payé par quelque lâche qui a mis votre bras au bout du sien, n'osant pas frapper lui-même. A quoi bon ? à ce que vous ne soyez pas pendu comme un larron et un assassin de coin de bois, mais décapité comme un noble et comme un seigneur.

— On m'a menacé de la torture pour me faire parler, dit le prisonnier, qu'on me la donne!

La torture serait une cruauté inutile, vous la subiriez et ne parleriez pas. Vous seriez mutilé et vous ne seriez pas vaincu. Vous garderiez votre secret et laisseriez la honte à vos tourmenteurs; non, ce n'est point cela que je veux; je veux une confiance, je veux la vérité, je veux que vous me disiez à moi gentilhomme, général et prince, ce que vous diriez à un prêtre, et si vous me jugez indigne de vous entendre, c'est que vous n'êtes pas digne de me parler, c'est que vous êtes un de ces misérables avec lesquels je ne voulais pas vous confondre, c'est que vous avez agi sous l'influence de quelque basse passion que vous n'osez point avouer, c'est que...

Le prisonnier se redressa, et l'interrompant :

— Je me nomme Odoardo Maraviglia, monsieur. Rappelez vos souvenirs et cessez de m'insulter.

A ce nom d'Odoardo Maraviglia, Emmanuel crut entendre comme un cri mal étouffé dans l'autre compartiment de la tente; mais ce dont il ne put douter, ce fut du mouvement qui venait d'être imprimé à la toile qui en formait la séparation.

De son côté, Emmanuel avait senti vibrer profondément ce nom dans ses souvenirs.

En effet, ce nom avait servi de prétexte à la guerre qui l'avait dépouillé de ses Etats.

— Odoardo Maraviglia, dit-il? Seriez-vous le fils de l'ambassadeur de France à Milan, de Francesco Maraviglia?

— Je suis son fils.

Emmanuel fixa sa pensée vers les lointains de sa jeunesse. Ce nom y était inscrit, mais il n'éclaircissait en rien la situation présente.

— Votre nom, dit Emmanuel, est bien le nom d'un gentilhomme, mais il ne me rappelle aucun souvenir qui se lie au crime dont vous êtes accusé.

Odoardo sourit dédaigneusement.

— Demandez au très-auguste empereur, dit-il, s'il existe dans ses souvenirs la même obscurité que dans les vôtres.

— Excusez-moi, monsieur, dit Emmanuel, à l'époque où le comte Francesco Maraviglia disparut, j'étais encore un enfant, j'avais huit ans à peine; il n'est donc pas étonnant que j'ignore les détails d'une disparition qui, ainsi que je crois me le rappeler, est restée un mystère pour tout le monde.

Eh bien ! monseigneur, ce mystère, je vais l'éclaircir moi. Vous savez quel misérable prince c'était que ce dernier Sforza, flottant incessamment entre François I^{er} et Charles-Quint, selon que le génie de la victoire favorisait l'un ou l'autre. Mon père Francesco Maraviglia était envoyé extraordinaire du roi François I^{er} près de lui. C'était pendant l'année 1534. L'empereur était occupé en Afrique. Le duc de Saxe allié de François I^{er} venait de faire sa paix avec le roi des romains. Clément VII, autre allié de la France, venait d'excommunier Henry VIII, roi d'Angleterre; tout tournait donc au détriment de l'empereur en Italie. Le Sforza tourna comme tout le monde, abandonna Charles-Quint à qui il avait encore quatre cents mille ducats à payer, et remit toute sa fortune politique aux mains de l'envoyé extraordinaire du roi François I^{er}. C'était un grand triomphe. Francesco Maraviglia eut l'imprudence de s'en vanter. Les paroles qu'il avait dites traversèrent les mers et allèrent devant Tunis faire tressaillir Charles-Quint. Hélas ! la fortune est changeante. Deux mois après, Clément VII qui était la force des français en Italie vint à mourir; Tunis fut prise par Charles-Quint, et l'empereur avec son armée victorieuse aborda en Italie. Il fallait une victime expiatoire; Francesco Maraviglia fut marqué du destin pour cette victime. A la suite d'une querelle avec des gens de bas étage, deux milanais furent tués par les domestiques du comte Maraviglia. Le duc n'attendait qu'un prétexte pour acquitter la parole engagée à l'auguste empereur. L'homme qui, depuis un an, était plus maître à

Milan que le duc lui-même, fut arrêté comme un malfaiteur vulgaire et conduit à la citadelle. Ma mère était là; elle avait près d'elle ma sœur, enfant de quatre ans. Moi, j'étais à Paris au Louvre; je faisais partie des pages de François I^{er}. On arracha le comte des bras de ma mère; on l'entraîna sans dire à la pauvre femme, ni ce qu'on voulait à son mari, ni où on le conduisait. Huit jours se passèrent, pendant lesquels, malgré toutes les démarches qu'elle fit, la comtesse ne put rien découvrir sur le sort de son époux. Maraviglia était immensément riche, on le savait; sa femme pouvait acheter sa liberté au poids de l'or. Une nuit, un homme vint frapper à la porte du palais de ma mère; on alla ouvrir à cet homme. Il demandait à parler sans témoin à la comtesse. Tout était important dans la circonstance où l'on se trouvait. Par ses amis, par les français, ma mère avait fait répandre dans la ville qu'elle donnerait cinq cents ducats à la personne qui lui dirait d'une façon certaine où était son mari. Probablement, cet homme qui demandait à lui parler sans témoin, venait lui apporter des nouvelles du comte et, craignant d'être trahi, voulait par le tête-à-tête s'assurer le secret.

Elle ne se trompait pas. Cet homme était un des geôliers de la forteresse de Milan où mon père avait été conduit. Non seulement, il venait dire où était mon père, mais encore il apportait une lettre de lui. En reconnaissant l'écriture de son mari, ma mère compta les cinq cents ducats à cet homme.

La lettre de mon père annonçait son arrestation, sa mise au secret, mais du reste n'exprimait pas de trop vives inquiétudes. Ma mère répondit à son mari de disposer d'elle. Sa vie et sa fortune étaient à lui. Cinq autres jours se passèrent. Au milieu de la nuit, le même homme vint frapper au palais; on lui ouvrit; son signalement était donné, il fut à l'instant même introduit près de la comtesse. La situation du prisonnier s'était aggravée; il avait été transporté dans un autre cachot et mis au secret le plus absolu.

Sa vie, disait le geôlier, était en péril. Cet homme voulait-il tirer de la comtesse quelque grosse somme, ou disait-il la vérité? L'une ou l'autre de ces deux hypothèses pouvait être juste. La crainte l'emporta dans le cœur de ma mère. D'ailleurs, elle interrogea le geôlier et les réponses de celui-ci, tout en portant le caractère de la cupidité, avaient aussi l'accent de la franchise.

Elle lui donna la même somme que la première fois, et lui dit de rêver, à tout hasard, aux moyens de faire fuir le comte. Le projet d'évasion arrêté, le geôlier recevrait 5,000 ducats comptant et, une fois le comte hors de péril, 20,000 autres ducats lui seraient comptés.

C'était une fortune. Le geôlier quitta la comtesse en promettant de songer à ce qu'il venait d'entendre. De son côté, la comtesse s'enquit de la situation; elle avait des amis près du duc; elle sut par eux que cette situation était plus mauvaise encore que ne l'avait dit le geôlier. Il s'agissait de faire le procès au comte comme espion. Elle attendit impatiemment la visite du geôlier. Elle ne savait pas même son nom, et l'eût-elle su, n'était-ce pas perdre cet homme et se perdre elle-même que de demander un geôlier de la part de la comtesse Maraviglia? Cependant, une chose la rassurait un peu, c'était le procès dont il était question. De quoi pouvait-on accuser mon père? De la mort de ces deux milanais? C'était une affaire entre domestiques et paysans, dans laquelle un gentilhomme, un ambassadeur n'avait rien à faire. Seulement, quelques voix disaient tout bas qu'il n'y aurait point de procès, et ces voix étaient les plus sinistres de toutes, car elles laissaient à entendre que le comte n'en serait pas moins condamné. Enfin, une nuit, ma mère tressaillit au bruit du marteau de la porte; elle commençait à reconnaître la manière de frapper de son nocturne visiteur; elle l'attendit sur le seuil de sa chambre à coucher. Il l'aborda avec plus de mystère en-

core que d'habitude; il avait trouvé un moyen de fuite et venait le proposer à la comtesse. Voici quel était ce moyen de fuite.

Le cachot du prisonnier était séparé du logement du geôlier par un seul cabanon donnant, par une porte de fer dont le haut était grillé, dans le cachot du comte. Le geôlier avait la clef de ce second cachot comme celle du premier. Il proposait de percer le mur de sa chambre, derrière le lit, à un endroit qui pût rester caché à tous les yeux. Par cette ouverture, on entrerait dans le cabanon vide, du cabanon vide on entrerait dans le cachot où était le comte. Les fers du comte détachés, celui-ci passerait de son cachot dans le cabanon voisin et de ce cabanon dans la chambre du geôlier.

Là, il trouverait une échelle de corde, à l'aide de laquelle, il descendrait dans les fossés à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire de la muraille; une voiture attendrait le comte à cent pas des fossés, et l'emporterait hors des Etats du duc de toute la vitesse de deux chevaux. Le projet était bon, la comtesse l'accepta; seulement, craignant qu'on ne la trompât au sujet du comte et qu'on ne lui dit qu'il était sauvé quand il resterait captif, elle exigea d'être présente à cette fuite. Le geôlier objecta la difficulté de l'introduire dans la forteresse; mais d'un seul mot la comtesse leva cette difficulté. Elle avait obtenu pour elle et sa fille une permission de voir son mari, dont elle n'avait point usé encore: cette permission était donc valable. Le jour arrêté pour la fuite du comte, elle entrerait dans la forteresse à la nuit tombante; elle verrait le comte, puis en le quittant, au lieu de sortir de la forteresse, elle profiterait de l'obscurité pour entrer chez le geôlier. Là, elle attendrait le moment de l'évasion du prisonnier. Le geôlier partant avec le comte, recevrait de celui-ci même le reste de la somme convenue. La voiture qui attendait devait contenir cent mille ducats.

Le geôlier était de bonne foi dans ses offres, il accepta. La fuite

fut arrêtée pour la nuit du surlendemain. Avant de quitter la comtesse, le geôlier reçut ses cinq mille ducats et indiqua l'endroit où devait stationner la voiture. La garde de cette voiture, la comtesse la confiait à un de ses serviteurs, homme d'une fidélité éprouvée.

Mais pardon, monseigneur, dit en s'interrompant Odoardo ! j'oublie que je parle à un étranger et que tous ces détails pleins de vie et d'émotion pour moi, sont indifférents à celui qui m'écoute.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Emmanuel, je désire au contraire que vous fassiez appel à votre mémoire, afin que je puisse participer moi-même à tous vos souvenirs ; j'écoute.

Odoardo continua :

Les deux jours s'écoulèrent dans les angoisses qui précèdent d'habitude l'exécution d'un pareil projet : au reste une chose tranquillisait un peu la comtesse, c'était l'intérêt même qu'avait le geôlier à ce que cette fuite réussît. Cent ans de fidélité ne donnaient pas à cet homme ce que lui rapportait un quart-d'heure de trahison. Dix fois, la comtesse se demanda pourquoi elle avait tant tardé en fixant cette fuite à quarante huit heures, au lieu de la fixer à vingt quatre. Il lui semblait que ces vingt quatre dernières heures ne s'écouleraient jamais, ou amèneraient pendant leur durée quelque catastrophe qui ferait échouer le plan, si bien conçu et si ingénieux qu'il fût. Le temps s'écoula mesuré par la main de l'Eternité. Les heures sonnèrent avec leur impassibilité ordinaire. Enfin arriva celle de se rendre à la prison. En présence de la comtesse la voiture fut chargée de tous les objets nécessaires à la fuite du comte, pour qu'il ne fût pas obligé de s'arrêter en route. Deux chevaux avaient été conduits au delà de Pavie pour qu'il pût faire une trentaine de lieues sans éprouver de retard. A onze heures, la voiture serait attelée ; à minuit, elle attendrait à l'endroit convenu.

Une fois hors de danger, le fugitif préviendrait la comtesse, et celle-ci irait le rejoindre partout où il serait. L'heure sonna. En face de l'exécution, la comtesse trouvait alors qu'elle était venue bien

vîte. Elle prit sa petite fille par la main et s'achemina vers la prison. Pendant le trajet, une crainte l'agita ; c'est que, comme le laissez-passer avait déjà plus de huit jours de date, on ne refusât de la laisser communiquer avec son mari.

La comtesse se trompait. Elle fut sans difficulté aucune introduite près du prisonnier. On ne lui avait rien dit de trop et, à la façon dont un homme de la condition du comte était traité, il n'y avait pas à se faire illusion sur le sort qui l'attendait. L'ambassadeur du roi de France avait une chaîne au pied comme un vil forçat. L'entrevue eût été bien douloureuse, si la fuite n'eût pas été imminente et certaine. Pendant cette entrevue, tout ce qui n'était point encore arrêté, le fut définitivement.

Le comte était résolu à tout ; il savait qu'il n'avait point de quartier à attendre. L'empereur avait positivement demandé sa mort

Emmanuel Philibert fit un mouvement.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites-là, monsieur, demanda-t-il avec sévérité ?

C'est une grave accusation, savez-vous, que celle que vous portez contre un aussi grand prince que l'empereur Charles-Quint !

— Votre altesse ordonne-t-elle que je m'arrête, ou permet-elle que je poursuive ?

— Poursuivez. Mais pourquoi ne pas répondre d'abord à ma question ?

— Parce que la suite de mon récit rendra, à ce que je présume, cette réponse inutile.

Continuez donc, monsieur, dit Emmanuel Philibert.

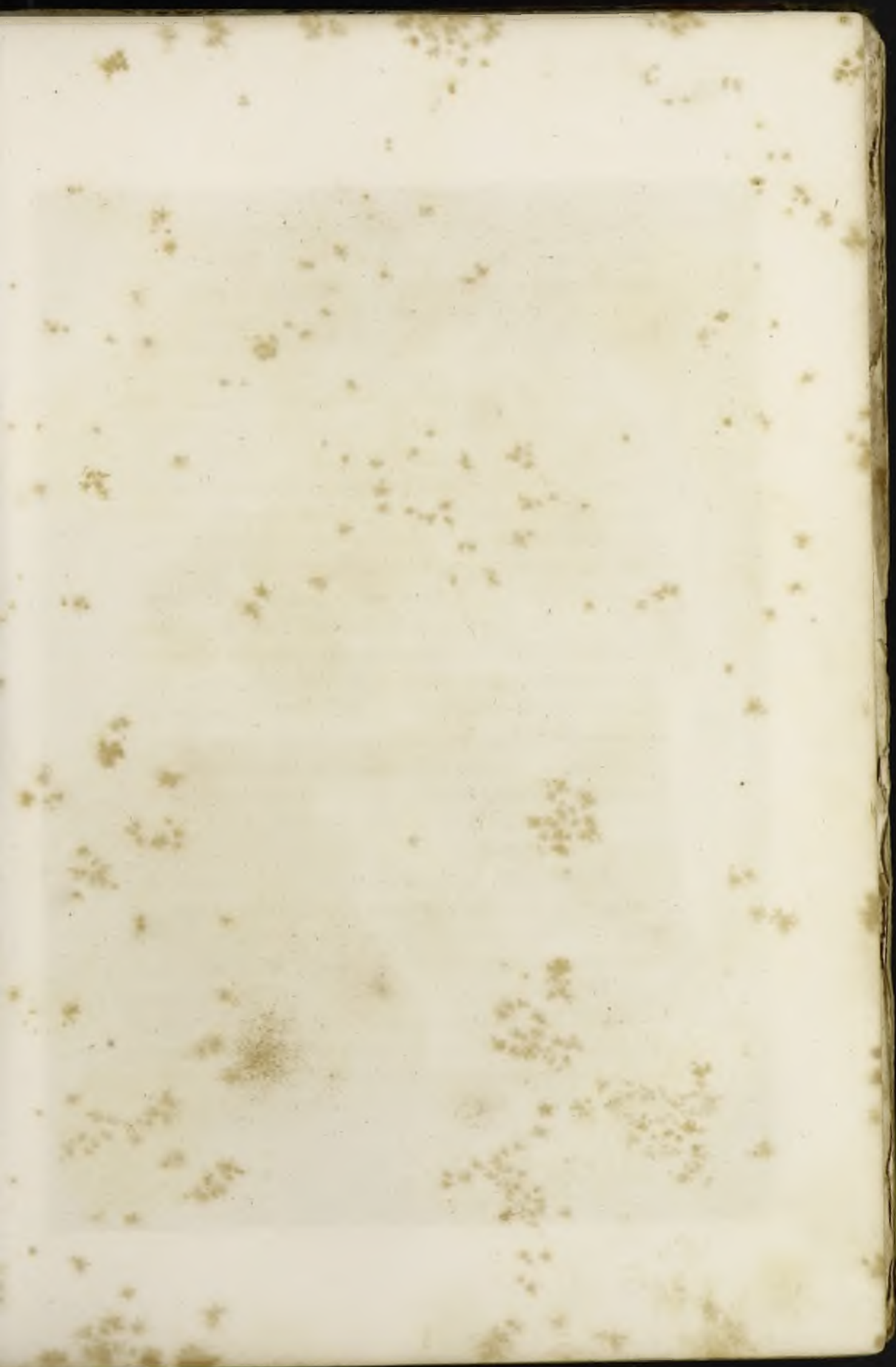


CE QUI SE PASSAIT DANS UN CACHOT DE LA FORTERESSE DE MILAN
PENDANT LA NUIT DU 14 AU 15 NOVEMBRE 1534.

A neuf heures moins quelques minutes, reprit Odoardo, le geôlier vint prévenir la comtesse qu'il était temps de se retirer. On allait changer les sentinelles et il était bon que la sentinelle qui l'avait vue entrer, la vît sortir. La séparation fut cruelle et cependant on devait dans trois heures se revoir encore et bientôt être réunis pour ne plus se quitter. L'enfant jetait des cris douloureux et ne voulait pas abandonner son père. La comtesse l'emporta presque de force. On repassa devant la sentinelle, et le geôlier, la femme et l'enfant s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus obscures de la cour. De l'endroit où ils étaient, avec des précautions infinies, ils parvinrent à gagner, sans être vus, la maison du geôlier. Une fois là, on enferma la comtesse et sa fille dans un cabinet, en leur enjoignant de ne pas prononcer une seule parole, de ne pas faire un seul mouvement, quelque inspecteur pouvant, d'un moment à l'autre, entrer chez le geôlier. La comtesse et l'enfant se tinrent immobiles et muettes; un mouvement hasardé, une parole dite à demi-voix, il n'en fallait pas d'avantage pour ôter la vie à un mari et à un père.

Les trois heures qui la séparaient encore de minuit parurent aussi longues à la comtesse que lui avaient paru les quarante huit heures qui venaient de s'écouler. Enfin le geôlier rouvrit la porte.

— Venez, dit-il si bas que la comtesse et sa fille devinèrent au souffle qui passait, non pas ce que cet homme disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire.





V. Loubet, del. et lith.

Le Prisonnier.

Imp. de Pierre Tisserand.

La mère n'avait pas voulu quitter son enfant pour que son père, en fuyant, pût lui donner un dernier baiser. D'ailleurs, il y a des moments où pour un empire on ne se séparerait de ce que l'on aime.

Savait-elle ce qui allait arriver cette pauvre mère qui disputait la vie de son mari aux bourreaux ! Ne pouvait-elle pas, elle aussi, être forcée de fuir, soit avec le comte, soit de son côté ! Et si elle devait fuir, était-il possible qu'elle partît sans son enfant !

Le geôlier tira le lit : une ouverture de deux pieds et demi de hauteur et de deux pieds de largeur était pratiquée derrière.

C'était plus qu'il n'en fallait pour faire évader les uns après les autres tous les prisonniers de la forteresse. Précédées par le geôlier, la mère et l'enfant entrèrent dans le premier cachot. Après leur passage, la femme du geôlier repoussa contre la muraille le lit où dormait un petit garçon de quatre ans. Le geôlier, comme je l'ai dit, avait la clef de ce premier cachot ; il en ouvrit la porte dont il avait eu soin de graisser la serrure et les gonds, et l'on se trouva dans le cachot du comte. Celui-ci, une heure auparavant, avait reçu une lime pour scier sa chaîne, mais inhabile à ce travail, craignant d'ailleurs d'être entendu par la sentinelle qui se promenait dans le corridor, il était à peine à la moitié de son travail. Le geôlier prit la lime à son tour, et tandis que le comte serrait sa femme et son enfant entre ses bras, il se mit à limer la chaîne. Tout à coup, il releva la tête et resta un genou en terre, le corps appuyé sur la main qui tenait la lime, l'autre main étendue dans la direction de la porte, et écoutant. Le comte voulut l'interroger.

« Silence, dit-il, il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans la forteresse !

« Oh mon Dieu ! » murmura la comtesse effrayée.

« Silence ! » répéta le geôlier.

Tout le monde se tut, les respirations suspendues semblaient arrêtées pour toujours. Les quatre personnages simulaient un groupe

de bronze représentant toutes les nuances de la crainte, depuis l'étonnement jusqu'à la terreur. On entendait un bruit lent et prolongé qui allait s'approchant; c'était celui de plusieurs personnes en marche; à la façon mesurée dont retombaient les pas, on comprenait que parmi ces personnes il y avait un certain nombre de soldats.

« Venez, dit le geôlier, en prenant à bras le corps la comtesse et sa fille et en les entraînant avec lui, venez! C'est sans doute quelque visite de nuit, quelque ronde du gouverneur; mais en tout cas, vous ne devez pas être vues. Les visiteurs sortis du cachot de monsieur le comte, si toutefois ils entrent dans son cachot, nous reprendrons la besogne où nous l'avons laissée. »

La comtesse et sa fille n'opposèrent qu'une faible résistance; d'ailleurs le prisonnier lui-même les poussait vers la porte. Elles franchirent cette porte suivies du geôlier qui la referma derrière elles. Comme je l'ai dit à votre altesse, il y avait à ce second cachot une ouverture grillée qui donnait sur le premier et par laquelle, grâce à l'obscurité et au rapprochement des barreaux, on pouvait tout voir sans être vu.

La comtesse tenait sa fille entre ses bras. La mère et l'enfant, respirant à peine, collèrent leur visage aux barreaux pour voir ce qui allait se passer.

L'espérance qu'un instant on avait eue, que les nouveaux arrivants n'avaient point affaire au comte, venait de s'évanouir. Le cortège s'était arrêté à la porte du cachot et l'on entendait la clef grincer dans la serrure. La porte s'ouvrit. Au spectacle qui s'offrit à ses yeux, la comtesse fut sur le point de jeter un cri de terreur; mais on eût dit que le geôlier devinait ce cri.

« Pas un mot, madame! pas une syllabe! pas un geste quoi qu'il arrive! ou..... »

Il chercha quelle menace il pouvait faire à la comtesse pour lui imposer silence, et tirant de sa poitrine une lame étroite et aigüe;

« Ou je poignarde votre enfant » dit-il.

« Malheureux ! » balbutia la comtesse.

« Oh ! répondit le geôlier, chacun est ici pour sa vie, et celle d'un pauvre geôlier aux yeux de ce pauvre geôlier vaut celle d'une noble comtesse ! »

La comtesse mit une main sur la bouche de sa fille, afin que l'enfant se tût. Quant à elle, après la menace du geôlier, elle était bien sûre de ne pas laisser échapper un souffle.

Voici ce que la comtesse avait vu de l'autre côté de la porte, et ce que lui avait arraché ce cri étouffé par la menace du geôlier.

D'abord, deux hommes vêtus de noir et tenant chacun une torche à la main. Derrière eux, un homme portant un parchemin déroulé au bas duquel pendait un grand sceau de cire rouge. Derrière cet homme, un autre homme masqué, enveloppé dans un manteau brun. Derrière l'homme masqué un prêtre. . . Ils entrèrent un à un dans le cachot, sans que la comtesse trahît son émotion par un mot ou par un geste, et cependant, au fur et à mesure qu'ils entraient, la pauvre femme voyait se dessiner dans la pénombre du corridor un groupe bien autrement sinistre ! En face de la porte était un homme vêtu mi-parti du noir et de rouge, les deux mains appuyées sur la poignée d'une longue et large épée droite et sans fourreau ; derrière lui six frères de la Miséricorde, vêtus de cagoules noires avec des ouvertures aux yeux seulement, portaient une bière sur les épaules ; enfin, au dessus de tout cela, on voyait luire le bout des mousquets d'une dizaine de soldats rangés le long du mur. Les deux hommes tenant des torches, l'homme tenant un parchemin, l'homme masqué et le prêtre entrèrent, comme je l'ai dit, dans le cachot. Puis la porte se referma, laissant en dehors le bourreau, les frères de la Miséricorde et les soldats.

Le comte était debout appuyé au mur sombre de la prison sur lequel se détachait sa tête pâle. Son œil cherchait derrière les

barreaux de la porte, à croiser un regard avec les yeux effarés qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait collés à ces barreaux. L'apparition si inattendue et si muette qu'elle fût, ne lui laissait pas de doute sur le sort qui lui était destiné. D'ailleurs, eût-il eu le bonheur de douter, ce doute n'eût pas été de longue durée.

Les deux hommes portant des torches se placèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. L'homme masqué et le prêtre restèrent près de la porte. L'homme tenant un parchemin s'avança :

— Comte, demanda-t-il, croyez-vous être bien avec Dieu ?

— Aussi bien qu'on peut l'être, répondit le comte d'une voix calme, quand on n'a rien à se reprocher. . .

— Tant mieux ! reprit l'homme au parchemin, car vous êtes condamné et je viens vous lire votre sentence de mort.

« Prononcée par quel tribunal ? demanda le comte avec ironie.

« Par la toute puissante justice du duc.

« Sur quelle accusation ?

« Sur celle du très-auguste empereur Charles-Quint.

« C'est bien, je suis prêt à entendre la sentence.

« A genoux, comte, c'est à genoux qu'il convient qu'un homme près de mourir entende l'arrêt qui le condamne.

« Quand il est coupable, oui, mais non pas quand il est innocent.

« Comte, vous n'êtes pas en dehors de la loi commune, à genoux, ou nous serons contraints d'employer la force.

« Essayez, dit le comte.

« Laissez-le debout, dit l'homme masqué ; qu'il se signe seulement afin de se mettre sous la protection du seigneur ! »

Le comte tressaillit au son de cette voix.

« Duc Sforza, dit-il en se tournant vers l'homme masqué, je te remercie.

« Oh ! mais si c'est le duc, murmura la comtesse, on pourrait peut être obtenir qu'il fasse grâce.





Arnaud del.

lith. C. Perrin, Turin 1853.

Fer. Perrin lith.

Execution de Maraviglia.

« Silence, madame, si vous tenez à la vie de votre enfant! » dit tout bas le geôlier.

La comtesse poussa un gémissement qui fut entendu du comte et le fit tressaillir. Il hasarda un geste de la main qui voulait dire « courage: » puis, comme l'y avait invité l'homme masqué:

« Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, dit-il tout haut en se signant.

« Amen! murmurèrent les assistants.

Alors l'homme au parchemin commença de lire la sentence. Elle était rendue au nom du duc Francesco Maria Sforza, à la requête de l'empereur Charles-Quint, et elle condamnait Francesco Maraviglia, agent du roi de France, à être exécuté la nuit dans son cachot, comme *traître, espion et divulgateur de secrets d'État*.

Un second gémissement parvint à l'oreille du comte, gémissement si faible que lui seul pouvait, non pas le percevoir, mais le deviner.

Il tourna son regard du côté d'où venait ce souffle douloureux.

« Tout inique qu'est la sentence du duc, je la reçois, dit-il, sans trouble et sans colère; cependant comme l'homme qui ne peut plus défendre sa vie doit encore défendre son honneur, j'appelle de la sentence du duc.

« Et à qui? » demanda l'homme masqué.

« A mon maître et à mon roi François I^{er} d'abord, et ensuite, à l'avenir et à Dieu! à Dieu dont relèvent tous les hommes et particulièrement les princes, les rois et les empereurs.

« C'est le seul tribunal auquel tu te recommandes? » dit l'homme masqué.

« Oui, répondit le comte, et je t'assigne à comparaître devant ce tribunal, duc Francesco Maria Sforza!

« Et quand cela? » reprit l'homme masqué.

« Dans le même terme que Jacques Molay, grand-maître des Templiers, assigna son juge, c'est-à-dire, dans un an et un jour. Nous

sommes aujourd'hui au 15 novembre 1534 ; ainsi au 16 novembre 1535, duc Francesco Maria Sforza, tu m'entends ?

Et il étendit la main vers l'homme masqué en signe à la fois d'assignation et de menace. Sans le masque qui couvrait son visage, on eût vu certainement la pâleur du duc, car c'était lui à n'en pas douter, qui assistait ainsi à l'agonie de sa victime. Un instant, ce fut le condamné qui triompha et le juge qui trembla devant lui.

« C'est bien, dit le duc, tu as un quart-d'heure à passer avec ce saint homme avant de subir ton jugement, et il montra le prêtre. Tâche d'avoir fini dans un quart-d'heure, car il ne t'est pas accordé une minute de plus. »

Puis se tournant vers l'homme de Dieu.

« Mon père, dit-il, faites votre devoir. »

Et il sortit emmenant les deux porteurs de torches et l'homme au parchemin.

Mais derrière lui, il laissa la porte toute grande ouverte afin que sa vue et celle des soldats pussent plonger dans l'intérieur du cachot et suivre chaque mouvement du condamné dont il s'était éloigné par respect pour la confession, de manière à être hors de la portée de la voix.

Un nouveau soupir passa à travers les barreaux et alla effleurer le cœur palpitant du condamné. La comtesse avait espéré que la porte se refermerait sur lui et le prêtre, et qui sait peut-être alors, à force de supplications et de larmes, en voyant à ses genoux une femme priant pour son mari, une enfant priant pour son père, peut-être l'homme de Dieu eût-il consenti à détourner la tête et à laisser fuir le comte.

C'était la suprême espérance de ma pauvre mère, elle lui échappa.

Emmanuel Philibert tressaillit. Parfois, il oubliait que ce récit lui était fait par un fils qui lui racontait les derniers moments de son père. Il lui semblait seulement lire quelques pages d'une légende terrible.

Puis tout-à-coup, un mot le rappelait à la réalité et lui faisait comprendre que le récit ne sortait pas de la plume d'un froid historien, mais qu'il tombait de la bouche d'un fils, chronique vivante de l'agonie de son père.

C'était la suprême espérance de ma pauvre mère, elle lui échappa, reprit Odoardo arrêté un moment dans son récit par le mouvement qu'il avait vu faire à Emmanuel. Car, continua-t-il, de l'autre côté de la porte éclairé par les deux torches et par la lueur des lampes fumeuses du corridor, demeurait le spectacle funèbre, terrible comme une vision, mortel comme la réalité. Le prêtre seul était resté près du comte, je vous l'ai dit. Le comte sans s'inquiéter de quelle part le dernier consolateur lui était envoyé, s'agenouilla devant lui. Alors commença la confession. Confession étrange dans laquelle celui qui allait mourir ne semblait pas songer à lui-même et ne se préoccupait que des autres, où les paroles qui paraissaient dites au prêtre étaient en réalité adressées à la femme et à l'enfant, et ne montaient à Dieu qu'après avoir passé par le cœur d'une mère et de sa fille !

Ma sœur seule, si elle vit encore, pourrait dire les larmes avec lesquelles cette confession fut reçue, car moi je n'étais pas là, car moi joyeux enfant, ignorant ce qui se passait à trois cents lieues de moi, je jouais, je riais, je chantais peut-être en ce moment même, où mon père, au seuil de la mort, parlait de son fils absent à ma mère et à ma sœur en larmes.

Oppressé par ce souvenir, Odoardo s'interrompit un instant, puis il reprit en étouffant un soupir :

Le quart-d'heure fut bientôt passé. L'homme masqué suivait, une montre à la main, les progrès de la confession, sur le visage du prêtre et du patient, puis, quand les quinze minutes furent écoulées, « comte, dit-il, le temps qu'il t'a été donné de demeurer parmi les vivans est expiré. Le prêtre a fini sa besogne. C'est au bourreau de faire la sienne. »

Le prêtre donna l'absolution au comte et se leva. Puis, en lui montrant le crucifix, il recula vers la porte, tandis que du même pas que reculait le prêtre s'avancait le bourreau. Le comte était resté à genoux.

« As-tu quelque recommandation suprême à adresser au duc Sforza ou à l'empereur Charles-Quint? » demanda l'homme masqué.

« Je n'ai de recommandation à adresser qu'à Dieu » répondit le comte.

« Alors tu es prêt? » demanda le même homme.

« Tu le vois puisque je suis à genoux. »

En effet, le comte était à genoux, le visage tourné vers les barreaux de cette porte sombre, à travers lesquels le regardaient sa femme et son enfant. Sa bouche qui semblait continuer de prier, leur envoyait des paroles d'amour, ce qui était encore une dernière prière.

« Si vous ne voulez pas que ma main vous souille, comte, dit une voix derrière le patient, rabattez vous-même le col de votre chemise. Vous êtes gentilhomme et je n'ai le droit de vous toucher qu'avec le tranchant de mon épée. »

Le comte, sans répondre, rabattit sa chemise jusque sur ses épaules et resta le col découvert.

« Recommandez-vous à Dieu! » dit le bourreau.

« Seigneur bon et miséricordieux, dit le comte, Seigneur tout puissant, je remets mon âme entre tes mains! »

Il avait à peine achevé le dernier mot que l'épée de l'exécuteur flamboya et siffla dans les ténèbres, pareille à un éclair, et que la tête du patient détachée de ses épaules alla, comme par un dernier élan d'amour, frapper en roulant le bas de la porte grillée.

Un cri sourd se fit entendre en même temps que le bruit d'un corps qui tombait à la renverse.

Mais ce cri, les assistans crurent que c'était le dernier râle du patient; le bruit de ce corps, ils pensèrent que c'était celui que faisait

le cadavre en se couchant sur la dalle du cachot. Pardon, monseigneur, dit Odoardo en s'interrompant ; mais si vous voulez savoir le reste, il faudrait me faire donner un verre d'eau, car je me sens défaillir.

Et en effet, Emmanuel-Philibert voyant pâlir et chanceler celui qui venait de lui raconter cette terrible histoire, s'élança pour le soutenir, le fit asseoir sur une pile de coussins et lui présenta lui-même le verre d'eau qu'il demandait.

La sueur coulait sur le front du prince, et, soldat habitué aux champs de bataille, il semblait aussi près de s'évanouir que le malheureux auquel il portait secours.

Au bout de cinq minutes Odoardo revint à lui.

— Voulez-vous en savoir davantage, monseigneur, demanda-t-il ?

— Je veux savoir tout, monsieur, dit Emmanuel ; de pareils récits sont de grands enseignements pour les princes qui doivent régner un jour.

— Soit, dit le jeune homme, d'ailleurs le plus terrible est passé.

Il sécha du creux de sa main son front couvert de sueur, et peut-être aussi en même temps, ses yeux mouillés de larmes et continua :

— Lorsque ma mère reprit ses sens, tout avait disparu comme une vision, et elle put croire qu'elle avait fait un mauvais rêve, si elle ne se fût pas retrouvée couchée sur le lit du concierge. De si terribles recommandations avaient été faites par elle à ma sœur de ne pas pleurer, de peur que ses sanglots ne fussent entendus, que, quoique la pauvre enfant crût avoir perdu tout-à-la-fois son père et sa mère, elle regardait celle-ci avec de grands yeux effarés d'où coulaient des larmes ; mais ces larmes continuaient de couler des yeux de l'enfant aussi silencieuses pour la mère qu'elles l'avaient été pour le père. Le geôlier n'était plus là ; il ne restait que sa femme. Elle eut pitié de la comtesse, elle lui fit mettre un de ses vêtements ; elle habilla ma sœur d'un des habits de son fils et, au point du jour, elle sortit avec elles et les conduisit jusque sur la route de Novare,

puis là, elle donna deux ducats à la comtesse et la recommanda à Dieu.

Ma pauvre mère semblait poursuivie par une vision terrible.

Elle ne songea ni à rentrer au palais pour prendre de l'argent, ni à s'informer de la voiture qui devait emmener le comte : elle était folle de terreur. Son seul souci était de fuir, de traverser la frontière, de quitter les terres du duc Sforza. Elle disparut avec son enfant du côté de Novare, et l'on n'entendit plus parler d'elle..... Qu'est devenue ma mère ? Qu'est devenue ma sœur ? Je n'en sais rien. La nouvelle de la mort de mon père m'arriva à Paris. Ce fut le roi lui-même qui me l'apprit, en m'annonçant que sa protection ne me manquerait pas et qu'une guerre allait venger l'assassinat du comte.

Je demandai au roi la permission de l'accompagner. La fortune commença par favoriser les armes de la France : nous traversâmes les États du duc votre père, dont le roi s'empara, puis nous arrivâmes à Milan.

Le duc Sforza s'était réfugié à Rome près du pape Paul III.

On fit des recherches sur le meurtre de mon père, mais il fut impossible de retrouver aucun de ceux qui avaient assisté à ce meurtre, ou qui y avaient participé. Trois jours après l'exécution, le bourreau était mort subitement. On ignorait le nom de l'huissier qui avait lu la sentence. Le prêtre qui avait reçu la confession du condamné était inconnu. Le geôlier, sa femme et son fils avaient pris la fuite.

Ainsi, malgré mes recherches, je ne pus pas même découvrir où reposait le corps de mon père. Vingt ans s'étaient écoulés depuis ces recherches inutiles, lorsque je reçus une lettre datée d'Avignon.

Un homme qui se contentait de signer avec une initiale m'invitait à me rendre immédiatement à Avignon, si je voulais avoir des révélations sûres et entières touchant la mort de mon père,





Arnaud del.

F. Perrin lith.

le Geôlier Assassin

le comte Francesco Maraviglia. Il me donnait le nom et l'adresse d'un prêtre qui avait mission de me conduire près de lui, si je me rendais à cette invitation.

Ce que m'offrait cette lettre, c'était le désir de toute ma vie ; je partis à l'instant même : j'allai droit chez le prêtre ; le prêtre était prévenu. Il me conduisit chez l'homme qui m'avait écrit. C'était le geôlier de la forteresse de Milan. Voyant mon père mort, et sachant l'endroit où attendait la voiture avec les cent mille ducats, le mauvais esprit l'avait tenté. Il avait déposé ma mère sur le lit, en la recommandant à sa femme, puis il était descendu au moyen de l'échelle de cordes ; il avait été rejoindre le cocher qui attendait sur son siège, s'était glissé jusqu'auprès de lui, disant qu'il venait au nom de mon père, l'avait poignardé et, après l'avoir jeté dans un fossé, avait continué son chemin en emmenant la voiture.

Une fois hors de la frontière, il avait pris la poste, avait gagné Avignon, avait vendu la voiture, et comme personne n'avait jamais rien réclamé de ce qu'elle contenait, il s'était approprié les cent mille ducats, puis, il avait écrit à sa femme et à son fils de venir le rejoindre.

Mais la main de Dieu était sur cet homme. Sa femme mourut d'abord, puis, après dix ans de langueur, le fils alla rejoindre la mère ; enfin, il sentit que son tour allait bientôt venir d'aller rendre à Dieu compte de ce qu'il avait fait pendant son passage sur cette terre. C'était à cet appel d'en haut qu'il s'était repenti et avait songé à moi. Vous comprenez dès lors dans quel but il voulait me voir.

C'était pour me tout raconter, pour me demander mon pardon, non pas de la mort de mon père, car il n'était pour rien dans cette mort, mais de l'assassinat du cocher, mais du vol des cent mille ducats. Quant à l'homme assassiné, il n'y avait point de remède au crime, l'homme était mort.

Mais quant aux cent mille ducats, il en avait à Villeneuve-les-Avignon acheté un château et une terre magnifique du revenu de laquelle il vivait.

Je commençai par me faire raconter tous les détails de la mort de mon père, non pas une fois mais dix fois. Au reste, cette nuit lui avait paru si terrible à lui-même qu'aucun incident ne lui était échappé, et qu'il se rappelait les moindres détails de ce funeste événement, comme s'il se fût passé la veille. Malheureusement, de ma mère et de ma sœur il ne savait rien que ce que lui en avait dit sa femme qui les avait perdues de vue toutes deux sur la route de Novare. Elles seront mortes de fatigue ou de faim.

J'étais riche et n'avais point besoin de cette augmentation de fortune; mais un jour pouvait arriver où reparaitrait soit ma mère, soit ma sœur. Ne voulant pas déshonorer cet homme par un aveu public de son crime, je lui fis faire une donation de ce château et de cette terre, à la comtesse Maraviglia et à sa fille; puis, autant qu'il était en moi et dans la mesure des pouvoirs que j'avois reçus du Seigneur, je lui pardonnai.

Mais là se borna ma miséricorde. Francesco Maria Sforza était mort en 1535, un an et un jour après l'assignation qui lui avait été donnée par mon père de comparaître au tribunal de Dieu. Il n'y avait donc pas à s'occuper de celui-là : celui-là était puni de sa faiblesse, sinon de son crime.

Mais restait l'empereur Charles-Quint, l'empereur au faite du pouvoir, au sommet de la gloire, au comble des prospérités. C'était celui-là qui était demeuré impuni; ce fut celui-là que je résolus de frapper.

Vous me direz que les hommes qui portent sceptre et couronne ne sont justiciables que de Dieu, mais parfois Dieu semble oublier.

C'est aux hommes alors de se souvenir; je me suis souvenu, voilà tout. Seulement, j'ignorais que l'empereur portât sous ses habits

une cotte de maille. Lui aussi se souvenait. Vous avez voulu savoir qui j'étais et pourquoi j'avais commis ce crime. Je suis Odoardo Maraviglia et j'ai voulu tuer l'empereur parce qu'il a fait nuitamment assassiner mon père, et mourir de fatigue et de faim ma mère et ma sœur.

— J'ai dit. Maintenant, monseigneur, vous savez la vérité. J'ai voulu tuer, je mérite d'être tué; mais je suis gentilhomme et je réclame la mort d'un gentilhomme.

Emmanuel Philibert inclina la tête en signe d'assentiment.

— C'est juste, dit-il, et votre demande vous sera accordée... Désirez-vous rester libre jusqu'à l'heure de l'exécution? J'entends par *rester libre*, ne pas être lié.

— Que faut-il faire pour cela?

— Me donner votre parole de ne pas essayer de fuir.

Vous l'avez déjà.

— Me la renouveler alors.

— Je vous la renouvelle; seulement, hâtez-vous. Le crime est public, l'aveu est complet. A quoi bon me faire attendre?

— Ce n'est point à moi de fixer l'heure de la mort d'un homme. Il sera fait sur ce point selon le bon plaisir de l'empereur Charles-Quint.

Puis, appelant le sergent :

— Conduisez monsieur à une tente particulière, dit-il, et que rien ne lui manque! Une seule sentinelle suffira pour le garder, j'ai sa parole de gentilhomme. Allez!

Le sergent sortit emmenant le prisonnier.

Emmanuel Philibert le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fut sorti de sa tente.

Alors, comme il crut entendre un faible bruit derrière lui, il se retourna.

Leona se tenait debout au seuil du second compartiment dont la tapisserie était retombée derrière elle.

C'était le bruit qu'avait fait cette tapisserie en retombant qui avait attiré l'attention d'Emmanuel Philibert.

Leona avait les mains jointes, son visage portait la trace des larmes qu'elle venait sans doute de verser au récit du prisonnier.

— Que veux-tu ? demanda le prince.

— Je veux te dire Emmanuel, répondit Leona, je veux te dire qu'il est impossible que ce jeune homme meure.

Le visage d'Emmanuel-Philibert se rembrunit.

— Leona, dit le prince, tu n'a pas réfléchi à ce que tu demandes. Ce jeune homme a commis un crime horrible, sinon par le fait, du moins par l'intention.

— N'importe, dit Leona en jetant ses deux bras au cou du prince, je te répète que ce jeune homme ne mourra pas !

— L'empereur prononcera sur son sort, Leona. Ce que je puis faire, la seule chose que je puisse faire même, c'est de tout rapporter à l'empereur.

— Et moi je te dis, mon Emmanuel, que lorsque l'empereur condamnerait ce jeune homme au dernier supplice, tu obtiendrais sa grâce, n'est-ce pas ?

— Leona, tu me crois sur l'empereur un pouvoir que j'en n'ai pas. Il faut que la justice impériale suive son cours. Si elle condamne

— Dût-elle condamner, il faut qu'Odoardo Maraviglia vive ; entends-tu bien ? Il le faut, mon Emmanuel bien-aimé.

— Et pourquoi cela le faut-il ?

— Parceque, reprit Leona, parceque c'est mon frère.

Emmanuel jeta un cri d'étonnement.

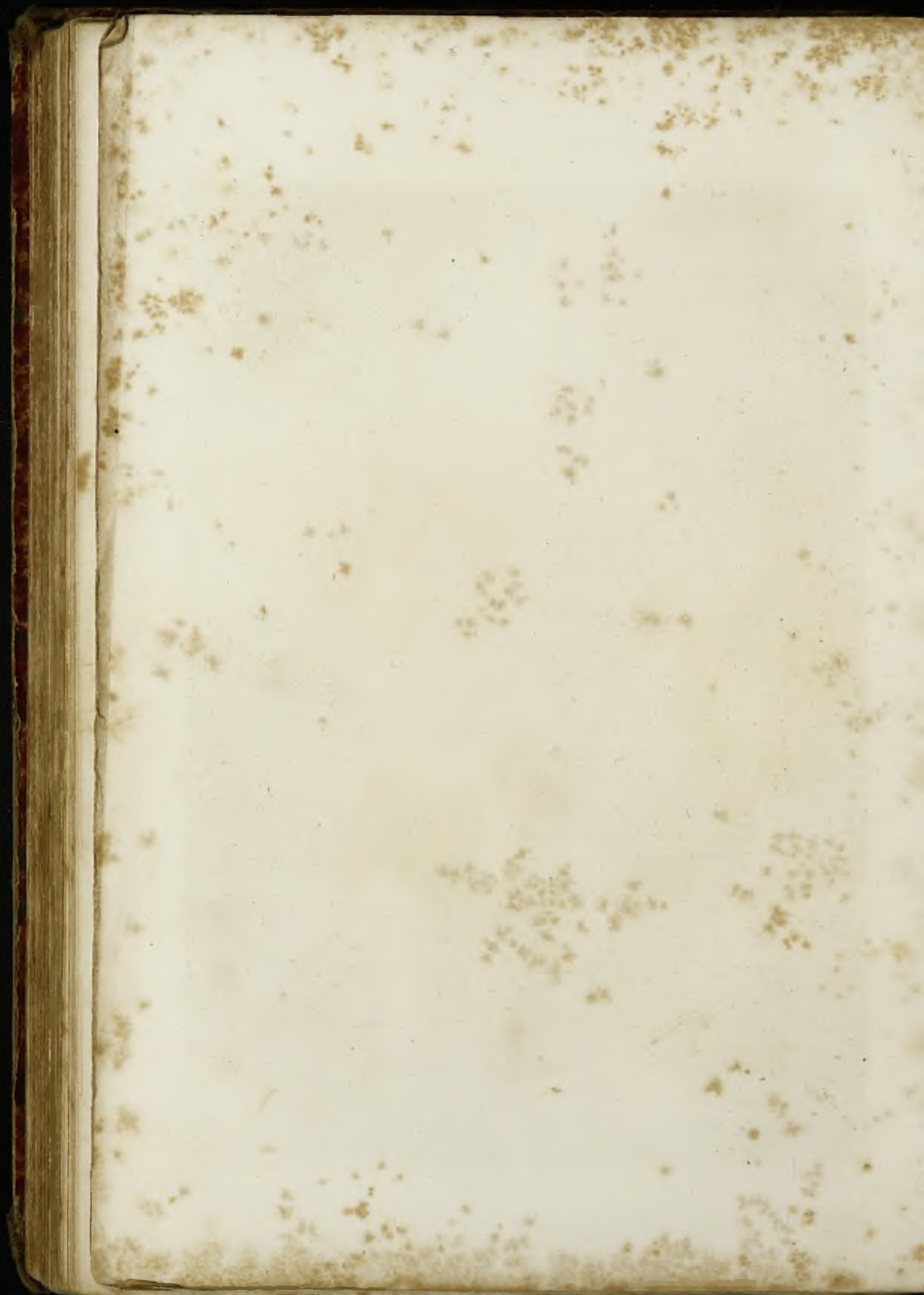
Cette femme mourante de fatigue et de faim au bord de la Sésia, cet enfant gardant obstinément le secret de sa naissance et de son sexe, ce page refusant le diamant de Charles Quint, tout lui était expliqué par ces trois mots que Leona venait de laisser échapper sur Odoardo Maraviglia : « C'est mon frère ! »



V. Loubre, del. et lith.

Imp de C. Perrin Turin 1853.

Leona demandant grâce pour son frère.





C. Perrin del.

Impr. de C. Perrin, Torino 1853.

arrivée de Philippe II. au camp de Charles-Quint.

211-16 1853

XIII.

LE DÉMON DU MIDI.

En même temps que la scène que nous venons de raconter se passait sous la tente d'Emmanuel-Philibert, un grand événement annoncé par les fanfares des trompettes et les vivats des soldats, mettait en rumeur tout le camp impérial.

Une petite troupe de cavaliers avait été signalée du côté de Bruxelles; on avait envoyé des coureurs au devant de cette troupe, et les coureurs étaient revenus au galop, faisant de grands signes de joie et annonçant que le chef de la cavalcade n'était autre que le fils unique du très-auguste empereur, Philippe, prince d'Espagne, roi de Naples et mari de la reine d'Angleterre.

Au bruit des fanfares, aux vivats des premiers qui aperçurent le prince, chacun sortit des tentes, et se précipita sur le passage de l'auguste arrivant.

Philippe était monté sur un beau cheval blanc qu'il manœuvrait avec assez de grâce. Il était vêtu d'un manteau violet et d'un pourpoint noir, double couleur de deuil chez les rois, de trouses violettes comme le manteau, chaussé de grandes bottes de buffe et coiffé d'un petit tocquet noir, comme on les portait à cette époque, entouré vers sa coiffe d'une torsade de soie, et orné d'une plume noire.

Il avait au cou le collier de la toison d'or.

C'était alors un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, plutôt gras que maigre, aux joues un peu bouffies, garnies d'une

barbe blonde, à la bouche serrée, rarement souriante, au nez droit, aux yeux tremblans sous leurs paupières, comme ceux des lièvres. Quoiqu'il fût plutôt beau que laid, l'ensemble de sa physionomie n'avait rien de sympathique, et l'on comprenait que sous ce front plissé avant l'âge, il s'agitait plus de sombres que de riantes pensées.

L'empereur avait une grande tendresse pour lui. Comme il avait aimé sa mère, il aimait son fils; mais au moment où une caresse allait rapprocher leurs deux cœurs, il avait toujours senti celui du prince d'Espagne, enveloppé de cette couche de glace qui n'avait jamais fondu dans aucun embrassement.

Parfois, quand il y avait long-temps qu'il n'avait vu son fils, quand il avait perdu des yeux la pensée cachée derrière le regard troublé et clignotant du jeune prince, il s'inquiétait de quel côté le ténébreux mineur éternellement occupé d'entrées souterraines menait la sape de son ambition. Était-ce contre leurs ennemis communs? Était-ce contre lui-même? Et dans le doute de son cœur, il laissait alors échapper de ces terribles paroles, comme il en avait dit le matin même à Emmanuel-Philibert, à propos du prisonnier.

La naissance du jeune prince avait été sombre, comme devait être sa vie. Il y a de lugubres aurores qui se reflètent sur toute une journée. L'empereur avait reçu la nouvelle de sa naissance qui avait eu lieu le mardi 31 mai 1527, en même temps que celle de la mort du connétable de Bourbon, du sac de Rome et de la captivité du pape Clément VII. Toute réjouissance avait donc été défendue à l'occasion de cette naissance, de peur qu'elle ne fit contraste avec le deuil de la chrétienté.

Un an après seulement, le royal rejeton avait été reconnu prince d'Espagne. Alors, il y avait eu de grandes fêtes, mais l'enfant qui devenu homme devait faire verser tant de larmes, l'enfant pendant ces fêtes, n'avait fait que pleurer.

Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque l'empereur

voulant essayer de lui à la guerre, le chargea de faire lever aux Français, commandés par le Dauphin, le siège de Perpignan : mais pour qu'il ne courût risque d'aucun échec dans cette entreprise, on l'avait fait accompagner de six grands d'Espagne, de quatorze barons, de huit cents gentilshommes, de deux mille chevaux et de cinq mille hommes de pied.

Contre un pareil renfort de troupes fraîches, il n'y avait rien à faire. Les Français levèrent le siège, et l'Infant d'Espagne débuta dans la carrière militaire par une victoire.

Mais, d'après le compte qu'il s'était fait rendre de cette campagne, l'empereur Charles-Quint avait facilement reconnu que les instincts de son fils n'étaient point belliqueux ; il avait donc réservé pour lui-même les hasards de la guerre et les diverses fortunes des batailles, laissant à l'héritier de sa puissance l'étude de la politique pour laquelle il semblait plus spécialement né.

A seize ans, le jeune prince avait fait de tels progrès dans ce grand art du gouvernement, que Charles-Quint n'hésita point à le nommer gouverneur de tous les royaumes d'Espagne.

En 1545, il avait épousé Dona Maria de Portugal, sa cousine germaine, née la même année que lui, le même jour que lui, et la même heure que lui.

Il en avait eu un fils, Don Carlos, héros d'une lamentable histoire et de deux ou trois tragédies. Ce fils était né en 1545.

Enfin, en 1548, Philippe avait, pour visiter l'Italie, quitté Barcelonne au milieu d'une effroyable tempête qui avait dispersé la flotte de Doria et l'avait forcée de rentrer momentanément dans le port ; puis, avec un vent contraire, il avait tenté de nouveau le voyage, avait abordé à Gênes, de Gênes avait gagné Milan, exploré le champ de bataille de Pavie, s'était fait montrer la place même où François I^{er} avait rendu son épée, avait mesuré des yeux la profondeur du fossé où avait failli s'ensevelir la monarchie française ; puis, toujours silencieux et taciturne, il avait

quitté Milan, traversé l'Italie centrale et était venu rejoindre l'empereur à Worms.

Alors Charles-Quint, flamand de naissance et de cœur, l'avait présenté à ses compatriotes de Namur et de Bruxelles.

A Namur, Emmanuel Philibert l'avait reçu et lui avait fait les honneurs de la ville. Les deux cousins s'étaient embrassés tendrement en se rencontrant, puis Emmanuel lui avait donné le spectacle d'une petite guerre, à laquelle, bien entendu, Philippe n'avait pris aucune part.

Les fêtes ne furent pas moins somptueuses à Bruxelles qu'à Namur. Sept cents princes, barons et gentilshommes vinrent recevoir hors des portes l'héritier de la plus grande monarchie du monde. Puis cet héritier bien vu, bien reconnu, son père le renvoya en Espagne.

Emmanuel Philibert l'accompagna jusqu'à Gènes. Ce fut pendant ce voyage que le prince de Piémont vit pour la dernière fois son père.

Trois ans après le retour de Philippe en Espagne, le roi Edouard VI d'Angleterre était mort, laissant la couronne à sa sœur Marie, fille de Catherine, cette tante de l'empereur que l'empereur aimait tant qu'il avait appris l'anglais, disait-il, rien que pour lui parler.

La nouvelle reine était pressée de choisir un mari. Elle avait quarante six ans; par conséquent, pas de temps à perdre. Charles-Quint proposa son fils Philippe.

Philippe était devenu veuf de cette charmante Dona Maria de Portugal qui n'avait vécu que l'âge des fleurs. Quatre jours après la naissance de Don Carlos, les femmes de la reine, curieuses de voir un magnifique autodafé de huguenots, avaient laissé la nouvelle accouchée seule, en face d'une table couverte de fruits. Ces fruits, on avait défendu à la malade d'en manger. Fille d'Eve sur tous les points, la pauvre princesse désobéit à la recommandation: elle

se leva, mordit, à belles et jeunes dents, non pas dans une pomme, mais dans un melon et, vingt quatre heures après, elle était morte.

Rien n'empêchait donc l'infant Philippe d'épouser Marie Tudor, de lier l'Angleterre à l'Espagne et, entre l'île du nord et la péninsule du midi, d'étouffer la France.

C'était le grand but de cette union:

Philippe avait deux concurrents à la main de sa cousine :

1. Le cardinal Polus, cardinal sans être prêtre; fils de Georges duc de Clarence, frère d'Edouard IV; cousin par conséquent de la reine au même degré à-peu-près que Philippe.

2. Le prince de Courtenay, neveu de Henry VIII, et par conséquent aussi proche parent que les deux autres, de la reine Marie.

Charles-Quint commença par s'assurer l'appui de la reine Marie elle-même, et sur de cet appui qu'il avait conquis par l'influence du père Henry, confesseur de la royale veuve, il n'hésita point à agir.

La princesse Marie était ardente catholique. Le titre de la *sanglante Marie* que les uns après les autres lui ont donné tous les historiens d'Angleterre, en fait foi.

L'empereur commença donc par écarter d'elle le prince de Courtenay, jeune homme de trente deux ans, beau comme un ange, brave comme un Courtenay, en l'accusant d'être un protecteur passionné de l'hérésie, et en effet, la reine Marie remarqua que ceux de ses ministres qui lui conseillaient ce mariage étaient ceux qu'elle regardait comme enchaînés de cette fausse religion dont son père Henry VIII, pour n'avoir plus rien à faire désormais avec les *évêques de Rome*, comme il les appelait, s'était déclaré pape.

Ce point bien arrêté dans l'esprit de la reine, le prince de Courtenay n'était plus à craindre.

Restait le cardinal Polus, peut-être moins brave que Courtenay,

mais aussi beau que lui et à coup sûr plus fort politique, élevé qu'il avait été à l'école des papes.

Le cardinal Polus était d'autant plus à craindre qu'avant d'être couronnée, Marie Tudor, avec ou sans intention, avait écrit au pape Jules III pour qu'il lui envoyât le cardinal Polus en qualité de légat apostolique, afin que celui-ci travaillât avec elle à la sainte œuvre du rétablissement de la religion. Par bonheur pour Charles-Quint, le pape qui savait ce que Polus avait eu à souffrir sous Henry VIII et quels dangers il avait courus, hésita à envoyer tout d'abord ; au milieu de la fermentation qui régnait en Angleterre, un prélat de cette considération. Il le fit donc précéder par Jean François Commendon, maître de la chambre. Mais, c'était Polus et non Commendon que Marie avait demandé ; elle renvoya ce dernier, le priant de presser la venue du cardinal.

Polus partit. Mais l'empereur avait ses espions à Rome ; il fut informé de ce départ, et comme le légat *a latere* devait traverser l'Allemagne et passer par Inspruck, Charles-Quint donna l'ordre à Mendoza qui commandait un corps de cavalerie dans cette ville, d'arrêter le cardinal Polus au passage, sous prétexte qu'il était trop proche parent de la reine pour lui donner des conseils désintéressés dans l'affaire de son mariage avec l'infant don Philippe.

Mendoza était un vrai capitaine, comme il en faut aux princes en pareilles circonstances. Il ne connaissait que sa consigne. Sa consigne était d'arrêter le cardinal Polus, il l'arrêta et le retint prisonnier, jusqu'à ce que les articles du contrat de mariage entre Philippe d'Espagne et Marie d'Angleterre fussent signés.

Ces articles signés, on le relâcha. Polus prit son parti en homme de sens et remplit sa charge de légat *a latere*, non seulement près de Marie, mais encore près de Philippe.

Un des articles portait que Marie Tudor, reine d'Angleterre, ne pouvait épouser qu'un roi. Ce n'était point un embarras pour Charles-Quint ; il fit son fils Philippe, roi de Naples.

Ce succès consola un peu l'empereur attristé des deux échecs qu'il venait d'éprouver; l'un à Inspruck, où surpris la nuit par le duc Maurice, il s'était enfui si précipitamment qu'il ne s'était pas aperçu qu'il avait mis son baudrier, oubliant son épée; l'autre devant Metz dont il avait été forcé de lever le siège, en laissant, dans les boues d'un dégel, ses canons, ses caissons, son matériel de guerre et le tiers de son armée.

— Oh! s'était-il écrié, la fortune me revient donc?

Enfin, le 24 juillet 1554, c'est-à-dire, neuf mois avant l'époque où nous sommes arrivés, le jour même de la fête de St-Jacques, protecteur de l'Espagne, Marie d'Angleterre avait été unie à Philippe II. Celle qu'on devait appeler la *tigresse du nord* avait épousé celui qu'on pouvait appeler le *démon du midi*.

Philippe était parti d'Espagne, accompagné de vingt deux bâtiments de guerre, montés par six mille hommes. Mais avant d'entrer dans le port de Hampton, il avait renvoyé tous ses vaisseaux afin de n'aborder en Angleterre qu'avec ceux que la reine Marie, sa fiancée, avait expédiés au devant de lui.

Ceux-ci étaient au nombre de dix huit. Ils étaient précédés du plus grand vaisseau que les Anglais eussent jamais construit et qui avait été lancé à la mer à cette occasion.

Ces vaisseaux s'avancèrent à la rencontre du prince d'Espagne, jusqu'à trois lieues dans la haute mer, et là, au milieu des décharges d'artillerie, au roulement des tambours, aux fanfares des clairons, Philippe passa de son bâtiment sur celui que lui envoyait sa fiancée.

Il était suivi de soixante gentilhommes, dont douze étaient grands d'Espagne; quatre d'entr'eux, l'amirante de Castille, le duc de Medina-Cœli, Ruy Gomez de Silva et le duc d'Albe avaient chacun quarante pages et valets; enfin, on compte, chose merveilleuse, et qui ne s'était jamais vue, dit Gregorio Leti, historien de Charles V, que ces soixante seigneurs avaient entr'eux douze cent trente pages et estafiers.

Les épousailles eurent lieu à Winchester. Ceux qui voudront savoir comment la reine Marie Tudor vint au devant de son fiancé, de quelle robe elle était vêtue, de quelle parure elle était ornée, de quelle forme était l'amphithéâtre surmonté de deux trônes qui attendaient les deux époux; ceux qui voudront pénétrer plus avant encore et connaître la manière dont la messe fut célébrée, celle dont on se mit à table, celle enfin dont leurs majestés se *levèrent si adroitement* de table que, quoiqu'il y eût devant elles quantité de seigneurs et de dames, elles disparurent par une fausse porte et se retirèrent dans leur chambre, trouveront ces détails et bien d'autres encore dans l'historien que nous venons de citer.

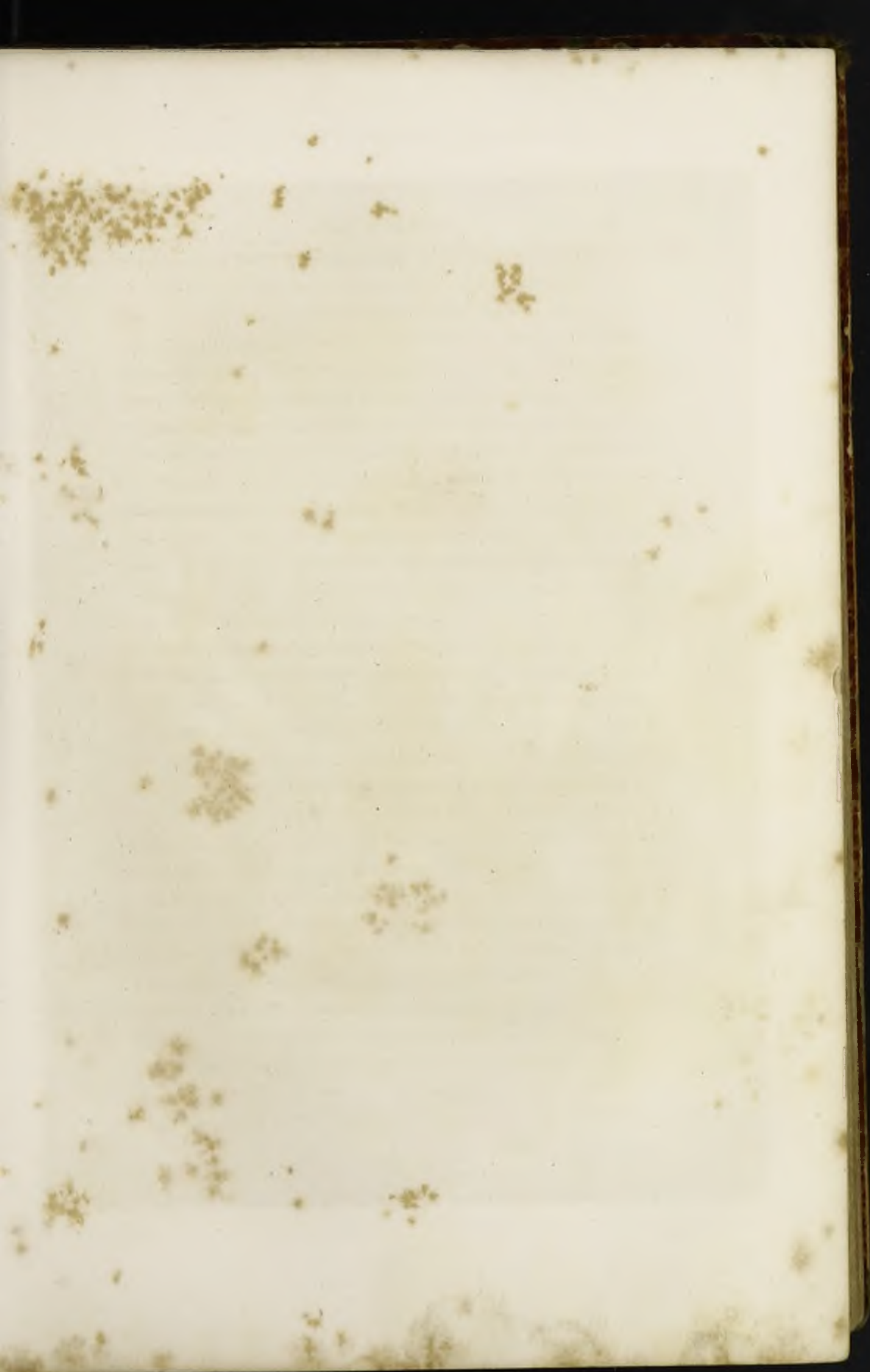
Quant à nous, si intéressans et surtout si pittoresques que soient ces détails, ils nous mèneraient trop loin et nous reviendrons au roi d'Angleterre et de Naples. Philippe II qui après neuf mois de mariage reparaisait sur le continent et, au moment où l'on s'y attendait le moins, venait, comme nous l'avons dit, d'apparaître aux barrières du camp, salué par le roulement des tambours, par les fanfares des trompettes et par les vivats des soldats allemands et espagnols qui lui faisaient cortège.

Charles-Quint avait été prévenu un des premiers de l'arrivée inopinée de son fils, et joyeux de ce que Philippe n'eût (cela paraissait ainsi du moins) aucun motif de lui cacher sa présence dans les Flandres, puisqu'il le venait trouver dans son camp, il fit un effort et appuyé sur le bras d'un de ces officiers, il se traina jusqu'à la porte de sa tente.

Il y était à peine qu'il aperçut Don Philippe s'avancant vers lui avec cris, tambours et trompettes, comme s'il était déjà le maître et seigneur.

— Allons, allons, murmura Charles-Quint, Dieu le veut !

Mais dès qu'il aperçut son père, Philippe arrêta son cheval et mit pied à terre, puis s'approchant, les bras tendus, la tête découverte et inclinée, il se jeta aux pieds de l'empereur.





G. Gouin del.

Impr. de C. Perrin Turin 1853.

Ferdinand Perrin lith.

Philippe II. et Charles-Quint.

Cette humilité chassa toute mauvaise pensée de l'esprit de Charles-Quint.

Il releva Philippe, le serra dans ses bras et se retournant vers ceux qui avaient fait cortège au prince :

— Merci, messieurs, dit-il, d'avoir deviné la joie qu'allait me causer la présence de mon fils bien-aimé et de me l'avoir annoncé d'avance par vos cris et vos vivats !

Puis à son fils :

— Don Philippe, dit-il, il y a près de cinq ans que nous ne nous sommes vus, venez, nous devons avoir bien des choses à nous dire.

Et saluant toute cette foule, soldats et officiers, assemblés devant sa tente, il s'appuya au bras de son fils et rentra dans le pavillon aux cris mille fois répétés de « Vive le roi d'Angleterre ! » et « Vive l'empereur d'Allemagne ! » de « Vive Don Philippe ! » et « Vive Charles-Quint ! »

En effet, comme l'avait présumé l'empereur, Philippe et lui avaient bien des choses à se dire.

Et cependant, après que Charles-Quint se fut assis sur le divan et que, refusant l'honneur de s'asseoir aux côtés de son père, Philippe se fut assis sur une chaise, il se fit un instant de silence.

Ce fut Charles-Quint qui rompit le premier le silence que Philippe gardait peut-être par respect pour son père.

— Mon fils, dit l'empereur, il ne fallait pas moins que votre chère présence pour dissiper la mauvaise impression qu'ont produite sur moi les nouvelles reçues aujourd'hui.

— L'une de ces nouvelles et la plus fatale de toutes, m'est déjà connue comme vous pouvez le voir à mon habit, mon père, répondit Philippe ; nous avons eu le malheur de perdre, vous une mère, moi une aïeule.

— Vous avez appris cette nouvelle en Belgique, mon fils ?

Philippe s'inclina.

— En Angleterre, sire, nous avons avec l'Espagne des communications tout-à-fait directes, tandis que le courrier que votre majesté a reçu, a dû être forcé de venir par terre de Gênes ici, ce qui l'aura retardé.

— En effet, dit Charles-Quint, cela doit être ainsi, mais à part ce sujet de douleur, mon fils, j'en ai un autre d'inquiétude.

— Votre majesté voudrait-elle parler de l'élection du pape Paul IV et de la ligue qu'il a proposée au roi de France et qui doit être signée à cette heure ?

Charles-Quint regarda Don Philippe avec étonnement.

— Mon fils, dit-il, est-ce encore un vaisseau anglais qui vous a aussi bien renseigné que vous l'êtes ? Le trajet est cependant long de Civitavecchia à Portsmouth !

— Non, sire, la nouvelle nous est arrivée à travers la France. De là vient que j'ai pu la connaître avant vous. Les passages des Alpes et du Tyrol sont encore encombrés de neige et ont retardé votre messenger, tandis que le nôtre est venu tout droit d'Ostie à Marseille, de Marseille à Boulogne et de Boulogne à Londres.

Charles-Quint fronça le sourcil ; il avait cru long-temps qu'il était de son droit d'être informé le premier de tout grave événement qui se passait en ce monde, et voilà que son fils non seulement avait connu avant lui la mort de la reine Jeanne et l'élection de Paul IV, mais encore lui annonçait une chose qu'il ignorait, c'est-à-dire, la ligue signée entre Henry II et le nouveau Pape.

Mais Philippe ne parut pas remarquer l'étonnement de son père.

— Au reste, continua-t-il, toutes les mesures étaient si bien prises par les Caraffa et leurs partisans que le traité a été envoyé au roi de France pendant le conclave. Cela explique la hardiesse avec laquelle, après avoir pris Marienbourg, Henry II a marché sur Bouvines et sur Dinant, dans le but, sans doute, de vous couper la retraite.

— Oh ! oh ! fit Charles Quint, est-il donc aussi avancé que vous le

dites, et serais-je menacé d'une nouvelle surprise dans le genre de celle d'Inspruck?

— Non, dit Philippe, car je l'espère, votre majesté ne refusera pas de conclure une trêve avec le roi Henry II.

— Pars, mon amé, s'écria l'empereur, je serais bien fou si je la refusais, et même si je ne la proposais pas!

— Sire, dit Philippe, cette trêve proposée par vous rendrait le roi de France trop orgueilleux. Voilà pourquoi, nous avons eu l'idée, la reine Marie et moi, de nous mettre à cette œuvre dans l'intérêt de votre dignité.

— Et tu viens me demander mon autorisation pour agir? Soit! Agis, ne perds pas de temps, envoie en France les plus adroits ambassadeurs; ils n'y arriveront jamais assez tôt.

— C'est ce que nous avons pensé, sire, et nous avons, en réservant à votre majesté toute liberté de nous démentir, envoyé le cardinal Polus au roi Henry, pour lui demander une trêve.

Charles-Quint secoua la tête.

— Il n'arrivera pas à temps, dit-il, et Henry sera à Bruxelles avant que le cardinal Polus soit débarqué à Calais.

— Aussi le cardinal Polus est-il venu par Ostende, et a-t-il joint le roi de France à Dinant.

— Si habile négociateur qu'il soit, dit Charles-Quint avec un soupir, je doute qu'il réussisse dans une pareille négociation.

— Je suis alors tout heureux d'annoncer à votre majesté qu'il a réussi, dit Philippe. Le roi de France accepte, sinon une trêve, du moins une suspension d'armes, pendant laquelle se régleront les conditions de cette trêve. Le monastère de Vocelles près Cambray a été choisi par lui comme le lieu des conférences, et le cardinal Polus, en venant m'annoncer à Bruxelles le résultat de sa mission, m'a dit qu'il n'avait pas cru devoir faire de difficulté sur ce point.

Charles-Quint regarda Don Philippe avec une certaine admiration.

Celui-ci, le plus humblement du monde, venait de lui annoncer l'heureux dénouement d'une négociation que lui, Charles-Quint, regardait comme impossible.

— Cette trêve, dit-il, quelle serait sa durée?

— Réelle, ou convenue.

— Convenue?

— Cinq ans, sire!

— Et réelle?

— Celle qu'il plairait à Dieu.

— Et combien de temps, Don Philippe, croyez-vous qu'il plairait à Dieu qu'elle durât?

— Mais, dit le roi d'Angleterre et de Naples avec un imperceptible sourire, le temps qu'il faudrait pour que vous pussiez tirer d'Espagne un renfort de dix mille espagnols, et pour que je puisse vous envoyer d'Angleterre un secours de dix mille anglais.

— Mon fils, dit Charles-Quint, cette trêve et..... et comme c'est vous qui l'avez obtenue, eh bien, je vous promets que c'est vous qui la tiendrez ou qui la romprez selon votre plaisir.

— Je ne comprends pas ce que veut dire l'auguste empereur, dit Philippe dont la puissance sur lui-même ne put aller jusqu'à empêcher ses yeux de lancer un éclair d'espérance et de convoitise.

Il venait d'entrevoir presque à la portée de sa main le sceptre de l'Espagne et des Pays-Bas, et qui savait? peut-être la couronne impériale.

Huit jours après, une trêve était signée en ces termes :

« Il y aura trêve pour cinq ans, tant par mer que par terre, de laquelle jouiront également tous les peuples, États, royaumes et provinces tant de l'empereur que du roi de France et du roi Philippe.

« Pendant tout cet espace de temps de cinq ans, il y aura suspension d'armes, et cependant, chacun de ses potentats gardera tout ce qu'il a pris durant tout le cours de la guerre.

« Sa sainteté Paul IV est comprise dans cette trêve. »

Philippe présenta lui-même le traité à l'empereur, qui jeta un regard presque effrayé sur l'impassible visage de son fils.

Il ne manquait plus à ce traité que la signature de Charles-Quint.

Charles-Quint signa.

Puis lorsque, avec une peine infinie, il eut tracé les sept lettres de son nom :

— Sire, dit-il, donnant pour la première fois ce titre à son fils, retournez à Londres et tenez-vous prêt à revenir à Bruxelles à mon premier commandement.



XIV.

OÙ CHARLES-QUINT TIENT LA PROMESSE FAITE À SON FILS DON PHILIPPE.

Vendredi, 25 octobre de l'année 1555, il y avait grande affluence dans les rues de la ville de Bruxelles, non seulement du peuple de la capitale du Brabant méridional, mais encore de celui des autres états flamand de l'empereur Charles-Quint.

Toute cette foule se pressait vers le palais royal qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui alors s'élevait en haut de la ville vers le sommet de Caudenberg.

C'est qu'une grande assemblée dont on ignorait encore la cause avait été convoquée par l'empereur et, déjà remise une fois, devait avoir lieu ce jour-là.

A cet effet, l'intérieur de la grande salle avait été orné et tapissé à l'occident, c'est-à-dire, du côté des barrières, et l'on y avait dressé une espèce d'échafaud de six à sept degrés, couvert de magnifiques tentures et surmonté d'un dais aux armes impériales, abritant trois fauteuils vides, mais évidemment destinés, celui du milieu à l'empereur, celui de droite au roi don Philippe arrivé depuis la veille, celui de gauche à la reine douairière de Hongrie Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

Des bancs placés parallèlement accompagnaient ces trois fauteuils, et formaient avec eux une sorte d'hémicycle.

D'autres sièges étaient rangés en face de l'estrade, comme le sont dans une salle de spectacle, les banquettes en face du théâtre.

Le roi Philippe, la reine Marie, la reine Eléonore veuve de François I, Maximilien roi de Bohême, Cristine duchesse de Lorraine avaient pris leurs logements au palais.

Charles-Quint seul avait continué d'habiter ce qu'il appelait sa petite maison du Parc.

A quatre heures de l'après-midi, il quitta cette petite maison, monta sur une mule dont la douce allure le faisait moins souffrir que tout autre moyen de locomotion. Quant à aller à pied, il n'y fallait pas songer; les accès de goutte avaient redoublé de violence et l'empereur ne savait même pas s'il pourrait marcher du seuil de la porte à l'échafaud de la grande salle, ou si l'on ne serait pas obligé de le porter pendant ce faible parcours.

Rois et princes suivaient à pied la mule de l'empereur.

L'empereur était vêtu de la charpe impériale toute de drap d'or et sur laquelle retombait le grand collier de la toison. Il avait la couronne sur la tête, mais on portait devant lui sur un coussin de velours rouge le sceptre que sa main n'avait plus la force de soutenir.

Les personnages qui devaient occuper les bancs placés aux deux côtés des fauteuils et en face de l'estrade, avaient été d'avance introduits dans la salle.

C'étaient à droite des fauteuils, les chevaliers de la toison assis sur un banc tapissé.

Sur le banc de gauche tapissé pareillement, c'étaient les princes, les grands d'Espagne et les seigneurs.

Derrière ceux-ci, c'étaient sur d'autres bancs non tapissés, les trois conseils; le conseil d'État, le conseil privé et le conseil des finances.

C'étaient enfin sur d'autres bancs placés en face, d'abord les États du Brabant, puis les États de Flandre, puis chacun des autres États selon le rang qu'il devait tenir.

Des galeries régnant tout autour de la salle étaient depuis le matin encombrées de spectateurs.

L'empereur entra vers quatre heures un quart ; il était appuyé sur l'épaule de Guillaume d'Orange, surnommé plus tard *le taciturne*.

Près de Guillaume d'Orange, marchait Emmanuel Philibert accompagné de son écuyer et de son page.

De l'autre côté, avant rois et princes, à quelques pas à la droite de l'empereur, venait un homme de trente à trente cinq ans, inconnu à tout le monde et qui paraissait aussi étonné de se trouver là que les spectateurs paraissaient étonnés de l'y voir.

C'était Odoardo Maraviglia que l'on avait tiré de sa prison, revêtu d'un magnifique costume et conduit à cette place sans qu'il sût où il allait, ni dans quel but il se trouvait là.

À l'apparition de l'empereur et de cette suite auguste qu'il menait derrière lui, chacun se leva.

L'empereur Charles-Quint s'avança sur l'échafaud, marchant à grand'peine, tout soutenu qu'il était. On pouvait voir facilement qu'il lui fallait un suprême courage et surtout une grande habitude de la souffrance pour ne pas jeter un cri à chaque pas qu'il faisait.

Il s'assit, ayant don Philippe à sa droite, et la reine Marie à sa gauche.

Puis sur un signe de lui, chacun en fit autant, hormis, d'un côté le prince d'Orange, Emmanuel Philibert et les deux personnes qui formaient sa suite ; et de l'autre, Odoardo Maraviglia qui, libre, revêtu, comme nous l'avons dit, de magnifiques habits, promenait sur tout ce spectacle un regard étonné.

Quand tout le monde fut assis, l'empereur fit signe au conseiller Philibert Bruxelles de prendre la parole.

Chacun attendait avec anxiété. Le seul visage de Philippe demeurerait calme et impassible. Son œil voilé semblait ne rien voir ; à peine devinait-on que le sang circulait sous cet épiderme pâle et inanimé. L'orateur expliqua en peu de mots que les rois, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la toison d'or, membres des États de Flandre présents dans la salle, y avaient été convoqués pour

assister à l'abdication de l'empereur Charles-Quint en faveur de son fils Don Philippe qui, à partir de ce moment, lui succédait dans ses titres de roi de Castille, de Léon, de Grenade, de Navarre, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, des Iles, Indes et terres de la mer Océane et Atlantique, et dans ceux d'archiduc d'Autriche, de duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Luisbourg, de Luxembourg, de Quelières, de comte de Flandre, d'Artois et de la Bourgogne, de Palatin de Hainaut, de Zélande, de Hollande, de Feurette, de Haguenau, de Namur, de Zutphen, enfin dans ceux de prince de Zwane, de marquis du St-Empire, de seigneur de Frise, de Salmi, de Malines et des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Groëningen.

La couronne impériale était réservée à Ferdinand déjà roi des romains.

A cette réserve seulement, une pâleur livide passa sur le visage de Don Philippe et un léger tremblement fit frissonner les muscles de ses joues.

Cette abdication qui suspendait d'étonnement toutes les haleines, fut attribuée par l'orateur au désir que l'empereur avait de revoir l'Espagne qu'il n'avait pas vue depuis douze ans et surtout aux souffrances que lui faisait endurer la goutte, souffrances qui s'augmentaient encore de la rigueur du climat des Flandres et de la Germanie.

Il achevait en priant, au nom de l'empereur des États des Flandres, de prendre en bonne part cette cession qu'il faisait d'eux à son fils Don Philippe.

Ce discours prononcé, et ayant adjuré Dieu en forme de péroration de vouloir bien garder toujours l'auguste empereur sous sa protection et sauvegarde, Philibert Bruxelles se tut et reprit la place sur son siège.

Alors l'empereur se leva à son tour; il était pâle et la sueur de la souffrance humectait son visage; il voulait parler et tenait à la

main un papier sur lequel était écrit son discours pour le cas où la mémoire lui manquerait.

Au premier signe qu'il manifesta du désir qu'il avait de parler, l'immense rumeur qui avait parcouru la salle à la fin du discours du conseiller Bruxelles, cessa comme par enchantement, et si faible que fût la voix de l'empereur, du moment où il ouvrit la bouche, on ne perdit pas un mot de ce qu'il disait. Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours et que, jetant un regard sur sa vie passée, il rappelait ses travaux, ses dangers, ses actions, ses desseins, sa voix s'élevait, son geste grandissait, son œil prenait une animation singulière, et son accent retrouvait de ces intonations solennelles, comme en ont les dernières paroles des mourants.

Chers amis, dit-il (*), vous venez d'entendre les motifs pour lesquels je me suis décidé à résigner le sceptre et la couronne aux mains du roi mon fils. Laissez-moi ajouter quelques paroles qui rendront encore plus claires à vos yeux ma résolution et ma pensée. Chers amis, plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui doivent se souvenir qu'il y a eu juste quarante ans, le cinq de janvier dernier que mon aïeul l'empereur Maximilien de glorieuse mémoire m'affranchit de sa tutelle et, dans cette même salle, ici, à cette même heure, lorsque je comptais à peine quinze ans, me rendit maître de tous mes droits. L'année suivante, le roi Ferdinand le Catholique, mon grand-père maternel, étant mort, je ceignis la couronne, n'étant âgé que de 16 ans.

Ma mère vivait, mais toute vivante et jeune encore qu'elle était, elle avait eu, comme vous le savez, l'esprit tellement frappé de la mort de son époux, qu'elle ne se trouva point en état de

(*) Nous n'avons rien changé au discours de l'empereur que nous empruntons à une publication faite en 1830 à Bruxelles par l'honorable et savant conservateur adjoint des archives du royaume, M^r L. P. Gachard.

régir par elle-même les royaumes de ses père et mère, et qu'il me fallut à dix-sept ans commencer mes voyages à travers les mers pour aller prendre possession du royaume d'Espagne. Enfin, lorsque mon aïeul l'empereur Maximilien mourut, il y a trente six ans, j'en avais dix-neuf alors, j'osai briguer la couronne impériale qu'il avait portée, non point par envie de dominer sur un plus grand nombre de pays, mais pour veiller plus efficacement au salut de l'Allemagne, de mes autres royaumes et surtout de mes Flandres bien-aimées. C'est à cet effet que j'ai entrepris et achevé tant de voyages; comptons-les et vous serez vous-mêmes étonnés de leur nombre et de leur étendue.

J'ai passé neuf fois dans la Haute Allemagne, six fois en Espagne, sept fois en Italie, dix fois en Belgique, quatre fois en France, deux fois en Angleterre et deux fois en Afrique; ce qui fait en tout quarante voyages ou expéditions.

Et dans ces quarante voyages ou expéditions ne sont point comprises les courses de moindre importance que j'ai faites pour visiter des îles ou des provinces soumises.

Pour accomplir celles-ci, j'ai traversé huit fois la mer Méditerranée, trois fois celle de l'Occident que je m'appête à franchir aujourd'hui pour la dernière fois.

Je passe sous silence mon voyage à travers la France que j'ai accompli venant d'Espagne et allant aux Pays-Bas, voyage que me commandaient, vous le savez, de graves motifs (*).

J'ai été forcé, à cause de ces nombreuses et fréquentes absences, de préposer au gouvernement de ces provinces, madame ma bonne sœur, la reine ici présente. Or je sais, et les différents ordres de l'Etat savent ainsi que moi, comment elle s'est acquittée de ces fonctions.

(*) La Révolte des Gaulois.

J'ai, en même temps que je faisais ces voyages, soutenu plusieurs guerres; toutes ont été entreprises ou acceptées contre ma volonté, et aujourd'hui ce qui m'afflige en vous quittant, chers amis, c'est de ne pas vous laisser une paix plus stable, un repos plus assuré... Toutes ces choses ne seront pas faites, comme vous le pensez bien, sans de longs travaux, sans de grandes fatigues, et l'on peut apprécier à ma pâleur et à ma faiblesse la gravité de ces fatigues, la lourdeur de ces travaux. Aussi que l'on ne me croie pas si ignorant de moi-même qu'en mesurant la charge que me donnaient les évènements à la force que Dieu m'avait accordée, je n'aie pas compris que je fusse insuffisant à la mission qui m'était donnée. Mais il me paraît qu'à cause de la folie qui tenait ma mère et du jeune âge qu'avait mon fils, c'eût été un crime de déposer avant l'heure le fardeau, si lourd qu'il fût, dont la Providence, en me donnant la couronne et le sceptre, avait chargé ma tête et mon bras.

Cependant, quand je quittais dernièrement les Flandres pour aller en Allemagne, j'avais déjà l'intention d'accomplir le projet que j'exécute aujourd'hui; mais voyant l'état misérable des affaires, mais me sentant un reste de forces, mais me trouvant commandé par les bouleversements qui agitaient la république chrétienne attaquée à la fois par les Turcs et les Luthériens, j'ai cru qu'il était de mon devoir de remettre le repos à plus tard et de sacrifier à mes peuples ce qui me restait de force et d'existence. J'étais en bon chemin d'arriver au but, quand les princes allemands et les rois de France, violant la parole donnée, me rejetèrent au milieu des troubles et des batailles. Ceux-ci s'attaquèrent à ma personne et faillirent me faire prisonnier à Inspruck; ceux-là s'emparèrent de la ville de Metz qui était du domaine de l'empire. Ce fut alors que j'accourus pour l'assiéger moi-même avec une armée nombreuse. Je fus vaincu, mon armée fut détruite, mais ce ne fut point par les hommes, ce fut par les éléments. En échange de Metz

perdue, j'enlevai aux Français Théroutanne et Hesdin. Je fis plus, j'allai jusqu'à Valenciennes au devant du roi de France et je le contraignis de se retirer, faisant ce que je pouvais à la bataille de Renty, désespéré de ne pouvoir faire mieux.

Mais aujourd'hui, outre l'insuffisance que j'ai toujours reconnue en moi, voilà que la maladie redouble et m'accable. Par bonheur, au moment où Dieu m'enlève ma mère, il me donne en échange un fils en âge de gouverner. Maintenant que les forces me manquent et que j'approche de la mort, je n'ai garde de préférer l'amour et la passion de régner au bien et au repos de mes sujets. Au lieu d'un vieillard infirme qui a déjà vu descendre dans la tombe la meilleure partie de lui-même, je vous donne un prince vigoureux et recommandable par une jeunesse et une vertu florissantes. Jurez-lui donc à lui cette affection et cette fidélité que vous m'avez jurées à moi et que vous m'avez si loyalement conservées. Surtout prenez garde que troublant la fraternité qui doit vous réunir, les hérésies qui vous environnent ne se glissent chez vous, et si vous voyez qu'elles poussent quelques racines, hâtez-vous de les extirper, de les mettre hors de terre et de les jeter au loin.

Et maintenant, pour dire un dernier mot sur moi-même, à tout ce que j'ai déjà dit, j'ajouterai que je suis tombé dans bien des fautes, soit par ignorance dans ma jeunesse, soit par orgueil dans mon âge mûr, soit par toute autre faiblesse inhérente à la nature humaine. Toutefois, je déclare ici que jamais je n'ai fait sciemment ou volontairement injure ou violence à qui que ce soit, ou que lorsque violence ou injure a été faite et que je l'ai su, je l'ai toujours réparée, comme en face de tous je vais le faire tout-à-l'heure, à l'endroit d'une des personnes ici présentes et que je prie d'attendre la réparation avec patience et miséricorde.

Alors se tournant vers Don Philippe qui, à la fin de son discours, était venu se jeter à ses pieds:

— Mon fils, dit-il, si par ma mort seulement vous étiez entré dans

la possession de tant de royaumes et de provinces, j'aurais déjà sans doute mérité quelque chose de vous pour vous avoir laissé un héritage si riche et augmenté par moi de tant de biens. Mais puisque cette grande succession ne vous vient pas aujourd'hui de ma mort, mais seulement de ma volonté ; puisque votre père a voulu mourir avant que son corps descendit dans la tombe, pour vous faire jouir, lui vivant, du bénéfice de la succession, je vous demande et j'ai le droit de vous demander cela, je vous demande de donner aux soins et à l'amour de vos peuples tout ce que vous semblez me devoir pour vous avoir avancé la jouissance de l'empire.

Les autres rois se réjouissent d'avoir donné la vie à leurs enfants et de leur laisser des royaumes ; moi, j'ai voulu ôter à la mort la gloire de vous faire ce présent, m'imaginant recevoir une double joie, si de même que je vous vois vivre par moi, je vous vois régner par moi. Peu se trouveront pour imiter mon exemple, comme peu j'en ai trouvé dans les siècles passés dont les exemples fussent bons à imiter ; mais au moins louera-t-on mon dessein lorsqu'on verra que vous méritez qu'on en ait fait en vous la première expérience, et vous obtiendrez cet avantage, mon fils, si vous conservez cette sagesse que vous avez jusqu'ici embrassée, si vous avez toujours dans l'âme la crainte du maître souverain de toutes choses, si vous prenez la défense de la religion catholique et la protection de la justice et des lois qui sont les plus grandes forces et les meilleurs appuis des empires. Enfin, il me reste maintenant à souhaiter en votre faveur que vos enfants croissent si heureusement que vous puissiez leur transporter votre empire et votre puissance librement et sans y être autrement contraint que je ne le suis.

En disant ces mots, soit qu'ils fussent en réalité la fin du discours, soit que le discours fut interrompu par l'émotion, la voix de Charles-Quint s'arrêta dans sa gorge, et posant la main sur la tête de son fils agenouillé devant lui, il demeura un instant immobile, muet, les larmes de ses yeux coulant abondamment et silencieusement sur ses joues.





V. Gouffier del et lith.

L'abdication de Charles-Quint

Imp. de C. Lefevre, Paris 1855

Puis, après une minute de ce silence plus éloquent encore que le discours qu'il venait de prononcer, comme les forces semblaient près de lui manquer, il étendit la main vers sa sœur, tandis que Don Philippe, se relevant de ses genoux où il s'était courbé, lui passait pour le soutenir le bras autour du corps.

Alors la reine Marie tira de sa poche un flacon de cristal contenant une liqueur rose, et elle en versa le contenu dans un petit calice d'or, qu'elle présenta à l'empereur.

Pendant que l'empereur buvait, chacun dans l'assemblée donna cours à son émotion. Il y avait parmi les assistants, que leur rang les éloignât ou les rapprochât du trône, peu de cœurs qui ne fussent touchés, peu de regards qui ne fussent obscurcis par les larmes.

C'était en effet un grand spectacle donné au monde que celui de ce souverain, de ce guerrier, de ce César qui, après quarante ans d'une puissance telle que peu d'hommes avaient reçu la pareille de la Providence, descendait volontairement du trône, et las de corps, accablé d'esprit, proclamait à haute voix le néant des grandeurs humaines devant le successeur auquel il les abandonnait.

Mais un spectacle plus grand encore était attendu, qui venait d'être promis par l'empereur. C'était celui d'un homme reconnaissant publiquement une faute commise, et en demandant pardon à celui auquel elle avait porté préjudice.

L'empereur comprit que c'était cela que l'on attendait et, rappelant ses forces, il écarta doucement de lui son fils.

On vit qu'il allait parler une seconde fois et l'on se tut.

« Chers amis, reprit l'empereur, j'ai promis tout-à-l'heure une réparation publique à un homme que j'avais offensé. Soyez donc tous témoins qu'après m'être vanté de ce que je croyais avoir fait de bien, je me suis accusé de ce que j'avais fait de mal. »

Alors se tournant vers cet inconnu aux magnifiques habits que chacun avait déjà remarqué :

« Odoardo Maraviglia, dit-il d'une voix ferme, approchez. »

Le jeune homme à qui s'adressait cette formelle invitation pâlit, et tout chancelant s'approcha de Charles-Quint.

— Comte, dit l'empereur, je vous ai gravement fait tort, soit volontairement soit involontairement dans la personne de votre père, lequel a subi dans les prisons de Milan une mort cruelle. Souvent cet acte s'est représenté à ma mémoire avec le voile du doute. Aujourd'hui, ce spectre il m'apparaît avec le linceul du remords. Comte Maraviglia, en face de tous, sous le regard des hommes et sous celui de Dieu, au moment de déposer le manteau impérial qui depuis trente six ans pèse sur mes épaules, je m'humilie devant vous et vous prie, non seulement de m'accorder mon pardon, mais encore de le demander pour moi au Seigneur, qui l'accordera plutôt aux instances de la victime qu'aux supplications du meurtrier. »

Odoardo Maraviglia jeta un cri et tomba à genoux.

— Magnifique empereur, dit-il, ce n'est pas sans raison que le monde t'a donné le nom d'Auguste. Oh ! oui, oui, je te pardonne en mon nom et au nom de mon père. Oh ! oui, Dieu te pardonnera ; mais moi, moi, auguste empereur, à qui demanderai-je un pardon que je ne m'accorde plus à moi-même ?

Puis se relevant :

— Messieurs, dit Maraviglia en se tournant vers l'assemblée, messieurs, vous voyez en moi un homme qui a voulu assassiner l'empereur, et à qui l'empereur vient non seulement de pardonner, mais encore de demander pardon. Roi Don Philippe, ajouta-t-il, en se courbant devant celui qui, à partir de ce moment, devait s'appeler Philippe II, le meurtrier se remet entre vos mains.

— Mon fils, dit Charles-Quint à qui les forces manquaient pour la seconde fois, je vous recommande cet homme, que sa vie soit sacrée !

Et il retomba presque évanoui sur son fauteuil.

— Oh ! mon Emmanuel bien-aimé, dit le page du duc de Savoie, en se glissant près de son maître à la faveur du mouvement

qu'occasionna l'accident arrivé à l'empereur , que tu es bon ! que tu es grand et comme je te reconnais à ce qui vient de se passer !

Et avant qu'Emmanuel Philibert eut pu s'y opposer, le cœur gros d'émotions , les yeux pleins de larmes, Leone-Leona lui avait baisé la main avec presque autant de respect que d'amour.

La cérémonie un instant interrompue par l'incident imprévu que nous venons de raconter, et qui ne fut pas une des scènes les moins émouvantes de cette solennelle journée, devait reprendre son cours; car pour que l'abdication fu complète, après que Charles-Quint avait donné, il fallait que Philippe II acceptât.

Philippe, qui avait répondu par un signe de promesse à la recommandation que lui avait faite son père, s'inclina donc de nouveau humblement devant lui et , en espagnol , langue que beaucoup des assistants ne parlaient point, mais que presque tous entendaient , il dit d'une voix dans laquelle pour la première fois peut-être se glissait une nuance d'émotion :

— Je n'ai jamais mérité, très-invincible empereur. mon très-bon père, ni n'aurais jamais cru pouvoir mériter un amour paternel si grand, qu'il n'y en a jamais assurément eu de pareil au monde, jamais du moins qui ait produit de pareils effets; ce qui à la fois me couvre de confusion à l'endroit de mon peu de mérite, et me remplit de reconnaissance et de respect en face de votre grandeur. Mais puisqu'il vous a plu de me traiter si tendrement et si généreusement par un effet de votre auguste bonté, exercez encore cette même bonté, mon très-cher père, en demeurant persuadé que je ferai de mon côté tout ce qui sera en mon pouvoir afin que votre résolution en ma faveur soit généralement approuvée et agréable, m'efforçant de gouverner en sorte que les États puissent être convaincus de l'affection que j'ai toujours eue pour eux.

A ces paroles, il baisa à plusieurs reprises la main de son père, tandis que celui-ci le pressant contre sa poitrine lui disait :

— Je te souhaite, mon cher fils, les plus précieuses bénédictions du Ciel et sa divine assistance.

Alors Don Philippe appuya une dernière fois la main de son père contre ses lèvres, essuya une larme probablement absente de sa paupière, se leva, se retourna vers les États, les salua et, le chapeau à la main, posture dans laquelle se trouvaient tous ceux qui l'écoutaient, à l'exception de l'empereur qui était seul couvert et assis, il prononça en français les quelques paroles suivantes, auxquelles nous conservons leur forme, pour ne point leur enlever leur caractère :

— Messieurs ,

Je voudrais bien que je sceusse mieux parler le langage de ce pays que je ne le sais, afin de vous faire d'autant mieux entendre la bonne affection et faveur que je vous porte, mais comme je ne le sais si bien qu'il serait nécessaire, je m'en rapporterai à l'évêque d'Arras qui le fera pour moi.

Aussitôt Antoine Perrenot de Grauveller, le même qui fut depuis cardinal, servant d'interprète aux sentiments du prince, prit la parole, vanta le zèle de Don Philippe pour le bien de ses sujets, et exposa la résolution où il était de se conformer exactement aux bonnes et sages instructions que l'empereur venait de lui donner.

Puis, la reine Marie, sœur de l'empereur, gouvernante pendant vingt six ans des provinces des Pays-Bas, se leva à son tour et résigna en quelques mots dans les mains de son neveu la régence dont elle avait été chargée par son frère.

Après quoi, le roi Don Philippe fit le serment de maintenir les droits et privilèges de ses sujets, et tous les membres de l'assemblée, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, députés des États, soit en leur nom, soit au nom de ceux qu'ils représentaient, lui jurèrent obéissance.

Ce double serment prononcé, Charles-Quint se leva, fit asseoir le

roi Don Philippe sur son trône, lui mit la couronne sur la tête, et après avoir dit à haute voix :

— Mon Dieu, faites que cette couronne ne soit pas pour votre élu une couronne d'épines,

Il fit un pas vers la porte.

Aussitôt Don Philippe, le prince d'Orange, Emmanuel Philibert et les princes et seigneurs, tous tant qu'ils étaient là, firent un mouvement pour soutenir l'empereur dans sa marche ; mais lui, il fit un signe à Maraviglia, qui s'approcha en hésitant, car il ne pouvait comprendre ce que lui voulait l'empereur.

L'empereur voulait n'avoir d'autre appui dans sa retraite que celui que lui prêterait ce même Maraviglia dont il avait fait mourir le père et qui, en expiation de cette action sanglante, avait tenté de l'assassiner.

Mais alors, comme le second bras de l'empereur retombait inerte près de lui,

— Sire, dit Emmanuel Philibert, permettez que mon page Leone soit le second soutien sur lequel votre majesté se repose, et l'honneur que vous lui ferez, je me le tiendrai pour fait à moi-même.

Et il poussa Leone vers l'empereur.

Charles-Quint regarda le page et le reconnut.

— Ah ! ah ! dit-il en soulevant son bras, afin que celui-ci pût lui présenter son épaule, c'est le jeune homme au diamant ; tu veux donc te réconcilier avec moi, mon beau page ?

Alors regardant sa main au petit doigt de laquelle seulement à cause des douleurs qu'il éprouvait, il avait pu conserver un simple anneau d'or :

— Tu auras perdu pour attendre, mon beau page, reprit-il, au lieu d'un diamant, tu n'auras que cette simple bague. Il est vrai qu'elle est à mon chiffre ; ce qui te semblera, je l'espère, une compensation.

Et tirant la bague de son petit doigt, il la passa au pouce de

Leone, le pouce étant le seul doigt de cette main délicate qui fût assez fort pour retenir l'anneau.

Puis il sortit de la salle sous les regards et au milieu des acclamations de l'assemblée, regards qui eussent été bien autrement curieux, acclamations qui eussent été bien autrement enthousiastes, si les assistans eussent pu deviner que cet empereur qui descendait du trône, que ce chrétien qui marchait vers la solitude, que ce pécheur qui s'inclinait sous le pardon, s'avancait vers sa tombe prochaine, appuyé non seulement sur le fils, mais encore sur la fille de ce malheureux Francesco Maraviglia qu'il avait, par une sombre nuit de septembre, fait égorger vingt ans auparavant, dans un cachot de la forteresse de Milan.

C'était le repentir soutenu par la prière, c'est-à-dire, s'il faut en croire les paroles de Jésus Christ, le spectacle qui soit ici bas le plus agréable aux yeux du Seigneur.

Mais arrivé à la porte de la rue solitaire où l'attendait la mule qui l'avait amené, l'empereur ne voulut point que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens fit un pas de plus, et il renvoya Odoardo à son nouveau seigneur Don Philippe et Leone à son ancien maître Emmanuel Philibert.

Puis sans autre garde, sans autre suite, sans autre cortège que le palefrenier qui tenait la bride de sa paisible monture, il reprit le chemin de sa petite maison du Parc si bien que nul de ceux qui le voyaient cheminer ainsi dans l'obscurité, ne devina que cet humble pèlerin était celui-là même dont l'abdication à cette heure occupait Bruxelles et bientôt allait occuper le monde.

Charles-Quint en arrivant à la porte de cette petite maison du Parc qui occupait alors la place où s'élève aujourd'hui le palais de la chambre des représentans, en trouva la grille ouverte.

Le palefrenier n'eut donc qu'à pousser cette grille, pour que la mule, le cavalier et lui pussent entrer.

Alors, ayant sur l'ordre de l'empereur, fait approcher sa monture

au plus près de la seconde porte, afin qu'une fois descendu, le trajet à parcourir pour se rendre de cette porte au salon, fût le plus court possible, il reçut l'empereur dans ses bras et le déposa sur le seuil.

Cette seconde porte était ouverte comme la première.

L'empereur ne fit point attention à cette circonstance, tout plongé qu'il était dans des réflexions qu'il est plus facile à nos lecteurs de comprendre qu'à nous de rapporter. Appuyé d'un côté sur son bâton qu'il retrouva au même endroit où il l'avait laissé deux heures auparavant, c'est-à-dire, derrière la porte, de l'autre sur le bras du domestique, il regagna le salon tendu de chaudes courtines, garni d'épais tapis et dans la cheminée duquel brûlait un grand feu.

Le salon n'était éclairé que par la lueur de la flamme, qui en les dévorant se tordait avec avidité autour des tisons; mais cette demi-lumière convenait mieux qu'une grande clarté à la situation d'esprit où se trouvait l'auguste empereur.

Il se coucha donc sur un canapé et renvoyant le palefrenier à son écurie, il rappela à son souvenir chacune des phases de cette vie qu'avaient encombrée les événements de tout un demi siècle et de quel demi siècle? de celui où avaient vécu Henri VIII, Maximilien, Clément VII, François I, Soliman et Luther. Il força sa mémoire de repasser par la route accomplie, remontant le cours de ses années comme un voyageur qui, à la fin de sa vie, remonterait le fleuve aux rives fleuries et parfumées qu'il a descendu dans sa jeunesse.

Le voyage était immense, magnifique, merveilleux; il se faisait à travers les adorations des courtisans, les acclamations du monde, les génuflexions des peuples accourus sur le passage de cette gigantesque fortune.

Tout-à-coup, au milieu de ce rêve qui était moins d'un homme que d'un Dieu, un des tisons du foyer vint à se rompre et un morceau tomba dans les cendres, tandis que l'autre roulait sur le tapis, duquel s'éleva aussitôt une épaisse fumée.

Cet incident, si vulgaire qu'il fût et peut-être à cause de sa vulgarité même, ramena Charles-Quint à la réalité.

— Eh ! fit-il en appelant, eh ! qui donc est de service ici ? vite quelqu'un près de moi.

Nul ne répondit.

— N'y a-t-il donc personne dans les antichambres, cria l'ex-empereur s'impatientant et frappant le parquet de son bâton ?

Ce second appel n'obtint pas plus de réponse que le premier.

— Voyons, que l'on vienne donc accommoder ce feu, et que l'on se dépêche, cria Charles-Quint avec plus d'impatience encore que les deux premières fois.

Même silence.

— Oh ! oh ! murmura-t-il en se trainant de meuble en meuble pour atteindre la cheminée, — déjà seul, déjà abandonné — si la Providence a voulu m'inspirer le repentir de ce que j'ai fait, la leçon est venue bien vite !

Et lui-même alors, de ses mains endolories, prit les pincettes et avec de pénibles efforts rajusta ce feu que personne n'était-là pour accommoder.

Tous, depuis les princes jusqu'aux valets, étaient occupés autour du nouveau roi Don Philippe.

L'empereur repoussait du pied les dernières braises fumantes sur le tapis, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'antichambre et qu'une forme humaine apparut au milieu de l'encadrement de la porte et se dessina dans la pénombre.

Enfin, murmura l'empereur.

— Sire, dit le nouveau venu qui vit que Charles-Quint se trompait sur son identité, je demande pardon à votre majesté de me présenter ainsi devant elle ; mais ayant trouvé toutes les portes ouvertes et ne voyant personne dans les antichambres pour m'annoncer, je me suis hasardé à m'annoncer moi-même.

— Annoncez-vous donc alors, monsieur, répondit Charles-Quint

qui faisait rapidement, comme on le voit, l'apprentissage de simple particulier. Voyons, qui êtes-vous?

— Sire, répondit l'inconnu avec l'accent le plus respectueux et en s'inclinant jusqu'à terre, je suis Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, amiral de France et envoyé extraordinaire de sa majesté le roi Henri II.

— Monsieur l'envoyé extraordinaire de sa majesté le roi Henri II, dit Charles-Quint en souriant avec une certaine amertume, vous vous êtes trompé de porte. Ce n'est plus à moi que vous avez à faire, c'est au roi Philippe II, mon successeur au trône de Naples depuis neuf mois, et au trône d'Espagne et des Indes depuis vingt minutes.

— Sire, dit Coligny avec le même accent respectueux et en s'inclinant une seconde fois, quelque changement qui soit survenu dans la fortune du roi Philippe II depuis neuf mois ou depuis vingt minutes, vous êtes toujours pour moi l'élu de l'Allemagne, le très-grand, très-saint et très-auguste empereur Charles V, et comme c'est à votre majesté que la lettre de mon roi est adressée, permettez que ce soit à votre majesté que je la remette.

— En ce cas, monsieur l'amiral, dit Charles-Quint, aidez-moi à allumer ces bougies, puisque l'avènement au trône de mon fils Philippe II m'a enlevé, à ce qu'il paraît, jusqu'à mon dernier laquais.

Et l'empereur, aidé de l'amiral, se mit à allumer les cires préparées dans les candélabres, afin de pouvoir lire la lettre que lui adressait le roi Henri II, et peut-être bien aussi pressé qu'il était de voir l'homme qui depuis trois ans lui avait été un si rude adversaire.

Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de trente-huit à trente-neuf ans, à l'œil vif, à la figure martiale, à la taille haute et bien prise, cœur loyal et intrépide. Il avait été en aussi grande estime auprès du roi François I^{er}, qu'il l'était auprès du roi Henry II et devait l'être auprès du roi François II.

Pour assassiner misérablement un pareil homme, si immense que fût le massacre du 24 août 1572, il fallait la haine héréditaire de Henry duc de Guise jointe à l'hypocrisie de Catherine De Médicis et à la faiblesse de Charles IX.

Cette haine, qui le jour où nous mettons en scène l'illustre amiral, commençait à le séparer de son ancien ami François de Guise, avait pris naissance sur le champ de bataille de Renty. Dans leur jeunesse, ces deux grands capitaines, dont le génie réuni eût pu faire tant de merveilleuses choses, avaient été intimement liés ; point de plaisirs, point de travaux, point d'exercices, qui ne leur fussent communs. Dans leurs études de l'antiquité, ils se proposaient pour modèles non seulement ces hommes qui ont laissé de beaux exemples de courage, mais encore ceux qui ont laissé aussi de beaux exemples de fraternité.

Cette tendresse mutuelle des deux jeunes gens allait si loin, qu'ils portaient, dit Brantôme, mêmes parures et même livrée. Le roi Henry II envoyant un messenger à l'empereur Charles-Quint, et ce messenger n'étant point le connétable de Montmorency, ce ne pouvait être que l'amiral de Coligny ou le duc de Guise.

L'empereur regarda l'amiral avec une certaine admiration. Il était impossible, assurent toutes les historiens contemporains, de voir un homme qui donnât mieux l'idée d'un grand capitaine.

Seulement, à l'instant même il vint à l'esprit de Charles-Quint, que Coligny avait été envoyé à Bruxelles, non pas précisément pour lui remettre la lettre qu'il tenait à la main, mais bien plutôt pour reporter à la cour de France ce qui s'était passé au palais de Bruxelles dans cette fameuse journée du 25 octobre 1555. Aussi la première demande de l'empereur à Coligny, lorsqu'un long regard jeté sur le messenger de Henry II lui eût permis de satisfaire sa curiosité, fut celle-ci :

— Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur l'amiral ?

— Depuis ce matin, sire, répondit Coligny.





G. Bonin del.

Impr. de C. Perrot. Turin 1854.

P. P. del. lith.

Charles-Quint et l'amiral Coligny.

— Et vous m'apportez....?

— Cette lettre de sa majesté le roi Henry II.

Et il présenta la lettre à l'empereur.

L'empereur la prit, et fit, pour en briser le cachet, quelques efforts inutiles, tant ses mains étaient endolories et tordues par la goutte.

Alors l'amiral s'offrit à lui rendre ce service.

Charles-Quint lui tendit la lettre en riant.

— En vérité, monsieur l'amiral, dit-il, ne suis-je pas un bon cavalier pour ouvrir et rompre une lance, moi qui ne puis plus même briser un cachet?

L'amiral rendit à Charles-Quint la lettre ouverte.

— Non, non, dit l'empereur, lisez, monsieur l'amiral; la vue est aussi mauvaise que la main. Je pense donc que vous reconnaîtrez comme moi que j'ai bien fait de tout résigner, force et puissance, aux mains d'un plus jeune et d'un plus adroit.

L'empereur appuya sur ce dernier mot.

L'amiral ne répondit point, mais il commença la lecture de la lettre. Pendant cette lecture, Charles-Quint, qui prétendait ne plus y voir, dévorait Coligny de son regard d'aigle.

Le message était tout simplement une lettre d'avis du roi de France à l'empereur, dans laquelle le premier annonçait au second qu'il envoyait le travail définitif des trêves; le travail préparatoire était déjà accompli depuis cinq ou six mois.

La lettre lue, Coligny tira de son pourpoint les parchemins signés des plénipotentiaires et scellés du sceau royal de France.

C'était l'échange fait contre les papiers analogues précédemment envoyés par Charles-Quint à Henry II, signés des plénipotentiaires espagnols, allemands et anglais, revêtus du sceau de l'empire.

L'empereur jeta les yeux sur ces contrats politiques, et comme s'il eût deviné qu'une année à peine s'écoulerait avant qu'ils fussent rompus, il les déposa sur une grande table couverte d'un tapis

noir, et prenant le bras de l'amiral pour que celui-ci l'aidât à regagner sa place,

— Monsieur l'amiral, dit-il, n'est-ce pas un miracle de la Providence qui permet que je m'appuye aujourd'hui, moi faible et retiré du monde, sur le bras qui, au plus fort de ma puissance, a failli me renverser ?

Oh! sire, répondit l'amiral, il n'y avait qu'un homme qui pût renverser Charles-Quint, c'était Charles-Quint lui-même, et s'il nous a été donné à nous autres pygmées, de lutter contre un géant, c'est que Dieu voulait surabondamment prouver au monde notre faiblesse et votre puissance.

Charles-Quint sourit. Il était évident que le compliment ne lui déplaisait point venant d'un homme comme l'amiral.

Cependant s'asseyant et étendant la main pour faire signe à Coligny de s'asseoir aussi :

— Assez, dit-il, assez, amiral ! je ne suis plus empereur, je ne suis plus roi, je ne suis plus prince. Il me faut briser avec la flatterie. Changeons donc de conversation. Comment se porte mon frère Henry ?

— A merveille, sire, répondit l'amiral, obéissant à l'invitation de s'asseoir que répétait pour la troisième fois l'empereur.

— Ah! que j'en suis donc aise, dit Charles-Quint, si aise, que le cœur me rit et non sans cause. Car je tiens à grand honneur d'être sorti, du côté maternel, de ce fleuron qui porte et soutient la plus célèbre couronne du monde. Mais, continua-t-il, affectant de ramener la conversation aux choses communes de la vie, on m'a dit toutefois que ce bien-aimé frère commençait à grisonner, lorsqu'il me semble qu'il n'y a que trois jours que, tout enfant et sans un poil de barbe, il était en Espagne. Ah! tantôt vingt ans cependant se sont écoulés depuis lors !

Et Charles-Quint poussa un soupir, comme si ces seuls mots échappés à sa bouche venaient de lui rouvrir le vaste horizon du passé.

— Le fait est, sire, reprit l'amiral, répondant à la question de

l'empereur, que sa majesté commence à compter les cheveux blancs, mais par deux et trois tout au plus. Or, qui n'a pas plus jeune que lui ses cheveux blancs ?

— Oh ! que ce que vous me dites là est vrai, mon cher amiral, s'écria l'empereur ! Moi qui vous interroge sur les premiers cheveux blancs de mon frère Henry, je veux vous raconter l'histoire des miens. J'avais presque le même âge que lui, trente-six ou trente-sept ans à peine ; c'était à mon retour de la Goullette, et en arrivant à Naples. Vous connaissez la gentillesse de cette admirable ville de Naples, monsieur l'amiral, la beauté et la grâce des dames qui l'habitent ?

Coligny s'inclina en souriant.

— Je suis homme, continua Charles-Quint, je voulus mériter une faveur comme les autres. Aussi dès le lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier pour me friser et parfumer. Cet homme me présenta un miroir afin que je suivisse l'opération tandis qu'il l'accomplissait. Il y avait longtemps que je ne m'étais regardé. C'était une rude guerre que cette guerre que je faisais contre les turcs, les alliés de mon bon frère François I^{er}. Tout-à-coup je m'écriai : « eh barbier, mon ami, qu'est-ce que cela ? — Sire, me répondit le frater, ce sont deux ou trois poils blancs. » — Or il faut vous dire que le flatteur mentait ; il y en avait non pas deux ou trois comme il le prétendait, mais bien au contraire une douzaine. « Eh vite, eh vite ! maître barbier, repris-je, ôtez-moi ces poils et surtout n'en laissez aucun. » Ce fut ce qu'il fit ; mais savez-vous ce qui arriva ? C'est que quelque temps après me voulant de nouveau regarder au miroir, je m'aperçus que pour un fil d'argent que je m'étais fait ôter, il en était revenu dix ; de sorte que si j'eusse ôté ceux-ci à leur tour, en moins d'une année, j'eusse été blanc comme un cigne. Dites donc à mon frère Henry, monsieur l'amiral, de garder précieusement ses trois poils blancs, et de ne point permettre qu'ils lui soient ôtés même par les belles mains de madame de Valentinois.

— Je n'y manquerai pas, sire, répondit Coligny en riant.

— Et à propos de madame de Valentinois, continua Charles-Quint, prouvant par cette transition qu'il n'était pas étranger aux mauvais propos de la cour du roi Henry II, quelles nouvelles, monsieur l'amiral, de votre cher oncle, le grand-connétable ?

— Mais excellentes, répondit l'amiral, quoique lui ait la tête toute blanche.

— Oui, dit Charles-Quint, il a la tête blanche, mais il est de la nature des poireaux, qui eux aussi ont la tête blanche, mais le reste du corps vert. Et il lui faut cela pour servir encore, comme il fait, les belles dames de la cour. Ah ça ! voyons, car je ne veux pas vous laisser partir, mon cher amiral, sans vous demander des nouvelles de tout le monde ; comment se porte la fille de notre vieil ami François 1^{er} ?

Et Charles-Quint appuya en souriant sur ces trois mots *notre vieil ami*.

— Sa majesté veut parler de madame Marguerite de France ?

— L'appelle-t-on toujours la quatrième Grâce, la dixième Muse ?

— Toujours, sire, et chaque jour davantage elle mérite ce double titre, par la protection qu'elle accorde à nos grands esprits, tels que MM. L'Hôpital, Ronsard, Dorat.

— Eh eh ! dit Charles-Quint, il semblerait que notre frère Henry II, jaloux des rois ses voisins, veut garder pour lui seul cette belle perle. Je n'entends point parler encore de mariage pour madame Marguerite, et elle doit avoir (Charles-Quint fit semblant de chercher) bien près de trente deux ans, dit-il.

— Oui, sire, mais à peine paraît-elle en avoir vingt ; elle est chaque jour plus belle et plus fraîche.

— C'est le privilège des roses de reverdir et de boutonner chaque printemps, reprit Charles-Quint ; mais à propos de roses et de boutons, dites-moi, mon cher amiral, que fait-on à la cour de France de notre

jeune reine d'Ecosse ? Ne pourrais-je pas vous aider à arranger ses affaires avec ma bru , la reine d'Angleterre ?

— Oh ! sire, il n'y a rien de pressé, répondit l'amiral, et votre majesté qui sait si bien l'âge de nos princesses, n'ignore pas que la reine Marie Stuart est à peine âgée de treize ans ; or elle est, je ne crois pas révéler un secret d'Etat en faisant cette confidence à votre majesté, elle est destinée au Dauphin François II, et le mariage ne peut et ne doit avoir lieu que dans un an ou deux.

— Attendez donc, attendez donc, mon cher amiral, que je me rappelle, dit Charles-Quint, car il me semble que j'ai au fond de la mémoire quelque chose comme un bon avis à donner à mon frère Henry II, quoique ce soit une simple supposition de la science cabalistique. Ah ! m'y voilà. Mais d'abord pouvez-vous me dire, mon cher amiral, ce qu'est devenu un jeune seigneur nommé Gabriel de Lorges, comte de Montgomméry ?

— Oui certes, il est à la cour du roi en grande faveur près de lui, et occupe le grade de capitaine dans sa garde écossaise.

— En grande faveur, oui-dà ! fit Charles-Quint pensif.

— Avez-vous quelque chose à dire contre ce jeune seigneur, sire ? demanda respectueusement l'amiral.

— Non, seulement écoutez une histoire.

— J'écoute, sire.

Lorsque je traversai la France avec la permission de mon frère François I^{er} pour aller chasser la révolte de mes bien-aimés et compatriotes sujets les Gantois, le roi de France me fit, comme vous pouvez vous le rappeler, quoique vous fussiez une bien jeune barbe à cette époque, le roi de France me fit toutes sortes d'honneurs ; par exemple, il envoya au devant de moi, jusqu'à Fontainebleau, le Dauphin avec une foule de jeunes seigneurs et de pages.

Il faut vous dire, mon cher amiral, que c'était la dure nécessité qui me forçait à traverser le royaume de France, et que j'eusse

mieux aimé prendre tout autre chemin. On avait fait tout ce que l'on avait pu pour me mettre en défiance contre la loyauté du roi François I^{er}, et moi-même, je vous l'avoue, j'avais quelque peur (bien à tort, l'évènement l'a prouvé) que mon frère de France ne profitât de l'occasion pour prendre sa *revanche* du traité de Madrid. J'avais donc emmené avec moi, comme si la science humaine pouvait quelque chose contre les décisions divines, un homme très-habile, un astrologue très-vanté, qui, à la première inspection du visage des gens, jugeait d'après les signes de ce visage, s'il y avait menace pour la liberté ou pour la vie de celui qui hasardait devant ces gens sa vie et sa liberté.

L'amiral sourit.

— C'était une bonne précaution, dit-il, digne d'un aussi sage empereur que vous êtes; mais votre majesté a vu que parfois bonne précaution, peut devenir précaution inutile.

Attendez, — vous allez voir : nous étions donc sur la route d'Orléans à Fontainebleau, quand tout-à-coup nous vîmes venir à notre rencontre un grand cortège. C'était, comme je vous l'ai dit, M. le Dauphin de France, avec une foule de seigneurs et de pages. — D'abord, de loin et en ne voyant que la poussière qui montait sous les pieds des chevaux, nous crûmes que c'était une troupe de gens d'armes, et nous nous arrêtâmes; mais bientôt à travers le nuage gris que formait cette poussière, nous vîmes miroiter le satin, briller le velours, et étinceler l'or. Il était évident que cette troupe, au lieu d'être hostile, était une escorte d'honneur. Nous continuâmes donc notre chemin pleins de confiance dans la parole du roi François I^{er}. Bientôt les deux cavalcades se rencontrèrent, et M. le Dauphin s'avançant vers moi me fit compliment de la part de son père: Le compliment était si gracieux, et venait tellement à point pour tranquilliser non pas moi — Dieu, auquel je vais consacrer ma vie m'est témoin que je n'ai jamais une seconde soupçonné mon bon frère, — le compliment, dis-je, était si gracieux que je voulus sur le

champ embrasser le jeune prince qui me l'avait fait. Or, tandis que je lui donnais une accolade si tendre qu'elle dura, je crois, une bonne minute, les deux troupes s'étaient mêlées, et les jeunes seigneurs et les pages de la suite de M. le Dauphin, curieux sans doute de me voir à cause de ce peu de bruit que j'ai fait dans le monde, m'avaient complètement enveloppé, s'approchant de moi le plus qu'ils pouvaient. Alors je m'aperçus que mon astrologue qui s'appelait Angelo Policastro et qui était un italien de Milan, avait poussé son cheval de telle façon qu'il flanquait complètement ma gauche. Cela me parut audacieux que cet homme se mêlât ainsi à une si belle et si riche noblesse.

« — Oh, oh! signor Angelo, lui dis-je, que faites-vous là?

« — Sire, me répondit-il, je suis à ma place.

« — N'importe, rangez-vous un peu, signor Angelo.

« — Je ne puis, ni ne dois, mon auguste seigneur, me répondit-il.

Alors je me doutai qu'il avait quelque chose qui le dérangeait dans l'harmonie de mon voyage. Aussi craignant qu'il n'obéît à ma première injonction :

« Restez donc, signor Angelo, lui dis-je, restez puisque c'est à bonne intention que vous vous êtes mis là. Seulement, en entrant au château, vous me direz pourquoi vous vous y êtes mis, n'est-ce pas?

« Oh! sire, je n'y manquerai pas, la chose étant mon devoir; mais tournez la tête à votre gauche, et regardez bien ce jeune homme blond qui est près de moi et qui porte des cheveux longs ».

Je regardai du coin de l'œil; le jeune homme était d'autant plus remarquable et il était d'autant plus difficile que mon regard s'égarrât que ce jeune homme, qui avait un air étranger, un air anglais, était le seul qui portât ses cheveux longs.

« Bien, je le vois, répondis-je.

« Alors c'est tout, pour le moment du moins, dit l'astrologue, plus tard j'en parlerai à votre majesté.

« En effet, à peine entré au château, je me retirai dans mon appartement sous prétexte de changer de toilette ; il signor Angelo m'y suivit.

« Eh bien ! lui demandai-je : qu'avez-vous à me dire de ce jeune homme ?

« Avez-vous remarqué, sire, le pli que tout jeune il porte entre les deux sourcils ?

« Non, ma foi, lui dis-je, ne l'ayant pas regardé d'aussi près que vous.

« Eh bien ! ce pli c'est ce que nous autres, hommes de la cabale, nous appelons la *ligne de mort*. Sire, ce jeune homme tuera un roi.

« Un roi, ou un empereur ? demandai-je.

« Je ne puis le dire, mais il frappera une tête portant couronne.

« Ah ah ! et il n'y a pas moyen que vous sachiez si cette tête qu'il frappera est la mienne ?

« Si *fait*, sire, mais pour cela il me faudrait de ses cheveux.

« Bon, de ses cheveux, et comment s'en procurer ?

« Je ne sais, mais il en faudrait. »

« Je me mis à réfléchir. Juste en ce moment, la fille du jardinier entra portant une branche des plus belles fleurs du jardin qu'elle venait placer dans les vases de la cheminée, et dans ceux des consoles. Quand elle eut fini, je la pris par la main, et l'attirai à moi ; puis, prenant dans ma poche deux beaux maximiliens d'or tout neufs, je les lui donnai. Elle me remercia, et moi l'embrassant au front :

« Ma belle fille, lui dis-je, en veux-tu gagner dix fois autant ?

Elle baissa les yeux et rougit.

« — Oh ! ... non, lui dis-je, ce n'est point cela, et il ne s'agit point de cela . . .

« — De quoi s'agit-il donc alors, sire empereur, me demanda-t-elle ?

« — Tiens, lui dis-je, en la conduisant aux vitres de la fenêtre, et en lui montrant le jeune homme blond qui s'amusait à courir la quintaine dans la cour : tu vois bien ce jeune seigneur ?

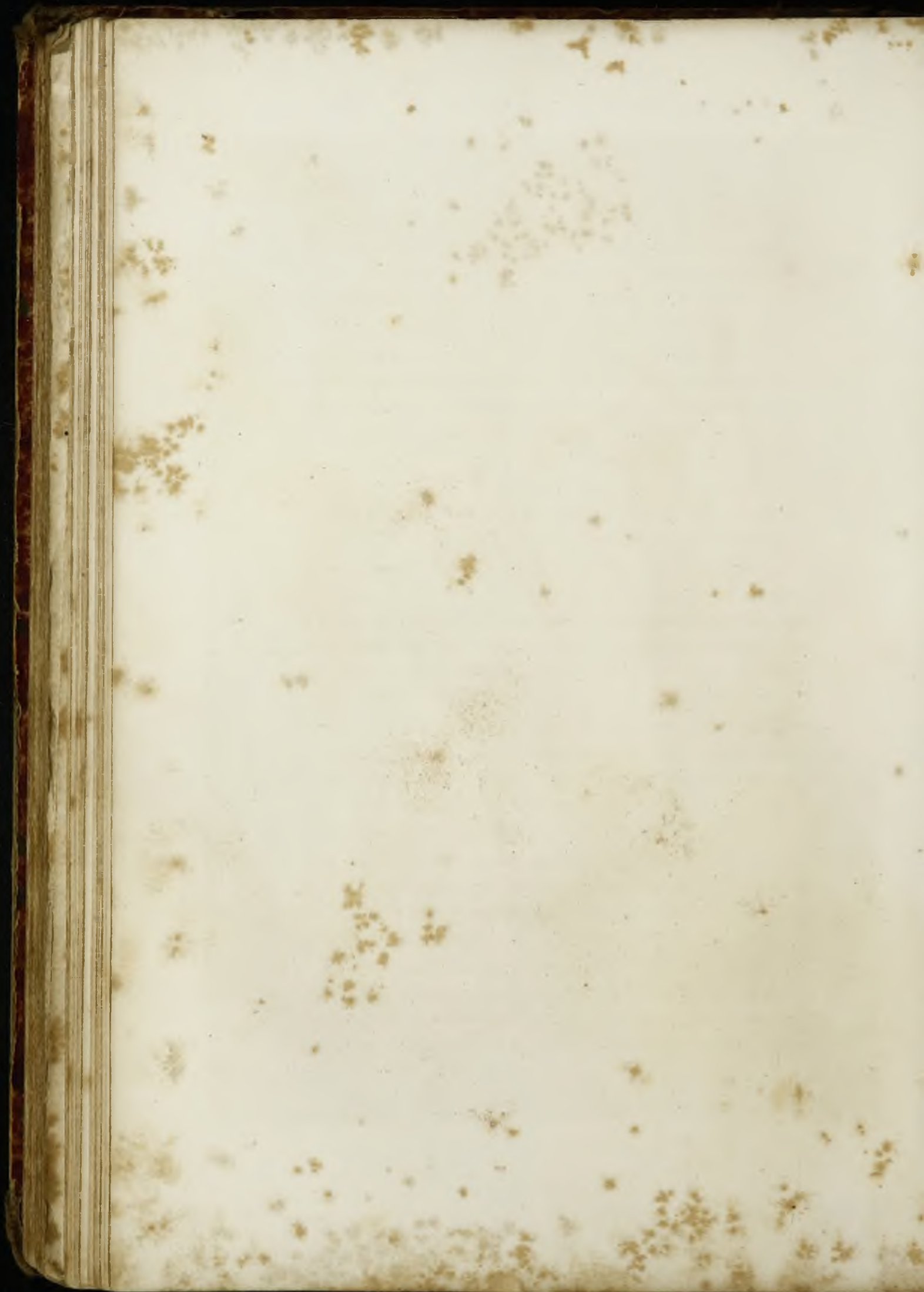


Guido Gonin del.

Imp. de C. Perrin Turin 1853.

F. Perrin del.

la mèche de Cheveux.



« — Oui, je le vois.

« — Comment le trouves-tu ?

« — Je le trouve très-beau et très-galamment vêtu.

« — Eh bien, il faut m'apporter de ses cheveux demain matin, et, au lieu de deux maximiliens d'or, tu en auras vingt.

« — Mais, comment ferais-je pour avoir des cheveux de ce jeune homme? demanda-t-elle, en me regardant avec naïveté.

« — Ah dame! la belle enfant; cela ne me regarde point; c'est à toi de trouver le moyen. Tout ce que je puis faire moi, c'est de te donner une bible.

« — Une bible?

« — Oui, afin que tu voies de quelle façon Dalila s'y prit pour couper les cheveux de Samson.... »

La belle fille rougit encore, mais il paraît que les instructions suffisaient; car elle sortit toute pensive et toute souriante à la fois; et le lendemain, elle revint avec une boucle de cheveux blonds comme de l'or..... — Ah! la plus naïve femelle est plus adroite que le plus rusé de nous, monsieur l'amiral!

— Et votre majesté n'achève pas l'histoire?

— Oh! si fait. Je remis la boucle des cheveux blonds al signor Angelo, qui fit sur cette boucle ses expériences cabalistiques, et qui me dit que c'était, non pas moi, mais un prince portant fleur de lys dans ces armes que l'horoscope menaçait. Eh bien! mon cher amiral, ce jeune homme blond, qui a entre les sourcils la ligne de mort, c'est le seigneur de Lorges comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise, de mon frère Henry. »

— Comment votre majesté pourrait soupçonner.....?

— Moi, dit Charles-Quint, se levant pour indiquer à l'amiral que son audience était finie, je ne soupçonne rien, Dieu m'en garde, je vous répète seulement mot-à-mot, comme chose pouvant être utile à mon frère Henry II, l'horoscope del signor Angelo Policastro, et je dis à sa majesté très-chrétienne de faire bonne

attention à cette ligne, qui se trouve entre les deux sourcils de son capitaine de la garde écossaise, et qu'on appelle la ligne de mort, lui rappelant qu'elle menace tout particulièrement un prince portant fleurs de lys dans ses armes.

— Sire, dit Coligny, ce bon avis sera donné de votre part au roi de France.

— Et voilà pour que vous ne l'oubliez pas, mon cher amiral, dit Charles-Quint, en passant au cou de l'ambassadeur la magnifique chaîne d'or qu'il portait au sien, et à laquelle pendait cette étoile de diamant, qu'on appelait *l'étoile du couchant*, en souvenir des possessions occidentales des rois d'Espagne.

Coligny voulut recevoir le présent à genoux, mais Charles-Quint ne permit point qu'il lui donnât cette marque de respect, et le retenant dans ses bras, il le baisa sur les deux joues.

A la porte on rencontra Emmanuel-Philibert qui, la cérémonie à peine achevée, quittait tout pour venir mettre ses hommages aux pieds de cet empereur, d'autant plus grand à ses yeux, qu'il venait d'abdiquer toute grandeur.

Les deux capitaines se saluèrent avec courtoisie, tous deux s'étaient vus sur le champ de bataille et s'estimaient à leur valeur, c'est-à-dire hautement et grandement.

— Votre majesté, dit Coligny, n'a-t-elle rien autre chose à me dire pour le roi mon maître?

— Non, rien.

Il regarda Emmanuel-Philibert et sourit.

Sinon, mon cher amiral, que si les soins de notre salut nous laissent un instant de loisir, nous nous occuperons de lui chercher un mari pour madame Marguerite de France.

Et s'appuyant au bras d'Emmanuel :

— Viens, mon bien-aimé Emmanuel, lui dit-il, en rentrant avec lui dans le salon, il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu.

XV.

APRÈS L'ABDICATION.

Pour ceux de nos lecteurs qui veulent voir le couronnement de toute chose et pour la philosophie de chaque évènement, nous nous décidons à écrire le présent chapitre qui entrave peut-être pendant quelques instans la marche de notre action, mais qui permet au regard, momentanément arrêté sur l'empereur Charles-Quint, de poursuivre cette grande fortune éteinte à travers l'obscurité de sa vie nouvelle, depuis le jour de son abdication jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire du 25 octobre 1555 au 21 septembre 1558.

Après le vainqueur de François I, déposé dans le sépulcre, où son rival l'a précédé depuis neuf ans, nous reviendrons à la vie, aux combats, aux fêtes, aux haines et aux amours, à tout cet immense bourdonnement enfin qui va dans l'attente de la résurrection éternelle bercer les trépassés jusqu'au fond de leurs tombeaux.

Les différentes affaires politiques que Charles-Quint avait à régler dans les Pays-Bas, l'abdication de l'empire en faveur de Ferdinand, son frère abdicataire, que devait suivre celle des Etats héréditaires en faveur de Don Philippe son fils, retinrent près d'une année encore, l'ex-empereur à Bruxelles, de sorte que ce ne fut que dans les premiers jours de septembre 1556 qu'il put quitter cette ville et partir pour Gand escorté de tous les grands, les ambassadeurs, les nobles, les magistrats, les capitaines et les officiers de la Belgique.

Le Roi Don Philippe avait expressément voulu conduire son père jusqu'au lieu de l'embarquement, c'est-à-dire, jusqu'à Flessingues, où l'ex-empereur se rendit en litière et où l'accompagnèrent les deux reines, ses sœurs, avec leurs dames, le Roi Don Philippe avec sa cour, et Emmanuel-Philibert avec ses deux inséparables compagnons Leone e Scianca-Ferro.

Les adieux furent longs et tristes: non seulement cet homme qui avait étreint le monde entre ses deux bras se séparait de ses deux sœurs, de son fils, d'un neveu reconnaissant et dévoué, mais encore il se séparait du monde, presque de la vie, son intention étant, aussitôt son arrivée en Espagne, de se retirer dans un monastère.

Ainsi l'ex-empereur voulut-il que ces adieux s'accomplissent la veille du départ, disant que s'ils avaient lieu le lendemain sur le port, jamais il ne se sentirait le courage de mettre le pied sur le bâtiment.

Le premier dont Charles-Quint prit congé, peut-être, parce que au fond du cœur était-ce celui qu'il aimait le moins, fut son fils Don Philippe. Après avoir reçu le baiser d'adieu de son père, le roi d'Espagne se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction.

Charles-Quint la lui donna avec cette majesté qu'il savait mettre dans ces sortes de circonstances, lui recommanda la paix avec les puissances alliées, et particulièrement, s'il était possible, avec la France.

Don Philippe promit à son père de se conformer à ses intentions, tout en doutant que la chose fût possible à l'endroit de la France, et jurant néanmoins de tenir de son côté fidèlement les trêves tant que le Roi Henri II, son cousin, ne les romprait pas.

Après quoi Charles-Quint embrassa Emmanuel-Philibert le tenant longtemps serré entre ses bras ne pouvant se décider à se séparer de lui.

Enfin, appelant Don Philippe avec des larmes dans les yeux et des larmes dans la voix :

— Mon cher fils, lui dit-il, je vous ai donné bien de choses.

Je vous ai donné Naples, les Flandres, les deux Indes; je me suis dépouillé pour vous, enfin, de tout ce que j'avais ; mais retenez bien ceci : ni Naples et ses palais, ni les Pays Bas et leur commerce, ni les deux Indes et leurs mines d'or, d'argent et de pierres précieuses ne valent le trésor que je vous donne en vous laissant votre cousin Emmanuel-Philibert, homme de tête et d'exécution, bon politique et grand capitaine; je vous le recommande donc de le traiter non pas comme un sujet, mais comme un frère, et à peine encore, je vous le dis, sera-t-il traité par vous selon ses mérites.

Emmanuel-Philibert voulait baiser les genoux de son oncle, mais celui-ci le retint entre ses bras, puis bientôt le poussant doucement de ses bras entre ceux de Don Philippe:

— Partez, dit-il, partez: il est honteux pour des hommes de gémir et de larmoyer ainsi à cause d'une courte séparation dans ce monde ! Arrangeons-nous de manière, à force de bonnes actions, de belles vertus et de vie chrétienne, à nous trouver un jour réunis dans l'autre, c'est là le principal.

Et se détournant des deux jeunes gens pour aller rejoindre ses sœurs, en leur faisant de la main signe de s'éloigner, il resta le dos tourné jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'appartement.

Don Philippe et Emmanuel-Philibert montèrent à cheval, et partirent incontinent pour Bruxelles.

Quant à l'ex-empereur, il s'embarqua le lendemain 10 septembre 1556 sur un vaisseau véritablement royal, en grandeur et en ornements, dit Gregorio Leti historien de Charles V; mais à peine en mer, on fut accosté d'un bâtiment anglais. Le bâtiment portait le comte d'Arondel, envoyé par la reine Marie à son beau-père pour le prier de ne point passer si près des côtes de la Grande Bretagne sans lui faire une visite.

Mais à cette invitation, Charles-Quint haussa les épaules, et avec un ton dévot qui n'était pas exempt d'amertume :

— Eh ! dit-il au comte, quel plaisir pourra prendre une si grande reine à se voir la belle-fille d'un simple gentilhomme ?

Malgré cette réponse, le comte d'Arondel insista avec tant de courtoises supplications et de respectueuses prières que Charles-Quint ne sachant plus comment se défendre de ses instances, lui dit :

— Monsieur le comte, tout dépendra des vents.

Les deux reines étaient embarquées avec leurs frères. Soixante vaisseaux escortaient le vaisseau impérial, et voyant que quoique les vents fussent loin d'être défavorables, l'empereur passait sans s'arrêter devant Yarmouth, devant Londres et devant Portsmouth, le comte d'Arondel n'insista pas davantage : il se mit respectueusement à la suite du vaisseau impérial, et l'accompagna jusqu'à Laredo port de Biscaye, où Charles-Quint fut reçu par le grand connétable de Castille.

Mais à peine eut-il touché cette terre d'Espagne sur laquelle il avait si glorieusement régné, qu'avant de rien écouter du discours que le grand connétable s'app préparait à lui faire, il se mit à genoux ; et baisant le sol de ce royaume devenu pour lui une seconde patrie :

— Je te salue, avec toutes sortes de respects, dit-il, ô mère commune, et comme je suis sorti nu du ventre de ma mère pour recevoir du monde tant de trésors, je veux aussi maintenant rentrer nu dans ton sein, ma très-chère mère, et si ce fut alors un devoir de la nature, c'est aujourd'hui un effet de la grâce sur ma volonté.

A peine avait-il fini cette prière, que le vent commença de souffler et qu'une tempête s'éleva avec tant de violence, que toute la flotte qui venait de l'accompagner périt dans le port avec le vaisseau impérial lui-même tout chargé de ses trésors et des dons magnifiques que l'empereur rapportait de Belgique et d'Allemagne pour les offrir aux églises d'Espagne. Ce qui fit dire par un des personnages de la suite de Charles-Quint que le bâtiment prévoyant



G. Gonin del.

Imp. de C. Perrin Turin 1853.

Fer. Perrin lith.

retour de Charles-Quint en Espagne.





Gio.^m Arnard del.

Imp. de C. Perrin Turin 1853.

Rencontre de Charles - Quint.

F. Perrin lith.

que jamais une gloire pareille ne l'illustrerait, s'était enfoncé dans la mer afin de marquer à la fois son respect, son regret et sa douleur.

Il n'y avait point de mal en vérité à ce que les choses inanimées donnassent de semblables preuves de respect, de regret et de douleur à Charles-Quint ; car les hommes étaient bien froids devant cette fortune déchuë. A Burgos , par exemple , l'ex-empereur traversa la ville , sans qu'aucune députation vint devant de lui , et sans que les citadins se donnassent même la peine d'accourir jusques sur leur porte pour le regarder passer.

Ce que voyant l'empereur, il secoua la tête en murmurant :

— En vérité, il semblerait que les habitans de Burgos m'eussent entendu quand je disais à Laredo que je rentrerais nu en Espagne.

Le jour même, cependant, un noble seigneur nommé Don Bartolomeo Mirande étant venu lui rendre visite, et lui ayant dit :

Il y a aujourd'hui précisément un an accompli, sire, que votre majesté impériale a commencé d'abandonner le monde pour pouvoir s'appliquer tout entier au service de Dieu ;

Oui : répondit Charles, et il y a aujourd'hui précisément un an que je m'en suis repenti.

Charles-Quint se rappelait cette triste et solitaire soirée de son abdication , où il n'avait eu personne que l'amiral Coligny pour l'aider à remettre au foyer les tisons qui avaient roulé des chenets sur son tapis.

De Burgos l'empereur gagna Valladolid, qui était alors la capitale de l'Espagne. A une demi-heure de la ville, il rencontra un cortège qui venait au devant de lui : c'étaient les nobles et les seigneurs conduits par son petit-fils Don Carlos qui venait d'atteindre sa onzième année.

L'enfant maniait admirablement son cheval, et marchait à la portière gauche de la litière de l'empereur. C'était la première fois qu'il voyait son grand-père, et il le regardait avec une attention qui eût embarrassé tout autre que le jeune prince. Celui-ci ne

baissa pas même les yeux, se contentant, chaque fois que le regard du vieil empereur se fixait sur lui, d'ôter respectueusement sa tocque qu'il remettait sur sa tête quand Charles-Quint cessait de le regarder.

Aussi, à peine entré dans son appartement, l'empereur le fit-il venir pour le voir de plus près et causer avec lui.

L'enfant se présenta respectueux d'attitude, mais sans embarras aucun.

— C'est bien à vous, mon petit-fils, lui dit Charles-Quint, d'être venu au devant de moi.

— C'était mon devoir, répondit l'enfant, comme étant deux fois votre sujet, car vous êtes mon grand-père, et mon empereur.

Ah ! ah ! fit Charles-Quint, étonné de trouver tant d'aplomb et de fermeté dans un âge si tendre.

— D'ailleurs je n'eusse point été par devoir au devant de votre majesté impériale, continua l'enfant, que j'y eusse été par curiosité.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai entendu dire souvent que vous étiez un illustre empereur, et que vous aviez fait de grandes choses.

— Ah vraiment, dit Charles-Quint, qui s'amusait du singulier naturel de l'enfant, et veux-tu que je te les raconte ces grandes choses ?

— Ce serait un vif plaisir et un immense honneur pour moi, répondit le jeune prince.

— Eh ! bien, assieds-toi là.

— Avec la permission de votre majesté, dit l'enfant, j'écouterai debout.

Alors Charles-Quint lui raconta toutes ses guerres contre le roi François I, contre les turcs et contre les protestants.

Don Carlos l'écouta avec une grande attention, et quand son grand-père eut achevé, prouvant que le récit n'était pas nouveau pour lui :

— Oui, dit l'enfant, c'est bien cela.

— Mais, reprit l'empereur, vous ne me dites pas, monsieur mon petit-fils, ce qu'il vous semble de mes aventures et si vous trouvez que je me sois comporté en brave.

— Oh! dit le jeune prince, je suis assez content de ce que vous avez fait; il n'y a qu'une chose que je ne saurais vous pardonner.

— Bah! fit l'empereur étonné: quelle chose donc?

— C'est de vous être une nuit sauvé d'Innsbruck à moitié nu devant le duc Maurice.

— Oh! pour cela, dit l'empereur en riant, ce fut bien malgré moi, mon fils, je vous jure... il me surprit, et je n'avais que ma maison.

— Mais moi, je n'eusse pas fui, dit Don Carlos.

— Comment, vous n'eussiez pas fui?

— Non.

— Mais il fallait bien fuir puisque je ne pouvais lui résister.

— Mais je n'eusse pas fui, répéta le jeune prince.

— Il fallait donc alors me laisser prendre? C'eût été une grande imprudence dont j'eusse encore été blâmé d'avantage.

— N'importe, moi je n'eusse pas fui, répéta pour la troisième fois l'enfant.

— Dites-moi donc ce que vous eussiez fait en une pareille occasion, et pour vous aider à me répondre: que feriez-vous actuellement, par exemple, si je mettais une trentaine de pages à vos trousses?

— Je ne fuirais pas, se contenta de répondre l'enfant.

L'empereur fronça le sourcil, et appelant le gouverneur du jeune prince:

Monsieur, lui dit-il, emmenez mon petit fils: je vous fais compliment de l'éducation qu'il reçoit; s'il continue, ce sera le plus grand guerrier de notre famille.

Le même soir il disait à sa sœur, la reine Eléonore, qu'il laissait à Valladolid:

Il me semble, ma sœur, que le roi Don Philippe est mal pourvu de fils en Don Carlos. Son air et son naturel en cette première jeunesse ne me plaisent point, n'étant pas ceux de son âge. Je ne sais ce qui pourra arriver dans la suite quand il aura vingt-cinq ans. Etudiez donc les paroles et les actions de cet enfant, et dites-moi sincèrement, lorsque vous m'écrirez, votre pensée sur ce sujet.

Le surlendemain Charles-Quint partait pour Palancia, et le jour d'ensuite la reine Eléonore lui écrivait :

« Mon frère, si les manières de notre petit neveu Carlos vous ont déplu pour ne l'avoir vu qu'un jour, elles me déplaisent beaucoup plus à moi qui l'ai vu trois. »

Ce petit bonhomme qui n'eût pas fui à Inspruck était ce même Don Carlos que son père, Philippe II, fit tuer douze ans plus tard sous prétexte qu'il conspirait avec les révoltés des Pays-Bas.

A Valladolid, l'empereur avait congédié toute sa cour, à l'exception de douze domestiques et de douze chevaux, ne gardant pour lui que quelques meubles rares et précieux et distribuant tout le reste aux gentilshommes qui l'avaient accompagné; puis il avait dit adieu aux deux reines ses sœurs et était parti pour Palancia.

Palancia n'était située qu'à dix-huit milles du monastère de St-Just de l'ordre des Hyéronimites que Charles-Quint avait choisi pour sa retraite, et où dès l'année précédente il avait envoyé un architecte chargé de lui bâtir six chambres de plain-pied dont quatre pareilles à des cellules de moines, et deux un peu plus hautes. L'artiste devait en outre dessiner un jardin sur le dessin que l'empereur en avait tracé lui-même.

Ce jardin c'était le côté charmant de la retraite impériale; il était arrosé à ses deux flancs par une petite rivière d'eau limpide et murmurante, et tout planté d'orangers, de limoniers et de cèdres dont les branches venaient ombrager et parfumer les fenêtres de l'illustre solitaire.

En 1542, Charles-Quint avait visité ce monastère de St-Just, et l'avait quitté disant : voilà un véritable lieu de retraite pour un autre Dioclétien.

L'empereur prit possession de son appartement au monastère de St-Just le 24 février 1557. C'était le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour lui avait constamment été heureux.

Je veux, dit-il, en franchissant le seuil du couvent, renaître pour le ciel, ce même jour où je suis né pour la terre.

Sur les douze chevaux qu'il avait gardés, il en renvoya onze; le dernier lui servit à se promener quelquefois dans la délicieuse vallée de Serandilla, éloignée seulement d'un mille et qu'on appelle le Paradis de l'Estramadure.

A partir de ce moment, il conserva peu de communications avec le monde, ne recevant que de rares visites de ses anciens courtisans, et une fois ou deux par année, des lettres du roi Philippe, de l'empereur Ferdinand et des deux reines ses sœurs; sa seule distraction étant les promenades que nous avons dites, les dîners qu'il donnait par hasard à quelques-uns des gentilshommes qui le venaient voir et qu'il retenait jusqu'au soir en disant : « mes amis, restez avec moi pour faire la vie de religieux », et le plaisir qu'il prenait à soigner des petits oiseaux de toutes sortes d'espèces qu'il tenait enfermés dans les volières.

Cette vie dura un an; mais au bout d'une année, elle parut encore trop mondaine à l'auguste réclus, et le jour anniversaire de sa naissance qui était aussi, on se rappelle, celui de l'entrée de l'empereur au couvent, l'archevêque de Tolède étant venu lui faire une visite de félicitation, il lui dit :

Monsieur, j'ai vécu cinquante-sept ans pour le monde, un an pour mes plus intimes amis et serviteurs dans ce lieu désert, et maintenant je veux donner au Seigneur le peu de mois qui me restent à vivre.

Et en conséquence, tout en remerciant le prélat de sa visite il

le pria de ne plus se donner la peine de venir le voir que lorsqu'il le ferait appeler pour le salut de son âme.

En effet, à partir du 25 février 1558, l'empereur vécut dans une austérité qui égalait presque celle des moines, mangeant avec eux, se donnant la discipline, allant exactement au chœur, et ne se permettant d'autre distraction que celle de faire dire des messes pour cette innombrable quantité de soldats, de marins, d'officiers et de capitaines qui étaient morts à son service, dans les différents combats qu'il avait livrés ou fait livrer dans les quatre parties du monde.

Pour les généraux, les conseillers, les ministres et les ambassadeurs des anniversaires de la mort desquels il tenait un registre parfaitement exact, il faisait dresser des autels particuliers et célébrer des messes nominatives, de sorte qu'on eût dit qu'après avoir mis autrefois sa gloire à régner sur les vivants, il mettait maintenant sa religion à régner sur les morts.

Enfin vers le commencement du mois de juillet de cette même année 1558 lassé d'assister aux funérailles des autres, et blasé sur cette funèbre distraction, Charles-Quint résolut d'assister aux siennes. Cependant il lui fallut quelque temps pour s'habituer à cette idée quelque peu bizarre; il craignait d'être taxé ou d'orgueil, ou de singularité en cédant à ce désir; mais enfin l'envie en devint si irrésistible, qu'il s'en ouvrit à un moine du même monastère, nommé le père Jean Regola.

Ce fut en tremblant, tant il craignait que le moine ne vît quel que inconvénient à l'exécution de ce projet, que Charles-Quint en risqua la confidence; mais le moine tout au contraire, à la grande joie de l'empereur, lui répondit que, quoique ce fût là une action extraordinaire et sans exemple, il n'y voyait aucun mal, et qu'il la considérait même comme pieuse et exemplaire.

Cependant, cette adhésion d'un simple moine ne parut point, dans une circonstance aussi grave, suffisante à l'empereur : le

père Regola lui offrit alors de prendre l'avis de l'archevêque de Tolède.

Charles-Quint trouva le conseil bon, et nommant le moine ambassadeur près du prélat, il le fit partir à mulet et avec une escorte pour aller chercher cette permission tant désirée.

Jamais aux jours de la puissance temporelle de Charles-Quint, et si important que fût le message, jamais retour de messenger ne fût attendu avec une pareille impatience.

Enfin, au bout de quinze jours, le moine revint; la réponse était favorable.

L'archevêque de Tolède regardait le désir de l'empereur comme très-saint et très-chrétien.

A partir de ce retour, qui fut une véritable fête, on ne s'occupa plus dans tout le couvent que de préparer la cérémonie funèbre, et de la rendre digne du grand empereur qu'on allait enterrer vivant.

La première chose que l'on entreprit fut la construction d'un magnifique mausolée au milieu de l'église; le père Vargas, qui était ingénieur et sculpteur, en fit un dessin que l'empereur trouva à sa convenance, sauf quelques détails qu'il retoucha.

Le dessin approuvé, l'on fit venir de Palancia des maîtres charpentiers et des peintres qui, pendant cinq semaines, occupèrent à la confection de ce mausolée vingt personnes par jour. Au bout de cinq semaines, grâce à l'activité que donnaient à chacun la présence et les encouragements de l'empereur, le monument fut achevé. Il avait quarante pieds de long, cinquante de haut et trente de large: il existait tout autour des galeries auxquelles on montait par divers escaliers; on y voyait une suite de tableaux représentant les plus illustres empereurs de la maison d'Autriche et les principales batailles de Charles-Quint lui-même, enfin tout en haut gisait la bière sans couvercle, ayant à sa gauche la Renommée, et à la droite l'Immortalité.

Tout étant achevé , on fixa pour ces feintes funérailles le jour du 24 août au matin.

Dès cinq heures, c'est-à-dire une heure et demie après le lever du soleil quatre cents grosses bougies, teintées en noir, furent déposées et allumées sur le sarcophage, autour duquel se tenaient tous les domestiques de l'ex-empereur vêtus de deuil, la tête nue et tenant une torche à la main. A sept heures Charles-Quint entra vêtu d'une longue robe de deuil, ayant à chacun de ses côtés, c'est-à-dire à sa droite et à sa gauche, un moine vêtu de deuil comme lui. Il alla, portant aussi une torche à sa main, s'asseoir sur un siège préparé pour lui devant l'autel. — Là, immobile, sa torche appuyée à terre, il écouta, vivant, tous ces chants faits pour les trépassés, depuis le *Requiem* jusqu'au *Requiescat*, tandis que six moines de différents ordres disaient six messes basses aux six autels latéraux de l'église.

Puis, à un moment donné, se levant, il alla, toujours escorté de ces deux moines, s'incliner devant le maître-autel et s'étant mis aux genoux du prieur :

Je te demande et supplie, ô arbitre et monarque de notre vie et de notre mort, dit-il, que de même que le prêtre prend de mes mains avec les siennes ce cierge que je lui offre en toute humilité, de même tu veuilles agréer mon âme que je recommande à ta divine indulgence, et la recevoir, quand il te plaira, dans le sein de ta bonté et de ta miséricorde infinie.

Alors le prieur mit le cierge dans un chandelier d'argent massif que le faux trépassé avait donné au couvent pour cette grande occasion.

Après quoi, Charles-Quint se releva, et accompagné toujours des deux moines qui le suivaient comme son ombre, il alla se rasseoir sur son siège.

La messe finie, l'empereur jugea qu'il lui restait quelque chose à faire et que l'on avait oublié le plus important de la cérémonie :



C. Arnaud del.

Imp. de C. Perrin l'orino 1858.

F. Perrin lith.

Charles-Quint descend dans sa tombe.

il fit donc lever une dalle du chœur et au fond d'une fosse creusée à cet effet, il ordonna qu'on étendit une couverture de velours noir avec un oreiller aussi de velours pour former un chevet. Alors, aidé des deux moines, il descendit dans la fosse, se coucha roide, les mains jointes sur la poitrine et les yeux fermés, contrefaisant enfin le mort du mieux qu'il lui était possible.

Aussitôt le prêtre officiant entonna le *De profundis clamavi*, et tandis que tout le chœur continuait à le chanter, tous ces moines vêtus de noir, tous ces gentilhommes et tous ces serviteurs, en habit de deuil, le cierge à la main, versant des larmes, se mirent à défiler autour du défunt, le prêtre officiant en tête, et chacun à son tour lui jetant de l'eau bénite, et souhaitant le repos de son âme.

La cérémonie dura plus de deux heures, tant ceux qui jetaient l'eau bénite étaient nombreux : aussi l'empereur, fut-il tout trempé à travers sa robe noire, ce qui, joint au vent que laissaient passer les fentes de la pierre, vent froid et funèbre, montant des caveaux mortuaires de l'abbaye, fit qu'il se releva tout grelottant, quand, resté le dernier dans l'église avec ses deux moines, il voulut regagner sa cellule.

Aussi, se sentant si engourdi et frissonnant :

Mes pères, dit l'empereur, je ne sais pas si en vérité il vaut la peine que je me relève.

En effet, en entrant dans sa cellule, force fut à Charles-Quint de se mettre au lit, et une fois au lit il ne se releva plus; de sorte que moins d'un mois après la cérémonie feinte, on célébrait la cérémonie réelle, et que tout ce que l'on avait préparé pour la fausse mort servit à la mort véritable.

Ce fut le 21 septembre 1558 que l'empereur Charles-Quint rendit le dernier soupir entre les bras de l'archevêque de Tolède qui se trouvait par bonheur à Palancia, et qu'il envoya chercher une dernière fois selon la promesse qu'il lui avait faite six mois auparavant de l'appeler à l'heure de sa mort,

Il avait vécu 57 ans, 7 mois et 21 jours, il avait régné 44 ans, gouverné l'empire 38, et de même qu'il était né le jour de la fête d'un apôtre, St-Mathias, le 24 février, il mourut le jour de la fête d'un autre apôtre, St-Mathieu, c'est-à-dire le 21 septembre.

Le père Strada raconte dans son histoire des Flandres, que la nuit même de la mort de Charles-Quint un lys fleurit dans le jardin du monastère de St-Just, de quoi les religieux ayant été avertis, ce lys fut exposé sur le grand autel comme une preuve évidente de la candeur de l'âme de l'empereur.

C'est une bien belle chose que l'histoire ! aussi ne nous jugeant pas digne d'être historien nous sommes-nous fait romancier.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

EMMANUEL PHILIBERT

OU

LA FRANCE ET L'ITALIE

AU XVI SIÈCLE

I.

LA COUR DE FRANCE.

Un peu plus d'un an après l'abdication de Charles-Quint à Bruxelles, vers l'époque où l'ex-empereur se renfermait dans le monastère de St-Just, au moment où des hauteurs de St-Germain on voyait jaunir au loin les moissons de la plaine, comme les derniers jours de juillet roulaient leurs nuages de flamme dans un ciel d'azur, une brillante cavalcade sortait du vieux château et s'avancait dans le parc dont les grands beaux arbres commençaient à revêtir ces teintes chaudes, amour de la peinture.

Brillante cavalcade, s'il en fut; car elle se composait du roi Henry II, de sa sœur madame Marguerite de France, de la

belle duchesse de Valentinois sa maîtresse, du dauphin François son fils aîné, de sa fille Elisabeth de Valois, de la jeune reine d'Ecosse Marie Stuart et des principales dames et des principaux seigneurs qui faisaient, à cette époque, l'ornement et la gloire de la maison de Valois, parvenue au trône dans la personne du roi François I, mort, comme nous l'avons dit, le 31 mai 1547.

En outre, au balcon aérien du château, appuyée sur une espèce de dentelle de fer merveilleusement travaillée, se tenait la reine Catherine avec les deux jeunes princes qui furent plus tard l'un le roi Charles IX et l'autre le roi Henry III, âgés le prince Charles de 7 ans, le prince Henry de 6, et la petite Marguerite qui devait être plus tard la reine de Navarre et qui ne comptait encore que cinq années.

Tous trois trop jeunes, comme on voit, pour accompagner le roi Henry leur père à la chasse à courre qui se préparait.

Quant à la reine Catherine De Médicis, elle avait, pour ne point être de cette chasse, présenté une légère indisposition, et, comme la reine Catherine était une de ces femmes qui ne font rien sans raison, très-certainement elle avait, sinon une indisposition réelle, du moins une raison d'être indisposée.

Tous les personnages que nous venons de nommer étant appelés à jouer un rôle des plus actifs dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter, le lecteur nous permettra, avant que nous reprenions le fil rompu des événements contemporains, de mettre sous ses yeux un portrait physique et moral de chacun de ces personnages.

Commençons par le roi Henry II, qui marchait le premier, ayant, à sa droite, madame Marguerite sa sœur et, à sa gauche, la belle duchesse de Valentinois.

C'était, alors, un beau et fier chevalier de trente-neuf ans, aux sourcils noirs, aux yeux noirs, à la barbe noire, au teint basané, avec un nez aquilin et de belles dents blanches; moins

grand, moins vigoureusement musclé que son père, mais admirablement pris dans sa taille, qui était au dessus de la moyenne; tellement amoureux de la guerre que, lorsqu'il n'en avait point la réalité dans ses Etats ou dans ceux de ses voisins, il voulait en avoir l'image à sa cour et au milieu de ses plaisirs.

Aussi, même en temps de paix, le roi Henry II, n'ayant de lettres que juste ce qu'il en fallait pour récompenser honorablement les poètes, sur lesquels il recevait ses opinions toutes faites de sa sœur madame Marguerite, de sa maîtresse la belle Diane, ou de sa charmante petite pupille Marie Stuart, aussi, même en temps de paix, disons-nous, le roi Henry II était-il l'homme le moins oisif de son royaume.

Voici comment il partageait ses journées.

Ses matins et ses soirs, c'est-à-dire son lever et son coucher, étaient consacrés aux affaires; deux heures le matin lui suffisaient d'ordinaire à les expédier. Puis il entendait la messe fort dévotement, car il était bon catholique comme il le prouva en déclarant qu'il voulait voir brûler de ses yeux le conseiller au parlement Anne Dubourg, plaisir qu'il ne put cependant avoir, étant mort six mois avant que le pauvre huguenot fût conduit au bûcher. A midi sonnant, il dinait; après quoi, il rendait visite, avec les seigneurs de sa cour, à la reine Catherine De Médicis, chez laquelle il trouvait, comme dit Brantôme, une foule de *déeses humaines*, les unes plus belles que les autres. Alors, là, tandis que lui entretenait la reine ou madame sa sœur, ou la petite reine dauphine Marie Stuart, ou les princesses ses filles aînées, chaque seigneur et gentilhomme en faisait autant que le roi, causant avec la dame qui lui plaisait le mieux. Cela durait deux heures à peu près; puis le roi passait à ses exercices.

Pendant l'été, ces exercices étaient la paume, le ballon ou le mail.

Henry II aimait passionnément la paume, et y était très-fort joueur; non pas qu'il tint jamais le jeu, mais il secondait ou tierçait, c'est-à-dire qu'il choisissait toujours, en vertu de son caractère aventureux, les places les plus dangereuses et les plus difficiles; aussi était-il le meilleur *second* et le meilleur *tiers* de son royaume, comme on disait en ce temps-là. Du reste, quoiqu'il ne tint pas le jeu, c'était lui que regardaient toujours les frais du jeu; s'il gagnait, il abandonnait le gain à ses partenaires; si ceux-ci perdaient, il payait pour eux.

Les parties étaient d'ordinaire de cinq à six cents écus et non point, comme sous les rois ses successeurs, de quatre mille, de six mille, de dix mille écus. « Mais, dit Brantôme, du temps « du roi Henry II, les paiements étaient-ils beaux et comptants, « tandis que, de nos jours, on est obligé de faire grand nombre « d'honnêtes compositions. »

Les autres jeux favoris du roi, mais venant après la paume, étaient le ballon et le mail, exercices dans lesquels il était aussi de première force.

Si c'était l'hiver, qu'il fût grand froid et qu'il eût gelé, on partait pour Fontainebleau et l'on allait glisser soit dans les avenues du parc, soit sur les étangs; s'il y avait trop de neige pour qu'on glissât, on faisait des bastions et l'on combattait à coups de pelotes; enfin, si, au lieu de geler ou de neiger, il pleuvait, on se répandait dans les salles basses et l'on faisait des armes.

De ce dernier exercice avait été victime M. de Boucard : étant dauphin et tirant avec lui, le roi lui avait crevé un œil, *accident dont il lui avait honnêtement demandé pardon*, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails.

Les dames de la cour assistaient à tous ces exercices d'été et d'hiver, l'avis du roi étant que la présence des dames ne gâtait jamais aucune chose et en embellissait beaucoup.



G. Avramid del

Impr. de C. Perrin, l'écritoire 1853.

L'horoscope.

P. Perrin lith

Le soir, après souper, on retournait chez la reine, et, lorsqu'il n'y avait point bal — divertissement, du reste, assez rare à cette époque — on restait deux heures à causer. C'était le moment où l'on introduisait les poètes et les hommes de lettres, c'est-à-dire M. Ronsard, MM. Dauzat et Murel, *aussi savants Limousins qui jamais croquèrent raves*, dit Brantôme, et MM. Danesius et Amyot, précepteurs, l'un du prince François et l'autre du prince Charles; et alors il se faisait entre ces illustres joueurs des assauts de science et de poésie qui réjouissaient fort les dames.

Une seule chose — quand, par hasard, on y pensait — jetait un voile de deuil sur cette noble cour; c'était une malheureuse prédiction faite le jour de l'avènement au trône du roi Henry.

Un devin appelé au château pour composer sa nativité, avait annoncé, devant le connétable De Montmorency, que le roi devait mourir en combat singulier. Alors, celui-ci, tout joyeux qu'une pareille mort lui fût promise, s'était retourné vers le connétable en lui disant :

Oyez-vous, compère, ce que me promet cet homme?

Le connétable, croyant le roi effrayé de la prédiction, lui avait répondu avec sa brutalité ordinaire :

Eh! Sire, voulez-vous croire ces marauds, qui ne sont que menteurs et bavards? Faites-moi jeter la prédiction de ce drôle dans un bon feu, et lui avec, pour qu'il apprenne à venir nous conter de pareilles bourdes.

Mais le roi :

Point du tout, compère; répondit-il; il arrive parfois, au contraire, que de telles gens disent la vérité. Et, d'ailleurs, la prédiction n'est point mauvaise, à mon avis; je me soucie mieux de mourir de cette mort que d'une autre, pourvu toutefois que je succombe sous un brave et vaillant gentilhomme et que la gloire m'en demeure.

Et, au lieu de jeter au feu la prédiction et l'astrologue, il avait grandement récompensé celui-ci, et avait donné la prophétie à garder à M. de l'Aubespine, un de ses bons conseillers, qu'il employait particulièrement dans les affaires diplomatiques.

Cette prédiction avait été un instant remise sur le tapis quand M. de Châtillon était revenu de Bruxelles; car on se rappelle que, à sa petite maison du Parc, l'empereur Charles-Quint avait invité l'amiral à donner avis à son beau cousin Henry que le capitaine de la garde écossaise Gabriel de Lorge, comte de Montgomméry, avait entre les deux yeux certain signe néfaste présageant la mort d'un des princes de la fleur de lys.

Mais, en y réfléchissant, le roi Henry II avait reconnu le peu de probabilité qu'il eût jamais un duel avec son capitaine des gardes, et, après avoir rangé la première prophétie au nombre des choses possibles et qui méritent attention, il avait rangé la seconde au nombre des choses impossibles et qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'elles; de sorte que, au lieu d'éloigner de lui Gabriel de Lorge, comme eût peut-être fait un prince plus timide, il avait, au contraire redoublé envers lui de familiarité et de faveur.

Nous avons dit que, à la droite du roi, chevauchait madame Marguerite de France, fille du roi François I.

Occupons-nous un instant de cette princesse, une des plus accomplies de son temps et qui, plus qu'aucune autre, se rattache à notre sujet.

La princesse Marguerite de France était née, le 5 juin 1523, dans ce même château de Saint-Germain dont nous venons de lui voir franchir la porte; d'où il résulte que, au moment où nous la faisons passer sous le yeux du lecteur, elle avait trente-trois ans et neuf mois.

Comment une si grande et si belle princesse était-elle demeurée jusque là sans époux? Il y avait eu pour cela deux raisons; la



G. Armand del.

Impr. de C. Perrin Turin 1853

F. Perrin lith

L'or potable. Pag. 222.

première, qu'elle avait dite tout haut et devant tous; la seconde, qu'elle n'osait peut-être point se dire tout bas à elle-même.

Le roi François I l'avait, toute jeune fille, voulu marier à M. de Vendôme, premier prince du sang; mais, elle, fière jusqu'au dédain, avait répondu qu'elle n'épouserait jamais un homme qui serait, un jour, le sujet du roi son frère.

Voilà la raison qu'elle avait donnée tout haut pour rester fille et ne pas déchoir de son rang de princesse de France.

Voyons, maintenant, celle qu'elle se donnait tout bas et qui avait probablement été la véritable cause de son refus.

Lors de l'entrevue qui eut lieu à Nice entre le pape Paul III et le roi François I, par le commandement du roi, la reine de Navarre alla voir feu M. de Savoie, le père, au château de Nice et y mena madame Marguerite, sa nièce. Or, le vieux duc avait trouvé la jeune princesse charmante et avait parlé d'un mariage entre elle et Emmanuel Philibert. Les deux enfants s'étaient donc vus; mais Emmanuel, tout entier aux exercices de son âge, à sa tendresse pour Leone, à son amitié pour Scianca-Ferro, avait à peine remarqué la jeune princesse. Il n'en avait pas été de même de celle-ci: l'image du jeune prince était entrée fort avant dans son cœur et, lorsque les négociations avaient été rompues et que la guerre s'était engagée de nouveau entre le roi de France et le duc de Savoie, elle en avait éprouvée un désespoir réel, désespoir d'enfant auquel personne n'avait fait attention et qui, longtemps nourri de ses larmes, s'était changé en une douce mélancolie, entretenue par ce vague espoir qui n'abandonne jamais les cœurs tendres et croyants.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis cette époque et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, la princesse Marguerite avait refusé tous les partis qui s'étaient offerts à elle.

En attendant que les hasards du sort ou les décrets de la Providence secondassent ses désirs secrets, elle avait grandi, avait avancé en âge et était devenue une charmante princesse pleine

de grâce, d'aménité et de miséricorde, avec de beaux cheveux blonds couleur d'épis dorés, des yeux châains, le nez un peu fort, les lèvres grosses et la peau d'un beau blanc de lait teinté de rose.

De l'autre côté du roi, nous l'avons dit, était Diane de Saint-Vallier, comtesse de Brezé, fille de ce sieur de Saint-Vallier qui, complice du connétable de Bourbon, avait été condamné à être décapité en grève et qui, déjà sur l'échafaud, agenouillé sous l'épée du bourreau, avait obtenu pour grâce — si toutefois la chose peut s'appeler une grâce — la commutation de sa peine en une prison perpétuelle *composée de quatre murailles de pierres maçonnées dessus et dessous, auxquelles il ne devait y avoir qu'une petite fenêtre par où on lui administrerait son boire et son manger.*

Tout était mystère et merveille chez Diane qui, née en 1499, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, cinquante-huit ans, et qui, par sa jeunesse apparente et sa beauté réelle, effaçait les plus belles et les plus jeunes princesses de la cour; si bien que le roi l'aimait avant toutes et par-dessus toutes.

Voici ce que l'on disait de mystérieux et de merveilleux sur cette belle Diane, qui avait été faite duchesse de Valentinois, en 1548, par le roi Henry II.

D'abord, elle descendait, assurait-on, de la fée Mélusine, et l'amour que le roi lui portait, et cette beauté singulière qu'elle avait conservée, étaient un effet de cette descendance. Diane de Saint-Vallier avait hérité de son aïeule, la grande magicienne, le double secret, secret rare et magique, d'être toujours belle et toujours aimée.

Cette beauté éternelle, Diane la devait, disait-on, à des bouillons composés d'or potable. On sait le rôle que jouait l'or potable dans toutes les préparations chimiques du moyen âge.

Cet amour sans fin, elle le devait à une bague magique que le roi avait reçue d'elle, et qui avait la vertu de la faire aimer du roi, tant que celui-ci la porterait.

Ce dernier bruit surtout avait pris une grande créance, car madame de Nemours racontait à qui voulait l'entendre l'anecdote que nous allons raconter à notre tour.

Le roi étant tombé malade, la reine Catherine de Médicis avait dit à madame de Nemours :

Ma chère duchesse, le roi a pour vous une grande affection ; allez-le voir dans sa chambre, seyez-vous près de son lit, tout en causant avec lui, tâchez de lui tirer du troisième doigt de la main gauche la bague qu'il y porte, et qui est un talisman que lui a donné madame de Valentinois pour se faire aimer de lui.

Or, personne à la cour n'avait en profonde affection madame de Valentinois, non pas qu'elle fût méchante ; mais les jeunes ne l'aimaient pas parce que, comme nous l'avons dit, elle s'obstinait à rester jeune, et les vieilles la détestaient parcequ'elle ne voulait pas devenir vieille. Madame de Nemours se chargea donc, volontiers de la commission et, ayant pénétré dans la chambre du roi, et s'étant assise près du lit, elle était parvenue, tout en jouant, à tirer du doigt d'Henry la bague dont lui-même ne connaissait point la vertu ; mais à peine la bague était-elle hors du doigt du malade que celui-ci avait prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre. — On sait que, jusqu'à madame de Maintenon, qui inventa les sonnettes, le sifflet d'or ou d'argent était, pour les rois, les princes et les grands seigneurs, la manière d'appeler leurs gens. — Le malade avait donc prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre, lequel, étant incontinent entré, reçut du roi l'ordre de fermer sa porte à tout le monde.

— Même à madame de Valentinois ? Demanda le valet de chambre étonné.

— A madame de Valentinois comme aux autres, répondit aigrement le roi ; l'ordre n'admet pas d'exception.

• Un quart d'heure après, madame de Valentinois s'était présentée à la porte du roi, et la porte lui avait été refusée.

Elle était revenue au bout d'une heure: même refus; enfin, au bout de deux heures, et, cette fois, malgré un troisième refus, elle avait forcé la porte, était entrée, avait marché droit au roi, lui avait pris la main, s'était aperçue que la bague lui manquait, avait obtenu l'aveu de ce qui s'était passé, et, séance tenante, avait exigé d'Henry qu'il fit redemander sa bague à madame de Nemours. L'ordre du roi de rendre le précieux bijou était si péremptoire que madame de Nemours, qui ne l'avait point encore remis à la reine Catherine, dans l'appréhension de ce qui arrivait, avait renvoyé la bague. Une fois l'anneau au doigt du roi, la fée avait repris tout son pouvoir, qui, du reste, depuis ce jour, n'avait fait qu'aller croissant.

Malgré les graves autorités qui rapportent l'histoire, — et notez qu'il ne s'agit pas moins, pour les bouillons d'or potable, que du témoignage de Brantômé et, pour l'affaire de l'anneau, que des attestations de M. De Thou et de Nicolas Pasquier, — nous sommes tentés de croire qu'aucune magie n'existait dans ce miracle de la belle Diane de Poitiers, que, cent ans plus tard, devait renouveler Ninon de Lenclos, et nous sommes disposé à accepter, comme sa seule et véritable magie, la recette qu'elle donnait elle-même à qui la lui demandait, c'est-à-dire, quelque temps qu'il fût, et même dans les plus grands froids, *un bain d'eau de puits*. En outre, tous les matins, la duchesse se levait avec le jour, faisait une promenade de deux heures à cheval et revenait se remettre au lit, où elle restait jusqu'à midi à lire ou à causer avec ses femmes.

Ce n'était pas le tout: chaque chose était matière à discussion chez la belle Diane, et les plus graves historiens semblent, à son propos, avoir oublié cette première condition de l'histoire qui est d'avoir toujours la preuve debout derrière l'accusation.

Mézerai raconte, — et nous ne sommes pas fâchés de prendre

Mézerai en défaut, — Mézerai raconte que François I n'aurait accordé la grâce de Jean de Poitiers, père de Diane, qu'après avoir pris de sa fille *ce qu'elle avait de plus précieux*; or, cela se passait en 1523; Diane, née en 1499, avait vingt-quatre ans, et, depuis dix ans, était mariée à Louis de Brezé! Nous ne disons pas que François I, fort coutumier du fait, n'ait point imposé certaines conditions à la belle Diane; mais ce n'était pas, comme le dit Mézerai, à une jeune fille de quatorze ans qu'il imposait ces conditions, et, à moins de bien fort calomnier ce pauvre M. de Brezé, à qui sa veuve fit élever ce magnifique tombeau que l'on admire encore à Rouen, on ne peut raisonnablement pas supposer qu'il ait laissé le roi prendre à la femme de vingt-quatre ans ce que la jeune fille de quatorze avait eu de plus précieux.

Tout ce que nous venons de dire, au reste, n'a pour but qu'une chose: c'est de prouver à nos belles lectrices que mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens, d'abord parcequ'elle est plus vraie, et ensuite parcequ'elle est plus amusante.

En somme, à cette époque, veuve depuis vingt-six ans de son mari, maîtresse du roi Henry II depuis vingt et un an, Diane, malgré ses cinquante-huit ans bien comptés, avait le teint le plus uni et le plus beau que l'on pût voir, de beaux cheveux bouclés du plus beau noir, une taille admirablement prise, un cou et une gorge sans défauts.

C'était au moins l'avis du vieux connétable de Montmorency qui, bien qu'agé lui-même de soixante-quatre ans, prétendait jouir auprès de la belle duchesse de privilèges tout particuliers, qui eussent rendu le roi fort jaloux, s'il n'était pas bien convenu que ce sont toujours les gens intéressés à savoir les premiers une chose qui ne la savent jamais que les derniers, et qui quelquefois même ne la savent pas du tout.

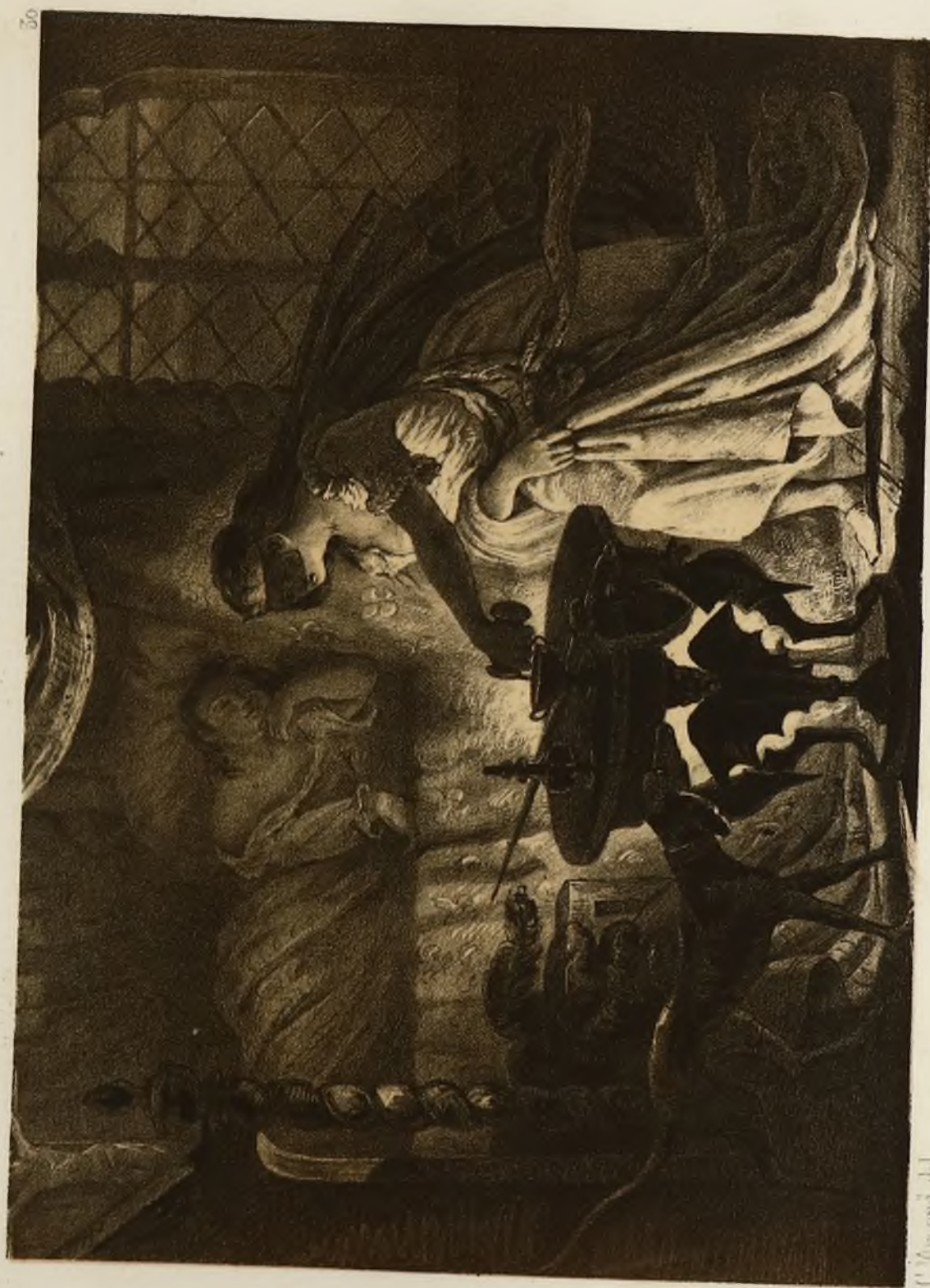
Qu'on nous pardonne cette longue digression historico-critique; mais, si une femme de cette cour si gracieuse, si lettrée et si galante en méritait la peine, c'était assurément celle qui avait fait porter ses couleurs de veuve, le blanc et le noir, à son royal amant, et qui lui avait, grâce à son beau nom païen de Diane, inspiré l'idée de prendre pour armes un croissant avec cette devise: *Donec totum impleat orbem*.

Nous avons dit que, derrière le roi Henry II, ayant à sa droite madame Marguerite de France, et à sa gauche, la duchesse de Valentinois, venait le dauphin François, ayant, lui, à sa droite, sa sœur Elisabeth, et, à sa gauche, sa fiancée Marie Stuart.

Le dauphin avait quatorze ans; sa sœur Elisabeth, treize; Marie Stuart, treize; — quarante ans à eux trois.

Le dauphin était un enfant faible et maladif, au teint pâle, aux cheveux châtons, aux yeux atones et sans expression bien déterminée, excepté lorsqu'ils regardaient la jeune Marie Stuart, car, alors, ils s'animaient et prenaient une expression de désir qui faisait de l'enfant un jeune homme. Au reste, peu enclin aux exercices violents qu'affectionnait le roi son père, il semblait en proie à une langueur incessante dont les médecins cherchaient inutilement la cause, que, guidés par les pamphlets du temps, ils eussent trouvée peut-être dans le chapitre des *Douze Césars* où Suétone raconte les promenades en litière de Néron avec sa mère Agrippine. Toutefois bâtons-nous de dire que, en sa double qualité d'étrangère et de catholique, Catherine de Médicis était fort détestée, et qu'il ne faudrait pas croire sans examen à tout ce que disaient d'elle les pasquins, les noëls et les satires du temps, presque tous sortis des presses calvinistes. La mort prématurée des jeunes princes François et Charles, auxquels leur mère préférait Henry, ne contribua pas peu à donner créance à tous ces méchants bruits, qui ont traversé les siècles, et sont arrivés jusqu'à nous revêtus d'une authenticité presque historique.

La princesse Elisabeth, quoiqu'elle eût un an de moins que le

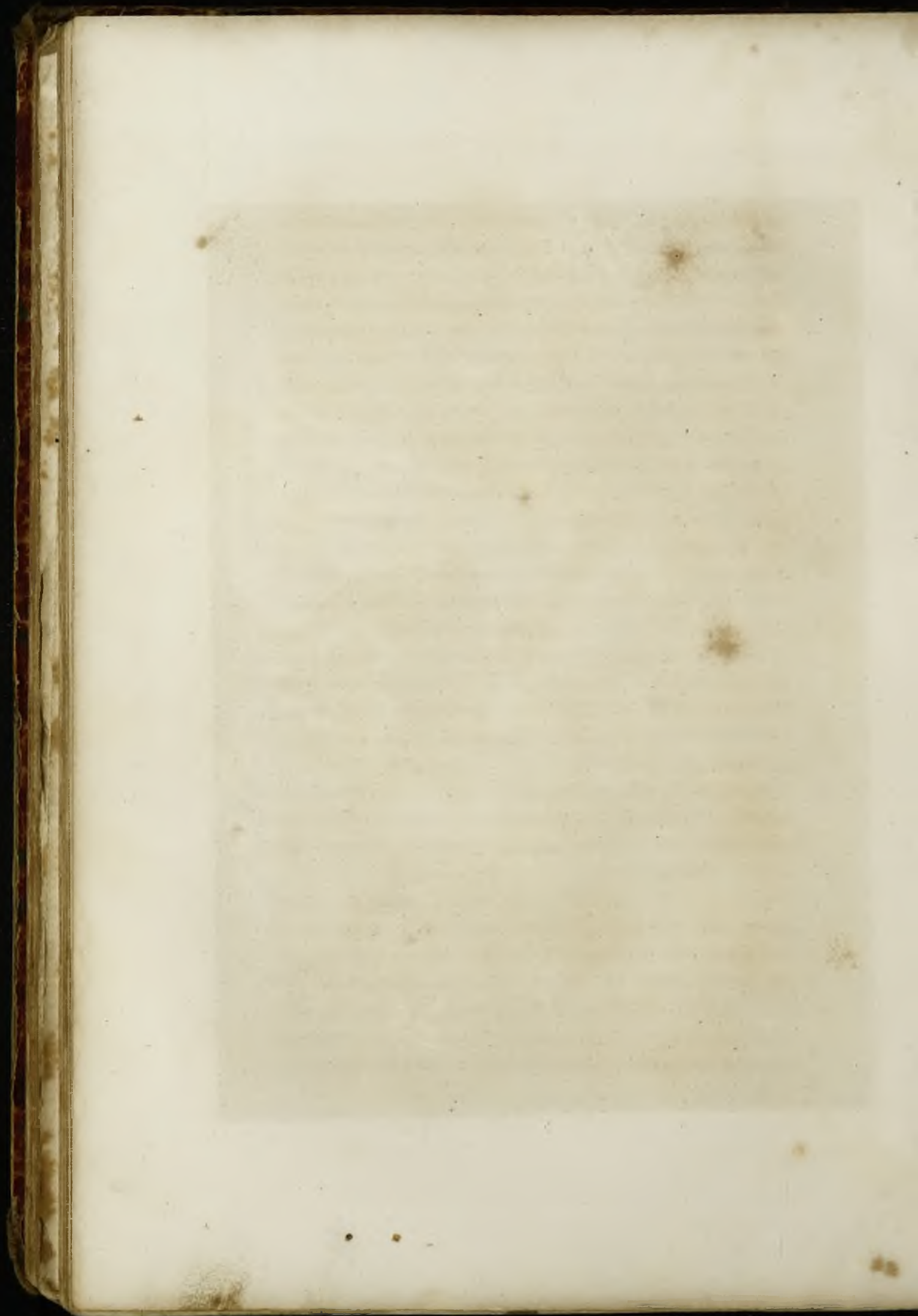


G. Mouton del.

après de C. Léon Ponce, 1833.

le Poison.

P. Bonin sculp.



dauphin, était bien plus une jeune fille qu'il n'était un jeune homme. Sa naissance avait été à la fois une joie privée et un bonheur public, car, au moment même où elle vit le jour, la paix se signait entre le roi François I et le roi Henry VIII. Ainsi celle qui devait, en se mariant, apporter la paix avec l'Espagne, apportait, en naissant, la paix avec l'Angleterre. Du reste, son père Henry II la tenait en si grande estime de beauté et de caractère, que, ayant marié avant elle sa sœur cadette, madame Claude, au duc de Lorraine, il répondit à quelqu'un qui lui remontrait le tort que ce mariage faisait à son aînée: « Ma fille Elisabeth n'est point de celles qui se contentent d'avoir un duché pour dot; il lui faut, à elle, un royaume, et qui ne soit pas des moindres, mais des plus grands et des plus nobles, au contraire; tant elle est noble et grande en tout! »

Elle eut le royaume promis et, avec lui, le malheur et la mort!

Hélas! un sort meilleur n'attendait pas cette belle Marie qui marchait à la gauche du dauphin, son fiancé!

Il y a des infortunes qui ont eu un tel retentissement qu'elles ont éveillé un écho par tout le monde, et qu'après avoir attiré sur ceux qui en étaient l'objet les regards de leurs contemporains, elles attirent encore sur eux, à travers les siècles, chaque fois qu'un nom prononcé les rappelle, les yeux de la postérité.

Ainsi sont les malheurs un peu mérités de la belle Marie, malheurs qui ont tellement dépassé la mesure ordinaire, que les fautes, que les crimes même de la coupable ont disparu devant l'exagération du châtement.

Mais, alors, nous l'avons dit, la petite reine d'Ecosse poursuivait joyeusement sa route dans une vie attristée au début par la mort de son père, le chevaleresque Jacques V. Sa mère portait pour elle cette couronne d'Ecosse pleine d'épines qui, selon la dernière parole de son père, « par fille était venue et par fille s'en devait aller! » Le 20 août 1548, elle était arrivée à Morlaix et, pour la première fois, avait touché la terre de France, où

se passèrent ses seuls beaux jours. Elle apportait avec elle cette guirlande de roses écossaises que l'on appelait les quatre Maries, qui étaient du même âge, de la même année, du même mois qu'elle, et qui avaient nom Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livingston et Marie Beaton. C'était, à cette époque, une adorable enfant et, peu à peu, en grandissant, elle était devenue une adorable jeune fille. Ses oncles, les Guises, qui croyaient voir en elle la réalisation de leurs vastes projets ambitieux et qui, non contents d'étendre leur domination sur la France, s'étendaient, par Marie, sur l'Ecosse, peut-être même sur l'Angleterre, l'entouraient d'un véritable culte.

Ainsi le cardinal de Lorraine écrivait à sa sœur Marie de Guise:

« Votre fille est crüe et croît tous les jours en bonté, beauté et vertu; le roi passe son temps à deviser avec elle, et elle le sait aussi bien entretenir de bons et sages propos comme ferait une femme de vingt-cinq ans. »

Au reste, c'était bien le bouton de cette rose ardente qui devait s'ouvrir à l'amour et à la volupté. Ne sachant rien faire de ce qui ne lui plaisait pas, elle faisait, au contraire, avec passion tout ce qui lui plaisait: dansait-elle? c'était jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée; chevauchait-elle? c'était au galop, et jusqu'à ce que le meilleur coursier fût rendu; assistait-elle à quelque concert? la musique lui causait des frémissements électriques. Etincelante de pierreries, caressée, adulée, adorée, elle était, à l'âge de treize ans, une des merveilles de cette cour des Valois si pleine de merveilles. Catherine de Médicis, qui n'aimait pas grand' chose à part son fils Henry, disait: « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises. » Ronsard disait:

Au milieu du printemps, entre les lys naquit

Son corps, qui de blancheur les lys mêmes vainquit;

Et les roses, qui sont du sang d'Adonis teintes,

Furent, par sa couleur, de leur vermeil dépeintes;

Amour de ses beaux traits lui composa les yeux,
Et les Grâces, qui sont les trois filles des cieux,
De leurs dons les plus beaux cette princesse ornèrent,
Et, pour la mieux servir, les cieux abandonnèrent.

Et toutes ces charmantes louanges, elle pouvait, la royale enfant, en comprendre les finesses: prose et vers n'avaient point de secrets pour elle; elle parlait le grec, le latin, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français; de même que la poésie et la science lui faisaient une couronne, les autres arts réclamaient son encouragement. Dans ses voyages de cour, qui la promenaient de résidence en résidence, elle allait de Saint Germain à Chambord, de Chambord à Fontainebleau, de Fontainebleau au Louvre. Là, elle fleurissait au milieu des plafonds du Primatice, des toiles du Titien, des fresques du Rosso, des chefs d'œuvre de Léonard de Vinci, des statues de Germain Pilon, des sculptures de Jean Goujon, des monuments, des portiques, des chapelles de Philibert Delorme; si bien qu'on était tenté de croire, la voyant si poétique, si charmante, si parfaite, au milieu de toutes ces merveilles du génie, que c'était, non pas une création appartenant à l'espèce humaine, mais quelque métamorphose pareille à celle de Galatée, quelque Vénus détachée de sa toile, quelque Hébé descendue de son piédestal.

Et, maintenant, nous à qui manque le pinceau du peintre, essayons de donner, avec la plume du romancier, une idée de cette enivrante beauté.

Elle allait avoir quatorze ans, comme nous l'avons dit. Son teint tenait du lys, de la pêche et de la rose, un peu plus du lys peut-être que de tout le reste. Son front, haut, bombé dans la partie supérieure, semblait le siège d'une dignité fière, à la fois, — mélange singulier! — pleine de douceur, d'intelligence et d'audace. On sentait que la volonté comprimée par ce front, tendue vers l'amour et le plaisir, bondirait au-delà des passions

ordinaires et, s'il le fallait, pour contenter ses instincts voluptueux et despotiques, irait jusqu'au crime. Son nez, fin, délicat, mais cependant ferme, était aquilin ainsi que ceux des Guises. Son oreille se dessinait petite et enroulée comme une coquille de nacre irisée de rose, sous sa tempe palpitante. Ses yeux bruns, de cette teinte qui flotte entre le marron et le violet, étaient d'une transparence humide et pourtant pleine de flamme, sous leurs cils châains, sous leurs sourcils dessinés avec une pureté antique. Enfin, deux plis charmants achevaient, à ses deux angles, une bouche aux lèvres pourpres, frémissantes, entrouvertes, qui, en souriant, semblait répandre la joie autour d'elle et qui surmontait un menton frais, blanc, arrondi et perdu dans ces contours dont l'imperceptible rebondissement se rattachait à un cou onduleux et velouté comme celui du cygne.

Telle était celle que Ronsard et Du Bellay nommaient leur *dixième muse* ; telle était la tête qui devait, trente et un an plus tard, se poser sur le billot de Fotheringay, et que devait séparer du corps la hache du bourreau d'Elisabeth.

Hélas ! Si un magicien fût venu dire à toute cette foule qui regardait la brillante cavalcade s'enfoncer sous les grands arbres du parc de Saint Germain, le sort qui attendait ces rois, ces princes, ces princesses, ces grands seigneurs, ces grandes dames, est-il une veste de toile ou une robe de bure qui eût voulu échanger sa destinée contre celle de ces beaux gentilshommes à pourpoints de soie et de velours, ou de ces belles dames à corsages brodés de perles et à jupes de brocard d'or ?

Laissons-les se perdre sous les voûtes sombres des marronniers et des hêtres, et revenons au château de Saint-Germain, où nous avons dit que Catherine de Médicis était restée, sous le prétexte d'une légère indisposition.

II.

LA CHASSE DU ROI.

A peine les pages et les écuyers, formant les derniers rangs du cortège, eurent-ils disparu dans l'épaisseur des taillis qui succèdent aux grands arbres, et qui, à cette époque, faisaient comme une ceinture au parc de Saint-Germain, que Catherine se retira du balcon, tirant à elle Charles et Henry, et, renvoyant l'aîné à son professeur et le cadet à ses femmes, elle resta avec la petite Marguerite, trop jeune encore pour que l'on s'inquiétât de ce qu'elle pouvait voir et entendre.

Elle venait d'éloigner ses deux fils, lorsque son valet de chambre de confiance entra, lui annonçant que les deux personnes attendues par elle étaient à ses ordres dans son cabinet.

Elle se leva aussitôt, hésita un instant pour savoir si elle ne renverrait pas la petite princesse comme elle avait renvoyé les petits princes; mais, jugeant sans doute sa présence peu dangereuse, elle la prit par la main, et s'avança vers son cabinet.

Catherine De Médicis était, alors, une femme de trente huit ans, de belle et riche taille et de grande majesté. Elle avait le visage agréable, le cou très-beau, les mains magnifiques. Ses yeux noirs étaient presque toujours à demi voilés, excepté lorsqu'elle avait besoin de lire au fond du cœur de ses adversaires: alors, leur regard avait le double brillant et la double acuité de deux glaives tirés du fourreau, et plongés en même temps dans la même poitrine, où ils restaient en quelque sorte ensevelis jusqu'à ce qu'ils en eussent exploré les dernières profondeurs.

Elle avait beaucoup souffert et beaucoup souri pour cacher ses souffrances. D'abord, pendant les dix premières années de son mariage, qui furent stériles, et où vingt fois il fut question de la répudier et de donner au Dauphin une autre épouse, l'amour de celui-ci la protégea seul et lutta obstinément contre la plus terrible et la plus inexorable de toutes les raisons, contre la raison d'Etat. Enfin, en 1544, au bout de onze ans de mariage, elle mit au monde le prince François.

Mais déjà, depuis neuf ans, son mari était l'amant de Diane de Poitiers.

Peut-être, si, dès le commencement de son mariage, elle eût été heureuse mère, épouse féconde, peut-être eût-elle lutté comme femme et comme reine contre la belle duchesse; mais sa stérilité l'abaissait au-dessous du rang d'une maîtresse; au lieu de lutter, elle se courba, et, par son humilité, acheta la protection de sa rivale.

De plus, toute cette belle seigneurie d'épée, tous ces brillants hommes de guerre, qui n'estimaient la noblesse que lorsque c'était une fleur poussée dans le sang et cueillie sur un champ de bataille, faisaient peu de cas de la race commerçante des Médicis. On jouait sur le nom et sur les armes: leurs ancêtres étaient des médecins, *medici*; leurs armes étaient, non pas des boulets de canon comme ils disaient, mais des pilules. Marie Stuart elle-même, qui caressait de sa jolie main d'enfant la duchesse de Valentinois, en faisait parfois une griffe pour égratigner Catherine. « Venez-vous avec nous chez *la marchande florentine*? » disait-elle au connétable de Montmorency.

Catherine dévorait tous ces outrages: elle attendait. Qu'attendait-elle? Elle n'en savait certes rien elle-même. Henry II, son royal époux, était du même âge qu'elle, et d'une santé qui lui promettait de longs jours. N'importe, elle attendait avec l'entêtement du génie qui, sentant et appréciant sa propre valeur,

comprend que , Dieu ne faisant rien d'inutile , l'avenir ne saurait lui manquer.

Elle s'était tournée , alors , du côté des Guises.

Henry , caractère faible , ne savait jamais être le maître seul : tantôt il était le maître avec le connétable , et c'étaient les Guises qui avaient le dessous ; tantôt il était le maître avec les Guises , et c'était le connétable qui était en défaveur.

Aussi avait-on fait sur le roi Henry II le quatrain suivant :

Sire , si vous laissez , comme CHARLES désire ,
Comme DIANE veut , par trop vous gouverner ,
Fondre , pétrir , mollir , refondre et retourner ,
Sire vous n'êtes plus , vous n'êtes plus que *cire* !

On sait quelle était Diane ; quant à Charles , c'était le cardinal de Lorraine.

Au reste , noble et fière famille que celle de ces Guises. Un jour que le duc Claude était venu , accompagné de ses six fils , rendre hommage au roi François I , à son lever du Louvre , le roi lui avait dit :

Mon cousin , je vous tiens pour un homme bien heureux de vous voir renaître , avant que de mourir , dans une si belle et si riche postérité !

Et , en effet , le duc Claude , en mourant , laissait après lui la famille la plus riche , la plus habile et la plus ambitieuse du royaume. Ces six frères présentés par leur père au roi François I , avaient , à eux six , environ huit cent mille livres de rente , c'est-à-dire plus de quatre millions de notre monnaie actuelle.

D'abord venait l'aîné , celui que l'on appela le duc François , le duc Balafre , le grand duc de Guise enfin. Sa situation à la cour était presque celle d'un prince du sang. Il avait un aumônier , un argentier , huit secrétaires , vingt pages , quatre vingts officiers ou gens de service , une vénerie dont les chiens ne le cédaient qu'à la

race grise du roi, dite race royale ; des écuries pleines de chevaux barbes qu'il tirait d'Afrique, de Turquie et d'Espagne ; des perchoirs pleins de gerfauts et de faucons sans prix, lesquels lui étaient envoyés par Soliman et par tous les princes infidèles, qui lui en faisaient hommage sur sa renommée. Le roi de Navarre lui écrivait pour lui annoncer la naissance de son fils qui fut, depuis, Henry IV. Le connétable de Montmorency lui-même, le plus orgueilleux baron de son temps, lui écrivait, commençant sa lettre par : *Monseigneur*, et la terminant par : *Votre très-humble et très-obéissant serviteur* ; et lui, répondant : *Monsieur le connétable*, et : *Votre bien bon ami* ; ce qui n'était pas vrai, au reste, la maison de Guise et la maison de Montmorency étant en guerre éternelle.

Il faut avoir lu les chroniques du temps, soit qu'elles se déroulent sous la plume aristocratique du sieur de Brantôme, soit qu'elles s'enregistrent heure par heure, au journal du grand audencier Pierre de l'Estoille, pour se faire une idée de la puissance de cette race privilégiée et tragique, forte dans la rue comme sur le champ de bataille, écoutée au milieu des carrefours des halles comme dans les cabinets du Louvre, de Windsor ou du Vatican, lorsqu'elle parlait par la bouche du duc François surtout. Faites-vous montrer au musée d'artillerie la cuirasse que cet aîné des Guises portait au siège de Metz, et vous y verrez la trace de cinq balles dont trois eussent certainement été mortelles, si elles ne fussent venues s'amortir contre le rempart d'acier.

Aussi, était-ce une joie pour la population de Paris lorsqu'il sortait de l'hôtel de Guise, et que, plus connu et plus populaire que le roi lui-même, monté sur *Fleur de lys* ou *Mouton* — c'étaient ses deux chevaux favoris — avec son pourpoint et ses chausses de soie cramoisée, son manteau de velours, sa toque surmontée d'une plume de la couleur de son pourpoint, suivi de quatre cents gentilshommes, il traversait les rues de la capitale. Alors, tous accouraient sur son passage, les uns brisant des

branches d'arbre, les autres arrachant des fleurs, et jetant branches d'arbre et fleurs sous les pieds de son cheval en criant :
« Vive notre duc ! »

Et lui, se dressant sur ses étrières, comme il faisait les jours de bataille, pour voir plus loin et attirer les coups à lui, ou se penchant à droite et à gauche, saluant courtoisement les femmes, les hommes et les vieillards, souriant aux jeunes filles, caressant les enfants, lui était le vrai roi, non pas du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau ou des Tournelles, mais le roi des rues, des carrefours, des halles ; vrai roi, roi réel, puisqu'il était le roi des cœurs !

Aussi, au risque de rompre la trêve dont la France avait cependant si grand besoin, quand le pape Paul III — quelque temps après le traité de Vancelles, à propos d'une querelle particulière avec les Colonna, que l'appui qu'ils avaient espéré trouver dans Philippe II avaient rendus assez hardis pour prendre les armes contre le saint-siège — quand le pape, disons-nous, à propos de cette querelle, déclara le roi d'Espagne déchu de sa royauté de Naples, et offrit cette royauté à Henry II, le roi n'hésita pas à nommer général en chef de l'armée qu'il envoyait en Italie le duc François de Guise.

Il est vrai que, à cette occasion, et pour la première fois peut-être, Guise et Montmorency se trouvaient d'accord. François de Guise hors de France, Anne de Montmorency se trouvait le premier personnage du royaume ; et, tandis que le grand capitaine poursuivait au-delà des monts ses projets de gloire, lui, qui se croyait un grand politique, poursuivait à la cour ses projets d'ambition, dont le plus ardent était, pour le moment, de marier son fils à madame Diane, fille légitime de la duchesse de Valentinois, et veuve du duc de Castro, de la maison de Farnèse, tué à l'assaut d'Hesdin.

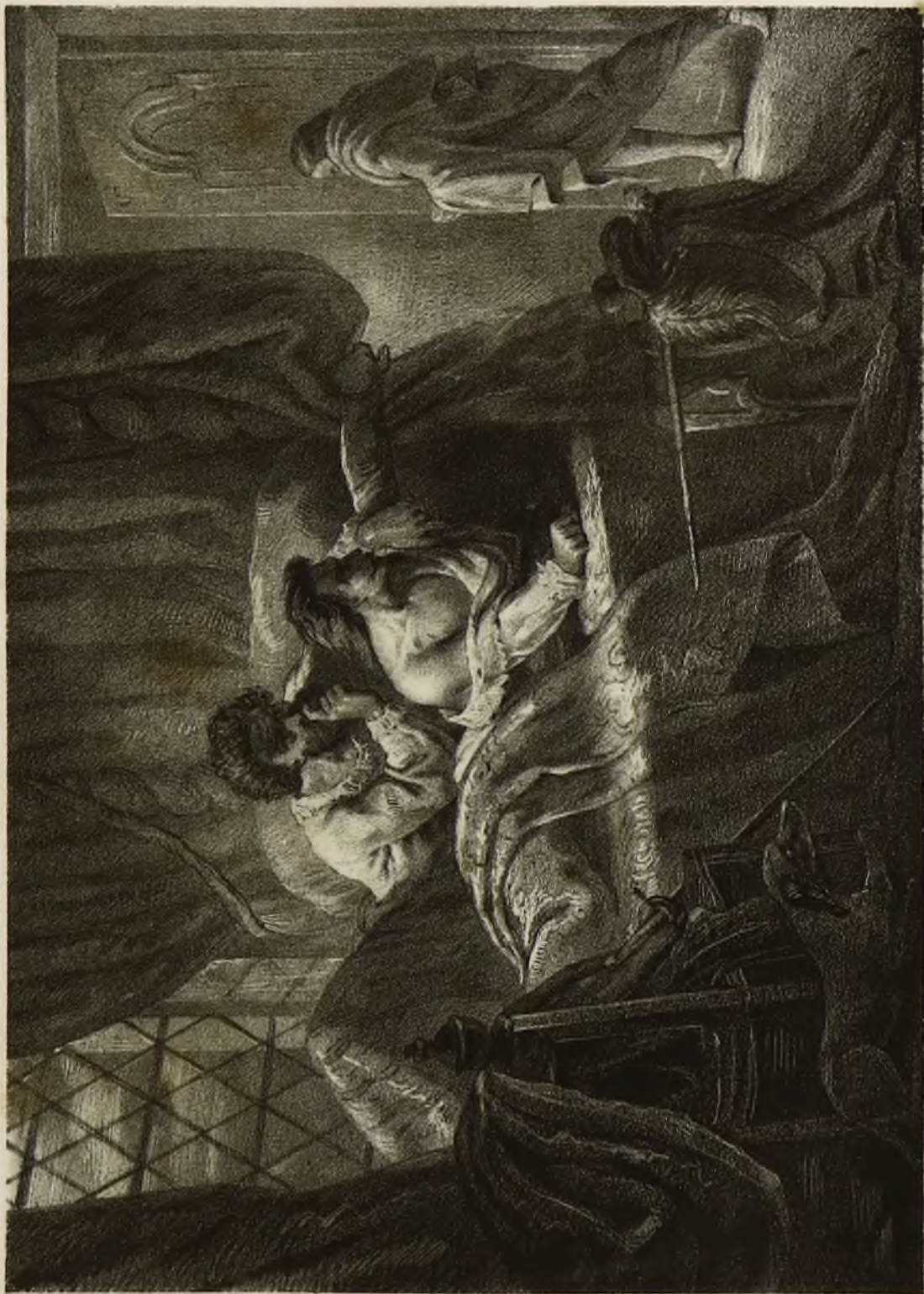
M. le duc François de Guise était donc à Rome guerroyant contre le duc d'Albe.

Après le duc François de Guise venait le cardinal de Lorraine, grand seigneur d'église qui le cédait de bien peu à son frère, et que Pie V appelait le pape d'au-delà des monts. C'était, comme dit l'auteur de *l'Histoire de Marie Stuart*, un négociateur à deux tranchants, fier comme un Guise, délié comme un Italien. Plus tard, il devait concevoir, mûrir et mettre à exécution cette grande idée de la ligue, qui fit monter pas à pas à son neveu les degrés du trône, jusqu'au moment où oncle et neveu furent frappés par l'épée des quarante-cinq. Lorsque les six Guise étaient à la cour, les quatre plus jeunes, le duc d'Aumale, le grand prieur, le marquis d'Elbeuf et le cardinal de Guise, ne manquaient jamais de venir d'abord au lever du cardinal Charles; puis, ensuite, tous cinq allaient au lever du duc François, qui les conduisait chez le roi.

Au reste, tous deux avaient, l'un en homme de guerre, l'autre en homme d'église, dressé leurs batteries pour l'avenir : le duc François s'était fait le maître du roi, le cardinal Charles s'était fait l'amant de la reine. Le grave l'Estoille raconte le fait de manière à ce que le plus incrédule lecteur ne conserve aucun doute sur ce point. « Un de mes amis, dit-il, m'a conté que, étant couché avec le valet du cardinal dans une pièce qui entraînait en celle de la reine mère, il vit, vers le minuit, le dit cardinal avec une robe de chambre seulement sur ses épaules, qui passait pour aller voir la reine, et que son ami lui dit que, s'il parlait de ce qu'il avait vu, il y perdrait la vie. »

Quant aux quatre autres princes de la maison de Guise, qui jouent un rôle presque nul dans le courant de cette histoire, leur portrait nous mènerait trop loin. Bornons-nous donc, tout insuffisants qu'ils sont, à ceux que nous venons de tracer du duc François et du cardinal Charles.

C'était ce cardinal Charles que l'on avait vu, la nuit, se rendant chez la reine avec une robe de chambre seulement sur les épaules, qui attendait Catherine De Médicis dans son cabinet.

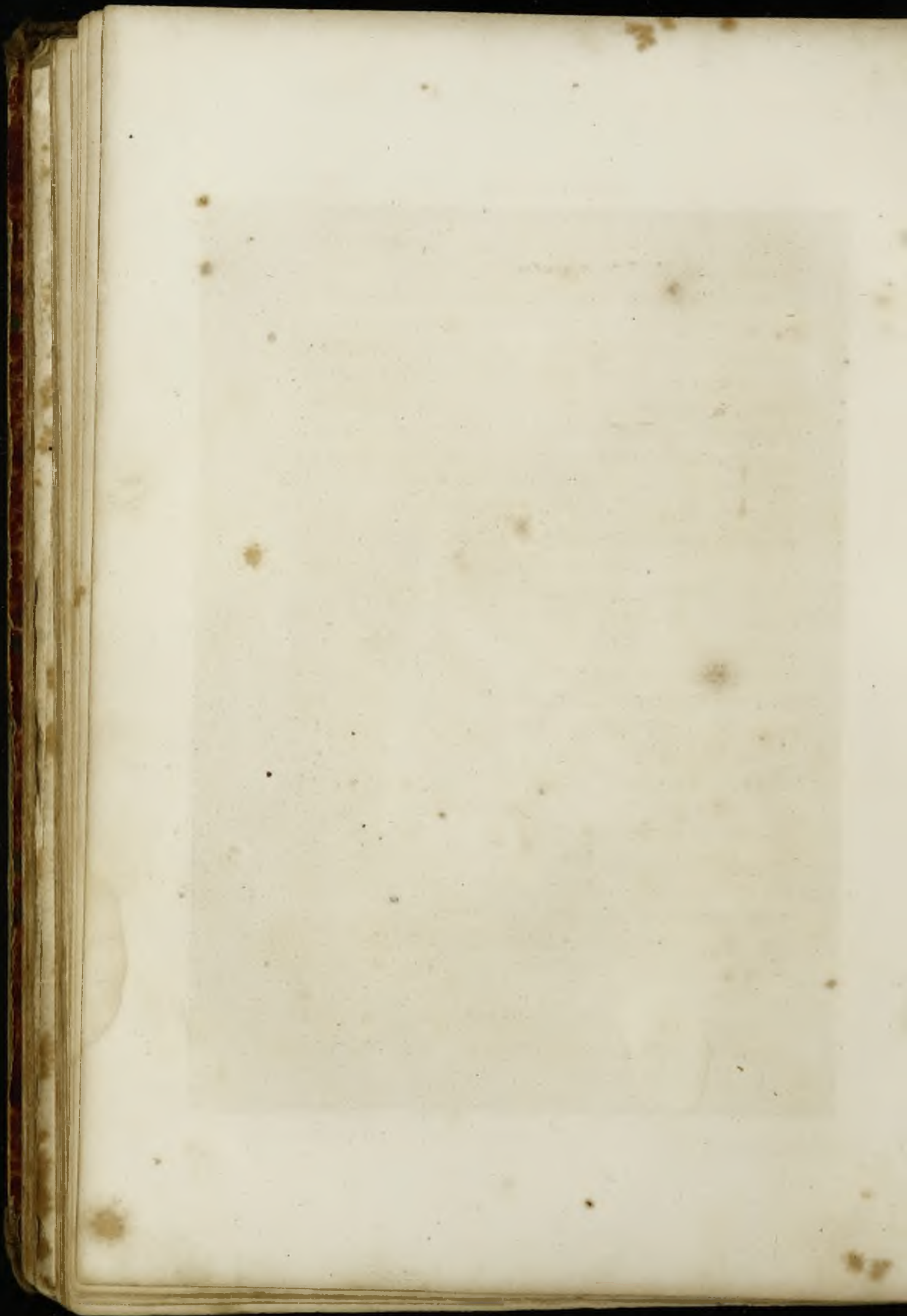


G. Arnaud de

Impr. de C. Perrin 1853.

F. Perrin lith.

L'amant de la Reine.



Catherine savait se trouver là; mais elle ignorait qu'il n'y fût point seul.

En effet, il était accompagné d'un jeune homme de vingt cinq à vingt six ans, élégamment vêtu, quoiqu'il fût visiblement en habit de voyage.

— Ah! c'est vous, monsieur de Nemours! s'écria la reine en apercevant le jeune homme; vous arrivez d'Italie Quelles nouvelles de Rome?

— Mauvaises, madame! répondit le cardinal, tandis que le duc de Nemours saluait la reine.

— Mauvaises! Notre cher cousin le duc de Guise aurait-il été battu? demanda Catherine. Prenez garde! Vous me diriez oui, que je répondrais non, tant je tiens la chose pour impossible!

— Non, madame, répondit le duc de Nemours, M. de Guise n'a point été battu; comme vous dites, c'est chose impossible! Mais il est trahi par les Caraffa, abandonné par le pape lui-même, et il m'a dépêché au roi afin de lui dire que la position n'était plus tenable pour sa gloire, ni pour celle de la France, et qu'il demandait ou des renforts ou son rappel.

— Et, selon nos conventions, madame, dit le cardinal, je vous ai d'abord conduit M. de Nemours.

— Mais, dit Catherine, le rappel de M. de Guise, c'est l'abandon des prétentions du roi de France sur le royaume de Naples, et de mes prétentions, à moi, sur le duché de Toscane.

— Oui, dit le cardinal; mais remarquez-bien, madame, que nous ne pouvons tarder à avoir la guerre en France, et que, alors, ce n'est plus Naples et Florence qu'il s'agit de reconquérir, c'est Paris qu'il s'agit de protéger.

— Comment, Paris? Vous riez, monsieur le cardinal! Il me semble que la France peut défendre la France, et que Paris se protège tout seul.

— Je crains que vous ne soyez dans l'erreur, madame, répondit le cardinal. Le meilleur de nos troupes, comptant sur la trêve, a passé en Italie avec mon frère, et certes, sans la conduite ambigüe du cardinal Caraffa, sans la trahison du duc de Parme, qui a oublié ce qu'il devait au roi de France pour passer au parti de l'empereur, les progrès que l'on eût faits du côté de Naples, et le besoin que le roi Philippe II eût eu de se dégarnir à son tour, pour protéger Naples, nous eût sauvegardés d'une attaque; mais, aujourd'hui que Philippe II est assuré que ce qu'il a d'hommes en Italie suffit pour nous tenir en échec, il tournera les yeux du côté de la France, et ne manquera pas de profiter de sa faiblesse; sans compter que le neveu de M. le connétable vient de faire une équipée qui donnera à cette rupture de trêve par le roi d'Espagne une apparence de justice.

— Vous voulez parler de son entreprise sur Douay? dit Catherine.

— Justement.

— Ecoutez, dit la reine, vous savez que je n'aime pas l'amiral plus que vous ne l'aimez vous-même; ainsi démolissez-le de votre côté, je ne vous empêcherai pas; mais, au contraire, j'y aiderai de toute ma puissance.

— En attendant, que décidez-vous? dit le cardinal.

Et voyant que Catherine hésitait :

Oh! dit-il, vous pouvez parler devant M. de Nemours; lui aussi est de Savoie, mais autant notre ami, que le prince Emmanuel Philibert, son cousin, est notre ennemi.

— Décidez vous-même, mon cher cardinal, répondit Catherine en jetant un regard oblique au prélat, je ne suis qu'une femme dont le faible esprit n'entend pas grand'chose à la politique... Ainsi décidez.

Le cardinal avait compris le coup-d'œil de Catherine: pour elle, il n'y avait pas d'amis, il n'y avait que des complices.

— N'importe, dit Charles de Guise, avancez toujours un avis, madame, et je me permettrai de le combattre, s'il se trouve en contradiction avec le mien.

— Eh bien, je pense, dit Catherine, que le roi, étant le seul chef de l'Etat, est le seul qui doit être prévenu avant tous des choses importantes... A mon avis donc, si M. le duc n'est pas trop fatigué, il doit prendre un cheval, rejoindre le roi, quelque part qu'il se trouve, et lui transmettre, avant personne, les nouvelles dont votre bienveillante amitié pour moi, mon cher cardinal, m'a faite, à mon grand regret, maîtresse avant lui.

Le cardinal se retourna vers le duc de Nemours comme pour l'interroger.

Mais celui-ci, s'inclinant :

Je ne suis jamais fatigué, monseigneur, dit-il, lorsqu'il s'agit du service du roi.

— En ce cas, dit le cardinal, je vais vous faire donner un cheval, et, à tout hasard, prévenir les secrétaires qu'il y aura conseil chez le roi à son retour de la chasse... Venez, monsieur de Nemours.

Le jeune duc salua respectueusement la reine, et il s'apprêtait à suivre M. le cardinal de Lorraine, lorsque Catherine toucha légèrement le bras de ce dernier.

— Passez devant, monsieur de Nemours, dit Charles de Guise.

— Monseigneur... fit Jacques de Nemours hésitant.

— Je vous en prie !

— Et moi, dit la reine en lui tendant sa belle main, je vous l'ordonne, monsieur le duc.

Le duc, comprenant que, sans doute, la reine avait un dernier mot à dire au cardinal, ne fit plus de difficultés d'obéir, et, baisant la main à la reine, il sortit le premier laissant à dessein retomber la tapisserie derrière lui.

— Que vouliez-vous me dire, ma chère reine ? demanda le cardinal.

— Je voulais vous dire, répondit Catherine, que le bon roi Louis onzième qui, en échange de cinq cent mille écus qu'il lui avait prêtés, a donné à notre aïeul Laurent De Médicis la permission de mettre trois fleurs de lys dans nos armes, avait l'habitude de répéter : « Si mon bonnet de nuit avait mon secret, je brûlerais mon bonnet de nuit ! » Méditez cette maxime du bon roi Louis onzième, mon cher cardinal... Vous êtes trop confiant !

Le cardinal sourit de l'avis qui lui était donné ; lui qui passait pour le politique le plus défiant de l'époque, avait rencontré défiance plus grande que la sienne.

Il est vrai que c'était dans la florentine Catherine De Médicis.

Le cardinal franchit à son tour le rempart de tapisserie, et vit le prudent jeune homme qui, afin de ne pas être accusé de curiosité, l'attendait à dix pas en avant dans le corridor.

Tous deux descendirent jusque dans la cour, où Charles de Guise donna l'ordre à un page des écuries d'amener à l'instant même un cheval tout équipé.

Le page revint cinq minutes après, conduisant le cheval. Nemours se mit en selle avec l'élégance d'un cavalier consommé, et s'élança au galop par la grande allée du parc.

Le jeune homme s'était informé de la direction qu'avait prise la chasse, et il lui avait été répondu que l'on avait dû attaquer l'animal près de la route de Poissy.

Il avait donc dirigé la course de ce côté, espérant que, une fois arrivé au lancer, le bruit du cor le guiderait vers le point où serait le roi.

Mais, aux environs de la route de Poissy, il ne vit et n'entendit rien.

Un bûcheron interrogé lui dit que la chasse s'était emportée du côté de Conflans.

Il tourna aussitôt son cheval du côté indiqué.

Au bout d'un quart d'heure, en croisant une route transversale,

il aperçut, au milieu d'un carrefour voisin, un cavalier qui se dressait sur ses étriers pour voir de plus loin, et qui approchait sa main de son oreille pour mieux entendre.

Ce cavalier était un chasseur qui essayait évidemment de s'orienter.

Si perdu que fût ce chasseur, il devait en savoir, sur l'endroit probable où l'on trouverait le roi, encore plus que le jeune duc, arrivé d'Italie depuis une demi-heure à peine.

Aussi M. de Nemours alla-t-il droit au chasseur.

Celui-ci, voyant, de son côté, un cavalier se rapprocher de lui, et pensant avoir affaire à quelqu'un qui pourrait le renseigner sur la marche de la chasse, fit aussi quelques pas en avant.

Mais bientôt tous deux, d'un même mouvement, éperonnèrent leurs chevaux : ils venaient de se reconnaître.

Le chasseur perdu qui essayait de s'orienter en se levant sur ses étriers pour voir, et en rapprochant sa main de son oreille pour entendre, était le capitaine de la garde écossaise.

Les deux cavaliers s'abordèrent avec cette familiarité courtoise qui distinguait les jeunes seigneurs de l'époque. D'ailleurs, l'un, le duc de Nemours, était de maison princière, c'est vrai ; mais l'autre, le comte de Montgomery, était de la plus vieille noblesse normande, descendant de ce Roger de Montgomery qui avait accompagné Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Or, à cette époque — et nous ne disons point cela à l'endroit de la maison de Savoie, dont l'ancienneté et la noblesse l'emportaient sur l'ancienneté et la noblesse de certaines maisons royales — à cette époque, disons-nous, il existait en France quelques vieux noms qui se croyaient les égaux des noms les plus puissants et les plus glorieux, malgré l'infériorité des titres qu'ils portaient. Ainsi était-il des Montmorency, qui ne se titraient que de barons ; des Rohan, qui n'étaient que seigneurs ; des Coucy, qui n'étaient que sires, et des Montgomery, qui n'étaient que comtes.

Comme l'avait pensé le duc de Nemours, Montgomery avait perdu la chasse, et cherchait à s'orienter.

Au reste, l'endroit où ils se trouvaient était bien choisi pour cela, puisque c'était un carrefour placé sur une hauteur, vers laquelle tous les bruits devaient monter, et dominant cinq ou six routes par lesquelles, en se faisant battre, ne pouvait manquer de passer l'animal.

Les jeunes gens, qui s'étaient quittés depuis plus de six mois déjà, avaient, au reste, mille questions importantes à se faire; Montgomery au sujet de l'armée et des belles entreprises de guerre que devait naturellement tenter M. de Guise; l'autre au sujet de la cour de France et des belles aventures d'amour qui devaient s'y accomplir.

Ils étaient au plus chaud de cette intéressante conversation, lorsque le comte de Montgomery posa la main sur le bras du duc.

Il avait cru entendre les abois éloignés de la meute.

Tous deux écoutèrent. Le comte ne s'était pas trompé: à l'extrémité d'une allée immense, ils virent tout-à-coup passer, rapide comme une flèche, un énorme sanglier; puis, à cinquante pas derrière lui, les plus ardents des chiens, puis le gros de la meute, puis les traînants.

A l'instant même, Montgomery porta son cor à sa bouche, et sonna la vue, afin de rallier ceux qui, comme lui, pouvaient être égarés, et le nombre devait en être grand, car, sur la trace de l'animal passèrent trois personnes seulement, un homme et deux femmes.

Dans l'homme, à l'ardeur avec laquelle il poussait son cheval, les deux officiers crurent reconnaître le roi; mais la distance était si grande qu'il leur fut impossible de dire qu'elles étaient les deux hardies amazones qui le suivaient de si près.

Tout le reste de la chasse semblait égaré.

Le duc de Nemours et le comte de Montgomery s'élancèrent

dans une allée qui, vu la direction suivie par l'animal, leur permettait de couper la chasse à angle droit.

Le roi avait, en effet, attaqué, près de la route de Poissy, la bête qui, en termes de vénerie, était ce qu'on appelle un *ragot*. Celle-ci avait débûché avec cette raideur qui caractérise les vieux animaux, et avait piqué droit sur Conflans. Le roi était parti aussitôt sur sa trace en sonnant le lancer, et toute la cour avait suivi le roi.

Mais les sangliers sont mauvais courtisans. Celui auquel on avait, pour le moment, affaire, au lieu de choisir les grandes futaies et les belles routes, s'était lancé dans les taillis les plus fourrés et dans les ronciers les plus épais. D'où il était résulté que, au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus derrière le roi que les chasseurs les plus acharnés, et que, de toutes les dames, trois seulement tenaient bon : c'étaient madame Marguerite sœur du roi, Diane de Poitiers et la petite reinette Marie Stuart, comme l'appelait Catherine.

Malgré le courage des illustres chasseurs et chasseresses que nous venons de nommer, les difficultés du terrain, l'épaisseur du bois, qui obligeait les cavaliers à faire des détours, la hauteur des ronciers, qu'il était impossible de franchir, avaient bientôt permis aux sangliers et aux chiens de se perdre dans l'éloignement ; mais, à l'extrémité de la forêt, l'animal avait trouvé le mur, et force lui avait été de revenir sur ses pas.

Le roi, un instant distancé, mais sûr de sa race de chiens gris, s'était donc arrêté ; ce qui avait donné le temps à quelques chasseurs de le rejoindre ; mais bientôt les abois s'étaient fait entendre de nouveau.

La portion de forêt vers laquelle se dirigeait l'animal était mieux éclaircie que l'autre ; il en résulta que, cette fois, le roi put reprendre sa poursuite avec chance de la mener à bout.

Seulement, il arriva ce qui était déjà arrivé dix minutes auparavant : chacun ne tint que selon sa force et son courage. D'ailleurs,

au milieu de cette cour, toute composée de beaux jeunes seigneurs et de galantes dames, beaucoup peut-être restaient en arrière, qui n'y étaient pas absolument forcés par la paresse de leurs chevaux, par l'épaisseur du bois ou par les inégalités du terrain, et c'est ce que prouvaient clairement les groupes que l'on rencontrait arrêtés à l'angle des allées ou au milieu des carrefours, et qui semblaient plus attentifs à suivre les conversations engagées qu'à écouter l'aboi des chiens ou le cor des piqueurs.

Voilà comment, lorsque l'animal avait passé en vue de Montgommery et de Nemours, il se trouvait n'être suivi que d'un cavalier dans lequel les jeunes gens avaient cru reconnaître le roi, et de deux dames qu'ils n'avaient pas reconnues.

C'était, en effet, le roi qui, avec son ardeur ordinaire, voulait arriver le premier à l'acculée, c'est-à-dire, au moment où le sanglier s'acculerait à quelque arbre, à quelque roncier, à quelque roc, et ferait tête aux chiens.

Les deux amazones qui le suivaient étaient madame de Valentinois et la petite reine Marie, l'une la meilleure, l'autre la plus hardie cavalière de toute la cour.

Au reste, le sanglier commençait à se lasser, et il était évident qu'il ne tarderait point à tenir; déjà les chiens les plus ardents lui soufflaient au poil.

Pendant un quart d'heure encore, cependant, il essaya d'échapper par la fuite à ses ennemis; mais, se sentant de plus en plus rejoint, il résolut de faire une belle mort, une véritable mort de sanglier, et, ayant trouvé une racine d'arbre à sa commodité, il s'y accula en grognant et en faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

A peine y fut-il, que toute la meute se rua sur lui, et indiqua, par ses abois redoublés, que l'animal faisait tête.

A ces abois se mêla bientôt le cor du roi. Henry était arrivé, suivant d'aussi près les chiens que les chiens eux-mêmes suivaient l'animal.

Il regarda autour de lui tout en sonnant, cherchant son porte-arquebuse ; mais il avait distancé jusqu'aux plus acharnés piqueurs, jusqu'à ceux-là mêmes dont le devoir était de ne jamais le quitter, et ne vit, accourant de toute la vitesse de leurs chevaux, que Diane et Marie Stuart qui avaient, nous l'avons dit, tenu bon.

Pas une boucle de la chevelure de la belle duchesse de Valeninois n'était dérangée, et son toquet de velours était fixé au sommet de sa tête avec autant de fermeté qu'au moment du départ.

Quant à la petite Marie, elle avait perdu voile et toquet, et ses beaux cheveux châtons, épars au vent, attestaient, comme le pourpre charmant de ses joues, de l'ardeur de sa course.

Aux sons prolongés que le roi tirait de son cor, l'arquebusier accourut, une arquebuse à la main, l'autre à l'arçon de sa selle.

Derrière lui, à travers l'épaisseur des bois, on voyait briller se rapprochant, les broderies d'or et les vives couleurs des robes, des pourpoints et des manteaux.

C'étaient les chasseurs qui arrivaient de tous côtés.

L'animal faisait de son mieux : attaqué à la fois par soixante chiens, il tenait tête à tous ses ennemis. Il est vrai que, tandis que les dents les plus aigües s'émoussaient sur son poil rugueux, chacun de ses coups de boutoir, à lui, faisait une blessure profonde à celui de ses adversaires qui en était atteint ; mais, quoique mortellement blessés, quoique perdant tout leur sang, quoique les entrailles traînantes, les gris du roi, comme on les appelait, étaient de si noble race qu'ils ne revenaient que plus acharnés au combat, et qu'on ne reconnaissait les blessés qu'aux tâches de sang plus nombreuses qui marbraient ce mouvant tapis.

Le roi comprit qu'il était temps de mettre fin à la boucherie, ou qu'il allait y perdre ses meilleurs chiens.

Il jeta son cor, et fit signe qu'on lui donnât son arquebuse.

La mèche était allumée d'avance ; l'arquebusier n'eut donc qu'à présenter l'arme au roi.

Henry était excellent tireur, et manquait rarement son coup.

L'arquebuse à la main, il s'avança à la distance de vingt cinq pas à peu près du sanglier, dont les yeux brillaient comme deux charbons ardents.

Il visa entre les yeux de l'animal, et lâcha le coup.

L'animal avait reçu la décharge à la tête; mais un mouvement qu'il avait fait au moment où le roi appuyait sur la détente, avait présenté son front de biais; la balle avait glissé sur l'os, et avait été tuer un des chiens.

On pouvait voir sur la hure du sanglier, entre l'œil et l'oreille, la trainée de sang indiquant le passage de la balle.

Henry demeura un instant étonné que l'animal ne fût pas tombé sur le coup, tandis que son cheval, tout frissonnant, plié sur les jarrets de derrière, piétinait des pieds de devant.

Il tendit au piqueur l'arquebuse déchargée en demandant l'autre.

L'autre était tout amorcée et tout allumée; le piqueur la lui donna.

Le roi la prit et porta la crosse à son épaule.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de viser, le sanglier, ne voulant, sans doute, pas attendre le hasard d'un second coup, donna une violente secousse aux chiens qui l'entouraient, ouvrit au milieu de la meute un sillon sanglant, et, rapide comme l'éclair, passa entre les jambes du cheval du roi, qui se dressa sur ses pieds de derrière en poussant un hennissement de douleur, montra son ventre ouvert d'où ruisselait le sang et tombaient les entrailles, et, s'abaissant aussitôt, engagea le roi sous lui.

Tout cela avait été si instantané, que pas un des spectateurs n'avait songé à s'élancer au devant du sanglier qui était revenu sur le roi, avant même que celui-ci eût eu le temps de tirer son couteau de chasse.

Henry essaya d'y porter la main; mais la chose était impossible: le couteau de chasse était engagé lui-même sous le côté gauche du roi.



G. Arnould del.

Imp. de C. Perrin Turin 1853.

la chasse au Sanglier

E. Perrin lith.

Si brave qu'il fût, le roi ouvrait déjà la bouche pour crier à l'aide — car la tête hideuse du sanglier, avec ses yeux de braise, sa gueule sanglante et ses défenses acérées, n'était plus qu'à quelques pouces de sa poitrine — quand tout à coup, il entendit à son oreille une voix qui, de cet accent ferme auquel il n'y a point à se méprendre, lui disait :

Ne bougez pas, sire ; je réponds de tout !

Puis il sentit un bras qui soulevait le sien, et il vit passer, comme un éclair, une lame large et aiguë qui, au défaut de l'épaule, alla s'enfoncer jusqu'à la garde dans le corps du sanglier.

En même temps, deux bras vigoureux tiraient Henry en arrière, ne laissant exposé aux coups de l'animal expirant que le nouvel adversaire qui venait de le frapper au cœur.

Celui qui tirait le roi en arrière, c'était le duc de Nemours.

Celui qui, un genou en terre et le bras tendu, venait de frapper au cœur le sanglier, c'était le comte de Montgomery.

Le comte de Montgomery tira son épée du corps de l'animal, l'essuya sur le gazon vert et touffu, la remit au fourreau, et, s'approchant de Henry II comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter au roi M. le duc de Nemours, qui vient de par-delà les monts, et qui apporte au roi des nouvelles de M. le duc de Guise et de sa brave armée d'Italie.

III.

CONNÉTABLE ET CARDINAL.

Deux heures après la scène que nous venons de décrire; l'émotion privée ou officielle apaisée dans le cœur des assistants; les félicitations faites à Gabriel de Lorge, comte de Montgomery, et à Jacques de Savoie, duc de Nemours, les deux sauveurs du roi, sur le courage et l'adresse qu'ils avaient déployés dans cette occasion; la curée — chose importante que les plus graves affaires ne permettaient pas de négliger — accomplie dans la grande cour du château en présence du roi, de la reine et de tous les seigneurs et dames présents à Saint-Germain, Henry II, le visage souriant comme l'est celui d'un homme qui vient d'échapper à un danger de mort, et qui se sent d'autant plus plein de vie et de santé, que ce danger a été plus grand, Henry II, disons-nous, entrait dans son cabinet, où l'attendaient, outre ses conseillers ordinaires, le cardinal Charles de Lorraine et le connétable de Montmorency.

Nous avons deux ou trois fois déjà nommé le connétable de Montmorency; mais nous avons négligé de faire pour lui ce que nous avons fait pour les autres héros de cette histoire, c'est-à-dire de l'exhumer de sa tombe, et de le faire poser devant nos lecteurs, ainsi que ce grand connétable de Bourbon que ses soldats portèrent, après sa mort, chez un peintre, afin que celui-ci leur en fit un portrait debout et tout armé, comme s'il eût été vivant.

Anne de Montmorency était, alors, le chef de cette vieille famille de barons chrétiens ou barons de France, comme ils s'intitulaient, issue de Bouchard de Montmorency, et qui a fourni dix connétables au royaume.

Il s'appelait et qualifiait Anne de Montmorency, duc, pair, maréchal, grand maître, connétable et premier baron de France, chevalier de Saint-Michel et de la Jarretière; capitaine de cent hommes des ordonnances du roi, gouverneur et lieutenant général du Languedoc; comte de Beaumont, de Dammartin, de la Fère-en-Tardenois et de Châteaubriant; vicomte de Melun et de Montreuil; baron d'Amville, de Préaux, de Montbron, d'Offemont, de Mello, de Châteauneuf de la Rochepot, de Dangu, de Méru, de Thoré, de Savoisy, de Gourville, de Derval, de Chanceaux, de Rougé, d'Aspremont, de Maintenai; seigneur d'Ecouen, de Chantilly, de l'Isle-Adam, de Conflans-sainte-Honorine, de Nogent, de Valmondois, de Compiègne, de Gandelu, de Marigny, de Thouroute.

Comme on voit par cette nomenclature de titres, le roi pouvait être roi dans Paris, mais Montmorency était duc, comte, baron, tout autour de Paris; si bien que la royauté semblait emprisonnée dans ses duchés, comtés et baronies.

Né en 1495, c'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-quatre ans qui, tout en paraissant son âge, avait la force et la verdeur d'un homme de trente. Violent et brutal, il avait toutes les grossières qualités du soldat; le courage aveugle, l'ignorance du danger, l'insouciance de la fatigue, de la faim et de la soif. Plein d'orgueil, bouffi de vanité, il ne cédait le pas qu'au duc de Guise, mais c'était comme prince de Lorraine, car, comme général et commandant d'expédition, il se croyait bien au dessus du défenseur de Metz, et du vainqueur de Renty. Pour lui, Henry II n'était que le *petit maître*; François I avait été le *grand maître*, et il n'en voulait pas reconnaître d'autres. Courtisan étrange, ambitieux obstiné, il obtenait, au profit de sa fortune et de sa grandeur, à force

de rebuffades et de brutalités, ce qu'un autre eût obtenu à force de souplesse et de flatterie. Au reste, Diane de Valentinois l'aidait fort dans cette besogne, où, sans elle, il eût échoué : venant derrière lui avec sa douce voix, son doux regard et son doux visage, elle raccommodait tout ce que la colère éternelle du soudard avait brisé. Il s'était déjà trouvé à quatre grandes batailles, et dans chacune il avait fait l'ouvrage d'un vigoureux homme d'armes, mais dans aucune l'œuvre d'un chef intelligent. Ces quatre batailles, c'étaient, d'abord, celle de Ravenne : il avait, alors, dix-huit ans, et suivait pour son plaisir, et en amateur, ce que l'on appelait l'étendard général, et qui n'était rien autre chose que le guidon des volontaires ; la seconde était celle de Marignan : il y commandait une compagnie de cent hommes d'armes, et il aurait pu se vanter que les plus vigoureux coups d'épée et de masse y eussent été donnés de sa main, s'il n'eût eu près de lui, et souvent devant lui, son grand maître François I, cette espèce de géant centimane qui, de son côté, eût fait la conquête du monde, si cette conquête eût été dévolue à celui qui frappait le plus fort et le plus dur, comme on disait dans ce temps-là ; la troisième était celle de la Bicoque, où il était colonel des Suisses, où il combattit la pique au point, et où il fut laissé pour mort ; enfin, la quatrième était celle de Pavie : il était alors maréchal de France par la mort de M. de Châtillon, son beau-frère ; ne se doutant pas que la bataille dût avoir lieu le lendemain, il était parti la nuit pour faire une reconnaissance ; au bruit du canon, il revint et fut pris *comme les autres*, dit Brantôme ; et en effet, à cette fatale défaite de Pavie, tout le monde fut pris, même le roi.

Tout au contraire de M. de Guise, qui avait dans la bourgeoisie et dans la robe de grandes sympathies, le connétable détestait les bourgeois, et exérait les robins. En aucune occasion, il ne manquait de *rabrouer* les uns et les autres. Aussi, un jour qu'il faisait très-chaud, un président étant venu lui parler au sujet de sa charge, M. de Montmorency le reçut le bonnet à la main, et lui dit :

Voyons, monsieur le président, dégoisez-moi ce que vous avez à me raconter, et couvrez-vous.

Mais le président, croyant que c'était pour lui faire honneur que M. de Montmorency se tenait lui-même la tête découverte, répondit :

Monsieur, je ne me couvrirai pas, croyez-le bien, que vous ne soyez couvert vous-même.

Alors, le connétable :

Que vous êtes un grand sot, monsieur, lui dit-il. Croyez-vous, par hasard, que je me tienne découvert pour l'amour de vous ? Non point, et c'est pour mon aise, mon ami, attendu que je meurs de chaud. Je vous écoute ; parlez.

Sur quoi, le président, tout ébahi, ne fit que balbutier ; et, alors, M. de Montmorency :

Vous êtes un imbécile, monsieur le président ! lui dit-il. Retournez chez vous, apprenez-y votre leçon, et, quand vous la saurez, revenez me trouver, mais point avant.

Et il lui tourna les talons.

Les gens de Bordeaux s'étant révoltés et ayant tué leur gouverneur, le connétable fut envoyé contre eux. Eux, le sentant venir et tremblant que les représailles ne fussent terribles, allèrent au devant de lui jusqu'à deux journées, lui portant les clefs de la ville.

Mais lui, à cheval et tout armé :

Allez, messieurs de Bordeaux, dit-il, allez avec vos clefs ; je n'en ai que faire.

Et, leur montrant ses canons :

Tenez, en voici que je mène avec moi, et qui feront une autre ouverture que les vôtres. Ah ! je vais vous apprendre à vous rebeller contre le roi, et à tuer son gouverneur et son lieutenant ! Sachez que je vous ferai tous pendre !

Et il tint parole.

A Bordeaux, M. de Strozzi, qui avait manœuvré, la veille,

avec ses gens devant lui, le vint voir pour lui rendre hommage, quoiqu'il fût parent de la reine. Dès qu'il l'aperçut, M. de Montmorency lui cria :

Eh ! bonjour, Strozzi ! vos gens ont fait merveille hier, et étaient vraiment beaux à voir ; aussi toucheront-ils aujourd'hui de l'argent : je l'ai commandé.

— Merci, monsieur le connétable, répondit M. de Strozzi ; je suis on ne peut plus content de vous trouver satisfait d'eux, car j'ai une prière à vous adresser de leur part.

— Laquelle, Strozzi ? Dites !

— C'est que le bois est cher en cette ville, et qu'ils se ruinent pour en acheter ; attendu le froid qu'il fait, ils vous prient donc de leur donner un navire qui est sur la grève, qui ne vaut plus rien, et qu'on appelle le *Montréal*, pour le mettre en pièces, et s'en chauffer.

— Oui dà ! je le veux, dit le connétable ; qu'ils y aillent au plus vite, menant avec eux leurs goujats, et qu'ils le mettent en morceaux, et s'en chauffent très-bien, car c'est mon plaisir.

Mais voilà que, pendant qu'il dinait, messieurs les jurats de la ville et les conseillers de la cour vinrent à lui. Soit que M. de Strozzi eût mal vu, soit qu'il s'en fût rapporté au dire de ses soldats, soit qu'il ne se connût pas en vieux navires ou en navires neufs, celui dont il avait demandé la démolition était encore en état de faire un long et bon usage. Aussi ces dignes magistrats venaient-ils représenter au connétable le dommage qu'il y aurait à dépecer un si beau bâtiment qui n'avait encore fait que deux ou trois courses, et qui jaugeait trois cents tonneaux.

Mais le connétable, avec son ton ordinaire, les interrompant à la quatrième parole :

Bon ! Bon ! Bon ! Qui êtes-vous, messieurs les sots, leur demanda-t-il, pour me vouloir contrôler ? Vous êtes encore d'ha-

biles veaux d'être si hardis que d'oser m'en remontrer ! Si je faisais bien, et je ne sais à quoi cela tient, j'enverrais tout à l'heure dépecer vos maisons, au lieu du navire. Et c'est ce que je ferai, si vous ne tournez pas prestement les talons. Al-lons, rentrez chez vous pour vous mêler de vos affaires, et non des miennes !

Et, le même jour, le navire fut mis en morceaux.

Depuis qu'on était en paix, M. le connétable passait ses plus grandes colères sur les ministres de la religion réformée, contre lesquels il nourrissait une haine féroce. Un de ses délassements était d'aller dans les temples de Paris, et de les chasser de leurs chaires, et, ayant, un jour, appris qu'avec permission du roi, ils avaient un consistoire, il se rendit à Popincourt, entra dans l'assemblée, renversa la chaire, brisa tous les bancs, et en fit un grand feu ; expédition d'où il fut surnommé le capitaine *Brûle-Bancs*.

Et toutes ces brutalités se faisaient de la part du connétable en marmottant des prières, et surtout l'oraison dominicale, qui était sa prière favorite, et qu'il emmanchait de la plus grotesque façon avec les ordres barbares qu'il donnait, et sur lesquels on ne le vit jamais revenir.

Aussi, malheur ! quand on l'entendait marmotter le commencement de sa prière.

— Notre père qui êtes aux cieux, disait-il : *allez-moi prendre un tel ; que votre nom soit sanctifié : pendez-moi celui-là à cet arbre ; que votre règne arrive : passez-moi cet autre par les piques ; que votre volonté soit faite : arquebusez ces drôles-là devant moi ; sur la terre comme au ciel : taillez-moi en pièces tous ces malfaiteurs qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi ; donnez-nous notre pain de chaque jour : brûlez-moi ce village ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés : mettez-y le feu aux quatre coins, et que pas une maison*

n'en échappe; et ne nous induisez point en tentation : si les manants crient, jetez-les dans le feu! Amen!

Cela s'appelait les patenôtres du connétable.

Tel était l'homme qu'en entrant dans son cabinet, le roi Henry II trouva assis en face du fin, du spirituel, de l'aristocrate cardinal de Lorraine, le gentilhomme d'église le plus courtois, et le prélat politique le plus habile de son temps.

On comprend l'opposition que se faisaient l'une à l'autre ces deux natures si absolument contraires, et le trouble que devaient jeter dans l'Etat ces ambitions rivales.

Et cela d'autant plus que la famille de Montmorency n'était guère moins nombreuse que la famille de Guise, le connétable ayant eu de sa femme — madame de Savoie, fille de messire René, bâtard de Savoie et grand-maitre de France — cinq fils : MM. de Montmorency, d'Amville, de Méru, de Montbron et de Thoré, et cinq filles, dont quatre furent mariées à MM. de la Trémouille, de Turenne, de Ventadour et de Candale, et dont la cinquième, la plus belle de toutes, devint abbesse de Saint-Pierre de Rhcims.

Or, il fallait placer toute cette riche lignée, et le connétable était trop avare pour pourvoir au placement, quand le roi était là.

En apercevant Henry, tous se levèrent et se découvrirent.

Le roi salua Montmorency d'un geste amical et presque soldatesque, tandis qu'il adressa à Charles de Lorraine une inclination de tête pleine de déférence.

Je vous ai fait appeler, messieurs, dit-il, car le sujet sur lequel j'ai à vous consulter est grave. M. de Nemours est arrivé d'Italie, où les affaires vont mal, vu le manque de parole de sa Sainteté et la trahison de la plupart de nos alliés. Tout, d'abord, avait été à merveille; M. de Strozzi avait pris Ostie; il est vrai que nous avons perdu dans les fossés de la ville M. de Montluc,

un brave et digne gentilhomme, messieurs, pour l'âme duquel je vous demande vos prières. Puis M. le duc d'Albe, sachant la prochaine arrivée de votre illustre frère, mon cher cardinal, s'était retiré à Naples. Toutes les places des environs de Rome avaient, en conséquence, été occupées par nous les unes après les autres. En effet, après avoir traversé le Milanais, le duc s'avança vers Reggio, où l'attendait son beau-père, le duc de Ferrare, avec six mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. Là, un conseil fut tenu entre le cardinal Caraffa et Jean de Lodève, ambassadeur du roi. Les uns pensaient que l'on devait attaquer Crémone ou Pavie, tandis que le maréchal de Brissac tiendrait les ennemis en haleine; d'autres représentèrent qu'avant qu'on eût eu le temps de s'emparer de ces deux places, qui sont des plus fortes de l'Italie, le duc d'Albe aurait doublé son armée en faisant des levées dans la Toscane et dans le royaume de Naples. Le cardinal Caraffa était d'un autre avis: il proposait, lui, d'entrer dans la marche d'Ancône par la terre de Labour, dont toutes les places, mal fortifiées, se rendraient, disait-il, à la première sommation; mais le duc de Ferrare, de son côté, remontrait que, la défense du Saint-Siège étant le principal objet de la campagne, le duc de Guise devait marcher droit à Rome. Le duc de Guise se décida pour ce dernier parti, et voulut prendre avec lui les six mille hommes d'infanterie et les huit cents chevaux de M. de Ferrare; mais celui-ci les retint, disant qu'il pouvait être attaqué d'un moment à l'autre, soit par le grand duc Cosme De Médicis, soit par le duc de Parme, qui venait de tourner à l'Espagne. M. le duc de Guise, messieurs, fut donc obligé de continuer sa route avec le peu de troupes qui l'accompagnaient, n'ayant plus d'autre espoir que dans le rassemblement qui, au dire du cardinal Caraffa, attendait, afin de se joindre à elle, l'armée française à Bologne. Arrivé à Bologne avec M. le cardinal neveu, le duc chercha en vain le

rassemblement : le rassemblement n'existait pas. Votre frère, mon cher cardinal, continua le roi, se plaignit hautement; mais il lui fut répondu qu'il allait, dans la Marche d'Ancône, trouver dix mille hommes nouvellement levés par sa Sainteté. Le duc voulut bien croire à cette promesse, et poursuivit son chemin par la Romagne. Aucun renfort ne l'y attendait; il y laissa notre armée sous la conduite du duc d'Aumale, et s'achemina directement vers Rome, afin d'apprendre du Saint-Père lui-même ce qu'il comptait faire. Le pape, mis au pied du mur par M. de Guise, répondit qu'il devait, en effet, un contingent de vingt-quatre mille hommes pour cette guerre, mais que parmi ces vingt-quatre mille hommes étaient compris les gens d'armes gardant les places fortes de l'église. Or, dix-huit mille papalins, répartis dans les différentes places, étaient occupés à ce soin. M. de Guise vit alors qu'il ne pouvait compter que sur les hommes qu'il avait amenés avec lui; mais, au dire du pape, ces hommes devaient lui suffire, les Français n'ayant échoué, jusque là, dans leurs entreprises sur Naples, assurait Paul IV, que parcequ'ils avaient contre eux le souverain pontife. Or, cette fois, au lieu d'être contre les Français, le souverain pontife était avec eux, et, grâce à cette coopération, toute morale et spirituelle qu'elle était, les Français ne pouvaient manquer de réussir. M. de Guise, mon cher connétable, continua Henry, est un peu comme vous, sous ce rapport: il ne doute jamais de sa fortune tant qu'il a sa bonne épée au côté, et quelques milliers de braves gens qui marchent derrière lui. Il pressa la venue de son armée, et, dès qu'elle l'eut rejoint, il sortit de Rome, attaqua Campi, prit la ville d'assaut, et, hommes, femmes, enfants, passa tout au fil de l'épée!

Le connétable accueillit la nouvelle de cette exécution par le premier signe visible d'approbation qu'il eût encore donné.

Le cardinal restait impassible.

De Campli, reprit le roi, le duc alla mettre le siège devant Civitella, qui est bâtie, à ce qu'il paraît, sur une colline escarpée, munie de bonnes fortifications. On commença par battre la citadelle; mais, avant que la brèche fût praticable, notre armée, dans son impatience ordinaire, voulut risquer l'assaut. Par malheur, l'endroit qu'elle tentait de forcer était défendu de tous côtés par des bastions; il en résulta que nos gens furent repoussés, avec perte de deux cents tués et de trois cents blessés!

Un sourire de joie effleura les lèvres du connétable: l'invincible avait échoué devant une bicoque!

Pendant ce temps, poursuivit le roi, le duc d'Albe, ayant rassemblé ses troupes à Chieti, marcha au secours des assiégés avec une armée de trois mille Espagnols, de six mille Allemands, de trois mille Italiens et de trois cents Calabrais. C'était plus du double de ce que possédait le duc de Guise! Cette infériorité déterminait le duc à lever le siège, et à aller attendre l'ennemi en rase campagne, entre Fermo et Ascoli. Il espérait que le duc d'Albe accepterait la bataille qu'il lui présentait; mais le duc d'Albe, sûr que nous nous ruinerions de nous-mêmes, continue de tenir la campagne, et n'accepte ni rencontre, ni combat, ni bataille, ou les accepte dans de telles positions, qu'ils ne nous laissent aucune chance de succès. Dans cette situation, sans espoir d'obtenir du pape ni hommes, ni argent, M. de Guise m'envoie M. le duc de Nemours pour réclamer de moi un renfort considérable, ou son congé de quitter l'Italie et de revenir. Votre avis, messieurs? Faut-il faire un dernier effort, envoyer à notre bien-aimé duc de Guise les hommes et l'argent dont il a absolument besoin, ou bien faut-il le rappeler près de nous, et, en le rappelant près de nous, renoncer à toute prétention à l'endroit de ce beau royaume de Naples, que, sur la promesse de sa Sainteté, j'avais déjà destiné à mon fils Charles?

Le connétable fit un geste comme pour demander la parole,

tout en indiquant, cependant, qu'il était prêt à céder la priorité au cardinal de Lorraine; mais, celui-ci, par un léger mouvement de tête lui donna à entendre qu'il pouvait parler.

C'était, du reste, une tactique habituelle au cardinal, que de laisser son adversaire parler le premier.

— Sire, dit le connétable, mon avis est qu'il ne faut pas abandonner une affaire si bien emmanchée, et qu'il n'y a point d'effort qui doive coûter à votre majesté pour soutenir, en Italie, son armée et son général.

— Et vous, monsieur le cardinal? dit le roi.

— Moi, dit Charles de Lorraine, j'en demande bien pardon à M. le connétable, mais je suis d'un avis absolument opposé au sien.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur le cardinal, répondit le connétable avec aigreur; ce serait la première fois que nous nous trouverions d'accord. Ainsi, à votre avis, monsieur, votre frère doit revenir?

— Il serait, je crois, d'une bonne politique de le rappeler.

— Seul, ou avec son armée? demanda le connétable.

— Avec son armée, jusqu'au dernier homme!

— Et pourquoi faire? Trouvez-vous qu'il n'y ait pas assez de bandits courant par les grands chemins? Moi, je trouve qu'il y en a foison.

— Il y a peut-être assez de bandits courant par les grands chemins, monsieur le connétable; il y en a peut-être foison même, comme vous dites; mais, ce dont il n'y a pas foison, c'est de braves hommes d'armes et de grands capitaines.

— Vous oubliez, monsieur le cardinal, que nous sommes en pleine paix, et que, en pleine paix, on n'a que faire de si sublimes conquérants.

— Je prie votre majesté, dit le cardinal s'adressant au roi, de demander à M. le connétable s'il croit sérieusement à la durée de la paix.

— Morbleu ! si j'y crois, dit le connétable, belle demande !

— Eh bien, moi, sire, dit le cardinal, non seulement je n'y crois pas, mais encore je pense que, si votre majesté ne veut pas laisser au roi d'Espagne la gloire de l'attaquer, il faut qu'elle se hâte d'attaquer le roi d'Espagne.

— Malgré la trêve jurée solennellement ? s'écria le connétable avec une ardeur qui eût pu faire croire qu'il était de bonne foi ; mais oubliez-vous, monsieur le cardinal, que c'est un devoir de tenir son serment ? que la parole des rois doit être plus inviolable qu'aucune autre parole, et que la France ne s'est jamais relâchée de cette fidélité, même à l'égard des Turcs et des Sarrasins ?

— Mais, alors, puisqu'il en est ainsi, demanda le cardinal, pourquoi votre neveu M. de Châtillon, au lieu de se tenir tranquille dans son gouvernement de Picardie, a-t-il fait sur Douai une tentative de surprise et d'escalade dans laquelle il eût réussi sans une vieille femme qui passait, par hasard, près du lieu où l'on plantait les échelles, et qui donna l'éveil aux sentinelles ?

— Pourquoi mon neveu a fait cela ? s'écria le connétable donnant dans le piège ; je vais vous le dire, pourquoi il a fait cela !

— Écoutons, dit le cardinal.

Puis, se tournant vers le roi, et avec une intention marquée :
Écoutez, sire.

— Oh ! sa majesté le sait aussi bien que moi, mordieu ! dit le connétable ; car, tout occupé qu'il paraît de ses amours, apprenez, monsieur le cardinal, que nous ne laissons pas le roi ignorant des affaires de l'État.

— Nous écoutons, monsieur le connétable, reprit froidement le cardinal. Vous en êtes à nous dire quelle cause pouvait motiver l'entreprise de M. l'amiral sur Douai.

— Les causes ! je vous en dirai dix, et non pas une, mordieu !

— Dites, monsieur le connétable.

— D'abord, reprit celui-ci, la tentative qu'avait faite lui-même

M. le comte de Mégue, gouverneur de Luxembourg, par l'entremise de son maître d'hôtel, qui corrompt, moyennant mille écus comptants et promesse d'une pension de pareille somme, trois soldats de la garnison de Metz, lesquels devaient livrer la ville . . .

— Que mon frère a si glorieusement défendue, c'est vrai, dit le cardinal; nous avons entendu parler de cette tentative, qui, comme celle de votre neveu l'amiral, a heureusement échoué. Mais cela ne fait qu'une excuse, et vous nous en avez promis dix, monsieur le connétable.

— Oh! attendez. Ne savez-vous point encore, monsieur le cardinal, que ce même comte de Mégue avait suborné un soldat provençal de la garnison de Mariembourg qui, moyennant une grosse somme qu'il a reçue, s'était engagé à empoisonner tous les puits de la place, et que l'entreprise n'a manqué que parcequ'il a craint qu'un seul homme ne suffit pas à toute la besogne, et que, s'étant adressé à d'autres, les autres ont éventé la mèche. Mordieu! vous ne direz pas que la chose est fausse, M. le cardinal, puisque le soldat a été roué!

— Ce ne serait pas tout-à-fait une raison pour moi d'être convaincu: vous avez fait rouer et pendre dans votre vie, monsieur le connétable, pas mal de gens que je tiens pour aussi innocents et aussi martyrs que ceux que firent mourir dans leurs cirques ces empereurs païens que l'on nommait Néron, Commode et Domitien.

— Mordieu! monsieur le cardinal, nieriez-vous, par hasard, cette entreprise de M. le comte de Mégue sur les puits de Mariembourg?

— Au contraire, monsieur le connétable, je vous ai dit que je l'admettais; mais vous nous avez promis dix excuses à l'entreprise de monsieur votre neveu, et n'en voici que deux encore!

— On vous les trouvera, mordieu! on vous les trouvera! Ignorez-vous, par exemple, que M. le comte de Barlemont, intendant des finances de Flandres, ait fait, avec deux soldats gascons, un

complot par lequel ceux-ci s'engageaient, aidés du sieur de Vèze, capitaine d'une enseigne de gens de pied, à livrer au roi d'Espagne la ville de Bordeaux, pourvu qu'ils fussent secondés par cinq ou six cents hommes? Dites un peu non à ce nouveau complot du roi catholique, et je vous répondrai, moi, qu'un de ces deux soldats, arrêté près de Saint-Quentin par le gouverneur de la place, a tout dit, jusqu'à avouer qu'il avait reçu la récompense promise en présence d'Antoine Perrenot, évêque d'Arras. Voyons, mordieu! dites non, monsieur le cardinal, dites non!

— Je m'en garderai bien! fit le cardinal souriant, vu que c'est, en effet, la vérité, monsieur le connétable, et que je ne m'amuserai pas à mettre mon âme en péril pour un si grand mensonge; mais cela ne fait, de la part de sa majesté le roi d'Espagne, que trois infractions au traité de Vaucelles, et vous nous en avez promis dix.

— Encore une fois, on vous les fournira, vos dix, mordieu! et, s'il le faut, on ira jusqu'à la douzaine! Ah! par exemple, maître Jacques la Flèche, un des meilleurs ingénieurs du roi Philippe II, n'a-t-il pas été surpris sondant les gués de la rivière d'Oise, et conduit à la Fère, où il a confessé que le duc de Savoie Emmanuel Philibert lui avait fait compter de l'argent par M. de Barlemont, pour tracer les plans de Montreuil, de Reux, de Doullens, de Saint-Quentin et de Mézières; autant de places dont veulent s'emparer les Espagnols pour brider Boulogne et Ardres, et empêcher de ravitailler Marienbourg?

— Tout cela est parfaitement exact, monsieur le connétable; mais nous ne sommes pas à dix.

— Eh! mordieu! est-il besoin d'être à dix pour voir que, en réalité, la trêve est rompue de la part des Espagnols, et que si mon neveu M. l'amiral a fait une tentative sur Douai, il avait bien le droit de la faire!

— Aussi n'avais-je pas l'intention de vous amener à dire autre chose, monsieur le connétable, et me contenterai-je de ces quatre

preuves pour être convaincu que la trêve est rompue par le roi Philippe II. Or, la trêve étant rompue, non pas une fois, mais quatre fois, c'est le roi d'Espagne qui a manqué à sa parole en rompant la trêve, et non le roi de France qui manquera à la sienne en rappelant d'Italie son armée et son général, et en s'appêtant à la guerre.

Le connétable mordit ses moustaches blanches : l'esprit rusé de son adversaire venait de lui faire avouer juste le contraire de ce qu'il avait voulu dire.

Au reste, le cardinal avait à peine cessé de parler, et le connétable de mordre ses moustaches, que le son d'une trompette sonnant un air étranger retentit dans la cour du château de Saint-Germain.

Oh ! Oh ! dit le roi, quel est le mauvais plaisant de page qui vient me déchirer les oreilles avec un air anglais ? Informez-vous donc, monsieur de l'Aubépine, et que le petit drôle reçoive une bonne fessée pour cette joyeuseté.

M. de l'Aubépine sortit pour accomplir les ordres du roi. Cinq minutes après, il rentra.

Sire, dit-il, ce n'est ni un page, ni un écuyer, ni un piqueur qui a sonné l'air en question ; c'est un véritable trompette anglais qui accompagne un hérault que vous envoie votre cousine la reine Marie.

M. de l'Aubépine avait à peine achevé ces mots, qu'un autre air se fit entendre, et que l'on reconnut une sonnerie espagnole.

Ah ! Ah ! dit le roi, après la femme, le mari, à ce qu'il paraît !

Puis, avec cette majesté que, dans l'occasion, savaient si bien puiser en eux-mêmes tous ces vieux rois de France :

Messieurs, dit-il, dans la salle du trône. Prévenez vos officiers ; moi, je vais prévenir la cour. Quelque chose que nous mandent notre cousine Marie et notre cousin Philippe, il faut faire honneur à leur messenger !

IV.

LA GUERRE.

Le double bruit de la trompette anglaise et espagnole avait retenti, non seulement dans la salle du conseil, mais encore par tout le palais comme un double écho du nord et du midi.

Le roi trouva donc la cour à peu près avertie; toutes les dames étaient aux fenêtres, les yeux curieusement fixés sur les deux héraults et sur leur suite.

A la porte du conseil, le connétable fut abordé par un jeune officier que lui envoyait son neveu M. l'amiral, le même que nous avons vu pénétrer chez l'empereur Charles-Quint, le soir de l'abdication.

M. l'amiral était, nous croyons l'avoir déjà dit, gouverneur de la Picardie, c'est-à-dire que, en cas d'invasion, il allait être exposé au premier feu.

— Ah! c'est vous, Théligny (*), dit le connétable à demi-voix.

— Oui, monseigneur, répondit le jeune officier.

— Et vous m'apportez des nouvelles de M. l'amiral?

— Oui, monseigneur.

— Vous n'avez encore vu personne, et ne les avez dites à qui que ce soit?

(*) Ce Théligny n'a rien de commun avec le gendre de l'amiral, qui fut tué le jour de la Saint-Barthélémy.

— Ces nouvelles sont pour le roi, monseigneur, répondit le jeune officier; mais j'ai recommandation de vous les communiquer d'abord.

— Bien, dit le connétable, suivez-moi.

Et, de même que le cardinal de Lorraine avait conduit le duc de Nemours chez Catherine De Médicis, le connétable conduisit M. de Théligny chez la duchesse de Valentinois.

Pendant ce temps, on se réunissait dans la salle de réception.

Au bout d'un quart d'heure, le roi, ayant à sa droite la reine; sur les marches du trône; les grands officiers de la couronne; autour de lui, assis sur des fauteuils, madame Marguerite et madame Elisabeth de France, Marie Stuart, la duchesse de Valentinois, les quatre Marie; enfin, toute cette cour brillante des Valois, le roi donna l'ordre que l'hérault anglais fût introduit.

Longtemps avant qu'on le vît paraître, on entendit dans la chambre précédente le bruit de ses éperons et de ceux des hommes d'armes qui lui faisaient escorte; puis, enfin, il franchit le seuil de la salle, et, vêtu du tabard aux armes d'Angleterre et de France, il s'avança la tête couverte, ne s'arrêtant qu'à dix pas du trône du roi.

Mais, arrivé là, il se découvrit et, mettant un genou à terre, il dit à haute voix les paroles suivantes:

— Marie, reine d'Angleterre, d'Irlande et de France, à Henry, roi de France, salut! — Pour avoir entretenu relation et amitié avec les protestants anglais, ennemis de notre personne, de notre religion et de notre Etat, et pour leur avoir promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux, nous, Guillaume Norry, hérault de la couronne d'Angleterre, te dénonçons la guerre sur terre et sur mer, et, comme signe de défi, te jetons ici le gant de bataille.

Et le hérault jeta aux pieds du roi son gantelet de fer, qui résonna sourdement sur le parquet.

— C'est bien, répondit le roi sans se lever, j'accepte cette déclaration de guerre; mais je veux que tout le monde sache que j'ai observé de bonne foi, à l'égard de votre reine, ce que je devais à la bonne amitié que nous avons ensemble; et, puisqu'elle vient attaquer la France en si injuste cause, j'espère que Dieu me fera cette grâce qu'elle n'y gagnera rien, non plus que ses prédécesseurs ont fait, quand ils se sont attaqués aux miens. Au reste, je vous parle doucement et civilement de la sorte, parce que c'est une reine qui vous envoie; si c'était un roi, je vous parlerais d'un autre ton!

Et, se tournant vers Marie Stuart:

Ma gentille reine d'Ecosse, dit-il, comme cette guerre vous regarde non moins que moi, et que vous avez sur la couronne d'Angleterre tout autant de droits, sinon plus que notre sœur Marie en a sur celle de France, ramassez, je vous prie, ce gant, et faites don au brave sir Guillaume Norry de la chaîne d'or que vous avez au cou, chaîne d'or que ma chère duchesse de Valentinois voudra bien remplacer par le fil de perles qu'elle a au cou, et que je remplacerai moi-même de manière à ce qu'elle n'ait pas trop à y perdre. Allez! pour ramasser le gant d'une femme, il faut des mains de femme!

Marie Stuart se leva et, avec sa grâce toute charmante, détacha la chaîne de son beau cou, et la passa à celui du hérault; puis, de cet air de fierté qui allait si bien à son visage:

Je ramasse ce gant, dit-elle, non seulement au nom de la France, mais encore au nom de l'Ecosse! Hérault, dites cela à ma sœur Marie.

Le hérault se releva, la tête légèrement inclinée, et, en se retirant à la gauche du trône:

Il sera fait selon les désirs du roi Henry de France et de la reine Marie d'Ecosse, dit-il.

— Introduisez le hérault de notre frère Philippe II, dit Henry.

Le même bruit d'éperons se fit entendre annonçant le hérault espagnol, lequel entra plus fièrement encore que ne l'avait fait son collègue, et, tout en frisant sa moustache castillane, vint se poser à dix pas du roi, et dit, mais sans se mettre à genoux, et se contentant de s'incliner :

— Philippe, par la divine clémence, roi de Castille, Léon, Grenade, Navarre, Aragon, Naples, Sicile, Majorque, Sardaigne, des Iles, Indes et terres de la mer Océane; archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, Lothier, Brabant, Limbourg, Luxembourg et Gueldre; comte de Flandre, d'Artois; marquis du Saint-Empire; seigneur de Frise, Salins, Malines, des cités, villes et pays d'Utreck, d'Overysse et de Groëningen; dominateur en Asie et en Afrique, — à toi, Henry de France, faisons savoir qu'à cause des entreprises tentées sur la ville de Douai, et du pillage de la ville de Sens, qui ont eu lieu par l'ordre et sous la direction de ton gouverneur de la Picardie, regardant la trêve jurée entre nous à Vaucelles comme rompue, nous te dénonçons la guerre sur terre et sur mer; et, en gage de ce défi, au nom de mon dit roi, prince et seigneur, moi, Guzman d'Avila, hérault de Castille, Léon, Grenade, Navarre et Aragon, je jette ici mon gant de bataille.

Et, dégantant, en effet, sa main droite, il jeta insolemment son gant aux pieds du roi.

Alors, on put voir, à travers la couche de bistre qui le couvrait, pâlir le mâle visage de Henry II, et, d'une voix légèrement altérée :

— Notre frère Pilippe II prend les devants, et nous adresse les reproches qui lui sont dus, répondit Henry; mais il eût mieux fait, puisqu'il a tant de griefs personnels contre nous, de nous faire une querelle personnelle. Nous eussions bien volontiers répondu corps pour corps de nos actes, et le seigneur Dieu eût alors jugé entre nous. Dites-lui, don Guzman d'Avila, que nous acceptons, cependant, de grand cœur la guerre qu'il nous dénonce, mais que, s'il

veut revenir sur ses pas, et substituer une rencontre personnelle à celle de nos armées, j'accepterai encore avec plus de plaisir.

Et, comme le connétable lui touchait le bras avec intention:

— Et vous ajouterez, continua Henry, qu'à cette proposition que je vous faisais, vous avez vu mon bon ami M. le connétable me toucher le bras, parcequ'il sait qu'une prédiction a dit que je mourrais dans un duel. Eh bien, au risque que la prédiction s'accomplisse, je maintiens la proposition, quoique je doute que cette prédiction rassure assez monsieur mon frère pour le décider à l'accepter. — Monsieur de Montmorency, comme connétable de France, ramassez, je vous prie, le gant du roi Philippe.

Puis, au hérault:

— Tenez, mon ami, dit-il en prenant derrière lui un sac préparé à cet effet, et qui était rempli d'or, il y a loin d'ici à Valladolid, et, m'étant venu apporter une si bonne nouvelle, il n'est pas juste que vous dépensiez dans cette longue route l'argent de votre maître ou le vôtre. Prenez donc ces cent écus d'or pour vos frais de voyage.

— Sire, répondit le hérault, mon maître et moi sommes du pays où l'or pousse, et nous n'avons qu'à nous baisser quand nous en avons besoin.

Et, saluant le roi il fit un pas en arrière.

— Ah! fier comme un Castillan! murmura Henry. — M. de Montgommery, prenez ce sac, et faites par les fenêtres largesse de l'or qu'il renferme.

Montgommery pris le sac, ouvrit la fenêtre, et jeta l'or aux laquais qui encombraient les cours, et qui le reçurent avec des hourrah de joie.

— Messieurs, continua Henry en se levant, il y a d'habitude fête chez le roi de France quand un roi son voisin lui déclare la guerre. Il y aura double fête ce soir, puisque nous avons reçu à la fois la déclaration d'un roi et celle d'une reine.

Puis, se retournant vers les deux hérauts, qui se tenaient, l'un à gauche, l'autre à droite :

— Sir Guillaume Norry, don Guzman d'Avila, dit le roi, attendu que c'est vous qui êtes les causes de la fête, vous y êtes, comme représentants de la reine Maric, ma sœur, et du roi Philippe, mon frère, invités de droit.

— Sire, dit tout bas le connétable au roi Henry, vous plairait-il d'entendre des nouvelles fraîches de Picardie que m'envoie mon neveu, par un lieutenant de la compagnie du Dauphin nommé Théligny?

— Oui, dà ! dit le roi, amenez-moi cet officier, mon cousin, et il sera le bienvenu.

Cinq minutes après, le jeune homme, conduit dans le cabinet des armes, s'inclinait devant le roi, et attendait ensuite respectueusement que celui-ci lui adressât la parole.

— Eh bien, monsieur, lui demanda le roi, quelles nouvelles apportez-vous de la santé de M. l'amiral?

— De ce côté, sire, d'excellentes, et jamais M. l'amiral ne s'est mieux porté.

— Alors, que Dieu lui garde cette bonne santé, et tout ira bien ! Où l'avez-vous quitté ?

— A la Fère, sire.

— Et quelles nouvelles vous a-t-il chargé de me transmettre ?

— Sire, il m'a chargé de dire à votre majesté de se préparer à une rude guerre. L'ennemi a rassemblé plus de cinquante mille hommes, et M. l'amiral croit que tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent n'est qu'une fausse démonstration pour cacher ses véritables projets.

— Et qu'a fait l'ennemi jusqu'à présent ? demanda le roi.

— Le duc de Savoie, qui commande en chef, répondit le jeune lieutenant, s'est avancé, accompagné du duc d'Arscot, du comte de Mansfeld, du comte d'Egmout et des principaux officiers de son

armée jusqu'à Givet, où était le rendez-vous général des troupes ennemies.

— J'ai su cela par le duc de Nevers, gouverneur de la Champagne, dit le roi ; il ajoutait même, dans sa dépêche qu'il m'a écrite à ce sujet, qu'il croyait qu'Emmanuel Philibert en voulait principalement à Rocroy ou à Mézières, et, sur ce que j'avais cru Rocroy, nouvellement fortifiée, mal en état de soutenir un long siège, j'ai recommandé au duc de Nevers de voir s'il ne fallait point l'abandonner. Depuis ce temps, je n'ai point eu de ses nouvelles.

— J'en apporte à votre majesté, dit Théligny. Sur de la force de la place, M. de Nevers s'y est enfermé, et, à l'abri derrière ses murailles, il a si bien reçu l'ennemi, qu'après plusieurs escarmouches où il a perdu quelques centaines d'hommes, celui-ci a été forcé de se retirer par le gué de Houssu, entre le village de Nîmes et Hauteroche ; de là, il a pris sa route par Chimay, Glaion et Montreuil-aux-Dames ; il a passé ensuite près de la Cappelie qu'il a pillée, et près de Vervins qu'il a réduit en cendres ; enfin, il s'est avancé jusqu'à Guise, et M. l'amiral ne doute pas que son dessein ne soit d'assiéger cette place, où M. de Vassé s'est enfermé.

— Quelles troupes commande M. le duc de Savoie ? demanda le roi.

— Des troupes flamandes, espagnoles et allemandes, sire ; quarante mille hommes d'infanterie, et quinze mille chevaux à peu près.

— Et de combien d'hommes peuvent disposer M. de Châtillon et M. de Nevers ?

— Sire, en réunissant tout leur monde, à peine s'ils disposeront de dix-huit mille fantassins et de cinq à six mille chevaux ; sans compter, sire, qu'il y a, parmi ces derniers, quinze cents ou deux mille anglais dont il faudrait se défier, en cas de guerre avec la reine Marie.

— C'est donc, y compris la garnison que l'on sera forcé de laisser dans les villes, douze ou quatorze mille hommes à peine que nous pouvons vous donner, mon cher connétable, dit Henry se tournant vers Montmorency.

— Que voulez-vous, sire? Avec le peu que vous me donnerez, je ferai de mon mieux. J'ai entendu dire qu'un fameux général de l'antiquité, nommé Xénophon, n'avait que dix mille soldats sous ses ordres lorsqu'il accomplit, pendant l'espace de près de cent cinquante lieues, une magnifique retraite, et que Léonidas, roi de Sparte, commandait un millier d'hommes tout au plus, lorsqu'il arrêta pendant huit jours, aux Thermopyles, l'armée du roi Xerxès, qui était bien autrement nombreuse que celle du duc de Savoie.

— Ainsi, vous ne vous découragez pas, mon bon connétable? dit le roi.

— Tout au contraire, sire! et, mordieu! je n'ai jamais été si joyeux et si plein de bon espoir! Je voudrais seulement avoir un homme qui pût me donner des renseignements sur l'état de la ville de Saint-Quentin.

— Pourquoi cela, connétable? demanda le roi.

— Parce que, avec les clefs de Saint-Quentin on ouvre les portes de Paris, sire; c'est un proverbe de vieux routier. — Connaissez-vous Saint-Quentin, monsieur de Théligny?

— Non, monseigneur; mais, si j'osais . . .

— Osez, mordieu! osez! le roi le permet.

— Eh bien, monsieur le connétable, je vous dirai que j'ai avec moi une espèce d'écuyer que m'a donné M. l'amiral, et qui pourrait fort bien renseigner, s'il le veut, votre seigneurie sur l'état de la ville.

— Comment, s'il le veut, s'écria le connétable, il faudra qu'il le veuille!

— Sans doute, dit Théligny, il n'osera pas refuser de répondre aux questions de M. le connétable; seulement, comme c'est un gaillard fort habile, il y répondra à sa guise.

— A sa guise? c'est-à-dire à la mienne, monsieur le lieutenant!

— Ah! voilà justement le point sur lequel je prierais votre seigneurie de ne pas s'abuser. Il répondra à sa guise, et non point à la vôtre, vu que, ne connaissant point Saint-Quentin, monseigneur ne pourra pas savoir s'il dit ou non la vérité.

— S'il n'a pas dit la vérité, je le ferai pendre!

— Oui, c'est un moyen de le punir, mais ce n'est pas un moyen de l'utiliser. Croyez-moi, monsieur le connétable, c'est un garçon fin, adroit, très-brave quand il veut...

— Comment, quand il veut? Il n'est donc pas brave toujours? interrompit le connétable.

— Il est brave quand on le regarde, monseigneur, ou quand on ne le regarde pas, et qu'il est de son intérêt de se battre. Il ne faut pas exiger autre chose d'un aventurier.

— Mon bon connétable, dit le roi, qui veut la fin veut les moyens. Cet homme peut nous rendre des services; M. de Théligny le connaît; laissez M. de Théligny conduire l'interrogatoire.

— Soit, dit le connétable; mais je vous réponds, sire, que j'ai une manière de parler aux gens...

— Oui, monseigneur, répondit en souriant Théligny, nous connaissons cette manière-là; elle a son bon côté; mais, avec maître Yvonnet, elle aurait pour résultat de le faire passer, à la première occasion, du côté de l'ennemi, auquel il rendrait contre nous tous les services qu'il peut nous rendre contre lui.

— A l'ennemi, morbleu? à l'ennemi, sacrebleu? cria le connétable; mais, alors, il faut le pendre tout de suite! C'est donc un maroufle? c'est donc un bandit? c'est donc un traître, que cet écuyer, monsieur de Théligny?

— C'est un aventurier tout simplement, monseigneur.

— Oh! oh! et mon neveu se sert de ces drôles-là?

— A la guerre comme à la guerre, monseigneur, répondit en riant Théligny.

Puis, se tournant vers le roi :

— Je mets mon pauvre Yvonnet sous la sauvegarde de votre majesté, et je demande, quelque chose qu'il dise ou fasse, à l'emmener sain et sauf, comme je l'ai amené.

— Vous avez ma parole, monsieur, dit le roi. Allez chercher votre écuyer.

— Si le roi permet, reprit Théligny, je me contenterai de lui faire un signe, et il montera.

— Faites.

Théligny s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la pelouse du parc, l'ouvrit et fit un signe d'appel.

Cinq minutes après, maître Yvonnet parut sur le seuil de la porte vêtu de sa même cuirasse de boufle, de son même justaucorps de velours marron, de ses mêmes bottes de peau, sous lesquels nous l'avons présenté au lecteur.

Il tenait à la main la même toque ornée de la même plume. Seulement, le tout avait vieilli de deux ans.

Une chaîne de cuivre qui avait été dorée autrefois pendait à son cou, et se jouait galamment sur sa poitrine.

Le jeune homme n'eut besoin que d'un coup d'œil pour juger à qui il avait affaire, et sans doute reconnut-il ou le roi ou M. le connétable; peut-être même tous deux, car il se tint respectueusement près de la porte.

— Avancez, Yvonnet; avancez, mon ami, dit le lieutenant, et sachez que vous êtes en présence de sa majesté Henry II, et de M. le connétable, lesquels, sur l'éloge que je leur ai fait de vos mérites, ont désiré vous voir.

Au grand ébahissement du connétable, maître Yvonnet ne parut pas le moins du monde étonné que ses mérites lui eussent valu une pareille faveur.

— Je vous remercie, mon lieutenant, dit Yvonnet en faisant trois pas, et en s'arrêtant moitié par défiance, moitié par respect;

mes mérites, si petits qu'ils soient, sont aux pieds de sa majesté et au service de M. le connétable.

Le roi remarqua la différence que le jeune homme avait su mettre entre l'hommage rendu à la majesté royale, et l'obéissance offerte à M. de Montmorency.

Sans doute cette différence frappa-t-elle aussi le connétable.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, pas de phrases, mon beau muguet, et répondez-moi carrément, ou si non...

Yvonnet lança de côté à M. de Théligny un regard qui voulait dire: « Est-ce un danger que je cours? Est-ce un honneur que l'on me fait? »

Mais, fort de la promesse du roi, Théligny s'empara de l'interrogatoire.

— Mon cher Yvonnet, dit-il, le roi sait que vous êtes un galant cavalier, fort aimé des belles, et qui consacrez à votre toilette tous les revenus que peuvent vous procurer votre intelligence et votre courage. Or, comme le roi veut mettre à l'épreuve votre intelligence tout de suite, votre courage plus tard, il me charge de vous offrir dix écus d'or, si vous consentez à lui donner, ainsi qu'à M. le connétable, quelques renseignements positifs sur la ville de Saint-Quentin.

— Mon lieutenant a-t-il eu la bonté de dire au roi que je fais partie d'une association d'honnêtes gens qui ont tous juré de verser moitié des gains faits par chacun d'eux, soit à l'aide de l'intelligence, soit à l'aide de la force, dans une masse commune; de sorte que, des dix écus d'or qui me sont offerts, cinq seulement m'appartiendraient, les cinq autres étant la part de la communauté?

— Et qui t'empêche de les garder tous les dix, imbécile, reprit le connétable, et de ne rien dire de la bonne fortune qui t'arrive?

— Ma parole, monsieur le connétable! Peste! nous sommes trop petites gens pour y manquer, à notre parole!

— Sire, dit le connétable, je me défie fort de ceux-là qui ne font les choses que pour de l'argent.

Yvonnet s'inclina devant le roi.

— Je demande à sa majesté la permission de dire deux mots.

— Ah ça, mais ce drôle . . .

— Connétable, dit le roi, je vous prie . . .

Puis, souriant :

— Parlez, mon ami, dit-il à Yvonnet.

Le connétable haussa les épaules, fit trois pas en arrière, et se mit à se promener de long en large comme un homme qui ne veut pas prendre part à la conversation.

— Sire, dit Yvonnet avec un respect et une grâce qui eussent fait honneur à un courtisan raffiné, je prie votre majesté de vouloir bien se rappeler que je n'ai fixé aucun prix aux services petits ou grands que, non seulement je puis, mais encore je dois lui rendre comme son humble et obéissant sujet ; c'est mon lieutenant, M. de Théligny, qui a parlé de dix écus d'or. Sa majesté ignorant très-certainement l'association qui existe entre moi et huit de mes camarades entrés également au service de M. l'amiral, j'ai cru devoir la prévenir qu'en pensant me donner dix écus d'or, elle en donnait seulement cinq à moi, les cinq autres étant pour la communauté. Maintenant, que sa majesté veuille bien m'interroger, et je suis prêt à lui répondre, et cela, sans qu'il soit question ni de cinq, ni de dix, ni de vingt écus d'or ; mais purement et simplement à cause du respect, de l'obéissance et du dévouement que je dois à mon roi.

Et l'aventurier s'inclina devant Henry avec autant de dignité que s'il eût été ambassadeur d'un prince italien ou d'un comte du Saint-empire.

— A merveille ! dit le roi ; vous avez raison, maître Yvonnet, ne comptons pas ensemble d'avance, et vous vous en trouverez bien.

Yvonnet fit un sourire qui signifiait : « Oh ! je sais à qui j'ai affaire ! »

Mais, comme tous ces petits retards irritaient l'humeur impatiente du connétable, il revint se placer en face du jeune homme, et, frappant du pied :

— Voyons, maintenant que les conditions sont faites, voudras-tu bien me dire ce que tu sais de Saint-Quentin, maroufle ?

Yvonnet regarda le connétable, et, avec cette expression goguenarde qui n'appartient qu'au parisien :

— Saint-Quentin, monseigneur ? dit-il, Saint-Quentin est une ville située sur la rivière de Somme, à six lieues de la Fère, à treize lieues de Laon, à trente quatre lieues de Paris ; elle a vingt mille habitants, un corps de ville composé de vingt-cinq officiers municipaux, à savoir : un maître en charge, le maître sortant, onze jurés, douze échevins ; ces magistrats élisent et créent eux-mêmes leurs successeurs, qu'ils prennent parmi les bourgeois par suite d'un arrêt du parlement du 16 décembre 1555, et d'une charte du roi Charles VI en date de 1412 . . .

— Ta, ta, ta, ta, ta ! s'écria le connétable, que diable nous chante là cet oiseau de malheur ? . . . Je te demande ce que tu sais de Saint-Quentin, animal !

— Eh bien, je vous le dis, ce que j'en sais, et je puis vous garantir les renseignements ; je les tiens de mon ami Maldent, qui est natif de Noyon, et qui a passé trois ans à Saint-Quentin, en qualité de clerc de procureur.

— Tenez, sire, dit le connétable, croyez-moi, nous ne tirerons rien de ce maroufle, tant qu'il ne sera pas sur un bon cheval de bois, avec quatre boulets de douze à chaque jambe.

Yvonnet demeura impassible.

— Je ne suis pas précisément de votre avis, connétable ; je crois que nous ne tirerons rien de lui, tant que nous voudrons le faire parler ; mais je crois qu'il nous dira tout ce que nous désirons savoir,

tant que nous le laisserons interroger par M. de Théligny. S'il sait ce qu'il nous a dit — ce qui est justement ce qu'il ne devrait pas savoir — soyez certain qu'il sait encore autre chose . . . N'est ce pas, maître Yvonnet, que tu n'as pas étudié seulement la géographie, la population et la constitution de la ville de Saint-Quentin ; mais que tu connais encore l'état dans lequel sont ses remparts, et les dispositions où se trouvent ses habitants ?

— Que mon lieutenant veuille bien m'interroger, ou que le roi me fasse l'honneur de m'adresser les questions auxquelles il désire avoir une réponse, et je ferai de mon mieux pour contenter mon lieutenant, ou pour obéir au roi.

— Le drôle est tout miel, murmura le connétable.

— Voyons, mon cher Yvonnet, dit Théligny, prouvez à sa majesté que je ne l'ai pas induite en erreur lorsque je lui ai vanté votre intelligence, et dites-lui, ainsi qu'à M. le connétable, en quel état se trouvent les remparts de la ville en ce moment.

Yvonnet secoua la tête.

— Ne dirait-on pas que le drôle s'y connaît ? grommela le connétable.

— Sire, répondit Yvonnet piqué d'honneur, sans doute, par la repartie de M. de Montmorency, j'aurai l'honneur de dire à votre majesté que la ville de Saint-Quentin, ignorant qu'elle courût un danger quelconque, et, par conséquent, n'ayant préparé aucun moyen de défense, est à peine à l'abri d'un coup de main.

— Mais, enfin, demanda le roi, elle a des remparts ?

— Oui, sans doute, dit Yvonnet, munis de tours rondes et carrées reliées par des courtines, avec deux ouvrages à cornes dont l'un défend le Faubourg d'Ile ; mais le boulevard n'a pas même de parapets, et n'est protégé que par un fossé creusé en avant ; son terre-plein, qui ne s'élève pas au dessus des terrains environnants, est dominé, dans beaucoup d'endroits, par les hauteurs voisines, et même par plusieurs maisons situées sur le bord du fossé extérieur ;

et, à droite du chemin de Guise, entre la rivière de Somme et la porte d'Ile, la vieille muraille — c'est le nom du rempart sur ce point — la vieille muraille est tellement dégradée, qu'un homme, pour peu qu'il soit adroit, peut facilement l'escalader.

— Mais, drôle! s'écria le connétable, si tu es ingénieur, il faut le dire tout de suite!

— Je ne suis pas ingénieur, monsieur le connétable.

— Et qu'es-tu donc, alors?

Yvonnet baissa les yeux avec une modestie affectée.

— Yvonnet est amoureux, monseigneur, dit Théligny, et, pour arriver jusqu'auprès de sa belle, qui demeure au faubourg d'Ile, près de la porte du dit faubourg, il a été obligé d'étudier le fort et le faible de la muraille.

— Ah! ah! murmura le connétable, voilà une raison!

— Voyons, continue, dit le roi, et je te donnerai une belle croix d'or à porter à ta maîtresse, la première fois que tu l'iras voir à ton retour.

— Et jamais croix d'or, je puis le dire avec assurance, n'aura brillé sur un plus beau cou que celui de Gudule, sire!

— Allons, ne voilà-t-il pas l'animal qui va nous faire le portrait de sa maîtresse! dit le connétable.

— Et pourquoi pas, si elle est jolie, mon cousin? dit en riant le roi. Tu auras ta croix, maître Yvonnet.

— Merci, sire!

— Et, maintenant, y a-t-il une garnison; au moins, dans la ville de Saint-Quentin?

— Non, monsieur le connétable.

— Non? s'écria Montmorency; et comment cela, non?

— Parceque la ville est franche de logements militaires, et que la défense de la ville est un droit que la bourgeoisie tient fort à conserver.

— La bourgeoisie! des droits! . . . Sire, croyez-moi bien, les

choses iront tout de travers, tant que la bourgeoisie, les communes réclameront je ne sais quels droits qu'elles tiennent vraiment je ne sais de qui!

— De qui? Je vais vous le dire, mon cousin: des rois mes prédécesseurs.

— Eh bien, que votre majesté me charge de les lui reprendre ces droits-là, à la bourgeoisie, et ce sera chose vite faite!

— Nous aviserons à cela plus tard, mon cher connétable; en attendant, occupons-nous de l'Espagnol, c'est le principal. Il faudrait une bonne garnison à Saint-Quentin.

— C'est ce que M. l'amiral était en train de négocier au moment de mon départ, dit Théligny.

— Et il doit avoir réussi, à cette heure, observa Yvonnet, attendu qu'il avait pour lui maître Jean Peuquet.

— Qu'est-ce que maître Jean Peuquet? demanda le roi.

— C'est l'oncle de Gudule, sire, répondit Yvonnet avec un accent qui n'était pas exempt d'une certaine fatuité.

— Comment, drôle! s'écria le connétable, tu fais la cour à la nièce d'un magistrat?

— Jean Peuquet n'est point un magistrat, monsieur le connétable.

— Et qu'est-ce donc, que ton Jean Peuquet?

— C'est le syndic des tisserands.

— Jésus! dit le connétable, dans quel temps vivons-nous, que l'on soit obligé de négocier avec un syndic des tisserands, quand il plait au roi de mettre une garnison dans sa ville! . . . Tu lui diras, à ton Jean Peuquet, que je le ferai pendre, s'il n'ouvre pas, non seulement les portes de la ville, mais encore celles de sa maison aux gens d'armes qu'il me plaira de lui envoyer.

— Je crois que M. le connétable fera bien de laisser mener l'affaire par M. de Châtillon, dit Yvonnet en secouant la tête; il sait mieux que sa seigneurie la façon dont on parle à Jean Peuquet.

— Il me semble que tu raisonnes, s'écria le connétable avec un geste de menace.

— Mon cousin, mon cousin, dit Henry, laissez-nous, de grâce, achever ce que nous avons commencé avec ce brave garçon. Vous serez en mesure de juger vous-même de la vérité de ses assertions, puisque l'armée est sous vos ordres, et que vous la rejoindrez le plus tôt possible.

— Oh! dit le connétable, pas plus tard que demain! J'ai hâte de mettre tous ces bourgeois à la raison! . . . Un syndic de tisserands, mordieu! le beau sire pour négocier avec un amiral.... peuh!

Et il alla ronger ses ongles dans l'embrasure de la fenêtre.

— Maintenant, demanda le roi, les abords de la ville sont-ils faciles?

— De trois côtés, oui, sire : du côté du faubourg d'Ile, du côté de Rémicourt, et du côté de la chapelle d'Epargnemailles ; mais, du côté de Tourrival, il faut traverser les marais de Grosnard, qui sont pleins de puisards et de fondrières.

Le connétable s'était rapproché peu à peu pour écouter ce détail, qui l'intéressait.

— Et, en cas de besoin, dit-il, te chargerais-tu de conduire à travers ces marais un corps de troupes qui entrerait dans la ville ou qui en sortirait?

— Sans doute; mais j'ai déjà dit à M. le connétable que l'un de nos associés, nommé Maldent, ferait bien mieux son affaire, ayant habité pendant trois ans Saint-Quentin, tandis que, moi, je n'y ai guères été que de nuit, et ai toujours fait le chemin très-vite.

— Et pourquoi cela, très-vite?

— Parce que, la nuit, quand je suis seul, j'ai peur!

— Comment, s'écria le connétable, tu as peur?

— Certainement que j'ai peur.

— Et tu avoues cela, drôle?

— Pourquoi pas, puisque cela est?

— Et de quoi as-tu peur?

— J'ai peur des feux-follets, des revenants, des loups-garoux.
Le connétable éclata de rire.

— Ah! tu as peur des feux-follets, des revenants et des loups-garoux?

— Oui, je suis horriblement nerveux!

Et le jeune homme tourna sa peau comme s'il avait le frisson.

— Ah! mon cher Théligny, reprit le connétable, je vous fais mon compliment sur votre écuyer. Me voilà prévenu, je ne le prendrai pas pour mon courrier de nuit.

— Le fait est que mieux vaut m'employer le jour.

— Oui, et le laisser la nuit pour aller voir Gudule, n'est-ce pas?

— Vous voyez, monsieur le connétable, que mes visites n'ont pas été inutiles, et le roi en juge ainsi, puisqu'il a eu la bonté de me promettre une croix.

— Monsieur le connétable, faites remettre quarante écus d'or à ce jeune homme pour les bons renseignements qu'il nous a donnés, et les services qu'il s'offre de nous rendre. Vous ajouterez dix écus à part, pour acheter une croix à mademoiselle Gudule.

Le connétable haussa les épaules.

— Quarante écus! grommela-t-il; quarante coups de verges! quarante coups de canne! quarante coups de manche de hallebarde sur les épaules!

— Vous m'entendez, mon cousin; ma parole est donnée: ne me faites pas manquer à ma parole!

Puis, à Théligny:

— Monsieur le lieutenant, continua le roi, M. le connétable vous donnera des ordres pour prendre des chevaux de mes écuries

au Louvre et à Compiègne, afin que vous puissiez marcher vite. Ne craignez pas de les crever, et tâchez d'arriver demain à la Fère. M. l'amiral ne saurait être trop tôt prévenu que la guerre est déclarée. Bon voyage, monsieur, et bonne chance!

Le lieutenant et son écuyer saluèrent respectueusement le roi Henry II, et suivirent le connétable.

Dix minutes après, ils prenaient au galop la route de Paris, et le connétable venait rejoindre le roi, qui n'avait point quitté son cabinet.



V.

OÙ LE LECTEUR SE RETROUVE EN PAYS DE CONNAISSANCE.

Henry II attendait le connétable pour donner, sans désespérer, des ordres de la plus haute importance.

M. de Montgomery, qui avait déjà, quelques années auparavant, conduit des troupes françaises au secours de la régente d'Ecosse, fut envoyé à Edimbourg, pour demander que, conformément au traité signé entre ce royaume et la France, les Ecos-sais déclarassent la guerre à l'Angleterre, et que les seigneurs composant le conseil de régence envoyassent en France des députés munis de pouvoirs pour conclure le mariage de la jeune reine Marie avec le Dauphin.

En même temps, on rédigeait un acte par lequel Marie Stuart, de l'aveu des Guises, transmettait au roi de France son royaume d'Ecosse, et les droits qu'elle avait ou pouvait avoir sur le royaume d'Angleterre, dans le cas où elle mourrait sans héritier mâle.

Aussitôt le mariage célébré, Marie Stuart devait prendre le titre de reine de France, d'Ecosse et d'Angleterre. En attendant, on gravait sur la vaisselle de la jeune souveraine le triple blason des Valois, des Stuarts et des Tudors.

Le soir, comme l'avait dit le roi Henry II, il y eut une fête splendide au château de Saint-Germain, et les deux héraults, de retour, l'un près de sa maîtresse, l'autre près de son maître,

purent leur dire de quelle joyeuse façon on recevait les déclarations de guerre à la cour de France.

Mais, bien avant que la première fenêtre du château de Saint-Germain s'illuminât, deux cavaliers montés sur de magnifiques chevaux s'élançaient hors des cours du Louvre, et, gagnant la barrière de la Villette, suivaient au grand trot la route de la Fère.

A Louvres, ils s'arrêtèrent un instant pour faire souffler leurs chevaux, qu'ils changèrent à Compiègne, comme la chose était convenue; après quoi, malgré l'heure avancée de la nuit, et le peu de repos qu'ils avaient pris, ils se remirent en route, atteignirent Noyon au point du jour, s'y reposèrent une heure, et repartirent aussitôt pour la Fère, où ils arrivèrent à huit heures du matin.

Rien de nouveau n'y était arrivé depuis le départ de Théligny et d'Yvonnet.

Si peu de minutes que ce dernier eût passées à Paris, il avait trouvé le temps de renouveler sa garde-robe chez un fripier de sa connaissance, qui demeurait rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Le justaucorps et la trousse-marron avaient donc fait place à un pourpoint et à un haut-de-chausses de velours vert tout passementés d'or, et à une toque-cerise ornée d'une plume blanche. Un maillot-cerise s'assortissant à la toque se perdait dans des bottes à peu-près irréprochables, armées de gigantesques éperons de cuivre. Si ce nouveau vêtement n'était pas tout-à-fait neuf, il avait du moins été porté si peu de temps, et par un maître si soigneux, qu'il eût fallu être de bien mauvaise compagnie pour l'apercevoir et sur tout pour que l'on s'aperçût qu'il sortait de la boutique d'un fripier, et non de l'atelier d'un tailleur.

Quant à la chaîne, après l'avoir tournée en tous sens, Yvonnet avait décidé qu'il y restait assez de dorure pour faire illusion à ceux qui la regarderaient à la distance de quelques pas.

C'était à lui de ne point permettre qu'on la regardât de trop près.

Hâtons-nous de dire que la croix d'or avait été scrupuleusement achetée ; seulement , nul ne sut jamais si Yvonnet y avait bien scrupuleusement appliqué les dix écus d'or qui avaient été alloués par sa majesté Henry II pour faire ce présent à la nièce de Jean Peuquet.

Notre croyance , à nous , est que , dans les rognures de cette croix , Yvonnet avait trouvé moyen de se tailler , non seulement le pourpoint et les hauts de chausses de velours vert , la toque-cerise et la plume blanche , les bottes de buffle et les éperons de cuivre , mais encore une élégante cuirasse qui , placée en porte-manteau sur la croupe de son cheval , faisait , à chaque mouvement de celui-ci , entendre un petit bruit de ferraille tout-à-fait guerrier.

Mais il faut dire que , comme tout cela avait pour but d'orner ou de défendre sa personne , et que sa personne appartenait à mademoiselle Gudule , Yvonnet eût-il ainsi utilisé les rognures de la croix de sa maîtresse , l'argent de sa majesté le roi de France n'eût point été détourné de sa destination.

Au reste , à peine eût-il franchi la porte de la Fère , qu'il put juger de l'effet qu'était appelée à produire sa nouvelle toilette. Frantz et Heinrich Scharfenstein étaient , en leur qualité de pourvoyeurs de la société , occupés à conduire au camp un bœuf dont ils venaient de faire l'acquisition , et , avec cet instinct de conservation qui éloigne les animaux de la boucherie , celui-ci refusait de marcher , autant qu'il était en lui ; car Heinrich Scharfenstein le tirait par une corne , tandis que Frantz le poussait par derrière.

Au bruit que firent les fers des chevaux résonnant sur le pavé , Heinrich leva la tête , et reconnaissant notre écuyer :

— O Frantz ! s'écria-t-il , recarte tone meinsieer Yfonnetto , gomme il èdre pelle !

Et , dans son admiration , il lâcha la corne du bœuf , lequel , profitant de la liberté qui lui était donnée , fit un demi-tour , et eût regagné l'étable d'une seule course , si Frantz qui , ainsi que nous

l'avons dit, stationnait dans le voisinage de la queue, ne se fût emparé de ce membre, et, se roidissant avec sa force herculéenne, n'eût arrêté tout court l'animal fugitif.

Yvonnet envoya, de la main, un salut protecteur et passa.

On arriva chez Coligny.

Le jeune lieutenant se fit reconnaître, et pénétra aussitôt dans le cabinet de l'amiral, suivi d'Yvonnet qui, avec son tact habituel et malgré le changement qui s'était opéré en lui, demeura respectueusement à la porte.

M. de Châtillon, penché sur une de ces cartes géographiques incomplètes comme on les faisait à cette époque, essayait de la compléter par les renseignements que lui donnait un homme à la figure fine, au nez pointu, à l'œil intelligent, debout devant lui.

Cet homme, c'était notre ancien ami le picard Maldent qui, ainsi que l'avait dit Yvonnet, ayant été trois ans clerc de procureur à Saint-Quentin, connaissait comme son écritoire la ville et ses environs.

M. l'amiral, au bruit que fit Théligny en entrant, leva la tête et reconnut son messager.

Maldent tourna doucement les yeux du côté de la porte, et reconnut Yvonnet.

M. l'amiral tendit la main à Théligny; Maldent échangea un regard avec Yvonnet, lequel tira de sa poche les cordons de l'orifice supérieur d'une bourse, pour indiquer à son associé que le voyage n'avait pas été sans fruit.

Théligny rendit compte en deux mots à M. l'amiral de son entrevue avec le roi et avec M. le connétable, et remit au gouverneur de la Picardie les lettres de son oncle.

— Oui, dit Coligny tout en lisant, j'y ai pensé comme lui; Saint-Quentin est, en effet, la ville importante à garder. Aussi, mon cher Théligny, depuis hier, votre compagnie y est-elle entrée.

Vous irez la rejoindre aujourd'hui même, et y annoncerez mon arrivée prochaine.

Et, tout entier aux renseignements que Maldent lui donnait, il se courba de nouveau sur la carte, et continua ses annotations.

Théligny connaissait l'amiral, esprit sérieux et profond qu'il fallait laisser à ce qu'il faisait, et, comme, selon toute probabilité, ses notes prises, Coligny aurait, à l'endroit de Saint-Quentin, de nouveaux ordres à lui donner, le lieutenant s'approcha d'Yvonnet.

— Allez m'attendre au camp, lui dit-il tout bas; je vous y prendrai en passant, lorsque j'aurai reçu les dernières instructions de M. l'amiral.

Yvonnet s'inclina silencieusement et sortit.

Il retrouva son cheval à la porte, et en un instant il fut hors de la ville.

Le camp de M. l'amiral, qui avait d'abord été posé à Pierre-pont près Marles, avait ensuite été transporté près de la Fère. Trop faible pour tenir en rase campagne avec quinze ou dix-huit cents hommes qu'il commandait, l'amiral, dans la crainte d'une surprise, avait gagné le voisinage d'une ville fortifiée, pensant que, si peu nombreuse que fût sa troupe, une fois derrière de bonnes murailles, elle tiendrait toujours.

La ligne du camp franchie, Yvonnet se dressa sur ses étriers pour tâcher de reconnaître quelqu'un de ses compagnons, et savoir où ils avaient établi leur domicile.

Bientôt son regard fut attiré par un groupe au milieu duquel il crut reconnaître Procope, assis sur une pierre, et écrivant sur son genou.

Procope avait utilisé sa science cléricale: au moment où l'on était exposé à rencontrer l'ennemi d'un moment à l'autre, il faisait des testaments à cinq sous parisis la pièce.

Yvonnet comprit qu'il en était de l'ancien huissier comme de M. l'amiral, et qu'il ne fallait point le déranger dans cette grave occupation. Il jeta un nouveau regard autour de lui, et aperçut Heinrich et Frantz Scharfenstein qui, ayant renoncé au dessein de conduire leur bœuf au camp, lui avaient lié les pieds, et l'y apportaient à l'aide d'un timon de voiture dont chacun d'eux soutenait une extrémité sur son épaule.

Un homme qui n'était autre que Pille-Trousse, leur faisait des signes à la porte d'une tente en assez bon état.

Yvonnet reconnut le domicile auquel il avait droit pour un neuvième, et en quelques secondes il fut près de Pille-Trousse, lequel, avant de souhaiter aucune bienvenue à son compagnon, commença de faire une première fois, puis une seconde fois, puis une troisième fois, le tour d'Yvonnet qui, pareil au cavalier d'une statue équestre, le regardait accomplir son périple avec un sourire de satisfaction.

Au troisième tour, Pille-Trousse s'arrêta et, avec un clapement de langue qui indiquait son admiration :

Peste ! dit-il, voilà un joli cheval, et qui vaut bien quarante écus d'or ! Où diable as-tu volé cela ?

— Chut ! dit Yvonnet, parlons avec respect de l'animal : il sort des écuries de sa majesté, et ne m'appartient qu'à titre de prêt.

— C'est fâcheux ! dit Pille-Trousse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'avais un acquéreur.

— Ah ! fit Yvonnet, et quel était cet acquéreur ?

— Moi, dit une voix derrière Yvonnet.

Yvonnet se retourna et jeta un coup d'œil rapide sur celui qui se présentait avec ce fier monosyllabe lequel fit réussir, cent ans plus tard, la tragédie de *Médée*.

L'amateur du cheval était un jeune homme de vingt trois à

vingt quatre ans, moitié armé, moitié désarmé, comme avaient l'habitude de se tenir les gens de guerre lorsqu'ils étaient au camp.

Yvonnet n'eut besoin que de laisser tomber son regard sur ces épaules carrées, sur cette tête encadrée dans une chevelure et dans une barbe rousses, sur ces yeux bleus-clairs pleins d'entêtement et de férocité, pour reconnaître celui qui lui adressait la parole.

— Mon gentilhomme, dit-il, vous venez d'entendre ma réponse : le cheval appartient effectivement à sa majesté le roi de France, qui a eu la bonté de me le prêter pour revenir au camp ; s'il le réclame, il est trop juste que je le lui rende ; s'il me le laisse, il est à votre disposition, son prix, bien entendu, étant d'avance débattu et arrêté entre nous.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit le gentilhomme ; gardes-le-moi donc : je suis riche et de bonne composition.

Yvonnet salua.

— D'ailleurs, continua le gentilhomme, ce n'est pas la seule affaire que je compte traiter avec vous.

Yvonnet et Pille-Trousse saluèrent ensemble.

— Combien êtes-vous de votre bande ?

— De notre troupe, vous voulez dire, mon gentilhomme, reprit Yvonnet, un peu blessé de la qualification.

— De votre troupe, si cela vous plait.

— A moins que, en mon absence, il ne soit arrivé malheur à quelqu'un de mes camarades, répondit Yvonnet interrogeant Pille-Trousse, nous sommes neuf.

Un regard de Pille-Trousse rassura Yvonnet, en supposant même qu'Yvonnet fût inquiet.

-- Et neuf braves ? demanda le gentilhomme.

Yvonnet sourit ; Pille-Trousse haussa les épaules.

— Le fait est que vous avez là un joli échantillon, dit le

gentilhomme montrant Frantz et Heinrich, si ces deux braves font partie de la troupe...

-- Ils en font partie, répondit laconiquement Pille-Trousse.

— Eh bien, on pourra traiter...

— Pardon, dit Yvonnet, mais nous appartenons à M. l'amiral.

— Sauf deux jours de la semaine où nous pourrions travailler pour notre compte, observa Pille-Trousse. Procope a introduit cette clause dans le traité, prévoyant les deux cas, 1^o où nous aurions quelque entreprise à tenter pour nous-mêmes, 2^o où quelque honorable gentilhomme nous ferait une proposition dans le genre de celle que monsieur paraît disposé à nous faire.

— Ce n'est que pour un jour ou pour une nuit. Ainsi cela tombe à merveille. Maintenant, en cas de besoin, où vous retrouverai-je?

— A Saint-Quentin probablement, dit Yvonnet; je sais que personnellement j'y serai aujourd'hui même.

— Et deux de nous, continua Pille-Trousse, Lactance et Malemort, y sont déjà. Quant au reste, de la troupe...

— Quant au reste de la troupe, reprit Yvonnet, il ne peut pas tarder à nous y suivre, attendu que M. l'amiral, d'après ce que je lui ai entendu dire à lui même, doit y être dans deux ou trois jours.

— Bien! dit le gentilhomme. Ainsi donc à Saint-Quentin, mes braves!

— A Saint-Quentin, mon gentilhomme.

Ce dernier fit un léger mouvement de tête, et s'éloigna.

Yvonnet le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fut perdu dans la foule; puis appelant un goujat qui servait les neuf associés et qui, en échange de ses services, recevait de la communauté sa nourriture temporelle et spirituelle, il lui jeta au bras la bride de son cheval.

Le premier mouvement d'Yvonnet avait été de s'approcher de Pille-Trousse pour lui faire part de ses réminiscences à propos de

l'inconnu; mais, sans doute, réfléchissant que Pille-Trousse était d'une bien matérielle organisation pour recevoir un secret de cette importance, il ravala les paroles qui s'étaient déjà avancées jusqu'au bord de ses lèvres, et parut donner toute son attention à l'œuvre qu'accomplissaient Heinrich et Frantz Scharfenstein.

Heinrich et Frantz, après avoir, comme nous l'avons dit, à l'aide du timon de voiture qu'ils lui avaient passé entre les quatre jambes, apporté leur bœuf récalcitrant jusqu'au milieu du camp, l'avaient déposé, tout soufflant et les yeux enflammés, en face de leur tente.

Puis Heinrich était entré dans la tente, pour y chercher sa masse d'armes, qu'il avait eu quelque peine à trouver, Fracasso, saisi d'une inspiration poétique, s'étant couché sur un matelas pour rêver tout à son aise, et s'étant fait de cette masse un oreiller pour soutenir sa tête.

Cette masse simple dans sa forme et humble par sa matière, était tout uniment un boulet de douze emmanché à une barre de fer; c'était, avec une gigantesque épée à deux mains, les armes habituelles des deux Scharfenstein.

Heinrich avait fini par la trouver, et, malgré les gémissements de Fracasso qu'il surprenait justement dans le plus beau feu de la composition, il l'avait tirée de dessous la tête du poète, et était revenu joindre Frantz, qui l'attendait.

A peine Frantz eut-il délié les jambes de devant du bœuf que l'animal fit aussitôt un effort, et se trouva à moitié redressé. Heinrich profita de ce moment: il leva la masse de fer jusqu'à ce que, renversée en arrière, elle touchât ses reins, et de toute sa force l'abattit entre les deux cornes du bœuf.

L'animal, qui avait commencé à pousser un mugissement, s'interrompit et tomba comme foudroyé.

Pille-Trousse, qui l'œil ardent, et pareil à un dogue en arrêt, n'attendait que ce moment, s'élança sur le bœuf abattu, et lui

ouvrit l'artère du col. Après quoi, il le fendit depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité opposée, et se mit à la découper.

Pille-Trousse était le boucher de la société ; Heinrich et Frantz, les approvisionneurs, achetaient et tuaient l'animal, quel qu'il fût ; Pille-Trousse le dépouillait, le dépeçait, mettait de côté, pour la société, le meilleur morceau ; puis, sur une espèce d'étal placé à quelque pas de la tente commune, il exposait, parés avec tout l'art qui le caractérisait, les différents morceaux dont il désirait se défaire. Or, Pille-Trousse était un adroit détailleur, et un si habile marchand qu'il arrivait rarement que, la part de l'association faite pour deux ou trois jours, il ne tirât point des trois quarts de l'animal un ou deux écus de plus que celui-ci n'avait coûté.

Tout cela profitait à l'association qui, comme on le voit, ne devait pas faire de mauvaises affaires, pourvu qu'elle fût secondée par chacun de ses membres comme elle l'était par ceux qui viennent de repasser sous nos yeux.

Le dépècement était fini, et la vente à la criée commençait, lorsqu'un cavalier se fit jour au milieu de toute cette cohue qui encombra l'étal de maître Pille-Trousse, et qui — chacun faisant selon ses moyens — achetait depuis le filet jusqu'aux tripes.

Ce cavalier, c'était Théligny qui, muni des lettres de M. l'amiral pour le maître, pour le gouverneur de la ville et pour Jean Peuquet, syndic des tisserands, venait chercher son écuyer Yvonnet.

Il apportait aussi la nouvelle que, dès que M. l'amiral aurait réuni autour de lui les troupes qu'il attendait, et aurait pris langue avec son oncle M. le connétable, il partirait accompagné de cinq ou six cents hommes pour Saint-Quentin.

Maldent, Procope, Fracasso, Pille-Trousse et les deux Scharfenstein feraient partie de la garnison, et rejoindraient, dans la ville, Malemort et Lactance qui y étaient déjà et Yvonnet qui,

devant partir avec M. de Théligny, y serait dans deux ou trois heures.

Les adieux furent courts, Fracasso n'ayant pas encore fini son sonnet, et cherchant au verbe *perdre* une rime qu'il ne pouvait pas trouver; les deux Scharfenstein aimant beaucoup Yvonnet, mais étant de leur naturel peu démonstratifs, et, enfin, Pille-Trousse s'étant contenté de dire au jeune homme en lui serrant la main, tant il était occupé de sa vente:

Tâche que le cheval te reste!



VI.

SAINT-QUENTIN.

Comme l'avait dit Yvonnet à M. le connétable, il y a six lieues de la Fère à Saint-Quentin.

Les chevaux avaient déjà fait une bonne course depuis la veille au soir, et cela, sans autre halte qu'une heure passée à Noyon. Ils venaient de se reposer deux heures, il est vrai; néanmoins, comme rien ne pressait autrement les cavaliers, si ce n'est le désir d'Yvonnet de revoir Gudule, ils employèrent près de trois heures à faire les six lieues qui les séparaient du terme de leur voyage.

Enfin, après avoir franchi le boulevard extérieur, après avoir laissé à droite le chemin de Guise, qui se bifurque à cent pas de la vieille muraille, après s'être fait reconnaître à la porte, après avoir traversé la voûte qui s'enfonce sous le rempart, les deux cavaliers se trouvèrent dans le faubourg d'Ile.

— Mon lieutenant veut-il me donner congé pour dix minutes? demanda Yvonnet, ou veut-il, en se détournant de quelques pas, avoir des nouvelles de ce qui se passe dans la ville?

— Ah! ah! fit Théligny en riant, il paraît que nous sommes dans le voisinage du logis de M.^{lle} Gudule?

— Justement, mon lieutenant, dit Yvonnet.

— Y a-t-il indiscretion? demanda Théligny.

— Pas le moins du monde! Le jour, je suis, à l'endroit de M.^{lle} Gudule une simple connaissance qui échange avec elle un

mot et un salut. J'ai toujours eu pour principe de ne pas nuire à l'établissement des belles filles.

Et, se détournant à droite, il s'avança dans une petite ruelle fermée, d'un côté, par un long mur de jardin, et, de l'autre, par plusieurs maisons dont une seule était percée d'une fenêtre toute garnie de capucines et de volubilis.

En se dressant sur ses étriers, Yvonnet atteignait juste à la fenêtre, au-dessous de laquelle était plantée une borne pouvant donner aux piétons, pour causer d'amour ou d'affaires, la même facilité que trouvait Yvonnet étant à cheval.

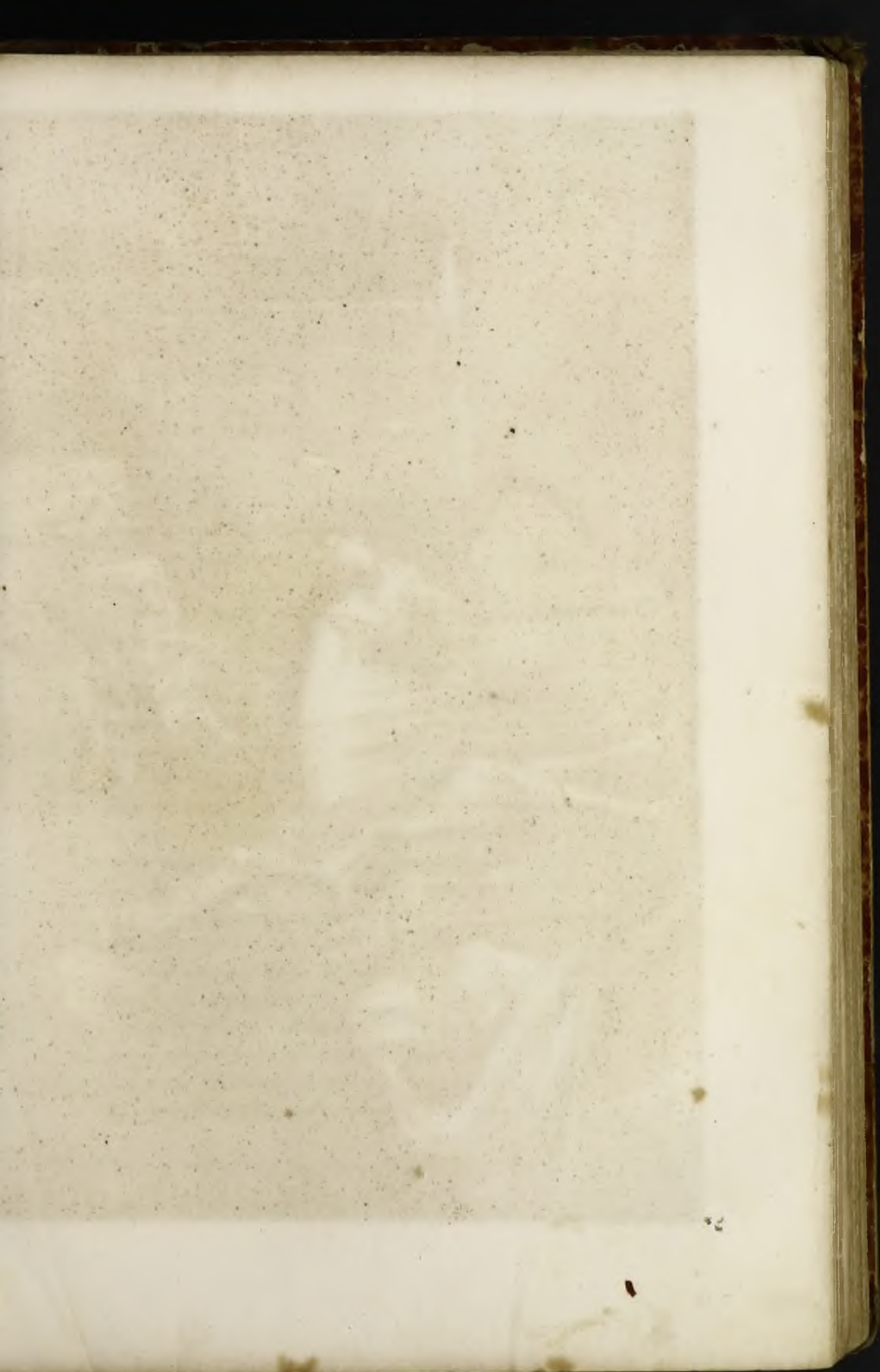
Au moment où il arriva, la fenêtre s'ouvrit comme par magie, et une charmante tête toute rose de joie apparut au milieu des fleurs.

— Ah! c'est vous, Gudule, dit Yvonnet. Comment avez-vous deviné mon arrivée?

— Je ne l'ai pas devinée : j'étais à mon autre fenêtre qui, par dessus la muraille, plonge sur la route de la Fère. J'ai vu venir de loin deux cavaliers et, quoiqu'il fût peu probable que vous fussiez l'un ou l'autre, je n'ai pas pu détourner mes regards de ces deux voyageurs. Au fur et à mesure que vous vous êtes rapprochés, je vous ai reconnu. Alors, je suis accourue ici toute tremblante de peur; car je craignais de vous voir passer sans vous arrêter, d'abord parceque vous n'êtes pas seul, et ensuite parceque vous êtes si brave et si beau, que j'ai craint que vous n'eussiez fait fortune.

— La personne que j'ai l'honneur d'accompagner, ma chère Gudule, et qui a permis que je vous entretenisse un instant, est M. de Théligny, mon lieutenant, qui, tout-à-l'heure, va avoir, ainsi que moi, quelques questions à vous faire sur l'état de la ville.

Gudule jeta timidement un regard sur le lieutenant qui lui fit un gentil salut, auquel la jeune fille répondit par un « Dieu vous garde, monseigneur! » prononcé d'une voix émue.





C. Arnould del.

Imp. de l'Éperon d'Or 1853.

Le Cadeau du Roi.

F. Peyron lith.

Quant au costume sous lequel vous me revoyez, Gudule, continua Yvonnet, c'est l'effet de la libéralité du roi qui, même sachant que j'avais le bonheur de vous connaître, a bien voulu me charger de vous remettre de sa part cette belle croix d'or.

Et, en même temps, il tira la croix de sa poche, et l'offrit à Gudule qui, hésitant à la prendre, s'écria :

Que dites-vous là, Yvonnet? et pourquoi vous moquer d'une pauvre fille? ajouta-t-elle.

— Je ne me moque aucunement de vous, Gudule, reprit Yvonnet, et voici mon lieutenant qui vous affirmera que je dis la vérité.

— En effet, ma belle enfant, dit Théligny, j'étais là quand le roi a chargé Yvonnet de vous faire ce cadeau.

— Vous connaissez donc le roi? demanda Gudule tout ébahie.

— Depuis hier, Gudule, et depuis hier, le roi vous connaît, ainsi que votre brave homme d'oncle Jean Peuquet, auquel mon lieutenant apporte une lettre de M. l'amiral.

Le lieutenant fit un nouveau signe d'affirmation, et Gudule, qui avait hésité d'abord, comme nous avons dit, passa à travers les fleurs sa main tremblante qu'Yvonnet prit et baisa en lui remettant la croix.

Alors, Théligny, s'approchant :

Et, maintenant, mon cher monsieur Yvonnet, dit-il, voulez-vous demander à la belle Gudule où est son oncle, et dans quelles dispositions nous le trouverons?

— Mon oncle est à l'hôtel de ville, monsieur, dit la jeune fille ne pouvant se décider à détacher ses yeux de la croix, et je pense en disposition de bien défendre la ville.

— Merci, ma belle enfant. — Allons Yvonnet...

Gudule fit un petit signe de prière, et, rougissant jusqu'au blancs des yeux :

— Ainsi donc, monsieur, dit-elle s'adressant à Théligny, si mon père me demande d'où me vient cette croix...

— Vous pourrez lui dire qu'elle vous vient de sa majesté, reprit en riant le jeune officier, qui comprit la crainte de Gudule; qu'elle vous a été donnée par le roi en reconnaissance des bons services que lui ont déjà rendus, et que vont sans doute encore lui rendre votre oncle Jean et votre père Guillaume. Enfin, si vous ne voulez pas — ce qui est possible — nommer M. Yvonnet, vous ajouterez que c'est moi, Théligny, lieutenant à la compagnie du Dauphin, qui vous ai remis cette croix.

— Oh! merci! merci! s'écria Gudule toute joyeuse, et frappant ses deux mains l'une contre l'autre; sans cela, je n'eusse jamais osé la porter!

Puis, tout bas et vivement à Yvonnet:

Quand vous reverrai-je? demanda-t-elle.

— Lorsque j'étais à trois ou quatre lieues de vous, Gudule, vous me voyiez toutes les nuits, répondit Yvonnet; ainsi jugez maintenant que j'habite la même ville...

— Chut! fit Gudule.

Puis, plus bas encore:

— Venez de bonne heure, dit-elle; je crois que mon père passera la nuit à l'hôtel de ville.

Et elle rentra sa tête, qui disparut derrière le rideau de verdure et de fleurs.

Les jeunes gens suivirent la chaussée qui passait entre la Somme et la fontaine Ferrée. A moitié route de cette chaussée, ils laissèrent à leur gauche l'abbaye et l'église de Saint-Quentin en Ile, et traversèrent un premier pont qui les conduisit à la chapelle où devaient être retrouvées les reliques du Saint Martyr, un second pont qui les mena au détroit Saint-Pierre, enfin un troisième qui les mit, lui franchi, en face des deux tours dont était flanquée la porte d'Ile.

La porte était gardée par un soldat du régiment de Théligny et par un bourgeois de la ville.

Cette fois, Théligny n'eut pas besoin de se faire reconnaître : ce fut le soldat qui vint à lui pour lui demander des nouvelles. On disait l'ennemi fort proche, et cette petite compagnie de cent cinquante hommes, sous les ordres d'un lieutenant en second, se trouvait un peu isolée au milieu de tous ces bourgeois qui couraient effarés à droite et à gauche, ou qui perdaient leur temps en réunions à l'hôtel de ville, réunions où l'on discutait beaucoup, mais où l'on agissait très-peu.

Au reste, Saint-Quentin paraissait en proie à un effroyable tumulte. L'artère principale qui coupe la ville dans les deux tiers de sa longueur, et où, comme des ruisseaux affluants à un fleuve, se jetaient, à droite, la rue Wager, la rue des Cordeliers, la rue d'Issenghein, la rue des Ligniers, et, à gauche, la rue des Corbeaux, la rue de la Truie-qui-File et la rue des Brebis, était encombrée de monde, et cette multitude, devenue plus épaisse encore dans la rue de la Sellerie, se présentait, sur la grande place, tellement opaque, qu'elle devenait, même pour les cavaliers, une muraille presque impossible à percer.

Il est vrai que, lorsqu'Yvonnet eut mis sa toque au bout de son épée, et que, se dressant sur ses étriers, il eût crié :

Place ! place aux gens de M. l'amiral !

La foule, espérant que c'était un renfort qui allait lui être annoncé, réagit tellement sur elle-même, qu'elle finit par ouvrir aux deux cavaliers un chemin qui, à partir de l'église Saint-Jacques, les conduisit au perron de l'hôtel de ville, au haut duquel les attendait le maître, messère Varlet de Gibercourt.

Les deux cavaliers arrivaient au bon moment : il venait d'y avoir assemblée, et, grâce au patriotisme des habitants, surexcité par l'éloquence de maître Jean Peuquet et de son frère Guillaume, il avait été décidé que la ville de Saint-Quentin, fidèle à son roi, et confiante dans son saint patron, se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle qu'apportait Théligny de la prochaine arrivée de l'amiral avec un renfort porta donc l'enthousiasme à son comble.

A l'instant même, et séance tenante, les bourgeois s'organisèrent en compagnies qui nommèrent leurs chefs. — Chaque compagnie était de cinquante hommes.

Le maître ouvrit l'arsenal de l'hôtel de ville; par malheur, il était pauvrement garni: on y trouva quinze pièces de canon, tant bâtardes que couleuvrines, dont quelques-unes en assez mauvais état, et seulement quinze arquebuses ordinaires et vingt et une à crocs; mais des hallebardes et des piques à foison!

Jean Peuquet fut nommé capitaine de l'une de ces compagnies, et Guillaume Peuquet, son frère, lieutenant d'une autre. On le voit, les honneurs pleuvaient sur la famille; mais ces honneurs étaient dangereux.

Le total des troupes se composait donc pour le moment:

De cent vingt ou cent trente hommes de la compagnie du Dauphin, commandée par Théligny;

De cent hommes, à-peu-près, de la compagnie de M. de Breuil, gouverneur de Saint-Quentin, lequel était arrivé depuis huit jours d'Abbeville;

Enfin, de deux cents bourgeois organisés en quatre compagnies de cinquante hommes chacune.

Trois de ces compagnies se composaient d'arbalétriers, de piquiers et de hallebardiers.

La quatrième était armée d'arquebuses.

Tout-à-coup, on en vit apparaître une cinquième que l'on n'attendait pas, et qui, à cause de son apparition inattendue et des éléments dont elle était formée, provoqua des cris d'enthousiasme.

Elle arrivait par la rue Croix-Belle-Porte, et était composée de cent moines Jacobins portant tous des piques ou des hallebardes.

Un homme couvert d'une robe sous laquelle on apercevait les mailles d'une cuirasse les conduisait, une épée nue à la main.

Aux cris que l'on poussait sur leur passage, Yvonnet se retourna, et, regardant leur capitaine avec attention :

— Que le diable me brûle, s'écria-t-il, si ce n'est point Lactance !

C'était Lactance, en effet. Soupçonnant que la campagne allait être rude, il s'était retiré chez les Jacobins de la rue des Rosiers pour y faire ses pénitences, et se mettre, autant que possible, en état de grâce. Les bons pères l'avaient reçu à bras ouverts, et Lactance, tout en se confessant et tout en communiant, ayant remarqué le patriotisme qui les animait, avait jugé à propos de l'utiliser. En conséquence, il leur avait communiqué, comme une inspiration du ciel, cette idée qui lui était venue de les organiser en compagnie militaire : ceux-ci avaient accepté. Lactance avait obtenu du prieur qu'on prît une heure sur les matines, et une demi-heure sur les vêpres, pour faire l'exercice, et, au bout de trois jours, jugeant ses hommes suffisamment instruits dans la manœuvre militaire, il les avait tirés du couvent, et, comme nous l'avons dit, les avait, aux grandes acclamations de la multitude, amenés sur la place de l'hôtel de ville.

Saint Quentin pouvait donc compter, pour le moment, sur cent vingt hommes de la compagnie du Dauphin, sur cent hommes de la compagnie du gouverneur de la ville, sur deux cents bourgeois et sur cent moines Jacobins.

En tout, cinq cent vingt combattants.

A peine le maître, le gouverneur de la ville et les autres magistrats venaient-ils de faire le relevé de leurs forces, que de grands cris s'élevèrent des remparts, et que l'on vit arriver, par la rue de l'Orfèvrerie et par la rue Saint-André, des gens qui levaient les bras au ciel d'une façon désespérée.

On s'enquit, on questionna, on s'informa. Ils avaient vu

accourir, dans la plaine qui s'étend de Homblières au Mesnil-Saint-Laurent, une grande quantité de paysans courant à travers les moissons, et donnant, autant qu'on en pouvait juger à la distance où ils étaient encore de la ville, des signes non équivoques de terreur.

A l'instant même, on ordonna de fermer les portes, et de garnir les remparts.

Lactance qui, au milieu des dangers, gardait le sang-froid d'un vrai chrétien, ordonna aussitôt à ses Jacobins de s'atteler aux canons, d'en conduire huit sur la muraille qui s'étend de la porte de l'Île jusqu'à la tour Dameuse, deux sur la muraille du vieux Marché, trois depuis la grosse tour jusqu'à la poterne du petit Pont, et deux sur la vieille muraille, au faubourg d'Île.

Théligny et Yvonnet, qui étaient à cheval, et qui sentaient que, malgré l'effroyable course qu'ils avaient fournie depuis la veille, leurs chevaux possédaient encore bonnes jambes et longue haleine, sortirent par la porte de Rémicourt, traversèrent la rivière à gué, et s'élancèrent à travers la plaine pour savoir qui causait la fuite de toute cette population.

Le premier individu qu'ils rencontrèrent tenait son nez et une partie de sa joue dans sa main droite, à l'aide de laquelle il maintenait tant bien que mal ces deux objets précieux à la place qu'ils avaient occupée, et de la gauche, faisait de grands signes à Yvonnet.

Yvonnet se dirigea vers lui, et reconnut Malemort.

— Ah! hurla celui-ci de toute la force de ses poumons, aux armes! aux armes!

Yvonnet redoubla la rapidité de sa course, et, voyant son associé tout ruisselant de sang, sauta à terre, et s'informa de sa blessure.

Elle était terrible au point de vue du ravage qu'elle eût fait sur un visage vierge; mais celui de Malemort était tellement





G. Arnaud del.

Impr. de C. Perrin Torino 1859.

F. Perrin lith.

Malemort a l'assaut d'Origny-Sainte-Benoite.

Page 301.

couturé en tous sens, que c'était une couture de plus, et voilà tout.

Yvonnet plia son mouchoir en quatre, fit un trou au milieu, pour donner passage au nez de Malemort; puis, ayant couché le blessé à terre, et lui ayant renversé la tête sur son genou, il lui banda le visage aussi lestement et aussi adroitement qu'eût pu faire le plus habile chirurgien.

Pendant ce temps, Théligny recueillait les renseignements.

Voici ce qui était arrivé.

Le matin, l'ennemi avait paru en vue d'Origny-Sainte-Benoîte. Malemort, qui se trouvait là, ayant, avec son instinct habituel, flairé que c'était de ce côté que devaient venir les coups, Malemort avait excité les habitants à se défendre. En conséquence, ils s'étaient retirés dans le château avec tout ce qu'ils avaient pu réunir d'armes et de munitions. Là, ils avaient tenu près de quatre heures. Mais, attaqué par toute l'avant-garde espagnole, le château avait été emporté d'assaut. Malemort avait fait merveille; cependant, il lui avait fallu se décider à la retraite. Pressé de trop près par trois ou quatre espagnols, il s'était retourné, en avait tué un d'un coup de pointe, le second d'un coup d'estoc; mais, pendant qu'il attaquait le troisième, le quatrième lui avait, d'un coup de revers, fendu le visage un peu au-dessus des yeux. Alors, Malemort, comprenant l'impossibilité de se défendre avec une blessure qui l'aveuglait, avait jeté un grand cri, et s'était laissé tomber à la renverse, comme s'il eût été tué sur le coup. Les Espagnols l'avaient fouillé, lui avaient pris les trois ou quatre sous parisis qu'il possédait, et avaient été rejoindre leurs compagnons, occupés d'un pillage plus fructueux. Sur quoi, Malemort s'était relevé, avait rapproché son nez et sa joue de leur place naturelle, les avait de son mieux maintenus avec sa main, et avait pris sa course vers la ville, afin de donner l'alarme. Voilà comment Malemort, qui était

d'ordinaire le premier à l'attaque et le dernier à la retraite, se trouvait, cette fois, contre toutes ses habitudes, en tête des fuyards.

Théligny et Yvonnet savaient ce qu'ils voulaient savoir. Yvonnet prit Malemort en croupe, et tous trois rentrèrent dans la ville criant : « Aux armes ! »

La ville tout entière les attendait. En un instant on sut que l'ennemi n'était plus qu'à quatre ou cinq lieues ; mais la résolution des habitants était telle, que cette nouvelle, au lieu d'abattre les courages, les exalta.

Par bonheur, au nombre des cent hommes qu'avait amenés avec lui M. de Breuil, se trouvaient quarante canonniers ; on les distribua aux quinze pièces que les pères Jacobins venaient de traîner sur les remparts. Il manquait à-peu-près trois servants par pièce : les moines s'offrirent pour compléter les batteries, et furent acceptés. Au bout d'une heure d'exercice, on eût dit qu'ils n'avaient fait autre chose de leur vie.

Il était temps, car, au bout d'une heure, on commençait à apercevoir les premières colonnes espagnoles.

Le conseil de la ville résolut d'envoyer un courrier à l'amiral pour le prévenir de la situation ; mais c'était à qui ne voudrait pas quitter la ville au moment du danger.

Yvonnet offrit Malemort.

Malemort jeta les hauts cris : depuis qu'il était pansé, il se sentait, disait-il, bien plus gai qu'auparavant ; il y avait quinze mois qu'il ne s'était battu, le sang l'étouffait, et le peu qu'il en avait perdu l'avait grandement soulagé.

Mais Yvonnet lui fit observer qu'on allait lui donner un cheval ; que, ce cheval, il le garderait ; que, dans trois ou quatre jours, il rentrerait dans la ville à la suite de M. l'amiral, et que, grâce à ce cheval, il pourrait, dans les sorties qu'il ferait, aller bien plus loin que les hommes à pied.

Cette dernière considération décida Malemort.

Ajoutons, d'ailleurs, qu'Yvonnet avait sur lui cette influence qu'ont toujours les natures faibles nerveuses sur les natures puissantes.

Malemort monta à cheval, et partit au galop dans la direction de la Fère.

On pouvait être tranquille: au train dont l'aventurier menait son cheval, avant une heure et demie, M. l'amiral serait prévenu.

Cependant, on avait ouvert les portes pour recevoir les pauvres habitants d'Origny-Sainte-Benoîte, et chacun dans la ville, s'était empressé de leur offrir l'hospitalité. Puis on avait envoyé dans tous les villages environnants, à Harly, à Rémicourt, à la Chapelle, à Rocourt, à la Biette, pour requérir toute la farine et tout le grain qu'on y pourrait trouver.

L'ennemi s'avavançait sur une ligne immense, et sur une profondeur qui faisait supposer qu'on allait avoir affaire à toute l'armée espagnole, allemande et wallone, c'est-à-dire à cinquante ou soixante mille hommes.

De même que, quand la lave descend du cratère du Vésuve et de l'Etna, avant que le torrent de flamme les ait atteints, les maisons s'écroulent et les arbres s'enflamment, de même on voyait, en avant de toute cette ligne noire qui s'avavançait, les maisons flamber et les villages prendre feu.

La ville tout entière regardait ce spectacle du haut des remparts de Rémicourt, des galeries de l'église collégiale qui domine la cité et du sommet de la tour Saint-Jean, de la tour Rouge et de la tour à l'Eau, et, à chaque incendie nouveau qui éclatait, un concert d'imprécations s'élevait, et semblait, comme une nuée d'oiseaux de malheur, prendre son vol pour aller s'abattre sur l'ennemi.

Mais l'ennemi s'avavançait toujours, chassant devant lui les

populations comme le vent chassait la fumée des incendies. Pendant quelque temps, les portes de la ville continuèrent à recevoir les fuyards; mais bientôt elles furent obligées de se fermer, tant l'ennemi était proche. Et l'on vit alors les pauvres paysans des villages enflammés, forcés de tourner la ville et d'aller chercher un refuge du côté de Vermand, de Pontru et de Caulaincourt.

Bientôt encore le tambour battit.

C'était le signal pour que tout ce qui n'était point combattant quittât le rempart et les tours.

Enfin, il ne resta plus sur toute la ligne que les combattants, silencieux, comme sont toujours les hommes réunis, à l'approche d'un péril.

On commençait à distinguer parfaitement l'avant-garde.

Elle se composait de pistoliers qui, ayant traversé la Somme entre Rouvroy et Harly, se répandirent avec célérité sur toute la circonférence de la ville, occupant les abords des postes de Rémicourt, de Saint-Jean et de Pontoilles.

Derrière les pistoliers, trois ou quatre mille hommes que, à la régularité de leur marche, on pouvait reconnaître pour faire partie de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient la réputation d'être les meilleures troupes du monde, passaient la Somme à leur tour et se dirigeaient du côté du faubourg d'Ile.

— Tout bien calculé, mon cher monsieur Yvonnet, dit Théligny, j'ai lieu de croire que c'est du côté de la maison de votre belle que la musique va commencer. Si vous voulez voir comment l'air s'en joue, venez avec moi.

— Bien volontiers, mon lieutenant, dit Yvonnet, sentant déjà passer par tout son corps les frissonnements nerveux qui, chez lui, signalaient les approches de toute bataille.

Et, les lèvres serrées, la joue légèrement blêmissante, il prit la direction de la porte d'Ile, vers laquelle Théligny conduisait la





A. Dumas del.

F. Peccin. lit.

le Baiser

moitié de ses hommes à-peu-près, laissant le reste pour soutenir les bourgeois et, au besoin, leur donner l'exemple.

Nous verrons plus tard que ce furent les bourgeois qui donnèrent l'exemple aux soldats, au lieu de le recevoir d'eux.

On arriva au faubourg d'Ile. Yvonnet devançait la troupe d'une centaine de pas, ce qui lui donna le temps de frapper à la fenêtre de Gudule, laquelle accourut toute tremblante, et de donner à la jeune fille le conseil de descendre dans les salles basses, attendu que, selon toute probabilité, les boulets n'allaient point tarder à jouer aux quilles avec les cheminées des maisons.

Il n'avait pas achevé que, comme pour appuyer ses paroles, un biscaien passa en sifflant, et renversa un pignon dont les éclats tombèrent comme une pluie d'aérolites autour du jeune homme.

Yvonnet s'élança de la rue sur la borne, se cramponna des deux mains au rebord de la fenêtre, alla, de ses lèvres, chercher au milieu des fleurs, les lèvres tremblantes de la jeune fille, y appuya un baiser bien tendre, et, se laissant retomber dans la rue :

— S'il m'arrive malheur, Gudule, dit-il, ne m'oubliez pas trop vite, et, si vous m'oubliez, que ce ne soit pas pour un Espagnol, pour un Allemand, ou pour un Anglais !

Et, sans attendre la protestation qu'allait lui faire la jeune fille de l'aimer toujours, il prit sa course vers la vieille muraille, et se trouva derrière le parapet, à quelques pas de l'endroit qu'il avait l'habitude d'escalader dans ses courses nocturnes.

Comme l'avait prévu Théligny qui, du reste, n'arrivait sur le théâtre du combat que derrière son écuyer, c'était là, en effet, que commençait la musique.

La musique était bruyante et fit plus d'une fois courber la tête à ceux qui l'écoutaient; mais, peu-à-peu, les bourgeois, qui avaient commencé par prêter à rire aux soldats, s'y habituèrent, et, une fois qu'ils y furent habitués, devinrent plus acharnés que les autres.

Cependant, les Espagnols se succédaient par rangs si nombreux, que force fut aux soldats et aux bourgeois d'abandonner le boulevard extérieur qu'ils avaient d'abord tenté de défendre, mais qui, sans parapet, et dominé de tous côtés par les hauteurs environnantes, n'était pas tenable. Protégés par les deux pièces de canon et par les arquebusiers de la vieille muraille, ils opérèrent leur retraite en bon ordre, laissant trois hommes tués, mais rapportant leurs blessés.

Yvonnet traînait un Espagnol à qui il avait passé sa fine épée au travers du corps, et dont il avait pris l'arquebuse; mais, comme il n'avait pas eu le loisir de prendre en même temps les cartouches, pendues au baudrier du mort, il tirait le tout à lui, espérant bien, d'ailleurs, que sa peine ne serait pas perdue, et que les poches seraient aussi bien garnies que le baudrier.

Cette confiance fut récompensée: outre leur solde de trois mois qu'on avait distribuée, la veille, aux Espagnols, afin de leur donner bon courage, chacun d'eux avait quelque peu pillé, depuis cinq ou six jours que l'on tenait la campagne. Nous ne saurions dire si l'Espagnol d'Yvonnet avait plus ou moins pillé que les autres; mais, visite faite de ses poches, Yvonnet parut fort satisfait de ce qu'il y avait trouvé.

Derrière les soldats de Théligny et les bourgeois de la ville, les deux chefs Espagnols, qui se nommaient Julien Romeron et Carondelet, prirent possession du boulevard extérieur, et s'emparèrent de toutes les maisons qui bordaient la chaussée de Guise, ainsi que celle de la Fère, et qui formaient ce que l'on appelait le haut faubourg; mais, lorsqu'ils voulurent franchir l'espace compris entre le boulevard extérieur et la vieille muraille, ils furent reçus par un feu si bien nourri, qu'ils durent regagner les maisons, des fenêtres desquelles ils continuèrent à tirer jusqu'à ce que l'obscurité croissante vint mettre fin au combat.

A cette heure seulement, Yvonnet crut qu'il lui était permis de retourner la tête. Alors, à dix pas derrière lui, dépassant à peine le



G. Armand del.

Impr. de C. Perrin Tourn 1833.

Xvonnnet.

F. Perrin lith.





Armand del.

Impr. de C. Perrin Turin 1853.

E. Perrin lith.

Gudule pendant le Combat.

B₁ 307

talus du rempart, il vit la tête pâle d'une charmante jeune fille qui, sous le prétexte de s'assurer si son père était là, avait, malgré la défense faite, empiété sur le terrain des combattants.

Son œil se reporta de la jeune fille à son lieutenant.

— Mon cher monsieur Yvonnet, lui dit celui-ci, comme voilà tantôt deux jours et deux nuits que vous tenez la campagne, vous devez être fatigué; laissez donc à d'autres le soin de veiller sur le rempart, et tâchez de trouver, jusqu'à demain, un bon et agréable repos. Vous me retrouverez où sera le feu.

Yvonnet ne se le fit pas dire à deux fois: il salua son lieutenant, jeta un regard de côté à Gudule, et, sans paraître s'occuper de la jeune fille, il prit la route de la chaussée, comme pour rentrer en ville.

Mais, sans doute, à cause de l'obscurité, s'égara-t-il dans le faubourg; car, dix minutes après, il se retrouvait dans cette petite ruelle, en face de cette petite fenêtre, et un pied sur cette borne du haut de laquelle on pouvait faire tant de choses!

Ce que fit Yvonnet, ce fut de se cramponner à deux petites mains blanches qui sortirent bientôt par cette fenêtre, et qui l'attirèrent si bien et si adroitement à l'intérieur qu'il était facile de voir que ce n'était point la première fois qu'elles se livraient à cet exercice.

Les choses que nous venons de raconter se passaient le 2 août 1557.

- VII.

L'AMIRAL TIENT SA PAROLE.

Ainsi qu'on avait pu le prévoir, Malemort avait fait rapidement les six lieues qui séparaient Saint-Quentin du camp de la Fère.

Au bout d'une heure et demie à peine, il était à la porte de M. l'amiral.

En voyant cet homme qui arrivait d'un galop enragé avec ses habits ensanglantés, son visage caché sous des linges, s'il était impossible de reconnaître Malemort, à cause du masque qui ne lui laissait à découvert que les yeux et la bouche, était-il au moins facile de reconnaître en lui un messenger de sombres nouvelles.

Il fut donc introduit à l'instant même près de monsieur de Coligny.

L'amiral était avec son oncle: le connétable venait d'arriver.

Malemort raconta la prise d'Origny-Sainte-Benoîte, le massacre de ceux qui avaient voulu défendre le château, l'incendie de tous les villages sur la ligne que suivait l'armée espagnole, laquelle laissait derrière elle comme un sillage de feu et de fumée.

A l'instant même, les rôles furent distribués entre l'oncle et le neveu.

Coligny, avec cinq ou six cents hommes, partirait immédiatement pour se renfermer dans Saint-Quentin, et y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

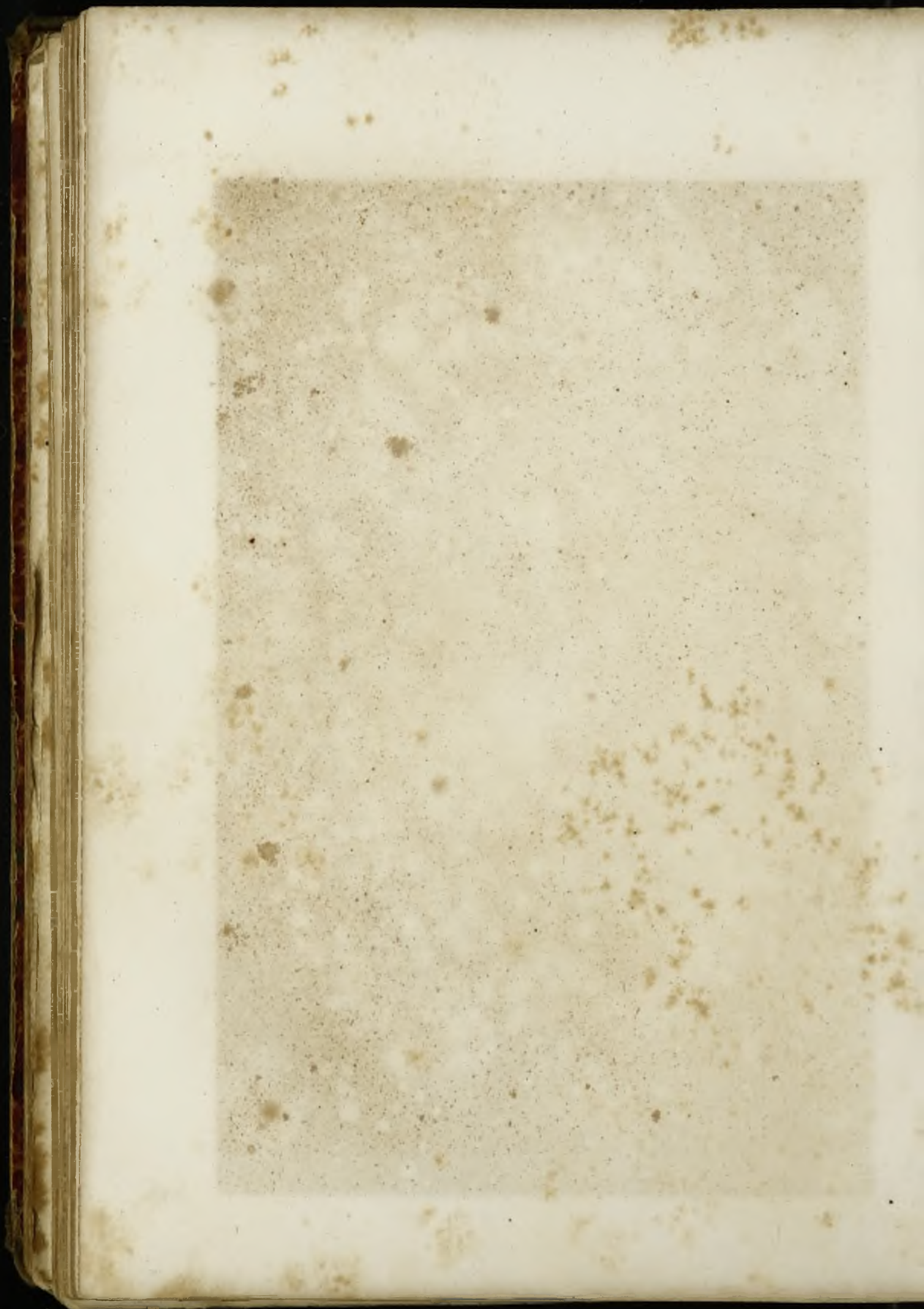


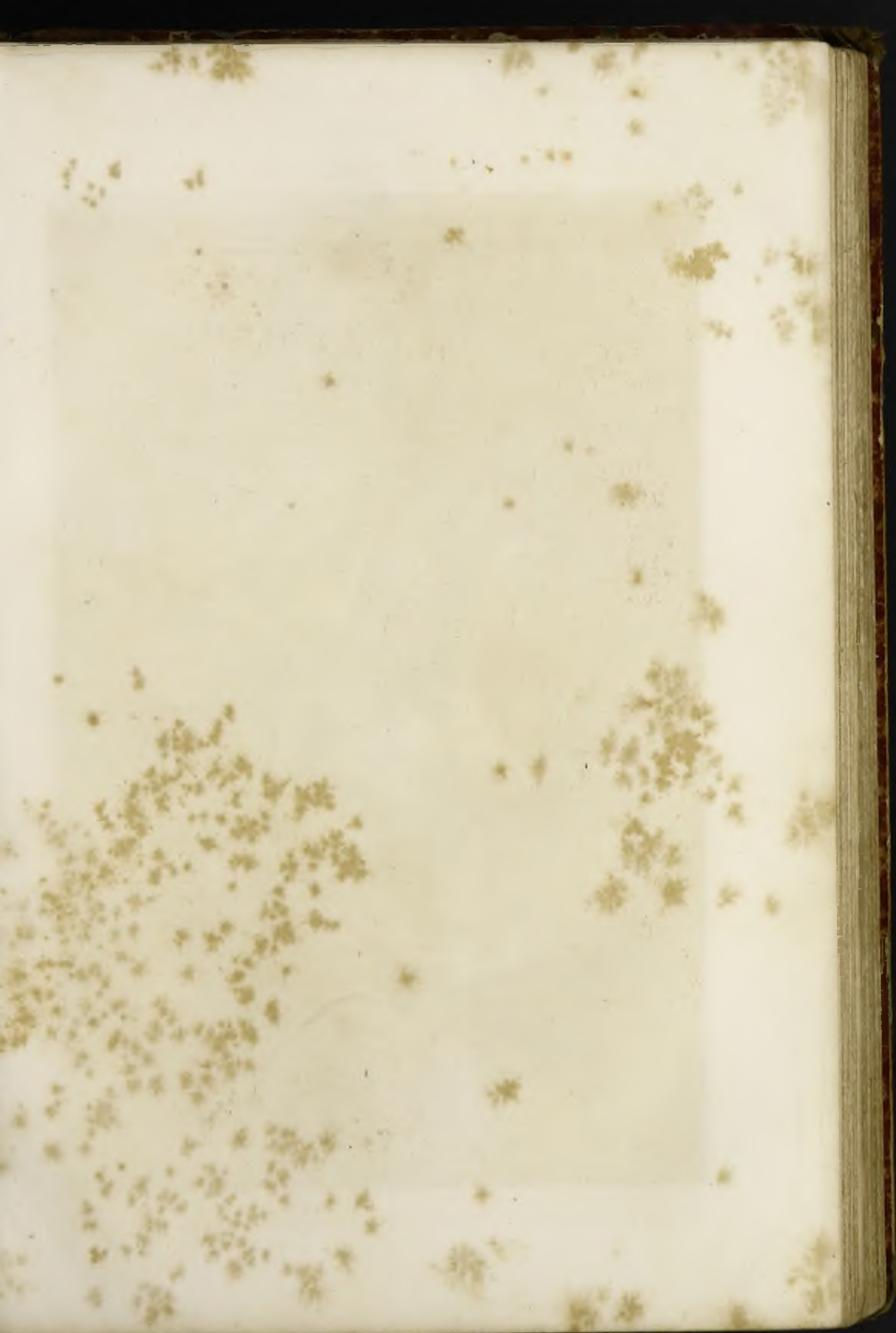
G. Arnould del.

Impr. de C. Berin Turin. 1853.

Malenmort

F. Berin lith.







C. Armand del.

Impr. de Claude Perrin Turin 1853.

F. Perrin lith.

Presage de malheurs.

Le connétable, avec le reste des soldats présents au camp, rejoindrait l'armée du duc de Nevers, qui, forte de huit à neuf mille hommes seulement, et, par conséquent, trop faible pour attaquer l'armée espagnole, qui comptait plus de cinquante mille combattants, la côtoyait, l'observait, se tenait prêt à profiter de ses fautes.

Cette petite troupe manœuvrait sur les confins du Lyonnais et de la Thierache.

L'amiral fit aussitôt sonner le boute-selle, et battre le départ; mais, sur l'avis de Maldent, qu'il avait choisi pour guide, l'amiral se décida à prendre le chemin de Ham, au lieu de suivre le chemin direct. D'après les renseignements recueillis, il comptait que les Espagnols attaqueraient Saint-Quentin par Rémicourt, le faubourg Saint-Jean et le faubourg d'Ile.

Par conséquent, de ces trois côtés, Coligny trouverait une opposition à son projet.

Le seul chemin qui, au dire de Maldent, eût chance d'être encore libre, c'était celui de Ham à Saint-Quentin, passant à travers des marais presque impraticables, excepté pour ceux qui en connaissaient les passages.

L'amiral prit avec lui trois bandes de gens de pied.

Ces bandes étaient commandées par les capitaines Saint-André, Rambouillet et Louis Poy.

Mais la troisième, arrivée de Gascogne dans la journée même, était si fatiguée qu'elle resta sur la route de la Fère à Ham.

Au moment où le connétable et l'amiral sortaient de la Fère, — l'amiral se rendant à Ham, le connétable lui faisant la conduite, — ils trouvèrent au milieu de la route, assis sur son derrière, et barrant le chemin, un gros chien noir, lequel se mit à hurler de toutes ses forces. On chassa le chien; mais il fit cent pas en avant, s'arrêtait comme d'abord par le travers de la route, et hurla d'une façon plus funèbre encore que la première

fois. Chassé de nouveau, il recommença pour la troisième fois le même manège, hurlant toujours plus fort et plus désespérément.

Alors, le connétable, regardant M. de Coligny :

— Que diable vous semble de ceci, mon neveu? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit l'amiral, que c'est une musique fort déplaisante, monsieur; *et je crois que nous allons fournir la comédie.*

— Oui, *et peut-être bien aussi la tragédie*, répliqua le connétable (1).

Et, sur cette prophétie, l'oncle et le neveu s'embrassèrent, l'amiral, continuant son chemin vers Ham, le connétable revenant vers la Fère, qu'il quitta le soir même.

Mais, à sa sortie de la ville, un autre présage l'attendait à son tour.

À peine eut-il fait une lieue sur la route de Laon, qu'une espèce de pèlerin portant une longue robe et une longue barbe se jeta à la bride de son cheval, lui criant :

— Montmorency! Montmorency! je t'annonce que, dans trois jours, toute ta gloire sera en poudre!

— Soit, dit le connétable; mais, je t'annonce, moi, qu'auparavant ta mâchoire sera en canelle!

Et il lui donna un si rude coup de poing, que le pauvre prophète tomba, en effet, évanoui sous le coup, et la mâchoire toute disloquée (2).

Le connétable continua son chemin comme avait fait l'amiral, chacun emportant son présage funeste.

L'amiral arriva à Ham vers cinq heures du soir.

(1) Mémoires de Mergey, folio 250.

(2) Mémoires de Melvil.

Sa résolution était de poursuivre sa route sans s'arrêter jusqu'à Saint-Quentin. En conséquence, après un repos d'une heure donné aux soldats, il se remit en marche avec ses gendarmes et deux compagnies de pied seulement.

A Ham, MM. de Jarnac et de Luzarche avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le retenir, lui remontrant tous les services qu'il pouvait rendre en rase campagne, et lui offrant d'aller s'enfermer dans Saint-Quentin à sa place; mais il avait répondu :

J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai vaillant que de ne pas porter à ces braves gens si bien disposés à défendre leur ville le secours que je leur ai promis !

Et, comme nous l'avons dit, il partit sans une minute de retard à l'heure qu'il avait indiquée.

Aux portes de Ham, il rencontra l'abbé de Saint-Prix. C'était un très-noble prélat nommé Jacques de la Motte; il était à la fois chanoine de Saint-Quentin, de Chartres, de Paris et du Mans; il possédait, en outre, deux prieurés, et, lorsqu'il mourut, il avait été chanoine sous cinq rois en commençant par François I.

Coligny, se doutant que l'illustre voyageur venait de Saint-Quentin, alla à lui; homme de guerre et homme d'église se firent reconnaître l'un à l'autre.

L'abbé, aux premiers coups de canon tirés à la porte du faubourg d'Ile, avait quitté la ville, par celui de Pontoilles, et allait en toute diligence informer le roi de la position de Saint-Quentin, et lui demander des secours. Ainsi donc, comme l'avait prévu l'amiral, le dernier chemin resté libre était celui qu'il suivait.

— Monsieur l'abbé, dit l'amiral au prélat, puisque vous allez trouver le roi, faites-moi le plaisir de dire à sa majesté que vous m'avez rencontré à la tête d'une bonne troupe, comptant, avec

l'aide de Dieu, entrer cette nuit dans Saint-Quentin, où j'espère lui faire un bon service.

Et, ayant salué l'abbé, il continua son chemin.

Une lieue plus loin, il commença à apercevoir les fuyards d'Origny-Sainte-Benoîte et des autres villages plus rapprochés de Saint-Quentin, lesquels n'ayant pu trouver refuge dans la ville, avaient été forcés de s'enfuir au-delà. Les malheureux étaient harassés de fatigue, les uns se traînant encore, les autres couchés au pied des arbres et mourants de faim et de lassitude.

L'amiral leur distribua quelques secours, et continua son chemin.

A deux lieues de Saint-Quentin, la nuit le prit, mais Maldent était là; il répondait de tout à ceux qui voudraient le suivre, et, dans l'espoir qu'il y aurait bonne récompense au bout du chemin, il offrait comme preuve de sa bonne foi, de marcher devant le cheval de M. l'amiral avec une corde au cou.

La bande du capitaine Rambouillet prit la route indiquée; mais le capitaine Saint-André prétendit avoir un bon guide, et demanda à marcher de son côté.

Chacun était là tellement pour son compte, que l'amiral n'osa point exiger que tout le monde s'en rapportât, comme il le faisait, à Maldent.

M. de Saint-André tira donc de son côté, et l'amiral du sien.

Aucun obstacle ne se présenta sur la route de Saint-Quentin. La ville n'avait point été cernée entièrement; on avait réservé une de ses faces, celle du faubourg de Pontoilles, à l'armée anglaise qui devait arriver d'un moment à l'autre, et c'était justement par cette face que se présentait l'amiral.

A la hauteur de Savy, c'est-à-dire trois quarts de lieue avant d'arriver à Saint-Quentin, on avait jeté un regard de précaution sur la place, et l'on avait aperçu les feux de l'armée ennemie

s'étendant depuis la chapelle d'Eparguilles jusqu'aux Prés-Gaillard; on eût dit qu'un chemin avait été ménagé exprès pour la petite troupe de l'amiral.

Ce fut au point que celui-ci s'en inquiéta; il craignait une embuscade.

Procope, auquel ses fréquentes conférences avec Maldent, avaient rendu familier le patois picard, s'offrit pour aller à la découverte.

L'amiral accepta et fit halte en l'attendant.

Au bout de trois quarts d'heure, l'aventurier revint: le chemin était parfaitement libre, et il avait pu s'approcher si près du rempart, qu'il voyait se promener la sentinelle, qui allait de la porte de Pontoilles à la tour faisant face au Pré-aux-Oisons.

Alors, par dessus l'espèce de petit bras de rivière qui, à cette époque, coulait au pied de la muraille, Procope avait sifflé la sentinelle, qui s'était arrêtée, et avait cherché à percer l'obscurité du regard.

Procope siffla une seconde fois, et, sûr qu'il avait été vu, il annonça à demi-voix l'approche de M. l'amiral.

De cette façon, le poste de la porte de Pontoilles serait prévenu, et l'amiral serait introduit aussitôt après son arrivée.

Coligny applaudit à l'intelligence de Procope, approuva tout ce qu'il avait fait, et, plus tranquille, se remit en route, toujours sous la conduite de Maldent.

A trente pas de la porte, un homme se leva d'un fossé; il tenait un pistolet à la main, tout prêt à faire feu, si, au lieu d'une troupe amie, la troupe qui s'approchait était une troupe ennemie.

On voyait sur les remparts comme une ombre plus épaisse: cent hommes avaient été appelés sur ce point pour le cas où les confidences de Maldent à la sentinelle eussent caché quelque surprise.

L'homme au pistolet, qui jaillissait, pour ainsi dire, du fossé, était le lieutenant Théligny.

Il s'avança en disant :

— France et Théligny !

— France et Coligny ! répondit l'amiral.

La reconnaissance était faite : c'était bien le renfort promis qui arrivait ; on ouvrit les portes.

L'amiral et ses cent vingt hommes entrèrent.

A l'instant même, le bruit de cette arrivée se répandit par la ville ; les habitants sortirent à demi vêtus de leurs maisons, en poussant des cris de joie ; beaucoup voulaient illuminer ; quelques-uns avaient déjà commencé.

L'amiral fit taire les cris, fit éteindre les lumières.

Il craignait que l'armée ennemie ne prit l'éveil, et ne redoublât de surveillance. D'ailleurs, Saint-André et sa troupe n'étaient pas encore arrivés.

Vers trois heures du matin, on n'avait point encore entendu parler d'eux.

Alors, comme le jour était près de se lever, et qu'il était urgent qu'ils n'allassent point donner dans quelque parti espagnol, Lactance s'avança avec six ou huit de ses Jacobins.

Les bons pères, que leur habit mettait à l'abri de tout soupçon, offraient de se répandre dans la campagne sur une largeur d'une lieue ou deux, et de ramener la compagnie égarée.

Leur offre fut acceptée, et ils partirent, les uns par la porte de Pontoilles, les autres par la poterne Sainte-Catherine.

Entre quatre et cinq heures du matin, parut une première troupe d'une soixantaine d'hommes conduite par deux pères Jacobins.

Puis, vers six heures, une seconde troupe de cinquante cinq à soixante soldats conduite aussi par un moine.

Le capitaine Saint-André était avec cette seconde troupe.

Leur guide s'était égaré, et les avait égarés avec lui.

Les autres pères rentrèrent les uns après les autres, et Dieu, qui les protégeait, permit que, pour cette fois, il n'arrivât malheur à aucun d'eux.

Aussitôt les derniers hommes rentrés dans la ville, Coligny fit l'appel.

Il se trouvait que, grâce à lui, la garnison était renforcée de deux cent cinquante hommes. C'était numériquement un bien faible secours, mais la présence de celui qui l'amenait, en rendant le courage aux plus timides, avait produit un immense effet moral.

Théligny, le maître et le gouverneur de la ville firent à l'amiral un récit exact de ce qui s'était passé la veille. Convaincu plus que jamais qu'il fallait, jusqu'à la dernière extrémité, défendre le faubourg d'Ile, ce fut vers ce point que Coligny se dirigea d'abord. Au haut de la vieille muraille, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui, il décida que, dès le soir, à la nuit tombante, on ferait une sortie, afin d'incendier les maisons voisines, de l'intérieur desquelles les Espagnols inquiétaient continuellement les soldats qui gardaient les remparts. Si l'on réussissait et si l'on reprenait aux assiégeants le boulevard dont ils s'étaient emparés la veille, on pourrait alors creuser une tranchée en avant de la vieille muraille, pour la couvrir par un masque, et garantir les courtines du feu des assiégeants (1).

En attendant, et pour concentrer sur ce point tous les moyens de défense possibles, l'amiral ordonna d'ouvrir à chaque flanc du rempart une embrasure à laquelle on plaça deux pièces de canon.

(1) Voir, sur le siège de Saint-Quentin le beau travail de M. Charles Gamard.

Puis, ces premières dispositions prises, comme mesures d'urgence, Coligny pensa qu'il était temps d'examiner la qualité et la quantité d'ennemis auxquels il allait avoir affaire.

Au reste, il était facile, d'après les bannières de leurs tentes, de reconnaître la nation à laquelle appartenaient les soldats, et les princes qui les commandaient.

Placé où il était, c'est-à-dire sur l'angle le plus avancé de la vieille muraille, l'amiral avait à sa droite trois camps parfaitement distincts placés chacun sur une colline.

Le plus éloigné était celui du comte de Schwarzenbourg.

Le camp intermédiaire était celui du comte d'Egmont et du comte de Horn, ces deux inséparables que la mort même ne devait pas séparer.

Le camp le plus rapproché était celui d'Emmanuel Philibert.

En face de lui, l'amiral avait les troupes espagnoles, contre lesquelles on avait combattu la veille, et qui étaient commandées par don Julien Romeron et le capitaine Carondelet.

Enfin, à sa gauche, s'avancait le point extrême du camp principal.

Ce camp, qui couvrait près d'une demi-lieue de terrain, et dans lequel le duc de Savoie vint plus tard placer ses tentes, était presque entièrement enveloppé par la rivière de Somme, qui forme un demi-cercle depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle passe entre Saint-Quentin et le faubourg d'Ile.

Il s'étendait sur toute une face de la muraille, de la rivière au faubourg Saint-Jean.

Dans ce camp étaient enfermés les quartiers du feld maréchal de Bénincourt, du margrave de Berg, du margrave de Valle, du duc de Saïmona, du comte de Schaumbourg, du comte de Mansfeld, de Bernard de Mendoza, de Ferdinand de Gonzague, de l'évêque d'Arras, du comte de Feria, du comte Rinago, du

comte de Veaugier, du maréchal de Carcheris, du duc Erick de Brunswick, du duc Ernest de Brunswick, de don Juan Manriq, de messire du Boussu, de messire de Barlaymont, du comte de Mégue, du sieur Lazari de Schwendy; enfin, le quartier de la grosse cavalerie, le quartier des hallebardiers, et le quartier des mutins.

De la tour Saint-Jean à la grosse tour, c'est-à-dire sur le point diamétralement opposé au faubourg d'Ile, s'étendait le camp flamand, et se dressait une batterie qui fit un tel feu, que, depuis ce jour, le chemin d'où elle tirait s'appelle la ruelle d'enfer.

Enfin, restait cette face de la ville qui s'étend du faubourg de Pontoille à Tourrival, laquelle, comme nous l'avons dit, était complètement dégarnie dans l'attente de l'armée anglaise, à qui l'on avait conservé cette position.

Cette espèce de revue préparatoire passée, l'amiral descendit à l'hôtel de ville. Là, il ordonna qu'il lui fût donné une liste des hommes valides, que l'on fît la recherche de toutes les armes qui pouvaient se trouver encore dans la ville, que l'on dressât un rôle d'inscription pour les ouvriers, hommes et femmes, qui voudraient travailler aux terrassements; qu'une perquisition fût faite dans le but de réunir tous les outils, hottes, pelles, paniers, pics, hoyaux, bèches et pioches; qu'un compte fût dressé de tous les grains, farines, vins, bétails et provisions de toutes espèces renfermées tant dans les magasins publics que dans les maisons particulières, afin d'établir de l'ordre dans la consommation, et d'éviter le gaspillage. Enfin, il demanda un état exact, non seulement de l'artillerie, mais encore de la quantité de poudre, de boulets, et du nombre d'hommes qui faisaient le service des pièces.

Dans la tournée qu'il venait d'accomplir, l'amiral n'avait vu que deux moulins: un moulin à vent situé au bout de la rue de

Billon, près la tour Rouge, et un moulin à eau sur la Somme, dans le bas faubourg d'Ile. Ce n'était point assez de ces deux usines pour moudre le blé nécessaire à la consommation d'une ville de vingt mille âmes.

Il exprima cette crainte.

Mais aussitôt les échevins le rassurèrent en lui affirmant que l'on trouverait dans la ville quinze ou seize moulins à bras que l'on ferait constamment fonctionner à l'aide de chevaux, et qui, dans le cas d'un travail continu, suffiraient à l'alimentation de la ville et de la garnison.

Puis Coligny organisa le logement des compagnies, adoptant la division de la ville en quatre quartiers, mais en subdivisant ces quatre quartiers en seize parties, à la surveillance desquelles il affecta seize bourgeois et seize officiers, afin que toutes décisions se prissent de concert. La troupe fut répartie à la garde des murailles conjointement avec les milices bourgeoises, chacun ayant à protéger son quartier respectif. L'échevinage se constitua en permanence, afin d'être prêt à répondre sans retard aucun à toutes les réquisitions qui lui seraient adressées. Enfin, l'amiral présenta au corps de ville les gentilshommes qui formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui son état major, et qui devaient être ses intermédiaires auprès des magistrats.

En outre, et en dehors de ces officiers, le capitaine Languetot fut nommé surintendant de l'artillerie, avec disposition de dix gens d'armes, auxquels on assigna mission de vérifier auprès des canonniers la quantité de poudre employée chaque jour, et qui furent particulièrement chargés de veiller à ce que cette poudre si précieuse fût mise à l'abri de tout danger.

En parcourant les remparts, Coligny avait remarqué, près la porte Saint-Jean, à cent pas des murailles à peine, un grand nombre de jardins remplis d'arbres fruitiers et entourés de haies élevées et touffues. Ces haies et ces arbres offraient à l'ennemi

un couvert qui lui permettait d'approcher des remparts. Comme ces jardins appartenaient aux principaux habitants de la ville, l'amiral demanda au conseil son assentiment pour les déboiser. Cet assentiment lui fut donné sans difficulté aucune, et l'on mit à l'instant même en réquisition tous les charpentiers de la ville pour raser les arbres et les haies.

Leur abattis était destiné à faire des fascines.

Alors, voyant l'assemblée unie d'un seul et même esprit; nobles, bourgeois et militaires animés, sinon d'un enthousiasme, au moins d'une énergie égale, Coligny se retira dans la maison du gouverneur, où il avait donné rendez-vous aux officiers de toutes les compagnies.

Cette maison était située rue de la Monnaie, entre la Templerie et les Jacobins.

Là, ces officiers furent mis au courant de ce qui venait d'être fait. L'amiral leur dit le bon esprit des habitants de la ville, leur résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et les invita, en adoucissant autant qu'il serait en eux les rigueurs de la position, à maintenir la bonne harmonie entre ces deux pouvoirs si rarement et si difficilement d'accord: armée et bourgeoisie.

Chaque capitaine dut, en outre, fournir, séance tenante, un état de sa compagnie, afin que l'amiral connût exactement le nombre des hommes dont il avait à disposer, et le chiffre des bouches militaires qu'il avait à nourrir.

Puis, enfin, montant avec un ingénieur sur la galerie de la Collégiale, il indiqua, de ce point élevé et d'où l'on embrassait toute la circonvallation de la ville, les excavations qu'il y avait à combler, et les élévations qu'il y avait à aplanir.

Ces ordres donnés, et resté seul avec l'officier qu'il comptait envoyer au connétable pour en obtenir un renfort de troupes, tandis qu'il était encore possible de ravitailler la place, il décida

que le chemin de Savy, tout couvert de vignes, et débouchant à travers une chaîne de petites collines près de la chapelle d'Eparguemailles, était la voie la plus favorable pour faire approcher des troupes de la place.

Le capitaine Saint-André était, en effet, en plein jour et sans être vu, arrivé de ce côté.

Puis, ces ordres donnés, ces dispositions arrêtées, Coligny se souvint, enfin, qu'il était un homme, et rentra pour prendre quelques heures de repos.



VIII.

LA TENTE DES AVENTURIERS

Pendant que toutes ces mesures de sûreté publique étaient arrêtées par Coligny, sur lequel pesait la responsabilité toute entière de la défense de la ville, et que, un peu rassuré, comme nous l'avons dit, par l'ardeur des soldats et le courage des bourgeois, l'amiral était rentré au palais du gouverneur afin d'y prendre un instant de repos, nos aventuriers, prêts à combattre aussi pour la ville — parce que Coligny, sauf les réserves faites par Procope, les avait pris à sa solde — nos aventuriers, insoucieux de tout, attendant patiemment le premier signal de la trompette ou du tambour, avaient posé leur tente à une centaine de pas de la porte d'Ile, et établi leur domicile sur un terrain libre qui s'étendait en face des Cordeliers, de l'extrémité de la rue Wager au talus de la muraille.

Par suite de l'entrée de Coligny dans Saint-Quentin, ils se trouvaient tous réunis.

On faisait les comptes.

Yvonnet, debout, venait de verser fidèlement à la caisse la moitié de la somme qu'il tenait de la libéralité du roi Henry II; Procope, la moitié des honoraires qu'il avait reçu comme tabellion; Maldent, la moitié du salaire qu'il avait reçu comme guide; Ma-lemort, la moitié de la gratification qu'il avait méritée en allant,

tout blessé qu'il était, prévenir Coligny de l'arrivée des Espagnols; Pille-Trousse, enfin, la moitié de ce qu'il avait gagné en détaillant les bœufs des deux Scharfenstein.

Quant à ces derniers, comme il n'y avait pas eu combat, ils n'avaient rien à apporter à la masse, et s'occupaient, sans s'inquiéter des futurs besoins de vivres qu'amènerait le blocus de la ville, à faire rôtir le reste du quartier de bœuf qui leur était demeuré après la distribution des trois autres quartiers par Pille-Trousse.

Lactance apportait, lui, deux grands sacs de blé et un sac de haricots qu'il offrait, au lieu d'argent, à la communauté; c'était un présent que faisait à nos aventuriers le couvent des Jacobins, dont les moines enrégimentés avaient, comme on sait, choisi Lactance pour leur capitaine.

Fracasso continuait de chercher, sans la trouver, sa rime au verbe *perdre*.

Sous une espèce de hangar bâti à la hâte, les deux chevaux, celui d'Yvonnet et celui de Malemort, mâchaient leur paille, et savouraient leur avoine.

Un moulin portatif était établi sous le hangar, non pas pour qu'il fût à la proximité des chevaux, mais pour qu'il se trouvât ainsi à couvert; c'étaient Heinrich et Frantz qui se chargeaient de le tourner.

Les affaires pécuniaires de la société étaient en bon train, et quarante écus d'or soigneusement comptés par Procope, recomptés par Maldent, alignés en piles par Pille-Trousse, étaient prêts à entrer dans la caisse commune.

Si la société durait encore un an dans de pareilles conditions, Procope se proposait d'acheter une étude de tabellion ou de procureur; Maldent, d'acquérir, sur la route de la Fère à Ham, une petite ferme qu'il connaissait de longue main, étant, comme nous l'avons dit, originaire du pays; Yvonnet, d'épouser quelque riche

héritière, à la main de laquelle lui donnerait dès lors double droit son élégance et sa fortune; Pille-Trousse, de reprendre un grand fonds de boucherie, soit dans la capitale, soit dans quelque forte ville de province; Fracasso, de faire imprimer ses poésies à l'instar de M. Ronsard et de M. Jodelle; enfin, Malemort, de se battre pour son propre compte, et cela, tant qu'il lui conviendrait, ce qui le mettrait à l'abri des reproches de ses camarades et des gens au service desquels il s'enrôlait, et qui ne cessaient de l'admonester sur le peu de soin qu'il apportait à la conservation de sa personne.

Pour les deux Scharfenstein, ils n'avaient aucun projet, n'ayant aucune idée.

Au moment où Maldent recomptait les derniers écus, et où Pille-Trousse alignait la dernière pile, une espèce d'ombre se projeta sur les aventuriers, indiquant qu'un corps opaque venait de s'entreposer entre eux et le jour.

Instinctivement, Procope étendit la main vers l'or; Maldent, plus rapide encore, le couvrit de son chapeau.

Yvonnet se retourna.

Le même jeune homme qui avait, au camp de la Fère, marchandé son cheval, se tenait debout au seuil de la tente.

Si vite que Maldent eût couvert l'argent de son chapeau, l'inconnu l'avait vu, et, avec le prompt coup d'œil d'un homme auquel les appréciations de ce genre sont familières, il avait calculé que la somme qu'on s'était hâté de soustraire à ses regards pouvait monter à cinquante écus d'or.

— Ah! ah! dit-il, il paraît que la récolte n'a pas été mauvaise!... Fâcheux moment pour venir vous proposer une affaire: vous allez être durs en diable, mes maîtres!

— C'est selon la gravité de l'affaire, dit Procope.

— Il y a des affaires de plusieurs genres, dit Maldent.

— Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions? demanda Pille-Trousse.

— S'il y a des coups à donner, on sera coulant, dit Malemort.

— Pourvu que ce ne soit point une expédition contre quelque église ou quelque couvent, on pourra s'arranger, dit Lactance.

— Surtout si cela se fait au clair de lune, dit Fracasso; je suis pour les expéditions de nuit, moi; ce sont les seules expéditions poétiques et pittoresques.

Yvonnnet ne dit rien: il regardait l'étranger.

Les deux Scharfenstein étaient absorbés dans la cuisson de leur morceau de bœuf.

Toutes ces observations dont chacune peignait le caractère de l'individu qui la faisait, s'étaient élancées presque simultanément de la bouche des aventuriers.

Le jeune homme sourit.

Il répondit en même temps à toutes les questions, regardant successivement celui des aventuriers auquel s'adressait la fraction de sa réponse.

— Oui, l'affaire est grave, dit-il, du genre le plus grave même! et, quoiqu'il y ait des chances de bénéfices en dehors de ma proposition, comme il y a bon nombre de coups à donner et à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera les plus difficiles... Au reste, que les esprits religieux se rassurent, ajouta-t-il, il n'est question ni de couvent, ni d'église, et il est probable que, pour plus grande sécurité, nous agirons la nuit seulement; je dois dire que je préférerais une nuit sombre à une nuit éclairée.

— Alors, dit Procope, qui d'habitude était chargé de débattre les intérêts de la société, développez la proposition, et l'on verra si elle est acceptable.

— Il s'agit, répondit le jeune homme, de vous engager à me suivre, soit dans une expédition nocturne, soit dans une escarmouche, un combat, ou une bataille en plein jour.

— Et qu'aurons-nous à faire à votre suite , dans cette expédition nocturne , dans cette escarmouche , ce combat ou cette bataille ?

— Vous aurez à attaquer celui que j'attaquerai, à l'entourer et à le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

— Et s'il se rend?...

— Je vous prévins d'avance que je ne le reçois pas à merci.

— Peste! dit Procope, c'est une haine à mort, alors.

— A mort! vous avez dit le mot, mon ami.

— Bon! grogna Malemort en se frottant les mains, voilà qui est parler !

— Mais , dit Maldent , si cependant la rançon était bonne , il me semble que mieux vaudrait pour nous recevoir à rançon que tuer.

— Aussi traiterai-je et de la rançon et de la mort en même temps, afin que les deux cas soient prévus.

— C'est-à-dire, reprit Procope, que vous nous achetez l'homme mort ou vivant.

— Mort ou vivant, c'est cela.

— Combien pour le mort? combien pour le vivant?

— Le même prix.

— Bon! dit Maldent, il me semble pourtant qu'un homme vivant a plus de valeur qu'un homme mort.

— Non, car je ne vous achèterais le vivant que pour en faire un mort, voilà tout.

— Voyons, dit Procope, combien donnez-vous?

— Un instant, Procope, dit Yvonnet; faut-il encore que M. de Waldeck veuille bien nous dire de qui il est question.

Le jeune homme fit un bond en arrière.

— Vous avez prononcé un nom... dit-il.

— Qui est le vôtre, monsieur, reprit Yvonnet, tandis que les aventuriers se regardaient, commençant à comprendre que c'était

à l'amant de mademoiselle Gudule qu'ils devaient laisser défendre leurs intérêts.

Le jeune homme fronça son épais sourcil roux.

— Et d'où me connaissez-vous ? demanda-t-il.

— Voulez-vous que je vous le dise ? répondit Yvonnet.

Waldeck hésita.

— Rappelez-vous le château du Parc, continua l'aventurier.

Waldeck pâlit.

Rappelez-vous la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise.

— C'est justement parce que je me la rappelle, dit Waldeck, que je suis ici, et que je vous fais la proposition que vous discutez.

— Alors c'est le duc Emmanuel Philibert qu'il s'agit de tuer, dit tranquillement Yvonnet.

— Peste ! s'écria Procope ; le duc de Savoie !

— Vous voyez qu'il est bon de s'expliquer, dit Yvonnet à ses compagnons en leur jetant un coup d'œil de côté.

— Et pourquoi ne tuerait-on pas le duc de Savoie ! s'écria Malemort.

— Je ne dis pas qu'il ne faut pas tuer le duc de Savoie, reprit Procope.

— A la bonne heure ! dit Malemort ; le duc de Savoie est notre ennemi, puisque nous sommes engagés à M. l'amiral, et je ne vois pas pourquoi on ne tuerait pas le duc de Savoie comme un autre.

— Tu as parfaitement raison, Malemort, répondit Procope ; on peut tuer le duc de Savoie comme un autre... seulement, c'est plus cher qu'un autre !

Maldent fit un signe d'assentiment.

— Beaucoup plus cher, dit-il.

— Sans compter, dit Lactance, que l'on risque son âme à ce jeu-là.

— Bah ! dit Waldeck avec son mauvais sourire ; crois-tu , s'il n'est point en enfer pour autre chose , que Benvenuto Cellini soit damné pour avoir tué le connétable de Bourbon ?

— Le connétable de Bourbon était un rebelle , *distinguo* , dit Procope.

— Et puis , combattant contre le pape Clément VII , il était excommunié , ajouta Lactance , et c'était œuvre pie , que de le tuer.

— Avec cela qu'il est ami du pape Paul IV , votre duc de Savoie , reprit Waldeck en haussant les épaules.

— Voyons , il ne s'agit pas de tout cela , dit Pille-Trousse ; il s'agit du prix.

— Bon ! fit Waldeck , cela s'appelle revenir à la question... Eh bien , que dites-vous de cinq cents écus d'or , cent à titre d'ar-rhes , quatre cent quand la chose sera faite ?

Procope secoua la tête.

— Je dis que nous sommes loin de compte , fit-il.

— J'en suis fâché , reprit Waldeck , car , pour ne pas perdre de temps , j'ai dit mon dernier mot et mon dernier prix ... J'ai cinq cents écus d'or , et pas un carolus avec ; si vous refusez , je serai obligé de traiter ailleurs.

Les aventuriers se regardaient : cinq sur sept secouaient la tête. Malemort seul était d'avis d'accepter , parce qu'il y voyait des coups à donner et à recevoir. Fracasso était retombé dans ses rêveries poétiques.

— Au reste , dit Waldeck , rien ne presse... Vous réfléchirez. Je vous connais , vous me connaissez , nous habitons la même ville ; il nous sera facile de nous retrouver.

Et , saluant les aventuriers d'un léger signe de tête , il tourna sur ses talons , et s'éloigna.

— Faut-il le rappeler ? dit Procope.

— Dame ! fit Maldent , cinq cents écus d'or ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval.

— Et puis, dit Yvonnet, si c'est là tout ce qu'il possède, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

— Mes frères, dit Lactance, les existences des princes de la terre sont sous la garde directe du ciel; on risque son âme en y touchant. Il faut donc n'y toucher que pour une somme qui permette à chacun de nous d'acheter les indulgences dont il aura besoin, si nous réussissons comme si nous ne réussissons pas. L'intention, mes frères — le digne prieur des Jacobins me le disait hier encore — l'intention, mes frères, est réputée pour le fait.

— Il est vrai, dit Pille-Trousse, que cela vaut plus cher que ce qu'on nous propose... et si nous faisons le coup pour notre compte... hein?

— Oui, dit Malemort, faisons le coup.

— Messieurs, interrompit Procope, l'idée est à M. de Waldeck; lui prendre son idée, à lui qui est venu nous la confier, serait un vol... vous connaissez mes principes en matière de droit.

— Eh bien, répondit Yvonnet, si l'idée, comme tu le dis, est à lui, et s'il a la propriété de l'idée, je trouve, moi, qu'il faut accepter les cinq cents écus d'or.

— Oui, acceptons et battons-nous! cria Malemort.

— Oh! ne nous pressons pas, dit Maldent.

— Et s'il traite avec d'autres? dit Yvonnet.

— Oui, s'il traite avec d'autres? répéta Procope.

— Acceptons, et bataille! hurla Malemort.

— Oui, oui, acceptons, crièrent toutes les voix.

— Ayzebdons! dirent les deux Scharfenstein, qui entraient en ce moment, portant sur une planche leur morceau de bœuf rôti, et qui, sans savoir de quoi il était question, se rangeaient à l'avis de la majorité, faisant, comme toujours, preuve de leur bon caractère.

— Alors, que l'un de nous coure après lui, et le rappelle, dit Procope.

— Moi ! dit Malemort.

Et il s'élança.

Mais, au moment où il s'élançait, il entendit retentir du côté du faubourg d'Ile, quelques coups de feu qui prirent à l'instant même la consistance d'une vive fusillade.

— Oh ! bataille ! bataille ! cria Malemort en tirant son épée, et en courant au bruit, qui se faisait entendre dans une direction parfaitement opposée à celle que suivait le bâtard de Waldeck, lequel remontait vers la tour à l'eau.

— Oh ! oh ! l'on se bat du côté du faubourg d'Ile ! Voyons un peu ce que devient Gudule, s'écria Yvonnet.

— Mais l'affaire ? s'écria à son tour Procope.

— Termine, dit Yvonnet ; ce que tu feras sera bien fait... Je te donne procuration.

Et il s'élança sur les traces de Malemort, qui avait déjà dépassé le premier pont, et qui mettait le pied sur l'île formant le détroit Saint-Pierre.

Suivons à notre tour Malemort et Yvonnet afin de voir ce qui se passait au faubourg d'Ile.



IX

BATAILLE.

On se rappelle qu'en entrant à l'hôtel du gouvernement, l'amiral avait donné l'ordre de faire, vers le soir, une sortie ayant pour but de brûler les maisons bordant le boulevard extérieur, et à l'aide desquelles les Espagnols tiraient à couvert sur les défenseurs de la ville, qui, placés sur un plateau inférieur, recevaient le feu sans pouvoir s'en garantir.

Cet ordre avait été donné à MM. de Théligny, de Jarnac et de Luzarche.

En conséquence, à six heures du soir, les trois officiers avaient réuni une centaine d'hommes de leurs compagnies respectives, et cent vingt bourgeois de bonne volonté conduits par Guillaume et Jean Peuquet.

Ces deux cent vingt hommes allaient en attaquer deux mille.

A trente pas à peine de la vieille muraille, la route bifurque, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Un de ses embranchements conduit à Guise, et l'autre à la Fère.

C'était aux deux côtés de cette route, et sur chacun de ces embranchements que s'élevaient les maisons qu'il s'agissait de détruire.

La petite troupe devait donc, une fois hors de la vieille muraille,

se diviser en deux bandes : l'une attaquant à droite , l'autre attaquant à gauche, tous deux incendiant à la fois.

Guillaume et Jean Peuquet, qui connaissaient les localités, s'étaient chargés de diriger chacun une des bandes.

A six heures et demi du soir, la porte du faubourg d'Ile s'ouvrit, et la petite troupe sortit au pas de course.

Mais, si secret qu'eût été le rassemblement, si rapide que fût la sortie, le rassemblement avait été signalé par les sentinelles, et la sortie prévue par Carondelet et don Julian Romeron.

Il en résulta qu'au débouché de chaque rue, les Français trouvèrent un peloton d'Espagnols double de leur nombre, et que, de chaque fenêtre, la mort descendit sur eux.

Mais, cependant, telle fut l'impétuosité du choc, que les pelotons d'Espagnols qui défendaient les deux rues furent rompus, et que, malgré le feu qui partait des fenêtres, on envahit cinq ou six maisons.

Il va sans dire que Malemort, criant, hurlant, sacrant et surtout frappant, était parvenu à se glisser à la tête d'une des deux colonnes, et à entrer le premier dans une maison.

Une fois dans la maison, il oublia qu'on n'y entrait que pour y mettre le feu, et, s'élançant dans l'escalier, il gagna l'étage supérieur.

D'une autre côté, ceux qui y entrèrent après lui oublièrent qu'il y était entré avant eux, et, ne se souvenant que de leur consigne, ils entassèrent les fagots dans les salles basses, et particulièrement au pied de l'escalier.

Puis ils y mirent le feu.

Il en fut ainsi de deux ou trois maisons.

Les Espagnols avaient d'abord pris l'attaque pour une sortie ordinaire; mais bientôt, aux torrents de fumée qui s'échappaient par les fenêtres du rez-de-chaussée, ils devinèrent le but des Français.

Alors, ils réunirent tous leurs efforts, et tombèrent en nombre dix fois supérieur sur la petite troupe, qui fut repoussée.

Mais, sans l'avoir complètement atteint, celle-ci avait cependant rempli une partie de son but : des flammes commençaient à percer le toit de deux ou trois maisons.

On se rappelle qu'Yvonnet, n'étant nullement commandé pour la sortie, avait eu l'idée d'utiliser son temps en se rendant près de mademoiselle Gudule, dont il calmait de son mieux les terreurs ; ces terreurs étaient grandes, car, nous l'avons dit, le père et l'oncle de la jeune fille servaient de guides aux deux colonnes de sortie.

Pendant un instant, les cris, les clameurs, le bruit de la fusillade montèrent si haut, qu'Yvonnet lui même fut curieux de savoir ce qui se passait, et grimpa dans le grenier, suivi de la jeune fille, attachée à lui comme son ombre, un peu par crainte, beaucoup par amour.

Alors, par une lucarne, il put juger de ce qui se passait.

L'arquebusade roulait toujours, et, en même temps, le bruit du fer heurté contre le fer indiquait que la lutte corps à corps continuait de tenir par les rues.

Ce n'était pas le tout. Comme nous l'avons dit, la fumée sortait par les fenêtres de quatre ou cinq maisons, et, à travers la fumée, on voyait des êtres humains aller et venir tout effarés.

C'étaient les Espagnols surpris par l'incendie, et qui, les escaliers enflammés, ne pouvaient descendre des étages supérieurs des maisons.

Dans toutes ces maisons se produisait un mouvement d'effroi facile à remarquer ; mais, dans l'une d'elles, l'effroi paraissait monter jusqu'à la terreur.

C'était celle où opérait Malemort, qui, sans s'inquiéter de l'incendie, attaquait, frappait, combattait au milieu de la fumée.

Au moment où Yvonnet mettait le nez à la lucarne, la scène se passait au premier étage.

Les mieux avisés des Espagnols qui défendaient ce premier étage, ayant à lutter à la fois contre l'incendie et contre cet homme qui semblait en être le démon, sautèrent par les fenêtres.

Les autres, instinctivement, gagnèrent le second étage.

Malemort ne s'occupa plus de ceux qui avaient sauté par les fenêtres; mais il poursuivit les fuyards au second étage, hurlant son cri favori: « Bataille! bataille! »

Pendant ce temps, le feu faisait son œuvre d'élément destructeur. Malemort poursuivait les Espagnols: le feu poursuivait Malemort.

Sans doute, l'aventurier devait, pour cette fois, une invulnérabilité qui ne lui était point habituelle au puissant allié qui marchait derrière lui, et auquel il semblait ne prêter aucune attention.

Bientôt la fumée obscurcit le second étage, comme elle avait obscurci le premier, et l'incendie darda ses langues de flamme à travers le parquet.

Un ou deux Espagnols, bravant le danger de la chute, sautèrent alors des fenêtres du second étage, comme leurs camarades avaient sauté des fenêtres du premier.

Les autres essayèrent de fuir par le toit.

On en vit sortir deux et la moitié d'un troisième par une lucarne; nous disons la moitié d'un troisième, parce que celui-ci sembla tout-à-coup arrêté dans sa sortie, et indiqua, par des mouvements de physionomie à l'expression desquels il n'y avait point à se tromper, qu'il se passait, sur la partie de son corps demeurée dans la maison, les choses les plus désagréables pour lui.

C'était Malemort qui travaillait à grands coups d'épée cette partie trop paresseuse.

L'Espagnol, après avoir fait de vaines tentatives pour rejoindre ses compagnons courant sur la crête des toits, retomba en arrière,

et, malgré un dernier effort pour se cramponner aux rebords de la fenêtre, finit par disparaître tout à fait.

Cinq secondes après, c'était le visage de Malemort — reconnaissable au masque de linge que formait l'appareil de sa dernière blessure — qui apparaissait à la lucarne, à la place de celui de l'Espagnol.

Il vit ses deux ennemis qui fuyaient, et se mit à leur poursuite.

On eût dit que Malemort avait été couvreur ou danseur de corde, tant il marchait d'un pied ferme sur l'étroit chemin.

S'il eût été musulman, son ombre, à l'heure de la mort, eût bien certainement franchi, sans l'aide d'aucun balancier, ce pont du paradis de Mahomet qui conduit de la terre au ciel, et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir.

Les deux fugitifs virent bientôt de quel danger ils étaient menacés.

L'un d'eux prit son parti : au risque de se briser les reins, il se laissa glisser sur la déclivité du toit, s'accrocha au rebord d'une lucarne, et, par cette lucarne, disparut dans la maison.

Cette maison, placée entre deux incendies, avait jusque-là échappé au feu.

Malemort ne s'inquiéta point de l'Espagnol qui venait d'accomplir si heureusement la périlleuse glissade, et continua de poursuivre celui qui restait.

De leur observatoire, Yvonnet et Gudule suivaient des yeux cette gymnastique aérienne, Yvonnet avec tout l'attrait qu'un pareil spectacle peut inspirer à un homme, Gudule avec toute la terreur qu'il doit produire sur une femme.

Les deux acrobates gagnèrent ainsi, de toit en toit, la dernière maison, laquelle semblait, à l'instar de nos vieilles bâtisses, s'incliner pour regarder dans la rivière.

La maison était en bois, et flambait de tous côtés.



Deland del.

Impr. de C. Perrin Turin 1853

F. Perrin lith.

feu et bataille!

Page 234







G. Armand del.

Impr. de C. Perrin Turin 1853.

La nuit du 3 au 4 août à St Quentin.

pag 335.

F. Perrin lith.

Arrivé à l'extrémité du toit, et comprenant qu'il ne pouvait aller plus loin, — à moins que saint Jacques, le patron des Espagnes, ne lui prêtât des ailes, — le fugitif, qui, sans doute, ne savait pas nager, se retourna, résolu à vendre chèrement sa vie.

La lutte commença; mais, au moment où elle atteignait son plus haut degré d'acharnement, le terrain sur lequel elle s'accomplissait commença à se lézarder pour laisser passer la fumée et, derrière la fumée, la flamme; puis le toit vacilla, puis il s'enfonça, attirant les deux combattants dans son effroyable cratère.

L'un d'eux y disparut entièrement.

L'autre s'accrocha à une poutre enflammée, mais encore solide; reprit son centre de gravité, s'achemina, tout en feu, vers l'extrémité de la poutre, et, s'élançant de la hauteur d'un deuxième étage, alla s'éteindre dans la Somme.

Gudule jeta un grand cri; Yvonnet sortit presque tout entier de la lucarne; tous deux restèrent un instant l'haleine suspendue... Le hardi plongeur était-il englouti pour toujours, ou allait-il reparaître?

Puis, seconde question, était-ce l'Espagnol? était-ce Malemort?

Bientôt la surface de la rivière bouillonna, et l'on vit poindre une tête, puis des bras, puis un torse, lesquels nagèrent selon le cours de l'eau pour aborder derrière la vieille muraille.

Du moment où le nageur prenait cette direction, il était à peu près sûr que c'était Malemort.

Yvonnet et Gudule descendirent rapidement, coururent vers l'endroit où, selon toute probabilité, le nageur allait prendre terre. Et, en effet, ils arrivèrent juste à temps pour tirer de l'eau, à moitié brûlé, à moitié noyé, l'acharné combattant, lequel, à bout enfin de ses forces, s'évanouit entre leurs bras en agitant son épée, et en criant d'une voix étranglée: « Bataille! bataille! »

Si mal accoutré que fût Malemort, tout le monde ne s'en était pas encore tiré aussi heureusement que lui.

Repoussés, comme nous l'avons dit, par les vieilles bandes espagnoles de Carondelet et de don Julian, les soldats et les bourgeois, après être parvenus à incendier deux ou trois maisons, ne pouvant garder dans leur retraite tout l'ordre désirable, formèrent, à la porte de la vieille muraille, un encombrement qui donna aux Espagnols toute facilité de prendre leur revanche.

Trente soldats et vingt bourgeois restèrent sur la place, et peu s'en fallut que l'ennemi n'entrât pêle-mêle dans le faubourg avec ceux qu'il poursuivait. Par bonheur, Yvonnet entendit les cris des Espagnols, qui hurlaient déjà: « Ville prise ! » Il courut jusqu'à la tente des aventuriers, tout en appelant aux armes, et revint avec un renfort d'une centaine d'hommes dont une partie s'éparpilla sur le rempart, tandis que l'autre fit face à l'ennemi, déjà engagé sous la voûte.

Mais, en tête de ceux qui accouraient à l'aide du faubourg, il y avait les deux Scharfenstein, armés, l'un de sa masse, et l'autre de son épée à deux mains. Les coups tombèrent sur les Espagnols drus comme ceux du fléau sur l'aire, et force leur fut de reculer devant les deux géants.

Une fois les Espagnols refoulés hors de la voûte, il s'agissait de fermer les portes, ce qui n'était pas chose facile, car les assaillants s'y opposaient de toute leur énergie, les uns poussant la porte avec leurs mains, les autres avec les crosses de leurs arquebuses, les autres, enfin, avec des poutres; mais les deux Scharfenstein parvinrent à se glisser entre les battants et la muraille, et, s'arc-boutant des pieds et des mains, se mirent à pousser la porte d'un mouvement lent, mais régulier et irrésistible, jusqu'à ce qu'ils se fussent joints, et que la traverse de fer eût été mise.

Cette besogne accomplie, ils respirèrent bruyamment, et si bien à l'unisson, que l'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule poitrine pour leurs deux corps.

A peine avaient-ils poussé cette bruyante expiration, qu'un cri de terreur retentit : « Aux murailles ! aux murailles ! »

Deux brèches, en effet, avaient été faites à la muraille, une de chaque côté de la porte, dans le but de transporter de la terre destinée aux plates-formes de l'artillerie ; ces brèches étaient bouchées par des claies et des balles de laine.

Les assiégeants, repoussés de la porte, avaient avisé ces brèches, et essayaient, en les utilisant, d'enlever la ville par un coup de main.

Les deux Scharfenstein, en s'élançant de la voûte, n'eurent besoin que de jeter un coup d'œil autour d'eux pour juger de l'imminence du danger. Malgré l'habitude qu'ils avaient de combattre ensemble, la séparation de leurs forces était, cette fois, si urgente, que, après avoir, avec cette sobriété de langue qui les caractérisait, échangé deux ou trois paroles, ils coururent, l'oncle à la brèche de droite, et le neveu à la brèche de gauche.

L'ennemi, muni de ces longues piques qui étaient, à cette époque, l'arme de l'infanterie espagnole, montait à un double assaut, poussant devant lui bourgeois et soldats, forcés de reculer devant cette moisson d'acier qu'inclinait contre eux le souffle de la guerre.

Heinrich Scharfenstein, propriétaire momentané de la masse, comprit qu'il ne pouvait pas grand'chose, avec cette arme courte et pesante, contre les piques espagnoles, longues de dix pieds ; il pendit, courant toujours, sa masse à sa ceinture, ramassa un quartier de rocher qui gisait sur la muraille, et, sans que sa course fût ralentie par le poids énorme qu'il transportait, il arriva à la brèche en criant : « Gare ! gare !... »

C'était justement la brèche où était Yvonnet.

Celui-ci l'aperçut, comprit son intention, fit, d'un mouvement d'épée, ouvrir une espèce de chemin aux Espagnols, qui s'engagèrent dans la montée ; mais, au moment où ils arrivaient à moitié

de la muraille, le géant parut au haut de la brèche, souleva au-dessus de sa tête le rocher qu'il avait jusque-là porté sur l'épaule, et, joignant l'impulsion de ses forces au poids naturel du projectile, il le lança sur le premier rang espagnol avec une violence qui n'avait rien à envier à la plus puissante catapulte.

Le rocher descendit, bondissant à travers la colonne serrée, brisant tout, écrasant tout, broyant tout !

Puis, par ce chemin ouvert, Heinrich s'élança, et, frappant à droite et à gauche, acheva, avec sa terrible masse, ceux qu'avait épargnés ou n'avait atteints qu'à demi la pierre gigantesque.

De ce côté, en moins de dix minutes, la brèche fut balayée.

Frantz avait également fait merveille.

Lui aussi avait crié gare, et, à sa voix, les rangs des soldats et des bourgeois s'étaient ouverts ; alors, avec sa grande épée à deux mains, il s'était mis à faucher cette moisson de lances, abattant, à chaque coup, cinq ou six hampes, aussi aisément que Tarquin abattait, dans les jardins de Gabies, les têtes de pavot devant le messager de son fils. Puis, lorsqu'il n'eut plus en face de lui que des hommes armés de bâtons, il se jeta dans les rangs espagnols, et se mit à faucher les hommes avec le même acharnement qu'il avait fauché les lances.

Sur ce point aussi, les Espagnols reculèrent.

Mais un incident imprévu faillit faire perdre au brave Frantz tout le fruit du glorieux secours qu'il venait d'apporter aux Saint-Quentinois.

Un homme plus ardent que lui encore à la curée humaine glissa sous son bras en criant : « Bataille ! bataille ! » et se jeta à la poursuite des Espagnols.

C'était Malemort, qui, après avoir repris ses sens, avait avalé une bouteille de vin que lui avait donnée Gudule, et était revenu à la charge.

Malheureusement, deux ou trois de ceux que poursuivait notre

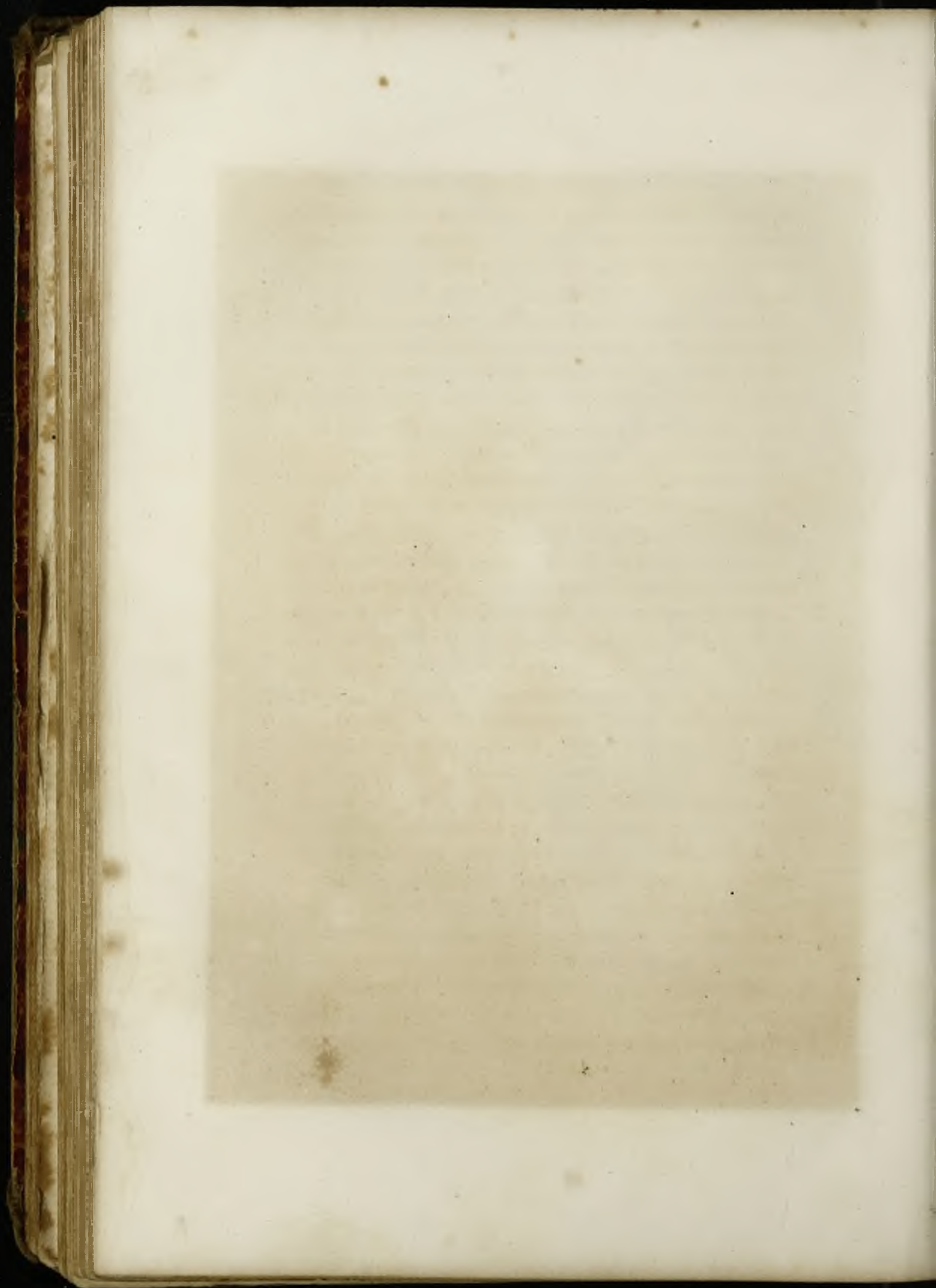


F. Perrin lith.

lith. de C. Perrin Turin 1853.

G. Arnaud del.

Heinrich Scherffenstein a S. Quentin.



aventurier, s'apercevant qu'ils n'étaient poursuivis que par un homme seul, se retournèrent, et, quoique leurs lances tronquées ne leur laissassent pour toute arme qu'un bâton, l'un d'eux, d'un coup de ce bâton, renversa Malemort tout étourdi.

Bourgeois et soldats jetèrent un cri de regret : ils croyaient le brave aventurier mort. Par bonheur, Frantz avait des données certaines sur l'épaisseur du crâne de son compagnon ; il courut à lui, fendit en deux, d'un coup de sa redoutable épée, l'Espagnol, qui s'apprêtait à l'achever d'un coup de dague, prit Malemort par le pied, et, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, revint, en courant, à la brèche, où il jeta Malemort — lequel commençait à rouvrir les yeux en murmurant : « Bataille ! » entre les bras de Lactance, qui accourait avec ses Jacobins.

Derrière les moines venait l'amiral, conduisant une petite troupe d'arquebusiers choisis qui se mirent à ouvrir un feu si bien nourri, sur le boulevard extérieur et sur les maisons restées debout, que les Espagnols se tinrent cois et à couvert.

L'amiral s'informa : la perte avait été grande, et peu s'en était fallu que le faubourg d'Ile n'eût été enlevé d'assaut. Beaucoup de capitaines insistaient près de l'amiral pour lui faire abandonner ce point, qui venait déjà de coûter à la double garnison bourgeoise et militaire une soixantaine d'hommes ; mais Coligny s'obstina : il voyait, sinon la sécurité de la ville, au moins la prolongation du siège dans l'occupation de ce faubourg.

Aussi ordonna-t-il que l'on profitât de la nuit, qui s'avancait, pour réparer les deux brèches, et remettre toutes choses en état.

Les Jacobins, que leurs robes sombres rendaient moins visibles dans l'obscurité, furent chargés de cette besogne, à laquelle ils se mirent avec l'impassible dévouement du courage monacal.

Comme on craignait une attaque nocturne, les arquebusiers veillèrent sur le rempart, tandis que, pour donner l'alarme, au cas où l'ennemi aurait l'idée de tourner la vieille muraille, des sentinelles

furent placées de vingt pas en vingt pas, sur toute la ligne des marais de la Somme.

Ce fut une terrible nuit pour la ville de Saint-Quentin, que cette nuit du 3 au 4 août, nuit où elle eut à pleurer ses premiers morts !

Aussi chacun veilla-t-il sur sa maison et sur son quartier comme les sentinelles veillaient sur le faubourg d'Ile.

Les pauvres habitants du faubourg, qui comprenaient que là allait être le point acharné de l'attaque et de la défense, quittaient leurs maisons, traînant après eux dans des charrettes, ou portant sur des civières ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre des émigrants qui abandonnaient le faubourg pour venir chercher un refuge dans la ville était Guillaume Peuquet, auquel son frère Jean avait offert l'hospitalité dans sa maison, qui formait l'angle de la rue du Vieux-Marché et de la rue des Arbalétriers.

Appuyée à son bras, sa fille Gudule, encore tout étourdie des événements de la journée, rentrait en ville, tournant de temps en temps la tête, soi-disant à cause du grand regret qu'elle éprouvait d'abandonner à une destruction certaine cette maison où elle était née, mais, en réalité, pour s'assurer que le bel Yvonnet ne la perdait point de vue.

Yvonnet suivait effectivement à distance raisonnable le bourgeois, sa fille et les ouvriers tisserands que Jean Peuquet avait prêtés à son frère, pour l'aider au transport de son mobilier, et qui s'acquittaient consciencieusement de ce soin.

Ce fut donc une grande consolation pour la pauvre Gudule, de voir que le jeune homme traversait Saint-Quentin dans toute sa longueur, coupait la place de l'Hôtel de Ville d'un angle à l'autre, suivait la rue Sainte-Marguerite, la rue du Vieux-Marché, et, du coin de la rue aux Pourceaux, la voyait entrer chez son oncle, propriétaire de la maison connue par l'enseigne de la *Navette Couronnée*.

Sous prétexte d'une grande fatigue, — et le prétexte était

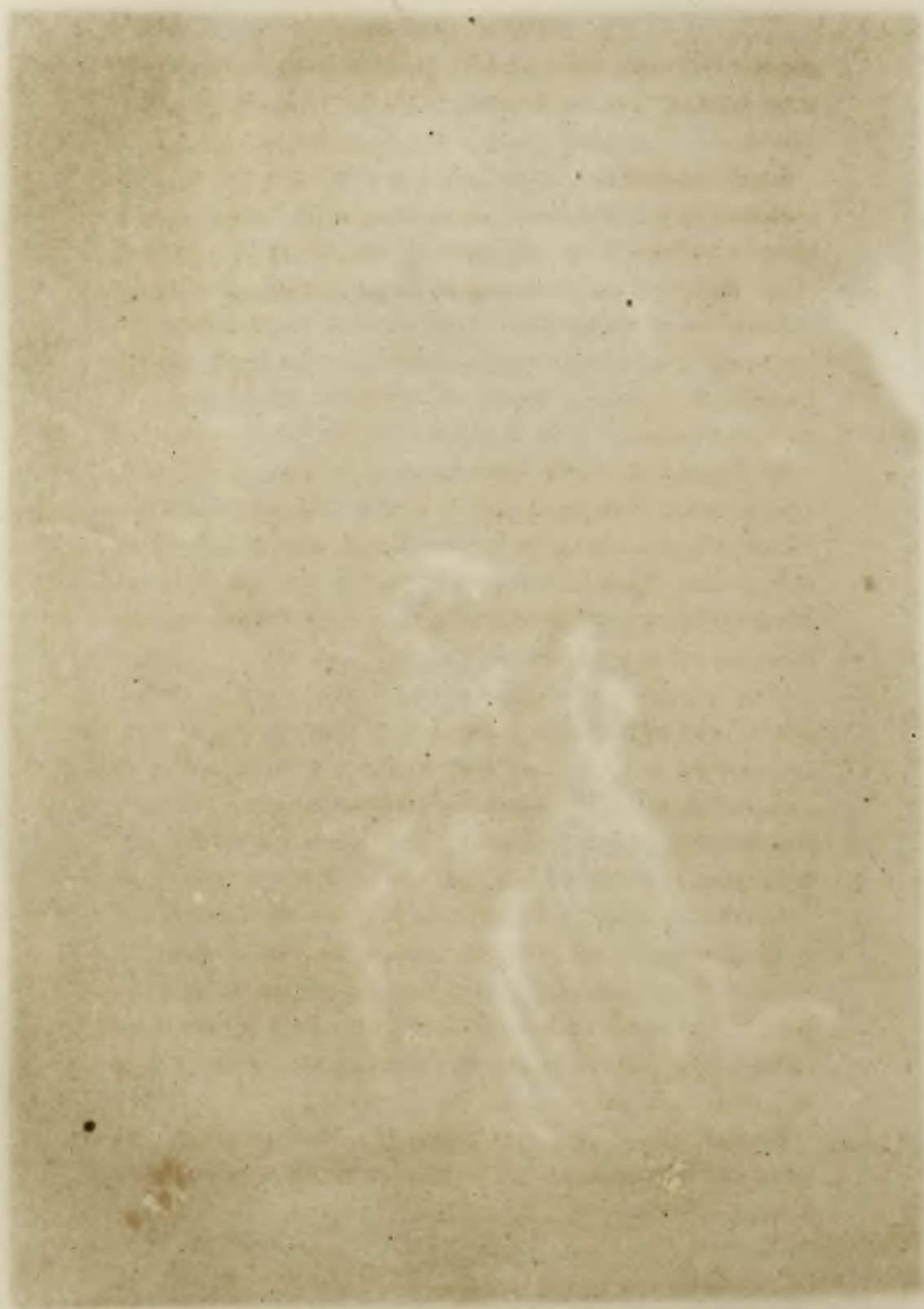


F. Perrin lith.

lith. de C. Perrin Turin 1853.

G. Arnaud del

l'Emigration.



plausible après une pareille journée, — Gudule demanda à se retirer immédiatement dans sa chambre, ce qui lui fut accordé sans discussion.

Gudule commença de croire qu'il y avait véritablement un Dieu pour les amants, quand elle vit que son oncle avait désigné pour son logement et celui de son père une espèce de petit pavillon formant l'angle du jardin, et donnant sur le chemin de ronde du rempart.

Aussi, dès qu'elle se trouva seule dans ce nouveau domicile, son premier soin fut d'éteindre sa lampe, comme si elle eût été couchée, et d'ouvrir sa fenêtre afin d'explorer les environs, et de voir quelle facilité cette fenêtre pouvait offrir à une escalade.

La facilité était grande: cette portion du rempart, qui s'étendait entre la porte du Vieux-Marché et la tour Dameuse, était certainement la plus déserte de la ville. Une échelle de huit ou dix pieds de haut, appuyée à la fenêtre, ferait au pavillon de la rue des Arbalétriers le même office que faisait la borne à la maison du faubourg d'Ile.

Il est vrai que les cloisons qui séparaient la chambre de Gudule de celle de Guillaume étaient bien légères, et que le moindre bruit qui se ferait dans cette chambre pourrait éveiller la susceptibilité de l'oreille paternelle; mais qui empêchait, une fois l'échelle posée, qu'au lieu que ce fût Yvonnet qui montât dans la chambre, ce fût Gudule qui descendit sur le rempart?

De cette façon, ou les amoureux auraient bien mauvaise chance, ou la chambre, demeurant solitaire, serait forcée d'être muette.

Gudule était plongée dans toutes ces combinaisons stratégiques, qui, pour le moment, faisaient d'elle un tacticien presque aussi habile que M. l'amiral, lorsqu'elle vit une ombre se glisser le long de la muraille du jardin.

Yvonnet, de son côté, se livrait à la même exploration, et faisait une reconnaissance sur le nouveau terrain où il allait avoir à manœuvrer.

Ce n'était pas un siège difficile à faire, que celui de la maison de maître Peuquet, surtout pour un homme qui, comme notre aventurier, avait des intelligences dans la place.

Aussi, en deux mots, tout fut-il arrêté pour la nuit suivante.

Puis, comme on entendait dans l'escalier le pas de Guillaume Peuquet, un peu alourdi par la fatigue de la journée, Gudule ferma sa fenêtre, et Yvonnet disparut par la rue Saint-Jean.



X.

M. DE THÉLIGNY.

Le jour retrouva l'amiral sur le rempart.

Loin d'être abattu par l'échec de la veille, Gaspard de Coligny avait décidé que l'on ferait une nouvelle tentative.

A son avis, l'ennemi savait qu'un secours était entré dans la ville, mais il n'en connaissait pas l'importance ; il fallait lui faire croire que ce secours était bien plus puissant qu'il ne l'était en réalité.

On conduirait ainsi le duc Emmanuel Philibert à entreprendre un siège régulier, en lui ôtant l'espoir d'emporter la ville d'un coup de main ; or, un siège régulier, c'était dix jours, quinze jours, un mois peut-être de répit, pendant lequel le connétable ferait, de son côté, quelque tentative, et où le roi aurait le loisir de prendre des mesures.

Il appela donc à lui le jeune lieutenant de la compagnie du Dauphin, M. de Théligny.

Celui-ci accourut. Il avait fait merveille, dans la soirée précédente, au faubourg d'Ile, et, cependant, il s'était tiré sain et sauf de la bataille ; si bien que ses soldats, qui l'avaient vu au milieu de la fusillade, des épées et des lances, en le retrouvant sans une égratignure, l'avaient baptisé *l'Invulnérable*.

Il s'approcha de l'amiral, gai et souriant, comme un homme qui

vient de faire son devoir, et qui est encore prêt à le faire. L'amiral le conduisit derrière le parapet d'une tour.

— Monsieur de Théligny, lui dit-il, voici ce que j'ai résolu. Vous voyez bien d'ici ce poste d'Espagnols ?

Théligny fit signe qu'il voyait parfaitement.

— Eh bien, il me paraît facile à surprendre avec trente ou quarante cavaliers... Ordonnez donc trente ou quarante hommes de votre compagnie, mettez à leur tête un homme sûr, et faites-moi enlever hardiment ce poste-là !

— Mais, monsieur l'amiral, demanda en riant Théligny, pourquoi ne serais-je pas moi-même cet homme sûr qui doit commander la sortie ? Je vous avoue que je suis sûr de mes officiers, mais encore autrement sûr de moi.

L'amiral lui posa la main sur l'épaule.

— Mon cher Théligny, lui dit-il, les hommes de votre trempe sont rares ; voilà pourquoi il ne faut pas les risquer dans des escarmouches, et les aventurer dans des échauffourées. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne commanderez pas la sortie, ou, tout mourant de fatigue que je suis, je demeure sur le rempart.

— S'il en est ainsi, monsieur l'amiral, dit Théligny en s'inclinant, retirez-vous, prenez du repos, et laissez-moi le soin de l'entreprise : je vous engage ma parole que je ne franchirai pas la porte de la ville.

— Je compte sur votre parole, monsieur ! dit gravement l'amiral.

Puis, comme s'il eût voulu faire comprendre que la gravité de son visage et de sa voix s'appliquait seulement à cette recommandation de ne point quitter la ville :

— Quant à moi, mon cher Théligny, ajouta-t-il, je ne retourne pas même au logement du gouverneur, que je trouve trop éloigné ; je rentre chez M. de Jarnac, je me jette sur un lit, et j'y dors une heure ou deux... Vous me trouverez là.

— Dormez tranquille, monsieur l'amiral, répondit Théligny, je veille.

L'amiral descendit le rempart en face la tour de Guise, et entra dans la deuxième maison de la rue de Rémicourt, qui était celle qu'habitait M. de Jarnac.

Théligny le suivit des yeux ; puis , se tournant vers une enseigne :

— Trente ou quarante hommes de bonne volonté de la compagnie du Dauphin ! dit-il.

— Vous allez les avoir à l'instant même, mon lieutenant, répondit l'enseigne.

— Comment cela ? je n'ai donné aucun ordre.

— C'est vrai ; mais les paroles de M. l'amiral ont été prises au vol par un des auditeurs qui a fait signe que c'était compris, et qui est parti tout courant du côté de la caserne en criant : « Dauphins ! Dauphins, à la bataille ! »

— Et quel homme est-ce que celui qui exécute si bien les ordres avant qu'ils soient donnés ?

— Ma foi ! mon lieutenant, répondit en riant l'enseigne, il m'a bien plus l'air d'un diable que d'un homme : la moitié de son visage est couvert d'un appareil ensanglanté, ses cheveux sont brûlés tout ras, sa cuirasse est bosselée devant et derrière, et ses habits sont en loques !

— Ah ! très-bien, dit Théligny, je sais à qui nous avons affaire..... Vous avez raison : ce n'est pas un homme, c'est un diable !

— Eh ! tenez, le voici, mon lieutenant, dit l'enseigne.

Et il montrait à Théligny un cavalier qui accourait au galop, venant de la porte d'Ile.

C'était Malemort, à moitié brûlé, à moitié noyé, à moitié assommé dans la sortie de la veille, et qui, ne s'en portant que mieux, demandait à faire une nouvelle sortie.

En même temps, du côté opposé, c'est-à-dire débouchant par la rue du Billon, à l'extrémité de laquelle était une caserne, s'avancait une petite troupe de quarante cavaliers.

Avec l'activité qui le caractérisait, lorsqu'il était question de donner des coups ou d'en recevoir, Malemort avait eu le temps de courir au quartier, d'y transmettre la volonté de l'amiral, de se rendre à la porte d'Ile, d'y seller son cheval, et de revenir à la porte de Rémicourt, où il se trouvait arriver, comme on voit, en même temps que les cavaliers de la compagnie du Dauphin.

Pour toute récompense du zèle et de l'activité qu'il venait de déployer, Malemort demanda la faveur de faire partie de l'expédition, ce qui lui fut accordé.

Au reste, il avait déclaré que, si on ne l'adjoignait pas à la sortie principale, il ferait une sortie particulière; que, si on ne lui ouvrait pas les portes, il sauterait du haut en bas du rempart.

Seulement, Théligny qui le connaissait pour l'avoir vu à l'œuvre, la veille, lui recommanda de ne point se séparer du corps principal, et de charger dans les rangs.

Malemort promit tout ce que l'on voulut.

La porte fut ouverte, et la petite troupe sortit.

Mais, à peine hors de la porte, Malemort, entraîné par la rage qui le tenait, ne put s'astreindre à suivre le chemin pris par la petite troupe, et qui, sous un couvert d'arbres, et à la faveur de certains mouvements du sol, devait conduire les quarante cavaliers tout près du poste espagnol; il coupa le terrain en droite ligne, lançant son cheval au grand galop, et criant: « Bataille! bataille! »

Pendant ce temps, l'amiral, ainsi qu'il l'avait dit, s'était retiré chez monsieur de Jarnac, et s'était jeté sur un lit; mais, tourmenté par une espèce de pressentiment, et, malgré sa fatigue, ne pouvant s'endormir, il se releva au bout d'une demi-heure, et, comme il lui semblait entendre des cris du côté du

rempart, il prit à la main son épée dans le fourreau, et sortit vivement.

A peine avait-il fait vingt pas dans la rue de Rémicourt, qu'il vit accourir à lui MM. de Luzarche et de Jarnac. A leur air effaré, il était facile de voir qu'il venait de se passer quelque chose de grave.

— Ah! dit M. de Jarnac en abordant l'amiral, vous savez donc déjà?

— Quoi? demanda Coligny.

Les deux officiers se regardèrent.

— Si vous ne savez pas, dit M. de Luzarche, comment donc êtes-vous sorti?

— Je ne pouvais dormir, j'avais quelque chose comme un pressentiment Ayant entendu des cris, je me suis levé, et me voici.

— Venez, alors!

Et les deux officiers remontèrent vivement sur le rempart, accompagnant l'amiral.

Le rempart était encombré de spectateurs.

En effet, voici ce qui s'était passé.

L'attaque prématurée de Malemort avait donné l'alarme. Le poste espagnol était plus nombreux qu'on ne l'avait jugé; les soldats et l'officier de la compagnie du Dauphin, qui croyaient surprendre l'ennemi, trouvèrent l'ennemi à cheval, et en nombre double du leur. A cette vue, la charge mollit; quelques cavaliers tournèrent bride, les plus lâches abandonnant les plus braves. Ces derniers étaient aux prises avec des forces trop considérables pour ne point succomber s'il ne leur arrivait un prompt secours. Théligny oublia la parole engagée à l'amiral: sans autre arme que son épée, il sauta sur le premier cheval qui se trouva à sa portée, et il s'élança hors des murailles, appelant à grands cris au secours de leurs compagnons ceux qui avaient tourné bride. Quelques-uns, alors, se rallièrent à lui, et, avec huit ou dix hommes,

espérant faire une diversion, il était venu, tête baissée, donner au milieu des Espagnols.

Un instant après, on avait vu ce qui restait des quarante cavaliers de la compagnie du Dauphin ramené vivement.

Ils étaient diminués d'un tiers, et M. de Théligny n'était point avec eux.

C'était alors que MM. de Jarnac et de Luzarche, jugeant qu'il était important de prévenir l'amiral de ce nouvel échec, s'étaient acheminés vers la maison où il s'était retiré pour prendre une heure de repos, et l'avaient rencontré à moitié chemin.

On a vu comment tous trois s'étaient élancés sur le rempart qui dominait le théâtre de la catastrophe.

Là, Coligny avait interrogé les fuyards; ceux-ci avaient raconté ce que nous venons de dire.

A l'égard de M. de Théligny, ils ne pouvaient rien affirmer : ils l'avaient vu arriver comme la foudre, frapper l'officier espagnol d'un coup d'estoc au visage; mais, aussitôt, il avait été entouré, et, comme il ne portait aucune arme offensive, il était, au bout de quelques secondes, tombé percé de coups.

Un seul soldat soutenait que, tout dépouillé et tout percé de coups qu'était M. de Théligny, ce brave officier n'avait pas encore rendu le dernier soupir, parce qu'il l'avait vu faire un mouvement d'appel au moment où il passait au galop près de lui.

Quoique cet espoir fût bien faible, l'amiral donna aux officiers de la compagnie du Dauphin l'ordre de monter à cheval, et, à tout prix, de rapporter M. de Théligny mort ou vif.

Les officiers, qui ne demandaient pas mieux que de venger leur camarade, commençaient déjà de courir à la caserne, lorsqu'une espèce de Goliath sortit de la foule, et, portant la main à sa salade :

— Bardon, meinheir amiral, dit-il; ce n'édre boint bézoin d'une gombagnie bour aller gerger cette bauvre tiable de lieutenant...



F. Perrin delin

Imp. de C. Perrin Tarin 1858.

Combat de Théligny



s'il le feut, meinheir amiral, chirai afec mon nefe Frantz, et nous l'aborderons mort ou live !

L'amiral se tourna vers celui qui faisait cette honnête proposition : c'était un des aventuriers qu'il avait pris à son service sans trop compter sur eux, et qui, comme on le voit, avaient, dans le peu de rencontres déjà accomplies, largement payé de leurs personnes.

Il reconnu Heinrich Scharfenstein ; à quatre pas derrière lui, dans la même attitude, et pareil à l'ombre de son oncle, se tenait Frantz.

La veille, il les avait vus tous deux à l'œuvre, défendant chacun une des brèches du faubourg d'Ile, et il lui avait suffi d'un coup d'œil pour les apprécier.

— Oûi, mon brave, dit l'amiral, j'accepte... Que demandes-tu pour cela ?

— Che temante un chéfal bour moi, et un chéfal bour mon nefe Frantz.

— Mais ce n'est point là ce que je veux dire.

— Auzi, addentez tonc... Che temante engore teux hommes bour monder en groupe terrière nous.

— Soit ; mais après ?

— Après ? C'èdre dout... Zeulement, il vautrait teux chéfaux gras et teux hommes maieres.

— Tu choisiras toi-même hommes et chevaux.

— Pon ! fit Heinrich.

— Mais je voulais dire que pour l'argent...

— Oh ! l'archent, c'èdre l'avvaire de Brogobe.

— Il n'y a pas besoin de Procope pour cela, dit l'amiral. Je promets pour Théligny vivant cinquante écus, et pour Théligny mort vingt-cinq écus de gratification.

— Oh ! oh ! fit Heinrich en riant de son gros rire, che fous en irai gerger dant gue fous foutrez, à ce brix-là !

— Eh bien, alors, va, dit l'amiral, et sans perdre de temps !

— Dout de zuide, meinheir amiral, dout de zuide.

Et, en effet, immédiatement Heinrich se mit à choisir les chevaux.

Ceux qu'il préféra étaient deux chevaux d'escadron, vigoureux, fortement râblés, solides sur leurs jambes.

Puis il commença l'inspection des hommes.

Tout à coup, il poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir ; d'un côté, Lactance, et, de l'autre, Fracasso. Un pénitent et un poète, c'était ce que le bon Heinrich connaissait de plus maigre au monde.

L'amiral ne savait trop que penser de tous ces préparatifs ; mais il s'en rapportait, sinon à l'intelligence, du moins à l'instinct des deux géants.

Les quatre aventuriers descendirent le talus du rempart, disparurent sous la voûte de la porte de Rémicourt ; puis, un instant après, la porte leur ayant été ouverte, ils reparurent deux sur chaque cheval, mais prenant, cette fois, toutes les précautions d'ombre et de couvert qui avaient été négligées par Malemort.

Puis ils s'enfoncèrent derrière une petite éminence qui s'élevait à droite du moulin de la Couture.

Il nous serait impossible d'exprimer l'intérêt qui s'attachait à l'expédition de ces quatre hommes allant disputer un cadavre à toute une armée, car l'avis des moins pessimistes était que Théligny devait être mort.

Aussi le silence qui s'était fait parmi les trois ou quatre cents personnes entassées sur le rempart, tant que les quatre aventuriers avaient été en vue, se continua-t-il quand ils eurent disparu derrière la colline.

On eût dit que toute cette foule avait peur, par un souffle, par un mot, par un mouvement, d'éveiller la surveillance de l'ennemi.

Au bout d'un instant, on entendit une décharge de huit ou dix coups d'arquebuse.

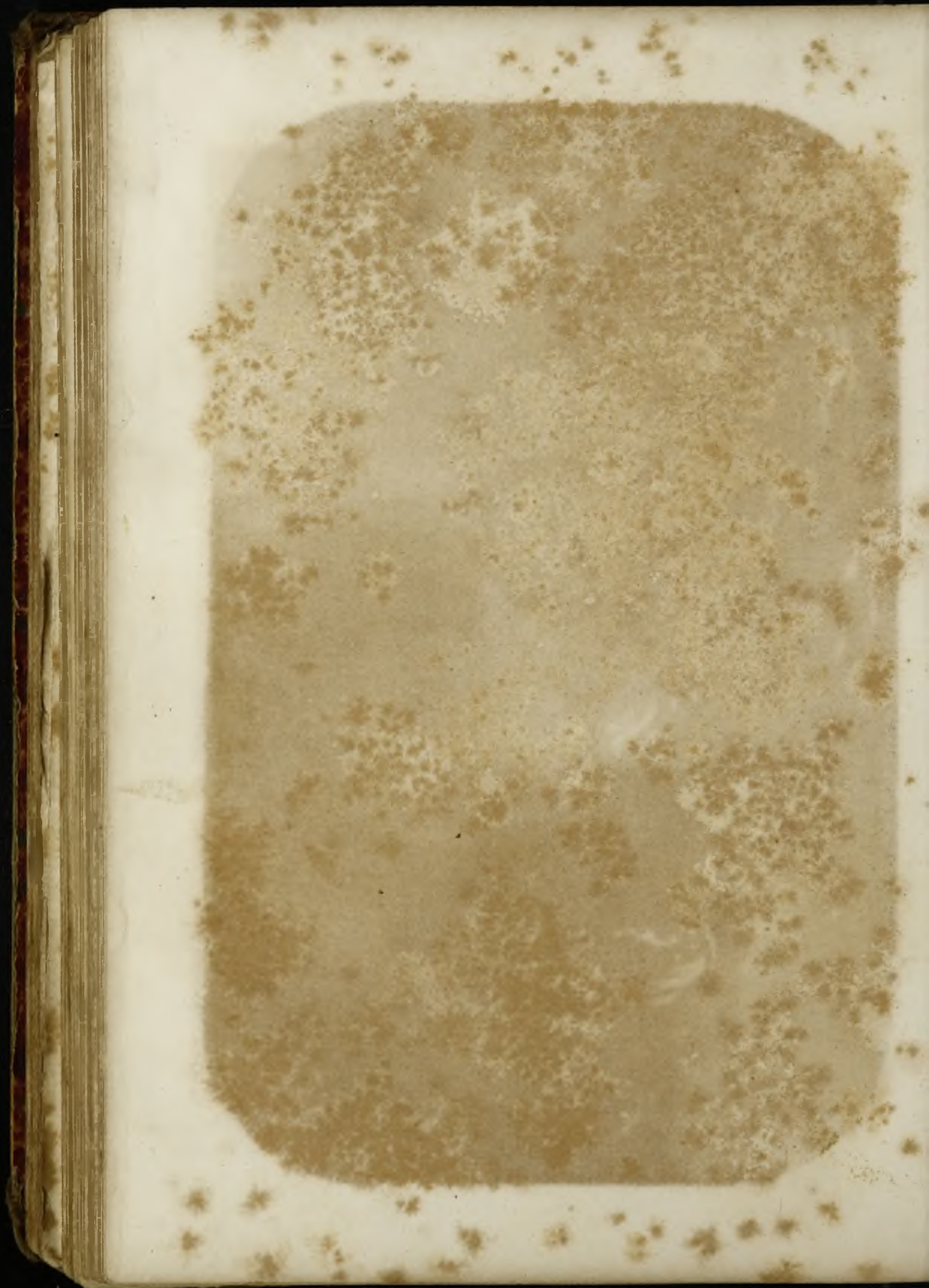


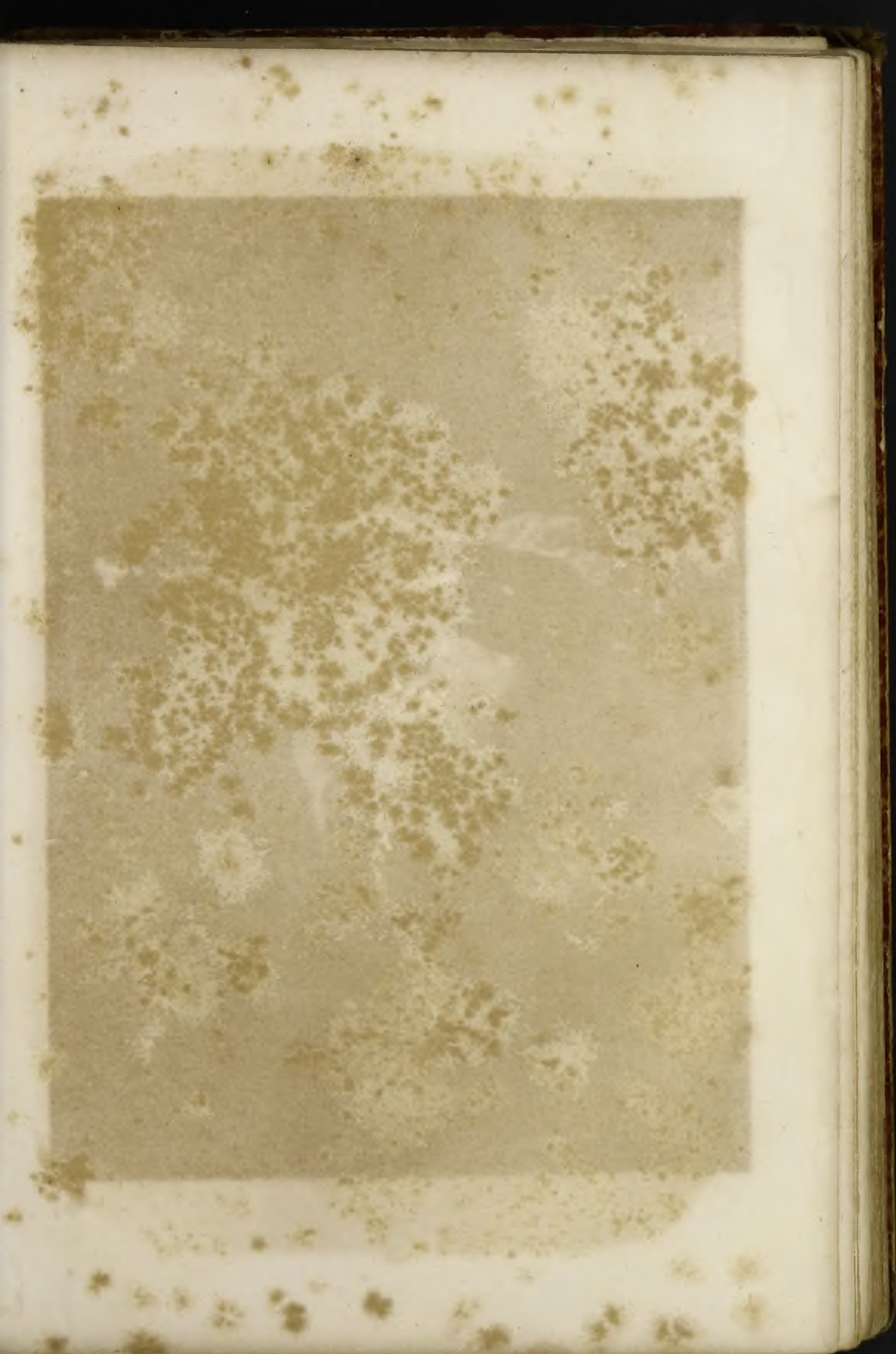
Ferdinand Pezrm lith.

Imp. de C. Perrin Turin 1858.

G. Gonin del.

les 4 aventuriers allant à la découverte de Theliogry.







Guido Gonin del.

Imp. de C. Perrin Turin 1853.

Ferdinand Perrin lith.

Frantz portant les deux cadavres.

Tous les cœurs tressaillirent.

Presque en même temps, Frantz Scharfenstein reparut à pied, portant, non pas un homme, mais deux hommes entre ses bras.

Derrière lui la cavalerie et l'infanterie de l'expédition soutenaient la retraite.

La cavalerie ne se composait plus que d'un cheval et d'un homme; sans doute, un des deux chevaux avait été tué par la décharge qu'on avait entendue.

L'infanterie se composait de Fracasso et de Lactance, chacun son arquebuse à la main.

Huit ou dix cavaliers espagnols harcelaient la retraite. Mais l'infanterie était-elle trop pressée? Heinrich opérait une charge, et la dégageait à grands coups de masse; mais était-ce la cavalerie qui, à son tour, se trouvait serrée de trop près? deux coups d'arquebuse partis en même temps, avec une unité et une justesse remarquables, mettaient deux Espagnols à terre, et donnaient à Heinrich le temps de respirer.

Cependant, Frantz gagnait du chemin, et, en quelques secondes, grâce à ses gigantesques enjambées, il se trouva hors de toute poursuite.

Ce fut un cri de joie et d'admiration, quand on le vit gravir le talus, portant dans ses bras ces deux corps, hommes ou cadavres, comme une nourrice eût porté deux enfants.

Il déposa la moitié de son fardeau aux pieds de l'amiral.

— Foilà le fôtre, dit-il; il n'édre bas dout à vait drébassé!

— Et celui-là? demanda Coligny en montrant le second blessé.

— Oh! zelui-là, dit Frantz, ce n'édre rien... c'édre Malemort...

Tans ine minute, il fa édre refenu! Lui édre le tiaple, lui bas boufoir édre dué!

Et il se mit à rire de ce rire particulier à l'oncle et au neveu, et que l'on eût pu appeler le rire des Scharfenstein.

En ce moment, aux acclamations des assistants, les trois autres aventuriers, cavalerie et infanterie, rentraient dans la ville.

En effet, comme l'avait dit Frantz Scharfenstein, Théligny n'était pas encore mort, quoique percé de sept coups d'épée et de trois balles ; ce qui était facile à voir, les Espagnols lui ayant enlevé jusqu'à sa chemise, et l'ayant laissé à l'endroit où il était tombé, bien convaincus qu'il ne s'en relèverait jamais.

On le porta aussitôt chez M. de Jarnac, et on le coucha sur ce même lit où l'amiral, une heure auparavant, n'avait pu reposer, tourmenté par le pressentiment de ce qui arrivait.

Là, et comme s'il n'eût attendu que ce moment, le blessé rouvrit les yeux, regarda autour de lui, et reconnut l'amiral.

— Un médecin ! un médecin ! s'écria vivement Coligny se reprenant à un espoir qu'il avait complètement perdu.

Mais Théligny, étendant la main :

— Merci, monsieur l'amiral, dit-il ; Dieu permet que je rouvre les yeux, et que je retrouve la voix pour vous demander bien humblement pardon de vous avoir désobéi.

L'amiral l'arrêta.

— Ah ! mon cher monsieur Théligny, lui dit-il, ce n'est point à moi qu'il faut demander pardon, car, si vous m'avez désobéi, c'est par excès de zèle pour le service du roi ; mais, si vous êtes aussi mal que vous croyez être, et que vous ayez quelque chose à demander, demandez-le à Dieu !

-- Oh ! monsieur, dit Théligny, je n'ai heureusement à demander pardon à Dieu que de ces fautes qu'il est permis à un bon gentilhomme d'avouer tandis que, en vous désobéissant, j'ai commis contre la discipline une grave offense..... Pardonnez-moi donc, monsieur l'amiral, afin que je meure tranquille !

M. de Coligny, si bon appréciateur de tout vrai courage, se sentit venir les larmes aux yeux en entendant ce jeune officier, qui, sur le point de quitter une vie si pleine de belles promesses,





F. Perron lith.

Impr. de C. Perron l'année 1838.

G. Arnaud del.

Mort de Theligny

ne paraissait regretter que ce moment d'oubli aux ordres de son général.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il, je vous pardonne une faute dont tout brave soldat serait fier, et, si cette seule chose vous tourmentait à votre dernière heure, mourez tranquille et en paix, comme est mort le chevalier Bayard, notre modèle à tous !

Et il s'inclina pour poser ses lèvres sur le front pâle du mourant. Celui-ci, de son côté, fit un effort, et se souleva.

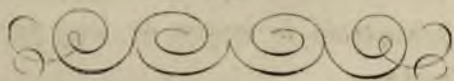
Les lèvres de l'amiral touchèrent le front du jeune officier, qui murmura ce seul mot :

— Merci !

Et il retomba en poussant un soupir.

C'était le dernier.

— Messieurs, dit Coligny essuyant une larme, et s'adressant à ceux qui l'entouraient, voici un brave gentilhomme de moins Dieu nous donne à tous une pareille mort !



XI.

LE RÉVEIL DE M. LE CONNÉTABLE.

Si glorieux que fussent les deux échecs que venait d'éprouver l'amiral, ce n'en était pas moins des échecs qui lui faisaient comprendre le besoin qu'il avait d'être promptement secouru en face d'une si nombreuse armée et d'une si active vigilance.

En conséquence, il résolut, profitant du moment où l'armée anglaise, encore absente, laissait à découvert tout un côté de la ville, d'envoyer des messagers à son oncle le connétable, pour obtenir de lui le plus grand renfort possible.

A cet effet, il fit venir Maldent et Yvonnet : Yvonnet, qui avait été le guide du pauvre Théligny, et Maldent, qui avait été son propre guide à lui.

Le connétable devait être à Ham ou à la Fère; l'un des deux messagers irait donc à Ham, l'autre à la Fère, porter des nouvelles, et indiquer au connétable le moyen de faire parvenir un secours jusqu'à Saint-Quentin.

Ce moyen, que l'absence de l'armée anglaise rendait facile, consistait simplement à lancer une forte colonne par le chemin de Savy, qui aboutit au faubourg de Pontoille, pendant que, à la même heure où elle arriverait en vue de la ville, Coligny, du côté opposé, simulerait une sortie, qui, en occupant sur le point faussement menacé l'armée ennemie, permettrait à la colonne française d'arriver saine et sauve jusqu'à la ville.

Les deux messagers partirent le soir même, emportant chacun une pressante recommandation, l'un de la part du pauvre Malemort, l'autre de la part de la désolée Gudule.

Malemort, qui avait reçu un coup d'épée à travers les côtes, lequel coup, par bonheur, avait passé dans une ancienne cicatrice, — ce qui, du reste, lui arrivait presque toujours, tant il en était grêlé ! — Malemort recommandait à Maldent de lui rapporter certaines herbes qui lui étaient nécessaires pour renouveler ce fameux baume de Ferragus dont il faisait une si terrible consommation.

Gudule, qui avait reçu à travers le cœur un coup bien autrement douloureux et bien autrement mortel que celui de Malemort, recommandait à Yvonnet de veiller avec le plus grand soin sur une vie à laquelle la sienne était attachée. En attendant son bien-aimé Yvonnet, elle passerait toutes les nuits à sa fenêtre donnant sur le rempart du Vieux-Marché.

Nos deux aventuriers sortirent par la porte de Pontoille; puis, arrivés à une demi-lieue à peu près sur la route de Ham, Yvonnet prit à travers champs, pour gagner le chemin de la Fère, tandis que Maldent continuait de suivre celui de Ham.

Yvonnet passa la Somme entre Gauchy et Gruois, et rejoignit à Cérisy le chemin de la Fère.

Nous nous attachons plutôt à Yvonnet qu'à Maldent, attendu que c'est à la Fère que se trouvait le connétable.

A trois heures du matin, Yvonnet frappait à la porte de la ville, qui refusait obstinément de s'ouvrir; mais, cependant, le concierge, apprenant que le visiteur nocturne arrivait de Saint-Quentin, l'entrebailla pour le laisser passer.

L'ordre avait été donné par le connétable d'accueillir sans retard tout messenger venant de la part de son neveu, et d'introduire l'envoyé près de lui, à quelque heure que ce fût.

A trois heures et demie du matin, on éveillait donc le connétable.

Le vieux soldat était couché dans un lit, luxe qu'il se permettait

rarement en campagne; mais il avait sous son chevet son épée de connétable, et, sur une chaise, près de son lit, son armure et son casque; ce qui indiquait que, à la moindre alerte, il serait en mesure d'attaquer ou de se défendre.

Ceux qui servaient sous lui étaient, d'ailleurs, habitués à être appelés à toute heure du jour et de la nuit, soit pour donner des avis, soit pour recevoir des ordres.

Yvonnet fut introduit dans la chambre de l'infatigable vieillard, qui, sachant qu'un messenger était arrivé, attendait ce messenger à moitié soulevé sur son coude.

A peine eut-il entendu les pas d'Yvonnet, que, avec sa brutalité ordinaire :

— Allons, drôle! dit-il, avance ici!

Ce n'était pas l'heure de faire de la susceptibilité: Yvonnet s'avança.

— Plus près, dit le connétable, plus près, que je te regarde dans le blanc des yeux, maroufle! J'aime à voir ceux à qui je parle.

Yvonnet s'avança jusqu'au bord du lit.

— Me voici, monseigneur, dit-il.

— Ah! te voici... c'est bien heureux!

Il prit sa lampe, et regarda l'aventurier avec un mouvement de tête qui n'indiquait pas que l'examen fût favorable au messenger.

— J'ai déjà vu ce muguet quelque part, dit le connétable se parlant à lui même.

Puis, à Yvonnet :

— Ne vas-tu pas me donner la peine de chercher où je t'ai vu, drôle? Voyons, dis-moi cela tout de suite; tu dois t'en souvenir, toi!

— Et pourquoi m'en souviendrais-je mieux que vous, monseigneur? dit Yvonnet ne pouvant résister au désir d'adresser à son tour une question au connétable.

— Parce que, répondit le vieux soldat, tu vois une fois par hasard

un connétable de France, tandis que je vois tous les jours un tas de coquins comme toi !

— C'est juste, monseigneur, répondit Yvonnet. Eh bien, vous m'avez vu chez le roi.

— Comment, dit le connétable, chez le roi ? Tu va donc chez le roi, toi ?

— J'y ai du moins été le jour où j'ai eu l'honneur de vous y voir, monsieur le connétable, répondit Yvonnet avec la plus exquise politesse.

— Hum ! fit le connétable, hum !... Au fait, je me rappelle : tu étais avec un jeune officier qui venait parler au roi de la part de mon neveu

— Avec M. de Théligny.

— C'est cela ! dit le connétable. Et tout va bien là-bas ?

— Au contraire, monseigneur, tout va mal.

— Comment, tout va mal ? Prends garde à ce que tu vas me dire, drôle !

— Je vais vous dire la vérité, monseigneur. Avant-hier, nous avons eu, en faisant une sortie au faubourg d'Ile, une soixantaine d'hommes mis hors de combat. Hier, en essayant d'enlever un poste d'Espagnols en avant de la porte de Rémicourt, nous avons perdu quinze cavaliers de la compagnie du Dauphin, et leur lieutenant, M. de Théligny...

— Théligny ! interrompit le connétable, qui se croyait invulnérable, ayant survécu à tant de batailles, à tant de combats, à tant d'escarmouches ; Théligny s'est laissé tuer ? l'imbécile !.... Après ?

— Eh bien, après, monsieur le connétable, voici une lettre de M. l'amiral, qui demande un prompt secours.

— Il fallait donc commencer par là, maroufle ! dit le connétable en arrachant la lettre des mains de l'aventurier.

Et il la lut, selon son habitude, en s'interrompant pour donner des ordres.

« Je tiendrai le plus que je pourrai le faubourg d'Ile... »

— Et il fera bien, mordieu !..... Qu'on m'aille chercher M. Dandelot !

« Car, des hauteurs du faubourg, une batterie d'artillerie peut balayer dans toute sa longueur le rempart de Rémicourt, de la tour à l'Eau à la tour Rouge... »

— Qu'on appelle le maréchal Saint-André !

« Mais, pour défendre le faubourg d'Ile et les autres points menacés, il me faudrait un renfort de deux mille hommes au moins, n'ayant, en réalité, que cinq ou six cents hommes sous mes ordres »

— Corbleu ! je lui en enverrai quatre mille !... Qu'on me fasse venir M. le duc d'Enghien ! ... De quel droit ces messieurs dorment-ils quand je suis éveillé ? M. le duc d'Enghien, tout de suite ! Voyons, que me rabâche-t-il encore, M. mon neveu ?

« Je n'ai que seize pièces de canon ; je n'ai que quarante canonniers ; je n'ai que cinquante ou soixante arquebuses ; enfin, je n'ai de munitions que pour quinze jours, et de vivres que pour trois semaines ... »

— Comment, c'est vrai, tout ce qu'il me dit là ? s'écria le connétable.

— C'est l'exacte vérité, monseigneur ! répondit gracieusement Yvonnet.

— En effet, je voudrais bien voir qu'un maroufle de ton espèce donnât un démenti à mon neveu ... hum !

Et le connétable regarda Yvonnet d'un air féroce.

Yvonnet s'inclina et fit trois pas en arrière.

— Pourquoi te recules-tu ? demanda le connétable.

— Parce que je pense que monseigneur n'a plus rien à me demander.

— Tu te trompais... Viens ici.

Yvonnet reprit sa place.

— Et les bourgeois, comment se conduisent-ils ? demanda le connétable.

— A merveille, monseigneur !

— Les drôles ! ... Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement !

— Il n'y a pas jusqu'aux moines qui n'aient pris la hallebarde.

— Cafards ! ... Et tu dis qu'ils se battent ?

— Comme des lions ! Quant aux femmes, monseigneur...

— Elles geignent, elles pleurent, elles tremblent?... Les drôlesses ne sont bonnes qu'à cela.

— Au contraire, monseigneur, elles encouragent les combattants, elles pansent les blessés, elles enterrent les morts.

— Coquines ! ...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un gentilhomme tout armé, mais la tête seulement couverte d'un bonnet de velours, parut sur le seuil.

— Ah ! venez ici, monsieur Dandelot, dit le connétable. Voilà votre frère qui jette les hauts cris dans sa ville de Saint-Quentin, où l'on croirait qu'on l'égorge.

— Monseigneur, répondit en riant M. Dandelot, si mon frère, votre neveu, jette les hauts cris, vous le connaissez assez, je présume, pour savoir que ce n'est pas de peur.

— Eh ! oui, morbleu ! je sais que c'est de mal... et voilà ce qui me fâche... Aussi vous ai-je fait appeler, vous, M. le maréchal de Saint-André...

— Me voici, monseigneur, interrompit le maréchal en apparaissant à son tour à l'entrée de la chambre.

— Bon ! bon ! maréchal ! ... Et M. d'Enghien, qui n'arrive pas !

— Pardon, monseigneur, dit le duc en entrant à son tour, me voici.

— Tripes et boyaux, messieurs ! dit le connétable lançant son gros juron avec d'autant plus de violence, que, voyant tout le

monde rendu à son devoir, il ne savait comment épancher cette mauvaise humeur habituelle qui faisait le fond de son caractère ; tripes et boyaux, messieurs ! nous ne sommes pas à Capoue pour dormir, comme vous faites, les poings fermés.

— Ce n'est pas à moi que cela s'adresse, monseigneur, dit le maréchal, car j'étais déjà levé.

— Et, moi, dit le duc d'Enghien, je n'étais pas encore couché.

— Non, je parle pour M. Dandelot.

— Moi ? dit Dandelot ; mais monseigneur m'excusera : je faisais patrouille, et, si je suis arrivé ici avant ces messieurs, c'est que j'étais à cheval quand on m'a rencontré, et que je suis accouru à cheval.

— Alors, c'est pour moi, dit Montmorency. Il paraît que me voilà vieux et bon à rien, puisque je suis le seul couché... Tête et sang !

— Mais, connétable, reprit en riant Dandelot, qui diable dit cela ?

— Personne, je l'espère bien ; car, à celui qui dirait cela, je lui casserais la margoulette comme j'ai fait à ce prophète de mauvais augure que j'ai rencontré l'autre jour sur la route Mais il s'agit d'autre chose, voyons ; il s'agit de porter secours à ce pauvre diable de Coligny, qui a cinquante mille hommes sur les bras. Cinquante mille hommes, qu'en dites-vous ? M'est avis que monsieur mon neveu a peur, et qu'il voit double.

Les trois officiers sourirent en même temps, et avec une expression pareille.

— Si mon frère dit cinquante mille hommes, répondit Dandelot, c'est cinquante mille hommes, monseigneur.

— Et même plutôt soixante mille que cinquante mille, dit le maréchal de Saint-André.

— Et vous, monsieur d'Enghien, que pensez-vous ?

— Mais, monsieur le connétable, je pense exactement comme ces messieurs.

— Alors, vous êtes, comme toujours, d'un avis contraire au mien?

— Non, monsieur le connétable, reprit Dandelot; seulement, nous sommes d'avis que l'amiral dit la vérité.

— Eh bien, êtes-vous prêts à risquer quelque chose pour le secourir, l'amiral?

— Je suis prêt à risquer ma vie, répondit Dandelot.

— Nous aussi, dirent d'une même voix le maréchal de Saint-André et le duc d'Enghien.

— Alors, tout va bien! dit le connétable.

Puis, se retournant vers l'antichambre, dans laquelle se faisait un grand bruit.

— Corbleu! dit-il, d'où vient tout ce vacarme?

— Monseigneur, dit un des sous-officiers de garde, c'est un homme qu'on vient d'arrêter à la porte de Ham.

— Qu'on le fourre en prison!

— On croit que c'est un militaire déguisé en paysan.

— Qu'on le pend!

— Mais il se réclame de M. l'amiral, et assure qu'il vient de sa part.

— A-t-il une lettre ou un sauf-conduit?

— Non, et c'est ce qui nous a fait croire que nous avions affaire à un espion.

— Qu'on le roue!

— Un instant! cria une voix dans l'antichambre, on ne roue pas les gens comme cela, fût-on M. le connétable.

Et, à la suite d'une vive rumeur et d'un mouvement qui indiquait une lutte, un homme s'élança de l'antichambre dans la chambre.

— Eh! s'écria Yvonnet, prenez garde à ce que vous allez faire, monseigneur: c'est Maldent!

— Qu'est ce que c'est que cela, Maldent? demanda le connétable.

— C'est le second messenger que vous a envoyé M. l'amiral,

et qui, parti en même temps que moi de Saint-Quentin, arrive naturellement deux heures après-moi, ayant passé par Ham.

Et, en effet, c'était Maldent, qui, n'ayant pas trouvé M. le connétable à Ham, y avait pris un cheval, et était accouru à toute bride de Ham à la Fère, de peur que quelque obstacle n'eût arrêté Yvonnet en chemin.

Maintenant, comment Maldent, qui était parti en costume militaire, et avec une lettre de l'amiral, arrivait-il vêtu en paysan et sans lettre? C'est ce que, grâce à leur perspicacité habituelle, nos lecteurs devineront dans un des chapitres suivants.



XII.

L'ECHELLE.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de nous voir suivre, avec une exactitude qui appartient plutôt à l'historien qu'au romancier, tous les détails, attaque et défense, de ce glorieux siège de Saint-Quentin, — siège également glorieux pour celui qui l'a fait et pour celui qui l'a soutenu.

D'ailleurs, à notre avis, la grandeur d'un pays se compose aussi bien de ses défaites que de ses victoires : la gloire des triomphes se rehausse de celle des revers.

Quel peuple, en effet, n'eût pas succombé après Crécy, après Poitiers, après Azincourt, après Pavie, après Saint-Quentin, après Waterloo? Mais la main de Dieu était sur la France, et, après chaque chute, la France, au contraire, s'est relevée plus grande qu'elle n'était auparavant.

C'est après avoir succombé sept fois sous le poids de sa croix que Jésus sauva le monde!

La France, sous ce rapport, qu'on nous permette de le dire, pourrait bien n'être pas autre chose que le Christ des nations.

Saint-Quentin est une de ces stations de la France portant sa croix.

La croix, ce fut la monarchie.

Heureusement, derrière la monarchie était le peuple.

Cette fois encore, derrière la monarchie tombée, nous allons voir le peuple rester debout,

Pendant la nuit qui suivit celle du départ d'Yvonne et de Maldent, on vint prévenir l'amiral que les sentinelles qui montaient la garde au faubourg d'Ile croyaient entendre un bruit de sape.

Coligny se leva et courut à l'endroit menacé.

C'était un capitaine expérimenté, que l'amiral. Il descendit de son cheval, se coucha sur le rempart, approcha son oreille de terre, et écouta.

Puis, se relevant :

— Ce n'est point un bruit de sape, dit-il; c'est un bruit de canons que l'on roule... L'ennemi approche ses pièces pour tirer en batterie.

Les officiers se regardèrent.

Puis Jarnac, s'avancant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, vous savez que l'avis de tout le monde est que l'endroit n'est pas tenable ?

L'amiral sourit.

— C'est le mien aussi, messieurs, dit-il; et, cependant, vous le voyez, depuis cinq jours, nous tenons... Si je m'étais retiré quand j'en fus pressé par vous, le faubourg d'Ile serait, depuis cinq jours, aux mains des Espagnols, et les travaux qui leur restent à faire pour attaquer la ville de ce côté seraient faits. Or, n'oublions point ceci, messieurs: chaque jour que nous gagnons nous est aussi utile que le sont au daim poursuivi les derniers souffles de son haleine.

— Alors, votre avis, monseigneur ?

— Mon avis est que nous avons fait, de ce côté, tout ce qu'il était humainement possible de faire, et qu'il faut porter ailleurs notre force, notre dévouement et notre vigilance.

Les officiers s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

— Au point du jour, continua Coligny, les pièces espagnoles seront en batterie, et le feu commencera; au point du jour, il

faut que tout ce que nous avons ici d'artillerie, de munitions, de boulets, de balles de laine, de brouettes, de civières, de pics, d'outils à pionnier, soit rentré dans la ville. Une partie de nos hommes va s'occuper à cela; l'autre entassera dans les maisons les fagots et les fascines que j'ai fait préparer, et y mettra le feu.... Je veillerai moi-même à la retraite, et ferai couper les ponts derrière nos soldats.

Puis, comme il voyait autour de lui les pauvres malheureux à qui ces maisons appartenaient, et qui écoutaient ces ordres d'un air désolé :

— Mes amis, dit-il, vos maisons, épargnées par nous, seraient démolies par les Espagnols, qui y chercheraient du bois et des pierres pour construire leurs masques, et creuser leurs tranchées; faites-en vous-même le sacrifice au roi et au pays : c'est vous que je charge d'y mettre le feu.

Les habitants du faubourg d'Ile se regardèrent, échangèrent quelques mots à voix basse, et l'un d'eux, s'avancant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, je m'appelle Guillaume Peuquet; vous voyez d'ici ma maison, celle-là qui est une des plus grandes du quartier.... Je me charge de mettre le feu à ma maison, et voici mes voisins et mes amis qui en feront autant aux leurs que je vais en faire à la mienne.

— C'est vrai, cela, mes enfants? dit l'amiral, les larmes aux yeux.

— Est-ce pour le bien du roi et du pays, ce que vous demandez-là, monsieur l'amiral?

— Tenez seulement quinze jours avec moi, mes amis, et nous sauvons la France! dit Coligny.

— Et, pour que vous teniez dix jours encore, il faut que nous brûlions nos maisons?

— Je crois, mes amis, que c'est nécessaire.

— Alors, nos maisons brûlées, vous répondez de tenir?

— Je réponds, mes amis, de faire tout ce qu'un gentilhomme dévoué au roi et au pays peut faire, dit l'amiral. Quiconque parlera de rendre la ville sera jeté par moi du haut en bas des murailles ; si je parle de la rendre moi-même, que l'on m'en fasse autant.

— C'est bien, monsieur l'amiral, dit un des habitants du faubourg, quand vous ordonnerez de brûler les maisons, on y mettra le feu.

— Mais, dit une voix, j'espère bien qu'on épargnera l'abbaye de Saint-Quentin-en-Ile.

L'amiral se retourna du côté où venait la voix, et reconnut Lactance.

— Saint-Quentin-en-Ile moins que tout le reste, répondit l'amiral. De la plate-forme de Saint-Quentin-en-Ile, on domine tout le rempart de Rémicourt, et une batterie de canon établie sur cette plate-forme rendrait la défense du rempart impossible.

Lactance leva les yeux au ciel, et poussa un profond soupir.

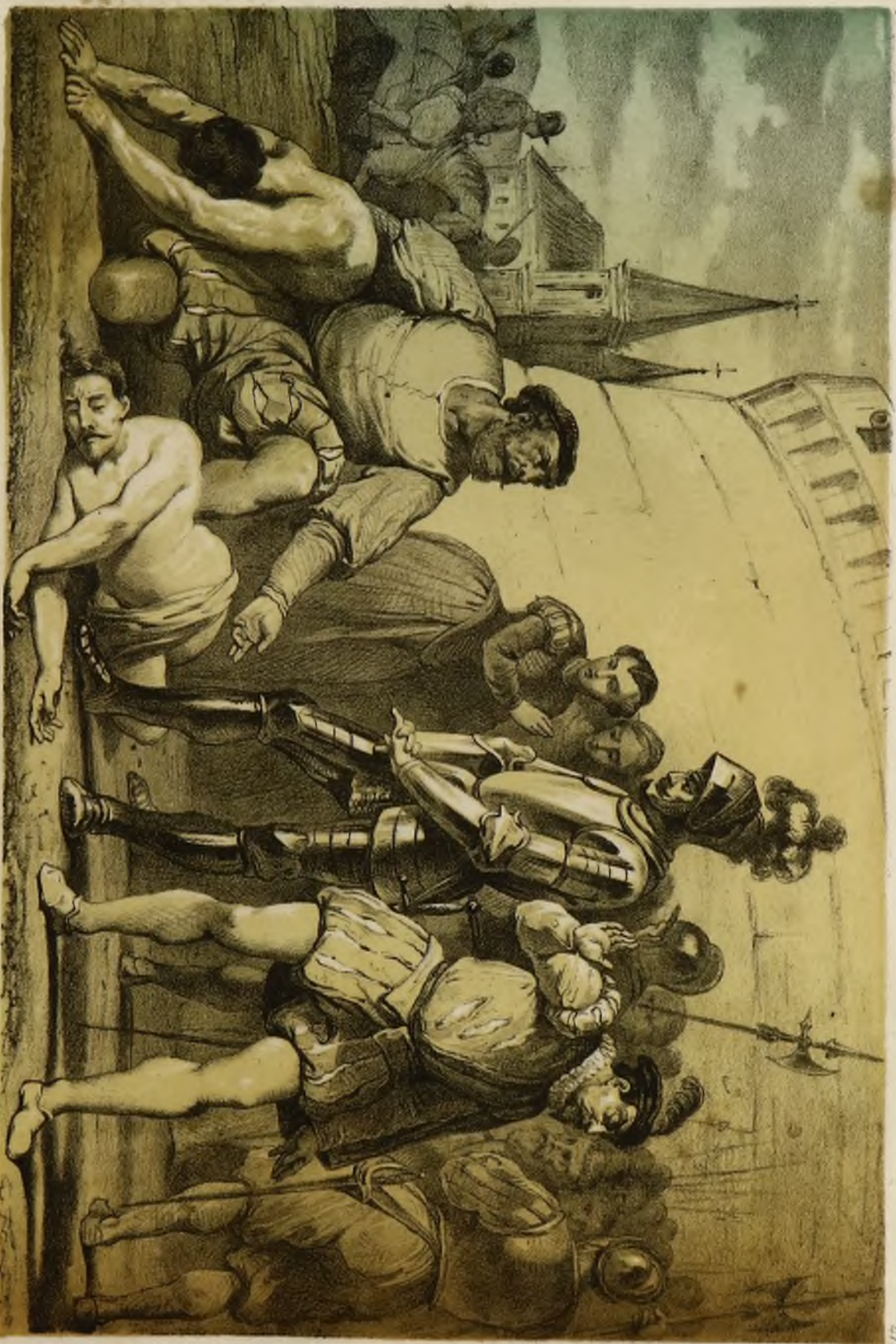
— D'ailleurs, continua en souriant l'amiral, Saint-Quentin est avant tout le protecteur de la ville, et il ne nous en voudra point d'empêcher qu'on ne fasse de son abbaye un moyen de ruine pour ses protégés.

Puis, profitant de ce moment de bonne volonté qui paraissait inspirer à chacun un seul et même dévouement, il ordonna que l'on commençât de tirer vers la ville les canons, et de charrier les différents objets indiqués par lui ; le tout dans le plus grand silence possible.

On se mit à l'œuvre, et, il faut le dire, avec autant de courage ceux qui portaient les fascines dans les maisons que ceux qui, attelés aux canons ou aux chariots, tiraient chariots et canons vers la ville.

A deux heures du matin, tout était rentré, et il ne restait derrière la vieille muraille que le nombre d'arquebusiers nécessaire

Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas.

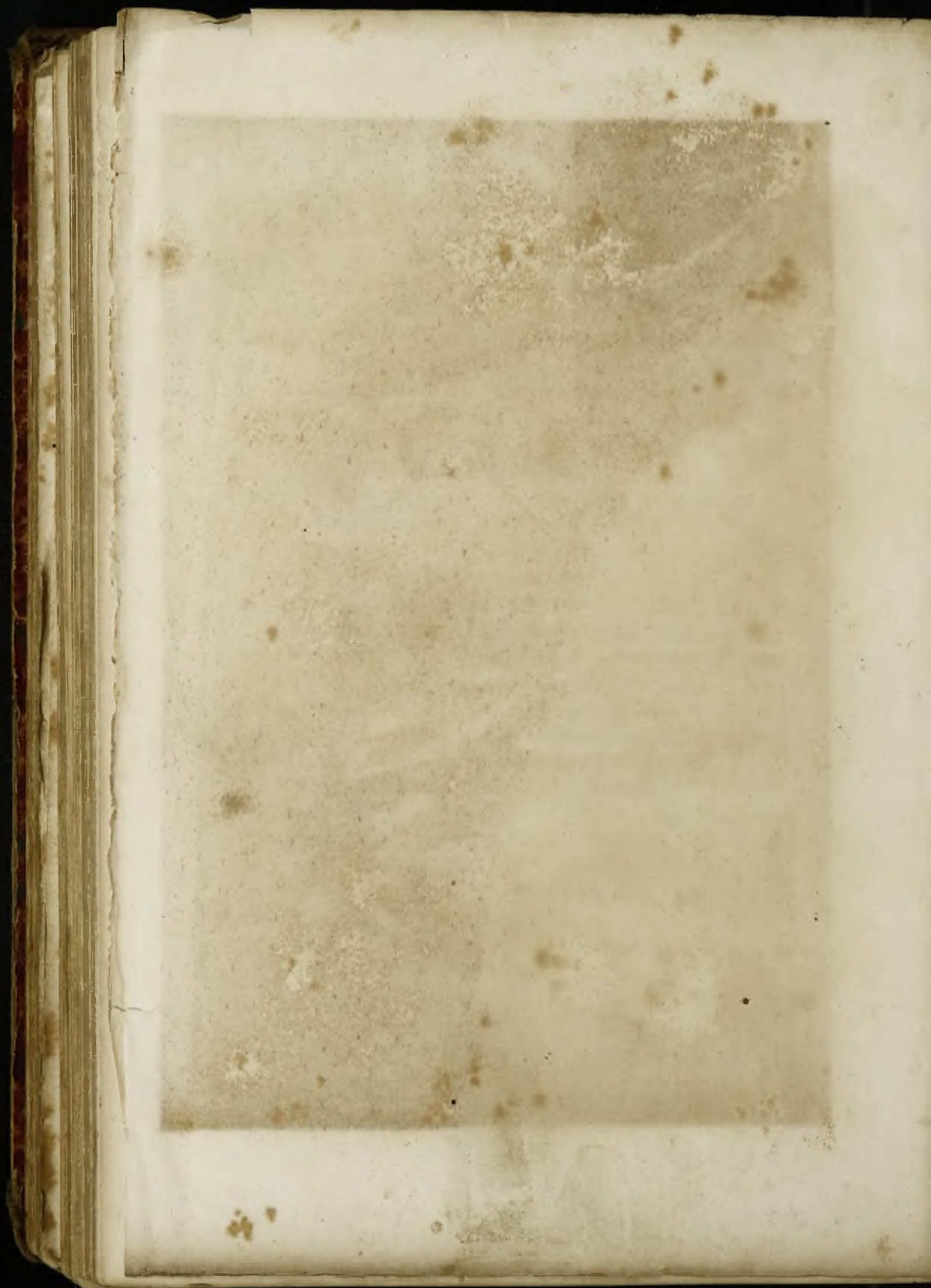


G. Gouin del.

Impr. de C. Perrin Turin 1853.

F. Perrin lith.

foilà le fôtre, il n'édre bas dout a vait drépassé !



pour faire croire qu'elle était toujours défendue, et les hommes qui, des torches à la main, se tenaient prêts à mettre le feu aux maisons.

Au point du jour, comme l'avait prévu l'amiral, les Espagnols tirèrent leur première volée. Une batterie de brèche avait été établie dans la nuit, et c'était bien le travail qui se faisait pour son établissement qu'avait entendu l'amiral.

Cette première volée était le signal convenu pour mettre le feu au faubourg. Pas un des habitants n'hésita; chacun approcha héroïquement sa torche des fascines, et, au bout d'un instant, on vit monter vers le ciel un rideau de fumée qui fit bientôt place à un rideau de flamme.

Le faubourg brûlait depuis l'église Saint-Éloi jusqu'à celle de Saint-Pierre-au-Canal; mais, au milieu de cet immense brasier, comme si un pouvoir surhumain en eût écarté l'incendie, l'abbaye de Saint-Quentin restait intacte.

Trois fois, à travers le feu, et passant sur des ponts volants, — car les autres avaient été coupés, — des bourgeois d'abord, des soldats ensuite, et enfin des artificiers, allèrent renouveler la tentative, trois fois la tentative échoua.

L'amiral, du haut de la porte d'Ile, suivait les progrès de la destruction, lorsque Jean Peuquet, se séparant du groupe dont il faisait partie, et s'approchant de l'amiral, son bonnet de laine à la main :

— Monseigneur, dit-il, il y a là un ancien de la ville qui prétend avoir entendu raconter à son père qu'un dépôt de poudre existe dans l'une ou dans l'autre des deux tours qui flanquent la porte d'Ile, et peut-être dans toutes les deux.

— Bon ! dit l'amiral, il faut voir... Où sont les clefs ?

— Ah ! les clefs, dit Jean Peuquet, qui sait cela ? Il y a peut-être cent ans que les portes n'ont été ouvertes !

— Alors, qu'on prenne des leviers et des pinces pour les ouvrir.

— N'édre bas pézoin te lefiers ni te binzes, dit une voix; moi bouzer la borde, et la borde s'oufrira!

Et Heinrich Scharfenstein, suivi de son neveu Frantz, fit trois pas vers Coligny.

— Ah! c'est toi, mon brave géant? dit l'amiral.

— Foui, c'èdre moi et mon neveu Frantz.

— Eh bien, pousse, mon ami! pousse!

Les deux Scharfenstein s'approchèrent chacun d'une porte, s'y adossèrent, et, toujours pareils à une double mécanique obéissant à un même mouvement, après avoir pris leur point d'appui, comptèrent:

— *Ein! zwein! drei!*

Et, au mot *drei*, qui, dans notre langue, correspond au mot *trois*, faisant chacun un effort, ils enfoncèrent chacun la porte à laquelle il était adossé, et cela si victorieusement, que tous deux tombèrent avec elle.

Seulement, comme les portes avaient opposé des résistances plus ou moins grandes, Frantz Scharfenstein tomba de son long et à la renverse, tandis que Heinrich, plus favorisé, ne tomba que sur son derrière.

Mais tous deux se relevèrent avec leur gravité habituelle en disant :

— Foilà!

On entra dans les tours. L'une d'elles, comme l'avait dit Jean Peuquet, contenait effectivement deux ou trois milliers de poudre; mais, comme il l'avait dit encore, cette poudre était là depuis si longtemps, que, lorsqu'on voulut l'enlever dans les caques, celles-ci tombèrent en poussière.

Alors, l'amiral donna l'ordre d'apporter des draps, pour transporter la poudre à l'arsenal.

Puis, voyant que cet ordre commençait à s'exécuter, il rentra chez lui pour déjeuner et prendre un peu de repos, étant sur pied depuis minuit, et n'ayant rien mangé depuis la veille.

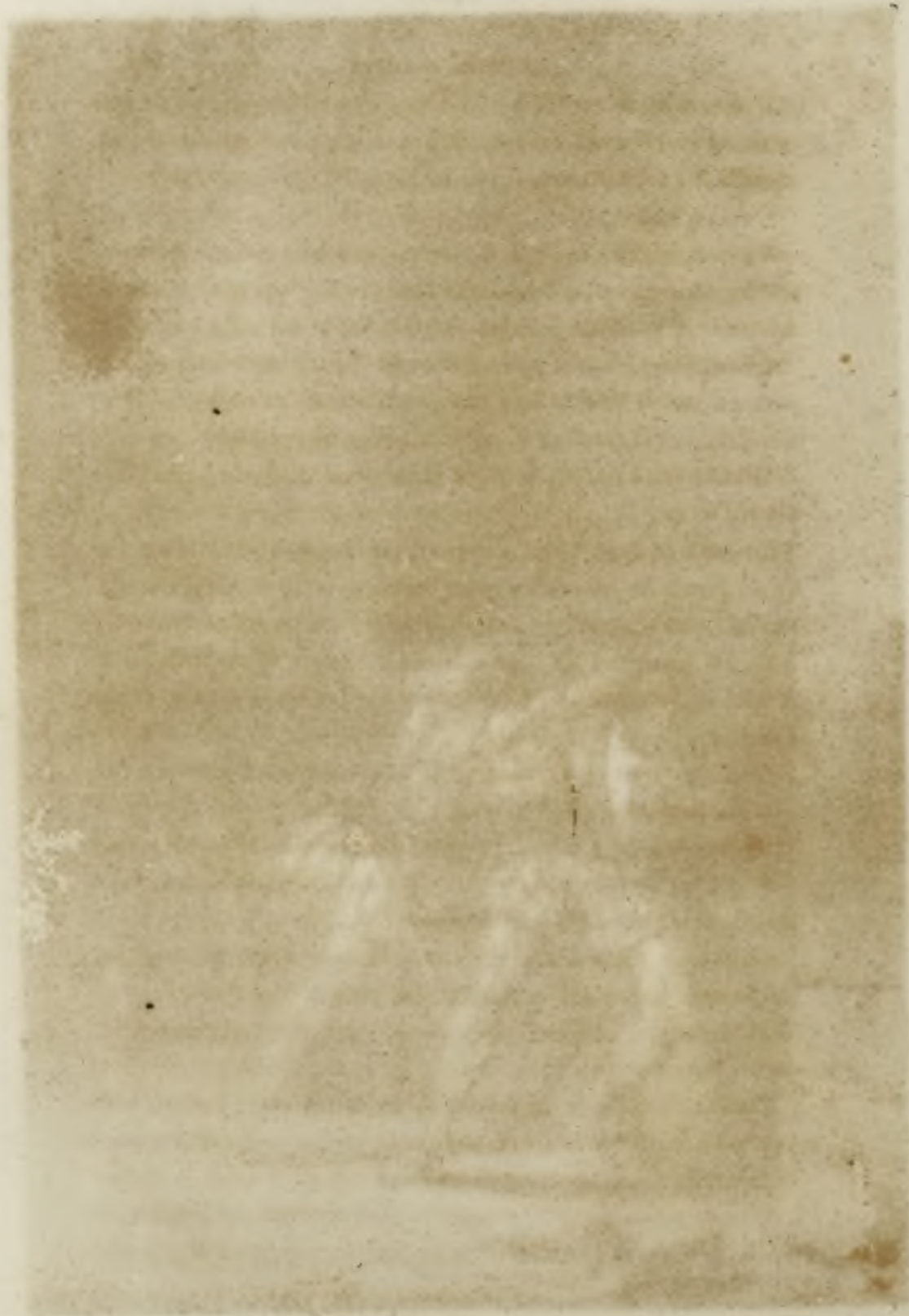


F. Perrin lith,

lith. de C. Perrin Turin 1853.

G. Arnaud del.

les Scharfenstein
Ein! zwei! drie!



Il venait de se mettre à table, lorsqu'on lui annonça qu'un des messagers qu'il avait envoyés au connétable était de retour, et demandait à lui parler sans retard.

C'était Yvonnet.

Yvonnet venait annoncer à l'amiral que les secours réclamés par lui arriveraient le lendemain conduits par son frère M. Dandelot, par le maréchal de Saint-André et par le duc d'Enghien.

Ces secours devaient se composer de quatre mille hommes de pied qui, selon l'indication donnée par l'amiral, suivraient le chemin de Savy, et entreraient par le faubourg de Pontoille.

Maldent était resté à la Fère pour servir de guide à M. Dandelot.

Yvonnet en était là de son récit, et levait un verre de vin qu'on venait de lui verser pour boire à la santé de l'amiral, lorsque, tout ensemble, la terre trembla, les murailles chancelèrent, les vitres des fenêtres volèrent en éclats, et un bruit pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre.

L'amiral se leva; Yvonnet, pris d'un mouvement nerveux, reposa sur la table son verre plein.

En même temps, un nuage passa sur la ville emporté par le vent d'ouest, et une forte odeur de soufre se répandit dans l'appartement à travers les vitres cassées.

— Oh! les malheureux! dit l'amiral, ils n'auront pas pris les précautions nécessaires, et la poudrière vient de sauter!

Aussitôt, sans attendre les nouvelles, il sortit de la maison, et courut vers la porte d'Ile.

Toute la population se précipitait du même côté; l'amiral n'avait point de renseignements à demander: tous ces gens couraient au bruit, mais ignoraient quelle était la cause de ce bruit.

Coligny ne s'était pas trompé: en arrivant sur le rempart, il vit la tour éventrée et fumante comme le cratère d'un volcan.

Une flammèche de l'immense incendie qui l'entourait était entrée par une des meurtrières, et avait mis le feu au terrible combustible.

Quarante ou cinquante personnes avaient péri; cinq officiers qui dirigeaient l'opération avaient disparu.

La tour offrait à l'ennemi une brèche par laquelle vingt-cinq assaillants pouvaient monter de front.

Par bonheur, ce voile de flamme et de fumée qui s'étendait entre le faubourg et la ville cachait cette brèche aux Espagnols; — le dévouement des habitants qui avaient mis le feu à leurs maisons venait donc de sauver la ville.

Coligny comprit le danger: il fit un appel à la bonne volonté de tous; mais les bourgeois seuls y répondirent. Les gens de guerre qu'on avait retirés du faubourg étaient allés *se repaître et se rafraîchir*.

Au nombre de ceux qui étaient allés se repaître et se rafraîchir étaient les deux Scharfenstein; mais, comme leur tente n'était qu'à une cinquantaine de pas du théâtre de l'événement, ils furent des premiers à répondre à l'appel de l'amiral.

C'étaient deux précieux auxiliaires, que l'oncle Heinrich et le neveu Frantz, en circonstance pareille: leur force herculéenne, leur stature gigantesque les rendaient bons à tout. Ils mirent bas leurs pourpoints, retroussèrent leurs manches, et se firent maçons.

Trois heures après, soit que l'ennemi n'eût rien su de la catastrophe, soit qu'il préparât quelque autre entreprise, les réparations étaient faites sans empêchement aucun, et la tour était redevenue presque aussi solide qu'auparavant.

Toute cette journée — qui était celle du 7 août — s'écoula sans que l'ennemi fit la moindre démonstration; il semblait se borner à un simple blocus. Sans doute attendait-il l'arrivée de l'armée anglaise.

Le soir, les sentinelles remarquèrent quelque mouvement du côté du faubourg d'Ile. Les Espagnols de Carondelet et de Julian

Romeron, profitant de l'affaiblissement de l'incendie, commencèrent à apparaître dans le faubourg, et à se rapprocher de la ville.

Toute la surveillance se concentra donc de ce côté.

Le soir, à dix heures, l'amiral convoqua chez lui les principaux officiers de la garnison; il leur annonça que, dans la nuit, selon toute probabilité, leur arriverait le renfort attendu. On devait donc secrètement et silencieusement garnir la muraille, depuis Tourival jusqu'à la porte de Pontoille, afin de se tenir prêts à porter du secours, s'il était besoin, à Dandelot et à ses hommes.

Yvonnnet, qui, en sa qualité de messenger, avait été initié à ces dispositions, les avait vu prendre avec joie, et, autant qu'il avait été en lui, — car sa connaissance toute particulière des localités ne laissait pas que de lui donner une certaine influence, — il avait poussé les veilleurs nocturnes du côté de la porte de Rémicourt, du côté de la porte d'Ile, et du côté de la porte de Pontoille.

Cette disposition, en effet, — à part quelques sentinelles, — laissait entièrement à découvert le rempart du Vieux-Marché, où était située, on se le rappelle, la maison de Jean Peuquet, et particulièrement le petit pavillon habité par M.^{lle} Gudule.

Aussi, vers onze heures, par une de ces sombres nuits si estimées et si bénies des amoureux qui vont voir leurs maîtresses, et des hommes de guerre qui préparent une surprise, notre aventurier, suivi de ses deux amis Heinrich et Frantz, armés comme lui jusqu'aux dents, s'avancait-il avec précaution à travers les rues des Rosiers, de la Fosse et de Saint-Jean, par laquelle — à cent pas à-peu-près de la tour Dameuse — on rejoignait le rempart du Vieux-Marché.

Les trois aventuriers suivaient ce chemin parce qu'il était à leur connaissance que tout l'espace qui s'étendait entre la tour Dameuse et la porte du Vieux-Marché était veuf de sentinelles, l'ennemi n'ayant encore fait aucune démonstration de ce côté.

Le boulevard était donc sombre et désert.

Pourquoi cette troupe, qui, malgré son apparence formidable, n'avait aucune intention hostile, se composait-elle de Heinrich et Frantz d'un côté, et d'Yvonnet de l'autre ?

Par cette loi naturelle qui veut qu'en ce monde, la faiblesse cherche la force, et que la force aime la faiblesse.

Avec qui, parmi ses huit compagnons, Yvonnet avait-il fait la liaison la plus intime ? Avec Heinrich et avec Frantz. Pourquoi ? C'est qu'ils étaient les plus forts et que lui était le plus faible.

Dès que les deux Scharfenstein avaient un instant de loisir, quel était celui dont ils s'empressaient de rechercher la compagnie ? Yvonnet.

Aussi, lorsqu'Yvonnet avait besoin d'un appui quelconque, à qui allait-il demander secours ? Aux deux Scharfenstein.

Sous son costume toujours soigné, toujours coquet, toujours élégant, jurant avec le costume rude et soldatesque des deux géants, Yvonnet, suivi par eux, ressemblait à un enfant de bonne maison tenant en laisse deux molosses.

C'était par cette attraction que nous avons dite de la faiblesse vers la force, et cette sympathie de la force pour la faiblesse, que, ce soir-là encore, Yvonnet s'était adressé aux deux Scharfenstein, afin de leur demander s'ils voulaient venir avec lui, et que, comme d'habitude, ceux-ci s'étaient levés et armés aussitôt en répondant :

— Pien folondiers, meinher Yvonnet.

Car les deux Scharfenstein appelaient Yvonnet *monsieur*, distinction qu'ils n'accordaient à aucun autre de leurs compagnons.

C'est que leur amitié pour Yvonnet était mêlée d'un profond respect. Jamais il ne serait arrivé à l'oncle ou au neveu de se permettre de prendre la parole devant le jeune aventurier ; non, ils l'écoutaient parler belles femmes, belles armes, beaux habits, se contentant d'approuver de la tête, et, de temps en temps, —

à ses saillies, bien entendu, — de rire de ce gros rire qui leur était particulier.

Où allait Yvonnet, quand Yvonnet leur disait : « Venez avec moi ! » peu leur importait ; il avait dit : « Venez ! » cela suffisait, et ils suivaient cette charmante flamme de leur esprit comme des satellites suivent une planète.

Ce soir, Yvonnet allait à ses amours ; il avait dit aux deux Scharfenstein : « Venez ! » et, comme on le voit, ils étaient venus.

Seulement, dans quel but, quand il s'agissait d'un de ces rendez-vous où la présence d'un tiers est toujours gênante, Yvonnet s'était-il fait accompagner des deux géants ?

D'abord, empressons-nous de dire que les braves Allemands n'étaient point des témoins incommodes ; ils fermaient un œil, ils en fermaient deux, ils en fermaient trois, ils en fermaient quatre, sur un mot, sur un geste, sur un signe de leur compagnon, et les tenaient religieusement fermés tant qu'un signe, un geste ou un mot de leur compagnon ne leur permettait pas de les rouvrir.

Yvonnet les avait emmenés parce que, — on s'en souvient — pour arriver à la fenêtre du pavillon de Gudule, il avait besoin d'une échelle, et, au lieu de prendre une échelle, il avait trouvé plus simple de prendre les deux Scharfenstein ; ce qui revenait absolument au même.

Le jeune homme avait, comme on le comprend bien, une collection de signaux, de bruits, de cris différents, à l'aide desquels il annonçait à sa maîtresse qu'il était présent ; mais, ce soir-là, il n'eut besoin ni de cris, ni de bruit, ni de signal, Gudule était à sa fenêtre, et attendait.

Toutefois, en voyant arriver trois hommes au lieu d'un, elle se retira prudemment.

Mais, alors, Yvonnet se détacha du groupe, se fit reconnaître, et la jeune fille, tremblante encore, mais non plus effrayée, reparaît dans le sombre encadrement.

En deux mots, Yvonnet expliqua à sa maîtresse les dangers que courait, dans une ville assiégée, un soldat se promenant une échelle sur le dos : une patrouille pouvait croire qu'il portait cette échelle dans le but de communiquer avec les assiégeants ; une fois ce doute logé dans l'esprit de la patrouille, il fallait suivre le chef de cette patrouille chez un officier, chez un capitaine, chez le gouverneur peut-être, et, là, expliquer la destination de cette échelle, explication qui, si délicatement qu'elle fût menée, compromettait l'honneur de M.^{lle} Gudule.

Il valait donc bien mieux s'en rapporter à deux amis de la discrétion desquels on était sûr, comme l'était Yvonnet de celle de ses deux compagnons.

Mais comment deux amis remplaçaient-ils une échelle ? Voilà ce qu'avait quelque peine à comprendre M.^{lle} Gudule.

Yvonnet résolut de ne point perdre de temps à développer la théorie, et il appliqua immédiatement la démonstration.

A cet effet, il appela les deux Scharfenstein, lesquels, ouvrant l'immense compas qui leur servait de jambes, furent en trois enjambées près de lui.

Puis il adossa l'oncle contre la muraille, et fit un signe au neveu.

En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, Frantz mit un pied entre les mains jointes de son oncle, un autre sur son épaule ; puis, arrivé à la hauteur de la fenêtre, il prit par la taille M.^{lle} Gudule, qui regardait avec curiosité, et qui, avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, — mouvement qu'elle n'eût peut-être point fait, d'ailleurs, en eût-elle eu le temps, — se trouva enlevée de sa chambre, et déposée sur le boulevard côte à côte d'Yvonnet.

— Là ! dit Frantz en riant, voilà la cheune ville temantée !

— Merci, dit Yvonnet.

Et, prenant le bras de Gudule sous le sien, il entraîna la belle enfant vers l'endroit le plus obscur du rempart.

Cet endroit le plus obscur était le sommet circulaire d'une des tours, sommet protégé par un parapet de trois pieds de hauteur.

Les deux Scharfenstein allèrent s'asseoir sur une espèce de banc de pierre adossé à la courtine.

Notre prétention n'est pas de rapporter ici la conversation d'Yvonnet et de M.^{lle} Gudule. Ils étaient jeunes, amoureux ; il y avait trois jours et trois nuits qu'ils n'avaient causé ensemble, et ils avaient tant de choses à se dire, que tout ce qu'ils se dirent en un quart d'heure ne tiendrait certainement pas dans ce chapitre.

Nous disons en un quart d'heure, parce que, au bout d'un quart d'heure, si animée que fût la conversation, Yvonnet s'interrompit, et, posant sa main sur la jolie bouche de son interlocutrice, pencha la tête en avant, et écouta.

En écoutant, il lui sembla entendre un bruit pareil à celui d'un froissement d'herbe sous des pas nombreux.

En regardant, il lui sembla voir comme un immense serpent noir rampant au pied de la muraille.

Mais la nuit était si sombre, mais le bruit était si peu perceptible, que tout cela pouvait aussi bien être une illusion qu'une réalité ; d'autant plus que, tout à coup, le mouvement et le bruit cessèrent.

Yvonnet regarda, écouta, et ne vit ni n'entendit plus rien.

Cependant, tout en maintenant la jeune fille enveloppée de son bras et appuyée contre sa poitrine, il demeura les yeux fixes, la tête passée entre deux créneaux.

Bientôt, il crut voir le gigantesque serpent dresser sa tête contre la muraille grise, et se hisser le long de cette muraille pour atteindre le parapet de la courtine.

Puis, comme une hydre à plusieurs têtes, le serpent allongea une seconde tête près de la première, et une troisième près de la seconde.

Alors, tout fut expliqué pour Yvonnet : sans perdre une minute,

il prit Gudule entre ses bras, et, lui recommandant le silence, il la jeta dans les mains de Frantz, qui, à l'aide de son oncle, en un instant, et par le même procédé qu'il l'en avait tirée, la réintégra dans sa chambre.

Puis, courant à l'échelle la plus proche, il arriva juste au moment où le premier Espagnol posait le pied sur le parapet de la courtine.

Si grande que fût l'obscurité, on vit une espèce d'éclair briller dans l'ombre; puis on entendit un cri, et l'Espagnol, frappé à travers les entrailles par la fine épée d'Yvonnet, tomba à la renverse, la tête la première.

Le bruit de sa chute se perdit dans un effroyable craquement; c'était la seconde échelle, toute chargée d'hommes, qui, repoussée par le bras nerveux de Heinrich, glissait le long de la muraille avec un rauque frôlement.

De son côté, Frantz avait trouvé sur son chemin une poutre abandonnée, et, la soulevant au-dessus de sa tête, il l'avait laissé tomber en travers sur la troisième échelle.

L'échelle avait été brisée aux deux tiers de sa hauteur à peu près, et la poutre, l'échelle et les hommes étaient tombés pêle-mêle dans le fossé.

Restait Yvonnet, qui, en frappant de son mieux, criait à tue-tête:
— Alarme! alarme!

Les deux Scharfenstein accoururent à son aide, au moment où deux ou trois Espagnols avaient déjà mis le pied sur le rempart, et pressaient vivement Yvonnet.

Un des assaillants tomba fendu en deux par l'énorme épée de Heinrich; l'autre roula assommé sous la masse de Frantz; le troisième, qui s'apprêtait à frapper Yvonnet, fut saisi à la ceinture par l'un des deux géants, et jeté à la volée par-dessus le rempart.

En ce moment, apparurent, à l'extrémité de la rue du Vieux-Marché, Jean et Guillaume Peuquet, attirés par les cris des trois

aventuriers, et portant des torches d'une main, et des haches de l'autre.

Dès lors, la surprise était manquée, et, aux cris réunis des bourgeois et des aventuriers, un double secours arriva de la tour Saint-Jean et de la grosse tour, qui confinait au faubourg de Pontoille.

Puis, en même temps, et comme si toutes ces attaques eussent été combinées pour éclater ensemble, on entendit, à une demi-lieue dans la plaine, du côté de Savy, derrière la chapelle d'Espargnemailles, la détonation d'un millier d'arquebuses, et l'on vit s'élever entre le ciel et la terre cette fumée rougeâtre qui plane au-dessus des vives fusillades.

Les deux entreprises, — celle des Espagnols pour surprendre la ville, et celle de Dandelot pour la secourir, — étaient éventées.

Nous avons vu comment le hasard avait fait échouer celle des Espagnols; disons comment ce même hasard avait fait échouer celle des Français.



XIII

DU DOUBLE AVANTAGE QU'IL PEUT Y AVOIR À PARLER LE PATOIS PICARD.

Jusqu'à présent, nous avons fait tous les honneurs du siège aux assiégés; il est temps que nous passions un peu — ne fût-ce que pour la visiter — sous la tente des assiégeants.

Au moment où Coligny et ce groupe d'officiers que nous appellerions aujourd'hui l'état-major faisaient le tour des murailles, afin de se rendre compte des moyens de défense de la ville, un autre groupe non moins important accomplissait son périple extérieur, afin de se rendre compte des moyens d'attaque.

Ce groupe se composait d'Emmanuel Philibert, du comte d'Egmont, du comte de Horn, du comte de Schwarzenbourg, du comte de Mansfeld, et des ducs Eric et Ernest de Brunswick.

Parmi les autres officiers formant un groupe à la suite du premier, chevauchait, toujours insoucieux de tout, excepté de la vie et de l'honneur de son bien-aimé Emmanuel, notre ancien ami Scianca-Ferro.

Par ordre exprès d'Emmanuel, Leona était demeurée à Cambray avec le reste de la maison du duc.

Le résultat de l'examen avait été que la ville, abritée derrière de mauvaises murailles, manquant d'une garnison et d'une artillerie suffisantes, ne pouvait tenir plus de cinq ou six jours; et c'était ce que le duc Emmanuel avait mandé à Philippe II, qui, lui aussi, non par ordre supérieur, mais par prudence suprême, était demeuré à Cambray.

Au reste, six ou sept lieues seulement séparaient les deux villes, et, si Emmanuel avait choisi pour Leona la résidence royale, c'est que, la nécessité de communiquer de vive voix avec Philippe II devant amener de temps en temps à Cambray le généralissime de l'armée espagnole, celui-ci avait calculé que chacun des voyages qu'il y ferait lui serait une occasion de voir Leona.

De son côté, Leona avait consenti à cette séparation, d'abord et avant toute chose, parce que, dans cette vie de dévouement, d'amour et d'abnégation qu'elle avait adoptée, un désir d'Emmanuel devenait un ordre pour elle; ensuite, parce que cette distance de six ou sept lieues, quoiqu'elle créât une absence réelle, était illusoire sous le rapport de l'éloignement, puisque, au moindre sujet d'inquiétude qui lui serait donné, la jeune fille, avec cette liberté d'action que lui laissait l'ignorance où chacun — excepté Scianca-Ferro — était de son sexe, pouvait, en une heure et demie, être au camp d'Emmanuel Philibert.

Au reste, depuis le commencement de la campagne, Emmanuel, quelle que fût la joie que lui donnât la reprise des hostilités, — reprise à laquelle il avait, par les tentatives faites sur Metz et sur Bordeaux, au moins autant contribué que l'amiral par sa tentative sur Blois, — depuis le commencement de la campagne, disons-nous, Emmanuel Philibert semblait, moralement du moins, avoir vieilli de dix ans. Jeune capitaine de trente-et-un an à peine, il se trouvait à la tête d'une armée chargée d'envahir la France, commandant à tous ces vieux chefs de Charles-Quint, et jouant sa propre fortune, à lui, derrière la fortune de l'Espagne.

En effet, du résultat de la campagne entreprise allait dépendre son avenir, non seulement comme grand général, mais encore comme prince souverain; c'était le Piémont qu'il venait reconquérir en France. Emmanuel Philibert, fût-il commandant en chef des armées espagnoles, n'était toujours qu'une espèce de *condottiere* royal; on n'est vraiment quelque chose dans la balance de

la destinée que lorsqu'on a le droit de faire tuer des hommes pour son propre compte.

Toutefois, il n'avait point à se plaindre : Philippe II, obtempérant, au moins en cela, aux recommandations que lui avait faites, en descendant du trône, son père Charles Quint, avait donné, sur l'affaire de la paix et de la guerre, plein pouvoir au duc de Savoie, et avait mis sous ses ordres toute cette longue liste de princes et de capitaines que nous avons nommés en désignant topographiquement les places que chacun d'eux occupait autour de la ville.

Toutes ces pensées, au milieu desquelles celle de la responsabilité qui pesait sur lui n'était pas la moindre, rendaient donc Emmanuel Philibert grave et soucieux comme un vieillard.

Il avait parfaitement compris que, du succès du siège de Saint-Quentin, dépendait le succès de toute la campagne. Saint-Quentin pris, il ne restait entre cette ville et Paris que trente lieues à franchir, et Ham, la Fère et Soissons à emporter; seulement, il fallait enlever rapidement Saint-Quentin pour ne point donner à la France le temps de réunir une de ces armées qui lui sortent presque toujours de terre, en vertu d'on ne sait quel enchantement, et qui, comme par miracle, viennent offrir leur poitrine, muraille de chair, en remplacement des murailles de pierre que l'ennemi a détruites.

Aussi on a vu avec quelle persistante rapidité Emmanuel Philibert avait pressé les travaux du siège, et quelle surveillance il avait établie autour de la ville.

Sa première idée avait été que le côté faible de Saint-Quentin était la porte d'Ile, et que ce serait de ce côté que, à la moindre imprudence faite par les assiégés, il emporterait la place.

En conséquence, laissant tous les autres chefs de bataille poser leurs tentes devant la muraille de Rémicourt, qui, en cas de siège régulier, était effectivement le point attaquant de la place, il

avait été, comme nous l'avons déjà dit, poser la sienne du côté opposé, entre un moulin qui s'élevait au haut d'une petite colline et la Somme.

De là, il surveillait la rivière, sur laquelle il avait fait jeter un pont, et tout ce vaste espace s'étendant depuis la Somme jusqu'à la vieille chaussée de Vermand, espace qui devait être rempli par le campement de l'armée anglaise aussitôt que cette armée aurait rejoint l'armée espagnole et flamande.

On a vu comment la tentative faite pour enlever le faubourg d'un coup de main avait été repoussée.

Alors, Emmanuel Philibert avait résolu de risquer une échellade. Cette échellade devait avoir lieu pendant la nuit du 7 au 8 août.

Quel motif avait fait choisir à Emmanuel Philibert pour l'exécution de son entreprise cette nuit du 7 au 8 août, plutôt qu'une autre nuit? Nous allons le dire.

Dans la matinée du 6, au moment où il écoutait le rapport qui lui était fait par les différents chefs de patrouille, on lui avait amené un paysan du village de Savy qui, au reste, demandait à lui parler.

Emmanuel, sachant qu'aucun renseignement ne doit être dédaigné par un commandant militaire, avait ordonné que quiconque demanderait à le voir fût à l'instant même introduit en sa présence.

Le paysan n'avait donc attendu que le temps nécessaire à Emmanuel pour écouter la fin du rapport.

Il apportait au général de l'armée espagnole une lettre qu'il avait trouvée dans un pourpoint militaire.

Quant au pourpoint militaire, il l'avait trouvé sous le lit de sa femme.

Cette lettre, c'était celle que l'amiral écrivait par duplicata au connétable.

Ce pourpoint, c'était celui de Maldent.

Maintenant, comment le pourpoint de Maldent se trouvait-il sous le lit de la femme d'un paysan du village de Savy? C'est ce que nous ne pouvons nous dispenser de raconter, le destin des Etats tenant parfois à ces sortes de fils, plus légers que ceux qui volent à travers les airs échappés au fuscau de la Vierge.

Après avoir quitté Yvonnet, Maldent avait continué son chemin.

Arrivé à Savy, il s'était, au détour d'une rue, trouvé en présence d'une patrouille de nuit.

Fuir était impossible: il avait été vu; fuir, c'eût été donner des soupçons; d'ailleurs, deux ou trois cavaliers, en mettant leurs chevaux au galop, l'eussent facilement rejoint.

Il se jeta dans l'embrasure d'une porte.

— Qui vive? cria une voix.

Maldent connaissait les mœurs picardes; il savait qu'il était rare que les paysans fermassent les portes de leurs maisons au verrou; il appuya sur le loquet: le loquet céda, la porte s'ouvrit.

— C'est ti toi, not' pove homme? demanda une voix de femme.

— Ah! oui dà, c'est mi, répondit Maldent, qui parlait le patois picard dans toute sa pureté, étant de Noyon, une des capitales de la Picardie.

— Oh! dit la femme, j'croyais mi éque t'étais défuncté!

— Bon! dit Maldent, ti va ben vir éque no!

Et, fermant la porte au verrou, il s'approcha du lit.

Si rapidement que Maldent eût disparu dans la maison, un cavalier l'avait vu disparaître, mais sans pouvoir dire précisément par quelle porte il avait disparu.

Or, comme cet homme pouvait être quelque espion suivant la patrouille, le cavalier, avec trois ou quatre de ses camarades, frappait déjà à la porte voisine, diligence qui prouvait à Maldent qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Mais Maldent connaissait mal les localités; il alla se jeter à corps perdu dans une table couverte de pots et de verres.

— Què qui gnia done? demanda la femme effrayée.

— Y gnia éque j'dégriboule! dit Maldent.

— Feut-i éte si viux pour éte si bête! murmura la femme.

Malgré le peu de galanterie de l'apostrophe, l'aventurier se contenta de répondre entre ses dents quelques mots de tendresse, et, tout en se déshabillant, s'approcha du lit.

Il ne doutait pas que l'on ne frappât bientôt à la porte qui venait de s'ouvrir pour lui comme on frappait à la porte voisine, et il tenait fort à ce qu'on ne le reconnût pas pour étranger à la maison.

Or, le moyen de n'être pas reconnu pour étranger à la maison, c'était d'occuper la place du maître de la maison.

L'habitude que Maldent avait prise de dépouiller les autres faisait qu'il était très-prompt à se dépouiller lui-même; en un tour de main, ses vêtements furent à terre; il les poussa du pied sous le lit, leva la couverture, et se fourra dessous.

Mais il ne suffisait point à Maldent d'être tenu par les étrangers pour le maître de la maison; il fallait encore que l'aigre femelle qui venait de l'apostropher si impoliment sur sa maladresse ne pût pas dire qu'il ne l'était point.

Maldent recommanda son âme à Dieu, et, sans savoir à qui il avait affaire, il s'empressa de prouver à son hôtesse, jeune ou vieille, qu'il n'était point *défuncté* comme elle l'avait cru, ou plutôt ainsi qu'elle avait feint de le croire.

C'était une manière de faire ses preuves, comme eût dit M. d'Hozier, qui plaisait fort à la bonne dame; aussi fut-elle la première à se plaindre du dérangement, quand, après avoir visité la maison voisine, occupée seulement par une vieille femme de soixante ans et une petite fille de neuf ou dix, les cavaliers, qui tenaient à savoir quel était l'homme qu'ils avaient entrevu, et qui avait été si prompt à disparaître, vinrent frapper à celle de la maison où était véritablement entré Maldent.

— Ah ! min Diu ! dit la femme, què qui gnia, Gosseu ?

— Bien, dit Maldent à lui-même, il parait que je m'appelle Gosseu ... C'est toujours bon à savoir.

Puis, à son hôtesse :

— Què qui gnia ? Va-t-en vir toi-meume.

— Mais, zernidiu ! ils vont éramouler la porte ! s'écria la femme.

— Bon ! qu'ils l'éramoulent ! répondit Maldent.

Et, sans s'inquiéter des soldats, l'aventurier reprit où il l'avait quittée la conversation interrompue ; de sorte que, lorsque la porte céda sous les coups de botte des cavaliers, personne — et, un instant, son hôtesse moins que personne — n'avait le droit de lui contester le titre de maître de la maison.

Les soldats entrèrent, jurant, sacrant, blasphémant ; mais, comme ils juraient, sacraient et blasphémaient en espagnol, et que Maldent leur répondait en picard, le dialogue devint bientôt si confus, que les soldats jugèrent à propos d'allumer une chandelle, afin que l'on se vît au moins, si l'on ne se comprenait pas.

C'était le moment critique : aussi, pendant qu'un soldat battait le briquet, Maldent jugea-t-il prudent de mettre, en deux mots, son hôtesse au courant de la situation.

Il faut dire, à l'honneur de celle-ci, que son premier mouvement fut de ne point entrer dans la conspiration.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous n'êtes pas é ce pove Gosseu ! ... Dégalopez-mi vitemein hors d'ici, grand r'nidiu !

— Bon ! dit Maldent, j'sus Gosseu, pisque j'sus dans son lit !

Il parait que l'argument sembla péremptoire à l'hôtesse de Maldent, car elle n'insista pas davantage, et, après avoir, à la lueur de la chandelle qui venait de prendre flamme, jeté un regard sur son mari improvisé, elle murmura :

— A tout péqué miséricorde ! I n'faut mi vouloir l'mort du péqueu, comme dit l'évangile d'not'Seingneu.

Et elle tourna le nez du côté de la ruelle.

Maldent profita de la lumière qui venait d'être faite pour jeter un regard autour de lui.

Il était dans une maison de paysan aisé : table de chêne, armoire de noyer, rideaux de serge ; sur une chaise, tout préparé, s'étalait le costume complet du dimanche, que, par les soins de sa ménagère le véritable Gosseu devait trouver à son retour.

Les soldats, de leur côté, regardaient d'un œil non moins rapide et non moins observateur, et, comme rien au monde ne pouvait éveiller leurs soupçons à l'endroit de Maldent, ils commencèrent à parler entre eux en espagnol, mais sans menace ; ce que Maldent eût reconnu facilement, quand bien même il n'eût pas compris l'espagnol à-peu-près aussi clairement qu'il comprenait le picard.

Il s'agissait tout simplement de le prendre pour guide, les soldats ayant peur de s'égarer dans le trajet de Savy à Dallon.

Voyant qu'il ne courait pas d'autre danger que celui-là, et que même ce danger qu'il courrait lui donnait toute chance de s'échapper, Maldent prit le haut de la conversation.

— Ah ça, messieurs les soldats, dit-il, i n'faut pau tant laisser fertouiller vot'laingue dans vos bouques... Dites vite vos volontés.

Alors, le chef, qui parlait un peu plus français que les autres, comprenant à-peu-près l'apostrophe de Maldent, s'approcha du lit, et lui fit entendre que, ce qu'on désirait, c'était qu'il se levât d'abord.

Mais Maldent secoua la tête.

— Je n'peux mi, dit-il.

— Comment, tu ne peux pas ? dit le chef.

— No !

— Et pourquoi ça, *no* ?

— Pasque, en passant par la voyette de la Bourbatrie, j'm'a laissé dégribouler deins l'carrière, éque j'n'ai la gaimbe foulée.

Et Maldent fit, avec le haut de son corps et ses deux coudes le simulacre d'un homme qui boîte.

— Bon ! dit le sergent, en ce cas, on te donnera un cheval.

— Oh ! répondit Maldent, merci ! Je n'sais mi monter à cheval ; à beudet, bon !

— Alors, tu apprendras, dit le sergent.

— No, no, no ! dit Maldent en secouant la tête de plus fort en plus fort, je ne monte mi à cheval !

— Ah ! *tu ne montes mi à cheval !* dit l'Espagnol, s'approchant de Maldent, et levant son fouet ; nous allons voir !

— J'monte à cheval ! j'monte à cheval ! dit Maldent en se jetant en bas du lit, et en sautillant sur une jambe comme si effectivement il ne pouvait pas se poser sur l'autre.

— A la bonne heure ! dit l'Espagnol. Et, maintenant, habillons-nous lestement.

— Bon ! bon ! fit Maldent ; mais n'criez pau tant, qu'vous aller réveiller mi pov'Cath'reine, qu'est infieuvrée pasqu'il li pousse ein gross' deint... Dors, mi pov'Cath'reine ! dors !

Et Maldent, toujours sautant sur un pied, jeta le drap par-dessus la tête de *Cath'reine*, qui n'avait rien de mieux à faire que de simuler le sommeil.

Quant à Maldent, il avait son idée en recouvrant avec le drap la tête de Catherine ; il avait guigné sur la chaise les nippes toutes flamantes neuves de maître Gosseu, et il avait eu l'idée peu charitable de se les approprier, au lieu de l'habit de soudard tout dépenaillé qu'il avait précautionnellement poussé sous le lit.

Il trouvait à cette substitution un double avantage : c'était d'avoir des chausses et un pourpoint neufs, au lieu d'un vieux pourpoint et des vieilles chausses ; et, ensuite, d'être vêtu en paysan, au lieu d'être vêtu en militaire, ce qui lui donnait une plus grande sécurité pour accomplir le reste de son voyage.

Il commença donc à revêtir l'habit des dimanches du pauvre Gosseu, avec autant de tranquillité que si la mesure en eût été prise sur lui-même, et qu'il l'eût payé de sa propre bourse.

On comprend, du reste, que Catherine s'occupait peu de regarder ce qui se passait : elle ne demandait plus qu'une chose, c'est que son faux mari s'en allât, et bien vite.

De son côté, Maldent, qui craignait à chaque instant de voir apparaître sur le seuil de la porte le vrai Gosseu, se dépêchait du mieux qu'il pouvait.

Il n'y avait pas jusqu'aux soldats, pressés d'arriver à Dallon, qui n'aidassent Maldent à revêtir les frusques de Gosseu.

Au bout de dix minutes, l'affaire fut bâclée. C'était un miracle comme les habits de Gosseu allaient bien à Maldent !

Une fois habillé, Maldent prit la chandelle, sous prétexte de chercher son chapeau ; mais Maldent, en se heurtant à un tabouret, laissa échapper de ses mains la chandelle, qui s'éteignit.

— Ah ! dit-il en grommelant contre lui-même, i gnia ren d'pus bête au monne qu'un paysan qui n'a pau d'esprit !

Et, comme pour sa propre satisfaction, il ajouta à demi-voix :

— O réservé pour cha d'un soldat qui croit dé n'avoir bécup !

Après quoi, prenant un ton pleureur :

— A r'vir, ma pov' Cath'reine ! dit-il ; bonsoir ! j'décarre !

Et, s'appuyant au bras d'un soldat, le faux Gosseu sortit en boitant.

A la porte, il trouva un cheval tout préparé. Ce fut une grande affaire que de mettre Maldent à cheval ; il demandait à grands cris *ein beudet* ou *cine bourrique* ; il fallut que trois hommes le soulevassent pour qu'il arrivât à enfourcher la selle.

Une fois en selle, ce fut bien pis ! Dès que le cheval menaçait de prendre le trot, Maldent jetait des cris lamentables, et s'accrochait piteusement aux arçons, tirant si fort la bride en arrière, que le pauvre cheval, ahuri, faisait, de son côté, tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'un si désobligeant cavalier.

Il en résulta que, au coin d'une rue, le cheval profita de ce que le sergent venait de lui sangler un vigoureux coup de fouet

sur la croupe, et de ce que, en même temps, Maldent lui lâchait les rênes, et lui enfonçait les éperons dans le ventre, pour partir au triple galop.

Maldent appelait de toutes ses forces à son secours; mais, avant que l'on eût eu le temps d'y aller, le cheval et le cavalier avaient complètement disparu.

La comédie avait été si bien jouée, que ce ne fut que lorsque le bruit même des pas se fut éteint que les Espagnols commencèrent à comprendre qu'ils étaient dupes de leur guide, lequel, comme on voit, ne les avait pas guidés longtemps.

C'est ainsi que Maldent était arrivé à la Fère avec un cheval d'escadron et un habit de paysan, et avait failli être emprisonné, pendu ou roué par suite de l'anomalie qui existait entre sa monture et son costume.

Maintenant, il nous reste à expliquer comment la lettre de Coligny était tombée entre les mains d'Emmanuel Philibert, ce qui sera à la fois moins scabreux et plus court à raconter.

Deux heures après le départ du faux Gosseu, le vrai Gosseu était rentré chez lui: il avait trouvé le village en révolution, et sa femme en larmes. La pauvre *Cath' reine* racontait à tout le monde comment un brigand était entré chez elle, vu l'imprudence qu'elle avait eue, attendant son mari, de ne point fermer sa porte, et, le pistolet à la main, l'avait forcée de lui livrer les habits de Gosseu, dont, sans doute, le scélerat avait besoin pour se dérober aux recherches de la justice, — car l'homme capable de faire une pareille violence à une pauvre femme ne pouvait être qu'un grand criminel. Alors, si grande que fût la colère du vrai Gosseu de s'être vu si impudemment voler ses hardes neuves, il n'avait pu s'empêcher de consoler sa femme en la voyant entrer dans un si grand désespoir; puis cette heureuse idée lui était venue, qu'en fouillant dans les poches des guenilles laissées à la place de ses belles hardes neuves, peut-être trouverait-il quelque renseignement qui

l'aiderait dans la recherche de son infâme voleur. En effet, il avait trouvé la lettre adressée par l'amiral à son oncle M. de Montmorency, lettre oubliée par l'aventurier dans son pourpoint, mais de l'oubli de laquelle il s'était peu préoccupé, sachant par cœur et étant prêt à redire de vive voix au connétable ce qu'elle contenait.

On a vu, du reste, que l'absence de cette lettre avait failli lui être fatale.

La première idée du vrai Gosseu, honnête homme au fond, avait été de porter cette lettre à son adresse ; mais il avait réfléchi que, au lieu de punir son voleur, il lui rendait service, puisqu'il faisait les commissions que celui-ci négligeait de faire, et la haine, cette mauvaise conseillère, lui avait alors soufflé l'inspiration d'aller la porter à Emmanuel Philibert, c'est-à-dire à l'ennemi du connétable.

De cette façon, le messenger n'aurait point la joie de voir sa commission faite, mais, tout au contraire, il serait peut-être fustigé, emprisonné, passé par les armes, dans la supposition qui viendrait au connétable qu'il avait trahi.

Il faut dire que Gosseu balança quelque temps entre le premier mouvement et le second ; mais, comme s'il eût connu l'axiome que devait, trois siècles plus tard, formuler M. de Talleyrand, il lutta victorieusement contre son premier mouvement, qui était le bon, et eut la gloire de céder au second, qui était le mauvais.

En conséquence, le jour venu, malgré les prières de sa femme, qui était assez bonne pour implorer son mari en faveur de l'infâme scélérat, il se mit en route en disant :

— Allons, Cath'reine, n'm'engiborne pau sur l'artique de c'gueux-là... N, i, ni, chest fini. J'ai bouté deins m'tête qu'y s'rait pendu i l's'ra... Saint-Quentin, tête de kien !

Et, maintenant sa résolution, l'entêté Picard avait effectivement porté la lettre à Emmanuel Philibert, qui ne s'était pas fait scrupule, bien entendu, de l'ouvrir, et qui y avait vu l'itinéraire

tracé par M. de Coligny au connétable pour le renfort qu'il le pria de lui envoyer.

Emmanuel Philibert récompensa largement Gosseu, et le renvoya chez lui en lui promettant qu'il serait bien vengé.

Néanmoins, tant que dura le jour, le duc de Savoie ne fit aucune démonstration pouvant faire croire qu'il soupçonnait le projet du connétable; mais, pensant bien que l'amiral ne s'était pas contenté de dépêcher un seul messenger à son oncle, et que celui-ci devait en avoir reçu deux ou trois au moins, le soir arrivé, il fit partir cinquante pionniers, et couper, dans les vallées de Raulcourt et de Saint-Phal, les chemins de Savy et de Ham par de larges fossés flanqués de barricades.

Puis il y embusqua les meilleurs arquebusiers espagnols.

La nuit se passa sans que l'on entendit parler de rien.

Emmanuel Philibert s'y attendait, supposant bien qu'il avait fallu au connétable le temps de faire ses dispositions, et que la *comédie*, comme disait l'amiral, serait pour le lendemain.

Aussi, le lendemain au soir, les arquebusiers espagnols étaient-ils à leur poste.

Mais ce n'était pas assez que d'empêcher ce secours d'arriver jusqu'à la ville. Emmanuel Philibert avait pensé que, pour favoriser l'entrée des Français dans Saint-Quentin, toute la garnison se porterait au faubourg de Pontoille, et dégarnirait les autres points; que le rempart du Vieux-Marché particulièrement, ayant cessé, depuis deux jours, d'être menacé par le feu des batteries flamandes, serait encore plus dégarni que les autres, et il avait ordonné une surprise pour la même nuit.

Nous avons vu comment le hasard, qui avait amené, pour affaires particulières, Yvonnet, suivi des deux Scharfenstein, sur le rempart du Vieux-Marché, avait fait échouer cette surprise.

Mais, comme compensation, en même temps que la surprise échouait l'embuscade réussissait, et cruellement pour les pauvres

assiégés, à qui cette réussite de l'ennemi enlevait leur dernier espoir. Trois fois Dandelot, revenant à la charge, essaya de franchir le mur de feu qui le séparait de la ville; trois fois il fut repoussé, sans que les assiégés osassent, dans la nuit et ignorant les dispositions prises par le duc de Savoie, sortir de la ville, et leur porter secours. Enfin, décimés par les balles, les trois ou quatre mille hommes que conduisait Dandelot se dispersèrent dans la plaine, et, avec cinq ou six cents seulement, il rejoignit, le lendemain, 8 août, le connétable, auquel il raconta son échec, et qui, après l'avoir écouté en grommelant, jura que, puisque les Espagnols le forçaient à se mettre de la partie, il allait leur apprendre un tour de vieille guerre.

A dater de ce moment, le connétable se décida donc à porter en personne et avec toute son armée, — qui, au reste, n'était pas égale en nombre au cinquième de l'armée espagnole, — un secours d'hommes et de vivres à la ville de Saint-Quentin.

Ce fut, le lendemain matin, un coup terrible pour les assiégés, que cette double nouvelle et de la surprise à laquelle ils avaient échappé, et de l'échec où avait succombé le secours que leur amenait le frère de l'amiral.

Ils en étaient donc réduits à leurs propres forces, et l'on a vu ce qu'étaient leurs forces.

Ce fut Maldent, qui, après avoir reçu décharge de la bouche même de Dandelot sur la façon dont il s'était conduit, se sauva à travers terres, et, à trois heures du matin, vint, par la vieille chaussée de Vermand, frapper à la porte de Pontoille.

Les dernières paroles de Dandelot, paroles prononcées pour être transmises à son frère, avaient été de ne point désespérer, et que, si l'amiral trouvait quelque autre moyen de ravitailler la ville, il pouvait le lui indiquer par Maldent.

C'était une promesse, mais une promesse trop vague pour qu'on pût asseoir sur elle une espérance quelconque. Coligny trouva donc

plus simple, tout en exposant, le lendemain, aux échevins et au maieur la situation plus que grave dans laquelle on se trouvait, de ne pas dire un seul mot de cette promesse.

Les bourgeois, comme le dit Coligny dans ses Mémoires, *commencèrent par s'étonner un peu*; mais bientôt ils se réunirent, et l'amiral put, secondé par eux, prendre de nouvelles mesures.

Beaucoup de pauvres gens des environs, de peur du pillage, — exercice dans lequel les Espagnols avaient la réputation d'exceller, — s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans la ville, y transportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre de ceux qui étaient venus demander cette hospitalité à Saint-Quentin étaient deux seigneurs de noble maison, et habitués à la guerre : les sires de Caulaincourt et d'Amerval.

Coligny les appela près de lui, et les invita à élever chacun une bannière sur la place de l'hôtel de ville, et à y faire des enrôlements, promettant que, à chaque homme qui s'enrôlerait, il ferait payer un écu de gratification et un quartier d'avance.

Les deux gentilshommes acceptèrent; ils élevèrent chacun de son côté une bannière, et, au bout de quatre ou cinq heures, ils avaient enrôlé deux cent vingt hommes qui étaient, avoue lui-même le connétable, *assez bien armés et en bon équipage pour le lieu*.

L'amiral, le même soir, les passa en revue, et leur fit remettre la gratification et le quartier promis.

Puis, comme il pensait que le moment était venu de recourir aux mesures de rigueur, et que le peu de vivres que renfermait la ville le forçait d'en éloigner toutes les bouches inutiles, il fit publier à son de trompe que tous les hommes ou femmes étrangers à Saint-Quentin, et qui s'y étaient réfugiés venant des villages environnants, eussent à se faire enrôler pour travailler aux réparations, sous peine d'être fouettés par les carrefours, la première fois qu'on les trouverait en faute, et pendus, la seconde; « si mieux n'aimaient, ajoutait la publication, se réunir, une heure

avant la nuit, à la porte de Ham, laquelle leur serait ouverte pour qu'ils pussent se retirer. »

Par malheur pour ces pauvres gens, dont la majeure partie préférait la retraite au travail, pendant la journée, on avait entendu battre les tambours, sonner les trompettes, et l'on avait aperçu, arrivant du côté de Cambray, une nouvelle troupe vêtue de bleu.

C'était l'armée anglaise, forte de douze mille homme, qui venait joindre celle du duc de Savoie, et occuper les campements qui lui étaient préparés; deux heures après, elle complétait le blocus de la ville, masquant sa quatrième face, et s'étendant depuis le faubourg d'Ile jusqu'à Florimon.

Les trois généraux qui la commandaient étaient Pembroke, Clinson et Gray.

Elle traînait à sa suite vingt cinq pièces de canon, et possédait ainsi, à elle seule, une artillerie double de celle que l'amiral avait été forcé d'éparpiller sur toute la circonférence des remparts de la ville.

Du haut des murailles, les habitants regardaient, avec consternation, cette troisième armée qui arrivait se joindre aux deux autres; mais l'amiral passait dans la foule disant :

— Allons, braves gens de Saint-Quentin, du courage ! Vous ne pouvez point penser que je sois venu parmi vous, et que j'y aie amené tant d'hommes de bien pour le plaisir de me perdre et de les perdre avec moi... Or, quand nous en serions réduits à nous-mêmes, foi de Coligny, votre constance aidant, je tiens la garnison suffisante pour nous défendre contre nos ennemis !

Et, derrière lui, les fronts se relevaient, les yeux brillaient, et les plus abattus se disaient les uns aux autres :

— Eh bien donc, courage ! Il ne nous arrivera pas pis à nous qu'à M. l'amiral, et, puisque M. l'amiral répond de tout, reposons-nous sur sa parole.

Mais il n'en était point de même des pauvres paysans étrangers à la ville, et qui, ne voulant pas courir le risque d'un travail exposé au feu de l'ennemi, s'étaient préparés à sortir de la ville : l'arrivée de l'armée anglaise venait de leur en fermer les portes, et, danger pour danger, beaucoup se décidèrent à affronter celui que présentait le travail de réparation aux murailles.

Les autres persistèrent à vouloir quitter la ville, et furent mis hors de la porte de Ham. Ils étaient plus de sept cents.

Pendant vingt-quatre heures, ces malheureux demeurèrent couchés dans les fossés, n'osant s'aventurer à travers l'armée anglaise ou espagnole ; mais la faim les y força, et, le soir du second jour, ils s'avancèrent, deux à deux, la tête basse, les mains jointes, vers les lignes ennemies.

Ce fut un terrible spectacle pour ceux de la ville, que de voir ces malheureux entourés comme un troupeau par les soldats espagnols ou anglais, poussés dans le camp à grands coups de manches de pique, et demandant inutilement miséricorde.

Tout le monde pleurait autour de l'amiral. « Mais, dit celui-ci, ce fut autant de décharge, car il me fallait les nourrir ou les laisser mourir de faim. »

Le soir, Coligny tint conseil avec les bonnes gens de Saint-Quentin. Il s'agissait, maintenant que la ville était complètement bloquée, de trouver un passage par où le connétable pût essayer une nouvelle tentative de secours. On s'arrêta au passage de la Somme à travers les marais de Gros-Nard.

Ces marais étaient très-dangereux, à cause de leurs tourbières et de leurs puisards ; mais des chasseurs habitués à ces marais, que l'on jugeait impraticables, déclarèrent que, si l'on voulait leur donner une cinquantaine d'hommes chargés de fascines, ils tenteraient, cette même nuit, d'établir un passage d'une dizaine de pieds de largeur faisant chaussée au milieu du marais, et s'avancant jusqu'à la Somme.

Quant à la rive gauche, il ne fallait pas s'en inquiéter : elle était praticable.

L'amiral adjoignit Maldent aux travailleurs ; il lui donna une lettre pour son oncle ; dans cette lettre, il traçait au connétable un plan des localités, lui indiquant à ne pas s'y tromper le point où devait avoir lieu l'embarquement ; seulement, il lui recommandait de se munir de bateaux plats, attendu qu'il ne possédait, lui, que quatre nacelles en état de servir, et que la plus grande de ces quatre nacelles contenait à peine quatre hommes.

Si la chaussée était faite pendant la nuit, Maldent devait traverser la Somme à la nage, et se rendre près du connétable. S'il y avait réponse urgente, il la rapporterait de la même façon.

A deux heures du matin, chasseurs et travailleurs rentrèrent disant qu'un chemin était tracé sur lequel pouvaient hardiment passer six hommes de front.

Le travail s'était fait sans dérangement aucun, les ingénieurs qui avaient sondé ces marais pour le duc de Savoie lui ayant rapporté que ce serait folie à un corps de troupes quelconque de s'y hasarder.

Maldent avait passé la rivière à la nage, et s'était, à travers plaines, dirigé sur la Fère.

Tout allait donc, de ce côté, aussi bien que possible, et c'était une espérance faible, il est vrai, mais qu'il fallait laisser grandir dans la foi du Seigneur.

Au point du jour, l'amiral était sur la plate-forme de la Collégiale. C'était le 9 au matin. De ce point élevé, il dominait le triple camp ennemi, et voyait tous les travaux des assiégeants.

Depuis vingt-quatre heures que Coligny n'était point monté à son observatoire, les Espagnols avaient diablement avancé leur besogne, et l'on voyait, aux grands amas de terre fraîche qui s'élevaient du côté de Rémicourt, que leurs pionniers étaient au travail.

L'amiral envoya chercher aussitôt un excellent mineur anglais nommé Lauxfort, et lui demanda ce qu'il pensait des travaux qu'exécutaient les ennemis; celui-ci fut d'avis que c'était le commencement d'une mine; mais il rassura l'amiral en lui disant que, par bonne fortune, il avait déjà, depuis deux ou trois jours, commencé de contreminer si à propos, qu'il se chargeait d'avoir raison de ce travail qui inquiétait l'amiral.

Mais, en même temps que ces mines, les Espagnols accomplissaient un autre travail qui n'était pas moins inquiétant: ils creusaient leurs tranchées, et ces tranchées — lentement, il est vrai, mais sans qu'on pût s'opposer à leur progrès, — s'approchaient de la ville.

Ces tranchées étaient au nombre de trois; toutes trois, elles menaçaient le rempart de Rémicourt, vers lequel elles s'avançaient en zigzag: une en face de la tour à l'Eau, la seconde en face de la porte de Rémicourt, la troisième en face de la tour Rouge.

L'amiral ne pouvait s'opposer efficacement à ces tranchées; il lui eût fallu assez d'hommes pour faire des sorties, et les détruire; assez d'arquebusiers pour soutenir ces sorties, et protéger la retraite; or, nous l'avons vu, il avait, avec les nouvelles recrues, six ou sept cents hommes à peine, et, en réunissant toutes les armes, il n'était arrivé à se procurer qu'une quarantaine d'arquebuses; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'avait *aucun moyen de donner empêchement à ces travaux, ce dont il était fort marry!*

Tout ce que pouvait faire l'amiral était donc de réparer, tant bien que mal, au fur et à mesure que les Espagnols détruisaient.

Mais bientôt ces réparations elles-mêmes devinrent impossibles. Dans la journée du 9, on entendit tonner une nouvelle batterie, et cette batterie, élevée sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Ile, et prenant en écharpe le rempart de Rémicourt depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Rouge, ne permettait plus

guère les réparations, car aucun travailleur n'osait s'y hasarder. Cependant, comme ces réparations devenaient d'autant plus urgentes que les ravages de l'artillerie ennemie étaient plus considérables, l'amiral commença par employer le bâton; mais, voyant que ce moyen, si efficace en d'autres circonstances, était insuffisant dans celle-ci, on dressa un rôle de pionniers auxquels on promit un écu par jour et une bonne nourriture. Cette *double friandise*, comme dit l'amiral, décida une centaine de travailleurs à s'engager.

De son côté, Maldent était arrivé sain et sauf à la Fère, et aussitôt que le connétable avait su la détresse où se trouvait son neveu, et les travaux qui, exécutés à travers les marais, lui donnaient la facilité de le secourir, il avait résolu de visiter lui-même les lieux sans retard.

En conséquence, une heure après l'arrivée de Maldent à la Fère, il en partit à la tête de deux mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie, et marcha jusqu'à Essigny-le-Grand, où il s'arrêta.

Là, après avoir rangé son armée en bataille, il envoya en avant trois officiers chargés d'étudier la position des Espagnols, et la distance qui séparait leurs avant-postes de la ville et de la rivière; puis, derrière eux, lui-même, avec ses capitaines les plus expérimentés, il s'avança le plus près possible des marais de la Somme, c'est-à-dire jusqu'au village de Gruois.

Les trois officiers envoyés en reconnaissance purent, eux, atteindre la Biette en dépassant un poste d'arquebusiers espagnols; puis, ayant reconnu les marais de Gauchy, et sondé les abords de la Somme, ils revinrent près du connétable, confirmant tout ce que Maldent avait dit.

A l'instant même, celui-ci reçut du connétable une lettre annonçant à Coligny qu'il n'avait plus à s'occuper de rien, que de bien tenir un jour ou deux, et que les secours demandés lui arriveraient d'un moment à l'autre.

L'amiral était donc invité à faire bonne garde, afin que, à quelque heure du jour que ce secours arrivât, on ne le fit point attendre hors des murailles.

En conséquence, et comme, dans tous les cas, ce secours devait arriver du côté de Tourival, l'amiral doubla les postes de ce côté, et fit porter bon nombre d'échelles sous les hangars du magasin à poudre, pour que les arrivants pussent à la fois entrer par la poterne Sainte-Catherine, et monter par dessus la muraille.

Le connétable rejoignit son armée à Essigny-le-Grand, à peu près vers le même moment où Maldent rentrait dans la ville.

La résolution du connétable était de secourir Saint-Quentin ouvertement et en plein jour. L'obscurité et la ruse avaient si mal secondé l'entreprise une première fois, qu'il en appelait à ces deux grands auxiliaires du courage, la lumière du soleil et la force ouverte.

Le connétable retourna donc à la Fère, y rassembla son infanterie, sa cavalerie, son artillerie, quinze pièces de canons, et fit tenir l'ordre au maréchal de Saint-André, qui se trouvait à Ham, de le venir joindre le 10 août, de bonne heure, sur le chemin de la Fère à Saint-Quentin.

Après avoir remis son message à Coligny, Maldent s'en revint tout droit à la tente des aventuriers.

Il trouva chacun à son poste ; tous les visages étaient riants. Les affaires d'amour d'Yvonnet allaient à merveille. Fracasso avait abandonné l'infinitif du verbe *perdre* pour son participe passé, ce qui lui faisait *perdu*, rime à laquelle il avait trouvé immédiatement *pendu*. Les deux Scharfenstein s'étaient créé une petite industrie qui ne laissait pas que de leur rapporter un assez joli bénéfice : ils faisaient à eux deux des sorties nocturnes, s'embusquant sur les passages qui communiquaient d'un camp à l'autre, et, avec un grand fléau de leur invention pouvant atteindre à la distance de douze pieds, ils attendaient les passants, qui

recevaient sur la nuque un coup asséné soit par Frantz, soit par Heinrich, et tombaient, bien entendu, sans dire ouf. Or, comme les Espagnols et les Flamands venaient de toucher leur solde arriérée et une gratification d'entrée en campagne, les deux géants tiraient à eux l'homme mort ou évanoui, et le dépouillaient; s'il était mort, le passant ne se réveillait pas; s'il n'était qu'évanoui, il se réveillait ficelé comme un saucisson, et un bâillon dans la bouche, ayant à ses côtés trois ou quatre compagnons ficelés et bâillonnés comme lui. Puis, lorsqu'il était l'heure de s'aller coucher, les deux Scharfenstein chargeaient sur leurs épaules leurs trois ou quatre prisonniers, et, si pauvres que fussent les rançons, nos Allemands, qui étaient des gens d'ordre les alignaient à l'avoir de la société. Procope continuait d'exercer son industrie de notaire marron et de procureur *in partibus*; il ne pouvait suffire aux testaments: aussi avait-il doublé son prix, et n'en faisait-il plus qu'à six livres. Lactance déménageait peu à peu la cave des Jacobins, qui était réputée comme la meilleure qu'il y eût aux environs, et la faisait passer sous la tente des aventuriers. Pille-Trousse revenait avec des bourses qu'il prétendait avoir rencontrées dans des pas de cheval, et des manteaux qu'il soutenait avoir découverts sur des bornes. — Les affaires d'argent comme les affaires d'amour allaient donc à merveille; l'or affluait de tous les côtés, et, quoique ce fût en petits ruisseaux, promettait de faire une si grosse rivière, que, pour si peu que la guerre durât encore un ou deux ans, chacun de nos aventuriers pourrait se retirer avec une fortune honnête, et suivre en paix et avec considération le penchant naturel qui l'entraînait, celui-ci vers l'amour, celui-là vers la poésie.

Le sourire était sur toutes les lèvres, disons-nous, excepté pourtant sur celles du pauvre Malemort.

Malemort geignait lamentablement; jamais il n'avait fait entendre gémissements pareils. Ce n'était point qu'il allât plus mal, au

contraire; mais Malemort, selon le précepte de Socrate: Γνωθι σεαυτον! (*connais toi, toi-même!*) avait fait une étude, non pas psychologique, mais anatomique de lui-même; il se connaissait à fond. Il sentait venir une affaire décisive, et, si promptes que fussent ses chairs à se recoudre, il voyait clairement qu'il lui serait impossible d'y jouer son rôle, et d'y attraper quelque nouvelle estafilade.

Maldent, en annonçant confidentiellement la prochaine arrivée du connétable, vint mettre le comble au désespoir de son compagnon.

C'était l'heure du souper; les aventuriers se mirent à table. Grâce aux mille ressources de leur imagination, cette table était certainement mieux garnie que celle de l'amiral. Le vin surtout fourni, comme nous l'avons dit, par frère Lactance, y était à la fois abondant et délicieux.

Aussi épuisa-t-on toutes les santés.

On but d'abord au bon retour de Maldent; au sonnet de Fracasso, qui était venu à bien; à la santé de Malemort, puis à celle du roi, puis à celle de M. l'amiral, puis à celle de Mlle Gudule; puis, enfin, — et, disons-le, ce fut un souvenir de Maldent, — à celle de la pauvre Catherine Gosseu.

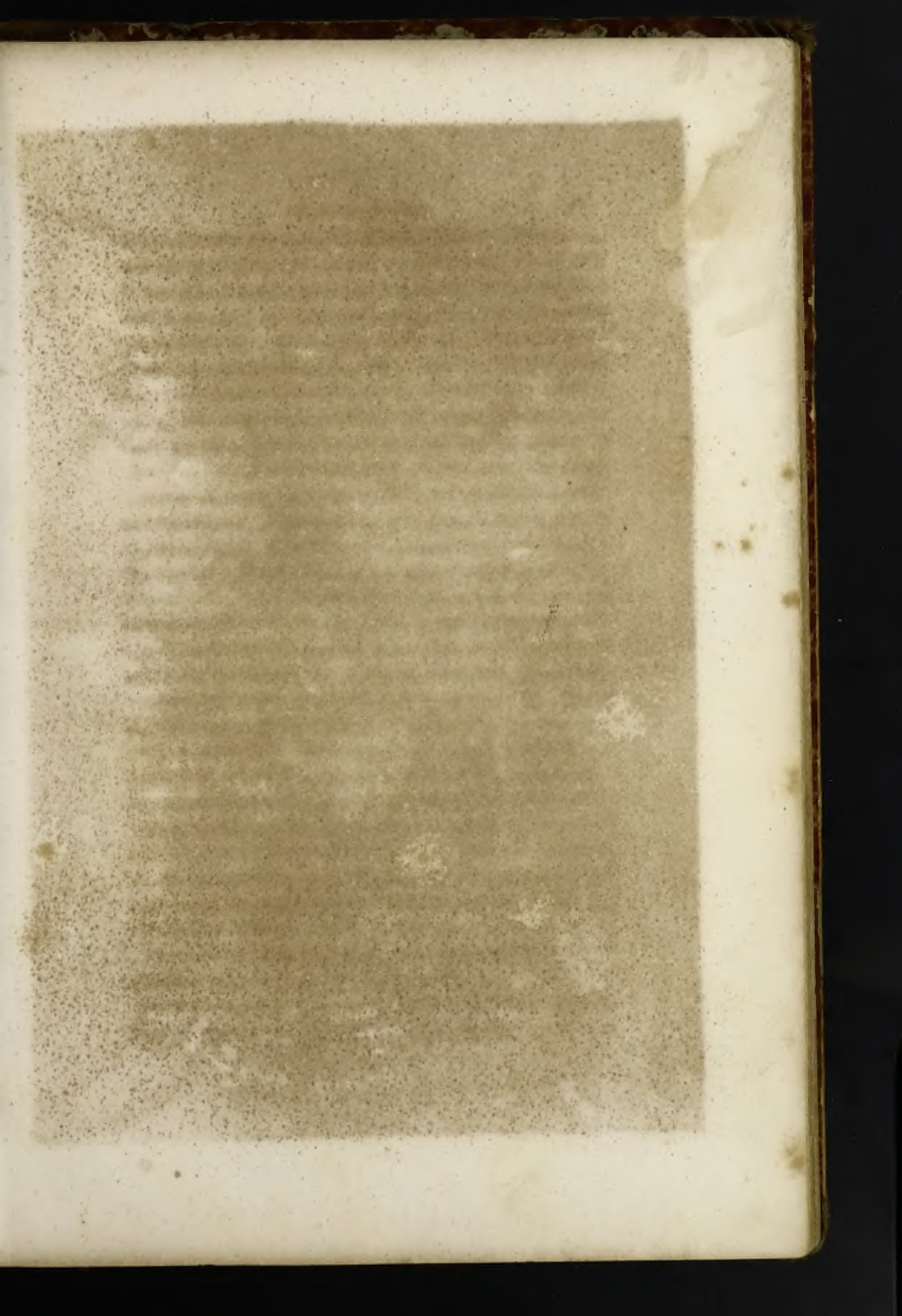
Il n'y avait que les deux Scharfenstein qui, n'ayant pas une grande facilité d'élocution, avaient bu, et même bu beaucoup plus à eux deux que les sept autres, mais qui n'avaient pas encore porté de santé.

Enfin, Heinrich se leva, son verre plein à la main, la bouche souriante sous son épaisse moustache, l'œil pétillant sous son large sourcil.

— Gombagnons, dit-il, che brobose ein zanté.

— Silence, messieurs! crièrent les aventuriers, Heinrich propose une santé!

— Et moi auzi, dit Frantz.





O. Goussier del.

Imp. de C. Percin, Turin 1853.

le balard de Waldeck: chez les aventuriers.

F. Percin lith.

— Et Frantz aussi ! crièrent les aventuriers.

— Foui !

— Laquelle , Frantz ? Parle d'abord : la parole est au plus jeune .

— Celle gue brobosera mon ongle .

— Ah ! bravo , crièrent les aventuriers ; neveu respectueux , comme toujours !... Voyons , Heinrich , ta santé !

— Che brobose la zanté te ce fertueux cheune homme gui est fenu nous ovrir cinq zents écus d'or bour la bédide avaire en guesdion , fous safez...

Et il fit le signe un peu vulgaire d'un homme qui tue un lapin .

— Ah ! oui , dit Yvonnet , le bâtard de Waldeck... Bon ! nous ne l'avons pas revu ; il ne nous a pas laissé d'arrhes , et ne nous a pas dit pour quel jour nous lui appartenions .

— N'imborde ! dit Heinrich , il a encaché za barole , et un Allemand n'a gue za barole : il fientra , il tonnera tes arrhes , et il nous vixera un chour .

— Merci , de répondre de moi , Heinrich ! dit une voix à la porte de la tente .

Les aventuriers se retournèrent .

— Messieurs , dit le bâtard de Waldeck en s'avançant , voici les cent écus d'or que je vous ai promis comme arrhes , et vous m'appartenez corps et âme pour demain toute la journée , ou plutôt pour aujourd'hui , car il est une heure du matin .

Alors , il jeta cent écus d'or sur la table , et , prenant le verre que , à son grand regret , Maldent avait laissé plein :

— Ça , messieurs , dit-il , faisons honneur à la proposition du brave Heinrich... Buvons à *la réuzide de la bédide avaire !*

Et les aventuriers burent joyeusement à la réussite de cette petite affaire , qui n'était rien autre chose que la mort d'Emmanuel Philibert .

LA BATAILLE DE LA SAINT-LAURENT

Revenons au connétable.

Le même jour, — car, ainsi que l'avait fait judicieusement observer le bâtard de Waldeck, la première heure de la journée du 40 août 1557 venait de sonner au moment où il portait son toast, — le même jour, vers sept heures du matin, les troupes du maréchal de Saint-André, venant de Ham sous la conduite du comte de Larochefoucauld, firent leur jonction avec celles du connétable.

Les deux armées ou plutôt les deux fractions d'armée ainsi réunies, formaient, pour nous servir des termes militaires, un effectif de neuf cents gendarmes, de mille chevaux-légers et arquebusiers à cheval, de quinze compagnies françaises et de vingt-deux compagnies allemandes d'infanterie; total: neuf à dix mille hommes (1).

C'était à la tête de cette faible troupe que le connétable venait attaquer une armée que la jonction du corps anglais avait portée à près de soixante mille hommes!

Aussi, la veille, au conseil, lorsqu'il avait fait part de sa volonté de marcher avec dix mille hommes au secours d'une ville assiégée par soixante mille, le maréchal de Saint-André lui avait-il fait observer le danger d'une pareille entreprise, et ce qu'il avait à

(1) Onze mille hommes selon Rabutin; huit mille selon Mergey, qui assistait à la bataille, et qui y fut pris.

craindre d'un ennemi aussi actif que le duc de Savoie pendant une retraite de six lieues à travers des plaines qui n'offraient aucun abri.

Mais, avec son aménité ordinaire, le connétable avait répondu :

— Corbieu ! monsieur, vous pouvez vous en reposer sur moi, de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'Etat..... Il y a longtemps que j'ai appris quand et comment il faut donner ou éviter une bataille ! soyez donc tranquille sur l'événement.

Le connétable était parti pendant la nuit. Il espérait être au moulin de Gauchy à quatre heures du matin ; il n'y arriva qu'à dix, sa marche ayant été retardée par les bagages et le canon.

Au reste, le duc de Savoie était, de son côté, si mal servi de ses espions, qu'il fut surpris par l'armée française, apparaissant tout à coup sur les hauteurs de Gauchy.

Le connétable eut même le temps de lui enlever deux compagnies formant six cents hommes, et qui occupaient des postes avancés.

Arrivée là, l'armée française se trouvait en vue de l'armée espagnole ; mais la Somme et les marais de la Biette s'étendaient entre les deux armées, qui n'avaient d'autre moyen de se joindre qu'une chaussée située au bas du camp espagnol, et sur laquelle quatre hommes au plus pouvaient passer de front.

Après tout ce que nous avons déjà dit à propos du siège, deux mots suffiront pour faire connaître la position du connétable, et rendre palpables les fautes qu'il commit dans cette fatale journée.

Toute l'armée espagnole, flamande et anglaise occupait la rive droite de la Somme.

Les quatorze enseignes de Julian Romeron et de Carondelet, plus les deux compagnies que commença par surprendre le connétable, occupaient seules, les quatorze enseignes, le faubourg d'Ile, et les deux compagnies, le moulin de Gauchy, placés, faubourg et moulin, sur la rive gauche de la Somme.

Or, une fois arrivé au moulin de Gauchy, une fois les deux compagnies prises, il y avait une manœuvre bien simple à exécuter : c'était de bloquer dans le faubourg les quatorze enseignes des deux capitaines espagnols, de mettre six pièces en batterie en face de la chaussée, seul passage praticable pour l'armée ennemie, de faire filer tranquillement autant d'hommes qu'il était nécessaire sur Saint-Quentin, et de se retirer, la ville ravitaillée, en sacrifiant deux des six pièces de canon, et une centaine d'hommes qui eussent continué de tirer sur la chaussée, et qui suffisaient à garder ce passage.

Le connétable enleva les deux compagnies, bloqua les quatorze enseignes dans le faubourg d'Ile, et, négligeant complètement la chaussée, il ordonna de mettre à la Somme les quatorze bateaux qu'il avait apportés avec lui, sur l'avis des assiégés qu'ils ne possédaient que trois ou quatre petites barques.

Mais, alors, on s'aperçut que, au lieu d'avoir été placées à la tête de la colonne, les charrettes trainant les bateaux avaient été placées à la queue.

On perdit deux heures à les amener, une heure à les pousser jusqu'au bord de la Somme; puis, quand les barques furent descendues, les soldats s'y jetèrent avec tant d'empressement, que, se trouvant surchargées, elles s'engravèrent dans le limon de l'étang de la Biette.

Pendant ce temps-là, un des archers faits prisonniers, le matin, au moulin de Gauchy, indiquait au connétable la tente du duc de Savoie.

Le connétable dressa aussitôt une batterie ayant pour but de battre cette tente.

Au bout de dix minutes, la batterie fit feu, et l'on put voir, au mouvement qui s'opérait autour de la tente, que les boulets n'avaient pas été perdus. — Cependant, les barques, que l'on était enfin parvenu à mettre à l'eau, commencèrent à remonter

la Somme en faisant, à l'aide de matières résineuses, une grande fumée; ce qui était le signal convenu entre le connétable et Coligny.

Au premier cri qui avait signalé l'apparition du connétable, Coligny était accouru sur la courtine de Tourival, d'où il dominait tout le pays jusqu'au moulin de Gauchy. Il vit donc de loin les barques qui s'avançaient chargées d'hommes; il ordonna aussitôt une sortie par la poterne Sainte-Catherine, sortie destinée à soutenir le débarquement, en même temps qu'il faisait descendre et appuyer aux murailles des échelles, afin de donner toute facilité aux hommes, si nombreux qu'ils fussent, d'entrer dans la ville.

Il venait de prendre ces dispositions, suivant des yeux la fumée des bateaux, qui s'approchaient de plus en plus, lorsque Procope l'aborda, et, invoquant le contrat passé entre l'amiral et les aventuriers, demanda congé pour le jour, l'intention des aventuriers étant de tenter une entreprise particulière.

C'était la lettre même du traité. L'amiral n'avait donc, non-seulement aucune raison, mais encore aucun droit de s'opposer à cette fantaisie. Toute licence fut donnée à Procope et à ses compagnons.

Ils suivirent, en conséquence, les hommes commandés pour la sortie, et se trouvèrent hors de la ville.

Le bâtard de Waldeck, armé de toutes pièces, et la visière de son casque baissée, était à leur tête.

Le cheval d'Yvonnet, les deux chevaux de Maldent, et un quatrième cheval fourni par le bâtard de Waldeck formaient la cavalerie.

Cette cavalerie se composait d'Yvonnet, de Maldent, de Procope et de Lactance.

Pille-Trousse, Fracasso et les deux Scharfenstein formaient l'infanterie.

Cependant, pour accomplir la route, si la route était longue, Pille-Trousse et Fracasso devaient monter en croupe d'Yvonnet et de

Lactance. Il n'y avait pas à s'occuper des deux Scharfenstein, qui n'étaient jamais fatigués, et qui suivaient facilement le galop d'un cheval.

Le pauvre Malemort, comme on voit, manquait seul à l'expédition; mais il ne pouvait encore se tenir ni à pied ni à cheval, et on l'avait laissé pour garder la tente.

Les aventuriers se dirigèrent vers le pont où les barques devaient aborder.

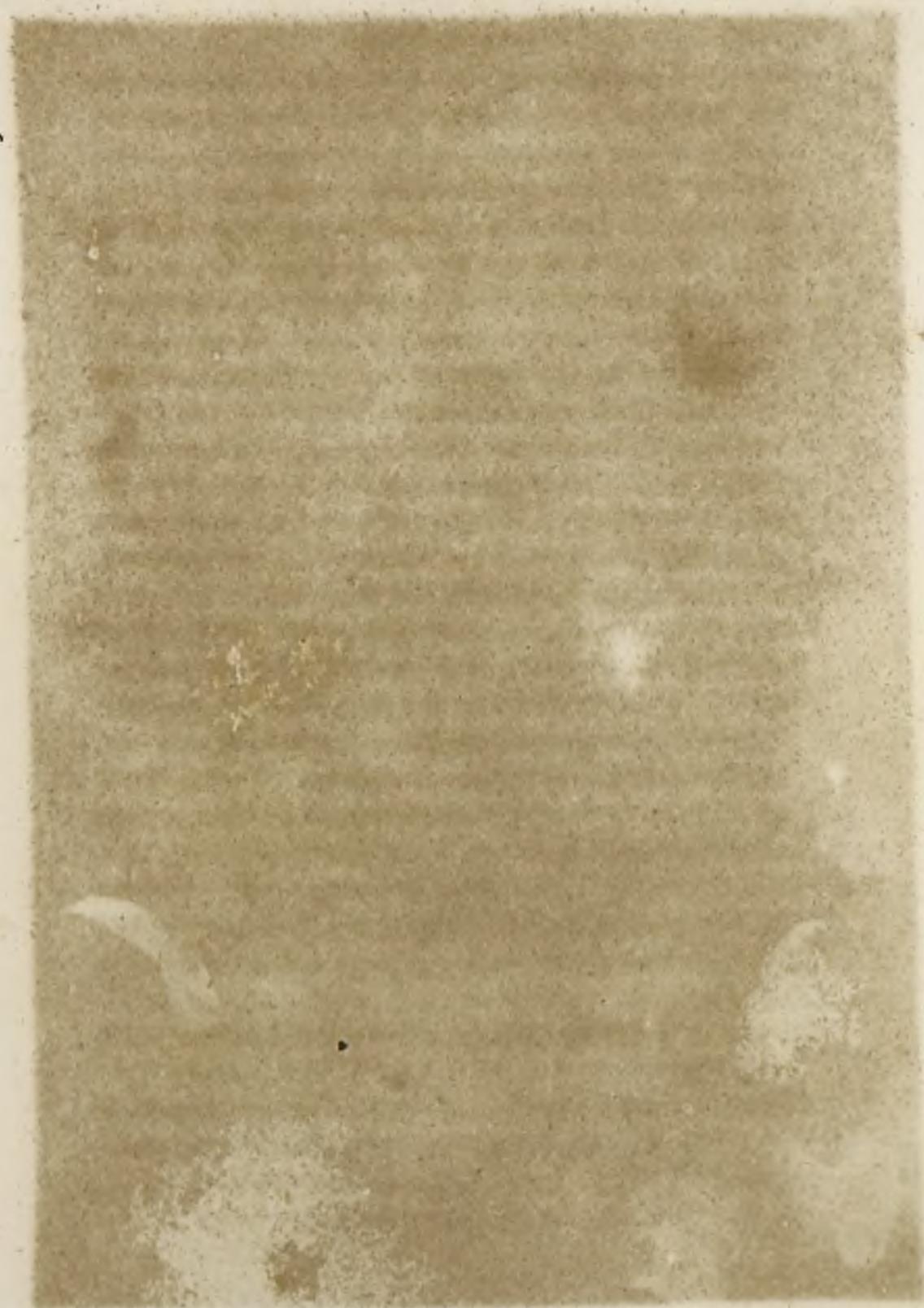
Bientôt, en effet, elles prirent terre; mais la même précipitation et le même désordre qui avaient présidé à leur départ présidaient à leur arrivée: sans vouloir rien entendre des paroles ni des signes de ceux que l'amiral avait envoyés là pour surveiller le débarquement, et leur indiquer le chemin à suivre sur la chaussée improvisée au milieu des marais, les soldats sautèrent à terre, commençant par s'envaser jusqu'à la ceinture; puis, troublés de cet accident, au milieu d'un tumulte effroyable qui empêchait d'entendre aucune recommandation, ils se poussèrent les uns à droite, les autres à gauche, ceux-ci s'enfonçant dans la boue ou dans la tourbe, ceux-là s'égarant du côté du camp ennemi.

Seuls, Dandelot et quatre cents hommes à-peu-près suivirent la ligne tracée par les fascines, et atteignirent la terre ferme.

Du haut du rempart, Coligny, désespéré, voyait diminuer et se perdre ce secours si longtemps attendu, appelant inutilement ces hommes qui se débattaient par centaines dans les fondrières où leur entêtement les avait jetés, et où ils disparaissaient peu à peu sans qu'on pût leur porter secours.

Cependant, Dandelot, après avoir rallié quelques-uns de ses hommes égarés ou en péril, arriva à la poterne avec une troupe de cinq cents soldats et de quinze ou seize capitaines, — auxquels il faut joindre quelques gentilshommes *venus là pour leur plaisir*, comme dit Coligny.

Ces gentilshommes étaient le vicomte du Mont-Notre-Dame, le





G. Gonin del et lith.

Publié par C. Perrin Turin 1858.

Dessiné de C. Perrin

L'Emboscade.

sieur de la Cuces, le sieur de Nattas et le sieur de Saint-Rémy; un commissaire d'artillerie et trois canonniers les suivaient.

Après la vue de son frère, qui arrivait tout trempé des eaux de la Somme, Coligny avoue que la vue de ces trois canonniers fut celle qui lui fit le plus de plaisir, n'ayant d'autres artilleurs que des artilleurs bourgeois, lesquels étaient bien loin, sinon pour le courage, au moins pour l'expérience et la dextérité, de répondre aux besoins d'une ville assiégée, et assiégée surtout d'une si formidable façon!

Le bâtard de Waldeck attendit tranquillement avec les aventuriers que les soldats fussent débarqués, perdus ou envasés, et, alors, il prit une de leurs barques, et, suivi de ses huit hommes, il descendit la rivière, et alla aborder dans un petit bois d'aulnes qui s'étendait comme un rideau d'argent à l'un des bouts de l'étang de la Biette.

Arrivé là, il leur distribua à chacun une écharpe espagnole, et ne leur demanda rien autre chose que de se tenir cois, couverts et prêts à obéir au premier ordre.

Son plan était facile à comprendre.

Dès la veille, il avait su le projet du connétable de venir en personne et avec son armée ravitailler Saint-Quentin. Connaissant le duc de Savoie, il avait bien pensé que, à la vue de l'armée française, Emmanuel Philibert ne resterait pas derrière ses lignes, mais, au contraire, qu'il sortirait et engagerait quelque bataille sur la rive gauche de la Somme. En conséquence, il était venu s'embusquer dans les marais de la Biette, aux environs desquels, à son avis, la bataille devait se livrer, et avait distribué aux aventuriers des écharpes rouges et jaunes, afin que, à cette époque où les uniformes n'existaient pas encore, pris pour des coureurs espagnols, ils pussent, sans inspirer de défiance à Emmanuel Philibert, s'approcher de lui, et l'entourer.

Une fois Emmanuel Philibert entouré, on sait ce que le bâtard de Waldeck voulait faire de lui.

Nous allons voir s'il s'était trompé dans ses prévisions.

Emmanuel Philibert venait de quitter la table lorsqu'on accourut lui annoncer la présence de l'armée française de l'autre côté de la Somme; sa tente était placée sur une éminence, de sorte qu'il n'eut qu'à sortir et à se tourner du côté de la Fère pour voir toute l'armée française en bataille sur les hauteurs de la Biette; puis, en baissant les yeux, il vit au-dessous de lui, mais hors de portée d'arquebuse, l'embarquement de Dandelot et de ses hommes; en même temps, un de ces sifflements auxquels les militaires ne se trompent pas se fit entendre au-dessus de sa tête, suivi de deux ou trois autres, et un boulet, en venant s'enterrer à ses pieds, le couvrit de sable et de cailloux.

Emmanuel Philibert fit un pas en avant afin de gagner un point d'où il pût suivre de l'œil tout le cours de la Somme; mais, au moment où il marchait, pour ainsi dire, au-devant du feu, il sentit qu'une main vigoureuse le saisissait par le bras, et le tirait en arrière.

C'était Scianca-Ferro.

En ce moment, un boulet passait à travers la tente, et la trouait de part en part.

Rester plus longtemps sur ce point, devenu visiblement la cible de l'artillerie du connétable, c'était s'exposer à une mort certaine. Emmanuel Philibert, tout en donnant l'ordre qu'on lui apportât ses armes, et qu'on sellât son cheval, gagna une petite chapelle, monta sur la plate-forme du clocher, et, de là, put voir que l'armée française ne s'étendait pas plus loin que Saint-Lazare, et que ce village n'était même gardé que par un corps peu considérable de cavalerie.

Ces observations faites, il descendit, s'arma rapidement sous le porche même de la petite chapelle, appela à lui les comtes de Horn et d'Egmont, envoya un messenger au duc Eric de Brunswick et au comte de Mansfeld pour leur ordonner de faire reconnaître

les Français, et surtout de s'assurer si la chaussée de Rouvroy n'était pas menacée par quelque batterie ouverte ou masquée, leur donnant rendez-vous au quartier du feld-maréchal Binincourt.

Un quart d'heure après, il était lui-même au rendez-vous. Il avait fait la moitié du tour de la ville en passant par Florimon et le chemin appelé aujourd'hui la ruelle d'Enfer, qui allait aboutir à la ligne de circonvallation, prenant à Saint-Pierre-au-Canal et finissant au faubourg Saint-Jean.

Les coureurs du duc de Brunswick et du comte de Mansfeld étaient déjà revenus : la chaussée de Rouvroy était parfaitement libre, et l'extrême pointe de l'armée française n'atteignait pas la Neuville.

Emmanuel Philibert ordonna aussitôt à deux mille hommes de monter à cheval, se mit à la tête de cette troupe de cavaliers, traversa le premier la chaussée de Rouvroy, fit passer ses deux mille cavaliers derrière lui, et les rangea ensuite en bataille pour qu'ils protégeassent à leur tour le passage de l'infanterie.

Puis, au fur et à mesure que débouchaient ses troupes, il les faisait filer sur le Mesnil par Harly, les dérochant, au moyen de ce circuit, à la vue de l'armée française.

Plus de quinze mille hommes étaient déjà passés, que le connétable s'amusait encore à tirer sur la tente vide d'Emmanuel Philibert.

Tout à coup, le duc de Nevers, envoyé par le connétable avec les compagnies de gendarmes, et avec les compagnies Curton et d'Aubigné pour éclairer la plaine de Neuville, découvrit, en arrivant sur une hauteur, toutes les dispositions prises par l'armée espagnole.

Une immense colonne ennemie, protégée par les deux mille chevaux du duc de Savoie, s'avancait de l'autre côté d'Harly, et se développait sombre et épaisse derrière le Mesnil-Saint-Laurent, enfermant déjà l'armée du connétable dans un demi-cercle.

Le duc de Nevers, si faible que fût la troupe qu'il commandait, eut un instant l'idée d'envoyer dire au connétable qu'il allait se faire tuer là avec ses hommes, pour donner à l'armée française le temps de battre en retraite; mais le connétable lui avait défendu sur sa tête d'en venir à un engagement: c'eut été désobéir à ses ordres, et il savait combien le connétable était absolu en matière de discipline militaire. Il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'un pareil acte, se replia sur un corps de cavalerie légère commandé par le prince de Condé, qui était en bataille au moulin de Gratte-Panse, sur le chemin du Mesnil, et, mettant son cheval au galop, courut en personne prévenir le connétable de ce qui arrivait.

Le connétable appela aussitôt auprès de lui M. de Saint-André, le comte de la Rochefoucauld, le duc d'Enghien et les principaux de son armée, et leur exposa que, content d'avoir introduit dans Saint-Quentin les secours que son neveu réclamait, il jugeait bon de battre en retraite le plus dignement, mais le plus promptement possible. Il invitait donc chaque chef de corps à reprendre son rang, à étayer ses hommes, et à se retirer du même pas avec lui en évitant tout engagement auquel on ne serait pas forcé.

Mais le connétable, qui recommandait si bien aux autres la précaution stratégique, n'eut pas même celle d'embusquer une centaine d'arquebusiers dans chacun des moulins à vent situés à côté d'Urville, d'Essigny le Grand et de ce qu'on appelle aujourd'hui la Manufacture, pour rompre le front de l'ennemi, et l'occuper par leur feu.

Ce fut l'infanterie française qui prit la tête de la retraite; elle s'avança d'un pas rapide, mais, cependant, en bon ordre, vers les bois de Jussy, qui seuls pouvaient lui offrir un couvert contre les charges de la cavalerie.

Mais il était déjà trop tard: il y avait encore pour trois quarts d'heure de chemin, quand apparurent, à cinq cents pas de l'armée française, les escadrons et les bataillons de l'armée espagnole formant autour d'elle un vaste cercle.

On était en présence.

Le connétable fit halte, mit ses canons en batterie, et attendit. La supériorité numérique de la cavalerie ennemie ne lui laissait aucun espoir d'atteindre le bois.

Alors, Emmanuel Philibert divise son armée en trois grands corps, donne au comte d'Egmont le commandement de l'aile droite, aux ducs Ernest et Eric de Brunswick celui de l'aile gauche, leur explique son plan, leur tend la main, reçoit d'eux leur parole de ne rien entreprendre sans ses ordres, et prend le commandement du centre.

Entre l'armée française et l'armée espagnole, se trouvait cette masse de vivandiers, de valets sans maître, de goudjats, comme on les appelait alors, toute cette misérable multitude, enfin, qui s'attachait comme une vermine aux armées du temps. Emmanuel Philibert fit tirer quelques volées de canon sur toute cette canaille.

L'effet fut celui qu'il en attendait : la terreur se mit parmi eux ; un millier d'hommes et de femmes vint se jeter en poussant de grands cris dans les rangs des soldats du connétable.

On essaya de les repousser ; mais la terreur est parfois plus puissante que le courage.

En se dressant sur ses étriers, Emmanuel Philibert vit le désordre que cette irruption jetait dans les rangs français.

Alors, se tournant vers Scianca-Ferro :

— Que le comte d'Egmont tombe sur l'arrière-garde-française avec toute sa cavalerie flamande... il est temps ! dit-il.

Scianca-Ferro partit comme l'éclair.

Puis, au duc Ernest, resté près de lui :

— Duc, dit Emmanuel, pendant que d'Egmont charge l'arrière-garde avec sa cavalerie flamande, prenez, vous et votre frère, chacun deux mille arquebusiers à cheval, et attaquez la tête de la colonne... Le centre me regarde.

Le duc Ernest s'éloigna au galop.

Emmanuel Philibert suivit des yeux ses deux messagers, et, voyant chacun d'eux arrivé à sa destination, voyant commencer le mouvement à la suite des ordres transmis, il tira son épée, et, la levant en l'air :

— Sonnez, trompettes ! dit-il ; c'est l'heure !...

Le duc de Nevers, qui commandait l'extrême gauche de l'armée française, était chargé de soutenir l'attaque du comte d'Egmont. Pris en flanc par la cavalerie flamande au moment où il traversait la vallée de Grugies, il se retourna et fit face à l'ennemi avec ses compagnies de gendarmes ; mais deux catastrophes vinrent gêner sa défense : un flot de ces vivandiers qui avait roulé tout le long du centre de l'armée, repoussé de rang en rang, apparut au haut des collines, et descendit comme une avalanche, se ruant dans les jambes des chevaux, tandis que, en même temps, une compagnie de cheveu-légers anglais à la solde de la France tourna bride, et alla se joindre à la cavalerie flamande, avec laquelle elle revint immédiatement charger les gendarmes du duc de Nevers, et cela d'une si furieuse façon, qu'elle poursuivit jusque dans la vallée de l'Oise un gros de notre cavalerie qui s'y était jeté.

Pendant ce temps, et comme, malgré les efforts surhumains du duc de Nevers, qui fit des prodiges dans cette journée, le désordre commençait à se mettre dans l'aile gauche, les ducs Eric et Ernest de Brunswick, accomplissant l'ordre donné à l'un et transmis à l'autre, attaquaient la tête de la colonne française à sa sortie d'Essigny le Grand, et au moment où elle apparaissait sur la chaussée de Gibercourt.

Mais cette tête de colonne, n'ayant point contre elle l'irruption des vivandiers, et la trahison des cheveu-légers anglais, tint ferme, continua sa marche, repoussant les charges des arquebussiers à cheval, et donna le temps au connétable et au gros de l'armée, lequel s'était allongé dans son passage à travers Essigny

le Grand, de se remettre en bataille au milieu de cette vaste plaine qui s'étend entre Essigny le Grand, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

Là, sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, le connétable s'arrêta une seconde fois, comme le sanglier forcé qui se décide à tenir aux chiens, et, tout en disant ses patenôtres, il reforma son armée en carrés, et replaça ses canons en batterie.

C'était la seconde halte; on était complètement entouré: il fallait vaincre ou mourir.

Le vieux soldat ne craignait point de mourir; il espéra donc vaincre.

En effet, la vieille infanterie française, sur laquelle avait compté le connétable, se montrait digne de sa réputation, soutenant le choc de toute l'armée ennemie, tandis que, à sa seule approche, les Allemands à notre solde mettaient bas leurs piques, et levaient les mains pour demander quartier.

De son côté, le duc d'Enghien, jeune et plein d'ardeur, courait au secours du duc de Nevers avec sa cavalerie légère; il le trouva renversé pour la seconde fois de son cheval, se remettant en selle malgré un premier coup de pistolet qui lui entamait la cuisse; — nous disons un premier coup, parce que, vers la fin de la journée, il devait en recevoir un autre.

Cependant, le connétable tenait ferme. Son infanterie repoussant avec une incroyable intrépidité les charges de la cavalerie flamande, Emmanuel Philibert fit approcher du canon pour démolir ces remparts vivants.

Dix pièces tonnèrent à la fois, et commencèrent à faire brèche dans l'armée.

Alors, le duc de Savoie se mit lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie, et chargea comme un simple capitaine.

Le choc fut profond et décisif; le connétable, entouré de tous les côtés, se défendit avec le courage du désespoir, disant, selon

son habitude, son *Pater*, et donnant, à chaque phrase de ce *Pater*, un coup d'épée qui renversait un homme.

Emmanuel Philibert le vit de loin, le reconnut et piqua à lui, criant :

— Prenez-le vif ! c'est le connétable !

Il était temps : Montmorency venait de recevoir un coup de pique qui lui avait fait sous le bras gauche une blessure par laquelle s'en allaient son sang et ses forces. Le baron de Batembourg et Scianca-Ferro, qui avaient entendu le cri d'Emmanuel, se précipitèrent en avant, firent au connétable un rempart de leurs corps, et le tirèrent de la mêlée, lui criant de se rendre, toute résistance étant inutile.

Mais le connétable, en signe qu'il se rendait, ne voulut donner que son poignard. Au duc de Savoie seul, il voulait, disait-il, remettre son épée.

C'est que cette épée fleurdelysée était celle de connétable de France !

Emmanuel Philibert s'avança vivement, et, se faisant reconnaître, reçut l'épée de la main même de Montmorency.

La journée était gagnée pour le duc de Savoie, mais elle n'était pas finie ; jusqu'à la nuit, on continua de se battre ; beaucoup ne voulurent pas se rendre qui se firent tuer.

De ce nombre étaient Jean de Bourbon duc d'Enghien, — qui, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, eut le corps traversé d'une balle en essayant de délivrer le connétable, — François de Latour vicomte de Turenne, et huit cents gentilshommes qui demeurèrent couchés sur le champ de bataille.

Les principaux prisonniers, outre le connétable, furent le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de Saint-André, le Rhingrave, le baron de Curton, le comte de Villiers, bâtard de Savoie, le frère du duc de Mantoue, le seigneur de Montberon, fils du connétable, le comte de la Rochefoucauld, le





F. Perrin del.

Imp. de C. Borel, Turin 1853.

Combat et prise du Conestable.

Arnaud del.

duc de Bouillon, le comte de la Rocheguyon, le seigneur de Lansac, le seigneur d'Estrées, le seigneur de la Roche du Maine; enfin, les seigneurs de Chaudenier, de Poudormy, de Vassé, d'Aubigné de Rochefort, de Brian et de la Chapelle.

Le duc de Nevers, le prince de Condé, le comte de Sancerre et le fils aîné du connétable se retirèrent à la Fère.

Le sieur de Bordillon les y rejoignit, ramenant les deux seules pièces de canon qui échappèrent à cette grande défaite, où la France, sur une armée de onze mille hommes, eut six mille tués, trois mille prisonniers, et perdit trois cents chariots de guerre, soixante drapeaux, cinquante cornettes, tous les bagages, les tentes et les vivres!

Il ne restait pas dix mille hommes pour fermer à l'armée ennemie le chemin de la capitale.

Emmanuel Philibert donna l'ordre de reprendre le chemin du camp.

La nuit était venue, et, sans doute, rêvant, non point à ce qu'il avait fait, mais à ce qu'il lui restait à faire, Emmanuel Philibert, accompagné de quelques officiers seulement, suivait la chaussée qui conduit d'Essigny à Saint-Lazare, lorsque huit ou dix hommes, moitié à cheval, moitié à pied, sortirent du moulin de Gauchy, et se glissèrent peu à peu au milieu des gentils-hommes de son escorte. Pendant quelque temps, on continua de cheminer en silence; mais, tout à coup, au moment où l'on passait près d'un petit bois dont l'ombre projetée redoublait les ténèbres, le cheval du duc de Savoie poussa un hennissement douloureux, fit un écart, et s'abattit.

Alors, on entendit un bruit pareil à celui du froissement du fer contre le fer; puis, dans l'ombre, ce cri d'autant plus terrible qu'il était poussé à voix basse:

— Sus! sus! au duc Emmanuel!

Mais aussi, à peine ces mots étaient-ils prononcés, à peine

avait-on pu deviner que cette chute du cheval n'était point naturelle, et que son cavalier courait un danger quelconque, qu'un homme, renversant tout devant lui, frappant amis et ennemis avec sa masse d'armes, se précipita au milieu de cette sombre et presque invisible tragédie en criant :

— Tiens ferme, frère Emmanuel ! me voici !

Emmanuel n'avait pas besoin de l'encouragement de Scianca-Ferro ; il avait tenu ferme, en effet, car, tout renversé qu'il était, il avait saisi un de ses agresseurs, et, l'enveloppant de son bras, il l'avait couché sur lui, et s'en était fait un bouclier.

De son côté, le cheval avait un des jarrets de derrière coupés ; mais, comme s'il eût senti la nécessité de défendre son maître, des trois jambes qui lui restaient il lançait de vigoureuses ruades, et, d'une de ces ruades, il avait renversé un des spectres inconnus qui s'étaient tout à coup dressés autour du vainqueur de la journée.

Pendant ce temps, et frappant toujours, Scianca-Ferro criait :

— Au secours du duc, messieurs, au secours du duc !

C'était inutile. Tous les gentilshommes de l'escorte avaient tiré l'épée, et chacun s'était rué, frappant au hasard, dans cette mêlée terrible, où l'on n'entendait d'autre cri que celui de : « Tue ! tue ! » et dans laquelle on ne savait ni qui l'on tuait, ni qui tuait.

Enfin, on entendit le galop d'une vingtaine de cavaliers, et, à la réverbération de la flamme dans les arbres, on reconnut qu'ils portaient des torches.

A cette vue et à ce bruit, deux hommes à cheval se tirèrent de la mêlée, et s'enfuirent à travers champs sans que l'on songeât à les poursuivre.

Deux hommes à pied se jetèrent dans les bois, où ils disparurent sans que l'on cherchât à les y joindre.

Toute résistance avait cessé.



G. Gosin del et lith.

Publié p. C. Perrin l'Hermin 1853.

Imp. de Chaudon et Co.

le Guet-apens.

Au bout de quelques secondes, vingt torches éclairaient ce nouveau champ de bataille.

Le premier soin de Scianca-Ferro fut de s'occuper du duc.

Le duc, s'il était blessé, n'avait reçu que quelques blessures légères : l'homme qu'il avait maintenu entre ses bras l'avait protégé, et avait reçu une partie des coups qu'Emmanuel eût dû recevoir.

Aussi paraissait-il complètement évanoui.

Cela tenait à ce que Scianca-Ferro, pour s'assurer de lui, lui avait asséné un coup de sa masse sur le derrière de la tête.

Quant aux trois autres hommes qui étaient étendus à terre, et qui semblaient morts ou bien malades, personne ne les connaissait.

Celui que le duc avait pris à bras le corps, et avait renversé sur lui, portait un casque avec visière, et cette visière était baissée.

On délaça les oreillettes, on enleva le casque, et l'on vit apparaître le visage pâle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Ses cheveux roux et sa barbe rousse étaient couverts du sang qui à la fois s'échappait et de sa bouche et de son nez, ainsi que d'une contusion qu'il avait reçue au derrière de la tête.

Malgré sa pâleur, malgré le sang qui le couvrait, sans doute Emmanuel Philibert et Scianca-Ferro reconnurent tous deux en même temps le blessé, car ils échangèrent un coup d'œil.

— Ah! ah! murmura Scianca-Ferro, c'est donc toi, serpent!

Puis, se retournant vers le duc :

— Vois donc, Emmanuel, lui dit-il, il n'est qu'évanoui... Si je l'achevais?

Mais Emmanuel leva la main en signe de commandement et de silence, et, tirant lui-même le jeune homme évanoui des mains de Scianca-Ferro, il le traîna de l'autre côté du fossé qui bordait

la route, l'adossa contre un arbre, et posa son casque près de lui.

Puis, remontant à cheval :

— Messieurs, dit-il, c'est à Dieu seul de juger ce qui s'est passé entre moi et ce jeune homme, et vous voyez que Dieu est pour moi !

Alors, entendant grommeler Scianca-Ferro, et le voyant regarder du côté du blessé en secouant la tête :

— Frère, dit-il, je t'en prie... C'est bien assez du père !

Puis, aux autres :

— Messieurs, dit-il, je désire que la bataille que nous avons livrée aujourd'hui 10 août, et qui est si glorieuse pour les armes espagnoles et flamandes, s'appelle la bataille de la Saint-Laurent, en mémoire du jour où elle a été donnée.

Et l'on rentra au camp, discourant sur la bataille, mais sans dire un seul mot de l'échauffourée qui était venue à sa suite.



XV.

COMMENT L'AMIRAL EUT DES NOUVELLES DE LA BATAILLE.

Dieu venait de se déclarer encore une fois contre la France, ou plutôt — si nous sondons les mystères de la Providence plus profondément que ne le font les historiens ordinaires — Dieu venait, par Pavie et par Saint-Quentin, de préparer la besogne de Richelieu, comme, par Poitiers, Crécy et Azincourt, il avait préparé la besogne de Louis XI.

Puis aussi peut-être voulait-il donner le grand exemple d'un royaume perdu par la noblesse, sauvé par le peuple.

Quoiqu'il en soit, le coup fut terrible, et entra cruellement au cœur de la France, en même temps qu'il réjouit fort notre grand ennemi Philippe II.

La bataille avait eu lieu le 10. Ce ne fut que le 2 que le roi d'Espagne fut assez rassuré contre la résurrection de toute cette noblesse couchée dans les plaines de Gibercourt, pour venir rejoindre Emmanuel Philibert au camp.

Le duc de Savoie qui avait cédé à l'armée anglaise tout ce terrain onduleux compris entre la Somme et la Chapelle d'Epargnemaille, était revenu dresser sa tente en face du rempart de Rémicourt, point sur lequel il était décidé à continuer les travaux du siège, si, contre toute attente, à la nouvelle de la bataille

perdue — et perdue dans de si effroyables conditions! — Saint-Quentin ne se rendait pas.

Ce second campement, placé sur un petit monticule, — entre la rivière et les tentes du comte de Mégué, — était le plus rapproché des remparts, et s'élevait à deux tiers de portée de canon à peine de la ville.

Philippe II, après avoir pris à Cambrai une escorte de mille hommes, après avoir prévenu Emmanuel Philibert de son arrivée, afin que celui-ci doublât ou triplât son escorte, s'il le jugeait nécessaire, par des troupes envoyées du camp, Philippe II arriva devant Saint-Quentin, le 12, à onze heures du matin.

Aux limites du camp, Emmanuel Philibert, l'attendait. Là, il aida le roi d'Espagne à descendre de cheval, et, comme Emmanuel, selon l'étiquette établie même de prince à roi, voulait lui baiser les mains:

— Non, mon cousin, non, dit Philippe; c'est à moi de baiser les vôtres, qui viennent de me procurer une victoire si grande, si glorieuse, et qui nous coûte si peu de sang!

En effet, au dire des chroniqueurs qui ont raconté cette curieuse bataille, les Espagnols n'y avaient perdu que soixante-cinq hommes, et les Flamands que quinze.

Quant à l'armée anglaise, elle n'avait pas même eu besoin de s'y mêler, et, de son campement, elle avait regardé s'accomplir notre défaite.

Nous l'avons dit, cette défaite avait été épouvantable: les cadavres couvraient toute la plaine située entre Essigny, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

C'était un si pitoyable spectacle, qu'une digne chrétienne ne put le voir sans en être touchée. Catherine de Laillier, mère du sieur Louis Varlet, seigneur de Gibercourt, maire de Saint-Quentin, consacra et fit bénir un champ nommé le vieux Moustier, dans lequel elle fit creuser d'immenses fosses, et où elle fit apporter et enterrer tous ces cadavres.





G. Gouin del.

Imp. de C. P. curia Turin 1858.

F. Favon. lith.

les Prisonniers illustres.

Depuis lors, ce champ du vieux Moustier, changea son nom en celui de *Cimetière le Piteux* (1).

Pendant que cette digne dame accomplissait l'œuvre pieuse, Emmanuel Philibert comptait ses prisonniers; nous avons dit combien ils étaient considérables.

Le roi Philippe II les passa en revue; puis on rentra dans la tente du duc Emmanuel, tandis que l'on plantait tout le long de la tranchée les enseignes françaises prises pendant la bataille, et qu'en signe de joie on tirait le canon dans les deux camps, espagnol et anglais.

Philippe II, au seuil de la tente du duc de Savoie, assistait à toutes ces réjouissances.

Il appela Emmanuel, qui causait avec le connétable et le comte de la Rochefoucault.

— Mon cousin, lui dit-il, sans doute avez vous encore une autre intention que celle de vous réjouir en faisant tout ce bruit?

Et, comme en ce moment on arborait l'étendard royal d'Espagne sur la tente où était Philippe II:

— Oui sire, répondit Emmanuel, je compte que l'ennemi, ne voyant plus aucune chance d'être secouru, se rendra sans même nous forcer à en venir à un assaut, ce qui nous permettrait de marcher immédiatement sur Paris, et d'y arriver en même temps que la nouvelle de la défaite de la Saint-Laurent, et, quant à cet étendard que nous élevons, c'est pour apprendre à M. de Coligny et à M. Dandelot son frère que Votre Majesté est au camp, et lui donner plus grand désir de se rendre, espérant mieux obtenir de votre clémence royale que de tout autre.

Mais, comme le duc de Savoie achevait ces paroles, répondant à toutes ces décharges joyeuses d'artillerie qui enveloppaient la

(1) Charles Gomart, *Siège et bataille de Saint-Quentin*.

ville d'un nuage de fumée, un seul éclair brilla, une seule détonation se fit entendre sur les remparts, et un boulet passa, en sifflant, trois pieds au-dessus de la tête de Philippe II.

Philippe II pâlit affreusement.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Sire, dit en riant le connétable, c'est un parlementaire que vous envoie mon neveu.

Philippe n'en demanda pas davantage: à l'instant même il donna l'ordre qu'une tente lui fût dressée hors de la portée du canon français, et, arrivé à cette tente, il fit vœu, se voyant en sureté, de bâtir en l'honneur de Saint-Laurent, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait donnée aux Espagnols, dans la journée du 10, le plus beau monastère qui ait été bâti.

Ce vœu eut pour résultat l'édification du palais de l'Escurial, cette sombre et magnifique construction toute selon le génie de son auteur, présentant dans son ensemble la forme d'un gril, instrument du martyre de Saint-Laurent; gigantesque bâtisse où trois cents ouvriers travaillèrent vingt-deux ans, où l'on dépensa trente-trois millions de livres, qui, à cette époque, valaient cent millions de nos jours, où la lumière pénètre par onze mille fenêtres, où l'on entre et où l'on circule par quatorze mille portes dont le clefs seules pèsent cinq cents quintaux (1) !

Pendant que Philippe II se faisait dresser une tente hors de la portée des boulets français, voyons ce qui se passait dans la ville, laquelle n'était pas encore disposée à se rendre, au moins à en croire le *parlementaire* de M. de Coligny.

(1) On connaît la réponse d'un gentilhomme gascon auquel on montrait le monastère dans tous ses détails, et auquel on demandait ce qu'il pensait de ce monument.

— Je pense, dit-il, qu'il faut que Sa Majesté Philippe II ait eu une fière peur pour faire un pareil vœu!

L'amiral avait entendu gronder le canon toute la journée, dans la direction de Gibercourt, mais il ignorait l'issue de la bataille. Aussi, en se couchant, avait-il dit que quiconque viendrait du dehors, pouvant lui donner des nouvelles, fût immédiatement amené devant lui.

Vers une heure du matin, on le réveilla ; trois hommes venaient de se présenter à la poterne Sainte-Catherine, et ils disaient pouvoir fournir des détails sur la journée.

L'amiral les fit entrer aussitôt ; c'étaient Yvonnet et les deux Scharfenstein.

Les deux Scharfenstein ne pouvaient pas dire grand'chose : on sait que la facilité d'élocution n'était point leur mérite principal ; mais il n'en était pas ainsi d'Yvonnet.

Le jeune aventurier annonça tout ce qu'il pouvait savoir. C'est que la bataille avait été perdue, et qu'il y avait eu grand nombre de tués et de prisonniers ; il ignorait les noms : seulement, il croyait avoir entendu dire par des Espagnols que le connétable était blessé et pris.

Au reste, on aurait probablement des nouvelles plus complètes par Procope et Maldent, qui devaient avoir échappé.

L'amiral demanda à Yvonnet à quel propos, lui et ses compagnons avaient été, faisant partie de la garnison, se mêler à la bataille ; ce à quoi Yvonnet répondit qu'il croyait que c'était un droit qui leur avait été réservé par Procope dans le traité qu'il avait fait avec l'amiral.

Non seulement le droit avait été réservé, mais encore l'amiral avait été prévenu, c'était donc par pur intérêt pour les aventuriers qu'il faisait cette question. D'ailleurs, il n'y avait point de doute sur la part qu'ils avaient prise à l'action. Yvonnet portait en écharpe son bras gauche, traversé d'un coup de poignard. Heinrich Scharfenstein avait le visage coupé en deux d'un coup de sabre, et Frantz boitait tout bas, ayant reçu un coup de pied

de cheval qui eut brisé la jambe d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et qui lui avait fait une grave contusion.

L'amiral recommanda aux trois aventuriers de garder le secret; il voulait que la ville apprît le plus tard possible la défaite du connétable.

Clopin clopant, Yvonnet et les deux Scharfenstein rentrèrent sous leur tente, où ils trouvèrent Malemort en proie à un affreux cauchemar: il rêvait que l'on se battait, qu'il voyait la bataille, et qu'embourbé jusqu'à la ceinture dans un marais, il ne pouvait s'en dégager pour y prendre part.

Ce n'était pas tout à fait un rêve, comme on sait; aussi, quand ses trois compagnons l'eurent réveillé, ses gémissements, au lieu de diminuer redoublèrent. Il se fit donner tous les détails de l'embuscade qui avait si mal tourné, et, à chaque détail qui eût fait désirer à un autre d'être à cent lieues d'une pareille mêlée, il répétait tristement:

— Et je n'étais pas là!...

Le soir, à cinq heures, Maldent reparut à son tour. Il était resté évanoui sur le champ de bataille; on l'avait cru mort; il était revenu à lui, et, grâce à sa connaissance du patois picard, il s'était tiré d'affaire.

Conduit chez l'amiral, il n'avait rien pu lui dire de plus que ce qu'avait dit Yvonnet, attendu qu'il était demeuré caché une partie de la journée dans les roseaux de l'étang de la Biette.

Pendant la nuit suivante, arriva Pille-Trousse. Pille-Trousse était un de ceux qui s'étaient jetés dans le bois, et que personne n'avait eu l'idée de poursuivre.

Pille-Trousse possédait la langue espagnole presque aussi bien que Maldent possédait le patois picard. Grâce à son écharpe jaune et rouge et à son pur parler castillan, au point du jour, Pille-Trousse s'était joint à une bande espagnole chargée par Emmanuel Philibert de chercher, au milieu des morts, M. le duc de

Nevers, lequel s'était si fort et tant de fois exposé, que l'on ne pouvait croire qu'il eût survécu à cette terrible journée. Pille-Trousse et le détachement espagnol avaient donc erré toute la journée sur le champ de bataille, tournant et retournant les morts dans la triste espérance de retrouver parmi eux le duc de Nevers. Il va sans dire qu'on ne tournait et retournait point les morts sans fouiller dans leurs poches; de sorte que Pille-Trousse avait non-seulement accompli une œuvre pie, mais encore fait une bonne affaire: il revenait sans une contusion et les goussets pleins.

Selon les ordres donnés, il avait été conduit chez l'amiral, auquel il avait fourni les détails les plus circonstanciés sur les morts et sur les vivants, tenant tous ces détails de ses compagnons de recherche.

Ce fut donc par Pille-Trousse que M. de Coligny apprit la mort du duc d'Enghien et celle de M. le vicomte de Turenne, et la prise du connétable, de Gabriel de Montmorency, son fils, du comte de la Rochefoucault et de tous ces nobles gentilshommes que nous avons nommés.

M. l'amiral lui avait, plus qu'à tout autre, recommandé la discrétion, et l'avait renvoyé, en lui annonçant que quatre de ses compagnons étaient revenus.

Vers le point du jour, on vint prévenir les pères Jacobins que deux paysans de Gruois rapportaient un de leurs frères mort. Le cadavre était cloué dans une bière, sur laquelle était étendu le cilice de fer que le digne homme portait autrefois sur la peau.

Cinq ou six fois dans le trajet, les Espagnols avaient arrêté les porteurs; mais, à chaque fois, ceux-ci leur avaient fait comprendre, par gestes, quelle pieuse mission ils remplissaient en rapportant au couvent des Jacobins le corps d'un pauvre moine mort dans l'exercice de ses fonctions religieuses, — et toujours les Espagnols les avaient laissés passer en faisant le signe de la croix.

L'amiral avait ordonné de lui conduire les vivants, et non les morts; le cadavre fut donc transporté directement au couvent des Jacobins, où on le déposa au milieu de la chapelle.

Et, comme les dignes frères entouraient la bière, s'informant avec anxiété du nom de celui qu'elle contenait, on entendit une voix qui sortait du cercueil, et qui disait :

— C'est moi, mes très-chers frères, moi votre indigne capitaine, le frère Lactance!... Ouvrez-moi vite, car j'étouffe!

Les frères ne se le firent point répéter à deux fois; chez quelques uns la terreur fut grande, mais d'autres plus braves comprirent que c'était quelque savante ruse de guerre qu'avait dû employer, pour rentrer dans la ville, leur honoré capitaine frère Lactance, et ils ouvrirent promptement le cercueil.

Ils ne se trompaient point: frère Lactance se leva, alla s'agenouiller devant l'autel, y dit ses actions de grâces, et revint raconter qu'après une expédition malheureuse dont il faisait partie, ayant trouvé asile chez de braves paysans, et ceux-ci craignant quelque perquisition espagnole, Dieu lui avait inspiré l'idée de se faire clouer dans une bière, et rapporter dans la ville, comme s'il était mort.

Le stratagème avait été d'autant plus facile que c'était justement chez un menuisier qu'il avait trouvé refuge.

On a vu que le stratagème avait parfaitement réussi.

Les bons pères, joyeux de revoir leur digne capitaine, ne marchandèrent pas sur le prix du cercueil, et le prix du port: ils donnèrent un écu pour la bière, et deux écus pour les porteurs, lesquels demandèrent à frère Lactance de les choisir, préférablement à tous autres lorsque l'envie lui prendrait de se faire ensevelir de nouveau.

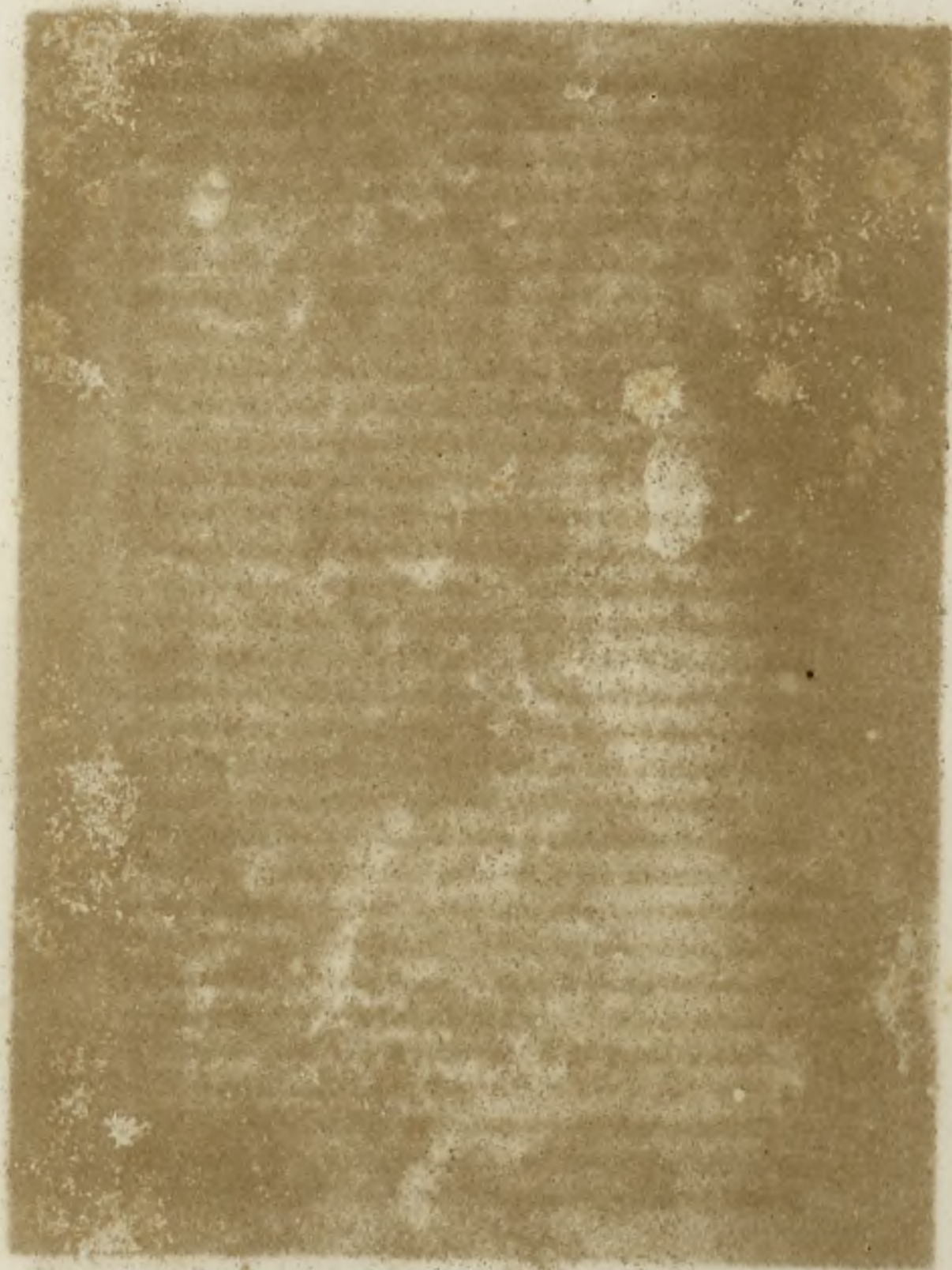
Ce fut par frère Lactance, qui n'avait reçu aucune recommandation de l'amiral, que le bruit de la défaite du connétable commença de se répandre dans le couvent, et, du couvent, transpira dans la ville.



P. Perrin del.

Impr. de C. Perrin l'un 1853.

Lactance rendu à ses frères.



Vers onze heures du matin, on annonça maître Procope à l'amiral, qui se tenait sur le rempart près de la tour à l'Eau.

Maître Procope arrivait le dernier, mais ce n'était pas la faute du digne procureur. Il avait fait de son mieux, et arrivait avec une lettre du connétable.

Comment maître Procope avait-il une lettre de M. le connétable?

Nous allons le dire :

Maître Procope s'était tout simplement présenté au camp espagnol comme un pauvre diable de reître, ayant près de M. le connétable la fonction de fourbisseur de ses armes.

Il demandait à être réuni à son maître ; la demande était si peu ambitieuse, qu'elle lui fut accordée.

On indiqua à maître Procope le logis qui avait été assigné à M. le connétable, et maître Procope s'y rendit.

D'un coup d'œil, il fit comprendre au connétable qu'il avait quelque chose à lui dire.

Le connétable répondit par un autre coup d'œil, et, en jurant, sacrant, maugréant, finit par renvoyer tous ceux qui étaient là.

Puis, quand il fut en tête-à-tête avec Procope :

— Allons, drôle ! lui dit-il, j'ai compris que tu avais à me parler : dégoise-moi vite ton compliment, et sois clair, ou je te livre comme espion au duc de Savoie, qui te fera pendre.

Alors, Procope avait raconté au connétable toute une histoire à sa plus grande louange.

M. l'amiral, qui avait toute confiance en lui, l'avait expédié à son oncle, afin d'avoir de ses nouvelles, et Procope avait pris pour arriver jusqu'à M. le connétable le prétexte que nous avons dit.

M. le connétable pouvait donc le charger d'une réponse écrite ou verbale pour son neveu, il trouverait moyen de rentrer dans la ville ; le soin l'en regardait.

M. de Montmorency n'avait d'autre réponse à faire à son neveu que de lui recommander de tenir le plus long temps possible.

— Donnez-moi cette recommandation par écrit, dit Procope.

— Mais, brigand ! dit le connétable, si l'on te prend avec une pareille recommandation, sais-tu ce qui arrivera ?

— Je serai pendu, répondit tranquillement Procope ; mais soyez tranquille, je ne me laisserai pas prendre.

Réfléchissant que c'était l'affaire de Procope, d'être pendu ou non pendu, et qu'il ne pouvait trouver un meilleur moyen de donner de ses nouvelles à Coligny, le connétable écrivit la lettre que Procope eut la précaution de cacher entre l'envers et la doublure de son pourpoint.

Puis, en fourbissant avec acharnement le casque, la cuirasse, les brassards et les cuissards de l'armure du connétable, qui ne s'était jamais vue si brillante que depuis qu'elle était aux mains de Procope, celui-ci attendit une occasion favorable à son retour dans la ville.

Le 12 au matin, une occasion se présenta. Philippe II arriva au camp, ainsi que nous l'avons dit ; ce qui produisit un si grand mouvement, que nul ne songea à faire attention à un aussi petit personnage que l'était le fourbisseur de M. le connétable.

Le fourbisseur de M. le connétable parvint donc à se sauver, secondé dans sa fuite par la fumée des canons que l'on tirait en signe de réjouissance ; et il était tranquillement venu frapper à la porte de Rémicourt, qui lui avait été ouverte.

L'amiral, nous l'avons dit, était sur le rempart près de la tour à l'Eau, situation d'où l'on dominait tout le camp espagnol.

Il était accouru là au grand bruit et à la grande fête qui se faisait dans le camp, bruit et fête dont il ignorait la cause.

Procope le mit au courant de la situation, lui donna la lettre du connétable, et lui désigna la tente d'Emmanuel Philibert.

Puis il ajouta que cette tente avait été préparée pour recevoir

le roi Philippe II; assertion sur laquelle l'amiral ne dut garder aucun doute, lorsqu'il vit cette tente se pavoiser de l'étendard royal espagnol.

Il y a plus : Procope, qui avait une vue excellente, une vue de procureur, prétendit que cet homme vêtu de noir qu'il apercevait au seuil de la tente était le roi Philippe II.

Ce fut alors, que Coligny eut l'idée de répondre à tout ce bruit et à toute cette fumée par un seul coup de canon.

Procope demanda à pointer la pièce. Coligny pensa qu'il ne pouvait refuser une si petite satisfaction à l'homme qui venait de lui apporter une lettre de son oncle.

Procope pointa la pièce de son mieux, et, si le boulet passa à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe, ce fut bien certainement la faute du coup d'œil de l'aventurier, et non celle de sa volonté.

Quoiqu'il en soit, le connétable, comme on l'a vu, y avait reconnu la réponse de Coligny, lequel convaincu que Procope avait fait tout ce qu'il pouvait, donna l'ordre qu'on lui comptât dix écus pour sa peine.

Procope rejoignit vers une heure ses compagnons ou plutôt une partie de ses compagnons, c'est-à-dire Yvonnet, les deux Scharfenstein, Maldent, Pille-Trousse, Lactance et Malemort.

Quand au poète Fracasso, on l'attendit vainement, il ne reparut pas. Des paysans interrogés par Procope prétendirent avoir vu un cadavre pendu à un arbre, juste à l'endroit où avait eu lieu l'échauffourée du 10 au soir; et Procope pensa judicieusement que ce cadavre ne pouvait être que celui de Fracasso.

Pauvre Fracasso ! sa rime lui avait porté malheur !

XVI.

L'ASSAUT.

Du moment où la victoire de la Saint-Laurent et l'arrivée de Philippe II devant Saint-Quentin n'amenaient pas la reddition de cette ville; du moment où, au lieu de se rendre, Coligny, sans respect de la majesté royale, forçait Philippe II à battre en retraite, en faisant siffler un impertinent boulet à ses oreilles augustes, il devenait évident que la ville était décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut donc résolu qu'on la presserait sans relâche.

Il y avait dix jours que le siège était commencé: c'était bien du temps perdu déjà devant de si pauvres murailles. Il fallait en finir le plus tôt possible avec l'opiniâtreté de ces impudents bourgeois qui osaient tenir encore, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir d'être secourus, et qu'ils n'avaient plus pour perspective qu'une ville emportée d'assaut et tous les malheurs qui suivent d'ordinaire un pareil événement.

Quelque précaution qu'eût prise Coligny pour cacher aux Saint-Quentinois, la défaite du connétable, la nouvelle s'en répandit dans la ville; mais, chose étrange! et l'amiral l'avoue lui-même, elle eut plus d'influence sur les gens de guerre que sur les bourgeois.

Au reste, la grande difficulté qui commença de se présenter à

l'amiral, et celle qui, comme on l'a vu, l'avait gêné dès le commencement, fut de trouver des ouvriers pour réparer le ravage du canon. Ce ravage portait particulièrement sur le rempart de Rémicourt, et, depuis l'arrivée de l'armée anglaise, qui avait envoyé à Carondelet et à Julian Romeron, une douzaine de pièces d'artillerie, le rempart n'était plus tenable. En effet, une première batterie avait été établie, comme nous l'avons déjà dit, sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et une seconde à deux étages sur les hauteurs du faubourg. Ces deux batteries labouraient, dans toute sa longueur, le rempart de Rémicourt, depuis la porte d'Isle jusqu'à la tour Rouge. De sorte que les travailleurs, découverts des pieds à la tête, et exposés à ce double feu des batteries anglaises et espagnoles, n'osaient plus aborder le rempart, qui menaçait de s'écrouler un beau matin d'un bout à l'autre.

Ce fut Dandelot qui obvia à cet inconvénient.

Il eut cette idée de faire transporter sur le rempart toutes les vieilles barques que l'on put se procurer le long de la Somme, et d'en faire des traverses.

Un soir, à la nuit tombante, le travail commença.

Frantz et Heinrich, coiffés chacun d'un bateau comme d'un chapeau immense, entreprirent cette rude besogne. À mesure qu'un bateau était placé en travers sur le rempart, des pionniers l'emplissaient de terre.

On déposa de cette façon, pendant une nuit, sur le rempart cinq bateaux qui furent emplis de terre, et qui offrirent un abri aux travailleurs.

Alors, les soldats réparurent sur le boulevard, et les travailleurs reprirent leur besogne.

Pendant ce temps, deux nouveaux chemins couverts, avaient été entrepris par les assiégeants. Le premier dans la direction de la tour à l'Eau; le second vis-à-vis le moulin de la courtine de Rémicourt.

L'amiral fit dépaver les rues, fit porter les pavés dans les tours, et, du haut des tours, fit, pour inquiéter les pionniers espagnols, jeter ces pavés dans les tranchées; mais les gabions qui masquaient les mineurs les garantissaient, en grande partie, de l'action de ces projectiles, et leur permettaient de continuer l'œuvre de destruction.

Philippe II, pour exciter les canonniers espagnols à établir leurs batteries, venait parfois les visiter pendant leurs travaux; mais, un jour qu'il assistait à l'établissement d'une de ces batteries, l'amiral le reconnut, et, appelant ses plus habiles arquebusiers, il leur indiqua le point de mire royal. A l'instant une grêle de balles siffla autour du roi, qui, à tout hasard, et de peur d'accident, avait amené son confesseur avec lui, pour avoir toujours sous la main une absolution *in extremis*.

Au bruit des balles, Philippe II se tourna vers le moine.

— Mon père, demanda-t-il, que dites-vous de cette musique?

— Je la trouve très-désagréable, sire, répondit le moine en secouant la tête.

— C'est aussi mon avis, dit Philippe II. Je ne comprends vraiment point comment mon père l'empereur Charles-Quint y pouvait trouver tant de plaisir... Allons-nous en.

Et le roi d'Espagne et son confesseur s'en allèrent, en effet, pour ne plus revenir.

Cependant, l'achèvement de ces travaux ne demanda pas moins de neuf jours; c'était déjà neuf jours de gagnés pour le roi de France, qui, sans doute, ne perdait pas le temps que lui gagnait l'amiral et les braves gens de sa ville de Saint-Quentin.

Enfin, le 21, on démasqua les batteries, et, le 22, on commença à les faire jouer. Seulement alors, les Saint-Quentinois purent juger du danger qui les menaçait.

Pendant ces neuf jours, Philippe II avait fait venir de Cambrai toute l'artillerie qu'il avait pu en distraire; de sorte que

tout l'espace compris depuis la tour à l'Eau, jusqu'à la tour Saint-Jean ne formait plus qu'une immense batterie de cinquante pièces de canon battant une ligne de murailles d'environ mille mètres.

D'un autre côté, les batteries flamandes de la ruelle d'Enfer avaient repris leur feu battant la courtine du vieux Marché, et celle du corps-de-garde Dameuse.

Tandis que les batteries anglaises, séparées en deux parties, aidaient, d'un côté, les batteries espagnoles de Carondelet et de Julian Romeron, et, de l'autre, sous les ordres de lord Pembrock, lançaient des hauteurs de Saint-Prix leurs boulets dans le faubourg de Pontoille et contre la tour Sainte-Catherine.

Saint-Quentin était complètement enveloppé d'un cercle de feu.

Par malheur, les vieux murs qui faisaient face à Rémicourt, c'est-à-dire le point attaqué avec le plus d'acharnement, n'avaient qu'un parement en grès, et ne pouvaient offrir qu'une bien faible résistance.

A chaque nouvelle salve d'artillerie, la muraille entière tremblait, et l'on croyait voir s'écrouler sur toute sa longueur le revêtement qui se détachait du rempart comme la croûte d'un gigantesque pâté.

A partir de ce moment, ce fut tout autour de la ville comme l'éruption d'un immense volcan. Saint-Quentin semblait la salamandre antique enfermée dans une ceinture de flammes. Chaque boulet enlevait une pierre de la muraille, ou ébranlait une maison. Les quartiers d'Isle et de Rémicourt ne présentaient, que l'aspect d'une vaste ruine. On chercha d'abord à étayer et à soutenir les maisons. Mais à peine l'une d'elles était-elle étayée, que la maison voisine, en s'écroulant, entraînait la maison et les étais avec elle. Les habitants de ces deux quartiers désolés se retiraient au fur et mesure que s'écroulaient leurs demeures, et fuyaient vers le quartier Saint-Thomas, qui était de tous le moins exposé au feu; et tel est l'amour de la propriété, qu'ils ne quittaient les murs crou-

lants qu'au moment où ils les voyaient tout près de tomber, et que quelques uns mirent tant de lenteur à les abandonner, qu'ils furent ensevelis sous les décombres.

Et, cependant, du sein de cette désolation, du milieu de ces débris, pas une voix ne s'éleva pour parler de se rendre.

Chacun était convaincu de la sainteté de sa mission, et semblait se dire : « Nous y succomberons, villes, maisons, remparts, citoyens, soldats; mais, en succombant, nous sauverons la France! »

Cet orage de feu, cet ouragan de fer dura du 22 au 26 août. Le 26 août, le rempart n'offrait plus l'aspect que d'une grande découpe de pierre dans laquelle onze brèches toutes praticables avaient été creusées par le canon flamand, anglais et espagnol.

Tout à coup, vers deux heures de l'après-midi, d'un commun accord, les batteries ennemies se turent; un silence de mort succéda aux effroyables détonations qui ne cessaient de se faire entendre depuis quatre vingt seize heures, et l'on vit les assiégeants s'approcher en foule par des chemins couverts.

On crut que le moment de l'assaut était arrivé.

Justement un boulet venait de mettre le feu à des chaumières situées près du couvent des Jacobins, et l'on commençait à l'éteindre, lorsque, tout à coup, le cri : « Aux murailles! » retentit par la ville.

Coligny accourut; il invita les habitants à laisser brûler les maisons, et à venir défendre les remparts.

Les habitants, sans murmurer, abandonnèrent les pompes et les seaux, et, prenant les piques et les arquebuses, s'élancèrent aux murailles. Les femmes et les enfants restèrent pour voir brûler leurs demeures.

C'était une fausse alerte : l'assaut ne devait pas encore avoir lieu ce jour là; les assiégeants s'approchaient pour faire jouer les mines établies sous les escarpes. Sans doute ne trouvaient-ils pas encore la rampe suffisamment praticable. Les mines jouèrent,

ajoutèrent de nouvelles brèches aux premières, de nouveaux décombres aux anciens, et les assiégeants se retirèrent.

Pendant ce temps, l'incendie, abandonné à lui-même, avait dévoré trente maisons!

La soirée et la nuit furent employées à réparer autant que possible les brèches du front d'attaque, et à établir sur la muraille de nouveaux parapets.

Quant à nos aventuriers, grâce au légiste Procope, leurs dispositions furent prises avec autant de loyauté que de discernement.

Le fonds commun se composait de quatre cents écus d'or. Cela attribuait à chacun, vu la mort de Fracasso, et l'héritage qui en avait été la suite, cinquante écus d'or.

Chacun prit sur soi vingt-cinq écus d'or et laissa à la masse les vingt-cinq autres, qui furent enfouis dans les caves du couvent des Jacobins, après que tous eurent fait serment de ne mettre la main sur ce fonds de réserve que dans un an à partir de ce jour, et en présence de tous les survivants.

Des vingt-cinq écus que l'on avait sur soi, chacun en pouvait disposer à sa guise, et selon les besoins et circonstances.

Il était bien entendu que la part de ceux qui mourraient dans l'intervalle appartiendrait aux survivants.

Malemort, qui avait moins de chance de fuite que les autres, cacha ses vingt-cinq écus d'or à part, pensant avec raison que, s'il les gardait sur lui, ils étaient perdus.

Le lendemain 27, au point du jour, le canon recommença de tonner, et les brèches, à peu près réparées pendant la nuit, redevinrent praticables.

Nous avons déjà dit qu'il y en avait onze principales.

Voici quelle étaient leur position, et quels étaient leurs moyens de défense.

La première, pratiquée dans la tour de la porte Saint-Jean, était gardée par le comte de Breuil, gouverneur de la ville.

La seconde était gardée par la compagnie écossaise du comte Harran. Ces Ecossais étaient les plus gais et les plus laborieux soldats de la garnison.

La troisième, ouverte dans la tour de la Couture, était gardée par la compagnie du Dauphin, dont autrefois M. de Théligny était lieutenant. Cette compagnie avait pour commandant M. de Cuiseux, son successeur.

La quatrième, qui éventrait la tour Rouge, était gardée par la compagnie du capitaine Saint-André et par Lactance et ses Jacobins; la tour Rouge n'était située qu'à cinquante pas du couvent.

La cinquième, qui était en face du palais du gouvernement, était gardée par Coligny lui-même, avec sa compagnie; il avait près de lui Yvonnet, Procope et Maldent.

La sixième, ouverte dans la tour placée à gauche de la porte de Rémicourt, était gardée par une moitié de la compagnie de l'amiral que commandait le capitaine Rambouillet. Pille-Trousse, qui avait des amis dans cette compagnie, s'y était fait incorporer.

La septième était gardée par le capitaine Jarnac, dont nous avons déjà dit quelques mots. Il était fort malade; mais, si malade qu'il fût, le 27 au matin, il s'était fait conduire à cette brèche, où, couché sur un matelas, il attendait l'assaut.

La huitième, qui donnait accès à la tour Sainte-Périne était gardée par trois capitaines que nous n'avons point eu encore l'occasion de nommer, et qui s'appelaient Forces, Ogier et Soleil. Un quatrième, le sieur de Vaulpergues s'était joint à eux. Ils commandaient à des soldats de différentes armes.

La neuvième était gardée par Dandelot, avec trente-cinq hommes d'armes, et vingt-cinq ou trente arquebusiers.

La dixième, qui était ouverte dans la tour à l'Eau, était défendue par le capitaine de Lignières et sa compagnie.

La onzième, qui effondrait la porte d'Isle, était gardée par le capitaine Sallavert et la compagnie Falayette, à laquelle s'étaient

jointes les deux Scharfenstein et Malemort, qui n'avaient eu qu'une trentaine de pas à faire hors de la tente pour arriver à la brèche.

Tous ces gens de guerre répartis sur les différentes brèches s'élevaient à huit cents hommes; les bourgeois mêlés à eux formaient un nombre à peu près double du leur.

Le 27 août, nous l'avons dit, dès le point du jour, le canon commença de gronder, et jusqu'à deux heures de l'après midi ne s'arrêta point une seconde. Il était inutile de répondre à un pareil feu, qui broyait les remparts, écrasait les maisons, et allait frapper les habitants jusque dans les rues les plus reculées.

On se contenta donc d'attendre. Mais, pour ne laisser à tout homme en état de porter les armes aucun doute sur la nécessité de sa coopération, depuis le point du jour, le guetteur du beffroi, ne cessa de sonner, s'interrompant seulement pour crier, avec un porte-voix du haut de la tour :

— Aux armes, citoyens, aux armes!

Et, au son de cette cloche et à ces cris lugubres et incessamment répétés, les plus faibles devenaient forts, les plus timides reprenaient courage.

A deux heures, le feu cessa, et un drapeau fut hissé par Emmanuel Philibert sur le saillant du chemin couvert.

C'était le signal de l'assaut.

Trois colonnes furent lancées sur trois points :

L'une, vers le couvent des Jacobins;

L'autre, vers la tour à l'Eau;

La troisième, sur la porte d'Isle.

Ces trois colonnes se composaient :

Celle qui marchait vers le couvent des Jacobins, des vieilles bandes espagnoles conduites par Alonzo de Cazières, et de quinze cents Allemands sous les ordres de leur colonel Lazare Swendy;

Celle qui marchait sur la tour à l'Eau comptait six batail-

lons espagnols commandés par le colonel Navarez, et six cents Wallons du comte de Mégue ;

Enfin, celle qui marchait sur la porte d'Isle était guidée par le capitaine Carondelet et Julian Romeron. Ils avaient sous leurs ordres trois enseignes bourguignonnes et deux mille Anglais.

Il serait impossible de mesurer, si court qu'il fût, le temps qui s'écoula entre le moment où les assiégeants s'élancèrent des tranchées jusqu'à celui où ils vinrent se heurter aux assiégés. En pareil cas, on vit des années dans le cours d'une minute.

Le choc eut lieu sur les trois points menacés. Sur ces trois points, pendant un quart d'heure, on ne vit rien qu'une affreuse mêlée ; on n'entendit rien que des cris, des hurlemens, des blasphèmes ; puis, suspendu un moment au haut de la falaise croulante, le flot qui avait monté descendit repoussé, laissant le talus couvert de morts.

Chacun avait fait merveille ; les trois points attaqués avec acharnement avaient été défendus avec désespoir. Lactance et ses Jacobins s'étaient vigoureusement montrés. L'ennemi avait roulé de la tour Rouge jusque dans les fossés ; mais plus de vingt moines étaient restés pêle-mêle parmi les morts, avec les vieux soldats espagnols d'Alonzo de Cazières et les Suisses de Swendy.

Les Wallons du comte de Mégue et les Espagnols de Navarez n'avaient pas été plus heureux, et, forcés de reculer jusqu'aux tranchées, ils se reformaient pour un second assaut.

Enfin, à la tour de la porte d'Isle, la présence de Malemort et des deux Scharfenstein s'était fait efficacement sentir : Carondelet avait eu la main droite broyée d'un coup de pistolet tiré par Malemort, et Julian Romeron, renversé d'un coup de masse, et précipité du haut des remparts par Heinrich Scharfenstein, s'était brisé les deux jambes dans sa chute.

Il y eut un instant de halte sur toute la ligne. On respirait. Seulement, on continuait d'entendre vibrer le coups du beffroi,

dans les intervalles desquels la voix du guetteur faisait retentir le cri :

— Aux armes ! citoyens, aux armes !

Ce cri n'était point inutile, car, ainsi que nous l'avons dit, les colonnes d'assaut se reformaient, et, ayant reçu un renfort de troupes fraîches, revenaient à l'attaque par le même chemin semé de morts qu'elles avaient déjà parcouru.

Ce qui faisait cette défense sublime, c'est que chefs, soldats et bourgeois, savaient bien qu'elle était inutile, et ne pouvait avoir un heureux résultat ; mais c'était un grand devoir à accomplir, et chacun l'accomplissait, gravement, saintement, noblement !

Rien de plus sombre et de plus terrible — Coligny lui-même le dit — que cette seconde attaque, que n'accompagnait ni les fanfares des trompettes, ni les roulements des tambours. Assiégeants et assiégés s'abordèrent en silence, et le seul bruit que l'on entendit fut celui du fer heurtant le fer.

La brèche qu'il gardait n'étant point attaquée, Coligny pouvait suivre des yeux les chances du combat, et se porter où il croirait sa présence nécessaire. Il vit alors un groupe d'enseignes espagnoles qui, ayant délogé les arquebusiers de la tour Rouge, et profitant de cet avantage, s'avançaient jusqu'au parapet du rempart en se glissant à la file jusque dans la tour même.

Coligny ne s'inquiéta point d'abord de cette attaque : le chemin pris par les enseignes espagnoles était si étroit et si difficile, que, si la compagnie du Dauphin faisait son devoir, les assiégeants allaient être certainement repoussés ; mais, au grand étonnement de Coligny, les Espagnols se succédaient les uns aux autres par le même chemin, sans qu'il y eût apparence de trouble dans leur marche.

Tout à coup, un soldat effaré vint annoncer à l'amiral que la brèche de la tour Rouge était forcée.

Il était impossible à Coligny, à cause d'un bateau rempli de terre qui s'élevait entre lui et la tour Rouge, de voir ce qui se passait sur ce point : seulement, comprenant que le plus pressé était de courir là où on lui disait que l'ennemi était victorieux, il appella à lui cinq ou six hommes, et descendit du rempart, qu'il comptait remonter de l'autre côté de la traverse, en criant :

— A moi, mes amis ! c'est ici qu'il faut mourir !

Et, en effet, il courut de toute sa force vers la tour Rouge.

Mais il n'était pas à moitié chemin, qu'il vit, derrière la plateforme du moulin à vent, l'enseigne de la compagnie du Dauphin fuyant dans la direction des Jacobins, avec d'autres gens de guerre, tandis que moines et bourgeois se faisaient tuer plutôt que de reculer d'un pas.

Coligny pensa que sa présence était d'autant plus urgente à la tour Rouge que les gens de guerre l'abandonnaient, et il redoubla de vitesse ; mais, en remontant sur le rempart, il s'aperçut que le rempart était pris, et qu'il venait de donner, tête baissée, au milieu de la colonne d'attaque espagnole et allemande, déjà maîtresse, non seulement de la brèche, mais encore de la muraille.

L'amiral regarda autour de lui : un seul page, presque enfant, l'avait suivi, avec un gentilhomme et un valet de chambre.

En ce moment, deux hommes l'attaquèrent, l'un à coups d'épée, l'autre en l'ajustant à bout-portant avec une arquebuse.

L'amiral para les coups d'épée avec son bras bardé de fer, et écarta, avec la pique qu'il tenait à la main, le canon de l'arquebuse, qui partit en l'air.

Alors, le petit page effrayé cria en espagnol :

— Ne tuez pas, pas monseigneur l'amiral ! ne tuez pas monseigneur l'amiral !

Etes-vous, en effet, l'amiral ? demanda le soldat qui avait porté les coups d'épée à Coligny.

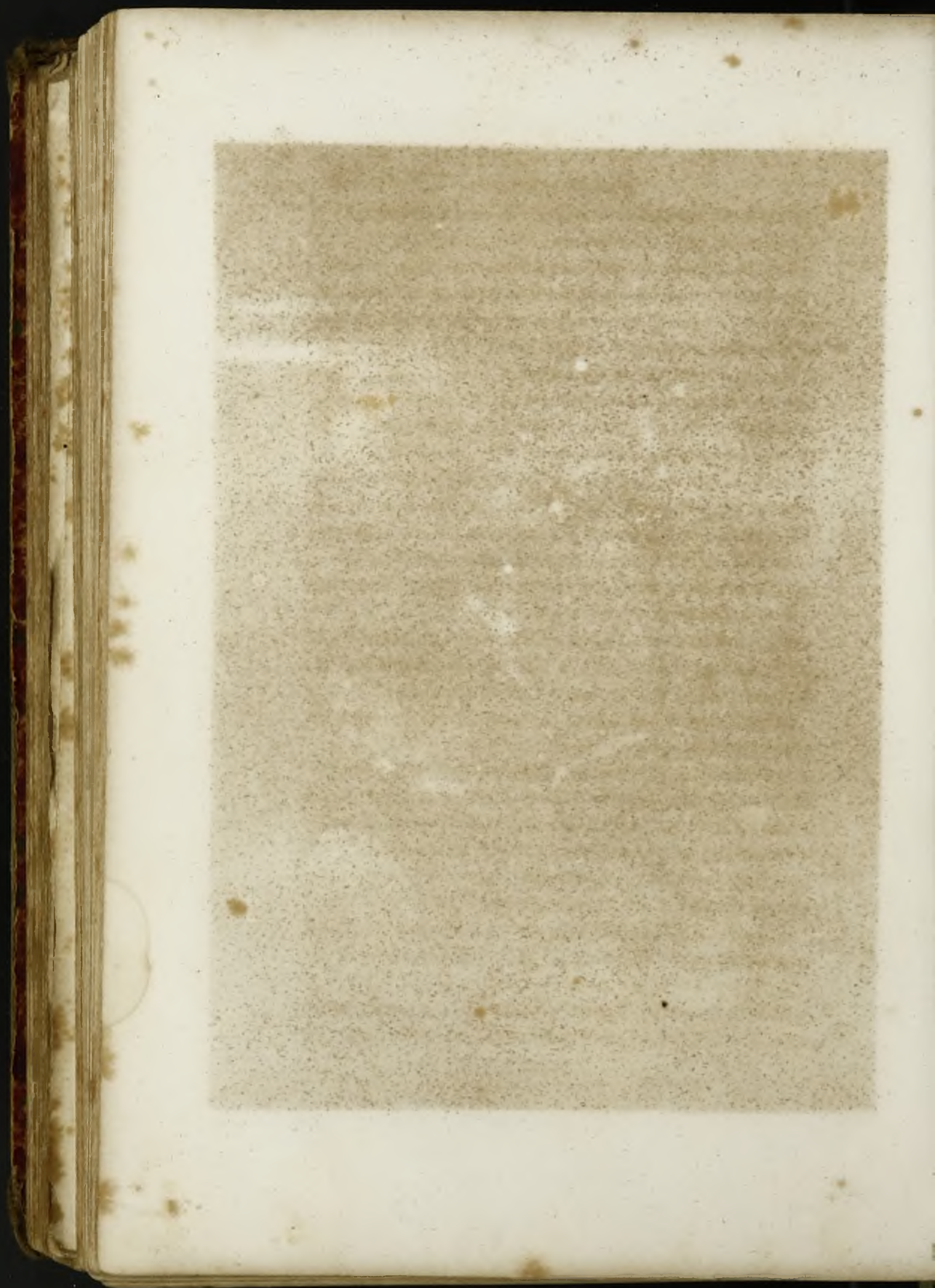


G. Del.

Imp. de C. Perrin, Turin 1854.

F. Perrin lith.

prise de l'amiral Coligny.



— Si c'est l'amiral, il est à moi, cria l'homme à l'arquebuse.

Et il étendit la main sur Coligny.

Mais, lui, frappant cette main du manche de sa pique;

— Il n'est point besoin de me toucher, dit-il; je me rends, et, avec l'aide de Dieu, je trouverai pour ma rançon une telle somme, qu'elle vous contentera tous deux.

Alors, les deux soldats échangèrent à demi-voix quelques paroles que l'amiral ne put entendre, et qui étaient, sans doute, un accord, car il cessèrent de se disputer pour lui demander si les hommes qui l'accompagnaient, étaient à lui, et qui ils étaient.

— L'un est mon page, l'autre mon valet de chambre, le troisième un gentilhomme de ma maison, répondit l'amiral; leur rançon vous sera payée avec la mienne: seulement, retirez-moi du chemin des Allemands, je désire ne point avoir affaire à eux.

— Suivez-nous, dirent les deux soldats, et nous allons vous mettre en lieu de sûreté.

Et, ayant demandé à l'amiral son épée, ils le ramenèrent à la brèche qui n'avait point été escaladée, et, l'aidant à descendre, ils le conduisirent dans le fossé à l'entrée d'une mine.

Là, on rencontra don Alonzo de Cazières, avec lequel les soldats échangèrent quelques paroles.

Alors don Alonzo s'approcha de Coligny, le salua courtoisement; puis, lui montrant de la main un groupe de gentilshommes qui sortaient de la tranchée, et s'avançaient vers la muraille, faisant cortège au généralissime de l'armée espagnole:

— Voici monseigneur Emmanuel Philibert, dit-il; si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à lui.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit l'amiral, sinon que je suis le prisonnier de ces braves gens, et que je désire que ce soit eux qui touchent le prix de ma rançon.

Emmanuel entendit ce que disait Coligny, et, avec un sourire:

— Monsieur l'amiral, dit-il en français, voici deux drôles qui,

si notre prisonnier leur est payé à sa valeur, seront plus riches que certains princes de ma connaissance.

Et, laissant l'amiral aux mains de don Alonzo de Cazières, Emmanuel Philibert monta sur le rempart par cette même brèche qu'avait défendue l'amiral.



XVII.

UN FUGITIF.

Les habitants de Saint-Quentin savaient bien quel terrible jeu ils jouaient, en opposant à la triple armée espagnole, flamande et anglaise qui entourait leurs murailles, cette opiniâtre résistance dont la fortune de Philippe II venait de triompher.

Ils ne songèrent donc pas plus à demander merci que, selon toute probabilité, le vainqueur ne songea à leur accorder miséricorde.

C'était la nature des guerres de cette époque d'entraîner à leur suite d'effroyables représailles. Dans ces armées composées d'hommes de tous pays, où des condottieri d'une même nation combattaient souvent l'un contre l'autre, et où les engagements d'argent étaient, en général, assez mal tenus par les parties contractantes, le pillage était porté d'avance en ligne de compte, comme complément de solde, et devenait même parfois, en cas de défaite, la solde unique.

Seulement, dans ce cas, on pillait les amis au lieu de piller les ennemis.

Aussi, nous l'avons vu, la défense avait-elle été désespérée partout, excepté sur ce point où la compagnie du Dauphin avait faibli. L'ennemi occupait déjà la tour Rouge, l'amiral était déjà

pris, Philibert était déjà sur le rempart, que l'on se battait encore, non plus pour sauver la ville, mais pour tuer et être tué, sur trois autres brèches, celles qui étaient défendues par le capitaine Soleil, par la compagnie de M. de Lafayette et par celle de M. Dandelot, frère de l'amiral.

Il en était de même sur plusieurs points de la ville : les Espagnols, en pénétrant dans la place par la rue du Billon, avaient trouvé des groupes de bourgeois armés qui défendaient le carrefour de Cépy, et l'entrée de la rue de la Fosse.

Cependant, aux cris de : « Ville gagnée ! » à la lueur du feu, à la vue de la fumée, ces résistances partielles s'éteignirent ; la brèche du capitaine Soleil fut forcée, puis celle de M. de Lafayette, puis enfin la dernière, celle de M. Dandelot.

A mesure que ces brèches étaient prises, on entendait de grands cris auxquels succédait un silence sombre ; ces cris, c'étaient des cris de victoire, ce silence, c'était celui de la mort.

La brèche forcée, ses défenseurs égorgés ou reçus à rançon, — si on les jugeait à leur mine assez riches pour se racheter, — les vainqueurs se ruaient sur la partie de la ville la plus proche du rempart où ils avaient pris pied, et le pillage commençait.

Il dura cinq jours.

Pendant cinq jours, l'incendie, le viol et le meurtre, ces hôtes dévastateurs des villes prises d'assaut, se promènèrent par les rues, s'asseyant au seuil des maisons désertes ou renversées, et se vautrant jusque sur les dalles sanglantes des églises.

Rien ne fut épargné, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni moines, ni religieuses. Dans une pitié pour les pierres qu'il n'avait pas pour les hommes, Philippe II avait donné l'ordre de respecter les édifices sacrés, craignant, sans doute, que les sacrilèges commis ne retombassent sur sa tête ; l'ordre fut inutile, rien n'arrêta la destruction aux mains des vainqueurs. L'église de Saint-Pierre-au-Canal fut renversée comme par un tremblement de terre ;

la collégiale, trouée à jour par les boulets, veuve de ses magnifiques vitraux de couleur, brisés par les décharges d'artillerie, fut dépouillée de ses ciboires de vermeil, de ses vases et de ses chandeliers d'argent; le grand Hôtel-Dieu fut brûlé, et l'hôpital des Belles-Portes, l'hôpital de Notre-Dame, l'hôpital de Lambay, l'hôpital de Saint-Antoine, les béguinages des grainetiers et la maison du Séminaire ne présentèrent plus, ces cinq jours écoulés, qu'un monceau de ruines.

Une fois le rempart envahi, une fois la résistance des rues anéantie, chacun n'avait plus songé qu'à subir le destin ou à y échapper; les uns avaient tendu la gorge au couteau ou à la halberde, les autres s'étaient réfugiés dans des caves, dans des souterrains où ils espéraient se dérober aux regards des ennemis; d'autres, enfin, s'étaient laissés glisser du haut en bas des remparts, essayant de passer à travers les tronçons mal joints des trois armées.

Mais presque tous ceux qui avaient tenté ce dernier moyen de fuite avaient servi de but aux arquebusiers espagnols ou aux archers anglais, et bien peu avaient échappé aux balles des uns ou aux flèches des autres.

On égorgeait donc, non seulement dans la ville, mais aussi hors la ville; non seulement sur les remparts, mais encore dans les fossés, dans les prairies, et jusque dans la rivière, que quelques désespérés essayaient de traverser à la nage.

Cependant, la nuit vint, et le bruit des fusillades cessa.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la nuit était venue, il y avait à peu près vingt minutes que le dernier coup d'arquebuse s'était fait entendre, lorsqu'un léger frissonnement agita les roseaux de la partie du rivage de la Somme qui s'étendait des sources du gros Nard à la coupure faite en face de Tourrival pour laisser pénétrer l'eau de la rivière dans les fossés de la ville.

Ce frissonnement était si léger, qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant ou à l'oreille la plus exercée de distinguer, à dix pas de distance, s'il était causé par les premiers souffles de la nuit, ou par le mouvement de quelque loutre se livrant à l'exercice nocturne de la pêche.

Tout ce que l'on eût pu voir, c'est qu'il s'approchait insensiblement du fil de l'eau, assez peu profonde en cet endroit; aussi, arrivé à la lisière des roseaux, le frémissement cessa-t-il pendant quelques minutes à la suite desquelles on eût pu entendre comme le bruit d'un corps qui plonge.

En même temps, des bulles d'eau montèrent du fond de la rivière à la surface.

Quelques secondes après, un point noir apparut au milieu du cours de la rivière; mais, ne demeurant visible que juste le temps qu'il faut à un animal vivant dans notre atmosphère pour reprendre haleine, il disparut aussitôt.

Deux ou trois fois encore, à des distances égales, sans se rapprocher d'un bord ni de l'autre, et toujours suivant le fil de l'eau, le même objet disparut pour reparaitre encore.

Puis, enfin, le nageur — car, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville rugissante de douleur, et qu'un double regard, jeté à droite et à gauche, l'assurait que les deux rives de la Somme étaient désertes, l'individu dont nous suivons la trace paraissait moins craindre de laisser reconnaître qu'il appartenait à l'espèce du genre animal qui, de son autorité privée, s'est déclarée la plus noble; — puis, enfin, disons-nous, le nageur dévia volontairement de la ligne droite, et, après quelques vigoureuses brasses pendant lesquelles le sommet de sa tête seul apparaissait à la surface de l'eau, il aborda sur la rive gauche du fleuve, juste à un endroit où l'ombre d'un groupe de saules rendait l'obscurité plus épaisse encore que dans les endroits découverts.

Un instant il s'arrêta, retint son haleine, et, demeurant aussi

muet et aussi immobile que le tronc rugueux contre lequel il s'était appuyé, il interrogea, avec tous ses sens, rendus plus subtils par l'idée du péril auquel il venait d'échapper et de celui qui le menaçait encore, l'air, la terre et l'eau.

Tout semblait silencieux et tranquille; la ville seule, couverte d'un panache de fumée au milieu duquel s'élevait parfois un jet de flammes, semblait, comme nous l'avons dit, se débattre dans les tortures d'une douloureuse agonie.

Le fugitif, alors, par cela même qu'il se sentait à peu près en sûreté, parut éprouver un plus vif regret d'abandonner ainsi une ville dans laquelle il laissait, sans doute, des souvenirs d'amitié ou d'amour chers à son cœur. Mais ce regret, si vif qu'il fût, ne parut pas lui inspirer un moment le désir de revenir sur ses pas; il se contenta de pousser un soupir, de murmurer un nom; et, après s'être assuré que son poignard, seule arme qu'il eût conservée, et qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne dont, le jour, on pouvait contester la valeur, mais que, la nuit, rien n'empêchait de prendre pour de l'or; après s'être assuré, disons-nous, que son poignard jouait facilement dans le fourreau, et qu'une ceinture de cuir à laquelle il semblait attacher une importance réelle continuait de serrer sous son pourpoint la taille mince et flexible dont la nature l'avait doué, il s'élança vers les marais de la Biette de ce pas qui tient le milieu entre le pas de course et le pas ordinaire, et que la stratégie moderne a baptisé du nom de pas gymnastique.

Pour quelqu'un qui eût été peu familier avec les alentours de la ville, le chemin que prenait le fugitif n'eût peut-être pas été sans danger. A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, toute cette partie de la rive gauche de la Somme sur laquelle se hasarde notre coureur nocturne était occupée par des marais et des étangs qu'on ne traversait qu'à l'aide d'étroites chaussées; mais ce qui devenait un péril pour un homme

inexpérimenté offrait, au contraire, une chance de salut à celui qui connaissait les passes du boueux labyrinthe, et un ami invisible qui eût suivi des yeux notre homme et qui eût conçu des craintes sur le chemin qu'il prenait, eût été bien vite rassuré.

En effet, toujours du même pas, et sans dévier un seul instant de la ligne de terrain solide qu'il devait suivre pour ne point s'engloutir dans quelques-unes de ces tourbières où le connétable avait si malheureusement envasé ses soldats, le fugitif traversa le marais, et se trouva bientôt sur les premiers monticules de cette plaine mammelonnée qui s'étend du village de la Biette au moulin de Cauchy, et qui, lorsqu'elle est couverte d'épis, prend sous le souffle du vent qui les courbe l'aspect houleux d'une mer agitée.

Cependant, comme il devenait assez difficile de continuer à marcher du même pas au milieu de ces moissons à moitié sciées par l'ennemi pour en faire la paille de ses bivouacs ou la nourriture de ses chevaux, celui que nous avons pris à tâche de suivre dans sa course aventureuse appuya sur sa gauche, et se trouva bientôt fouler un chemin battu qu'il semblait avoir eu pour but principal de rencontrer en exécutant la savante évolution qu'il venait de faire.

Comme il arrive chaque fois qu'un but est atteint, le batteur d'estrade, en sentant sous ses pieds le sable de la route au lieu du chaume de la plaine, s'arrêta quelques instants aussi bien pour jeter un coup d'œil autour de lui que pour reprendre son souffle; puis, dans une ligne qui l'éloignait plus directement de la ville qu'aucune de celles qu'il avait suivies jusque là, il continua son chemin.

Il courut ainsi un quart d'heure à peu près; puis il s'arrêta de nouveau, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue.

A droite, à cent pas dans la plaine, avec ses grands bras de

squelette, s'élevait le moulin de Cauchy; son immobilité dans les ténèbres lui donnait le double de sa grandeur ordinaire.

Mais ce qui avait arrêté court le fugitif, ce n'était point la vue de ce moulin qui ne semblait pas lui être inconnu et qui sans doute lui apparaissait, non pas, comme à don Quichotte, sous la forme d'un géant, mais sous sa véritable forme, ce qui avait arrêté court le fugitif, c'était un rayon de lumière qui avait glissé tout à coup par la porte du moulin et le bruit d'une petite troupe de cavaliers qui arrivait directement à son oreille, tandis que, s'approchant incessamment de lui, une masse compacte et mobile se faisait de plus en plus visible à ses yeux.

Il n'y avait pas de doute, c'était une patrouille espagnole qui battait la campagne.

Le fugitif s'orienta.

Il était juste à l'endroit où avait eu lieu contre Emmanuel Philibert l'échauffourée du bâtard de Waldeck, échauffourée dans laquelle certains aventuriers de notre connaissance avaient été si mal traités, et qui avait eu pour le pauvre Fracasso particulièrement de si déplorables suites. A gauche était le petit bois par lequel deux des assaillants s'étaient enfuis; ce bois ne paraissait point être étranger à notre inconnu; il s'y élança avec la rapidité d'un daim effarouché, et se trouva sous le couvert d'un taillis de vingt ou vingt-cinq ans, dominé de place en place par de grands arbres qui semblaient les aïeux de toute cette menue futaie.

Il était temps: la troupe prenait le chemin à quinze pas de lui, au moment même où il disparaissait dans le petit bois.

Soit qu'il pensât que ses facultés auditives fussent augmentées par le contact du sol, soit qu'il se crût plus en sûreté couché à plat ventre que debout, le fugitif se jeta la face contre terre, et demeura aussi immobile et aussi silencieux que le tronc du chêne au pied duquel il était couché.

Notre homme ne s'était point trompé; c'était bien une troupe

de cavaliers ennemis qui battait les chemins, et qui peut-être même, avertie de la prise de la ville par quelque messenger ou par la vue des flammes et de la fumée qui s'élevaient à l'horizon, allait lui réclamer sa part de butin.

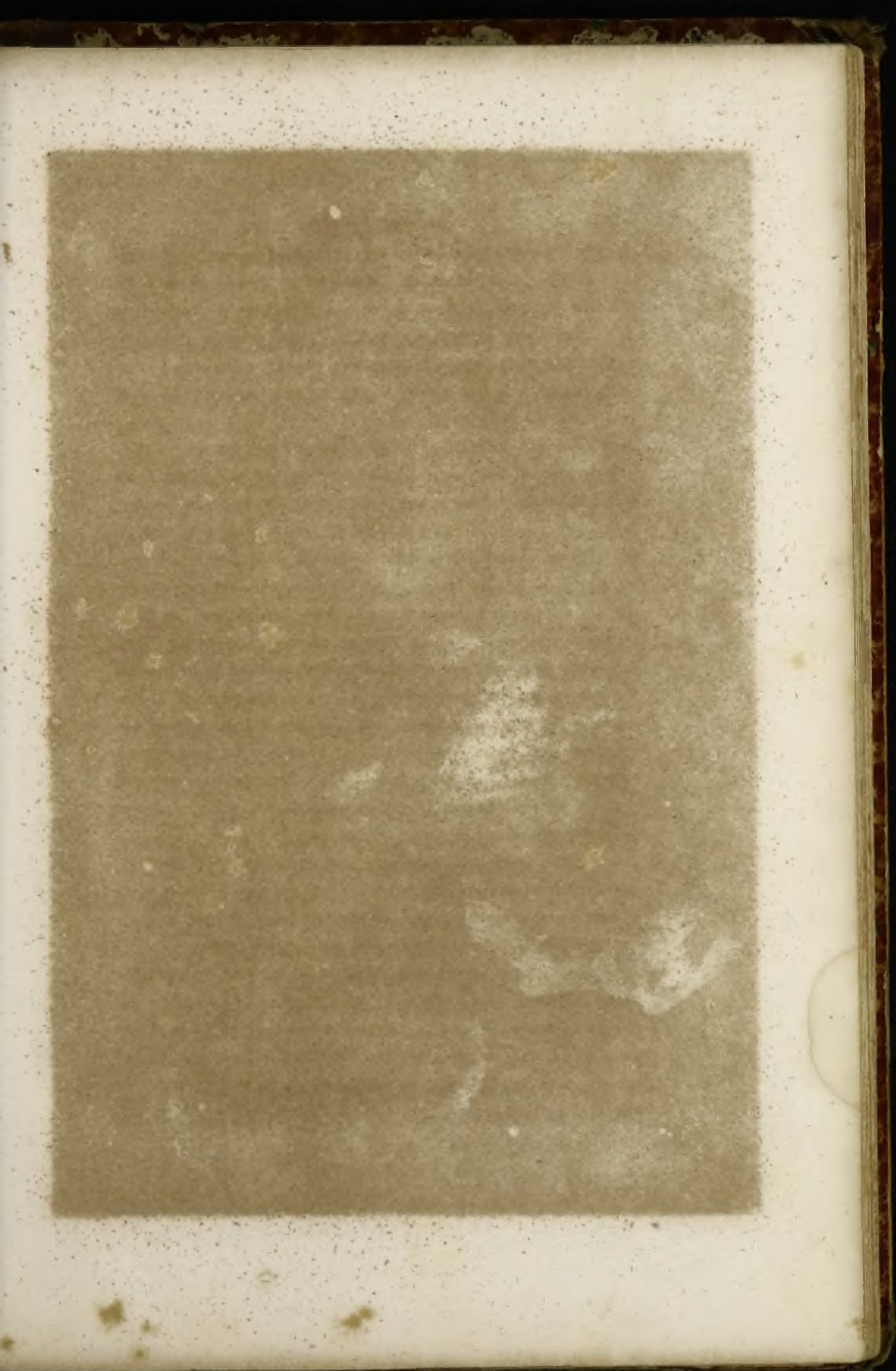
Quelques mots espagnols prononcés par les cavaliers, comme ils passaient à la hauteur du fugitif, ne laissèrent à celui-ci aucun doute sur leur identité.

Il en devint plus immobile et plus muet que jamais.

Puis, quand, dans cette immobilité et ce mutisme, il eut donné aux rodeurs nocturnes le temps de s'éloigner, quand le bruit de leurs voix fut éteint tout-à-fait, quand le retentissement des pas de leurs chevaux fût près de s'éteindre, il se souleva doucement, et, soit pour prendre un parti sur la route qu'il devait suivre afin d'éviter de pareilles rencontres, soit pour attendre que les battements de son cœur, dont la violence accusait la vivacité de ses émotions, se fussent un peu calmés, il se souleva lentement sur ses genoux d'abord, puis sur ses mains, rampa pendant la longueur d'une toise, et, sentant aux aspérités des racines qui sortaient de terre qu'il était protégé par l'ombre d'un de ces grands arbres semés de place en place dans le taillis, et dont nous avons parlé, il fit volte-face et se trouva assis, le dos presque appuyé au tronc de l'arbre, le visage tourné vers le chemin.

Le fugitif, seulement alors, se permit de respirer librement, et, quoique ses vêtements fussent encore tout imprégnés des eaux de la Somme, il essuya son front couvert de sueur, et passa sa main fine et élégante dans les boucles de ses longs cheveux.

A peine avait-il achevé cette opération qui lui avait fait pousser un soupir de bien-être, qu'il lui sembla qu'un objet mobile qui planait au-dessus de sa tête caressait à son tour, et de la même façon qu'il venait de le faire, cette belle chevelure dont il paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, prendre un soin tout particulier.





G^o Genre del et lile

Impr de Claude Perrin. Turin 1854

Publ par C. Perrin

Fracasso pendu.

Curieux de savoir quel était cet objet animé ou inanimé qui se permettait à son endroit cette caressante familiarité, le jeune homme, — il était facile de deviner à la souplesse et à l'élasticité de ses mouvements que le fugitif était un jeune homme, — le jeune homme donc se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes, et essaya de distinguer, à travers les épaisses ténèbres, la forme de l'objet qui causait momentanément sa préoccupation.

Mais tout était si sombre autour de lui, qu'il ne put rien distinguer qu'une ligne rapide et étroite placée tout-à-l'heure verticalement au-dessus de sa tête, maintenant au-dessus de sa poitrine, et qui se balançait avec roideur au souffle de la brise, laquelle tirait des arbres environnants ces murmures nocturnes et indécis qui font frissonner le voyageur, disposé à les prendre pour la plainte des âmes en peine.

Nos sens, on le sait, suffisent rarement, isolés, à nous donner une idée nette des objets avec lesquels ils sont mis en contact, et ne se complètent que les uns par les autres. Notre fugitif résolut donc de compléter la vue par le toucher, l'œil par la main; il étendit la main, en effet, et demeura immobile et, pour ainsi dire, pétrifié; puis, tout-à-coup, comme s'il eût oublié que la situation précaire où il se trouvait lui faisait une obligation du mutisme et de l'immobilité, il jeta un cri, et s'élança hors du bois, en proie à la plus effroyable terreur.

Ce n'était point une main qui venait de caresser amoureusement sa noire chevelure, c'était un pied, et, ce pied, c'était celui d'un pendu.

Inutile de dire que ce pendu était notre ancienne connaissance le poète Fracasso, qui, ainsi que le bruit en avait couru, avait, après la malheureuse échauffourée du bâtard de Waldeck, trouvé, au participe passé, la rime qu'il avait si longtemps et si inutilement cherchée à l'infini.

XVIII.

DEUX FUGITIFS.

Le cerf relancé par les chiens ne se jette pas hors du bois et ne dévore pas la plaine en élans plus rapides que ne le faisait le jeune homme aux cheveux noirs, qui paraissait posséder à l'endroit des pendus, — sorte de gens beaucoup moins à craindre, cependant, après qu'avant l'opération, — une inconcevable irritabilité nerveuse.

Le seul soin qu'il prit donc, en apparaissant à la lisière du petit taillis fut de tourner le dos à Saint-Quentin, et de courir dans une direction opposée à la ville ; le seul désir qu'il parut avoir fut de s'éloigner de là le plus tôt possible.

Le fugitif, en conséquence, soutint pendant plus de trois quarts d'heure une course dont on eût cru un coureur de profession incapable, si bien qu'en ces trois quarts d'heure il dut faire tout près de deux lieues.

Ces deux lieues faites, il se trouva au delà d'Essigny-le Grand, et en deçà de Gibercourt.

Deux choses contraignirent le fugitif à une halte momentanée : d'abord, l'halcine lui manquait ; puis, ensuite, le terrain devenait tellement bosselé, qu'on ne pouvait plus, je ne dirai pas courir, mais marcher qu'avec une extrême précaution, sous peine de trébucher à chaque pas.

En conséquence, dans l'impossibilité bien visible d'aller plus loin, il se coucha de son long sur une de ces bosses, haletant comme le cerf aux abois.

D'ailleurs, il avait réfléchi sans doute que, depuis longtemps, la ligne occupée par les avant-postes espagnols était dépassée, et, quant au pendu, s'il avait dû descendre de son arbre, et courir après lui, il n'eût point attendu trois quarts d'heure pour se donner ce petit plaisir d'outre-tombe.

Notre jeune homme eût pu se faire sur ce dernier point une réflexion encore plus juste: c'est qu'en général, si les pendus pouvaient descendre de la potence, soit qu'elle étende au coin d'un carrefour son bras nu et sec, soit qu'elle allonge dans la forêt sa branche feuillue et pleine de sève, la situation n'est point tellement agréable pour eux, qu'ils ne descendissent dès le premier jour.

Or, si notre calcul est juste, du jour de la bataille de Saint-Quentin au jour de la prise de la ville, vingt jours s'étaient écoulés, et, puisque Fracasso était resté patiemment vingt jours suspendu à sa corde, il était probable qu'il y resterait, tant que la corde ne se romprait pas.

Tandis que notre fugitif reprenait haleine, et se livrait sans doute aux réflexions que nous venons de faire, onze heures trois quarts sonnaient au clocher de Gibercourt, et la lune se levait derrière les bois de Rémigny.

Il en résulta que, lorsqu'il releva la tête, ses réflexions achevées, le fugitif put reconnaître, aux rayons tremblants de la lune, le paysage dont il faisait la partie la plus animée.

Il était en plein champ de bataille, au milieu du cimetière improvisé par Catherine de Laillier, mère du seigneur de Gibercourt; le petit monticule sur lequel il avait cherché un repos momentané n'était rien autre chose que le rebondissement d'une fosse où une vingtaine de soldats français avaient trouvé le repos éternel.

Il était dit que le fugitif ne sortirait pas du cercle funèbre qui,

depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, semblait s'étendre autour de lui.

Cependant, comme il paraît que, pour certaines organisations, les cadavres qui dorment à trois pieds sous terre sont moins effrayants que ceux qui se balancent trois pieds au dessus, notre fugitif se contenta, cette fois, de se livrer à un tremblement nerveux accompagné de ce petit roulement de la voix qui signifie qu'un frisson glacé passe entre le cuir et la chair de ce pauvre animal le plus facile à épouvanter après le lièvre, — c'est-à-dire de l'homme.

Puis, la poitrine soulevée encore par un reste de fatigue, résultat de la course désordonnée qu'il venait d'accomplir, notre fugitif se mit à écouter le cri d'une chouette qui jaillissait, mélancolique et régulier, d'un massif d'arbres verts restés debout comme pour indiquer le centre du cimetière.

Mais bientôt, si fort que ce chant lugubre parût captiver son attention, son sourcil se fronça, et sa tête tourna légèrement de droite à gauche, comme préoccupée d'un autre bruit qui venait se mêler à celui-là.

Ce bruit était plus matériel que le premier; le premier semblait descendre du ciel sur la terre, le second semblait monter de la terre au ciel.

C'était le bruit de ce lointain galop d'un cheval, si bien imité dans la langue latine, au dire des professeurs, ébahis, depuis deux mille ans, d'admiration devant le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je n'oserais pas dire que notre fugitif connût ce vers; mais, à coup sûr, il connaissait le galop d'un cheval: car à peine le bruit de ce galop était-il perceptible à une oreille ordinaire, que le jeune homme était debout, interrogeant l'horizon du regard.

Seulement, comme le cheval galoppait non pas sur une grande route, mais sur un sol poussiéreux, défoncé par les marches et les contremarches de l'armée espagnole et de l'armée française,

comme ce sol sillonné par les boulets et couvert des débris de la moisson n'avait qu'une médiocre sonorité, il se trouvait qu'en réalité, le cheval et le cavalier étaient beaucoup plus près du fugitif que celui-ci ne se l'était imaginé au premier abord.

La première idée qui vint à notre jeune homme, c'est que, défiant dans la raideur de ses jambes, le pendu avec lequel il venait de se compromettre avait emprunté aux écuries de la mort quelque cheval fantastique; à l'aide duquel il s'était mis à sa poursuite, et la marche rapide du cavalier, le peu de bruit que faisait le cheval en gagnant du chemin rendaient cette supposition possible, surtout pour une organisation nerveuse et surexcitée encore par les événements qui venaient de s'accomplir, et par l'aspect vraiment lugubre du théâtre où ils s'étaient accomplis.

Ce qu'il y avait de positif dans tout cela, c'est que cheval et cavalier n'étaient plus guère qu'à cinq cent pas du jeune homme, et que celui-ci commençait à les distinguer l'un et l'autre, autant qu'il est permis, par le clair quelque peu obscur d'une lune à son dernier quartier, de distinguer les spectres d'un cavalier et d'un cheval.

Peut-être, si la course du fantastique centaure qui s'approchait eût dû laisser notre fugitif à vingt pas à droite ou à vingt pas à gauche, celui-ci n'eût-il pas bougé, et, au lieu de fuir, se serait-il couché à l'ombre, dans quelque entre-deux de tombes pour laisser passer l'apocalyptique vision; mais point: il se trouvait sur la ligne directe parcourue par le nouvel arrivant, et il lui fallait fuir au plus vite, s'il ne voulait pas être traité par le cavalier infernal comme Héliodore, vingt siècles auparavant, avait été traité par le cavalier céleste.

Il jeta donc un regard rapide vers l'horizon opposé à celui par lequel surgissait le danger, et, à trois cents pas à peine devant lui, il aperçut comme un rideau sombre la lisière des bois de Rémigny.

Il songea bien un instant à se jeter soit dans le village de

Gibercourt, soit dans le village de Ly-Fontaines, placé qu'il était à mi-chemin de ces deux hameaux, dont le premier s'élevait à sa droite, et le second à sa gauche ; mais, calcul fait des distances, il reconnut qu'il était au moins à cinq cents pas de l'un et de l'autre, tandis qu'il était à trois cents pas à peine de la lisière du bois.

Ce fut donc vers le bois qu'il se dirigea avec l'élan du cerf à qui la meute en défaut a donné le loisir de reposer pendant quelques instants ses membres déjà raidis.

Mais, au moment où il passait de l'immobilité au mouvement, il lui sembla que le cavalier poussait un cri de joie qui n'avait rien d'humain.

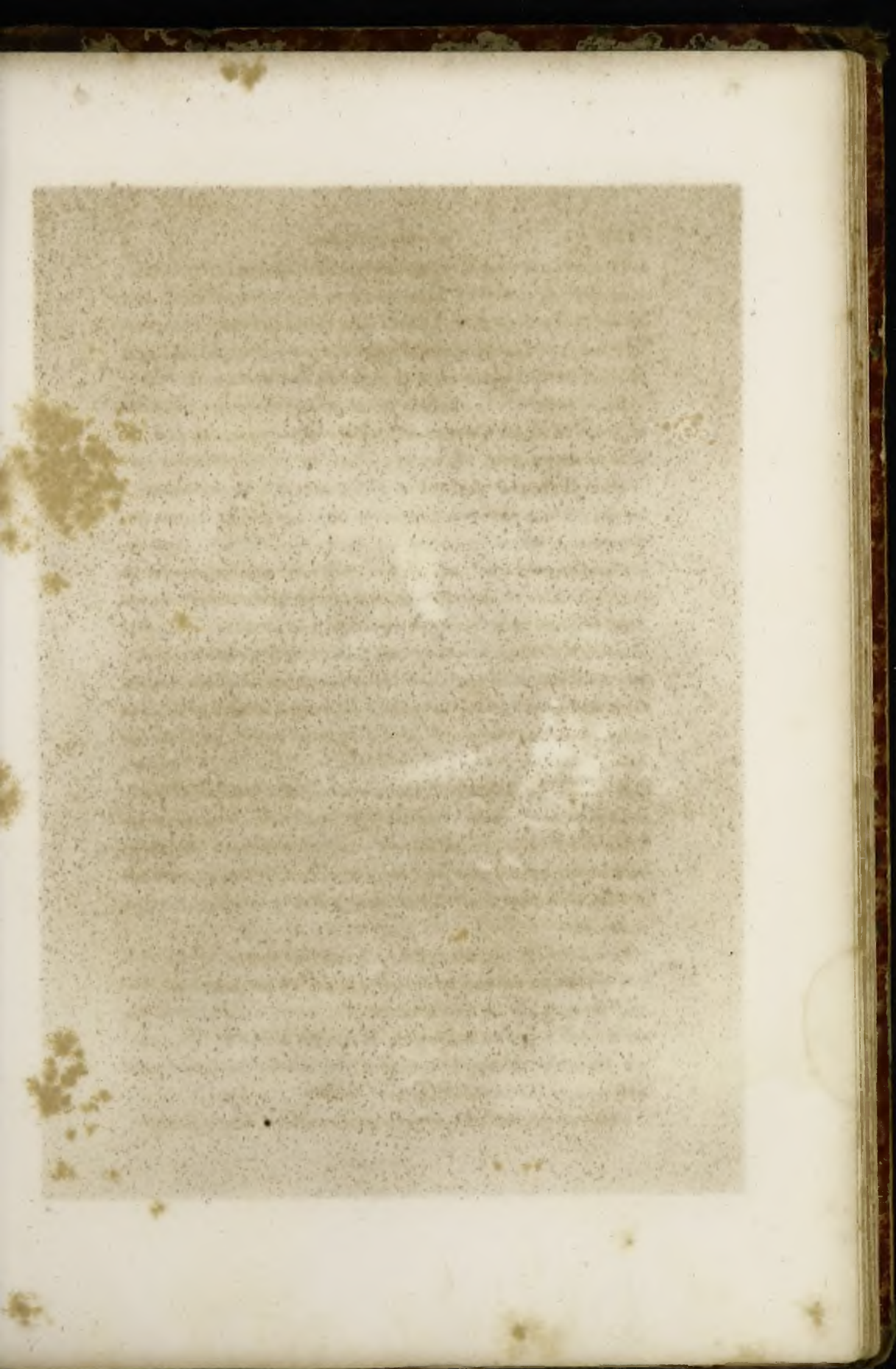
Ce cri, apporté aux oreilles du fugitif sur les ailes vaporeuses de la nuit, donna une nouvelle activité à sa course, et, comme, cependant, le bruit de cette course épouvantait la chouette cachée dans les massifs d'arbres, et qui s'envolait en jetant une dernière plainte plus lugubre que les autres, il se prit à envier ces ailes rapides et silencieuses à l'aide desquelles le sombre oiseau de nuit se trouva en un instant perdu dans le rideau de bois qui s'étendait devant lui.

Mais, si le fugitif n'avait point les ailes de la chouette, le cheval qui servait de monture au cavalier lancé à sa poursuite paraissait avoir celles de la chimère : tout en bondissant par dessus les tombes, le jeune homme jetait un regard derrière lui, et, avec une rapidité effrayante, il voyait se rapprocher et grandir le cheval et le cavalier.

En outre, le cheval hennissait, et le cavalier hurlait.

Si les artères des tempes du fugitif n'eussent point battu si fort, il eût compris que les hennissements du cheval n'avaient rien que de naturel, et que les hurlements du cavalier était tout simplement une répétition du mot *Arrête !* prononcé sur tous les tons, depuis celui de la prière jusqu'à celui de la menace.

Mais, comme, malgré cette gamme ascendante, loin de s'arrêter,





G. G. G. del.

Imp. de C. Perrin Turin 1854.

F. Ferraro del.

parlons de Luther, c'est ce cher Jovonnet!

le fugitif redoublait d'efforts pour gagner le bois, le cavalier, de son côté redoublait d'efforts pour atteindre le fugitif.

Au reste, peu s'en fallait que la respiration de celui-ci ne fût aussi rauque que celle du quadrupède qui le poursuivait; il n'était plus qu'à cinquante pas de la lisière du bois; mais le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'à cent pas de lui.

Ces derniers cinquante pas étaient au fugitif ce qu'est au naufragé roulé par les vagues les cinquante dernières brasses qu'il lui reste à compter pour atteindre le rivage; et encore le naufragé a-t-il cette chance, que, les forces venant à lui manquer, le flux le portera peut-être vivant sur le galet, tandis qu'aucune espérance de ce genre ne pouvait bercer le fugitif, si — ce qui était plus que probable — les jambes venaient à lui manquer avant qu'il eût atteint ce bienheureux couvert où la chouette l'avait précédé, et semblait railler, de sa voix funèbre, son dernier et impuissant effort.

Les bras tendus, le haut du corps en avant, la gorge desséchée, l'haleine stridente, un bourdonnement de tempête dans les oreilles, un nuage de sang sur les yeux, notre fugitif n'avait plus que vingt pas à faire pour atteindre la lisière du bois, quand, en se retournant, il vit que le cheval toujours hennissant, le cavalier toujours criant n'avaient plus que dix pas à faire pour l'atteindre, lui !

Alors, il voulut, de son côté, redoubler de vitesse; mais sa voix expira dans son gosier, ses jambes se raidirent; il entendit comme un grondement de tonnerre derrière lui, sentit comme une haleine de flamme sur son épaule, éprouva un choc pareil à celui que lui eût causé un rocher lancé par une catapulte, et s'en alla rouler, à moitié évanoui, dans le fossé du petit bois.

Puis, comme à travers une vapeur de flamme, il vit le cavalier descendre, ou plutôt se jeter à bas de sa monture, s'élancer vers lui, le soutenir, le relever, l'asseoir sur le talus, le regarder à la lueur de la lune, et tout-à-coup s'écrier :

— Par l'âme de Luther, c'est ce cher Yvonnet !

A ces mots, l'aventurier, qui commençait à reconnaître le cavalier pour un être humain, s'efforça de rassembler ses esprits, fixa ses yeux hagards sur celui qui, après une si rude poursuite, lui adressait de si rassurantes paroles, et, d'une voix que la sécheresse de son gosier faisait ressembler au râle d'un mourant :

— Par l'âme du pape, murmura-t-il, c'est monseigneur Dandelot !

Nous savons pourquoi Yvonnet fuyait devant monseigneur Dandelot ; il nous reste à expliquer pourquoi monseigneur Dandelot poursuivait Yvonnet.

Il nous suffira pour cela de jeter un regard en arrière, et de reprendre les événements où nous les avons abandonnés, c'est-à-dire au moment où Emmanuel Philibert mettait le pied sur la brèche de Saint-Quentin.



XIX.

AVENTURIER ET CAPITAINE.

Nous avons dit comment Yvonne, Maldent et Procope défendaient la même brèche que l'amiral Coligny.

La brèche n'avait pas été difficile à défendre, n'ayant pas été attaquée.

Seulement, nous avons dit encore comment la brèche voisine avait été surprise par les enseignes espagnoles, et comment la compagnie du Dauphin l'avait si tristement laissé prendre.

Nous avons dit, enfin, comment, en voyant ce qui se passait à sa gauche, Coligny s'était élancé, appelant ceux qui l'entouraient sur ses traces, et comment, après le détour que la traverse l'avait forcé de faire, il était remonté sur le rempart que les Espagnols envahissaient déjà, et s'était écrié : « C'est ici qu'il faut mourir ! »

Cette généreuse détermination était bien certainement dans le cœur de l'amiral, et sans doute avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour l'accomplir, quoiqu'il ne fût point mort sur la brèche, soit par une faveur divine, soit par une vengeance céleste, — selon qu'on envisagera son assassinat, le jour de la Saint-Barthélemy, au point de vue protestant ou au point de vue catholique.

Mais cet avis, courageusement émis par un général de grand cœur, portant sur ses épaules toute une responsabilité militaire et

politique, — qu'il faut mourir le jour où l'on est vaincu, — cet avis n'était sans doute point celui des trois aventuriers qui lui avaient loué, par l'entremise du procureur Procope, leurs bras pour la défense de la ville.

Donc, en voyant que la ville était prise, et qu'il n'y avait plus moyen de la défendre, ils jugèrent que leur bail était résilié de plein droit, et, sans communiquer cette opinion à ses co-associés, chacun se mit à fuir du côté où il espérait trouver son salut.

Maldent et Procope disparurent à l'angle du couvent des Jacobins, et, comme ce n'est point à eux que nous avons à faire pour le moment, nous les abandonnerons à leur bonne ou mauvaise fortune, afin de suivre celle de leur compagnon Yvonnet.

D'abord, il eut l'idée, rendons-lui cette justice, de prendre le chemin du Vieux-Marché pour aller offrir son épée et son poignard à sa bonne amie Gudule Peuquet ; mais sans doute pensa-t-il que, si redoutables que fussent ces armes dans sa main expérimentée, elles ne pouvaient, en pareille circonstance, être que d'une utilité médiocre à une jeune fille que sa beauté et ses grâces naturelles, défendraient bien plus efficacement contre la colère des vainqueurs que toutes les épées et tous les poignards du monde.

D'ailleurs, il savait que le père et l'oncle de Gudule avaient, dans les caves de leurs maisons, préparé, pour leurs objets les plus précieux, — et au premier rang de leurs objets les plus précieux ils plaçaient tout naturellement leur fille et nièce, — le jeune homme savait, disons-nous, que le père et l'oncle de Gudule avaient préparé une cachette qu'ils regardaient comme introuvable, et dans laquelle ils avaient, à tout hasard, amassé des vivres pour une dizaine de jours.

Or, si acharné que fût le pillage, il était probable qu'à la voix des chefs l'ordre se rétablirait dans la malheureuse ville avant le dixième jour, et, l'ordre rétabli, Gudule mettrait le nez hors de sa cachette, et, en temps opportun, reparaitrait à la lumière du soleil.

Le sac de la ville se passerait donc, selon toute probabilité, grâce aux précautions prises, assez tranquillement pour la jeune fille, qui, pareille aux premières chrétiennes, entendrait, des catacombes où elle était cachée, rugir le carnage et le meurtre au dessus de sa tête.

Une fois convaincu que sa présence, au lieu d'être utile à mademoiselle Gudule, ne pouvait lui être que nuisible, Yvonnet, peu curieux, d'ailleurs, de s'enterrer pendant huit ou dix jours comme un blaireau ou comme une marmotte, Yvonnet, au risque de ce qui pourrait lui en arriver, résolut de rester au grand jour du ciel, et, au lieu de se cacher dans quelque coin de la ville assiégée, se hâta de mettre tout en œuvre pour que, du soir au lendemain matin, la plus grande distance possible existât entre elle et lui.

Abandonnant Procope et Maldent, qui, comme nous l'avons dit, tournèrent l'angle du couvent des Jacobins, il commença par enfiler la rue des Ligniers, coupa vers son extrémité la rue de la Sellerie, prit la rue des Brebis, remonta jusqu'au carrefour des Champions, redescendit jusqu'à la ruelle de la Brassette, longea la rue des Canonnières, et, par la rue de la Poterie gagnant l'église Sainte-Catherine, il se trouva sur le rempart entre la tour et la poterne de ce nom.

Pendant sa course, et sans s'arrêter pour cette double opération, Yvonnet avait débouclé le ceinturon de son épée et les courroies de sa cuirasse, et, comme son épée et sa cuirasse ne devaient lui être d'aucune utilité dans le plan de fuite qu'il venait d'improviser, il avait jeté son épée par dessus un mur de la rue de la Brassette, et sa cuirasse derrière une borne de la rue de la Poterie.

Au contraire, il avait assuré son poignard à la chaîne de cuivre doré qui faisait orgueilleusement trois fois le tour de son col, et il avait reserré d'un cran la ceinture contenant les vingt-cinq écus d'or qui constituaient la moitié de sa fortune; car, si Malemort, ne pouvant fuir, avait enterré les siens, Yvonnet qui comptait, lui, sur l'agilité de ses jambes pour sauver ses écus et sa vie, n'avait pas

voulu se séparer de la part de son trésor dont il lui était permis de disposer.

Arrivé au rempart, Yvonnet enjamba résolument le parapet, et s'élança, raide et les bras au corps, dans le fossé rempli d'eau vive qui serpentait au bas de la muraille.

Il avait passé si rapidement, qu'à peine les sentinelles avaient-elles fait attention à lui; d'ailleurs, les cris qui, au même instant, retentissaient de l'autre côté de la ville avaient quelque chose de bien plus intéressant pour elles que cet homme ou cette pierre qu'on avait entendu rouler dans le fossé, et qui ne reparaisait point sur l'eau, dont les cercles élargis venaient se briser d'un côté contre la muraille, de l'autre contre le talus gazonné des marais de Gros Nard.

L'individu dont la chute avait causé ces cercles multipliés n'avait garde de reparaitre, ayant nagé entre deux eaux, et étant allé s'accroupir au milieu d'une famille de nénuphars dont les feuilles protectrices cachaient à tous les regards sa tête, ensevelie dans l'eau jusqu'à la bouche.

Ce fut de là qu'il assista à un spectacle bien capable de préparer ses nerfs à l'état d'irritabilité auquel nous les avons vus arriver.

Beaucoup de combattants, la ville une fois prise, suivirent le même chemin que lui, les uns sautant, comme il avait fait, du haut en bas du rempart, les autres fuyant tout simplement par la poterne Sainte-Catherine, mais tous eurent cette malheureuse idée, au lieu d'attendre la nuit, d'essayer de fuir immédiatement. Or, fuir immédiatement était chose impossible, vu le cercle que les Anglais avaient eu soin de former parallèlement à cette face de la muraille, depuis la vieille chaussée de Vermand jusqu'aux rives de la Somme.

Tous les fuyards furent donc accueillis à coups d'arquebuse ou de flèches, et repoussés dans le marais, où ils donnèrent aux Anglais, excellents viseurs, comme on sait, le plaisir du tir à la cible.

Deux ou trois cadavres vinrent tomber, en reculant, tout près d'Yvonnet, et s'en allèrent, en suivant le fil de l'eau, joindre le cours de la Somme.

Cela donna une idée au jeune aventurier, ce fut de jouer au cadavre, et, en se tenant raide et immobile, de gagner, lui vivant, ce bienheureux courant d'eau qui emportait les morts.

Tout alla bien jusqu'à l'endroit où l'eau des fossés se jette dans la Somme; mais, arrivé là, Yvonnet, en inclinant la tête en arrière, et en ouvrant avec précaution les yeux, vit une double haie d'Anglais disséminés sur l'une et l'autre rive de la Somme, et qui, n'ayant pas de vivants à fusiller, s'amusaient à fusiller les cadavres.

Le jeune homme, au lieu de conserver la raideur cadavérique qui le maintenait à la surface de l'eau, se pelotonna en boule, roula au fond, et, à quatre pattes, gagna cette espèce de forêt de roseaux au milieu de laquelle il demeura caché sans accident, et d'où nous l'avons vu déboucher pour gagner l'autre rive.

Comme, à partir du moment où le voyageur reparut à l'ombre des saules, nous l'avons suivi pas à pas jusqu'à celui où, haletant, il tomba sur la lisière du bois de Rémigny, il est inutile, du moins momentanément, de nous occuper davantage de lui. Nous allons donc l'abandonner pour suivre à son tour, dans tous les détails des événements qui venaient de lui arriver, monseigneur Dandelot, frère de l'amiral, dont la figure amie venait de faire jeter à Yvonnet un si joyeux cri de reconnaissance.

Nous avons dit que la brèche gardée par Dandelot avait été la dernière prise.

Dandelot était non seulement un général, mais encore un soldat; il avait combattu de la hallebarde et de l'épée, aussi bien qu'aurait pu le faire le dernier reître de l'armée. Comme rien ne le distinguait des autres que son courage, on l'avait respecté pour son courage, qui avait cédé au nombre; une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, l'avaient désarmé, terrassé et amené prisonnier au

camp, sans savoir quel était le capitaine, nous ne dirons pas qui s'était rendu à eux, mais qui avait été pris par eux.

Une fois au camp, il avait été reconnu par le connétable et par l'amiral, qui, tout en cachant son nom et le degré d'intérêt qu'ils lui portaient comme oncle et comme frère, avaient répondu de lui à ceux qui l'avaient pris, pour une somme de mille écus que les deux illustres captifs devaient payer en même temps que leur propre rançon.

Mais à Emmanuel Philibert il n'y avait pas eu moyen de dissimuler le rang du prisonnier; aussi, en invitant Dandelot à souper avec lui, comme il avait fait pour le connétable et pour l'amiral, il avait recommandé, comme il avait fait encore pour ceux-ci, que la surveillance la plus active entourât ce troisième prisonnier qu'il tenait au moins pour l'égal des deux autres.

Le souper s'était prolongé jusqu'à dix heures et demie du soir avec une courtoisie digne des beaux temps de la chevalerie. Emmanuel Philibert avait essayé de faire oublier à toute cette noblesse française, prisonnière comme au lendemain de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, qu'elle était à la table de son vainqueur et il avait été infiniment plus question, pendant la soirée, du siège de Metz et de la bataille de Renty qu'il n'avait été question de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin.

A dix heures et demie, comme nous l'avons dit, on se leva de table; des tentes avaient été préparées pour les nobles prisonniers au centre même du camp, dans une enceinte de palissades où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture que gardaient deux sentinelles.

Un cercle de factionnaires veillaient, en outre, au dehors de cette enceinte de palissades.

Souvent, pendant les longues nuits du siège, Dandelot avait, du haut de la muraille, étendu son regard sur ce camp gigantesque couché à ses pieds.

Il connaissait le quartier de chaque chef, le gisement des tentes, l'intervalle gardé entre les hommes de nations différentes, et jusqu'aux accidents de terrain qui faisaient moutonner toute la cité aux flottantes banderolles.

Depuis qu'il était prisonnier, — et l'on sait qu'il n'y avait pas long temps, — une seule idée avait, comme le balancier d'une pendule, battu les deux côtés du crâne de Dandelot.

Cette idée, c'était celle de fuir.

Aucune parole ne l'engageait, et, nous l'avons dit, il ne s'était pas rendu, il avait été pris.

Or, il pensait avec raison que plus tôt il tenterait de mettre ce projet de fuite à exécution, plus il aurait de chances qu'il réussît.

On ne sera donc pas étonné quand nous dirons qu'à peine sorti du quartier d'Emmanuel Philibert pour regagner celui des prisonniers, son œil commença d'interroger avidement tous les objets qui s'offraient à sa vue, avec le désir de faire, dans un moment donné, du plus futile et du plus insignifiant peut-être de ces objets un moyen de salut.

Un officier allait être envoyé par Emmanuel Philibert à Cambray, où il devait annoncer la nouvelle de la prise de la ville, et porter la liste des prisonniers de marque qui avaient été faits.

Cette liste s'était encore augmentée pendant le souper, et l'officier, après qu'Emmanuel Philibert avait eu pris congé de ses convives, était entré sous la tente du général en chef pour que celui-ci ajoutât à la liste les nouveaux noms dont elle devait être grossie.

Un des chevaux des écuries d'Emmanuel, choisi parmi les plus rapides coureurs, stationnait à dix pas du quartier du prince, la bride enrainée à l'arçon, et tenu au mors par un valet d'écurie.

Dandelot s'approcha du cheval en amateur qu'attire la vue d'une bête de race; puis, justifiant la réputation qu'il avait d'être un des meilleurs écuyers de l'armée française, d'un bond il se mit en

selle, enfonça les éperons dans le ventre du cheval, renversa le palefrenier, et partit au galop.

Le palefrenier renversé cria alarme; mais Dandelot était déjà à vingt pas du point d'où il était parti. Il passa comme une vision devant les tentes du comte de Mégues; le factionnaire le mit en joue; mais la mèche de son arquebuse était éteinte. Un autre qui était armé d'un mousquet à rouet, se doutant que c'était ce cavalier qui passait comme une trombe que lui désignaient les cris retentissants de tous côtés, tira sur lui, et le manqua; cinq ou six soldats essayèrent de lui barrer le chemin avec des halberdes; mais il culbuta les uns, sauta par dessus les autres, les dépassa tous, rencontra la Somme sur son chemin, bondit d'un seul élan jusqu'au tiers de la rivière, au lieu d'essayer de couper le courant, se laissa dériver, et, à travers une fusillade qui n'eut d'autre résultat que de lui enlever son chapeau, et de lui trouer son haut de chausses, sans même lui égratigner la peau, il aborda sur l'autre rive.

Arrivé là, il était à-peu-près sauvé.

En cavalier consommé qu'il était, il avait trop promptement compris la valeur du cheval qu'il serrait entre ses jambes pour redouter la poursuite d'autres chevaux sur lesquels il aurait cinq ou six minutes d'avance; la seule chose qu'il avait donc à craindre, c'était que quelque balle ne le jetât en bas de son cheval, ou ne blessât son cheval assez grièvement pour l'empêcher de continuer son chemin.

Aussi Dandelot eut-il un moment d'inquiétude, en sortant de la Somme; ce moment fut court: au bout de cinq ou six élans, le fugitif avait reconnu que le cheval était aussi sain et aussi sauf que lui-même.

Dandelot ne connaissait point le pays, mais il savait la situation des villes principales qui entouraient St-Quentin, et qui formaient la ceinture française, Laon, la Fère, Ham; il devinait

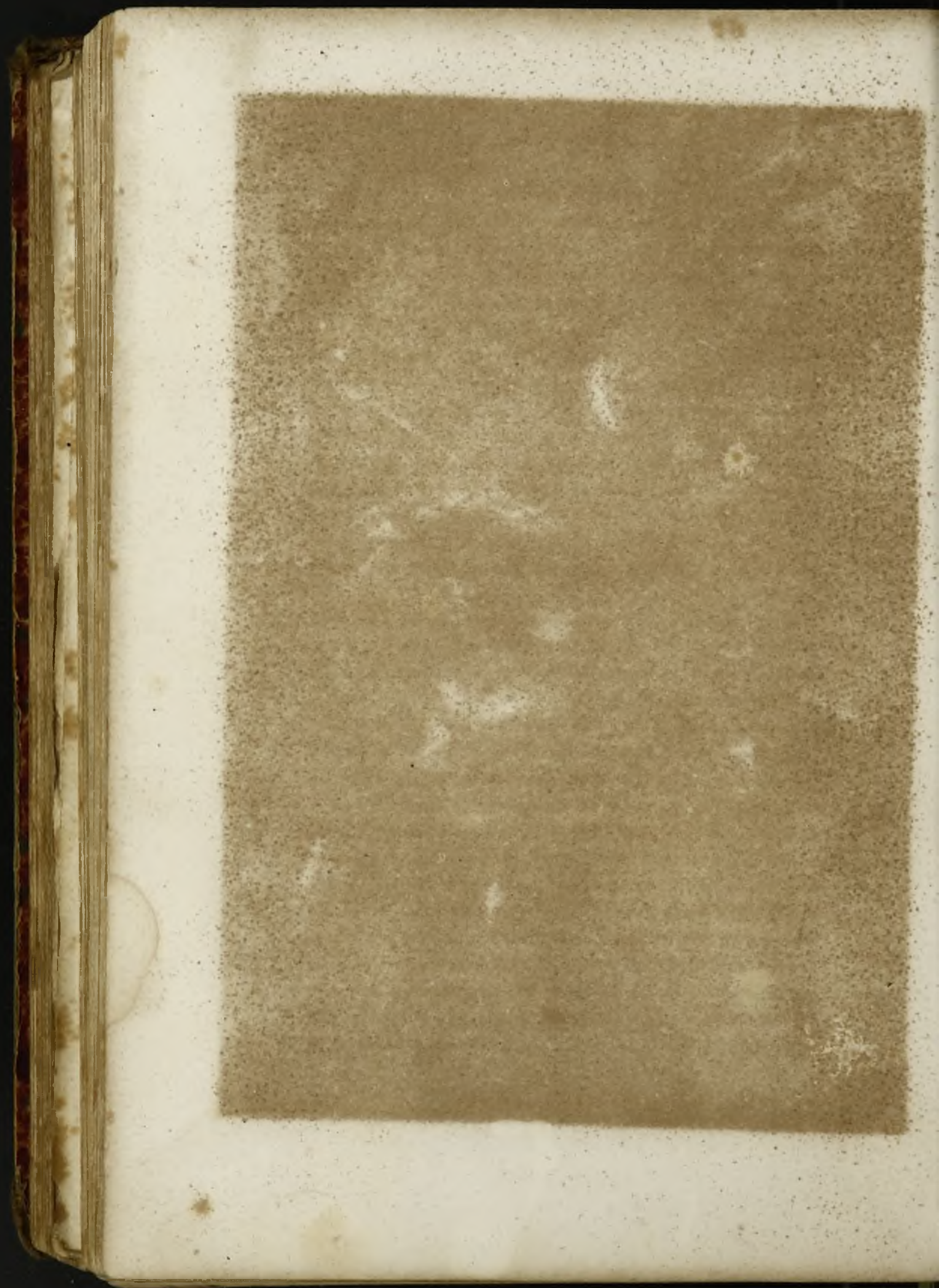


E. Corin del. et lith.

Imprim. de Claude Perrin Turin 1854

Publ. par C. Perrin

fuite de Dandelot.



instinctivement le point où, vingt-cinq à vingt-six lieues au delà de ces villes, gisait Paris. Ce qui lui importait, c'était de s'éloigner du danger ; il piqua droit devant lui, et se trouva naturellement sur la ligne de gauche du Gruois et d'Essigny-le-Grand.

C'est en arrivant en vue de ce dernier village que, la lune s'étant levée, le cavalier put se rendre compte, non pas du chemin qu'il avait fait, non pas du lieu où il se trouvait, mais du paysage et de son aspect.

Dandelot, on se le rappelle, n'avait point assisté à la bataille ; il ne pouvait donc pas être frappé de l'aspect que présentait le champ de la bataille, et qui avait troublé Yvonnet.

Il continua sa route en ralentissant, cependant, le pas de son cheval, longea le village de Benay, passa entre les deux moulins d'Hinocourt, jetant à droite et à gauche, devant lui d'avidés regards.

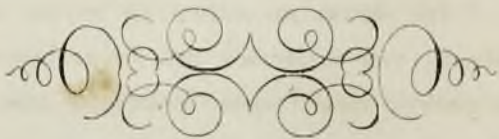
Ce que cherchait le cavalier, c'était quelque homme isolé, quelque paysan des environs auquel il pût se renseigner du lieu même où il se trouvait, et qui pût lui servir de guide, ou tout au moins le mettre dans son chemin.

Voilà ce qui faisait qu'à tout instant il se levait sur ses étriers, étendant son regard aussi loin que ce regard pouvait porter.

Tout-à-coup, il lui sembla au milieu du terrain bouleversé du cimetière le Siteux, voir se dresser une ombre humaine ; il piqua droit sur cette ombre ; mais l'ombre paraissait aussi désireuse de le fuir que lui était désireux de la joindre. L'ombre avait donc fui à toutes jambes, Dandelot lui avait donné la chasse ; l'ombre s'était dirigée vers les bois de Rémigny, Dandelot avait deviné son intention, et, par tous les moyens possibles à un cavalier, c'est-à-dire par les éperons, par les genoux, par la voix, avait redoublé la vitesse de son cheval, lui faisant franchir monticules, buissons, ruisseaux, afin d'arriver à ces bois maudits avant l'ombre qu'il poursuivait, et qui eût semblé celle d'Achille aux pieds légers, si

la terreur qu'elle paraissait éprouver ne l'eût point rendue indigne de ce nom victorieux d'Achille. L'ombre n'était plus qu'à vingt pas du taillis; Dandelot n'était plus qu'à trente pas de l'ombre; il avait fait un dernier effort dont nous avons vu le résultat; l'ombre qui, au fur et à mesure qu'il s'en était approché, avait pris la solidité d'un corps; l'ombre avait roulé à ses pieds, heurtée par le poitrail de son cheval. Il s'était jeté à terre pour porter secours à ce fuyard dont les renseignements pouvaient lui être si précieux, et, dans le pauvre diable haletant, presque évanoui, à demi mort de frayeur, il avait, à son grand étonnement et, en même temps, à sa grande joie, reconnu l'aventurier Yvonnet.

Quant à Yvonnet, avec un étonnement égal, mais avec une joie bien autrement grande, il avait de son côté reconnu le frère de l'amiral, monseigneur Dandelot de Coligny.



XX.

L'ATTENTE.

La nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin avait retenti comme un coup de tonnerre inattendu par toute la France, et avait particulièrement eu son écho dans le château de Saint-Germain.

Jamais le connétable de Montmorency, ce vieux soudard quinteux et ignorant, n'avait eu plus grand besoin, pour ne pas tomber en complète disgrâce, de l'explicable soutien que lui prêtait, près du roi Henry II, la constante et inébranlable faveur de Diane de Poitiers.

En effet, le coup était terrible : une moitié de la noblesse occupée avec le duc de Guise à la conquête de Naples, l'autre moitié anéantie !

Quelques gentilshommes échappés, meurtris et haletants, de cette grande boucherie, groupés autour de monsieur le duc de Nevers, blessé à la cuisse, c'était toute la force active qui restait à la France !

Quatre ou cinq pauvres villes mal protégées par des remparts en mauvais état, mal approvisionnées de munitions et de vivres, mal pourvues de garnisons, Ham, la Fère, Laon, le Catelet et, comme une sentinelle perdue au milieu du feu, Saint-Quentin, la moins forte, la moins défendue, la moins tenable de ces villes.

Trois armées ennemies, une espagnole, une flamande, une anglaise, les deux premières exaspérées par une longue alternative de victoires et de défaites, la troisième toute neuve, toute fraîche, alléchée par les antécédents de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, désireuse de voir ce fameux Paris dont une autre armée anglaise avait entrevu les murailles sous Charles VI, c'est-à dire un siècle et demi auparavant.

Un roi isolé, sans génie personnel, brave, mais de cette bravoure particulière à l'individualité française, capable d'être un excellent soldat, incapable d'être un médiocre général.

Pour tout conseil, le cardinal de Guise et Catherine de Médicis, c'est-à dire la cauteleuse politique italienne alliée à la ruse française et à l'orgueil lorrain.

En dehors de cela, une cour frivole de reines et de princesses, de femmes légères et galantes : la petite reine Marie, la petite princesse Elisabeth, madame Marguerite de France, Diane de Poitiers, sa fille, à peu près fiancée à l'un des fils du connétable de Montmorency, François-Charles-Henry, et la petite princesse Marguerite.

Aussi la nouvelle fatale de la perte de la bataille de Saint-Quentin ou de la Saint-Laurent, comme on voudra, ne semblait, elle, selon toute probabilité, que l'avant-courrière de deux nouvelles non moins terribles, la prise de la ville de Saint-Quentin et la marche sur Paris de la triple armée espagnole, flamande et anglaise.

Le roi commença donc par ordonner secrètement les préparatifs d'une retraite sur Orléans, cette vieille forteresse de la France, qui, reprise par une vierge, avait, un peu plus de cent ans auparavant, servi de tabernacle à l'arche sainte de la monarchie.

La reine, les trois princes, la petite princesse et toute la cour féminine devaient se tenir prêts à partir, soit de jour, soit de nuit, au premier ordre qui serait donné.

Quant au roi, il devait aller rejoindre les débris de l'armée partout où ils seraient, et combattre avec eux jusqu'à ce qu'il eût versé la dernière goutte de son sang.

Toutes les mesures étaient prises pour que le dauphin François lui succédât, en cas de mort, avec Catherine de Médicis pour régente, et le cardinal de Lorraine pour conseil.

En outre, nous croyons l'avoir déjà dit, des courriers avaient été expédiés au duc François de Guise pour qu'il hâtât son retour, et qu'il ramenât avec lui tout ce qu'il pourrait ramener de l'armée d'Italie.

Ces dispositions prises, Henry II avait attendu avec anxiété, l'oreille tournée vers la route de Picardie.

Alors, il avait appris que, contre toute probabilité, et même contre toute espérance, Saint-Quentin tenait encore.

Quinze mille hommes avaient été anéantis sous ses murs; l'héroïque ville luttait contre la triple armée victorieuse avec quatre ou cinq cents soldats de toutes armes.

Il est vrai qu'outre sa garnison, Saint-Quentin renfermait cette vaillante population que nous venons de voir à l'œuvre.

On attendit avec cette même anxiété pendant un jour, pendant deux jours, pendant trois jours la nouvelle de la prise de la ville.

Rien de pareil n'arriva. On apprit, au contraire, que Dandelot était parvenu à entrer dans la place avec un renfort de quelques centaines d'hommes, et que l'amiral et lui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville.

Or, on savait que, lors que Coligny et Dandelot faisaient de pareils serments, ils les tenaient; le roi fut donc un peu rassuré: le danger existait toujours, mais il était moins imminent.

Tout l'espoir de la France se trouvait, comme on le voit, concentré sur Saint-Quentin.

Henry II demandait au ciel que la ville pût tenir huit jours; en attendant, et afin d'être au courant des nouvelles, il partit

pour Compiègne; à Compiègne, il était à quelques lieues seulement du théâtre de la guerre.

Catherine de Médicis l'accompagna.

Lorsqu'il s'agissait de demander un bon conseil, c'était à Catherine de Médicis que Henry II avait recours.

Lorsqu'il s'agissait de passer un doux moment, c'était à Diane de Poitiers qu'il s'adressait.

Le cardinal de Guise restait à Paris pour surveiller et encourager les parisiens.

En cas d'urgence, le roi et la reine se sépareraient; le roi rejoindrait l'armée, s'il existait encore une armée, pour l'encourager de sa présence; Catherine reviendrait à Saint-Germain pour prendre la direction suprême de la retraite.

Henry trouva les populations beaucoup moins effrayées qu'il ne le craignait; cette habitude des armées des XIV^{me}, XV^{me} et XVI^{me} siècles de ne hasarder un pas dans leurs conquêtes qu'après s'être assuré la possession des villes qu'elles rencontraient sur leur chemin, donnait un peu de répit à Compiègne, protégée par Ham, le Catelet et la Fère.

Henry s'installa au château.

A l'instant même, des espions furent envoyés du côté de Saint-Quentin, afin de s'informer de l'état de la place, et des courriers du côté de Laon et de Soissons, pour s'enquérir de ce qu'était devenue l'armée.

Les espions revinrent, racontant que Saint-Quentin tenait parfaitement, et ne faisait pas le moins du monde mine de vouloir se rendre.

Les courriers revinrent, disant que deux ou trois mille hommes — c'était tout ce qui restait de l'armée — s'étaient ralliés à Laon autour du duc de Nevers.

Au reste, de ces deux ou trois mille hommes, le duc de Nevers avait tiré le meilleur parti possible.

Il connaissait les lenteurs de cette guerre de sièges que, une fois Saint-Quentin emporté, allait probablement entreprendre l'armée espagnole; il ne s'occupa donc que de renforcer les villes qui pouvaient retarder la marche de l'ennemi. Il envoya le comte de Sancerre à Guise, où celui-ci conduisit la cornette de cavalerie, celle du prince de la Roche-sur-Yon, et les deux compagnies de D'Estrées et de Pisieux. Il envoya le capitaine Bourdillon à la Fère avec cinq enseignes de gens de pied, et autant de compagnies de cavalerie. Enfin, le baron de Polignac partit pour le Catelet, monsieur d'Humières pour Péronne, monsieur de Chausnes pour Corbie, monsieur de Sésois pour Ham, Clermont d'Amboise pour Saint-Dizier, Bouchavannes pour Coucy, et Montigny pour Chauny.

Quant à lui, il restait à Laon avec un corps d'un millier d'hommes; c'était-là que le roi devait lui faire tenir les nouvelles troupes qu'il pourrait lever, ou les renforts que l'on tirerait des autres parties de la France.

On mettait ainsi un premier appareil sur la blessure; mais rien ne disait encore que la blessure ne fût point mortelle.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus triste que ce vieux château de Compiègne, déjà sombre par lui-même, mais encore assombri par la présence de ses deux hôtes royaux. Lorsque Henry II venait à cette résidence, et cela lui arrivait d'habitude trois ou quatre fois par an, c'était pour peupler château, ville et fort de cette magnifique cour de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qu'il traînait après lui; c'était pour emplir les corridors et les salles gothiques du bruit des instruments de fête; c'était, enfin, pour faire retentir la forêt du son du cor et de l'aboi des chiens.

Cette fois, il n'en était pas ainsi. Vers la fin du jour, un lourd charriot s'était arrêté à la porte du château, sans avoir aucunement éveillé la curiosité des habitants de la ville, qu'il venait de

traverser. A peine le suisse s'était-il ému de cet événement, en apparence peu important. Un homme d'une quarantaine d'années, au teint presque africain, à la barbe noire, à l'œil cave; une femme de trente six ans, à la peau blanche et fine, aux yeux vifs, aux dents superbes, aux cheveux noirs, descendirent de cette voiture, suivis de trois ou quatre officiers de service. Le concierge les regarda avec étonnement, s'écria à double reprise: *Le Roi! la Reine!* puis, sur un signe de mutisme que lui fit Henry, les introduisit dans la cour intérieure, referma la porte derrière eux, et tout fut dit.

Le lendemain, on apprit à Compiègne que le roi Henry II et la reine Catherine de Médicis étaient arrivés la veille, escortés de la nuit, moins triste et moins sombre qu'eux, et habitaient le château.

Aussitôt la population s'était émue, s'était assemblée, et, avec des cris de *Vive le roi! vive la reine!* s'était portée vers la résidence princière.

Henry fut toujours fort aimé, Catherine de Médicis n'était pas encore haïe.

Le roi et la reine parurent sur le vieux balcon de fer.

— Mes amis, dit le roi, je suis venu dans vos murs pour être moi-même le défenseur des marches de la France. D'ici, mes oreilles et mes yeux resteront constamment tendus vers Saint-Quentin. J'espère que l'ennemi ne viendra point jusqu'ici; mais qu'à tout hasard, comme ont fait les braves Saint-Quentinois, chacun se prépare à la défense. Quiconque aura des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de la ville assiégée, sera bienvenu au château en me les apportant.

Les cris de *Vive le roi!* avaient retenti de nouveau. Henry et Catherine de Médicis avaient fait ce geste royal qui a si long-temps abusé les peuples, de se mettre la main sur le cœur, et s'étaient retirés à reculons.

Derrière eux, les fenêtres s'étaient refermées; chacun s'était

mis de son mieux en mesure de défense, et le roi n'avait plus reparu.

Les jardiniers, interrogés, avaient dit qu'il se promenait pensif dans les allées les plus sombres du parc, quelquefois jusqu'à une heure ou deux du matin, s'arrêtant tout-à-coup, écoutant immobile, souvent même appliquant son oreille à la terre, pour surprendre les détonations lointaines du canon.

Mais, on le sait, toute attaque prématurée avait cessé, afin de donner à Emmanuel Philibert le temps de préparer l'attaque générale.

Alors, le roi revenait au château, ignorant, inquiet; il montait à une espèce de tour d'où l'on découvrait jusqu'à une longue distance la route de Saint-Quentin, à laquelle venaient s'embrancher celles de Ham et de Laon. Son œil interrogeait chaque voyageur qui apparaissait sur cette route, tremblant et désireux à la fois de trouver en lui le messager qu'il attendait.

Le roi était arrivé le 15 août, et les jours s'écoulaient les uns après les autres, sans qu'il entendît aucun bruit, sans qu'il vît venir aucun messager; ce qu'il savait seulement, c'est que Saint-Quentin tenait toujours.

Le 24, Henry se promenait, comme d'habitude, dans le parc, quand, tout-à-coup, un grondement lointain vint le faire tressaillir; il s'arrêta et écouta, mais il n'eut pas même besoin d'approcher son oreille de la terre pour comprendre que de foudroyantes décharges d'artillerie se succédaient sans interruption.

Pendant trois jours, bien avant dans la nuit, et longtemps avant le lever du soleil, le même bruit s'était fait entendre; Henry, à ce formidable écho, ne comprenait pas qu'une seule maison de Saint-Quentin pût être demeurée debout.

Le 27, à deux heures de l'après midi, le bruit avait cessé.

Qu'était-il arrivé? que voulait dire ce silence après l'effroyable rumeur qui l'avait précédé?

Sans doute, Saint-Quentin, moins privilégiée que ces fabuleuses salamandres dont François I^{er} avait fait ses armes, venait de succomber dans un cercle de feu.

Il attendit jusqu'à sept ou huit heures du soir, écoutant si le bruit éteint ne se réveillerait pas. Il espérait encore que la lassitude des assiégeants les avait forcés d'accorder une trêve à la ville.

Cependant, à neuf heures du soir, ne pouvant résister à son inquiétude, il expédia deux ou trois courriers, avec ordre de prendre différentes routes, afin que, si l'un d'eux tombait aux mains de l'ennemi, les autres, du moins, eussent la chance d'y échapper.

Jusqu'à minuit, il erra dans le parc; puis il rentra au château, se coucha, chercha vainement le sommeil dans ses draps fiévreux, et, ne pouvant dormir, se leva au point du jour, pour gagner son observatoire.

A peine y était-il, qu'à l'extrémité de cette route si souvent explorée par ses regards, il vit, soulevant la poussière du chemin, que commençaient à dorer les premiers rayons du soleil, accourir un cheval emportant au galop deux cavaliers vers la ville.

Henry n'eut pas un instant de doute: ces deux cavaliers ne pouvaient être que des messagers lui apportant des nouvelles de Saint-Quentin. Il envoya au-devant d'eux pour qu'ils n'éprouvassent point de retard à la porte dite de Noyon. Un quart d'heure après, le cheval s'arrêtait devant la herse du château, et Henry jetait un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant Dandelot, et en voyant poindre derrière lui, et rester respectueusement au seuil de la porte un second personnage dont la figure ne lui était pas étrangère, quoiqu'il ne pût, au premier abord, se rappeler où il avait vu cette figure.

Notre lecteur, qui a probablement plus de mémoire que le roi Henry II, et à qui d'ailleurs, sur ce point, nous viendrons en aide, se

souviendra que c'était au château de Saint-Germain, lorsque notre aventurier servait d'écuyer au malheureux Théligny, qui avait été tué pendant les premiers jours du siège.

En voyant arriver sur la même monture Dandelot et Yvonnet, on n'exigera point, sans doute, que nous racontions comment, après la reconnaissance qui avait eu lieu sur la lisière du bois de Rémigny, la meilleure harmonie s'était à l'instant même établie entre le fugitif fuyant et le fugitif poursuivant; comment Yvonnet, qui savait la contrée par cœur, pour l'avoir de nuit et de jour explorée en tous sens, s'était offert pour guide à Dandelot, et comment, enfin, en échange de ce service, le frère de l'amiral avait invité l'amant de mademoiselle Gudule à monter en croupe derrière lui, arrangement qui avait ce double avantage de ne point fatiguer l'aventurier, et de ne pas retarder le capitaine.

Le cheval eût peut-être préféré une autre combinaison; mais c'était un noble animal plein de feu et de courage; on voit qu'il avait fait de son mieux, et qu'il n'avait, à tout prendre, employé que trois heures et demie pour franchir la distance qui sépare Gibercourt de Compiègne, c'est-à-dire pour faire près de onze lieues!



LES PARISIENS.

Les nouvelles apportées par les deux messagers étaient de celles qui sont bientôt dites, mais sur lesquelles on revient longtemps.

Après le récit sommaire, qui fut d'abord fait par Dandelot, de la prise de la ville, le roi passa aux détails, et, moitié par le capitaine, moitié par l'aventurier, il apprit à peu près tout ce que nous avons raconté à nos lecteurs.

En somme, la ville était prise; le connétable et Coligny, c'est-à-dire, en l'absence du duc de Guise, les deux meilleurs capitaines du royaume étaient prisonniers, et l'on ignorait encore si l'armée victorieuse s'amuserait à batailler devant des bicoques ou marcherait tout droit sur Paris.

Batailler devant des bicoques, c'était bien une guerre qui allait au tempérament craintif et tâtonneur de Philippe II.

Marcher droit sur Paris était une détermination qui s'harmonisait bien avec le génie aventureux d'Emmanuel Philibert.

Auquel de ces deux partis s'arrêteraient les vainqueurs?

C'est ce qu'ignoraient également Dandelot et Yvonnet.

Dandelot était d'avis que le prince de Savoie et le roi d'Espagne marcheraient sur Paris immédiatement.

Quant à Yvonnet, une pareille question dépassait complètement la hauteur de ses vues stratégiques; mais, comme le roi doutait absolument qu'il eût un avis, il se rangea à celui de Dandelot.

Il y eut donc majorité sur ce point, que les vainqueurs ne perdraient pas de temps, et que, par conséquent, les vaincus n'avaient pas de temps à perdre.

A l'instant même, il fut décidé qu'après avoir pris quelques minutes de repos, les deux messagers partiraient, Dandelot de son côté, et Yvonnet du sien, chargés l'un et l'autre d'une mission en harmonie avec la position sociale et militaire respectivement occupée par chacun d'eux.

Dandelot accompagnerait Catherine de Médicis à Paris; Henry, qui ne voulait pas quitter le voisinage de l'ennemi, envoyait la reine faire un appel au patriotisme des bourgeois parisiens.

Yvonnet partirait pour Laon, remettrait des lettres du roi au duc de Nevers, tâcherait, sous un déguisement quelconque, de rôder autour de l'armée espagnole, et de surprendre les intentions du roi d'Espagne à l'endroit du plan que ce dernier allait suivre.

Il y avait bien des chances pour que celui qui était chargé de cette périlleuse mission fût pris et pendu; mais cette idée, qui, par les souvenirs qu'elle lui rappelait, eût fait frissonner Yvonnet pendant les ténèbres, n'avait plus d'effet sur le jeune homme, une fois le jour venu.

Yvonnet accepta donc; il n'avait de nerfs que la nuit; mais, alors, on l'a vu, il en avait prodigieusement.

M. Dandelot fut autorisé par le roi à s'entendre avec le cardinal de Lorraine, qui avait le maniement des finances, sur les besoins d'argent que lui et son frère pouvaient avoir dans la situation précaire où ils se trouvaient; quant à Yvonnet, il reçut vingt écus d'or pour le message qu'il venait d'apporter, et la commission qu'il allait entreprendre.

En outre, le roi l'autorisa, comme il avait déjà fait une première fois, à choisir dans ses écuries le meilleur cheval qu'il y trouverait.

A dix heures du matin, c'est-à-dire après avoir pris chacun environ six heures de repos, les deux messagers partirent pour leur destination respective; seulement, à la porte, tous deux se tournèrent le dos, l'un allant vers l'orient, et l'autre vers le couchant.

Nous retrouverons plus tard Yvonnet, le moins important de nos deux personnages, ou, si nous ne le retrouverons pas, comme nous saurons du moins par ouï-dire ce qu'il est devenu, attachons-nous aux pas de M. Dandelot, lesquels sont aussi les pas de la reine Catherine de Médicis, qui, en sa compagnie et sous sa garde, suit la route de Paris aussi vite que le permet la pesanteur du char attelé de quatre chevaux qui la traîne vers la capitale.

En vertu de cet axiome que le danger, vu de loin, est parfois bien autrement effrayant que vu de près, la frayeur avait peut-être été d'abord plus grande à Paris qu'elle ne l'était à Compiègne. Jamais, depuis l'époque où l'Anglais, de la plaine de Saint-Denis, avait pu entrevoir les tours de Notre-Dame et le clocher de la Sainte-Chapelle, jamais, disons-nous, terreur pareille n'avait agité les Parisiens. C'était au point que, le lendemain du jour où la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin était parvenue des bords de la Somme aux rives de la Seine, à voir les charrettes attelées et chargées de meubles, les chevaux harnachés avec cavaliers et cavalières en selle, on eût pu croire qu'on était dans un de ces jours de déménagement où le tiers de Paris change de domicile. Or, c'était plus qu'un changement de domicile, c'était une fuite; la capitale débordait sur la province.

Il est vrai que peu-à-peu, et lorsqu'on avait vu que les nouvelles ne devenaient pas plus alarmantes, grâce à cette précieuse organisation dont, entre tous les peuples est doué le peuple français,

et qui consiste à rire de tout, ceux qui étaient restés à Paris en étaient venus à railler ceux qui l'avaient quitté; de sorte que, tout doucement, les fugitifs étaient rentrés, et que c'étaient ceux-là maintenant qui, rendus plus fermes par la raillerie, paraissaient disposés à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était la disposition où Catherine et Dandelot, en franchissant la barrière, dans l'après-midi du 28 août 1557, trouvèrent les Parisiens, auxquels ils apportaient une nouvelle plus formidable encore que celle de la perte de la bataille de la Saint-Laurent, c'est-à-dire celle de la reddition de la ville de Saint-Quentin.

C'est de la façon dont les nouvelles sont répandues que dépend parfois l'effet qu'elles produisent.

— Mes amis, dit Dandelot s'adressant au premier groupe de bourgeois qu'il rencontra, gloire aux habitants de la ville de Saint-Quentin! Ils ont tenu près d'un mois dans une place où les plus braves eussent hésité à promettre de tenir huit jours; par cette résistance, ils ont donné à M. de Nevers le temps de rassembler une armée sur laquelle Sa Majesté le roi Henry II expédie à chaque instant de nouveaux renforts, et voilà Sa Majesté la reine Catherine qui vient parmi vous faire appel à votre patriotisme pour la France, et à votre amour pour vos rois.

Et, à ces mots, la reine Catherine passa la tête tout entière par la portière de la voiture, criant:

— Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens au nom du roi Henry II pour vous annoncer que toutes les villes sont prêtes à faire de leur mieux, comme a fait Saint-Quentin. Illuminez donc en signe de la confiance que le roi Henry a en vous, et de l'amour que vous lui portez. Et, ce soir, à l'hôtel de ville, je m'entendrai avec vos magistrats, M. le cardinal de Lorraine et M. Dandelot, sur les mesures qu'il y a à prendre pour repousser l'ennemi, découragé par la longueur du siège mis devant la première de nos villes.

Il y avait une grande connaissance de la multitude dans cette façon de lui annoncer une des plus terribles nouvelles que jamais la population d'une capitale eût reçue ; aussi était-ce Dandelot , qui avait préparé tout-à-la-fois et son discours et celui de la reine Catherine.

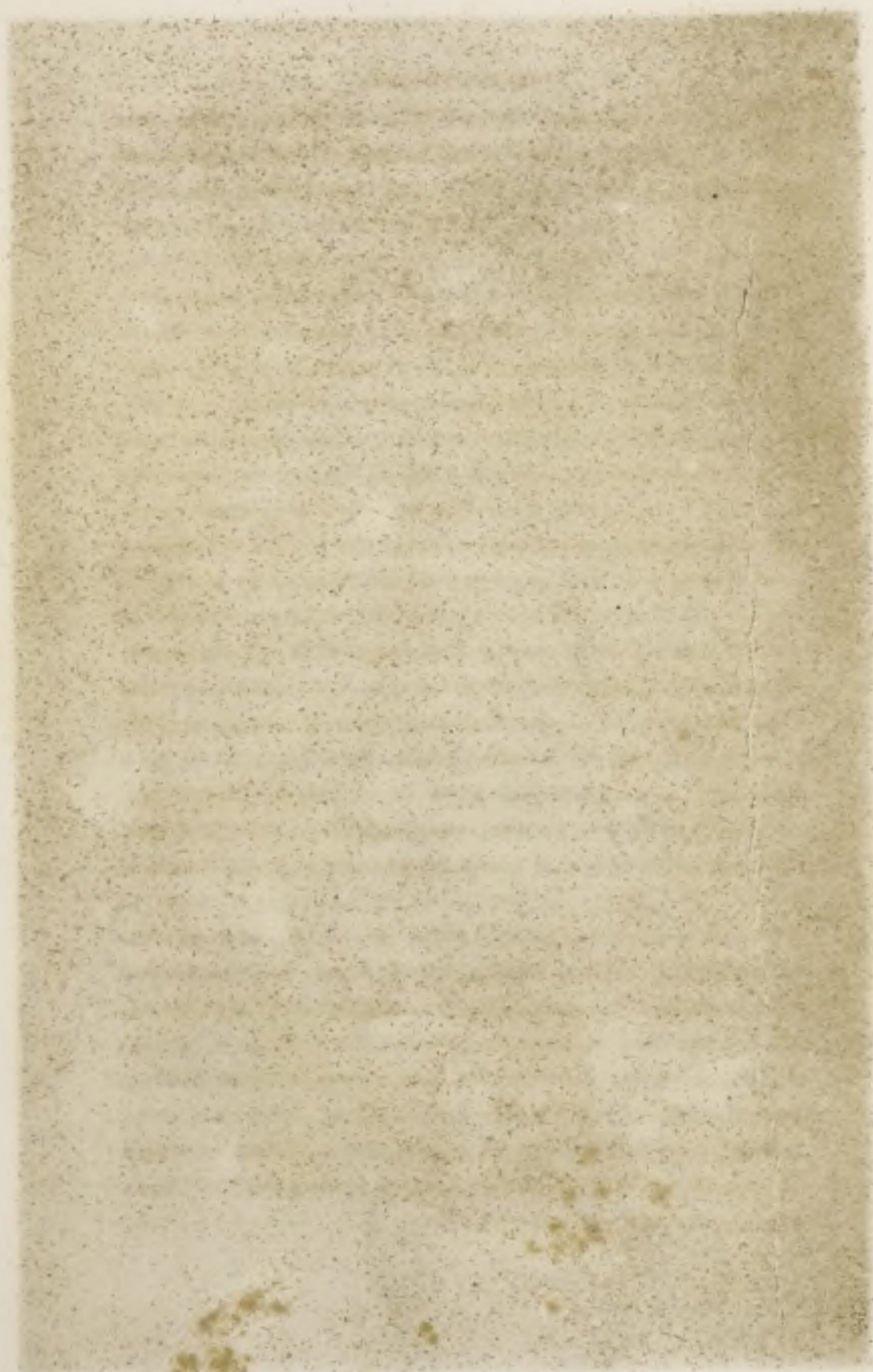
Il en résulta que ce peuple qui, si on lui eût dit tout simplement : « Saint-Quentin est pris , et les Espagnols marchent sur Paris ! » se fût débandé et eût couru tout effaré par les rues et les carrefours en hurlant : « Tout est perdu ! sauve qui peut ! » se mit, au contraire, à crier de toutes ses forces : « Vive le roi Henry II ! vive la reine Catherine ! vive le cardinal de Lorraine ! vive M. Dandelot ! » et, pressant de ses flots la voiture de Catherine et le cheval de l'illustre gentilhomme, leur fit une bruyante et presque joyeuse escorte de la barrière Saint-Denis au palais du Louvre.

Arrivé à la porte du Louvre , Dandelot se dressa de nouveau sur les arçons pour dominer la foule innombrable qui encombra la place, les rues adjacentes et jusqu'aux quais, et, d'une voix forte :

— Mes amis , dit-il , Sa Majesté la reine me charge de vous rappeler que, dans une heure, elle se rendra à l'hôtel de ville, où vos magistrats vont être convoqués ; elle se rendra à cheval pour être plus près de vous, et, au grand nombre que vous serez, elle jugera de votre amour, n'oubliez pas les torches et les illuminations.

Un immense vivat retentit , et la reine put, dès lors, être assurée que toute cette population, qu'elle venait de s'acquérir par quelques paroles, était prête à faire, comme celle de Saint-Quentin, tous les sacrifices, même celui de la vie.

Catherine de Médicis rentra au Louvre , accompagnée de Dandelot ; à l'instant, le cardinal de Lorraine fut convoqué , avec ordre de faire réunir les magistrats de la ville, maires, échevins, prévôts des marchands, syndics des communautés, chefs d'états , à l'hôtel de ville, pour neuf heures du soir.





C. Courm. del. et lith.

Impr. de L'Éclair. Paris 1864.

publ. par Claude Perron lith.

Catherine de Medici se rendant à l'hôtel de ville.

On a déjà vu que Dandelot était un habile metteur en scène ; il avait choisi cette heure-là comme celle de l'effet.

La plus part des gens qui étaient assemblés à la porte du Louvre, résolurent, pour être sûrs de faire partie du cortège royal, et, en même temps, pour que personne ne leur prît les premières places, de ne point bouger du poste où ils étaient.

Seulement, quelques-uns, messagers des masses, se détachèrent pour aller acheter des torches.

D'un autre côté, ces hérauts populaires, qui, dans tous les grands événements, se sacrent eux-mêmes crieurs publics, allaient par les rues qui conduisaient du Louvre à l'hôtel de ville, criant :

— Bourgeois de Paris, illuminez vos fenêtres : la reine Catherine de Médicis va passer se rendant à l'hôtel de ville !

Et, à cet appel, qui n'avait rien de forcé, mais qui, au contraire, laissait aux bourgeois leur libre arbitre, dans toute maison située sur la route que devait parcourir la reine, comme dans une vaste ruche, chacun commençait à s'agiter, à courir aux lampions, aux lanternes, aux chandelles, et, sur chaque fenêtre, lumineuse alvéole, à traduire son enthousiasme que l'on pouvait estimer au nombre des cires brulantes ou des suifs incandescents.

Nous disons que les crieurs allaient par les rues ; car, avec leur intelligence instinctive, ils avaient bien compris que la reine suivrait la ligne des rues, et non celle des quais ; les cortèges qui suivent les quais se trompent dans leur itinéraire, s'ils ont besoin d'enthousiasme : le long des quais, l'enthousiasme les suit, mais en boitant comme la justice ; le côté de la rivière est forcément muet.

Aussi, l'heure venue, la reine, à cheval entre Dandelot et le cardinal de Lorraine, accompagnée d'une suite pauvre et peu nombreuse, comme il convient à une reine qui en appelle à son peuple des revers de la fortune royale, la reine, disons-nous, gagna

la rue Saint-Honoré, à la hauteur du château d'Eau, suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Fourreurs, prit la rue des Fourreurs, continua par la rue Jean-Pain Mollet, et déboucha sur la Grève par la rue de l'Épine.

Cette marche, dont les événements eussent dû faire une marche funéraire, devint un véritable triomphe que rappelèrent de bien loin les fameuses proclamations de *la patrie en danger*, mises en scène par l'artiste Sergent; là tout était préparé d'avance; pour Catherine, tout fut improvisé.

De quatre heures à neuf heures du soir, elle avait eu le temps d'envoyer chercher à Saint-Germain le jeune dauphin François; l'enfant pâle et maladif était bien celui qui convenait au drame: c'était le fantôme de cette dynastie des Valois, près de s'éteindre dans la plus riche postérité qu'eût jamais possédée un roi, à l'exception du roi Priam.

Quatre frères! Il est vrai que trois de ces frères furent empoisonnés probablement, et le quatrième assassiné!

Mais, pendant cette soirée que nous tentons de décrire, le mystérieux avenir était encore caché dans les bienheureuses ténèbres qui le voilent aux regards des hommes. Chacun ne s'occupait que du présent, et le présent, en effet, portait avec lui une somme d'occupation suffisante aux plus ambitieux d'émotion et de mouvement.

Dix mille personnes accompagnaient la reine; cent mille faisaient la haie sur son passage; deux cent mille peut-être la regardaient passer aux fenêtres.

Ceux qui la suivaient, ceux qui faisaient la haie portaient des torches dont la lueur, jointe à celle des illuminations, faisait une lumière moins brillante, c'est vrai, mais autrement fantastique que celle du jour.

Les gens qui suivaient la reine ou qui l'accompagnaient secouaient leurs torches; les gens des fenêtres secouaient leurs mouchoirs ou jetaient des fleurs.

Tous criaient : « Vive le roi ! vive la reine ! vive le Dauphin ! »

Puis, de temps en temps, comme un souffle de menace et de mort passait sur cette foule, et l'on entendait gronder comme une voix sombre, avec accompagnement d'épées choquées les unes contre les autres, avec éclairs de couteaux brandis, et détonation d'arquebuses déchargées.

C'était ce cri qui naissait on ne savait où, et qui allait se perdre dans l'infini :

— Mort aux Anglais et aux Espagnols !

Et, à ce cri, un frisson passait dans le corps du plus brave, tant on sentait que ce cri était celui de la haine invétérée de tout un peuple.

La reine, le Dauphin et leur cortège, partis à neuf heures du Louvre, n'arrivèrent qu'à dix heures et demie à l'hôtel de ville ; pendant tout le trajet, il avait fallu fendre la foule, et, cette fois, l'expression était littérale, aucune garde, aucun soldat ni à pied ni à cheval n'étant là pour rendre aux augustes cavaliers ce mauvais service.

Chacun, au contraire, pouvait toucher le cheval, les vêtements et même les mains de la reine et de l'héritier de la couronne.

Les peuples sont, en général, très-avides de toucher ces chevaux qui les écrasent, ces vêtements qui les ruinent, ces mains qui les étouffent.

Cet attouchement les fait d'habitude crier de joie, quand il devrait les faire hurler de haine et de douleur.

Ce fut donc au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement de la population tout entière que le cortège royal déboucha sur la place de Grève, où l'hôtel de ville, bijou de la renaissance gâté par l'ordre de Louis-Philippe, comme tous les monuments sur lesquels il a porté sa main anti-artistique, venait d'être bâti.

Tous les magistrats municipaux, les prévôts, les syndics, les

chefs de corporations, attendaient étagés sur le perron de l'hôtel de ville, débordant sur la place, s'enfonçant dans l'intérieur sous les voûtes sombres.

Il fallut un quart d'heure à la reine, au Dauphin, à M. le cardinal de Lorraine et à Dandelot pour traverser la place.

Jamais cirque néronien ne fut plus ardemment éclairé, même pendant les nuits où l'on y brûlait des chrétiens roulés dans le soufre et la poix résine.

Des lumières étincelaient à toutes les fenêtres; des torches flamboyaient par toute la place, se prolongaient sur les quais, montaient sur les galeries et jusque sur le sommet des tours de Notre-Dame.

La rivière semblait charrier du feu liquide.

La reine et le Dauphin ne disparurent sous le porche de l'hôtel de ville que pour reparaître presque immédiatement sur le balcon.

On répétait avec enthousiasme ces mots que Catherine avait dits ou n'avait pas dits :

« Si le père meurt en vous défendant, bonnes gens de la ville de Paris, je vous amène son fils ».

Et, à la vue de ce fils, qui devait être ce pauvre petit roi François II de piteuse mémoire, on applaudissait, on poussait des cris, on hurlait.

La reine demeurait sur le balcon pour entretenir l'enthousiasme, laissant le cardinal de Lorraine et Dandelot faire les affaires auprès des magistrats de la ville de Paris.

Elle avait raison; ils les faisaient et les faisaient bien.

« Ils rassuraient, dit l'*Histoire de Henry II* par l'abbé Lambert, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville de Paris, sur l'amour et sur la tendresse du roi, prêt à sacrifier sa vie pour éloigner les dangers qui semblaient les menacer; ils leur affirmaient que, quelque accablante que fût la perte que la France venait de

faire, cette perte n'était point irréparable, si toutefois Sa Majesté trouvait dans ses fidèles sujets le zèle que ceux-ci avaient toujours eu pour la gloire et les intérêts de l'État ; ils ajoutaient que le roi, afin de ne pas surcharger ses peuples, n'avait point hésité d'engager son propre domaine, mais que, s'étant enlevé cette ressource, Sa Majesté ne devait plus compter que sur les secours volontaires qu'elle se promettait de l'amour de ses sujets, et que plus le besoin était pressant, plus le peuple français devait faire d'efforts pour mettre son roi à même d'opposer des forces égales à celles de ses ennemis ».

Ce discours produisit son effet ; la ville de Paris vota, séance tenante, trois cent mille livres pour les premiers frais de guerre, invitant les principales villes du royaume à en faire autant qu'elle.

Quant aux moyens de défense immédiate, — et l'on sait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, — voici ceux que Dandelot proposait :

D'abord, le rappel d'Italie de M. de Guise et de son armée ; c'était, d'ailleurs, chose arrêtée déjà, et les ordres relatifs au retour étaient partis depuis long temps.

Ensuite, une levée de trente mille soldats français, et de vingt mille étrangers.

Enfin, les hommes d'armes et les chevaux-légers devaient être doublés.

Pour subvenir à ces frais gigantesques, dans un moment où les domaines du roi et où le trésor public était à sec, *étaient engagés*, voici ce que Dandelot proposait :

« Le clergé, sans exception d'aucun bénéfice, serait sommé d'offrir au roi, à titre de don, une année de son revenu.

« Les gentils hommes, quoique exempts par leurs privilèges de toute contribution, se taxeraient eux-mêmes chacun selon ses facultés ».

Et Dandelot, donnant l'exemple, déclarait, pour son entretien et celui de son frère, ne se réserver que deux mille écus, abandonnant au roi le reste des revenus de l'amiral et des siens.

« Enfin, un travail serait fait par M. le cardinal de Lorraine, administrateur des finances, qui taxerait le tiers-état selon ses moyens ».

Pauvre tiers-état, on se gardait bien de le taxer à une année de son revenu, lui, ou de lui laisser le soin de se taxer lui-même!

Une partie de ces mesures furent votées d'enthousiasme, les autres ajournées.

Il va sans dire que les mesures ajournées étaient celles qui faisaient contribuer le clergé et la noblesse aux frais de la levée et de l'entretien des troupes.

Mais ce qui fut décidé immédiatement, c'est que quatorze mille Suisses seraient levés, et huit mille Allemands enrôlés; c'est que l'on formerait, dans chaque province du royaume, des compagnies de tous les jeunes gens en état de porter les armes.

En somme, c'était beaucoup de besogne faite dans une soirée; à minuit, tout était fini et arrêté.

A minuit et quelques minutes, la reine descendait le perron, tenant par la main M. le Dauphin, lequel, tout en dormant debout, saluait gracieusement la foule avec son petit toquet de velours.

A une heure et demie, la reine rentrait au Louvre, pouvant dire, cent ans juste avant son compatriote Mazarin :

« Ils ont crié, ils payeront ! »

Oh ! peuple, peuple, c'est cette faiblesse qui fait ta force ; c'est cette prodigalité de ton or et de ton sang qui fait ta richesse !

Il faut toujours que ceux qui te gouvernent en reviennent à toi, et il est un moment où le roi le plus hautain, la reine la plus fière, te font demander l'aumône de ton sang et de ton or, dans le toquet de velours de l'héritier de la couronne.

XXII.

AU CAMP ESPAGNOL.

Nous avons vu ce que M. le duc de Nevers faisait à Laon; nous avons vu ce que le roi Henry faisait à Compiègne; nous avons vu, enfin, ce que la reine Catherine, le Dauphin, le cardinal de Lorraine faisaient à Paris. Nous allons voir ce que Philippe II et Emmanuel Philibert faisaient au camp espagnol, et comment on perdait là le temps si bien mis à profit ailleurs.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Saint-Quentin, subissant les conséquences de son héroïsme, avait été livrée à cinq jours de pillage. Cette ville, qui, vivante avait sauvé la France, continuait de la sauver par son agonie. L'armée qui s'acharnait sur la pauvre ville morte oubliait que le reste de la France vivait, et, exalté à ce spectacle, organisait une défense désespérée.

Nous passerons donc par dessus ces cinq jours, jours d'incendie, de deuil et de désolation, pour arriver au 1^{er} septembre, et, comme, dans un chapitre précédent, nous avons dit quel aspect présentait la ville, nous dirons, avec la même exactitude, quel aspect présentait le camp.

Tout, depuis le matin, y était à-peu près rentré dans l'ordre. Chacun comptait ses prisonniers, visitait son butin, faisait son inventaire, et riait de ce qu'il avait gagné, ou pleurait de ce qu'il avait perdu.

A onze heures du matin, il devait y avoir conseil sous la tente du roi d'Espagne.

Cette tente était placée à l'extrémité du camp; nous avons expliqué pourquoi: — la musique des boulets français étant, comme il l'avait avoué lui-même, particulièrement désagréable aux oreilles de Philippe II.

Commençons par les sommités, et voyons ce qui se passait sous cette tente.

Le roi tenait décachetée une lettre que venait d'apporter, tout poudreux, un messenger assis sur un banc de pierre à la porte de la tente royale; — un valet du roi d'Espagne versait à ce messenger, dans un verre de cabaret, un vin doré dont la couleur trahissait l'origine méridionale.

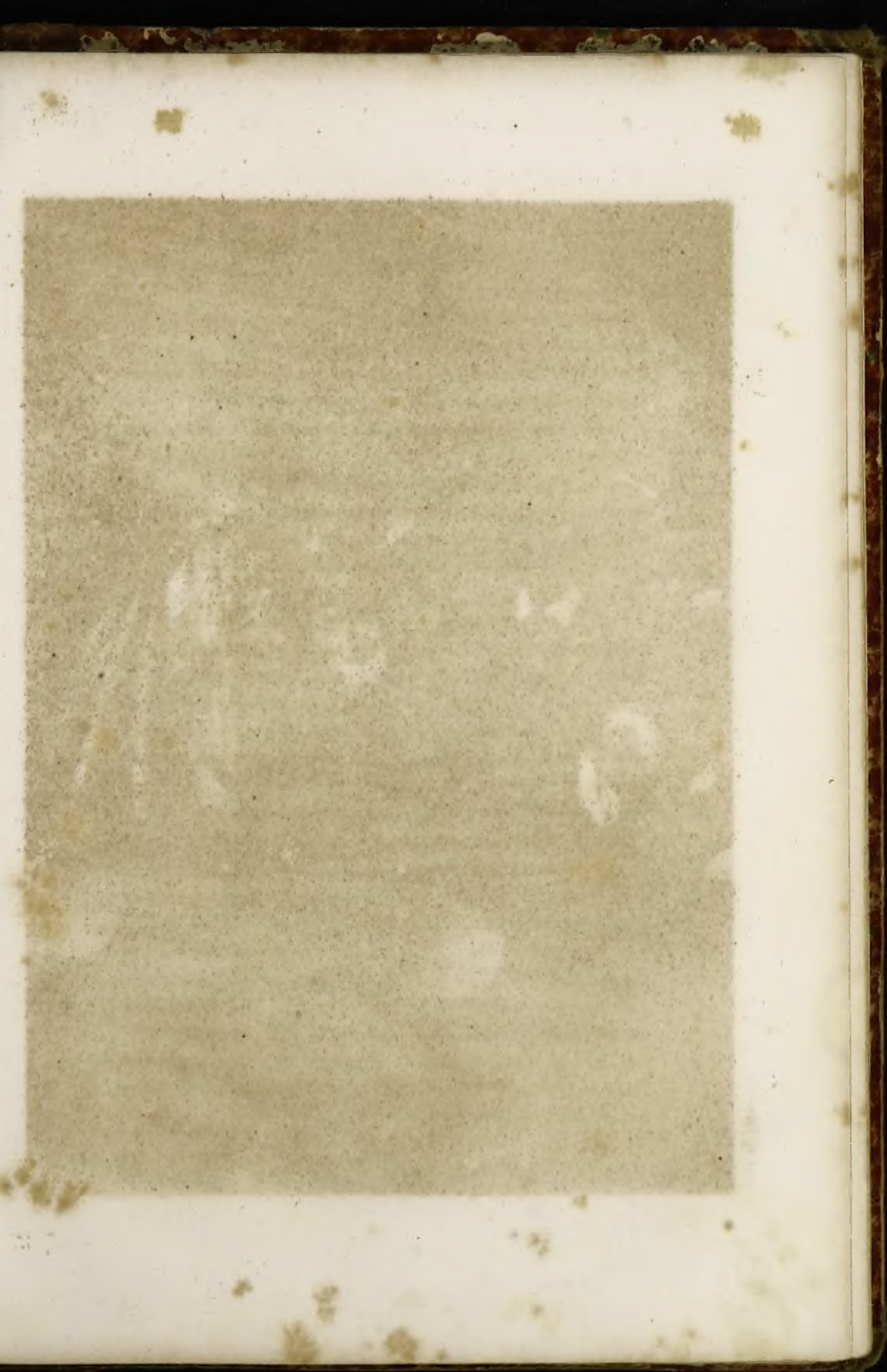
Cette lettre, qui était revêtue d'un grand sceau de cire rouge représentant des armes surmontées d'une mitre, et flanquées de deux crosses, paraissait préoccuper singulièrement Philippe II.

Au moment où, pour la troisième ou quatrième fois, il venait de relire l'importante missive, le galop d'un cheval s'arrêtant brusquement aux portes de sa tente lui fit relever la tête, et, sous ses paupières clignotantes, son œil terne parut chercher quel était celui qui semblait avoir si grande hâte de se trouver en sa présence.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que la tapisserie qui fermait l'entrée de la tente se souleva, et qu'un de ses serviteurs, qui transportaient jusqu'au milieu des camps l'étiquette des palais de Burgos et de Valladolid, annonça :

— Son excellence don Luis de Vargas, secrétaire de monseigneur le duc d'Albe.

Philippe poussa un cri de joie; puis, comme s'il eût été honteux vis-à-vis de lui-même de s'être laissé aller à cette première impression, il s'imposa en quelque sorte un moment de silence, et, d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre émotion, agréable ou désagréable :



Illustr. du roman hist. sur la maison de Savoie par Alex. Dumas.



Gravé par

Dumortier de C. Perron, Turin, 1852.

F. B. G. L. L.

le message de Don-Louis Vargas.

— Faites entrer don Luis de Vargas, dit-il.

Don Luis entra.

Le messager était couvert de sueur et de poussière; la pâleur de son front indiquait la fatigue d'une longue route; l'écume qui couvrait son cheval, et qui humectait le côté intérieur de ses bottes, montrait la hâte qu'il avait eue d'arriver. Et, cependant, l'annonce faite, il s'arrêta debout, immobile et le chapeau à la main, à dix pas du roi Philippe II, attendant, pour dire les nouvelles qu'il apportait, que celui-ci lui eût adressé la parole.

Cette soumission à la loi de l'étiquette, la première de toutes les lois en Espagne, parut satisfaire le roi; et, avec un sourire vague comme un rayon de soleil jouant sur la terre à travers un nuage grisâtre d'automne :

— Que Dieu soit avec vous, don Luis de Vargas!... Quelles nouvelles d'Italie?

— Bonnes et mauvaises à la fois, sire! répondit don Luis. Nous sommes maîtres de la position en Italie; mais M. de Guise revient en France en toute hâte avec une partie de l'armée française.

— C'est le duc d'Albe qui vous envoie m'annoncer cette nouvelle, don Luis?

— Oui, sire, et il m'a ordonné de prendre le chemin le plus court, et de faire toute diligence, afin que je pusse précéder en France M. de Guise d'une douzaine de jours, au moins. En conséquence, je me suis embarqué sur une galère à Ostie; j'ai pris terre à Gênes; je suis venu par la Suisse, Strasbourg, Metz et Mézières, et suis heureux d'avoir fait tout ce grand voyage en quatorze jours, attendu, j'en suis sûr, qu'il en faudra bien le double au duc de Guise pour arriver à Paris.

— Effectivement, vous avez fait bonne diligence, don Luis, et je reconnais que vous ne pouviez pas venir en un moindre temps. Mais n'avez-vous point de lettre particulière du duc d'Albe pour moi?

— Monseigneur, dans la crainte que je ne fusse pris, n'a point

osé me rien confier par écrit; seulement, il m'a ordonné de vous répéter ces mots : « Que Sa Majesté le roi d'Espagne se souviene du roi Tarquin abattant les trop hautes tiges de pavots poussant dans son jardin; rien ne doit pousser trop haut dans le jardin des rois, pas même les princes! » Votre Majesté, a-t-il ajouté, saurait parfaitement ce que ces mots veulent dire, et à quelle fortune ils font allusion.

— Oui, murmura le roi d'Espagne; oui, je reconnais là la prudence de mon fidèle Alvarès... J'ai compris, en effet, don Luis, et je le remercie. Quant à vous, allez vous reposer, et faites-vous donner par mes gens tout ce qui vous est nécessaire.

Don Luis de Vargas s'inclina, sortit, et la tapisserie retomba derrière lui.

Laissons le roi Philippe II méditer à loisir sur la lettre aux armes épiscopales et sur le message verbal du duc d'Albe, et passons sous une autre tente qui n'est éloignée de la sienne que d'une portée de fusil.

Celle-là, c'est la tente d'Emmanuel Philibert.

Emmanuel Philibert est incliné sur un lit de camp où gît un blessé; un médecin enlève l'appareil d'une blessure qui semble n'être qu'une contusion au côté gauche de la poitrine, et qu'à la pâleur et à la faiblesse du blessé, on peut juger être, cependant, plus grave.

Toutefois, le visage du médecin paraît se rasséréner à l'inspection de l'effroyable ecchymose, qu'on dirait provenir du choc d'une pierre lancée par une catapulte antique.

Le blessé n'est autre que notre ancien ami Scianca-Ferro, que nous n'avons pu suivre au milieu de ce grand ensemble de l'assaut dont nous avons essayé de donner une idée. Nous retrouvons, enfin, le brave écuyer sous la tente du duc de Savoie, sur ce lit de douleur que l'on a fait accroire au soldat être un lit de gloire.

— Eh bien? demanda avec inquiétude Emmanuel Philibert.

— Du mieux! beaucoup de mieux, monseigneur! répondit le médecin; et, maintenant, le blessé est hors de danger...

— Je te le disais bien, Emmanuel! interrompit Scianca-Ferro, d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner de la fermeté, et qui, malgré ses efforts, demeurait stridente. En vérité, tu m'humilies, à me traiter comme tu traiterais une vieille femme, et tout cela pour une misérable contusion !

— Une misérable contusion qui t'a brisé une côte, qui t'en a enfoncé deux autres, et qui te fait cracher le sang à chaque haleine depuis six jours !

— C'est vrai, que le coup a été solidement appliqué ! reprit le blessé en essayant de sourire. Passe-moi donc la machine en question, Emmanuel.

Emmanuel chercha des yeux ce que Scianca-Ferro désignait sous le titre de *la machine en question*, et s'en alla ramasser, dans un coin de la tente, un objet qui, effectivement, était une véritable machine, et même une machine de guerre.

Si vigoureux qu'il fût, le prince souleva cet objet avec peine, et vint le déposer sur le lit de Scianca-Ferro.

C'était un boulet de 12 enmanché d'une barre de fer; le tout pouvait peser de vingt-cinq à trente livres.

— *Corpo di Bacco!* s'écria gaiement le blessé, conviens, Emmanuel, que voilà un charmant joujou! Et qu'a-t-on fait de celui qui en jouait ?

— Selon tes ordres, il ne lui a été fait aucun mal. On lui a demandé sa parole de ne pas fuir; il l'a donnée, et il doit être, comme d'habitude, à quelques pas de la tente, soupirant et pleurant, le front dans ses mains.

— Oui, pauvre diable!... J'ai, à ce que tu m'as dit, fendu jusqu'aux oreilles la tête à son neveu, un digne Allemand qui jurait bien, mais qui frappait encore mieux!.... Ma foi! s'il y avait eu seulement dix hommes comme ces deux gaillards-là à chaque brèche,

c'eût été quelque chose de pareil à la fameuse guerre des titans que tu me racontais quand tu expliquais ce malheureux grec auquel je n'ai jamais voulu mordre, et autant aurait valu escalader Pélion ou Ossa !

Puis, prêtant l'oreille :

— Eh, mordieu ! Emmanuel, il y a quelqu'un qui lui cherche querelle, à mon digne Tedesco... J'entends sa voix... Il faut que ce soit diablement grave, car on m'a dit que, depuis cinq jours, il n'avait pas desserré les dents ?

Et, en effet, le bruit d'une rixe arrivait jusqu'aux oreilles du blessé et de ceux qui l'entouraient, avec un triple accompagnement de jurons en espagnol, en picard et en allemand.

Emmanuel laissa Scianca-Ferro aux soins du docteur, et, pour faire plaisir au blessé, il parut sur le seuil de sa tente, s'informant des causes de cette rixe, qui, en quelques secondes, venait de dégénérer en un véritable combat.

Voici, — au moment où, pareil au Neptune de Virgile, Emmanuel Philibert prononçait le *Quos ego* qui devait calmer les vagues irritées, — voici, disons-nous, quel était l'aspect du champ de bataille.

D'abord, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, comme disent les paysans picards, avec lesquels nous allons nous retrouver en contact, — *sauf le respect que nous leur devons*, le personnage principal de l'échauffourée était un âne.

Un âne magnifique, c'est vrai, chargé de choux, de carottes et de laitues, ruant et brayant que c'était merveille, et secouant de son mieux sa cargaison potagère, éparse autour de lui.

Après l'âne, l'acteur le plus important était, sans contredit, notre ami Heinrich Scharfenstein, frappant à droite et à gauche avec un pieu de tente qu'il avait déraciné, et à l'aide duquel il avait déjà renversé sept ou huit soldats flamands. Un voile de profonde mélancolie était étendu sur son visage ; mais, comme on le voit, cette mélancolie n'était rien à la vigueur de son bras.





G. Levan del et lith.

le M^{re} de légumes et Em^{el} Philibert.

Imp. L'aude Perrin l'un 1634.

Après Heinrich, venait une belle jeune paysanne vigoureuse et fraîche, laquelle gourmait de son mieux un soldat espagnol qui, selon toute probabilité, avait essayé de se livrer vis-à-vis d'elle à des privautés que sa pudeur ne pouvait autoriser.

Puis, enfin, le paysan propriétaire probable de l'âne, qui, tout en grommelant, ramassait ses laitues, ses carottes et ses choux, dont les soldats qui l'entouraient paraissaient fort friands.

La présence d'Emmanuel Philibert fit, nous l'avons déjà dit, l'effet de la tête de Méduse sur les assistants.

Les soldats lâchèrent les choux, les carottes ou les laitues qu'ils s'étaient déjà appropriés.

La belle fille lâcha le soldat espagnol, qui s'enfuit, la moustache à moitié arrachée, et le nez en sang.

L'âne cessa de ruer et de braire.

Heinrich Scharfenstein, seul, porta encore, comme une machine lancée avec trop de force pour s'arrêter au premier signe, deux ou trois coups de pieu qui abattirent deux ou trois hommes.

— Qu'y a-t-il? demanda Emmanuel Philibert; et pourquoi maltraite-t-on ces braves gens?

— Ah! ch'est vous, monseigneur; eje va vous conter cha, dit le paysan en s'approchant du prince, les bras chargés de choux, de carottes et de laitues, et tenant le rebord de son chapeau entre ses dents, comme pour rendre encore son patois picard plus intelligible.

— Diable! murmura Emmanuel Philibert, j'aurai peut-être quelque peine à comprendre ce que vous avez à me dire, mon ami! Je parle proprement l'italien, passablement l'espagnol, assez bien le français, un peu l'allemand; mais pas de tout le patois picard.

— Qu'importe, eje va toujours vous conter cha... Ah! y vient de m'y arriver une rude ahure, allez! et à mein baudet aussi, et à mein fille aussi!

— Mes amis, dit Emmanuel Philibert, y a-t-il quelqu'un parmi

vous qui pourrait me traduire en français, en espagnol, en italien ou en allemand les plaintes de cet homme?

— En fransé?... V'là mein fille Yvonnette, qui gna été en pension ruc de l' Somme-Rouche, à Saint-Quentin, qu'elle va vous causer fransé comme not' curé... Oh! gna ty qu'cha, ch'est bon! Parle, Yvonnette! parle!

La jeune fille s'avança timidement en essayant de rougir.

— Monseigneur, dit-elle, excusez mon père... mais il est du village de Savy, où l'on ne parle que patois, et... vous comprenez....

— Oui, dit Emmanuel en souriant, je comprends que je ne comprends pas!

— En vérité, murmura le paysan, y faut qu'tous ces renie-Dieu, ils soient pus bêtes èque des kiens pour pas comprendre el picard!

— Chut, mon père! dit la jeune fille.

Puis, se retournant vers le prince :

— Voici donc ce qui est arrivé, monseigneur. Hier, nous avons entendu dire dans notre village que, vu les grands dégâts qui avaient été faits dans les champs environnants par les combats et les batailles qui s'y étaient livrés... que, vu que la place du Catelet, qui tient toujours pour le roi Henry, empêchait les convois de Cambray, on manquait de vivres frais au camp, et surtout de légumes, même sur la table du roi d'Espagne et sur la vôtre, monseigneur...

— Eh bien, à la bonne heure! dit Emmanuel Philibert, voilà ce qui s'appelle parler!... C'est la vérité, ma belle enfant, sans manquer tout à fait de vivres, nous n'avons pas ce que nous voulons; les légumes surtout sont rares.

— Oui, reprit le paysan, qui ne paraissait pas vouloir céder complètement la parole à sa fille; alors, hier, eje dis comme cha à nô mekaine: « Tiote !... »

— Mon ami, interrompit le prince, laissez parler votre fille, si cela vous est égal : nous y gagnerons tous les deux.

— Bon! parlé, tiote! parle!

— Alors, hier, mon père s'est dit: « Tiens, si je prenais mon baudet, si je le chargeais de choux, de carottes et de laitues, et que nous portions tout cela au camp, peut-être cela ferait-il plaisir au roi d'Espagne et au prince de Savoie, de manger de l'herbe fraîche.

— Je l'eraï, pardiè! cha fait ben plaisi à not' vaque, qui è pas pu bête qu'un autre, d'en manger d' l'herb fraîche, pourquoi cha n' frait ty pas plaisi à un roi et à un prince?

— Si vous parliez longtemps, mon ami, dit en souriant Emmanuel Philibert, je crois que je finirais par vous comprendre; mais n'importe! j'aime mieux avoir affaire à votre fille qu'à vous... Continuez, la belle enfant, continuez!

— Alors, ce matin, au point du jour, reprit la jeune fille, nous sommes descendus dans le jardin, mon père et moi; nous avons coupé ce que nous avons trouvé de plus frais et de plus beau en légumes; nous en avons chargé le baudet, et nous sommes venus... Avons-nous donc mal fait, monseigneur?

— Au contraire, mon enfant, c'est une très-bonne idée que vous avez eue là!

— Dame! nous le croyions comme vous, monseigneur... Mais, à peine dans le camp, vos soldats se sont jetés sur notre pauvre baudet. Mon père avait beau dire: « Mais c'est pour Sa Majesté le roi d'Espagne! mais c'est pour monseigneur le prince de Savoie! » ils n'ont voulu entendre à rien. Alors, nous nous sommes mis à crier, et notre âne s'est mis à braire; mais, malgré nos cris et ceux de Cadet, nous allions être dévalisés... sans compter ce qui pouvait m'arriver à moi!... quand ce brave homme qui est allé se rasseoir là-bas est venu à notre secours, et a fait la besogne que vous voyez.

— Oui, rude besogne! dit Emmanuel Philibert en secouant la tête; deux hommes morts, et quatre ou cinq blessés, pour quelques misérables légumes!... Mais n'importe! il l'a fait à bonne

intention. D'ailleurs, il est sous la protection d'un ami à moi ; tout est donc bien.

— Alors, monseigneur, il ne nous arrivera pas malheur pour être venus au camp ? demanda timidement celle que son père avait désignée sous le nom d'Yvonnelle.

— Non, ma belle fille, non, au contraire !

— C'est que, continua la jeune paysanne, nous sommes fatigués, monseigneur, ayant fait cinq lieues pour venir au camp, et nous voudrions bien ne nous mettre en route que quand la chaleur sera passée.

— Vous vous en irez quand vous voudrez, dit le prince ; et, comme la bonne intention doit être aussi bien récompensée que le fait, et mieux que le fait, s'il est possible, voici trois pièces d'or pour la charge de votre baudet.

Puis, se retournant vers quelques-uns de ses gens que la curiosité avait attirés autour de lui :

— Gaëtano, dit-il, tu feras déposer ces provisions dans la cantine du roi d'Espagne ; puis tu donneras de ton mieux à boire et à manger à ces braves gens, tout en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucune insulte.

Puis, comme l'heure de la réunion qui devait avoir lieu sous la tente du roi d'Espagne approchait, comme, de tous les points du camp, les chefs commençaient à s'acheminer vers cette tente, Emmanuel Philibert entra sous la sienne, afin de s'assurer si le pansement de son ami Scianca-Ferro était achevé, — et, cela, tant cette préoccupation l'emportait chez lui sur toute autre, sans s'apercevoir du sourire narquois que le paysan et sa fille échangeaient avec une espèce de drôle de la plus mauvaise mine qui s'avavançait, fourbissant d'un poing furieux les brassards de la cuirasse du connétable de Montmorency.

XXIII.

OÙ YVONNET RECUEILLE TOUS LES RENSEIGNEMENTS QU'IL PEUT DÉSIRER.

Le prétexte qu'avaient pris pour entrer dans le camp espagnol le paysan picard et sa fille, en supposant toutefois que ce fût un prétexte, était parfaitement choisi; aussi a-t-on vu qu'Emmanuel Philibert avait apprécié cette attention qu'avait eue le maraîcher, d'apporter des légumes frais à son intention et à celle du roi d'Espagne.

En effet, s'il faut en croire Mergey, gentilhomme de monsieur de la Rochefoucauld, fait prisonnier à la bataille de la Saint Laurent, et conduit le même soir au camp espagnol, les vivres n'abondaient pas à la table du prince de Savoie; lui d'abord fut réduit à l'eau, contre son naturel, ce qui l'attrista fort; il est vrai que son maître monsieur le comte de la Rochefoucauld n'était pas mieux traité : « Ils n'avoient pour tous vivres, entre sept qu'ils étoient à table, — dit le même Mergey, si désolé d'en être réduit à l'eau, — qu'un morceau de vache gros comme le poing qu'ils mettoient dedans un pot plein d'eau sans sel, ni lard, ni herbes, et, étant tous à table, ils avoient de petites saucières de fer blanc où ils mettoient ledit bouillon; puis le lopin de vache étoit départi en autant de morceaux qu'ils étoient d'hommes à table, avec fort peu de pain. » On ne s'étonnera donc plus, si les chefs étoient réduits à une parcille abstinence, que les soldats, moins bien partagés encore, se fussent jetés sur l'âne chargé de vivres, qu'ils

allaient dépouiller peut-être, malgré les efforts d'Heinrich Scharfenstein, du paysan et de sa fille, lorsqu'Emmanuel Philibert, attiré par le bruit, était sorti de sa tente, et, comme un pacificateur, était venu mettre l'ordre dans toute cette mêlée.

Quoique placés sous la protection spéciale de Gaëtano, le paysan et surtout sa fille paraissaient avoir toutes les peines du monde à se remettre de l'alarme qu'ils venaient de subir; quant au baudet, il paraissait de tempérament moins impressionnable, et, une fois rendu à la liberté, il s'était joyeusement mis à glaner les légumes de toute espèce que la chaleur du combat avait éparpillés sur le sol.

Ce ne fut donc que lorsque le paysan et sa fille eurent vu Emmanuel Philibert, sorti une seconde fois de sa tente, s'éloigner et disparaître dans la direction de celle du roi d'Espagne qu'ils parurent reprendre un peu d'assurance, — quoique, d'après ce qui venait de se passer, et le prince ayant été leur sauvegarde, ils eussent, au contraire, dû raisonnablement préférer sa présence à son absence; mais personne ne se rendit compte de cette anomalie, excepté le fourbisseur de la cuirasse du connétable, qui regardait le prince s'éloigner avec une attention égale à celle que paraissait porter à cette action le paysan et sa fille. Quant à Heinrich Scharfenstein, il était allé se rasseoir sur le banc qu'il avait quitté pour venir au secours des deux victimes de la brutalité des soldats espagnols, et il était retombé dans cette profonde tristesse qui paraissait le dévorer.

Quelques curieux entouraient encore le paysan et sa fille, et paraissaient les gêner beaucoup par leur présence, quand Gaëtano vint les tirer d'embarras, en les invitant à entrer, leur baudet et eux, dans l'espèce de parc entouré de palissades attenante à la tente du prince de Savoie.

Il s'agissait de décharger l'âne de son précieux fardeau, et de recevoir les vivres que la munificence du prince, au milieu de la disette générale, avait ordonné de mettre à leur disposition.

Les légumes déchargés, le paysan reçut de Gaetano un pain, un morceau de viande froide et un cruchon de vin. C'était, comme on voit, plus qu'il n'était accordé au comte la Rochefoucauld et aux six gentilshommes prisonniers avec lui.

Aussi, sans doute pour ne point s'exposer à quelque nouvelle avanie en tentant la gourmandise des soldats, le paysan et sa fille sortirent avec toutes sortes de précautions, regardant à droite et à gauche afin de voir si les importuns s'étaient retirés, et si les curieux avaient disparu.

Il ne restait sur le champ de bataille, d'où les morts et les blessés avaient été enlevés en présence même d'Emmanuel Philibert, que le fourbisseur du connétable, qui fourbissait son brassart avec plus d'acharnement que jamais, et Heinrich Scharfenstein, qui n'avait pas fait un seul mouvement en l'absence du paysan et de sa fille.

Yvonne se dirigea vers un petit hangard isolé, tandis que, reconnaissant du service que lui avait rendu le géant, son père allait inviter Heinrich Scharfenstein à faire avec eux honneur au déjeuner qu'ils tenaient de la munificence du duc de Savoie; mais Heinrich se contenta de secouer la tête, et de murmurer en poussant un soupir :

— Tebuis gue Frantz il édre mort, moi n'afre blus vaim !

Le paysan regarda tristement Heinrich, et, après avoir échangé un regard avec le fourbisseur, il alla rejoindre sa fille, qui s'était fait une table d'un coffre à avoine, et qui attendait l'auteur de ses jours assise sur une botte de paille.

A peine avaient-ils commencé leur repas, qu'une ombre se profila jusques sur la table improvisée; c'était celle de l'infatigable fourbisseur.

— Peste ! dit-il, en voilà un luxe, et j'ai envie d'aller chercher monsieur le connétable pour dîner avec nous.

— Ah ! ma foi, non, dit le paysan en excellent français, il mangerait à lui seul toute notre pitance.

— Sans compter, dit la jeune paysanne, qu'une fille d'honneur court grand risque, à ce que l'on assure, dans la compagnie du vieux soudard.

— Oui, avec ça que tu les crains, toi, vieux ou jeunes, les soudards! Ah! mordieu! quel coup de poing tu lui as allongé, à cet Espagnol qui voulait t'embrasser! J'avais commencé de soupçonner qui tu étais; mais ce n'est qu'à ce majestueux coup de poing là que je t'ai reconnue... Ah ça, mais quel diable d'intérêt avez-vous tous les deux à risquer d'être pendus comme espions en venant dans le camp de tous ces va-nu-pieds d'Espagnols.

— D'abord, celui d'avoir de tes nouvelles, mon cher Pille-Trousse, et de celles de nos compagnons, dit la paysanne.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Yvonnelle, et, si vous voulez bien emplir ce troisième verre, que vous paraissez avoir apporté là à mon intention, nous boirons d'abord à la santé de votre serviteur, qui n'est pas mauvaise, comme vous voyez, puis à celle de nos autres compagnons, qui, par malheur, ne se portent pas tous aussi bien que nous.

— Et, moi, dit Yvonnelle, — car, sans doute, on a reconnu notre aventurier, malgré le déguisement qu'il s'est mis sur le corps, et la syllabe qu'il a ajoutée à son nom, — moi, je te dirai à mon tour ce que je viens faire ici; et tu m'aideras de ton mieux à accomplir ma mission.

Et, versant généreusement un plein verre de vin à Pille-Trousse, Yvonnelle attendit avec une certaine anxiété les nouvelles demandées.

— Ah! dit Pille-Trousse en faisant entendre ce clapement de langue qui, chez les buveurs intelligents, est presque toujours l'oraison funèbre du verre de vin qu'ils viennent de boire, quand surtout le vin est bon; — ah! cela fait plaisir, de retrouver un vieil ami!

— Parles-tu du vin ou de moi? dit Yvonnelle.

— De tous les deux... Mais, pour en revenir à nos compagnons, voici Maldent, qui a d'abord dû te donner, sur Procope, Lactance et lui, tous les renseignements que tu pouvais désirer; car, ajouta Pille-Trousse, j'ai entendu dire que vous aviez été enterrés ensemble.

— Oui, répondit Maldent, et je dois dire qu'à notre grand émoi, nous sommes restés au sépulcre deux jours de plus que Notre Seigneur Jésus-Christ.

— Mais vous en êtes sortis avec gloire, c'était l'important! Dignes jacobins! et comment vous nourrissaient-ils pendant votre trépas?

— De leur mieux, il faut leur rendre cette justice, et jamais morts, même le mari de la matrone d'Ephèse, n'ont été l'objet de soins si assidus.

— Et les Espagnols ne vous ont pas rendu visite dans votre caveau.

— Deux ou trois fois nous avons entendu le bruit de leurs pas sur les marches de l'escalier; mais, en voyant cette longue file de sépulcres éclairés par une seule lampe, ils se sont retirés, et je crois que, s'ils fussent venus, et qu'il nous eût pris l'idée de lever le couvercle de nos tombes, ils eussent eu plus peur que nous.

— Bon! voilà pour trois et même pour quatre, puisque je te vois sur tes jambes, et fourbissant l'armure du connétable.

— Oui, tu devines n'est-ce-pas? grâce à ma connaissance de la langue espagnole, j'ai passé pour un ami des vainqueurs; puis je me suis glissé vers la tente de monseigneur, j'ai repris ma besogne interrompue quinze jours auparavant, et, de même que personne ne s'était inquiété de mon départ, personne ne s'est inquiété de mon retour.

— Mais Frantz? mais Malemort?

— Vois d'ici le pauvre Heinrich qui pleure, et tu sauras ce qu'est devenu Frantz.

— Comment diable un pareil géant a-t-il pu être tué par un homme? demanda Yvonnnet avec un profond soupir; car on n'a pas oublié quelle tendre amitié liait les deux Allemands au plus jeune des aventuriers.

— Aussi, répondit Pille-Trousse, n'est-ce point par un homme qu'il a été tué, mais par un démon incarné qu'ils appellent Brise-Fer, un écuyer, un frère de lait, un ami du duc de Savoie. L'oncle et le neveu étaient à vingt pas l'un de l'autre, défendant la huitième brèche, je crois. Ce Brise-Fer, autrement dit Scianca-Ferro, s'est attaqué au neveu: le pauvre Frantz avait déjà tué une vingtaine d'hommes; il était un peu fatigué, et il est arrivé trop tard à la parade; l'épée a fendu son casque, et lui a ouvert le crâne jusqu'aux yeux; et, il faut le dire à sa louange, son crâne était si dur, que quelque effort qu'ait fait le maudit Brise-Fer, il n'a jamais pu arracher son épée de la blessure. C'est pendant qu'il s'acharnait à la ravoir que l'oncle s'est aperçu de ce qui se passait, et, voyant qu'il n'avait pas le temps d'arriver au secours de son neveu, y a envoyé de toute volée sa masse d'arme en son lieu et place: la masse a été droit au but, a enfoncé la cuirasse, les chairs et même les côtes, à ce qu'il paraît; mais il était trop tard: Frantz est tombé d'un côté, et Brise-Fer de l'autre; seulement, Frantz est tombé sans prononcer une parole, tandis que Brise-Fer, en tombant, a eu le temps de dire: « Qu'on ne fasse aucun mal à celui qui vient de m'envoyer sa masse à travers les côtes... Si j'en reviens, je désire cultiver la connaissance de cette estimable catapulte! » Et il s'est évanoui, mais sa volonté a été sacrée. Heinrich Scharfenstein a été pris vivant; ce qui n'a pas été difficile, attendu que, quand il a vu tomber son neveu, il a été droit à lui, s'est assis sur la brèche, a tiré l'épée de son crâne, lui a enlevé le casque de la tête, et lui a posé la tête sur ses genoux, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Or, comme lui et son neveu te-

naient les derniers, le neveu mort et l'oncle assis, le combat avait cessé : on entoura donc le pauvre homme, et on le somma de se rendre en lui disant qu'il ne lui serait fait aucun mal. « Me zébarera-d-on du gorps de mon envant? » demanda-t-il. « Non, » lui fut-il répondu. « Eh bien, alors, che me rends : vaines de moi ce que fous foutrez. » Et, en effet, il se rendit, prit le corps de Frantz dans ses bras, suivit ceux qui le conduisaient jusqu'à la tente du duc de Savoie, garda le mort un jour et une nuit, creusa sa fosse au bord de la rivière, l'enterra, et, fidèle à sa parole de ne pas fuir, revint prendre sur le banc la place où vous l'avez trouvé. Seulement, on dit que, depuis la mort de Frantz il n'a ni bu ni mangé.

— Pauvre Heinrich ! murmura Yvonnet, tandis que Maldent, soit qu'il eût le cœur moins sensible, soit qu'il voulût, au contraire, empêcher la conversation de tomber dans l'élégie, demandait :

— Et Malemort, j'espère bien que, cette fois-ci, il a fait une fin digne de lui ?

— Eh bien, répondit Pille-Trousse, voilà ce qui te trompe : Malemort a reçu deux nouvelles blessures ; ce qui, avec les vieilles, lui en fait vingt-six bien comptées, et, comme on l'a tenu pour mort et pour bien mort, on l'a jeté à la rivière ; mais il paraît que la fraîcheur de l'eau l'a fait revenir, car, en menant boire le cheval de monsieur le connétable à la Somme, j'ai entendu un pauvre diable qui geignait : je me suis approché, et j'ai reconnu Malemort.

— Qui n'attendait qu'un ami pour expirer entre ses bras ?

— Pas du tout ! qui n'attendait qu'une épaule pour s'y appuyer et remonter vers la vie, comme aurait dit notre poète Fracasso, le seul dont je ne puisse pas te donner des nouvelles.

— Eh bien, dit Yvonnet tout frissonnant encore, il a eu la bonté de m'en donner, à moi, et en personne.

Et Yvonnet raconta, non sans pâlir, quoiqu'il fût grand jour, ce qui lui était arrivé pendant la nuit du 27 au 28 août.

Il en était à la fin de son récit, quand un grand mouvement annonça que la conférence qui avait lieu sous la tente du roi d'Espagne était terminée.

Tous les chefs des armées espagnole, flamande et anglaise regagnaient, en effet, leurs logis respectifs, en appelant à eux, comme des hommes pressés de transmettre les ordres qu'ils ont reçus, ceux des soldats de leur armée, ou des gens de leur maison qu'ils rencontraient sur leur chemin; — tous paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Au bout d'un instant, Emmanuel Philibert reparut à son tour: il sortait comme les autres de la tente du roi d'Espagne; seulement, il paraissait être de plus mauvaise humeur encore que les autres.

— Gaëtano, cria-t-il à son majordome, du plus loin qu'il l'aperçut, donne l'ordre que l'on plie les tentes, que l'on charge les bagages, et que l'on selle les chevaux.

Cette injonction indiquait un départ, mais laissait nos aventuriers dans le vague complet sur la route que l'on allait suivre. Selon toute probabilité, Paris était menacé; mais par quelle route l'armée ennemie allait-elle marcher sur Paris? Se dirigerait-elle par Ham, Noyon et la Picardie, en suivant la rivière de Somme, ou par Laon, Soissons et l'Île de France, ou, enfin, par Châlons et la Champagne? Ces trois chemins, on le sait, — à part les quelques troupes groupées à Laon autour du duc de Nevers, et les forteresses de Ham et de la Fère, que l'on pouvait facilement tourner, — n'offraient aucun obstacle à l'armée espagnole.

Savoir laquelle de ces trois routes l'armée espagnole allait suivre, c'était là l'important pour Yvonnet.

Pille-Trousse comprit l'urgence de la situation; il saisit le pot de vin, vide aux deux tiers à-peu-près, et, buvant à même pour ne point perdre de temps, il acheva de le vider, puis se prit à courir vers la tente du connétable, espérant y apprendre quelque nouvelle.

Le faux paysan et la fausse paysanne, sous prétexte de tirer leur baudet de la bagarre, pendant laquelle il pouvait être considéré comme faisant partie des bêtes de somme de l'armée principale, rentrèrent dans la cour, et attendirent, — Maldent tenant Cadet par la bride, et Yvonnet un pied dans chaque panier, et assis à califourchon sur son bât — que quelque indiscretion des domestiques leur apprît ce qu'ils voulaient savoir.

En effet, l'indiscretion ne se fit point attendre.

Gaëtano sortit tout effaré pour transmettre aux muletiers, aux palefreniers et aux valets d'écurie l'ordre qu'il avait reçu ; puis, apercevant le paysan et sa fille :

— Ah ! vous êtes encore là, mes braves gens ? fit-il.

— Oui, répondit Yvonnelle, la seule qui fut censée entendre le français, mon père attend pour savoir où il devra désormais porter ses légumes.

— Oui-dà, il trouve la pratique bonne, à ce qu'il paraît ! Eh bien, qu'il vienne au Catelet, dont nous allons faire le siège.

— Marci, mein garchon ; seulement, y aura à gambillonner pour le bourrique ; mais n'importe, on ira tout de même au Catelet.

— Au Catelet ! répéta Yvonnet à demi-voix ; mordieu ! ils tournent le dos à Paris ! voilà une riche nouvelle à annoncer au roi Henry II !

Cinq minutes après, les deux aventuriers gagnaient, à l'aide de la chaussée, la rive gauche de la Somme, une heure après Yvonnet, débarrassé de sa robe de paysanne, et sous le costume que nous lui connaissons, galoppait sur la route de la Fère.

A trois heures de l'après midi, il entra au château de Compiègne en secouant sa toque, et en criant :

— Bonne nouvelle, riche nouvelle ! Paris est sauvé !

XXIV.

DIEU PROTÈGE LA FRANCE.

En effet, du moment que Philippe II et Emmanuel Philibert ne marchaient pas immédiatement sur Paris, — Paris était sauvé.

Comment une pareille faute avait-elle été commise?

Par suite du caractère irrésolu et ombrageux du roi d'Espagne, ou plutôt par un effet de cette faveur spéciale que, dans les situations extrêmes, Dieu accorde toujours à la France.

On se rappelle cette lettre que tenait à la main le roi Philippe II au moment où don Luis de Vargas, secrétaire du duc d'Albe, arrivait de Rome.

Cette lettre était de l'évêque d'Arras, un des conseillers de Philippe II, dans lequel ce prince, si peu confiant, avait le plus de confiance.

Philippe II lui avait envoyé un courrier pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire après la bataille de la Saint-Laurent, et sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de Saint-Quentin, si Saint-Quentin, comme la chose était probable, tombait aux mains des Espagnols.

L'évêque, ainsi qu'on devait s'y attendre, avait répondu en homme d'église, et non en soldat.

Le cardinal Grauveller, dans la collection de ses papiers d'État, nous a conservé cette lettre, qui fut d'un si grand poids dans les destinées de la France.

Nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant, et c'était ce passage que Philippe II lisait avec tant d'attention lorsqu'entra don Luis de Vargas.

« Il ne serait pas prudent de rien tenter contre les Français pendant le reste de l'année, la saison s'y opposant aussi bien que la nature du pays : ce serait compromettre les avantages déjà obtenus, et la réputation des armes espagnoles. Le mieux serait de se borner à inquiéter l'ennemi en incendiant et en ravageant son territoire au-delà de la Somme ».

C'était donc l'avis de l'évêque d'Arras, que, malgré la double victoire de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin, le roi d'Espagne ne pénétrât point plus avant au cœur de la France.

Pour être plus obscur aux yeux des autres, l'avis du duc d'Albe n'en était pas moins clair aux yeux de Philippe II.

« Sire, rappelez-vous Tarquin, abattant de sa baguette les plus hauts pavots de son jardin ! »

Tel était l'avis de ce capitaine-ministre, dont le sombre génie allait si bien au tempérament terrible du successeur de Charles V, que la colère celeste semble avoir fait Philippe II pour le duc d'Albe, et le duc d'Albe pour Philippe II.

Or, ce pavot dont la tête se levait si rapidement, n'était-ce point Emmanuel Philibert ?

Il est vrai que, s'il grandissait si rapidement, c'est qu'il poussait sur les champs de bataille, et que la gloire arrosait sa fortune ; mais plus grand était le prestige qui s'attachait au prince de Savoie, plus ce prestige était à craindre.

Si, après la victoire de la Saint-Laurent remportée, après Saint-Quentin prise, on marchait sur Paris, et que Paris à son tour tombât aux mains d'Emmanuel Philibert, quelle récompense serait digne d'un pareil service ?

Serait-ce assez de rendre au fils du duc Charles les États qui lui avaient été enlevés ?

D'ailleurs, ces États, était-il bien de l'intérêt de Philippe II, qui en détenait une partie, de les lui rendre.

Une fois qu'on lui aurait rendu le Piémont, qui assurait qu'il ne prendrait pas le Milanais, — et, après le Milanais, le royaume de Naples? ces deux possessions de la couronne d'Espagne en Italie, lesquelles avaient déjà, par la double prétention que la France avait sur elles, coûté tant de sang à Louis XII et à François I^{er}, sans que ceux-ci eussent pu, nous ne dirons pas les prendre, mais les conserver.

Pourquoi ni Louis XII ni François I^{er}, l'un après avoir pris Naples, l'autre après avoir pris Milan, n'avaient-ils pas su les conserver? C'est qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre de racines en Italie; c'est qu'ils étaient forcés de tirer tous leurs secours d'au-delà des monts. — Mais en serait-il de même pour un prince qui s'appuyerait, au contraire, au versant oriental des Alpes, et qui parlerait la même langue que les Milanais et les Napolitains?

Cet homme, au lieu d'être pour l'Italie un conquérant, ne serait-il pas pour elle un libérateur?

Voilà le gigantesque fantôme qui, pareil au géant du cap des Tempêtes, s'était levé entre Saint-Quentin et Paris.

En conséquence, contre l'avis général, et surtout contre celui d'Emmanuel Philibert, qui était de marcher directement sur la capitale, sans laisser le temps à Henry II de respirer, Philippe avait déclaré que l'armée victorieuse ne ferait pas un pas en avant, et que l'on se contenterait, pour cette campagne, d'assiéger le Catelet, Ham et Chauny, — tandis qu'on releverait les murailles de Saint-Quentin, et que l'on ferait de cette ville le boulevard des conquêtes de l'armée espagnole.

C'était cette nouvelle — non pas dans tous ses détails, mais dans toutes ses probabilités — qu'apportait Yvonnet au roi Henry II, et qui lui faisait crier avec tant d'assurance : « Paris est sauvé! »

A cette nouvelle, à laquelle Henry ne pouvait pas croire, de

nouveaux ordres se croisèrent dans tous les sens, de Compiègne à Laon, de Laon à Paris, de Paris aux Alpes.

Une ordonnance fut rendue, portant que tous soldats, gentilshommes ou autres ayant porté les armes, ou pouvant les porter, eussent à se retirer à Laon auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, tant à peine de punition corporelle que d'abolition de noblesse.

Dandelot eut ordre de partir pour les petits Cantons, et de presser la levée de quatre mille Suisses, dont on avait décrété l'enrôlement.

Deux colonels allemands, Rockrod et Reiffenberg, amenèrent, à travers l'Alsace et la Lorraine, quatre mille hommes levés par eux sur les bords du Rhin.

On savait que huit mille hommes de l'armée d'Italie venaient de repasser les Alpes, et arrivaient à marches forcées.

En même temps, — et comme pour achever de rassurer Henry, qui, quoique l'ennemi eût fait une pointe jusqu'à Noyon, n'avait pas quitté Compiègne, — on apprit que de graves dissentimens venaient de s'élever entre les Anglais et les Espagnols au siège du Catelet.

Les Anglais, blessés par les manières hautaines des Espagnols, qui s'attribuaient tout l'honneur de la bataille de la Saint-Laurent, et tout le succès du siège de Saint-Quentin, demendaient à se retirer.

Au lieu de chercher à rapprocher les deux peuples, Philippe II, dans sa prédilection pour les Espagnols, donna raison à ceux-ci, et permit aux Anglais de se retirer; ce qu'ils firent le jour même où la permission leur en fut accordée.

Huit jours après, les Allemands se mutinèrent à leur tour, blessés de ce que le roi Philippe II et Emmanuel Philibert avaient seuls profité de la rançon des prisonniers de Saint-Quentin.

Trois mille Allemands, à la suite de cette discussion, désertèrent l'armée espagnole, et, embauchés immédiatement par le duc de Nevers, passèrent du service du roi d'Espagne à celui du roi de France.

Le rendez-vous de toutes ces troupes était la ville de Compiègne, que M. de Nevers fit fortifier avec un soin extrême, et sous le canon de laquelle il fit tracer un camp retranché si spacieux, qu'il pouvait contenir cent mille hommes.

Enfin, pendant les derniers jours du mois de septembre, le bruit se répandit tout-à-coup dans Paris que le duc François de Guise était arrivé en poste d'Italie.

Le lendemain, une magnifique cavalcade conduite par le duc lui-même, ayant M. le cardinal de Lorraine à sa droite, M. de Nemours à sa gauche, et derrière lui deux cents gentilshommes à ses couleurs, sortit de l'hôtel de Guise, gagna les boulevards, et, revenant par les quais et l'hôtel de ville, excita l'enthousiasme des Parisiens, qui crurent qu'ils n'avaient plus rien à craindre puisque leur duc bien-aimé était de retour.

Le même soir, on proclama à son de trompe, dans tous les carrefours de Paris, que M. le duc François de Guise était nommé lieutenant général du royaume.

Peut-être y avait-il là, de la part du roi Henry II, un grave oubli de la recommandation que lui avait faite son père au lit de mort, d'avoir pour premier principe surtout de ne pas trop élever la maison de Guise; — mais la position était extrême, et ce sage conseil fut négligé.

Le lendemain, qui était le 29 septembre, le duc partit pour Compiègne, et, le même jour, commença l'exercice de sa charge par la revue qu'il fit des troupes rassemblées comme par miracle au camp retranché.

Le 10 août, au soir, il ne restait peut-être pas dans tout le royaume — les garnisons des villes comprises — dix mille hommes en état de porter les armes; et encore ces dix mille hommes étaient si découragés, qu'au premier coup de canon, ils étaient prêts, ceux qui tenaient la campagne à fuir, ceux qui tenaient les villes à en ouvrir les portes.

Maître du roman hist sur la prison de Zoro par Alex. Dumas.



G. Goussier del

Imp. de Perrin Turin 1854.

F. Perrin lith

Cavalcade du Duc de Guise dans Paris.







G. Gaudio del.

Impr. de C. Perrin Turin 1854.

Revue du Duc de Guise.

F. Perrin lith.

Le 30 septembre, le duc de Guise passait en revue une armée de cinquante mille hommes à-peu-près, c'est-à-dire d'un tiers plus forte que ne l'était l'armée du roi d'Espagne depuis sa rupture avec les Anglais et sa séparation d'avec les Allemands.

Cette armée était belle, pleine d'enthousiasme, et demandait à grands cris à marcher à l'ennemi.

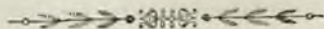
Heureuse terre que celle où l'on n'a qu'à frapper le sol du pied, au nom de la monarchie ou au nom de la nation, pour en faire jaillir des armées!

Enfin, le 26 octobre, on apprit que le roi Philippe, suivi du duc de Savoie et de toute la cour, venait de quitter Cambray pour retourner à Bruxelles, regardant la campagne comme terminée.

Alors, chacun put dire, non seulement comme l'avait dit Yvonnet en entrant dans la cour de Compiègne: « Riche nouvelle! Paris est sauvé! » mais encore: « Riche nouvelle! la France est sauvée! »

CLASSEMENT DES PLANCHES

DU 4^{er} VOLUME



Le Camp d'Esdinfert	Pag. 11	Gudule pendant le combat	Pag. 307
Le Contrat	» 17	Malemort	» 308
L'Assassinat	» 19	Présage de malheurs	» 309
Bataille! Bataille !	» 35	Feu et bataille	» 334
Supplication	» 49	La nuit du 3 au 4 août à Saint- Quentin	» 335
La Védette	» 61	Heinrich Scharfenstein à St- Quentin	» 338
Le Duel	» 70	L'Emigration	» 340
Le Justicier	» 71	Combat de Théligny	» 348
Le Destin	» 79	Les quatre aventuriers à la découverte de Théligny	» 350
L'Orphelin	» 82	Frantz portant 2 cadavres	» 351
Le Conseil au château de Nice	» 94	Foilà le fofre, il n'edre bas dout-à-vaît drébasé	» 352
La Décoration	» 98	Mort de Théligny	» 353
Léona-Léona	» 114	Les Scharfensteins	» 368
L'Interrogation	» 135	Le Batard de Valdeck chez les aventuriers	» 401
Le Prisonnier	» 145	L'Embuscade	» 407
Exécution de Maraviglia	» 149	Combat et prise du Connétable	» 414
Le Geôlier assassin	» 155	Le Guet-apens	» 416
Léona demandant grâce pour son frère	» 158	Les Prisonniers illustres	» 421
Arrivée de Philippe II au camp de Charles-Quint	» 159	Lactance rendu à ses frères	» 426
Philippe II et Charles-Quint	» 167	Prise de l'amiral Coligny	» 440
Abdication de Charles-Quint	» 181	Fracasso pendu	» 451
Charles-Quint et l'amiral Co- ligny	» 191	Par l'ami de Luther, c'est ce cher Ivonnet	» 457
La Mèche de cheveux	» 198	Fuite de Dandelot	» 466
Le Retour de Charles-Quint	» 204	Catherine de Médicis se ren- dant à l'Hôtel-de-Ville	» 483
Rencontre de Charles-Quint	» 205	Le Message de Don Luis de Vargas	» 491
Funérailles de Charles-Quint	» 213	Le Marchand de légumes et Emmanuel Philibert	» 495
L'Horoscope	» 219	Cavalcade du Duc de Guise	» 512
L'Or potable	» 221	Le Duc de Guise passe en re- vue l'armée	» 513
Le Poison	» 226		
L'Amant de la reine	» 236		
La Chasse aux sangliers	» 246		
Le Cadot du roi	» 295		
Malemort à l'assaut	» 301		
Le baiser	» 305		
Ivonnet trainant un cadavre	» 306		

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

EMMANUEL PHILIBERT

OU

LA FRANCE ET L'ITALIE

AU XVI SIÈCLE

I.	Ce qu'eût pu voir un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, dans la journée du 5 mai 1555, vers deux heures de l'après midi	Pag.	5
II.	Les Aventuriers	»	14
III.	Où le lecteur fait plus ample connaissance avec les héros que nous venons de lui présenter	»	26
IV.	Acte de société	»	37
V.	Le Comte de Waldeck	»	50
VI.	Le Justicier	»	60
VII.	Histoire et roman	»	74
VIII.	L'ecuyer et le page	»	90
IX.	Leone Leona	»	100
X.	Le trois messages	»	116
XI.	Odoardo Maraviglia	»	133
XII.	Ce qui se passait dans un cachot de la forteresse de Milan pendant la nuit du 14 au 15 novembre 1534	»	144
XIII.	Le démon du midi	»	159
XIV.	Où Charles-Quint tient la promesse faite à son fils Don Philippe	»	172
XV.	Après l'abdication	»	201

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

EMMANUEL PHILIBERT

OU

LA FRANCE ET L'ITALIE

AU XVI SIÈCLE

I.	La cour de France	Pag. »	215
II.	La chasse du roi	»	231
III.	Connétable et Cardinal	»	248
IV.	La guerre	»	263
V.	Où le lecteur se retrouve en pays de connaissance	»	282
VI.	Saint-Quentin	»	293
VII.	L'Amiral tient sa parole	»	308
VIII.	La tente des Aventuriers	»	321
IX.	Bataille	»	330
X.	M. De Théligny	»	343
XI.	Le réveil de M. le Connétable	»	354
XII.	L'échellade	»	363
XIII.	Du double avantage qu'il peut y avoir à parler le patois picard	»	378
XIV.	La bataille de la Saint-Laurent	»	402
XV.	Comment l'Amiral eût des nouvelles de la bataille	»	419
XVI.	L'assaut	»	430
XVII.	Un fugitif	»	443
XVIII.	Deux fugitifs	»	452
XIX.	Aventurier et Capitaine	»	459
XX.	L'attente	»	469
XXI.	Les Parisiens	»	478
XXII.	Au camp Espagnol	»	489
XXIII.	Où Yvonnet recueille tous les renseignements qu'il peut désirer	»	499
XXIV.	Dieu protège la France	»	508

